

HISTOIRE
DE LA MÉDECINE

OUVRAGES PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Manuel pratique de Laryngoscopie et de Laryngologie, par le Dr G. Poyet, ancien interne des hôpitaux de Paris, 1 vol. in-18, cartonné diamant de 400 pages, avec 36 figures dans le texte et 24 dessins chromo-lithographiques hors texte. . . . . Prix 7 fr. 50

Manuel de Dissection des Régions et des Nerfs, par Charles Auffret, professeur d'Anatomie et de Physiologie à l'École de Médecine navale de Brest. 1 vol. in-18, cartonné diamant de 471 pages, avec 60 figures originales dans le texte exécutées pour la plupart d'après les préparations de l'auteur. . . . . Prix 7 fr. »

Histoire de la Médecine, d'Hippocrate à Broussais et ses Successeurs, par J.-M. Guardia, 1 vol. in-18, cartonné diamant de 580 pages . . . . Prix 7 fr. »

Hygiène de la Vue, par le Dr G. Sous (de Bordeaux). 1 vol. in-18, cartonné diamant de 350 pages, avec 67 figures. . . . . Prix 6 fr. »

Manuel pratique de Médecine thermale, par le Dr Henri Candellé, ancien interne des hôpitaux de Paris, 1 vol. in-18, cartonné diamant de 450 pages. . . . . Prix 6 fr. »

Manuel clinique de l'analyse des Urines, par P. Yvon pharmacien de 1re classe, ancien interne des hôpitaux de Paris, 2e *édition*, revue et augmentée, 1 vol. in-18, cartonné diamant de 320 pages, avec 40 figures dans le texte et 4 planches hors texte . . . . Prix 6 fr. »

Manuel pratique des Maladies de l'Oreille, par le le Dr P. Guerder, 1 vol. in-18, cartonné diamant de 320 pages. . . . . Prix 5 fr. »

Des Vers chez les enfants et des Maladies vermineuses, par le Dr Élie Goubert, ouvrage couronné (médaille d'or) par la Société protectrice de l'Enfance. 1 vol. in-18, cartonné diamant de 180 pages, avec 60 figures dans le texte. . . . . Prix 4 fr. »

Manuel d'Ophthalmoscopie, par le Dr Landolt, directeur du laboratoire d'ophthalmologie à la Sorbonne, 1 vol. in-18, cartonné diamant, avec figures dans le texte. . Prix 3 fr. 50

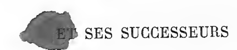
Manuel d'Hygiène et d'Éducation de la première Enfance, par le Dr A. Bourgeois, médecin-major de la Garde Républicaine. 1 vol. in-18, c. diamant, de 170 p. Prix 3 fr. »



HISTOIRE

DE LA MÉDECINE

D'HIPPOCRATE A BROUSSAIS



ET SES SUCCESSEURS

PAR

J.-M. GUARDIA



PARIS
OCTAVE DOIN, ÉDITEUR
8, PLACE DE L'ODÉON, 8
1884

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Questions de philosophie médicale. Montpellier, 1853, in-4°.

De medicinæ ortu apud Græcos progresuque per philosophiam. Paris, 1855, in-8°, de 140 pages.

Essai sur l'ouvrage de J. Huarte. — Examen des diverses aptitudes (*Examen de ingenios para las ciencias*). Paris, 1855, in-8°, 328 pages.

Étude médico-psychologique sur l'histoire de Don Quichotte, par H. Morejon, traduite et annotée. Paris, 1858, in-8°.

De la prostitution en Espagne. Paris, 1857, in-8°.

De l'étude de la folie. Paris, 1861, in-8°.

Les Républiques de l'Amérique espagnole. Paris, L. Hachette et Cie, 1862, in-8°, avec une carte.

Le voyage au Parnasse de Michel de Cervantès, traduit en français pour la première fois, avec une notice biographique, une introduction, une table raisonnée des auteurs et le fac-simile d'un autographe inédit de Cervantès. Paris, 1864, in-12, CLXXVI-260 pages.

La médecine à travers les siècles, Histoire. — Philosophie. Paris, 1865. in-8°, LX-804 pages.

La ladrerie du porc dans l'antiquité, 2e édition. Paris, 1866. in-8°.

Antonio Perez. L'art de gouverner, traduit de l'espagnol, avec le texte inédit, précédé d'une introduction et suivi d'une étude sur la consultation de Melchior Cano à Philippe II. Paris, 1867. in-8°, LXXXVIII-398 pages (autographes inédits).

L'État enseignant, étude de médecine sociale. Bruxelles, 1868, in-8°.

L'Éducation dans l'École libre, L'Écolier. — Le Maître. — l'Enseignement. Paris, 1880, in-12, v-406 pages.

L'État enseignant et l'École libre, suivi d'une conversation entre un médecin et un philosophe. Paris 1883, in-12, XII-276 pages.

EN PRÉPARATION

Philosophie hygiène et morale, ou la science de l'homme à l'école primaire, in-18 d'environ 200 pages (avec gravures).



AUX ÉTUDIANTS EN MÉDECINE

Dédions ce livre à la jeunesse, parce qu'elle est l'espérance. Il lui appartient de nous affranchir, avant la fin du siècle, du tribut que nous payons à l'étranger dans ce genre d'études.

Nous ne sommes pas riches en historiens de la médecine ; à peine pouvons-nous citer cinq ou six noms.

Les œuvres magistrales de Daniel Le Clerc, de Dujardin et Peyrilhe, de Lassus et de Lauth sont restées inachevées ; les monographies de Quesnay et d'Astruc n'ont pas été continuées, ni imitées.

Nous n'avons pas une histoire nationale de notre art, comme les Italiens et les Espagnols. A l'heure qu'il est, nous vivons encore sur le manuel de Renouard et les essais de Dézeimeris. Quant à la compilation de Deschamps sur l'his-

toire de la taille, elle est à mentionner plutôt qu'à imiter.

Nous n'avons rien de comparable aux ouvrages classiques de Sprengel, de Hecker, de Friedlænder et de Hæser, ni aux travaux de Grüner, de Kühn, de Eble, de Rosenbau et de Choulant, pour ne citer que des maîtres.

Que les jeunes gens se préparent donc à nous relever de cette infériorité, afin que le jour où sera écrite l'histoire des historiens de la médecine, la France puisse présenter à son tour des auteurs et des professeurs également dignes de mémoire.

Espérons que la jeunesse de nos écoles entendra cet appel.

J-M. G.

AVANT-PROPOS

Un bel esprit de notre temps prétend que les sciences historiques, qui ont fait sa réputation, céderont tôt ou tard le pas aux sciences naturelles, parce que celles-ci ont plus de certitude que celles-là, et nous instruisent beaucoup mieux de ce qui concerne le monde organiqne, les êtres vivants, et l'homme en particulier.

Cette opinion ressemble fort à un paradoxe. Il est vrai que le domaine de la nature est infiniment plus vaste que celui de l'histoire, puisqu'il embrasse la série des siècles où l'observation et l'expérience étaient encore à naître, et que l'histoire ne commença qu'avec la coordination des faits, nécessairement postérieure à leur manifestation.

La nature peut se passer de l'histoire, mais non pas la science de la nature. En effet, dans l'ordre des connaissances organiques ou vitales, — c'est tout un, — toute théorie est vaine, ou fausse, ou incomplète, qui néglige les questions d'origine et d'évolution. Ces questions, il les faut étudier sous peine de ne jamais connaître le comment de rien.

Quant au pourquoi des choses, il appartient à l'avenir de le déterminer, avec les connaissances acquises; et la science, qui a pour but la recherche de la vérité, et pour mobile la curiosité, ne saurait re-

trancher de son programme cette finalité honnie de bien des savants. Progrès signifie marche en avant à la conquête de l'inconnu. L'horreur du vide ne doit pas nous empêcher d'avancer tant que le pied porte sur un terrain solide. Ce n'est pas à la jeunesse qu'il est nécessaire de rappeler l'inscription admirable de ce voyageur français, qui, arrivé à l'extrémité du pôle Nord, écrivit de sa main sur un rocher: « Ici nous fîmes halte, la terre nous faisant défaut. »

Il serait puéril de vouloir supprimer les zônes hyperboréennes, qui sont aux extrémités du globe terrestre, et qui en font partie Les explorateurs modernes ont reconstitué la carte de l'Afrique, dont on ne connaissait que les contours, et les sources du Nil, ignorées depuis tant de siècles, ont enfin livré leur secret.

L'exploration du passé n'est pas moins féconde : les races disparues, les langues éteintes ressuscitent, et du sein de la terre sortent les restes de la faune et de la flore des temps anciens. Les exhumations de la paléontologie, non moins que celles de l'histoire, refont la vie du passé sur des indices certains, avec des preuves à l'appui de la théorie qui cherche la vérité dans la succession des faits et des événements. Des deux bouts la chaîne s'allonge ; les lacunes se comblent; et la connaissance toujours croissante de ce qui fut aide beaucoup à l'intelligence de ce qui est.

La tradition est l'âme des sciences morales et politiques, qu'on ne peut aborder avec fruit sans connaître l'expérience des siècles. Il en est de même de ces connaissances qui ont pour objet l'homme physique

et moral; par la simple raison que les arts, nés de la nécesité, et dont l'objet est l'utilité immédiate, précèdent forcément la science, la théorie, la vérité spéculative et abstraite. Rien de plus juste que cette pensée d'un ancien poète : « L'art est le produit de l'expérience, fondée elle-même sur l'observation. » On ne saurait trop le répétér aux esprits absolus qui se repaissent de chimères : la vérité en soi est une belle chose sans doute pour ceux qui la comprennent; mais le commun des mortels ne comprend bien que ce qui est utile et applicable aux besoins de la vie.

Ces considérations seraient oiseuses, si le sujet de ce livre était nouveau : il n'est nouveau ni neuf; et peut-être n'est-il possible de le rajeunir qu'en mettant hautement en relief la puissance de la tradition. Ainsi qu'on le voit par l'épigraphe, tradition, évolution et progrès sont trois termes connexes. Nous serions suffisamment récompensé de notre travail, si le lecteur donnait son approbation à cette formule de l'histoire.

La médecine, née de la nécessité, n'a point attendu les conquêtes tardives de la science, laquelle n'est jamais faite et opère lentement son évolution. La pratique devance toujours la théorie. Ce n'est donc pas la théorie qui constitue l'art ; mais c'est par elle que l'art acquiert insensiblement un caractère de plus en plus scientifique. La connaissance du réel et du concret est la plus essentielle, attendu que ce sont les explications qui changent, et les interprétations, et non pas la nature, qui est comme le champ de l'observation. Toute vérité a pour base la réalité, et c'est par la

considération des faits bien interprétés que l'esprit s'élève jusqu'aux principes.

Il est infiniment plus facile d'imaginer que d'observer ; et la médecine a donné lieu à bien des romans. L'histoire en est plus curieuse qu'instructive, de nature à contenter les sceptiques et à divertir les indifférents. Aussi n'est-ce point de ces doctrines qui traversent l'histoire comme des météores qu'il sera question dans cet ouvrage.

En tout, le solide est l'essentiel, et le brillant, l'accessoire. Nous avons dû nous préoccuper d'abord du nécessaire et de l'utile, négligeant à dessein ce qui n'est point immédiatement à la portée de tous.

Pour le gros du public, l'exposition chronologique des opinions médicales ne présente pas de moindres difficultés que l'évolution même des maladies et des méthodes diverses de traitement. Ces deux objets demandent une préparation laborieuse et spéciale : les traiter à fond, même avec compétence et autorité, n'est pas le moyen de les rendre accessibles au commun des lecteurs, à ceux qui cherchent à s'éclairer sans se donner trop de peine, qui veulent s'instruire sans prétendre devenir savants. Quand on écrit pour les commençants, il importe de ne pas commencer par les rebuter en leur présentant dès le début les choses difficiles.

Faire l'histoire de la médecine comme l'ont entendue les grands maîtres, depuis le XVII[e] siècle jusqu'à nos jours, c'est se résigner à n'écrire que pour un cercle restreint, et tellement que, malgré quelques livres

mémorables sur la matière, la plupart des médecins y sont restés malheureusement étrangers. Aussi les études historiques en médecine sont-elles pleinement déchues en Angleterre, en Hollande, en France, en Italie, en Allemagne, bref dans tous les pays où elles florissaient il n'y a pas un demi-siècle; et la décadence est telle, qu'on peut s'étonner de la persévérance du savant et laborieux Hæser, qui donne présentement la troisième édition d'un livre qui a commencé par être un manuel, et qui est devenu sous sa dernière forme une compilation énorme.

C'est là le danger de ces vastes répertoires; fermés au grand public, ils sont à peine consultés par quelques hommes du métier, par des curieux ; et le grand savoir des compilateurs les plus érudits reste profondément enseveli dans ces catacombes, où sont enfouis tant de précieux trésors.

C'est donc aux médecins qu'il faut s'en prendre de l'ignorance à peu près générale où l'on est de leur histoire. A quoi donc ont servi jusqu'ici, les doctes travaux de leurs érudits? A peu de chose en vérité, puisque tant d'érudition et de labeur ont été perdus pour le grand nombre.

Il n'y aurait que demi-mal si, laissant de côté l'imposant appareil des citations, des pièces justificatives et des documents à l'appui, quelqu'un s'était avisé d'extraire la substance de tant de gros volumes et de la présenter sous une forme accessible à tous les esprits éclairés et curieux. L'entreprise serait digne de tenter le plus beau talent; et il aurait bien mérité de la mé-

decine, le médecin qui apprendrait au monde qui sait lire ce que l'humanité doit au plus utile de tous les arts : le plus utile, en effet, puisque la connaissance de la nature humaine en dérive directement, et que la science de l'homme n'a point d'autres sources.

Il serait donc facile aux médecins de faire valoir leurs titres de noblesse, qui datent des commencements de la civilisation, et de les présenter à une société où ils tiennent une place si considérable par leur crédit et leur influence. Il y a là un service à rendre et des palmes à conquérir.

En attendant que cette œuvre désirable soit faite un jour, et que le public se trouve préparé à la recevoir, nous avons pensé qu'il serait bon de faire défiler sous ses yeux les plus grandes figures de la médecine, en composant une galerie de portraits dont la suite pourrait donner quelque idée des vicissitudes et des progrès de l'art, par une série chronologique d'esquisses plutôt biographiques que doctrinales, en descendant tout simplement le courant des siècles, de manière à montrer sans artifice comment s'est faite la tradition.

Dans cette partie concrète, et pour ainsi dire vivante, du présent volume, la grande difficulté consistait dans le choix des personnes à introduire. Ce n'est pas seulement avec le discernement et le goût qu'un pareil choix peut se faire ; l'esprit de justice est de rigueur. En nous résignant à laisser dehors beaucoup de noms, qui ont, pour ainsi, dire leurs petites entrées dans l'histoire, nous avons eu le dessein d'éviter l'encombrement et la confusion consécutive. Il est au

ciel des astres brillants dont l'œil nu n'aperçoit point les satellites. C'est dans un musée, et non dans une exposition de peinture, que nous voulions introduire le public. Élaguer, émonder, n'est pas une des moindres difficultés de l'histoire. S'il est avantageux de tout savoir, ou du moins de connaître le plus possible, il n'est pas utile de tout dire.

Il fallait garder un juste tempérament entre l'exposé des doctrines et l'exposition des faits, en écartant l'appareil dogmatique et le vocabulaire technique, et en animant le tableau par la biographie, qui est la partie vivante de l'histoire. Les variations de la théorie ne sont pas à dédaigner, en tant qu'elles représentent la physionomie de l'art à des époques déterminées; mais sous ces variations de surface, l'art poursuit le cours de son développement, comme un fleuve qui descend vers la mer à travers des paysages variés. L'évolution s'opère lentement, en dépit des révolutions et des crises, et l'observateur peut en suivre curieusement les progrès. C'est ce que nous avons essayé de faire dans la seconde partie, d'un caractère plus général, mais étroitement liée à la première. Après avoir montré les hommes de pensée et d'action à l'œuvre, marchant dans le chemin de l'histoire, il devenait plus facile de suivre le mouvement des idées, en passant de la tradition vivante à l'évolution silencieuse et lente.

La médecine est un art qui se perfectionne depuis bien des siècles. S'il n'a point encore une théorie vraie, pour parler comme un grand médecin qui pensa la

découvrir, il y a déjà près de deux siècles, elle a fait bien des conquêtes et des acquisitions précieuses. Le sophiste moderne qui voulait la médecine sans le médecin, ignorait évidemment tout ce que les médecins ont fait pour le bien commun. Une revue rétrospective des bienfaits qu'on leur doit sera la meilleure réfutation de ce paradoxe.

Ce volume n'a point du tout la prétention d'être un manuel ou un guide ; il est aussi modeste de forme que d'allures, et l'économie pourrait en paraître trop simple à ceux qui mettent de l'art à diviser et subdiviser subtilement.

La première partie renferme la tradition vivante de l'art, représentée par une série de médecins illustres qui se donnent la main et forment la chaîne. Qu'on ne s'étonne pas de trouver en leur compagnie quelques hommes de renommée suspecte. L'histoire étant avant tout une œuvre de justice et de réparation, il est bon que les vivants apprennent des morts à bien faire et à marcher droit. C'est particulièrement des études biographiques et historiques qu'il importe de retirer une instruction morale. Les faux savants, les industriels et les charlatans, sont également justiciables de l'histoire ; il est juste qu'après avoir abusé les contemporains et trompé l'opinion publique, ils soient dépouillés sans pitié de la réputation qu'ils ont usurpée. A chacun ce qui lui revient.

La seconde partie sert de complément et de commentaire à la première. En suivant les maîtres de l'art à travers les âges, il semble tout naturel de noter au

passage les institutions et les mœurs. Esquisser la physionomie des siècles, c'est recomposer le milieu dans lequel ont vécu les hommes qui méritent d'être connus. C'est ainsi qu'en descendant ou en remontant l'échelle des temps, on voit revivre les acteurs et la scène, les choses et les gens.

Il n'y a point d'autres divisions dans ce livre, dont l'objet principal est de résumer, sans abstractions ni théories, ce qu'il y a de plus concret et accessible dans l'histoire de la médecine. Les titres courants forment une table abrégée des matières; et la table des matières étant analytique, il suffira de la parcourir pour se faire une première idée de l'ensemble. Les divisions artificielles de la méthode didactique ne sont utiles que dans ces ouvrages dogmatiques où l'historien embrasse d'ensemble l'histoire des médecins, les annales de la médecine, et l'exposition historique des méthodes, des doctrines, des procédés curatifs, avec l'évolution des maladies à travers les âges.

Point de citations ni de références, notre but étant uniquement de piquer l'attention sans la fatiguer, d'éveiller la curiosité sans la distraire par des renvois inutiles à des notes encombrantes. Les esprits curieux n'ont pas besoin de ce vain appareil pour s'initier à la connaissance des sources. Le moyen infaillible de rebuter les commençants, c'est d'étaler au bas des pages une érudition intempestive et suspecte. D'ailleurs, l'érudition n'est qu'un instrument au service de la raison; et le vrai savoir se fait sentir sans se montrer avec ostentation. L'architecte, son œuvre achevée,

découvre l'édifice qu'il a bâti, faisant disparaître les matériaux, les échafaudages et les machines qui ont servi à la construction.

Tout est difficulté dans l'histoire d'un art difficile entre tous ; et même en élaguant la mythologie et la fable, les traditions douteuses et les légendes suspectes, il faut beaucoup de temps pour acquérir des connaissances positives sur un sujet qui embrasse une période de vingt-cinq siècles. Dix années d'un travail assidu suffisent à peine pour s'initier aux notions fondamentales. Le double est nécessaire pour se préparer dignement à l'enseignement historique de la médecine. Un cours, dans l'espèce, un cours complet, et bien nourri, offre encore plus de difficultés qu'un ouvrage écrit, simple manuel ou œuvre magistrale. En revanche, quelques mois, quelques semaines, quelques jours même de lecture et de réflexion peuvent suffire à donner le goût de ces études patientes et sévères qui révèlent aux esprits curieux la connaissance du passé et l'expérience des siècles.

Nos vœux seraient remplis, si ce volume sans prétentions pouvait persuader à nos lecteurs que l'histoire de la médecine est une des branches les plus intéressantes de l'encyclopédie médicale ; ils seraient comblés, si ces pages, dictées à la fois par l'amour du sujet et par un sentiment patriotique, pouvaient contribuer tant soit peu à susciter de dignes successeurs aux rares médecins et chirurgiens qui se sont illustrés chez nous par des travaux historiques.

Paris, 1er octobre 1883.

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

D'HIPPOCRATE A BROUSSAIS ET SES SUCCESSEURS

PREMIÈRE PARTIE

LA TRADITION ET SES REPRÉSENTANTS

Les Grecs étaient foncièrement superstitieux, à tel point que Plutarque, prêtre d'Apollon, dans sa petite ville de Chéronée, en Béotie, après un parallèle très curieux entre la superstition et l'athéisme, se prononce nettement pour ce dernier, au grand scandale de l'évêque Amyot, son traducteur. Cette honteuse maladie de la race grecque était dans toute sa force quand parut Hippocrate. Ce réformateur de l'art salutaire n'est point, comme le proclame une métaphore usée, le père de la médecine. La médecine existait avant Hippocrate, mais confinée dans les temples, aux mains des prêtres qui en trafiquaient, l'enveloppant de fables et de mystères. Le monopole sacerdotal paralysait ses progrès. Hippocrate eut la gloire de l'arracher du sanctuaire et de la produire au grand jour. C'est lui qui l'émancipa, la sécularisa, la fit indépendante et autonome, la dégagea des bandelettes de la superstition, lui ôta son caractère divin et sacré, lui enleva les purifications, les enchantements et les miracles, et la ramena tout simplement à l'observation des lois naturelles. Une légende, dont l'origine n'est pas douteuse, le représente comme un

voleur et un incendiaire qui mettait le feu aux archives des temples, après s'être approprié les prescriptions et les recettes des prêtres-médecins.

Le symbole de foi de cet homme illustre n'était pas chargé de beaucoup d'articles, comme on peut le voir par le premier de ses aphorismes, qui est comme l'épigraphe de toute sa doctrine. : « La vie est brève, l'art est long, l'occasion fugitive, l'expérience incertaine, le jugement difficile. » On voit là beaucoup de modestie, avec une pointe d'amertume et de scepticisme, qui sont l'accompagnement ordinaire du vrai savoir.

Hippocrate ne se borna pas à recevoir des malades chez lui, ou à les visiter à domicile (ces visites constituaient la médecine *clinique*, dont il fut, dit-on, le fondateur); il quitta l'île de Cos, sa patrie, pour faire des excursions dans les îles voisines, en Thrace, en Thessalie, en Asie Mineure. C'est ainsi qu'il étendit le champ de ses observations, comparant les maladies, les saisons, les climats, les races, fondant sur des faits précis et sur des raisonnements solides la théorie des milieux, dans ce livre admirable *des Airs, des Eaux et des Lieux*, où se trouvent établis les principes d'une philosophie nouvelle de la nature et de l'homme. Cet ouvrage est fondamental.

Dans les écrits dont se compose la collection, ou mieux, la bibliothèque médicale que la tradition attribue à Hippocrate, la Nature, invoquée à toutes les pages, est une formule générale qui représente la réalité des choses, tous les phénomènes de la vie humaine et du monde extérieur. Il n'y a pas là d'abstraction creuse, mais une préoccupation visible de chercher le vrai dans le réel, de tirer des préceptes durables de l'observation réitérée. Nulle part l'homme n'y est isolé, séparé des circonstances extérieures, suivant l'expression hippocratique. Le microcosme et le

macrocosme, comme on disait en ce temps-là, sont indissolublement unis ; l'un est greffé sur l'autre, comme le fœtus dans le sein de sa mère. Voilà le principe inébranlable et l'idée fondamentale du législateur. Etranger aux pratiques superstitieuses ou grossières des empiriques, qui faisaient de l'art de guérir un métier de jongleurs et de charlatans, il poussa le respect de sa profession jusqu'à une espèce de culte. C'est à son école que l'on doit encore ce qui a été dit de mieux sur les devoirs du médecin. C'est à elle aussi que revient l'honneur d'avoir déterminé les droits de l'art et ses attributions, en circonscrivant très nettement son domaine.

Les philosophes naturalistes, dont les spéculations immodérées embrassaient tout l'univers, prétendaient englober la médecine dans leurs théories prématurées, donnant pour base à l'art naissant l'incertitude de leurs hypothèses. Les médecins protestèrent avec énergie et non sans succès, et la victoire qu'ils remportèrent sur les sectes philosophiques ne fut pas moins éclatante que celle qui les affranchit des prêtres guérisseurs. C'est donc à bon droit que Celse a glorifié Hippocrate d'avoir le premier émancipé la médecine en la séparant de l'étude de la sagesse. A la légende qui fait de Démocrite le maître d'Hippocrate, une autre légende, très significative, répond, non sans malice, que Démocrite ayant compromis sa raison par un travail opiniâtre, ses compatriotes les Abdéritains mandèrent Hippocrate de Cos pour le traiter. Bordeu remarque finement à ce propos que ce fut la médecine qui jugea sans appel la philosophie, et que les philosophes auraient tort de l'oublier.

Le mot est assez juste, mais les philosophes ne manquèrent aucune occasion de prendre leur revanche, et, à vrai

dire, l'histoire des variations de la médecine, qui a fourni des armes aux sceptiques, n'est au fond que le mouvement des opinions qui ont passé de la philosophie dans la médecine. En réalité, c'est la partie doctrinale seulement qui a subi l'influence des sectes philosophiques ; mais sous ces variations de surface, il y a eu permanence des principes et des méthodes : ni l'hérésie, ni le schisme n'ont ébranlé e dogme fondamental. L'observation, l'expérience, l'analogie, l'expérimentation, la comparaison des semblables et des contraires, des ressemblances et des différences, l'allopathie et l'homœopathie, ont tour à tour prévalu ; mais, à toutes les époques, les médecins de toute nuance, empiriques, sceptiques, rationalistes, éclectiques, ont reconnu l'impossibilité de faire des tours de force et des miracles, et tous se sont conformés dans la pratique à cette vérité dont Voltaire a donné la meilleure formule : « On n'ajoute rien à la nature. »

C'est par là que s'explique l'apparente supériorité de la chirurgie sur la médecine interne, outre que ses effets sont plus évidents. La pratique chirurgicale d'Hippocrate vaut incontestablement mieux que sa pratique médicale, à ne considérer que les moyens et les résultats. Ce n'est pas une raison pour admettre sans réserve le mot dur d'Asclépiade, que la médecine hippocratique n'était qu'une méditation sur la mort. Les grands observateurs qui connaissaient au juste les ressources de la nature et de l'art ne s'y sont pas laissés prendre, et le premier des praticiens modernes, Thomas Sydenham, a constamment appliqué la méthode expectante, préconisée par Stahl, le précurseur des homœopathes. Cette méthode, très favorable à l'observation, hostile à l'expérimentation, consiste à laisser faire la nature, à surveiller ses opérations, et à n'intervenir directement qu'en cas d'absolue nécessité. De là cette thé-

rapeutique simple et prudente, empruntée principalement au genre végétal, au régime, qui règle l'usage des aliments, des boissons, des exercices, du travail, du sommeil et de la veille, à la diététique en un mot ; de là aussi la prépondérance accordée aux moyens de l'hygiène.

Pour cette école fameuse, dont Hippocrate est le chef, c'est la santé qui sert de point de départ et de but à la médecine. Telle est au fond la doctrine naturiste.

La sagesse du principe et l'excellence de la méthode auraient conjuré les entreprises imprudentes de l'empirisme brut et de l'expérimentation aventureuse, si la simplicité de la doctrine et de la pratique d'Hippocrate avaient su plaire à ses successeurs. Il faut le dire, malgré le préjugé qui prévaut encore, soutenu par une fausse théorie du progrès : la médecine grecque se gâta au contact de l'Orient, de même que l'art et les lettres.

Sans doute la ville d'Alexandrie, par sa situation admirable entre l'Asie et l'Afrique, le golfe Arabique et la Méditerranée, était plus propre qu'aucune autre à devenir la capitale du monde conquis par Alexandre. On ne saurait nier toutefois que, dans ce centre où affluaient tous les peuples, la civilisation grecque n'ait beaucoup perdu de sa force et de son originalité. Sur le sol de l'Égypte, l'arbre transplanté prit fortement racine et poussa de vigoureux rameaux, mais les fruits abondants qu'il porta furent moins savoureux. Le goût du terroir se perdit. Dans ce grand caravansérail ouvert à tout venant, la banalité, l'esprit mercantile, l'amour du lucre, le charlatanisme envahirent tout doucement la colonie grecque. Ni le Musée, ni la Bibliothèque, ni les collections somptueuses, ni les sociétés savantes, ni la protection des rois ne purent raviver l'éclat de l'esprit grec. A Pergame, pas plus qu'à Alexandrie, l'attirail scientifique le plus complet ne put suffire à ranimer la science.

Rien ne manquait au matériel ; mais l'esprit qui vivifie n'était plus là. Tant il est vrai que le plus riche appareil technique ne sert le plus souvent qu'à mettre en relief l'insuffisance des savants. Les ouvrages faits de main d'ouvrier n'ont pas besoin d'un outillage compliqué.

Certes, la période alexandrine est riche en découvertes de tout genre ; mais, dans l'ordre des sciences organiques, on peut dire que les Alexandrins n'ont eu qu'à faire éclore les germes qu'Hippocrate et Aristote avaient déposés dans leurs écrits.

Aristote, fils du médecin Nicomaque, fut un observateur incomparable et un législateur universel. Instruit de tout ce qui s'était produit avant lui dans les sciences et dans les lettres, il dressa l'inventaire de toutes les acquisitions, rendit justice à ses prédécesseurs et à ses contemporains, porta l'ordre et la lumière dans l'encyclopédie des connaissances jusque-là très confuses, appliqua son génie, fortifié par de profondes méditations et par des recherches personnelles, à définir et à classer, et il arriva à former un corps de doctrine qui embrasse la physique, la logique, la métaphysique, la morale, l'histoire naturelle, l'anatomie générale et comparative, la physiologie humaine, la politique, la poétique, la rhétorique, en un mot tout ce qui est du ressort de l'esprit, hormis les mathématiques. Son disciple Alexandre conquit l'Orient, et lui conquit le monde des intelligences, sur lequel il régna durant dix-huit siècles.

Il n'y a point d'exemple dans les annales de l'esprit humain d'une souveraineté aussi longue, d'une domination aussi universelle, et l'on peut ajouter, aussi légitime. Ce Macédonien de la ville de Stagire, dans la Chalcidique, est peut-être le plus illustre représentant de notre

espèce. Son nom glorieux entre tous n'a jamais été obscurci, même durant l'interminable éclipse du moyen âge.

Ce maître des maîtres, les médecins le revendiquent à bon droit, et parce qu'il avait appris de son père tout ce qu'un médecin peut enseigner à son fils, et parce que ses écrits, qui témoignent de connaissances médicales très solides et très étendues, abondent en considérations et en recherches qui ont prodigieusement élargi la science de l'homme physique et moral. Nous vivons encore d'Aristote en philosophie : c'est lui qui a donné la meilleure théorie du mécanisme de la pensée et des passions; c'est lui qui, par l'étude comparative des plantes et des animaux, a eu le premier l'idée d'une série organique et de l'échelle des êtres vivants ; c'est lui encore qui a deviné, pressenti, entrevu les fonctions du cerveau et du cœur, et qui a préparé la découverte tardive de la circulation du sang, en affirmant que cet organe est le point de départ et l'aboutissant de tous les systèmes de vaisseaux sanguins. C'est de lui qu'on peut dire avec le poète comique, que rien de ce qui touche l'homme n'est resté étranger à son insatiable curiosité. Platon admirait avec épouvante ce disciple, qu'il surnomma *l'Intelligence*, et dont la doctrine positive devait faire échec pendant trois siècles et plus aux imaginations séduisantes et dangereuses de son maître.

Ce n'est pas ici le lieu de recommencer le parallèle entre Platon et Aristote. Ces deux hommes différaient absolument par les principes, par les méthodes, par la naturel de leurs études et par les aptitudes et les tendances de leur esprit. Aristote était né pour la science, il en avait le goût et le génie ; tandis que les écrits de Platon, et en particulier ceux qui touchent à la science, sont manifestement anti-scientifiques. Le *Timée*, par exemple, qui repré-

sente une sorte d'encyclopédie, est plus digne d'un Chinois ou d'un Indou que d'un Grec contemporain de Socrate. Il est vrai que ce bonhomme si malin et si fin, avec ce sens droit et pratique qui sut résister aux hallucinations, et avec cette fermeté qui lui fit braver simplement une mort injuste, avait arraché la philosophie aux philosophes naturalistes, à la suite desquels vinrent les sophistes; il la réduisit à la morale et à la dialectique, c'est-à-dire à l'art de se conduire bien et de raisonner juste. Ce sage, uniquement préoccupé de la cité et des devoirs du citoyen, ne s'inquiéta point de la nature et des lois naturelles, dont la connaissance lui semblait chose peu nécessaire.

De là l'infériorité de tous les systèmes issus de l'école socratique. Ils eurent tous une cosmogonie et une physiologie fantastiques ; et faute du contrepoids salutaire des connaissances positives, ils s'égarèrent, même sur le terrain de la morale, abusant du raisonnement jusqu'à compromettre et déshonorer la raison. C'est ainsi que, par leurs disputes subtiles et leurs arguments captieux, ils préparèrent l'avènement d'un idéal qui emporta l'homme dans les espaces, et le jeta pour bien des siècles hors de la réalité, disons mieux, hors de la nature et de l'humanité.

Telles furent les conséquences de l'interprétation étroite du fameux précepte : « Connais-toi toi-même, » qu'un poète stoïcien devait traduire ainsi : « Ne cherche point hors de toi, » maxime égoïste et mesquine, plus digne d'un moine que d'un sage. Comment le monde n'eût-il pas dévié, reniant ainsi la nature et la loi naturelle? Pascal ne savait pas si bien dire contre sa propre thèse, quand il s'écriait avec son éloquence abrupte : « L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur veut que qui veut faire l'ange fait la bête. » Un médecin espagnol du XVI[e] siècle, que les préjugés ne gênaient guère, a dit encore plus énergique-

ment : « Ces bonnes âmes que le vulgaire appelle anges du ciel, ne sont que des ânes sur la terre. »

Voir les choses telles qu'elles sont, et constater les rapports qui constituent des lois et des principes, voilà en peu de mots toute la philosophie.

Cette philosophie positive et réelle germa et se développa sur le sol fécond de la Grèce ; et l'on a vu avec quels succès les premiers investigateurs du monde organique, et au premier rang Hippocrate et Aristote, s'illustrèrent par la culture de cette plante merveilleuse. On a vu aussi que le contraire de la philosophie, ce qui en est la négation, avec la sophistique et la rhétorique, poussa aussi dans ce champ fertile, comme l'ivraie et la folle avoine, parmi le bon grain.

C'est dans ces circonstances que s'ouvrit l'école encyclopédique d'Alexandrie. Tant qu'elle resta dans la tradition scientifique des maîtres, sa prospérité fut éclatante. En mathématiques, en physique, en mécanique, en astronomie, en cosmographie, de même qu'en grammaire et en philologie, elle produisit des inventeurs, des savants et des critiques tout à fait supérieurs, et même des écrivains et des poètes très distingués.

En médecine, deux noms sont glorieux entre tous, Hérophile et Erasistrate. Le premier, natif de Chalcédoine, en Bithynie, était disciple de Praxagoras de Cos, et de l'école d'Hippocrate. Il fut, croit-on, le premier Grec qui disséqua des cadavres humains, le fondateur de l'anatomie descriptive, laquelle conserve encore aujourd'hui les dénominations pittoresques qu'il donna à certaines parties du cerveau. Sa curiosité se porta de préférence sur le grand appareil des centres nerveux et de leurs ramifications, et sur le système des vaisseaux qui charrient

le sang. De là sa prédilection pour une théorie qui plaçait dans les humeurs la cause prochaine des maladies, et toute une doctrine du pouls et des pulsations artérielles, dont il étudia subtilement les variétés, comme symptômes des divers états pathologiques. C'est ainsi qu'il usait de ses connaissances anatomiques pour déterminer la nature et prévoir le cours des maladies ; l'observation prenait dès lors un caractère plus scientifique.

Hérophile empruntait tous ses remèdes aux plantes qu'il croyait douées de vertus spéciales. Il connut, paraît-il, le réseau merveilleux qui reçoit le suc des aliments pour le verser par le canal thoracique dans le torrent de la circulation. S'il est vrai, comme il y a grande apparence, qu'il eut connaissance de ces vaisseaux délicats qui absorbent le chyle et le transportent dans le sang, il n'est point douteux qu'il pratiqua la vivisection ou l'anatomie des animaux vivants. Une tradition qu'il est plus facile de contester que de réfuter, car elle repose sur le témoignage de Celse, auteur grave, bien informé et très judicieux, accuse Hérophile d'avoir ouvert des criminels que lui livraient les rois d'Egypte, pour surprendre dans leurs entrailles les secrets de la vie. Curiosité sacrilège, crime irrémissible, dont on ne saurait absoudre un médecin qui a pour mission de guérir et de conserver. Erasistrate en fit autant, d'après la même autorité ; et cette complicité presque certaine est un lien de plus entre ces deux hommes dont les noms sont inséparables dans l'histoire de l'art médical.

Erasistrate naquit à Céos, dans la ville d'Iulis, patrie fortunée des grands poètes lyriques Simonide et Bacchylide, et du philosophe péripatéticien Ariston. Il était proche parent d'Aristote (son neveu d'après Pline), disciple de

Chrysippe ou de Métrodore, célèbres médecins de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos. On sait avec quelle sagacité il découvrit la cause de la maladie de langueur qui consumait le prince Antiochus, fils de Séleucus, roi de Syrie. Cette cure mémorable prit bientôt les proportions de la légende, et la réputation d'Erasistrate comme praticien fut sans égale. Sur le retour de l'âge, il renonça à la pratique pour la théorie, et se livra aux recherches anatomiques; il observa les vaisseaux lactés du chyle sur des chèvres sacrifiées peu de temps après avoir mangé. Il connaissait bien la topographie des centres nerveux, l'origine et la distribution des nerfs. Il fit une étude approfondie du cœur, découvrit les valvules qui existent aux orifices de ce viscère, il en devina les fonctions et les désigna par les termes descriptifs qui sont encore en usage.

Peut-être eût-il découvert le mécanisme des mouvements du cœur et de la grande circulation, s'il n'eût cru que les veines seules contenaient du sang, et que les artères, suivant le sens littéral de cette dénomination, ne renfermaient que de l'air. Cet *esprit*, comme il l'appelait, aspiré par les poumons, passait dans le cœur, où les artères le puisaient dans le ventricule gauche pour le distribuer par tout le corps. Égaré par cette fausse vue, mettant en antagonisme le sang et l'esprit qui le renouvelle et le vivifie, Erasistrate, imbu de ce principe d'Aristote, que la nature ne fait rien en vain, considéra les deux réceptacles du cœur, organe double, comme étant destinés à recevoir deux choses différentes : d'un côté le sang, de l'autre l'air; au lieu de distinguer le sang artériel d'avec le sang veineux, et d'arriver à connaître la circulation générale par la petite. Il savait pourtant que de toute artère ouverte le sang jaillit vivement; mais à cette objection expérimentale contre sa théorie, il répondait

simplement que l'air, chassé par l'ouverture de l'artère, était aussitôt remplacé par le sang des veines voisines; ce qui laisse présumer qu'il n'ignorait pas l'anastomose ou communication des radicules artérielles et veineuses, mais qu'il ne sut pas conclure de l'anatomie à la physiologie, d'après la dissection des artères et des veines. On peut s'en étonner d'autant plus, qu'au rebours d'Hérophile, qui attribuait les maladies à l'altération des humeurs, Erasistrate n'admettait que l'altération des parties solides. Aussi proscrivait-il absolument les évacuations de toute espèce, les purgatifs et la saignée, tout en reconnaissant la pléthore comme cause de plusieurs maladies. Comme Hérophile, il détestait l'abus et la multiplicité des remèdes, donnant la préférence aux médicaments les plus simples, employant de préférence la diète rigoureuse, le régime, l'exercice, les lotions, les frictions et les bains, en un mot, tous les moyens de l'hygiène.

Tels furent les deux grands luminaires de l'école alexandrine. Leur influence se perpétua durant des siècles. Strabon d'Amasée, le profond géographe, qui florissait sous l'empereur Auguste, raconte qu'un collège renommé de médecins hérophiléens existait en Phrygie, non loin de Laodicée, et qu'une génération avant la sienne, la ville de Smyrne possédait encore une école médicale professant les doctrines d'Érasistrate.

Les esprits du commun ne pouvaient suivre la haute volée de ces hommes de génie. Le vulgaire des praticiens eut peur de ces théories subtiles et transcendantes. L'art de guérir, jusqu'alors indivis, se partagea en trois branches: la diététique, la pharmaceutique et la chirurgie. A la première se rattachent les médecins philosophes, investigateurs des causes, partisans de l'observation scientifique et

de l'expérience raisonnée ; à la seconde, les empiriques ou guérisseurs, ennemis du raisonnement ou de la théorie, dont le chef fut Sérapion, suivi par Apollonius, Glaucias et Héraclide de Tarente, et tous ceux qui, avec eux, réduisaient l'art médical à la pratique.

Cette division des médecins en théoriciens et en praticiens ne nuisit point aux progrès de la chirurgie, qui s'agrandit et s'émancipa, sans dévier dans son essor de la tradition hippocratique. Les chefs de l'école chirurgicale d'Alexandrie furent, suivant l'ordre chronologique, Philoxène, Gorgias, Sostrate, Hiéron, les deux Apollonius, Ammonius, et d'autres habiles praticiens qui firent progresser l'art par des innovations heureuses.

Les connaissances anatomiques, qui manquaient aux écoles de Cos et de Cnide, donnèrent aux chirurgiens alexandrins plus d'assurance et de hardiesse. S'ils n'ajoutèrent rien de très important au traitement des luxations et des fractures, des plaies et des lésions des membres, en un mot, à ce qu'on pourrait appeler la chirurgie externe; ils osèrent, en revanche, pénétrer dans les cavités où sont logés les viscères, portant le fer et le feu, introduisant les remèdes jusqu'aux parties cachées et profondes de l'organisme. Dans les obstructions intestinales, ils ouvraient le ventre, mettaient à nu l'intestin, le débarrassaient des matières qui l'obstruaient, le remettaient en place et fermaient la plaie par des points de suture. Ils traitaient de même les abcès profonds, les lésions du foie et de la rate, et ne craignaient pas d'atteindre les reins par l'ouverture de la région lombaire. Opérations graves, qui supposent une connaissance non médiocre de l'anatomie des régions et des rapports des organes entre eux. Ils osaient, avec la même sûreté de main, ouvrir la poitrine pour évacuer les liquides amassés dans les plèvres à la

suite des plaies pénétrantes ou des affections chroniques, et ils usaient du trépan pour prévenir ou empêcher la compression du cerveau par des épanchements provoqués par des coups ou des chutes sur la tête. Ils maniaient la sonde avec une rare habileté, et ouvraient la vessie pour l'extraction des calculs. Du temps d'Hippocrate, l'opération de la taille était abandonnée par les médecins à des spécialistes qui faisaient profession de tailler les calculeux, comme le témoigne un passage célèbre du *Serment*, qui est une des pièces les plus anciennes de la collection des écrits hippocratiques.

Non seulement les chirurgiens d'Alexandrie revendiquèrent cette opération difficile et d'une extrême gravité; mais ils la perfectionnèrent au point qu'Ammonius, célèbre opérateur, imagina de rompre la pierre dans la vessie à l'aide d'instruments de son invention, quand elle était trop volumineuse pour être retirée par la plaie, sans occasionner des douleurs intolérables et de graves désordres. Il reçut le surnom de *lithotomiste* (casseur de pierres), à cause de cette manœuvre chirurgicale, qui a été perfectionnée de nos jours par Civiale, lequel avouait qu'il devait à la pratique d'Ammonius la première idée de la lithotritie, opération admirable par laquelle le calcul est broyé et réduit en poudre dans la vessie par les voies naturelles.

Ces acquisitions précieuses de la chirurgie alexandrine furent encore accrues et perfectionnées par les chirurgiens qui exercèrent leur art à Rome, parmi lesquels Celse cite avec éloges Tryphon, Evelpiste et Mégès, le plus ingénieux et le plus savant de tous. Tous ces noms sont grecs. Rien d'étonnant. La Grèce vaincue, selon le mot du poète, fit littéralement la conquête pacifique du pays latin par les sciences, les lettres et les arts. Quand les Romains eurent

conquis ce qu'ils purent des trois parties de l'ancien monde, ils se mirent à l'école des Grecs et apprirent d'eux tout ce qu'ils ignoraient. Or ils ne savaient auparavant que la guerre, l'agriculture et la législation.

Rome fut envahie par les Grecs, quelques-uns libres, la plupart affranchis, mercenaires ou esclaves. Les Romains méprisaient beaucoup ces industriels qui faisaient tous les métiers pour de l'argent, mais ils ne pouvaient se passer de leurs services.

Ce fut seulement deux cents ans avant notre ère, que la médecine grecque s'introduisit à Rome avec Archagatus du Péloponèse, fils de Lysanias, L. Æmilius et L. Julius étant consuls, l'an 635 de la fondation de la ville. Accueilli d'abord comme un sauveur, il reçut le droit quiritaire, eut un dispensaire payé par le trésor public au carrefour Acilien, fut surnommé Vulnéraire, à cause du traitement des plaies; mais sa popularité ne dura guère. Opérateur intrépide, il usait sans discrétion du fer et du feu ; ses procédés furent trouvés cruels, et le peuple romain, le traitant de bourreau, prit en dégoût l'art et tous les médecins. Tel est du moins le récit de Pline, qui cite à l'appui de son dire la lettre ridiculement étrange du vieux Caton à son fils, témoignage irrécusable de l'ignorance, de l'étroitesse d'esprit et de l'intolérance orgueilleuse et jalouse des Romains de la vieille roche. D'après Caton, les Grecs se proposaient d'exterminer les barbares par la médecine. « Leurs médecins, dit-il, ne se font payer que pour mieux gagner la confiance et atteindre plus facilement leurs fins. » Bref, il entend que son fils n'ait jamais recours à eux.

Tout en faisant la part du préjugé, tout en reconnaissant qu'il n'y a rien de plus comique que cette interdiction

singulière d'un père à son fils, il faut bien reconnaître aussi que cet ennemi déclaré des produits de la civilisation grecque ne manquait pas de clairvoyance. Les symptômes de décadence qui se manifestaient dès les premiers temps de la période alexandrine, s'étaient aggravés ; et le mal ne fit qu'empirer, lorsque la capitale du monde romain eut remplacé Alexandrie. Comme l'instruction que les Grecs vendaient aux Romains, la médecine, exercée sans contrôle, devint une industrie très lucrative. Le luxe insolent des conquérants enrichis servit à merveille les industriels. Il y eut bientôt des maladies, des remèdes et des médecins à la mode, sans parler de la corruption des mœurs et des vices de toute espèce, qui sont les plus redoutables ennemis de la santé publique.

L'art de guérir était aux mains des Grecs, et l'on s'arrachait ceux qui en faisaient profession. Les empiriques et les charlatans vendaient leurs drogues et leurs secrets avec une rare impudence et un très grand succès. Il y avait des artistes pour tous les besoins et pour tous les goûts : médecins herniaires, bandagistes, oculistes, balnéaires, étuvistes, iatraliptes, et bien d'autres variétés dont l'énumération serait longue. La prospérité de ces malfaiteurs était en raison de la sottise et de la crédulité qui règnent en permanence sur la population mêlée des grandes villes. La plèbe ignare admirait d'autant plus qu'elle ne comprenait pas ces vendeurs d'onguents et de panacées. Ce fut le beau temps de l'empirisme, qui multipliait à l'infini les compositions médicinales, au profit des pharmacopoles et au préjudice des malades, que l'on droguait sans pitié, en laissant de côté les moyens plus simples et plus sûrs de l'hygiène.

La pratique ratio nnelle était dédaignée, parce qu'elle exigeait un grand fonds de connaissances et de patientes

études ; et comme la masse ne recherchait pas les lumières, bientôt la plupart des médecins furent à la hauteur de leur clientèle. Les sottises de la magie, soutenues par cet incorrigible amour du merveilleux qui domine souverainement tous les esprits, éclairés ou incultes, portèrent bientôt le charlatanisme à son comble.

C'est au milieu de ce monde de dupes et d'imposteurs qu'apparut tout à coup le plus illustre de tous les réformateurs de la médecine, Asclépiade, de Pruse, en Bithynie. Quoique tous ses écrits aient péri, ses détracteurs et ses admirateurs l'ont fait connaître assez pour qu'on puisse l'apprécier. Aux dons de la nature, cet homme rare ajouta une culture supérieure, une éloquence entraînante, un amour extraordinaire pour la vérité, un désintéressement peu commun, qui lui fit préférer les pauvres de Rome aux présents que lui offrit Mithridate pour l'attirer à sa cour, et cette philanthrophie dont il s'inspira en recommandant au médecin comme un devoir de traiter les malades en conscience, par les moyens les plus expéditifs et les plus doux. Il n'entendait pas, et avec raison, que l'art de guérir fût un abrégé de tous les supplices, ni que le médecin fût un tortionnaire ou un bourreau. Il se préoccupa du sort des malades avec la sollicitude de l'instituteur qui cherche les meilleures méthodes pédagogiques pour épargner aux enfants les ennuis et les larmes. Il commença par bannir les drogues nuisibles et inutiles, les pratiques suspectes et charlatanesques, l'empirisme vulgaire et routinier. A la diète rigoureuse, au supplice de la soif, à l'immobilité dans les ténèbres, il substitua les boissons, les aliments, l'air et la lumière, les bains, les frictions, l'usage modéré du vin, la promenade en litière, en chaise ou en bateau, nommée gestation, bref, toutes les

ressources de l'hygiène et du régime, persuadé que lorsque la vie est compromise, c'est aux excitants de la vie qu'il faut recourir pour ramener à l'état normal les organes et les fonctions vitales. Son plus grand souci était de soutenir, de ranimer les forces de l'économie qui sont indispensables au malade pour surmonter le mal et pour se remettre pendant la convalescence. Il ne les épuisait pas en prodiguant les purgatifs, les vomitifs, les saignées; il ne les condamnait pas à l'inanition, qui est une cause fréquente de mort ou de débilité incurable dans les longues maladies. Il veillait avec un soin particulier à maintenir la peau propre et souple, de manière à favoriser les sueurs, la transpiration et cette perspiration dite insensible, dont la régularité est la principale condition de la santé et du bien-être corporel. Ce n'est pas dans les humeurs qu'il plaçait la cause essentielle et prochaine des désordres organiques, mais dans les parties solides, dans la trame et le tissu des organes, qu'il considérait comme poreux, et don les pores toujours ouverts devaient laisser libre passage aux molécules qui les traversent sans cesse pour accomplir le travail de composition et de décomposition qui ne peut être entravé ou suspendu sans dommage. Il fut le premier des médecins qui s'inquiéta des infiniment petits, des molécules et des atomes, du mouvement incessant des matières organiques ; et l'on s'étonne que Lucrèce, dont le poème de la *Nature* résume la philosophie épicurienne, n'ait rien dit du grand réformateur qui appliqua si heureusement à la médecine cette doctrine philosophique.

Comme il avait simplifié la pratique, en employant de préférence les moyens de l'hygiène, Asclépiade épura la théorie médicale. Aux subtilités des Alexandrins, aux abstractions nuageuses des philosophes, à la métaphysique

pythagoricienne des nombres qui avaient abusé le grand Hippocrate, il substitua des préceptes clairs, sensés, une théorie simple, une pratique fondée sur la physiologie, et le mépris absolu de ces entités d'école qui sont des fétiches pour les dévots dogmatiques. Il osa dire le premier, contre la tradition généralement reçue, que la nature, proclamée bienfaisante et infaillible, est aussi malfaisante et sujette à faillir. En autres termes, ce révolutionnaire chassait hors du domaine médical cette providence organique qui était en honneur depuis Hippocrate et Aristote.

Jamais homme ne fut moins dupe des mots creux et des formules savantes. Il eut au suprême degré le sentiment de la vie organique, ce sens vital qui fait essentiellement le médecin ; il saisit avec un tact très fin les caractères permanents qui rapprochent les maladies les plus différentes en apparence ; et par l'analogie résultant de la comparaison, il établit ce traitement méthodique, qui s'adressait moins au mal local qu'à l'état général de l'économie souffrante. Aussi combattait-il avec les armes le plus sûres et les moins dangereuses, savoir les ressources de l'hygiène; et dans les affections chroniques, il cherchait avant tout à reconstituer, à refaire, à renouveler l'organisme du malade par le régime, c'est-à-dire par l'usage bien réglé des aliments, des boissons, des exercices, du sommeil, et par une thérapeutique empruntée en majeure partie à l'art de conserver la santé.

Telle est, dans ses grandes lignes, la doctrine médicale dont Asclépiade transmit l'héritage à son disciple Thémison de Laodicée, qui acheva de la constituer sous la dénomination de *méthode*. C'est à bon droit que les médecins de cette grande école furent appelés méthodistes. Pour se guider dans le labyrinthe obscur de la pathologie, ils avaient

la lumière et le fil conducteur qui manquaient aux sectateurs de l'empirisme et de l'esprit de système. Quand on lit ce que Celse, Galien et les compilateurs nous ont conservé de l'école méthodiste, on regrette vivement que l'ensemble de la doctrine ne nous ait été transmis par un écrivain moins barbare que Cælius Aurelianus, dont le mauvais latin n'empêche point d'admirer tout ce qu'il y a de profond et de solide dans son informe et précieux *Traité des maladies aiguës et chroniques*, compilé d'après les médecins méthodistes les plus autorisés, Asclépiade, Thémison, Thessalus de Tralles, Soranus d'Ephèse. Nous avons de ce dernier un livre mutilé qui est ce que l'antiquité nous a laissé de mieux sur les maladies des femmes, sur les nourrissons, les nourrices, l'hygiène et l'éducation de la première enfance. C'est de là que Moschion a tiré son manuel.

Au résumé, la doctrine médicale d'Asclépiade et de ses successeurs ne le cède ni en solidité ni en éclat à celle des écoles de Cos, de Cnide et d'Alexandrie; elle a de plus un caractère positif, des allures et des tendances qui la rapprochent beaucoup de la médecine moderne. Le chef de l'école méthodiste eut le courage de faire une révolution, et la gloire d'opérer une réforme. Son nom n'est pas moins grand que celui d'Hippocrate.

Si cette réforme mémorable, dont Rome fut le centre, ne porta pas tous les fruits qu'on devait en attendre, c'est que les industriels et les charlatans qui vivaient de l'art de guérir, fourmillaient à Rome et dans toutes les villes grandes et petites. Les médicastres, ennemis jurés de la science, firent la fortune de l'empirisme. Au lieu d'observer et de penser, cette tourbe avide et peu scrupuleuse de guérisseurs sans titre trouva plus simple et plus commode d'emprunter des prescriptions et des recettes

aux grands répertoires de matière médicale de Zénon, d'Andréas et d'Apollonius Mys. Ils arrivaient au lit des malades la mémoire bien garnie, et les mains pleines de ces remèdes compliqués, dont les collections de Celse et de Scribonius Largus, les fatras de Pline et de Dioscoride peuvent à peine donner quelque idée.

Amas de remèdes, mauvaise thérapeutique. L'expérience a prouvé que le nombre des médicaments efficaces est très restreint; et, à l'heure qu'il est, les spécifiques d'une vertu incontestable ne dépassent pas la demi-douzaine. Il y a peu, très peu de moyens de guérir dans la pharmacie, et même dans la pharmacie renouvelée par la chimie; et cette pénurie permet de penser que la médecine n'a point de meilleur auxiliaire que l'hygiène. L'art de guérir sera fondé sur des bases inébranlables, le jour où les fabricants et les marchands de drogues ne trouveront plus d'emploi. Pour hâter cet avenir si désirable, il suffirait de faire entrer dans l'instruction à tous les degrés ces notions de physiologie, d'hygiène et de morale qui ne sont pas moins indispensables à l'homme, que les éléments de l'éducation civique, au citoyen. En fait, c'est l'ignorance générale des vérités qu'il importe le plus de connaître pour conduire le corps et la conscience dans la droite voie, qui favorise et encourage les entreprises des charlatans. Ni la santé, ni les mœurs ne peuvent se passer de lumières. Il faut donc les répandre, sinon les décréter, comme étant d'utilité publique.

Les Romains de la décadence eurent aussi une médecine inférieure, en rapport avec les nouvelles institutions. Si l'empire fut un régime approprié au monde conquis, plus affamé d'ordre que de liberté; en revanche, il ne contribua guère à la régénération des esprits. L'art de guérir, qui

avait reçu un nouvel éclat de la réforme introduite par Asclépiade, dans les derniers temps de la république s'avilit et se ravala sous l'influence funeste des médecins de la cour impériale. L'institution des archiatres, sorte de médecins inspecteurs, chargés de surveiller l'exercice de l'art, ne put empêcher la dégénération de l'art. La profession médicale, sauf des exceptions honorables, devint un métier lucratif. On citait des praticiens riches de plusieurs millions de sesterces. Des archiatres du palais, dont Pline rapporte les noms, recevaient annuellement des princes plus de cinquante, plus de cent mille francs de gages. Q. Stertinius retirait de sa profession une somme d'environ deux cent cinquante mille francs par an. Son frère recevait un salaire énorme de l'empereur Claude. L'un et l'autre prodiguèrent leur fortune à bâtir, à Naples, des édifices publics, et malgré cette manie ruineuse, ils laissèrent à leurs héritiers trente millions de sesterces, soit six millions trois cent mille francs. Crinas de Marseille légua aux siens dix millions de sesterces (2,100,000 fr.), après avoir dépensé pareille somme à réparer les murs de sa ville natale.

Ces fortunes scandaleuses n'étaient rien auprès des scandales dont quelques médecins de cour furent les héros. On connaît les relations adultères d'Eudémus avec Livie, femme de Drusus César, de Vectius Valens avec Messaline. Le médecin Xénophon, cloué au pilori par Tacite, acheva, par une manœuvre habile, l'empoisonnement de Claude, dont Agrippine fit un dieu, suivant la cynique plaisanterie de Néron, pour hâter l'avènement de ce dernier à l'empire. Antonius Musa, fait chevalier par Auguste, guérit cet empereur par l'usage de l'eau froide à l'extérieur et à l'intérieur ; et par le même moyen, il tua Marcellus, selon Dion, si toutefois ce jeune prince ne

périt pas par le poison. Euphorbe, frère de Musa, était au service du roi Juba, habile dans la connaissance des simples, et qui donna le nom de son médecin à une plante vireuse qu'il découvrit en herborisant sur le mont Atlas, et dont il estimait la vertu contre le venin des serpents. Ces deux frères, qui s'enrichirent auprès des princes, imaginèrent les affusions et les douches froides à la suite des bains chauds, sous prétexte de resserrer les pores. Ils ménagèrent ainsi la transition aux pratiques de Charmis de Marseille, lequel proscrivit les bains chauds, et introduisit l'usage de se baigner à l'eau froide par tous les temps. Bientôt la mode s'en mêla, et l'on vit dans les piscines des vieillards consulaires se geler par ostentation.

Comme on le voit, l'hydrothérapie, qui a fait une révolution dans la thérapeutique moderne, est antérieure à notre ère, puisqu'elle eut pour parrains Euphorbe et Musa, qui outrepassèrent dans l'application les préceptes d'Asclépiade. Il y a grande apparence que cette pratique est d'origine barbare; elle fut probablement empruntée aux Gaulois, ou plutôt aux Germains et aux Bretons.

L'empereur Tibère goûtait peu les médecins : il prétendait que tout homme âgé de trente ans devait se passer de leur ministère. Il est vrai que ce monstre était bâti comme un athlète, et que les désordres de sa vie et ses écarts de régime ne l'empêchèrent pas de vivre près de quatre-vingts ans. Peut-être pensait-il que les pires flatteurs et les plus dangereux étaient ces serviteurs à gages, chargés de veiller à la santé des princes, et transformés par la politique impériale en instruments de règne, selon le mot énergique de l'historien. En effet, leur complaisance alla parfois jusqu'à l'oubli de toute dignité personnelle et des premiers devoirs de la profession. Quand un person-

nage condamné à mort par la volonté du prince tardait à s'ouvrir les veines, le médecin du palais allait lui offrir ses services pour cette opération finale.

Ces hommes, à qui était commise la santé d'un dieu mortel, se croyaient tenus de faire des miracles. Andromaque de Crète, dit l'Ancien, qui eut le premier le titre d'archiatre, dédia à son maître Néron un poème grec, en vers élégiaques, sur une composition médicinale de son invention, la thériaque, sorte de panacée contre toutes les maladies. Cet amas monstrueux de drogues de toute espèce faisait l'admiration de Bordeu, qui l'a proclamé le chef-d'œuvre et le triomphe de l'empirisme. Adoptée par les Arabes, qui la perfectionnèrent en multipliant les ingrédients, elle a régné sur le moyen âge, elle a traversé les siècles, elle n'a pas encore disparu de nos pharmacopées; et l'historien de la médecine, obligé d'enregistrer tant de sottises, doit se résigner à reconnaître avec humilité que les plus belles théories ne valent pas, pour ce qui est de l'importance et de la durée, les inventions absurdes d'un empirique. Au vulgaire, composé de dupes, il faut absolument des charlatans. Le public veut être dupé.

Le diascordium est aussi une composition bizarre, et non moins que la thériaque, un défi porté au bon sens, à l'analyse et à la science. Ce n'est pas sans raison que Celse a déclaré la médecine un art conjectural, où l'expérience même est souvent en défaut. Aussi ne faut-il pas songer à une évolution régulière de cette partie de l'art qui a pour objet le traitement des maladies. Cette évolution est à peine admissible pour les maladies mêmes qui germent, naissent, croissent, se développent, se transforment à travers les siècles; encore est-il très pénible d'en suivre l'histoire et d'en fixer la chronologie. Toutefois la pathologie historique, malgré de nombreuses

lacunes, représente une suite et un système; dans son ensemble, l'observateur patient peut entrevoir l'unité et des rapports de filiation, de parenté, d'où l'induction et l'analogie peuvent, à la rigueur, tirer des vérités générales, c'est-à-dire des lois ou des principes.

Il n'en est pas de même des doctrines, qui ont tant varié dans la succession des âges, et des ressources de l'art, dont l'efficacité incertaine a dû subir les influences de l'opinion mobile, du faux savoir, de l'erreur systématique, du préjugé doctrinal, de la mode capricieuse. Le plus terrible ennemi de l'homme, c'est cet égoïsme incorrigible et féroce qui l'aveugle et l'égare sur ses propres intérêts. Jamais il n'est plus faible que lorsqu'il se laisse dominer par la préoccupation de son salut ou de sa santé, ni plus disposé à devenir la dupe des exploiteurs de la sottise humaine

« Il en coûte à qui vous réclame,
Médecins du corps et de l'âme, »

a dit avec raison le plus philosophe de nos poètes. Ni la pauvreté seule n'a fait les arts utiles, ni la curiosité seule, la science théorique. Entre le besoin réel, né de la nécessité et de l'instinct, et la recherche du vrai, née de la raison, se placent les passions, qui interviennent dans tout ce qui est humain. Il faut donc compter avec ce facteur indispensable dans l'histoire de l'art de guérir, qui est aussi, pour ne rien dissimuler, l'art de tuer selon les règles. On a prétendu même que le mot grec qui signifie guérir, et qui a donné les dérivés, médecin et médecine, remonte à une racine dont le sens est poison ou venin.

Il est de fait que les premiers médecins ne savaient

guère qu'extraire les flèches et les traits, panser les plaies avec des simples pour arrêter le sang et calmer la douleur, et administrer des boissons fortifiantes, sudorifiques ou purgatives, pour aider le patient à expulser le toxique. Comme les sauvages de nos jours, les barbares de l'époque héroïque, qui passaient de l'état sauvage à la civilisation guerrière, comme les sauvages, ces barbares empoisonnaient leurs armes offensives. La science des poisons et des venins fut très cultivée dans l'antiquité, à tel point que nombre de faits relatés par les historiens et les biographes ont soulevé le doute ou l'incrédulité. Il en est cependant qu'on ne saurait contester, entre autres la mort d'Annibal et celle de Démosthène, produites par une drogue délétère, cachée dans le chaton d'une bague ou dans le tuyau d'un stylet à écrire. Bien plus que le fer, les tyrans redoutaient le poison qui tue sans bruit, sans effusion de sang, et le plus souvent sans laisser de traces. On sait quelles précautions prenait Denys de Syracuse pour échapper à ses atteintes.

Plus tard, la science des poisons, enrichie et perfectionnée, fit naître la science des contrepoisons ou antidotes, dont les progrès furent très rapides. Elle eut des rois pour parrains, et des poètes pour interprètes. Eudème composa son poème sur l'antidote d'Antiochus Philométor, pour ainsi dire, sous la dictée de ce prince. Attale, dernier roi de Pergame, dont les jardins renfermaient une collection de plantes vénéneuses, inspira les deux poèmes didactiques de Nicandre de Colophon, les *Thériaques*, ou remèdes contre la morsure des bêtes venimeuses, et les *Alexipharmaques*, contre les poisons qui se rencontrent dans les aliments et les boissons. Mithridate, roi de Pont et le plus implacable ennemi des Romains, après Annibal, se prémunit contre les accidents

du venin et du poison par un antidote de son invention, qui renfermait cinquante-quatre ingrédients. L'histoire raconte qu'après sa défaite, ne voulant pas tomber aux mains de ses ennemis, il prit du poison avec ses filles. Celles-ci moururent empoisonnées, mais Mithridate, réfractaire au poison, dut recourir au fer pour se tuer. Il démontra le premier, par expérience, la doctrine de la prophylaxie ou préservation, telle à peu près que l'ont entendue les partisans de l'inoculation et de la vaccine.

Il ne faudrait pas rire de cet exemple, que les sceptiques relèguent parmi les merveilles de la légende. On a vu des mangeurs d'opium, des buveurs de laudanum, prendre impunément jusqu'à cent grammes de ce narcotique, que l'on administre ordinairement par gouttes et centigrammes, avec les plus minutieuses précautions.

L'autorité de Mithridate, que l'on disait très savant en médecine, mit les antidotes à la mode. Chaque médecin voulut avoir le sien, comme chaque oculiste avait son collyre, comme chaque chirurgien spécialiste a de nos jours un procédé opératoire ou un instrument de son invention. Néron, vaniteux comme un acteur et un poète, fut bien aise d'opposer à la fameuse Locuste, artiste incomparable dans la confection des poisons, un maître dans la composition des antidotes. Il eut pleinement satisfaction, car son médecin Andromaque se surpassa, et éclipsa tous les inventeurs en ce genre. En vain ses successeurs immédiats, Criton, Damocrate, Magnus, et bien d'autres, tentèrent de marcher sur ses brisées : ils furent moins heureux que lui dans le choix comme dans les proportions des éléments composants.

Il fallait beaucoup de tact pour combiner avec art ce mélange hétérogène de sucs, de liqueurs, de gommes, de

résines, d'écorces, de feuilles, de fleurs, de racines, de semences, de chairs et de matières animales. Le coup de génie fut de remplacer les serpents par les vipères, et de faire servir à la guérison des plaies envenimées et des morsures venimeuses le plus venimeux des reptiles.

De ce que la thériaque était le contrepoison des venins, on conclut bientôt qu'elle devait neutraliser l'air vicié et guérir les maladies contagieuses. Un savant praticien, qui exerçait et enseignait la médecine à Rome, parlait avec admiration d'une peste meurtrière qui sévissait dans toute l'Italie, et contre laquelle tous les médicaments échouèrent, hormis la thériaque. Ælianus Meccius, réputé pour sa probité et son expérience, ajoutait que si la thériaque ne guérit pas tous les pestiférés, elle préserva du moins de la peste tous ceux qui prirent le remède avant l'invasion du mal.

Puisque les connaisseurs avaient tant de confiance, qu'on juge de la foi robuste du peuple crédule. Les empereurs, et Marc-Aurèle entre tous, se firent les patrons et les distributeurs de cette panacée populaire, qui, outre sa vertu spéciale contre les venins et les virus, y compris celui de la rage, assurait aux consommateurs une vieillesse sans infirmités, une longue vie, l'intégrité des sens, une santé parfaite, la guérison et la préservation de tous les maux. Ce sont les propres expressions d'un homme de l'art qui ne se payait pas de mots, qui a écrit un ouvrage en deux livres sur les antidotes, deux traités spéciaux sur la thériaque, et auteur lui-même d'un antidote composé de cent ingrédients, qu'il préparait en artiste pour l'usage de l'empereur. Tel était l'ascendant de l'empirisme, qu'il maîtrisait le plus violent ennemi des empiriques, celui qui disait énergiquement du commun des praticiens de son temps : « Ce ne sont pas des médecins, mais des droguistes. »

Il est difficile de ne pas souscrire à cet arrêt de Galien, qui fut le dernier grand médecin de l'antiquité. Ses nombreux écrits remplissent plus de vingt gros volumes, où se trouve en abrégé, comme dans une encyclopédie, toute la médecine ancienne. Au milieu du fatras et du verbiage de cette énorme collection, la curiosité est payée de sa peine par un inépuisable trésor de faits et d'idées. Toute la faconde asiatique de ce fécond écrivain, de ce compilateur prodigieux, de ce commentateur prolixe, n'empêche pas le lecteur patient de reconnaître un beau génie, un savoir immense, une science solide, un esprit ingénieux et subtil, également propre aux investigations et à la controverse. Peut-être le nom de Galien n'eût pas été aussi glorieux que celui d'Hippocrate, si nous avions les écrits d'Hérophile, d'Érasistrate et d'Asclépiade, sans parler des autres chefs d'école. Grâce à lui, du moins, nous connaissons suffisamment la médecine des périodes alexandrine et romaine, avec des détails et des particularités qu'on ne trouve point dans le précis lumineux, substantiel et succinct de Celse, qui florissait au moins un siècle et demi avant lui, et qui est le modèle des abréviateurs.

Sauf le caractère encyclopédique, ces deux hommes n'avaient rien de commun, ni la race, ni l'esprit, ni le goût, ni les tendances, ni la faculté d'expression qui met tant de distance entre les écrivains. Celse abrège tout et va toujours au fait, dans un style clair, concis et rapide, sain et fort, interprète d'un jugement droit et d'une raison indépendante. Il ne mérite à aucun titre l'éloge qu'on a cru faire de lui en l'appelant le Cicéron de la médecine. Galien le mériterait, au contraire, s'il eût écrit en latin. Il est diffus, verbeux, traînant, bavard et personnel, toujours en scène, vaniteux, plein d'amour-propre, prompt à la colère et à l'invective, à genoux devant ses fétiches, im-

pitoyable pour ses adversaires, dogmatique comme un croyant, bardé d'arguments, armé comme un dialecticien, rempli de citations et d'anecdotes, maniant avec une facilité merveilleuse cette langue sans relief qu'écrivaient les Grecs qui séjournaient à Rome. Il est disert et fluide comme un rhéteur à qui la parole ne fait jamais défaut; mais comme un rhéteur qui sait infiniment, et dont la mémoire n'est jamais à court. Quand on l'a pratiqué, il semble tout naturel qu'il ait régenté la médecine durant quatorze siècles. Avec tous ses défauts et ses travers, il est très instructif, très amusant, très séduisant, et bien que d'un dogmatisme excessif, il n'a pas, comme on dit vulgairement, l'air de prêcher pour sa paroisse.

C'est là son secret, qui lui a valu tant de fidèles. Il a su gagner tant de partisans, en restaurant le principe d'autorité, gravement compromis par la divergence des sectes, et à tel point que l'historien le plus accrédité du pyrrhonisme, Sextus, surnommé l'Empirique, médecin et philosophe, s'est plu à humilier le dogmatisme orgueilleux, en rapprochant ingénieusement, et non sans raison, l'empirisme du scepticisme. C'était se mettre en insurrection contre tout système de philosophie et de médecine positive, par la négation de la certitude et de tout critère. On sait que les sceptiques triomphaient des faiblesses et des erreurs de la raison contre la raison même et la science. Les sceptiques doutaient de tout, suspendaient leur jugement, ne se prononçaient sur rien ; ils n'affirmaient ni ne niaient. Ils faisaient profession de se taire sur ce qu'ils ignoraient. Ce silence voulu s'appelait aphasie.

Galien, au rebours, ne procède que par affirmations et négations. Soit qu'il démontre, soit qu'il réfute, il déploie un luxe de raisonnements qui siérait peut-être mieux à un philosophe qu'à un médecin. Aussi a-t-il prouvé, dans

un écrit fait exprès, que l'excellent médecin est philosophe. Il n'entend pas que la médecine soit séparée de la philosophie ; et en cela il ne s'écarte pas autant qu'on pourrait le croire de son maître Hippocrate, qui rendit l'art médical indépendant et autonome, en l'arrachant aux spéculations des faiseurs de systèmes. Commentant les textes hippocratiques avec une merveilleuse subtilité, avec une déférence religieuse, il montre que le vrai philosophe est celui qui édifie sa doctrine sur la connaissance de la nature humaine, comme le médecin, et il entreprend de concilier les théories de Platon avec les doctrines d'Hippocrate, dans un grand ouvrage divisé en neuf livres. Connaissant à fond toutes les écoles philosophiques, et n'appartenant à aucune, Galien pousse les philosophes de toute provenance dans le domaine des médecins, et semble vouloir enfermer la philosophie dans la médecine. C'est à cela que se réduit son éclectisme ; mais en médecine, il n'est point éclectique, et tout l'effort de sa pensée révèle un dogmatique convaincu et décidé à établir la doctrine médicale, le dogme, comme il dit, sur les ruines de l'empirisme et du méthodisme, ainsi qu'il résulte de la plupart de ses écrits, et en particulier des opuscules qui sont comme les programmes et les résumés de son système général de médecine. Ce sont ses manifestes.

On pourrait croire que Galien avait eu le pressentiment de sa domination universelle et de son empire absolu sur la médecine des siècles futurs, à voir le soin qu'il met à bâtir ce temple où il honore uniquement Hippocrate, lui sacrifiant, comme à une divinité jalouse, tous les dogmes qui s'écartent de l'orthodoxie. Il est le pontife de ce sanctuaire, où rien ne manque, sauf la tolérance et la charité. Il est impitoyable pour les hérétiques, les schismatiques, les sectaires et les mécréants.

Cette vaste encyclopédie médicale ressemble en beaucoup de points aux sommes théologiques du moyen âge : il faut arriver aux médecins arabes et aux arabistes pour trouver de dignes adeptes de cette médecine scolastique. Aussi bien ne sont-ils, les uns et les autres, que les singes de Galien.

Toutes les parties de la doctrine galénique sont bien liées, et forment un ensemble imposant. Le dogme fondamental est celui des quatre éléments généraux : l'air, l'eau, la terre et le feu, auxquels répondent les quatre qualités premières : le sec, l'humide, le chaud et le froid. Pour compléter la symétrie, nous avons les quatre humeurs : le sang, la bile, la pituite, et l'atrabile. La *crase* ou mélange de ces humeurs constitue le tempérament, lequel varie selon les proportions des humeurs ; d'où l'*idiosyncrasie* ou tempérament individuel. Tout l'art du médecin consiste à maintenir l'équilibre de ces liquides, et à les ramener aux proportions normales, quand ils pèchent par défaut ou par excès. Telle est la composition des éléments, des qualités et des humeurs de l'économie vivante ; telle est la source des maux qui l'affligent, et des indications qu'il faut remplir pour les guérir. La pathologie, la thérapeutique, l'hygiène, toutes les parties de l'art médical, dépendent de cette physiologie, qui dépend elle-même de la physique générale ou cosmogonie. Tout en proclamant la nécessité de l'observation et de l'expérience, l'utilité du raisonnement, l'excellence de la méthode, ce dogmatique part des principes généraux de la philosophie, fait de la médecine *a priori*, et bâtit son édifice à quatre étages sur le terrain meuble des hypothèses. Le nom d'Hippocrate inscrit au fronton l'a rendu imposant et respectable, mais ce nom n'a pu le préserver de la ruine.

Comment un pareil homme n'eût-il pas aimé Platon, le plus chimérique et le plus ingénieux des rêveurs ? Il lui a pris tous ces êtres de raison, ces entités abstraites qui peuplent le monde imaginaire, comme les ombres des morts peuplaient les régions infernales. Dans ce palais de la métaphysique, il a logé les facultés diverses, distinguées par des épithètes ; les qualités, les propriétés de tout ordre, les esprits naturels et les esprits vitaux ; les trois âmes, végétative, sensible, raisonnable ; les causes internes et externes, occasionnelles, antécédentes, conjointes, prochaines, manifestes, latentes, particulières, générales, accidentelles, locales, et bien d'autres dont l'énumération lasserait un casuiste. Il n'y a pas moins de variétés du pouls, des intempéries, des indications. La thérapeutique a pour objet de seconder la nature en traitant les maladies par leurs contraires, le froid par le chaud, l'humide par le sec, et réciproquement. De là une classification des remèdes d'après leurs qualités, appropriées à celles des éléments et des humeurs, et une classification des aliments tout à fait semblable ; par conséquent analogie complète entre les règles du régime de l'homme sain et celles du traitement des malades. Le système est tout symétrique.

Il ne se peut rien de plus subtil que ces subtilités d'un esprit né pour classer, diviser, subdiviser, distinguer et analyser à perte de vue ; et ce qui est merveilleux, sans se troubler, sans se contredire, sans s'égarer dans les mille détours de ce labyrinthe, où il promène son lecteur en lui expliquant toutes choses dans un langage diffus à la vérité, mais suffisamment clair. Rien n'égale la richesse du vocabulaire et de la nomenclature de cet encyclopédiste, qui était incomparable dans la dialectique, et très versé dans la grammaire. Ses écrits sont un véritable trésor de la langue grecque ; et de tous les écrivains grecs, sans

exception, il est certainement le plus universel ; et c'est par là qu'il rappelle Aristote, dont il a la subtilité, mais non pas la profondeur. Anatomiste très exact, il a décrit et dénommé des os et des muscles qu'on ne connaissait pas avant lui, et rectifié bien des erreurs. Malheureusement lui-même en a commis un grand nombre, ayant cru qu'il pouvait conclure de l'animal à l'homme ; car il n'a disséqué que des animaux, en particulier des singes ; et il n'a eu à sa disposition que des squelettes humains. C'est d'après les animaux qu'il a étudié, avec un soin extraordinaire, le cerveau et les nerfs, et le système des vaisseaux sanguins, y compris le cœur, qu'il connaissait bien, puisqu'il décrit l'ouverture de la cloison qui sépare les deux oreillettes, connue chez les modernes sous le nom de trou de Botal.

Dans ses recherches anatomiques, Galien se proposait de connaître l'usage ou l'*utilité* des parties, d'après leur forme et leur situation dans le corps; de même qu'il cherchait à connaître les *lieux affectés,* ou les organes malades. A ce point de vue, sa physiologie et sa pathologie spéciale valent infiniment mieux que ses vues générales sur les fonctions et les maladies. Il admet trois forces fondamentales : la première, dont le centre est le cerveau, agit par les nerfs, et préside aux fonctions animales ; la seconde siège dans le cœur, et par les artères, régit les fonctions vitales ; la troisième réside dans le foie, et dirige par les veines les fonctions naturelles. A la première appartiennent l'intelligence, la sensibilité et le mouvement volontaire ; à la seconde, les passions, l'entretien de la chaleur vitale et le pouls artériel ; à la troisième, la nutrition générale. Il y a, bien entendu, des fonctions ou facultés en sous-ordre, qui correspondent aux phénomènes vitaux et organiques. L'esprit animal monte du

cœur au cerveau par les artères, et remplit les ventricules cérébraux. C'est du cerveau, organe et siège de l'âme, que partent tous les nerfs moteurs et sensibles qui se distribuent aux organes des sens et aux muscles. Ceux-ci ont une tonicité propre, distincte de la contractilité que leur communiquent les nerfs.

Observateur et expérimentateur habile, Galien démontra, contre Érasistrate, que les artères renferment du sang, et non pas de l'air. Il savait que le sang va, par ces vaisseaux, du cœur aux extrémités du corps ; il connaissait la communication des veinules et des artérioles, et n'ignorait pas que par ces anastomoses le sang passe des artères dans les veines, et qu'il revenait par les gros troncs veineux dans le cœur droit ; bien plus, il suivit le cours du sang sorti du ventricule droit du cœur dans l'artère pulmonaire et jusque dans les poumons. Il touchait donc à la grande découverte de la circulation ; mais il ne franchit point le dernier pas : rien ne prouve dans ses écrits qu'il ait su que le sang retourne du poumon dans le cœur gauche, pour recommencer le grand circuit. L'importance exagérée qu'il accordait au foie l'empêcha de bien voir ce qui se passe du côté des poumons et du cœur. Il crut qu'une partie du sang passait à travers la cloison mitoyenne du ventricule droit dans le ventricule gauche, où il se combinait avec l'air venu des poumons, et, ainsi modifié, se répandait par l'aorte dans toutes les parties du corps.

L'hygiène de Galien est supérieure à tout ce qui nous reste de l'antiquité dans ce genre. Les livres qu'il a consacrés à cette branche de la médecine forment un excellent traité d'éducation physique de l'enfance. La vieillesse ne l'a pas moins préoccupé, et il ne se peut rien de plus judicieux que ses préceptes pour conserver la santé par des

moyens appropriés aux tempéraments et aux âges divers ainsi qu'aux différentes conditions de la vie sociale.

Ce qu'il faut remarquer à son honneur, c'est qu'il ne fait point de concessions à la mode, et qu'il ne sacrifie pas aux préjugés. Il ne montre ni complaisance ni faiblesse pour le vulgaire, si facile à duper.

Il est à jamais regrettable qu'un tel homme, si richement doué, si prodigieusement instruit, et si sûrement, par ses nombreux voyages d'exploration scientifique, par son séjour dans les principales villes du monde romain, n'ait pas eu plus de justesse dans l'esprit et plus d'empire sur son imagination. Il aimait trop l'hypothèse et les systèmes. C'est dommage, car il y voyait très clair quand ses préjugés d'école ne l'aveuglaient pas. Entre mille endroits de ses écrits qui le prouvent, on découvre une tendance vers la vérité, très nette et persistante. Elle se manifeste surtout dans un opuscule précieux, dont le titre est significatif : « Que les mœurs et le caractère suivent les tempéraments. » Ce traité, plus digne d'un épicurien ou d'un méthodiste, que d'un dogmatique entiché de Platon, est le premier essai en date sur les rapports du physique et du moral. Sauf quelques termes, qui se ressentent des habitudes d'esprit de l'auteur, on croirait aisément que cet essai de philosophie physiologique émane de l'école d'Asclépiade.

Il semble qu'un médecin capable d'écire ce livre hardi aurait dû avoir des idées plus nettes des maladies mentales ; mais ce que Galien a laissé sur la pathologie cérébrale ne vaut guère mieux que ses écrits sur les passions. Ajoutons, à sa décharge, que c'est là le côté faible de l'ancienne médecine. La plupart des médecins de l'antiquité traitaient empiriquement les affections de la vie nerveuse,

par les purgatifs violents, au premier rang desquels était l'hellébore, et par les moyens de coercition, que réprouvent également la raison et l'humanité. Celse lui-même, si judicieux pour tout le reste, laisse beaucoup à désirer sur ce point. La médecine mentale des anciens est très pauvre, ils sont sous ce rapport, très inférieurs aux modernes.

Un seul fait exception, c'est Arétée de Cappadoce, dont le *Traité des maladies aiguës et chroniques*, en huit livres, est un chef-d'œuvre d'observation pénétrante et exacte. Sa méthode d'exposition est tout à fait remarquable : il commence par énumérer les causes et les symptômes des affections qu'il décrit, avec une richesse de couleurs peut-être trop vives ; et après chaque description, qui est un tableau très animé, il indique le traitement qui est en général très énergique. La précision des détails et la sûreté du diagnostic permettent de croire qu'il s'était instruit par l'ouverture des corps de l'état des organes sains et malades ; ses descriptions anatomiques sont d'une vérité frappante, disons mieux ses peintures, car il est le plus grand peintre comme le plus brillant écrivain de l'antiquité médicale : l'épilepsie, la mélancolie, la démence, la paralysie, pour ne citer que les affections du système nerveux, telles qu'il les représente, sont des images vivantes de la nature. On ignore l'époque précise où florissait Arétée ; mais on ne saurait la placer en deçà du IIe siècle de notre ère, car il a subi l'influence des deux doctrines qui ont brillé du plus vif éclat entre le règne d'Auguste et celui des Antonins, le pneumatisme et le méthodisme. Il est probable qu'il exerça son art en Italie. Son originalité ne permet pas de le placer dans la basse époque des compilateurs.

On les voit paraître dès le IIIe siècle, et prolonger leur règne jusqu'à l'extrême décadence. Le plus célèbre est Oribase,

médccin et ami de l'empereur Julien. On a de lui une sorte d'encyclopédie de tout l'art médical, composée avec des extraits des principaux médecins de toutes les époques et de toutes les sectes, et un abrégé complet de ce recueil incomplet. C'est une compilation précieuse pour l'histoire de la médecine, à cause du grand nombre d'auteurs dont il nous a conservé des fragments. Elle n'a pas été inutile à d'autres compilateurs qui ne se donnèrent pas la peine de puiser aux sources : tels sont Alexandre de Tralles, Aëtius d'Amide, en Mésopotamie, et Paul d'Egine, qu'on n'ose traiter sévèrement, et parce que leurs compilations tiennent lieu de quantité d'écrits perdus, et parce que, au temps où vivaient ces praticiens, remplis de bon vouloir et de bonnes intentions, la vulgarité, la superstition et l'ignorance reprenaient, disons mieux, avaient repris possession du monde. Alexandre de Tralles seul á quelque originalité.

Tous ces compilateurs et plagiaires des bas siècles ont beau répéter qu'ils ont visité Alexandrie, — ce qui était un titre à la considération publique pour les médecins,— depuis longtemps la science était éteinte, le fanatisme religieux régnait à Rome, à Constantinople, dans toutes les grandes villes de l'Orient et de l'Occident, païens et chrétiens rivalisaient de zèle et d'intolérance ; les thaumaturges remplaçaient les savants, et la théologie, au nom de la foi, condamnait la nature et la recherche des lois naturelles, offrant en pâture à la curiosité le surnaturel et le miracle. Le paganisme lui-même s'éteignit dans la plus dégradante superstition. Les manuels et abrégés de médecine du Bas-Empire sont des monuments d'ineptie.

Quoiqu'il soit de mode aujourd'hui d'exalter les Arabes comme les sauveurs de la civilisation, durant la longue éclipse du moyen âge, il ne faut pas se faire illusion sur

le rôle qu'on leur attribue. Ce qu'on peut accorder, sans manquer au respect de l'histoire, autant dire de la vérité, c'est qu'après les siècles militants, pendant lesquels l'islamisme rêva et réalisa en partie le projet insensé d'une conquête universelle, les Arabes établis en Orient et en Espagne eurent des rémissions de fanatisme, ou si l'on préfère la comparaison, des intermittences de tolérance. Il serait facile de montrer que l'exemple d'Aboul-Abbas, d'Almansor, d'Aroun-Al-Raschid, d'Almamoun, des Abdérame et d'Alhaken, pour ne citer que les plus illustres, ne fut pas perdu, puisque l'Occident peut justement opposer à ces princes éclairés des hommes tels que le roi de Castille Alphonse le Sage ou le Savant, et l'empereur d'Allemagne Frédéric II, dignes continuateurs de l'œuvre interrompue de Charlemagne. Et il n'est que juste de reconnaître que les écoles de Jondisapour et de Bagdad, en Orient, les académies de Séville, de Murcie et de Tolède, en Occident, furent des centres de culture scientifique et littéraire, qui conservèrent et entretinrent le feu sacré, comme un dépôt d'un prix inestimable.

Sans doute la reconnaissance ne doit pas se marchander pour un pareil service ; mais il est imprudeut de répéter que ces officines de l'esprit étaient des foyers lumineux et rayonnants. Tout y était d'emprunt, la lumière n'était qu'un crépuscule et comme le reflet du soleil éclatant d'autrefois. Tous ces foyers réunis et concentrés n'auraient pu rappeler le phare d'Alexandrie.

Les Arabes vécurent intellectuellement de ce qu'ils reçurent des Alexandrins et des Byzantins. Ce ne fut même qu'assez tard qu'ils puisèrent à la source même : les premières traductions arabes des auteurs grecs furent faites sur les traductions syriaques. Ce que les historiens ont débité de la médecine arabe avant Mahomet ressemble

fort aux fictions des contes orientaux, et l'histoire de la médecine arabe depuis l'hégire a tous les caractères de la légende. S'il est sage de craindre l'homme qui ne lit qu'un seul livre, selon l'antique adage, combien ne faut-il pas de prudence et de défiance à l'égard des races, des peuples et des nations qui ont reçu la loi, la règle et le code de leurs prophètes et de leurs prêtres ? A ces croyants que domine la révélation d'en haut, la révélation d'en bas, qui est infiniment plus lente, ne se fait que très imparfaitement.

Tant que les Grecs et les Latins furent libres du côté de la raison, ils marchèrent à pas de géant dans le chemin qui mène à la vérité ; le progrès s'arrêta au moment où le dogme entra dans la politique, lorsque la religion d'État monta sur le trône impérial. La science grecque était déjà profondément altérée, adultérée et corrompue, lorsque les Arabes, entrés dans le mouvement des peuples par la porte basse de la superstition, en héritèrent. Ajoutons que les derniers siècles d'Alexandrie furent des temps de misère et de désordre pour l'intelligence. Toutes les sectes qui pullulèrent alors; déshonorant la raison et la sagesse, sous l'invocation des premiers maîtres de la pensée, étaient en proie à une sorte de folie endémique. Si la première période de l'école alexandrine offre le spectacle unique d'une activité intellectuelle vraiment incomparable ; la seconde, en récompense, est un tableau sans pareil de l'anarchie mentale et des orgies de la déraison. Il semble que le Nil, par ses sept embouchures, verse dans la Méditerranée des eaux empoisonnées.

Que savaient au juste les savants musulmans? Bornons la question à la médecine, et la réponse ne sera pas diffi-

cile. Rivés à l'Alcoran, qui défend la dissection de l'homme et des animaux, ils adoptèrent sans contrôle l'anatomie d'Aristote et de Galien, dont ils commencèrent l'apothéose. Ils se condamnèrent par cela même à l'immobilité en physiologie et en chirurgie, l'une et l'autre ne pouvant marcher sans la connaissance pratique des organes. Aussi ne firent-ils aucun progrès dans ces parties. Quoi qu'en aient dit les arabisants et les arabistes, la chirurgie d'Abulcasis est loin de valoir celle de Paul d'Egine, qui vivait six siècles avant lui. L'abus du feu dénote chez le chirurgien arabe une extrême ignorance de l'anatomie des vaisseaux sanguins. En pathologie et en thérapeutique, ils suivaient aveuglément la doctrine et la pratique galéniques. S'ils observèrent avec quelque soin des cas pathologiques peu connus ou ignorés des Grecs, ils gonflèrent en revanche la matière médicale d'un nombre infini de drogues, et contribuèrent plus que personne à remplir la pharmacopée de ce fatras de remèdes suspects, dégoûtants, incendiaires, qui rappellent trop la malpropreté proverbiale et les mœurs corrompues de l'Orient.

Parmi les acquisitions de quelque utilité, on leur doit les purgatifs végétaux, tels que la casse, la manne, le séné, les myrobolans, la pulpe de tamarin ; les compositions et préparations sucrées, telles que sirops, juleps, électuaires ; et une bonne partie des aromates et des épices, la noix muscade, les clous de girofle, les baumes, le musc. Ils faisaient usage du mercure et du nitre. L'alchimie, qu'ils cultivèrent avec succès, produisit entre leurs mains l'eau-de-vie, le sublimé corrosif, et les eaux distillées à l'alambic.

Voilà, en résumé, ce dont la médecine, ou plutôt la pharmacie, est redevable aux Arabes ; mais la doctrine médicale ne leur doit rien ou presque rien.

Sauf quelques rares auteurs de monographies sur la lèpre, la rougeole, la variole, et quelques affections des os, les médecins arabes n'ont eu que des commentateurs d'une prolixité fastidieuse, qui ont délayé en d'énormes volumes et dans un langage obscur, intraduisible, et trop souvent inintelligible, les dissertations infinies et les commentaires diffus de Galien. Il n'est point de livre de théologie et de métaphysique, voire des plus pénibles à lire, dont la lecture ne soit infiniment plus aisée que celle des codes de médecine qui ont fait la gloire d'Ali-Abbas, d'Avenzohar, d'Avicenne, de ce dernier surtout, que les Arabes proclamaient un second Galien, et qui comptait encore des admirateurs et des partisans à la fin du XVIIe siècle. Quant à Averrhoës, le grand commentateur d'Aristote, il déclarait qu'un honnête homme pouvait se plaire à la théorie de l'art, mais que sa conscience lui défendrait toujours d'en aborder la pratique, si étendues que fussent ses lumières.

Si l'on excepte la monographie de Rhazès sur la variole, et la chirurgie d'Abulcasis, les auteurs arabes de médecine sont inabordables. Bordeu les a bien jugés dans cet endroit où il fait dire au médecin des Pyrénées qui passe en revue sa bibliothèque : « Ce paquet de feuilles volantes que vous voyez sont des lambeaux des Arabes, Rhazès, Avicenne et quelques autres : j'ai déchiré le reste de ces ouvrages comme inutile. » Toutes les recherches des modernes sur la médecine arabe, depuis Freind jusqu'à Wünstenfeld et Leclerc, confirment ce jugement sommaire.

Ce qui vaut la peine d'être remarqué, c'est que les médecins arabes exercèrent une influence très réelle et persistante sur la vieille école de Salerne, dont on ne connaît guère aujourd'hui que les *Préceptes de santé,* en vers léonins, ouvrage d'un mérite assez mince, eu égard à la

vogue qu'il eut durant des siècles. Cette école, qu'on dit fondée par Charlemagne, au commencement du IXe siècle, passe pour la première université chrétienne où l'on enseigna la médecine. Elle prenait fièrement le nom de cité d'Hippocrate. Les candidats devaient étudier sept ans ; ils subissaient un examen rigoureux sur les *Aphorismes*, la *Thérapeutique* de Galien, et le *Canon* d'Avicenne. Pour être reçu chirurgien, il fallait un an d'exercices anatomiques. Au milieu du XIIe siècle, elle était encore la meilleure école de la chrétienté, d'après le célèbre voyageur juif, Benjamin de Tudèle. Cependant, Gilles de Corbeil, qui fut premier médecin de Philippe-Auguste, et qui mourut au commencement du XIIIe siècle, déclare que cette école, qu'il connaissait bien pour y avoir étudié, recevait dans son sein des enfants qui auraient eu besoin de sages et savants maîtres. A la vérité, ces maîtres ne manquaient pas, ainsi que l'attestent les noms de Jean de Milan, du moine Constantin et de quelques autres parmi lesquels on distingue, à côté des Gariapontus, des Cophon, des Platearius, des noms de femmes ; mais les statuts, très durs pour les médecins, encore plus durs pour les apothicaires, ne furent pas probablement bien observés ; de sorte que ce relâchement dans la discipline intérieure amena la décadence de l'institution, malgré la protection souveraine de l'empereur Frédéric II.

Au moment où déclinait cette école célèbre, commençait à briller celle de Montpellier, qui devait être pendant six siècles la métropole de la médecine occidentale. L'influence des Arabes s'y fit sentir de très bonne heure. Arnauld de Villeneuve, qui avait étudié et peut-être professé à l'Université de Montpellier, alla se perfectionner en Espagne auprès des médecins musulmans. Il fut le contemporain

de Ramon Lull, surnommé le docteur illuminé, et qui devait tout son savoir aux Arabes, dont il écrivait et parlait couramment la langue.

Malheureusement la fréquentation des Arabes ne préservait point les chrétiens de la contagion de ces maladies de l'esprit qui régnaient alors à l'état endémique. La passion des sciences occultes détournait la curiosité du vrai chemin de la science. La magie, la nécromancie, la sorcellerie, l'astrologie faisaient cortège à l'alchimie, et l'on devenait fou à la recherche de la pierre philosophale et de l'élixir de vie. A une époque où il s'opérait tant de miracles, on croyait de très bonne foi à la transmutation des métaux en or potable, et à la possibilité de découvrir le secret de ne pas mourir. La préoccupation d'un autre monde, du monde des esprits, hantait toutes les cervelles, et les démons recevaient l'hommage des plus savants. Aux subtilités de la philosophie arabe s'ajoutaient celles de la scolastique ; la réalité disparaissait sous les mots, et les arguments de l'école tenaient lieu de raisonnement et de raison. Bernard de Gordon, professeur célèbre de l'Université de Montpellier, à la fin du XIIIe et au commencement du XIVe siècle, intitule sa pratique médicale, *le Lys de la médecine*, et s'évertue à justifier dans sa préface un titre tout à fait conforme au goût du siècle. Ce goût régnait encore en plein XVIe siècle.

Quand on songe à l'état mental de cette époque, et aux influences si diverses qui pesaient alors sur le monde, on n'est pas surpris de voir échouer la réforme tentée par le moine Roger Bacon, justement surnommé *le docteur admirable*. Ce grand homme était en avance d'au moins deux siècles sur le sien. Nul n'était plus digne d'abattre comme un monstre malfaisant cette demi-science, ou mieux cette fausse science qui abusa les générations de l'âge intermédiaire. Le moyen

âge eut son aurore au XIIIe siècle et faillit inaugurer la Renaissance. Malheureusement pour la civilisation, les croisades ne furent pas un dérivatif assez puissant pour modérer le courant de la barbarie. La guerre des Albigeois, qu'il faut considérer comme le dernier acte des invasions barbares, produisit l'inquisition, et la pensée fut désormais justiciable du tribunal de la foi. Il est vrai que la théologie hâta la fin de son règne absolu, en soumettant à l'iniquité légale et à la violence les opinions et les croyances; mais le lever du jour de la délivrance fut retardé, et la nuit se prolongea. La caverne où Platon représente l'humanité enchaînée et distinguant à peine sur les parois de sa prison les ombres des objets extérieurs, au travers d'un pâle rayon de lumière, cette allégorie pourrait s'appliquer à la science du moyen âge. Guy de Chauliac, le plus grand chirurgien du XIVe siècle, n'est en réalité qu'un compilateur judicieux des Grecs, des Arabes et des Italiens. Son anatomie est très inférieure à celle de Galien, bien que la dissection des cadavres humains ne fût pas inconnue en Italie. Sa chirurgie est d'un empirique assez éclairé pour le temps, mais d'une prudence extrême, qui lui défend les grandes opérations, par exemple, la cataracte et la taille, qui étaient la propriété des chirurgiens ambulants.

Ces industriels, qu'une longue expérience rendait quelquefois fort habiles, rappelaient de très loin les médecins périodeutes des Grecs et les médecins arabes que la curiosité scientifique ou l'amour de la gloire et de la richesse poussaient aux voyages, ou, pour mieux dire, aux pérégrinations dans le monde musulman. Bon nombre de médecins juifs remplirent ce rôle de missionnaires de la science, et furent des intermédiaires utiles entre musulmans et chrétiens. Ils eurent une part très grande aux progrès de l'art, au point de vue de la pratique, et se firent re-

marquer en tout temps par des aptitudes peu communes dans la connaissance et le traitement des maladies. Ils corrigeaient les préjugés de race et de croyance par une rare habileté et un tact médical très fin et très sûr. A ce sujet, un auteur espagnol du XVIe siècle rapporte une anecdote qu'il est bon de rappeler. François Ier se trouvant épuisé par une fièvre lente qu'aucun remède ne pouvait guérir, s'avisa de demander à Charles-Quint un médecin juif. A cette époque (1542), les Juifs de toute profession étaient introuvables en Espagne, depuis l'édit d'expulsion de la race juive par les rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Charles-Quint, après de vaines recherches, fut obligé de recourir à un médecin d'origine israëlite, mais appartenant à la famille des convertis ou des nouveaux chrétiens. François Ier lui fit bon accueil, et commença par s'enquérir des motifs qui l'empêchaient de reconnaître le Messie. L'Espagnol répondit que le Messie était venu, et qu'il n'avait aucune raison de l'attendre. Quand le roi de France eut compris que ce médecin était chrétien, il le renvoya aussitôt sans permettre même qu'il lui tatât le pouls, fit mander un médecin juif de Constantinople, et guérit parfaitement de sa fièvre lente par l'usage prolongé du lait d'ânesse.

Ce trait prouve combien la médecine orientale avait encore de crédit en Europe. Le combat qui se livrait alors, en pleine Renaissance, entre galénistes et arabistes ne touchait pas à sa fin. Les Arabes tenaient bon contre les Grecs, et il fallut que les fervents admirateurs de l'antiquité fissent des efforts surhumains pour restaurer dans toute sa pureté l'ancienne médecine grecque. Ces commentateurs prolixes qui avaient obscurci, dénaturé et travesti les vieux textes, régnaient comme des usurpateurs; Hippocrate et Galien, parlant enfin leur langue maternelle,

et rendus accessibles par de bonnes traductions latines, furent longtemps tenus en échec par Rhazès et Avicenne, qui trônaient dans les écoles. On sait combien le vrai Aristote eut de peine à chasser la fantôme que la scolastique lui avait substitué. La lutte qui se prolongea bien plus qu'on ne croit, entre les vrais et les faux aristotéliciens, favorisa beaucoup l'extension du platonisme. Cette fausse et pompeuse science de mots, qui abusait les esprits, en s'enveloppant du manteau de l'école, était forte de la tradition d'un long empire; il lui en coûtait d'abdiquer devant des païens sans religion, et qui plus est, sans théologie.

L'émancipation des intelligences par le paganisme, qu'on croyait à jamais vaincu et ruiné, effraya et irrita les docteurs. Qui ne sait avec quelle rage Noël Béda, représentant la Sorbonne, lutta contre le grand helléniste Budé, lorsqu'à l'instigation de ce dernier, François Ier accomplit le plus grand acte de son règne en fondant le Collège de France? La barbarie scolastique qui fit, comme on dit, bon ménage avec les Arabes, ne voulut point s'accommoder des Grecs, dont elle ignorait la langue, et qui passaient à ses yeux pour des hérétiques et des fauteurs d'hérésie. Les médecins de l'antiquité, débarrassés de leurs dangereux commentateurs, ne connaissaient point les sciences occultes et hermétiques; ils n'étaient point magiciens, nécromanciens, sorciers, alchimistes; ils traitaient les maladies en se conformant aux lois naturelles et par les moyens que l'art emprunte de la nature, sans invoquer les esprits d'aucun ordre, sans l'intervention des puissances célestes ou infernales, sans incantations, ni sortilèges, ni exorcismes, ni miracles.

Le retour de ces revenants, leur exhumation tardive, leur résurrection inespérée fit trembler les tyrans de l'intelligence. Tous les hommes clairvoyants comprirent qu'on avait perdu une dizaine de siècles, et que le progrès consistait à remonter le courant des âges et à revenir au passé pour rétablir la véritable tradition. L'humanité pensante se reprenait à vivre, en retrouvant les maîtres de la pensée. La Renaissance, si bien nommée, fut donc une œuvre d'émancipation et de régénération; et c'est à bon droit qu'elle ouvre l'ère moderne, puisque c'est par elle que l'intelligence régénérée recouvra ses titres et se réveilla de sa torpeur.

Après avoir dressé l'inventaire de l'antiquité, on sut enfin qu'il restait beaucoup à faire, et l'on se mit à l'œuvre en prenant pour guides les anciens, qui apportaient la lumière, l'expérience, la méthode, et l'on apprit d'eux à lire dans le grand livre de la nature. Les grands imprimeurs de Venise, de Bâle, de Francfort, de Paris, remirent en circulation les écrits des vieux médecins; et les plus doctes se firent gloire de les épurer, de les commenter, de les interpréter, la plupart avec respect et vénération, quelques-uns avec indépendance, tous avec la conviction d'être utiles à l'art. Les plus illustres par leurs talents ne dédaignèrent pas de s'asseoir à ces grands festins de l'érudition, et Rabelais lui-même s'honora par des travaux de ce genre. Qui pourrait sans ingratitude oublier les noms de ces restaurateurs de l'antiquité médicale, un Nicolas de Lunigo, un Mercuriali, un Cornaro, un Gauthier d'Andernach, un Anuce Foës, qui sont les chefs de la phalange?

Tandis que les réformateurs apprenaient l'hébreu pour lire la Bible dans le texte original, les médecins se plongeaient dans le grec pour savoir au juste ce qu'avaient

écrit les maîtres des écoles de Cos, d'Alexandrie, de Rome et de Constantinople. C'est ainsi que la médecine, rompant avec la barbarie de la scolastique, fit alliance avec les lettres. Les traducteurs, commentateurs et interprètes des anciens apprirent de leurs modèles à écrire et à penser. Ils se firent humanistes, critiques, philologues; et la première condition à remplir pour entrer dans les écoles médicales, ce fut d'être lettré. Le résultat ne se fit pas attendre : la haute culture de l'esprit releva l'art et les artistes; la médecine et les médecins gagnèrent infiniment en considération et en influence; ils balancèrent bientôt les théologiens et les juristes, et ne tardèrent pas à être en rivalité avec les uns et les autres. Jusque-là le monde n'avait compté avec eux que par nécessité, selon un précepte célèbre. En les voyant reprendre leur rang dans la société, le public s'accoutuma tout doucement à considérer les problèmes de la vie et de la santé comme égalant au moins en importance les questions de salut et de droit. On ne sait pas assez que la médecine, renouvelée par la Renaissance, a contribué très efficacement à ramener sur terre l'humanité emportée dans les espaces, et à fonder cette science complexe qu'un grand médecin a justement appelée la science de l'homme.

Cette connaissance profonde de la nature humaine, sans laquelle l'art de traiter les maladies n'est que routine vulgaire et empirisme brut, se dégagea de toutes les bandelettes qui l'emprisonnaient comme une momie. Il n'y avait plus qu'à marcher, après avoir recouvré la liberté des mouvements. Le danger consistait dans l'immobilité, et beaucoup d'admirateurs fervents de l'antiquité tendaient à rester immobiles. Au lieu de suivre l'impulsion de l'exemple, ils s'obstinaient à voir avec les yeux, à penser avec le cerveau des anciens, demeurant passifs dans

l'observation et l'expérience. Cette espèce de culte rivait l'intelligence à peine affranchie au principe d'autorité. Le respect poussé jusqu'au fétichisme aveuglait la raison et troublait le jugement. On n'admettait point que ces héros, ces demi-dieux de la médecine se fussent jamais trompés; il y en eut, et beaucoup, qui les réputaient infaillibles; à ce point de vue Hippocrate et Galien n'eurent rien à envier au philosophe Aristote. La nature elle-même se trouva compromise par ceux qui passaient pour ses meilleurs interprètes. La lettre des textes, sans cesse invoqués comme des articles de foi, tua l'esprit d'observation. On crut voir ce que les anciens ne virent jamais, ou virent autrement que leurs admirateurs fanatiques.

Quoi d'étonnant? Les conditions de temps et de lieu, le climat, la latitude, les circonstances extérieures, le milieu social, tout, en un mot, avait changé. Or les maladies se modifient en traversant les siècles, et leur caractère, qui change d'un pays à l'autre, indique assez que le traitement ne saurait être le même partout. D'ailleurs la vertu des plantes qui fournissent les principaux remèdes varie aussi suivant les zônes; de sorte qu'il faut conformer la thérapeutique aux ressources locales, à moins de trouver des moyens de traitement dont la nature ne varie jamais.

Voilà bien des questions dont ne s'inquiétaient guère les médecins sectaires, qui juraient sur la parole d'un maître, hippocratistes, galénistes, arabistes. Avec leurs préjugés de secte, ils faussaient, sans le savoir, les deux éléments essentiels de la méthode naturelle, l'observation et l'expérience.

Il fallait réagir à toute force contre cette réaction insensée des conservateurs orthodoxes.

Un homme eut ce courage, et avec une énergie, une

persévérance, une patience qui n'excluaient pas la violence, il s'insurgea contre les fidèles de la tradition. Paracelse fut plus révolutionnaire que réformateur, pour avoir cédé aux passions d'un tempérament de feu. Son orgueil le rendit fou. Il aurait pu dire, comme il le croyait: « La médecine, c'est moi. » Plein de mépris pour ses contemporains, il n'estimait pas davantage le passé. Nommé professeur en médecine et en chirurgie à Bâle, en 1527, après dix ans de voyages en Orient et dans toute l'Europe, il inaugura ses leçons en brûlant devant ses auditeurs émerveillés de tant d'audace, les écrits de Galien et d'Avicenne, comme dix ans auparavant Luther avait jeté au feu, sur la place de Wittemberg, les bulles du Pape et les Décrétales. La chaire du maître convenait peu à ce fougueux tribun, dont l'éloquence plébéienne remuait et entraînait la foule. Privé de son emploi, il suivit sa pente, vécut avec la populace et dans la familiarité des charlatans, des bohémiens, des magiciens; puis, reprenant sa vie vagabonde, il alla mourir dans un hospice de Salzbourg, à peine âgé de quarante-huit ans.

Ménécrate et Thessalus, dont l'orgueilleuse manie est célèbre dans l'histoire de l'art, furent des modèles d'humilité en comparaison de Paracelse. Il sentait trop sa supériorité, et c'est par là qu'il se perdit; mais ni les désordres de sa conduite, ni ses goûts crapuleux, ni ses vices même ne doivent nous empêcher de la reconnaître. C'est lui qui introduisit le premier la chimie dans la médecine; c'est lui qui protesta le premier contre le culte superstitieux des anciens; c'est lui qui ramena les médecins à l'observation, à l'expérimentation et aux recherches personnelles. Il opéra une révolution salutaire dans la pharmacie, en composant lui-même avec beaucoup de soin les remèdes extraits des plantes. Il est le créateur

de la pharmacie minérale et des principales compositions qui ont pour principe actif le fer, le soufre et le mercure, dont il démontra le premier la vertu spécifique. C'est à lui qu'on doit cette grande vérité, que nombre de poisons sont doués de propriétés curatives. Les préparations de plomb, de cuivre, d'antimoine, l'emploi de l'arsenic et des eaux corrosives à l'extérieur, sont dus à sa féconde initiative. Chimiste de génie, il prépara par ses recherches les destinées de cette science, dont il entrevit quelques grands principes, et qui ne fut constituée que deux siècles et demi après lui. Ce sont là de grands titres. Ce n'est pas non plus un petit mérite que d'avoir deviné les relations intimes de la physiologie et de la chimie, et entrevu la théorie profonde qui réduit toutes les maladies à quelques affections primordiales, non transmissibles ou héréditaires.

Que pouvaient les arguments de l'école contre des vues et des aperçus de cette portée ? A ces inductions de l'expérience fondée sur l'analyse, il fallait répondre par des faits bien observés, par des expériences bien faites. Cette rigueur de méthode n'était pas malheureusement dans les usages du temps. Paracelse lui-même sacrifia au préjugé. Il donna pour couronnement à son édifice une chimère de son imagination. Au-dessus de cette chimie animale, organique et vivante, il mit un principe recteur, un *archée* ou chef, une sorte de providence chargée du ministère des fonctions vitales; peut-être pour échapper à l'accusation d'impiété, peut-être aussi pour montrer aux adeptes trop fervents, que la vie dans son essence échappe aux plus fines analyses de la chimie. Les iatro-chimistes ses successeurs eurent le tort de méconnaître ce principe, que leur maître considérait comme la cause prochaine des altérations fonctionnelles et de leur guérison ; tandis que d'autres en tinrent compte, et réformèrent la médecine en subordon-

nant les actions chimiques à la vitalité des organes, entre autres Van-Helmont et Stahl, qui émanent de Paracelse, bien qu'ils aient réduit infiniment, le dernier surtout, le domaine de la chimie, science envahissante et conquérante, dont la médecine ne saurait se passer, non plus que de l'anatomie.

Celle-ci prit son essor dans le siècle même de la Renaissance. C'est alors seulement que les anatomistes cessent de copier Galien. La dissection des cadavres humains, inaugurée en Italie, au XIVe siècle, par Mondini, professeur de Bologne, et souvent interrompue, s'établit définitivement, dans les principales universités, dès la fin du XVe siècle. Toutefois, dans les cours publics d'anatomie, les démonstrateurs pliaient leurs descriptions à celles de Galien; de sorte que l'autorité de ce maître, réputé infaillible, prévalait sur la réalité même.

Un jeune Belge, André Vésale, brisa l'idole et renversa l'autel. Il venait de Louvain pour se perfectionner à Paris, où enseignaient avec éclat des anatomistes célèbres, Charles Estienne, Gonthier d'Andernach et Jacques Dubois, plus connu sous le nom latinisé de Sylvius. Ce dernier, grand admirateur de Galien, dont les écrits anatomiques servaient de texte à ses leçons publiques, fut jaloux de cet étudiant, qui était devenu son aide, et que la passion de l'anatomie poussait à braver les plus grands dangers, pour se procurer des cadavres, soit au gibet de Montfaucon, soit au cimetière des Innocents. Obligé de quitter la France par suite de la guerre, Vésale rentra en Belgique et professa l'anatomie à Louvain. Il était déjà célèbre comme anatomiste et comme chirurgien d'armée, quand il fut appelé à l'Université de Padoue, qui devint, grâce à lui, la première

école anatomique de l'Europe. Si grande était sa renommée, qu'il fut contraint de céder aux instances des magistrats de Bologne et de Pise, et de donner dans ces deux villes savantes des cours d'anatomie devant un auditoire immense. Moins de deux ans après, il fut appelé en Espagne pour remplir la charge de premier médecin de Charles-Quint. Philippe II, devenu roi par l'abdication de son père, le garda auprès de lui avec le même titre. Les honneurs de la cour enlevèrent Vésale à ses travaux anatomiques : on le recherchait fort comme médecin praticien et consultant ; ses arrêts étaient reçus comme des oracles, et sa réputation éclatante grandissait avec ses succès. La fortune inconstante se fit un jeu de la prospérité croissante de cet homme illustre. En 1564, un gentilhomme espagnol étant mort, malgré les soins éclairés de Vésale, celui-ci sollicita de la famille et obtint à grand' peine de faire l'autopsie du corps. Au moment où il ouvrait la poitrine, les assistants crurent voir le cœur palpiter, et allèrent répandre partout la nouvelle. L'Inquisition s'en mêla ; et, sans l'intervention du roi, l'accusé n'eût pas échappé à la mort comme homicide et sacrilège. On l'obligea de faire le voyage de la Terre Sainte, en expiation de ce crime involontaire, et probablement imaginaire. Au retour de ce pèlerinage forcé, il fut jeté seul et dénué de tout, à la suite d'un naufrage, sur une plage déserte de l'île de Zante. Il y mourut de faim, suivant la légende. Son cadavre ayant été reconnu peu de temps après par un Vénitien que la tempête avait poussé vers cette île, il fut enterré dans une église, et une inscription latine, gravée sur la pierre, rappelait simplement qu'André Vésale, de Bruxelles, périt aux ides d'octobre de l'année 1564, à l'âge de cinquante ans, en revenant de Jérusalem.

Vésale laissait après lui un monument immortel, sa

Grande anatomie du corps humain, dont la première édition parut à Bâle, en 1543, et la dernière à Leyde, en 1725. Entre ces deux dates, quinze éditions, en comptant les deux traductions allemande et française, attestent l'importance et l'utilité de cet ouvrage incomparable qui fut, à proprement dire, le manuel des anatomistes modernes. La *Grande chirurgie de Vésale*, en sept livres, comme son *Anatomie*, publiée à Venise en 1569, est comprise, avec quelques autres traités et opuscules, dans l'édition de ses œuvres procurée par les soins de Boerhaave et d'Albinus, en deux volumes in-folio, avec d'excellentes gravures et le portrait de l'auteur, d'après l'original peint par Titien, en 1552.

C'est en émancipant l'anatomie des préjugés d'école nés du respect exagéré de l'autorité des anciens, que Vésale fit entrer ses contemporains dans la connaissance intime et plus exacte de la structure du corps humain. Tous ceux qui s'illustrèrent à côté de lui ou après lui, Eustachi, Fallope, Colombo, Ingrassia, Aranzi, furent ses émules ou ses disciples. C'est par cette pléiade d'anatomistes investigateurs, que le goût des études anatomiques gagna successivement l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Angleterre et les pays du Nord.

A cette époque d'ardente curiosité, les recherches sur le cadavre humain étaient infiniment plus difficiles que les dissections d'animaux morts ou vivants. Il n'y a pas lieu de le regretter, car l'anatomie comparative et les vivisections facilitèrent les plus belles découvertes. C'est alors que commencèrent les expériences sur l'animal vivant, oubliées ou négligées depuis les investigateurs alexandrins, et que la physiologie naissante confirma par ses démonstrations expérimentales les inductions fournies

par la structure et la conformation des organes. En observant attentivement la forme et la position des valvules des gros vaisseaux qui sortent du cœur et de celles des veines, les anatomistes français et italiens préparèrent la découverte de la petite circulation, laquelle fut décrite pour la première fois chez les modernes par le médecin aragonais Michel Servet, victime de la haine de Calvin, et plus tard par Colombo et André Césalpin.

Malgré les recherches et les expériences de Vésale, malgré les descriptions vivantes de Fabrice d'Aquapendente, malgré les théories remarquables de Servet, de Colombo et de Césalpin; des hypothèses et des préjugés étayés des grands noms d'Aristote et de Galien retenaient, pour ainsi dire, les curieux sur le seuil du sanctuaire.

Ce fut Harvey qui franchit la barrière en démontrant le premier la circulation générale. Avec une pénétration de génie admirable, par une méthode simple et claire, il porta la lumière dans ce chaos de faits confus et d'explications erronées. La structure musculaire du cœur, les mouvements de cet organe chez l'animal vivant, les contractions alternatives des ventricules et des oreillettes, qui chassent le sang dans les artères, la conformation de ces vaisseaux, celle des veines, la direction et l'usage des valvules, le retour du sang au centre de la circulation, bref, tout le mécanisme de cette fonction, forment, si l'on peut ainsi dire, un poème merveilleux, où rien ne manque, ni l'unité de plan, ni la variété des épisodes, ni la vérité établie et démontrée par l'observation et l'expérience du réel; avantage que n'ont point les plus beaux des poèmes. Tel est ce livre immortel où l'inventeur exposa, en 1628, la doctrine que ses leçons publiques avaient rendue fami-

lière à ses auditeurs. C'est un de ces rares monuments du génie qui font le plus d'honneur à notre espèce.

Harvey eut le sort de beaucoup de grands hommes. Il se vit persécuté, calomnié, dépouillé de ses biens et de ses papiers, remplis d'observations anatomiques; sa clientèle diminua. En compensation, il eut pour lui l'estime et l'affection de Charles Ier, qui mit à sa disposition les bêtes de ses parcs royaux, afin qu'il pût poursuivre ses études expérimentales sur la génération. Ce fut en 1651 qu'un ami vint lui arracher, dans sa retraite, l'ouvrage qu'il avait patiemment composé sur ce sujet, alors tout neuf; ouvrage remarquable, mais gâté par des hypothèses singulières et des considérations métaphysiques, qui se mêlent aux faits très curieux et aux observations très bien faites, contrôlées par les procédés rigoureux de la méthode expérimentale.

Le Collège des médecins de Londres rendit un hommage unique à ce grand promoteur des études physiologiques. Une statue lui fut érigée dans la salle des Actes, avec cette inscription : « A Guillaume Harvey, vivant, immortel par les monuments de son génie, le Collège des médecins de Londres a élevé cet autre monument, afin qu'il fût président à perpétuité, selon ses mérites, lui qui donna le mouvement au sang et la naissance aux animaux. » Harvey fut le bienfaiteur de ce collège, qu'il enrichit et qu'il embellit de ses dons, et auquel il légua une rente perpétuelle de 56 livres sterling, en 1656. Une fête annuelle est célébrée encore aujourd'hui en son honneur, et le discours d'usage dans cette solennité porte toujours son nom. Il mourut le 3 juin 1658, à l'âge de quatre-vingts ans, observant avec calme les progrès du mal et suivant sans se troubler les altérations du pouls. Ses ennemis n'admirent point qu'il fût mort avec la sérénité du sage, et le bruit courut qu'il avait fini par le suicide,

n'ayant pu supporter les maux de sa vieillesse et la perte de ses yeux.

Le nom de Harvey, aussi glorieux que celui de Newton, a porté très haut le renom de ces philosophes naturalistes qui ont illustré l'Angleterre depuis Roger Bacon jusqu'à nos jours. Nos voisins perpétuent cette glorieuse tradition par de belles recherches et de grands travaux.

Si l'Angleterre eut la gloire d'une découverte qui devait changer la théorie médicale, l'Italie, qui l'avait préparée, en fit une autre dont les conséquences furent aussi considérables. Des aliments, ingérés dans l'estomac, on ne connaissait que les résidus, et l'on ignorait absolument de quelle manière ils se distribuent dans tout le corps. Le sang, liquide nourricier, alimentait tous les organes, sans doute; mais comment le sang lui-même se faisait-il, comment recevait-il cette nourriture dont il est le véhicule? Comment se formait « cette masse de chair fondue où coulante », cette gelée nourricière qu'un médecin illustre a comparée à l'albumine de l'œuf? En autres termes, comment se fait la nutrition, autant dire la trame organique par laquelle la vie s'entretient? La fabrique du sang étaitelle vraiment dans le foie, comme on l'avait cru durant tant de siècles?

La question fut en partie résolue par l'anatomiste Gaspard Asellio, né à Crémone en 1581, professeur d'anatomie et de chirurgie à l'Université de Pavie. C'est à Milan, où il exerçait la médecine, que le hasard lui fit découvrir les vaisseaux lactés, le 23 juillet 1622, en ouvrant un chien sacrifié peu de temps après avoir mangé, et sur lequel il démontrait le trajet et la distribution des nerfs récurrents. L'expérience, plusieurs fois renouvelée sur d'autres animaux, ne laissa plus de doute sur la

nature de ces vaisseaux blancs qu'il était facile de prendre à première vue pour des filets nerveux. Il fut établi dès lors que, durant la digestion des aliments dans l'estomac, ces vaisseaux s'emplissent d'un liquide laiteux, qui n'est autre que le chyle ou suc extrait de la masse des matières réduites à l'état de pâte par le travail de la digestion.

Asellio mourut en 1626. L'année suivante parut son livre sur les *Vaisseaux chylifères*, par les soins de ses deux amis Tadino et Settala, médecins milanais. Ce livre mémorable se recommande par la modestie, la bonne foi, la sincérité absolue de l'auteur. La partie historique surtout est d'une candeur admirable. Aselli s'efforce de démontrer que les anatomistes anciens avaient vu ces vaisseaux, qu'il appelle veines lactées, mais qu'ils n'en connaissaient pas l'usage, ne les ayant observés qu'à l'état de vacuité. On a vu cependant que les médecins alexandrins avaient observé ces mêmes vaisseaux à l'état de plénitude, et s'étaient enquis de la vérité par des expériences réitérées. L'erreur d'Aselli fut de croire que ces vaisseaux se réunissaient dans le mésentère, qu'il nomme pancréas, pour aboutir au foie, réputé, depuis Galien, comme le viscère qui fabriquait le sang. Il crut, à tort, que les lymphatiques du foie étaient des vaisseaux lactés; et le préjugé traditionnel, fortifié par le respect du maître, l'empêcha de compléter sa découverte.

Cet honneur échut à un médecin français, Jean Pecquet, né à Dieppe en 1622, l'année même où Aselli découvrit les vaisseaux lactés. Il fit la découverte qui l'a immortalisé, en 1647, étant encore à Montpellier simple étudiant. Il vint continuer ses recherches à Paris, et ne tarda pas à démontrer que ces vaisseaux du chyle, dont l'aboutissant était, croyait-on, le mésentère, le foie ou la rate, se rendent à la partie inférieure du canal thoracique, lequel

verse le chyle dans la veine sous-clavière gauche. Ainsi finit le règne du foie et tombèrent les dernières objections que les vieux docteurs opposaient encore à la doctrine d'Harvey. Le *Journal des savants* de l'an 1668 renferme une lettre de M. Pecquet à M. de Carcavi touchant une nouvelle découverte de la communication du canal thoracique avec la veine émulgente. C'est le meilleur abrégé de ses ouvrages latins sur ce sujet, qui passionnait alors tous les curieux, à savoir, la circulation du sang et le mouvement du chyle. Pecquet entra à l'Académie des sciences en 1666, il mourut en 1674, victime de l'abus des liqueurs fortes. Il est souvent question de lui dans la Correspondance de la marquise de Sévigné. On l'appelait le petit Pecquet, à cause de sa taille exiguë.

La découverte de Pecquet précéda de bien près celle des vaisseaux lymphatiques, faite en 1650, à Leyde, par le Suédois Olaüs Rudbeck, filleul de Gustave-Adolphe, pensionnaire de la reine Christine. Ce fut en étudiant l'anatomie des vaisseaux chylifères, que le jeune anatomiste, — il n'avait que vingt ans, — découvrit le système vasculaire qui avait cause l'erreur d'Aselli. Rudbeck, qui était aussi excellent botaniste et savant archéologue, mourut professeur à l'Université d'Upsal, en 1702.

La découverte des canaux du chyle et de la lymphe, dont les liquides vont se verser, par deux voies distinctes, dans le torrent de la circulation veineuse, fit beaucoup pour l'anatomie générale, laquelle a pour objet de grouper les parties similaires dans la série organique. La dissection de ces vaisseaux mit dès lors en évidence leur analogie avec les veines; et ce rapprochement, très légitime, eut pour effet d'appeler l'attention des anatomistes sur la composition, la structure et la disposition intérieure du

système vasculaire. C'est ainsi qu'on s'élevait insensiblement à la conception de l'unité des divers appareils qui concourent à l'accomplissement d'une grande fonction, et que de la dissection et de la vivisection naissait cette anatomie vivante, connue sous la dénomination de physiologie.

Ces progrès simultanés devaient favoriser ceux de la chirurgie. Plus positive que la médecine interne, et plus voisine de la certitude, elle a pour base l'anatomie, et ressemble fort à la physiologie expérimentale. En chirurgie, il n'y a pas lieu aux conjectures et aux hypothèses ; il faut y voir clair, et pour établir le diagnostic, et pour instituer le traitement. Si le chirurgien est généralement moins disert et moins raisonneur que le médecin, il est en revanche plus net, plus précis, plus sûr de lui-même. La connaissance de la réalité lui vient par les sens, de sorte que l'expérience qu'il acquiert par l'observation est infiniment plus près de la nature que celle qui ne peut se compléter que par le raisonnement et l'imagination. Le caractère plus pratique de la chirurgie la soustrait aux périls qui menacent la médecine par les théories souvent imagimaires.

Les Arabes, malgré tous leurs efforts pour imiter les Grecs, n'ont pas eu proprement de chirurgie. C'est qu'ils n'avaient point d'anatomie, et qu'ils ne firent pas faire un seul pas à la physiologie. Leurs chirurgiens, distincts des médecins, ne s'élevèrent pas beaucoup au-dessus des empiriques. Avenzoar et Abulcasis lui-même, malgré son grand luxe d'instruments, sont bien loin de Paul d'Egine, et surtout de Celse, qui nous a laissé un manuel admirable dans sa brièveté de la grande chirurgie grecque, depuis les successeurs immédiats d'Hippocrate jusqu'aux premiers temps de l'empire romain.

Il fallut plus de quinze siècles pour renouer la tradition.

L'Italie, qui en tout et pour tout, inaugura la renaissance et fut, après la Grèce asservie, la seconde mère de la civilisation occidentale, l'Italie, terre féconde en génies inventifs, enseigna la chirurgie à l'Europe. Roger de Parme, Rolando et les quatre maîtres qui le commentèrent, Bruno, Hugues de Lucques, Théodoric, sont mieux que de simples compilateurs. A la pratique d'Abulcasis, ils ajoutent les résultats de leur propre expérience, des observations et des correctifs utiles. Guillaume de Saliceto, né à Plaisance, professeur à Vérone, a été dignement loué par Guy de Chauliac, qui lui devait beaucoup. Lanfranc, de Milan, son disciple, exilé à la suite des guerres civiles, vint à Paris à la fin du XIV[e] siècle, et ouvrit des cours publics de chirurgie. Il ne fut pas le seul de sa nation qui donna cet exemple. L'Université de Paris, qui commençait à s'affranchir du joug ecclésiastique, attirait dès lors des étudiants de tous les pays.

Jamais époque ne fut plus propice à un enseignement de propagande, tel qu'il le fallait pour répandre les lumières. Les croisades et la guerre des Albigeois avaient déniaisé les barbares du Nord par le contact de l'Orient et de la brillante civilisation du Midi ; et les connaissances utiles commençaient à s'imposer à côté des niaiseries scolastiques. Jean Pitard, chirugien de Louis IX, qui suivit son maître dans ses expéditions d'outre-mer, et de Philippe le Bel, fonda également le Collège des chirugiens de Paris, qui rivalisa bientôt avec son éternelle ennemie, la Faculté de médecine. Grâce à cette fondation mémorable, la chirurgie fut enseignée, propagée, cultivée. L'ouvrage de Guy de Chauliac, qui est l'encyclopédie chirugicale de cette époque, montre ce que l'on aurait pu faire dans cette partie, si des préjugés consacrés par une longue tradition n'eussent arrêté essor de l'art renaissant. L'orgueil clérical fut un obstacle

à ses progrès. En s'opposant à la sécularisation de l'art, les clercs prétendaient l'asservir.

A l'aide des barbiers, qui, grâce à la connivence des médecins et à la tolérance des chirurgiens, pratiquaient les petites opérations, la Faculté de médecine, jalouse du collège de Saint-Côme, ne négligea rien pour humilier et avilir les chirurgiens de robe longue. Au nom de l'Université, dont elle faisait partie, la corporation des médecins prétendit régenter la médecine et la chirugie : elle descendit jusqu'à faire des leçons en langue vulgaire à ces barbiers ignares qu'elle opposait aux chirurgiens, comme si la chirurgie, qu'un grand chirurgien a nommée la médecine opératoire, n'était pas une branche de l'art de guérir.

L'intervention de la justice fut impuissante contre ces rivalités misérables, qui tournèrent au détriment de l'art. Les chirurgiens de Saint-Côme furent humiliés, avilis au profit des barbiers, créatures et instruments des médecins. Comme l'Église se refusait à verser le sang, le caustique remplaçait le fer, et tel homme qui maniait avec adresse le scalpel de l'anatomiste n'eût jamais consenti à se servir du bistouri. C'est ainsi que l'Inquisition brûlait les hérétiques et les mécréants, tout vifs ou après strangulation, au lieu de les égorger ; tant elle avait horreur du sang ! tant il est vrai que la superstition est une maladie funeste !

L'Italie prit l'initiative de l'émancipation. Après les compilateurs, tels que Nicolas de Falconis, Léonard Bertapaglia, Pierre d'Argelata, Barthélemy de Montagnana, Marco Gatinaria, elle produisit des novateurs hardis, qui, suivant une expression très juste, cessèrent de compiler pour observer la nature. Tels furent, entre autres, Antonio Benivieni et Alessandro Benedetti, érudits pleins de discer-

nement, observateurs expérimentés, opérateurs habiles et heureux. Ils ouvrirent la voie à Jean de Vigo, médecin du pape Jules II, et à Béranger de Carpi, anatomiste et chirurgien célèbre, partisan, comme Vigo, du mercure employé en qualité de spécifique. Le premier connaissait l'usage des ligatures pour arrêter les hémorrhagies, et il a décrit le procédé. Alphonse Ferri, un autre Italien, a donné le premier l'histoire complète des plaies par armes à feu, qu'il considérait comme empoisonnées, et qu'il traitait en conséquence par l'huile bouillante. Son contemporain, Bartolomeo Maggi combattit cette erreur, et substitua un traitement plus simple à cette méthode barbare. Du reste, les moyens simples et naturels tendaient à s'introduire dans la pratique, depuis que Michel-Ange Biondo s'avisa de traiter les plaies avec de l'eau pure. Vers la même époque, Jean de Romanis et Mariano Santo, modifièrent l'opération de la taille par un procédé qui devait faire en France, où il fut tenu secret, la réputation et la fortune des Colot, durant plus d'un siècle et demi, jusqu'au moment où François Colot, le dernier de cette famille de lithotomistes, mort en 1706, fit connaître la méthode opératoire, dans un ouvrage posthume, qui fut publié par Sénac, en 1727.

Enfin, l'Italie eut la gloire de rajeunir cette opération merveilleuse, par laquelle la chirurgie parvient à restaurer les oreilles, le nez, les lèvres, les paupières, détruites ou mutilées, et que l'on nomme autoplastie, parce que c'est avec la substance même d'un autre membre du patient que s'opère la restauration de l'organe compromis. Gaspard Tagliacozzi, professeur d'anatomie et de chirurgie à Bologne, s'est illustré en publiant, à la fin du XVIe siècle, l'histoire de cette opération merveilleuse, qu'il enrichit lui-même d'un grand nombre de procédés ingénieux.

La vraie chirurgie est celle qui répare, restaure et conserve, réduisant autant qu'il se peut les mutilations et opérations sanglantes.

L'influence de l'école chirurgicale italienne se fit sentir jusqu'en Allemagne, où les préjugés d'un autre âge tenaient encore les médecins étroitement rivés à la tradition. Les essais d'iconographie anatomique de Peiligk et Hundt, les traités spéciaux de Saler et de Gesdorf, les observations originales de Lange, les livres de Rœslin et de Ryff, préparent la réforme de Paracelse, dont la grande chirurgie renferme des vues justes et profondes, notamment sur la guérison naturelle des plaies, sur les limites respectives de la nature et de l'art, et sur l'indissoluble union de la chirurgie et de la médecine. Il fallut des siècles pour établir ces principes.

L'Espagne particulièrement profita des conquêtes dont on était redevable aux Italiens. A cette époque, la péninsule n'était pas fermée du côté du continent et de la Méditerranée, comme elle le fut sous le règne de Philippe II. Depuis la fondation du collège espagnol de Bologne par le cardinal Gil d'Albornoz, les deux péninsules étaient en communion d'idées; et l'on peut dire que l'Espagne de la Renaissance était comme une province italienne. Du côté des Pyrénées, tant que les communications furent libres, les Espagnols apprirent beaucoup de l'Université de Montpellier, près de laquelle Jean Bruguera, au milieu du XV[e] siècle, avait fondé un collège de médecine pour les Espagnols. En 1488, Ferdinand le Catholique autorisait les médecins et les chirurgiens de Saragosse à ouvrir les corps des malades morts à l'hôpital. Des praticiens expérimentés suivaient le corps de troupes que les rois catholiques envoyèrent en expédition contre les Mores de Grenade. Plus tard, le séjour en Espagne d'André Vésale favorisa les études anatomiques

et chirurgicales, ainsi que l'attestent les noms de Jean de Valverde, restaurateur de l'anatomie, qu'il avait apprise de Realdo Colombo, fameux professeur de Padoue, et Dionisio Daza Chacon, chirurgien de don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, et de l'infortuné don Carlos, fils de Plilippe II; savant homme, praticien d'une rare expérience, qui composa le premier en langue vulgaire un grand *Traité théorique et pratique de chirurgie*, où l'observation personnelle, enrichie de faits nombreux, recueillis dans les camps, les hôpitaux et l'exercice privé, est encadrée avec soin dans la tradition de l'art, puisée discrètement aux meilleures sources.

Ce maître de la chirurgie espagnole devait beaucoup assurément à l'enseignement qu'il reçut dans les universités de Valladolid et de Salamanque ; mais il se forma surtout dans ses voyages à la suite des armées, tant sur mer que sur terre. A sa grande expérience il joignait beaucoup de candeur et de modestie, vertus rares qui rehaussent son mérite singulier et font le charme de ses utiles écrits.

Daza Chacon peut soutenir la parallèle avec Ambroise Paré, qu'on a surnommé le père de la chirurgie moderne, par une métaphore trop familière à nos historiens.

Cet homme remarquable n'eut pas, comme son contemporain le chirurgien espagnol, les avantages que procure une bonne éducation. Il aborda l'étude de l'art qu'il devait illustrer sans préparation littéraire. Aussi lutta-t-il péniblement contre le préjugé qui refusait le savoir même aux plus habiles, quand ils ne savaient point le latin ; et bien que dès l'âge de vingt-six ans il eût acquis assez d'habileté dans la pratique pour passer de l'Hôtel-Dieu de Paris au service sanitaire des armées, il ne fut admis aux examens qu'il fallait subir pour être agrégé au collège des chirurgiens de

Paris qu'en 1554 (le 18 août). Il fut nommé successivement bachelier, licencié et docteur en chirurgie dans l'espace de cinq mois. Il avait alors bien près de quarante-cinq ans; et sa réputation, acquise sans titres, l'introduisit à la cour des rois de France, comme chirurgien ordinaire. Il devint premier chirurgien en 1562, et remplit cette charge sous Charles IX et Henri III. Il y a tout une légende sur la manière dont il échappa au massacre de la Saint-Barthélemy, ce qui met hors de doute sa qualité de protestant, confirmée par sa fameuse devise, plus digne d'un dévot que d'un naturiste. Il mourut à Paris, en 1592.

L'amour de l'art fut porté chez lui jusqu'à la passion. Son génie inventif et observateur resta libre des préjugés de doctrine et d'école; il prit son essor sans être gêné par le souvenir des livres; il vit par ses propres yeux, et jugea avec un sens droit. Il débarrassa la pratique chirurgicale d'un attirail trop fastueux, réduisit le nombre des moyens et des remèdes réputés curatifs, et tendit constamment à la simplicité, soit dans les procédés operatoires, soit dans les méthodes curatives. On lui doit la ligature des artères dans les amputations et le traitement de l'anévrisme; la réforme de la thérapeutique des plaies par armes à feu, et particulièrement des plaies de tête; la proscription des pratiques barbares et routinières, dont le moindre inconvénient était d'épuiser la sensibilité du blessé, et de le soumettre à des opérations inutiles et pires que le mal. Comme tous les chirurgiens de premier ordre, il fut conservateur, et comprit excellemment que le manuel opératoire n'est pas l'essentiel de la chirurgie. Sa riche expérience lui suggéra des vues très saines sur l'expertise chirurgicale : il montra en mainte circonstance comment le chirurgien peut éclairer la justice et l'aider dans la recherche de la vérité. A ce titre, Paré peut passer pour un

des promoteurs de la médecine légale, et à coup sûr pour un des plus remarquables précurseurs de Paul Zacchias, le plus illustre des médecins légistes.

En somme, c'est une belle effigie que celle de cet homme de bien dont le nom est devenu populaire.

Le revers de la médaille nous le montre un peu crédule, un peu bavard jusqu'au commérage, trop confiant en des remèdes plus que suspects, un peu bien suffisant dans sa modestie, et toujours préoccupé d'étaler une érudition intempestive ou superflue. Ce sont là des travers qui ne sauraient ternir ni l'éclat de son nom ni sa réputation d'intégrité. Dans le volumineux recueil de ses œuvres il y a beaucoup de faits et d'anecdotes d'un vif intérêt pour l'histoire : la lecture de cet auteur n'est pas sans charme; il écrit avec beaucoup de naturel, de naïveté et de bonhomie, d'une bonhomie assaisonnée de malice.

Les mêmes qualités recommandent les écrits d'un de ses contemporains, Pierre Franco, que la France peut revendiquer, puisqu'il est né à Turries, près de Sisteron, en Provence. Lui aussi, il fut son propre maître, rempli d'originalité, et amoureux de son art, qu'il exerça tour à tour dans les principales villes de Suisse. On suppose qu'il était protestant, et que l'intolérance l'obligea de s'expatrier. Il rentra en France vers la fin de sa vie, et mourut probablement à Orange, on ne sait à quelle date. Franco n'est point érudit, et ne cherche pas à le paraître. C'est par là qu'il se distingue de la plupart des chirurgiens de son temps. En revanche, il observe profondément, décrit avec précision, et juge avec un bon sens inflexible. Il n'est pas enthousiaste des opérations les plus difficiles qu'exécutait le chirurgien. C'est lui qui, après avoir exposé une de ses cures les plus brillantes, ajoute naïvement : « Combien

je vous engage à ne pas recommencer. » Ce qui prouve qu'il n'aimait point les tours de force. Sa probité rigide n'admet point les compromis : il avoue franchement ses fautes et ses insuccès, sans plaider les circonstances atténuantes. Doué du génie inventif, il savait trouver des ressources au moment d'agir, comme le général qui change son plan de bataille en présence de circonstances imprévues. Son nom demeure attaché à deux des opérations les plus graves de la chirurgie, le débridement des hernies et l'extraction de la pierre, dans lesquelles il a innové heureusement. On lit encore avec profit les deux volumes où il a consigné ses observations dans une langue simple, claire, et naïvement originale.

L'Espagne peut opposer à ces deux noms illustres un émule de Daza Chacon, Jean Fragoso, de Tolède, qui cultiva avec un égal succès la médecine et la chirurgie. Il fut à la fois le premier médecin et premier chirurgien de Philippe II. Ses écrits chirurgicaux, en castillan, annoncent un esprit original et indépendant, riche d'expérience, réfractaire aux préjugés, éclairé par l'observation, très clairvoyant dans toutes les parties de la chirurgie, remarquable surtout par ses vues très justes sur la nature et le traitement des blessures par armes à feu, et des plaies de la tête. Fragoso est un des plus dignes représentants de l'école chirurgicale espagnole, pour laquelle le docte et patient Morejon a revendiqué une place d'honneur à côté des écoles italienne et française ; revendication d'autant plus juste que les Espagnols, loin de suivre les Arabes, comme il eût été naturel, se tournèrent vers les doctrines qui naquirent en Italie, et surent allier le culte de la tradition antique avec l'amour du progrès. C'est par eux que la matière médicale s'enrichit de racines, de résines et de plantes

salutaires, importées du Nouveau-Monde en Europe. A aucune époque il n'y eut en Espagne autant d'explorateurs et d'excellents naturalistes. Mais ce soleil qui se levait sur les deux mondes, selon un mot célèbre, devait souffrir une longue éclipse, depuis le jour où l'Inquisition tint la pensée captive jusqu'au lent affranchissement des esprits qui ne commença que bien tard au XVIIIe siècle.

En France, les progrès de la chirurgie furent entravés, non par la tyrannie de la foi, mais par une autre espèce d'intolérance, plus ridicule et non moins odieuse. La Faculté de médecine, jalouse du Collège des chirurgiens, non contente de les exclure de chez elle, entreprit de les avilir, en leur associant les barbiers. Par cette association dégradante, la corporation des chirurgiens se trouva exclue de l'Université. Cette vengeance d'une bassesse inouïe semble justifier le vieux proverbe : « Il n'est pire haine que celle des médecins. » Retranchés de la famille médicale, comme des membres pourris, les chirurgiens de Saint-Côme sont contraints à donner asile à l'ignoranee, à l'adopter et à la consacrer par leurs propres décrets. Une telle proscription ne pouvait qu'amener la décadence.

Avant Ambroise Paré, le collège de Saint-Louis citait les noms de Vavasseur, de Lefort, des deux de Lanoue, de Héry, de Tagault, de Guido Guidi, professeur de médecine au Collège de France et premier médecin de François Ier; et après Paré, ceux de Pigray, de Guillemeau, de Pineau, de Demarque, de Rousset, de Thévenin, d'Habicot, de Cabrol, des deux d'Amboise, et tant d'autres dont la succession glorieuse se perdit faute d'héritiers. Les médecins triomphèrent des chirurgiens au détriment de la chirurgie, qui végéta misérablement. Triste exemple de ce que peuvent les corporations puissantes contre le bien public. Les plus

dangereux privilèges et les plus vivaces sont ceux qui s'abritent à l'ombre de la science.

Du reste, l'empire que la médecine prétendait exercer sur la chirurgie ne rencontra pas, après la Renaissance, une opposition bien vive. L'influence des Arabes fut longue; les onguents et les drogues tendaient à remplacer les moyens énergiques qu'exigent les cas graves. Les Italiens eux-mêmes, trop attachés aux traditions de l'école de Salerne, ménageaient beaucoup le fer et le feu. C'est ce que Marc-Aurèle Séverin reprochait à Fabrice d'Aquapendente et à l'école de Padoue, restée fidèle aux doctrines de ce grand maître; et il devait avoir raison, puisque les étrangers qui affluaient à Padoue désertèrent cette université pour celle de Naples, où enseignait avec éclat ce partisan résolu des moyens héroïques.

C'est d'après les mêmes principes, que la grande chirurgie, tombée, pour ainsi dire, en quenouille, fut restaurée en Suisse par Fabrice de Hilden et par Félix Wurz, et par eux, dans les pays de langue allemande.

Ce qui caractérise l'art chirurgical de cette période de restauration, c'est l'universalité. La plupart des réformateurs embrassent dans leurs études les lésions de toute nature et de toute provenance, et restreignent ainsi le domaine illimité des spécialistes et des empiriques. Ils obtiennent ce double résultat, en donnant pour base à la chirurgie la connaissance approfondie des organes, acquise par de patientes dissections; et, comme à défaut de cadavres humains, ils sont obligés de faire leurs recherches et leurs expériences sur des animaux morts ou vivants, ils inaugurent la méthode expérimentale, d'où naîtra à son heure la physiologie positive, et fondent pratiquement l'anatomie comparée.

Tels sont les services que la science de la vie doit aux chirurgiens, méconnus ou négligés par la plupart des historiens de la médecine, par suite du préjugé séculaire qui les considérait comme des praticiens utiles sans doute, puisque les médecins ne pouvaient pas les remplacer, mais d'un ordre inférieur. Cette hiérarchie ridicule, empruntée aux traditions de l'Église, a nui beaucoup aux progrès généraux de l'art. Le mal a duré jusqu'au jour où la chirurgie émancipée, affranchie d'un long servage, montra qu'elle était égale à la médecine en utilité et en dignité, et se vengea généreusement de sa rivale en la relevant de sa décadence.

On se souvint alors que le premier et le plus grand des physiologistes, Harvey, avait suivi les leçons de ce Fabrice d'Aquapendente, le plus savant des chirurgiens, et l'on pourrait dire sans figure, le maître de tous les chirurgiens de son temps, presque tous ayant suivi ses cours de l'Université de Padoue, où il enseignait alternativement l'anatomie et la chirurgie, en digne successeur de Vésale et de Fallope. Cet homme illustre, né dans une grande famille, s'honora d'exercer la chirurgie et la fit marcher l'égale de la médecine. Ses écrits se font tous remarquer par le caractère d'universalité qui révèle un esprit vaste, curieux, élevé, et habitué à fonder ses jugements sur la comparaison. Il appartenait à cette race de novateurs prudents et résolus, que l'amour éclairé du progrès avertit de ne point oublier le passé, de ne pas dédaigner l'expérience des siècles.

Tels furent aussi les grands médecins de la période de transition, ceux qui succédèrent aux commentateurs enthousiastes des anciens, et qui ouvrirent proprement l'ère moderne, respectueux de l'antique autorité des maîtres, mais plus encore de la vérité, qui est l'autorité suprême.

A la tête de cette phalange d'élite, marchent deux hommes qui ont illustré entre tous la médecine française: Fernel et Baillou.

Le premier fit un effort prodigieux pour sauver de la rage des chimistes enrégimentés sous Paracelse, le plus excellent de Galien et des Arabes, en mettant au service de la tradition, ébranlée jusqu'en ses fondements, la netteté d'un esprit naturellement clair et juste, fortifié par l'étude profonde des sciences mathématiques, avec une forme lucide, élégante, littéraire, qui le placent comme écrivain et comme professeur tout auprès de Boerhaave, ce maître sans pareil dans l'exposition des doctrines et dans l'art d'enseigner. Fernel eut la gloire d'introduire le premier la méthode dans l'enseignement oral et écrit, et il n'y en a pas eu depuis de meilleure. Ce n'est pas sans raison qu'on l'a comparé à Descartes, dont le système est ruiné de fond en comble, tandis que sa méthode est toujours debout. Il a dirigé les esprits dans la recherche de la vérité.

Voilà ce qu'il faut rappeler à ceux qui jugent de haut les dogmes et les théories. Il est rare que les erreurs mêmes des grands esprits ne soient pas fécondes, et les grands esprits sont ceux dont les efforts pour chercher la vérité servent d'exemple au commun. Le plus illustre des médecins anciens après Hippocrate, Asclépiade, consacra toute son intelligence à fonder une méthode d'observation qui est encore la seule à l'aide de laquelle se soutiennent la pathologie et la thérapeutique générales, autant dire toute la médecine. La gloire des inventeurs le cède peut-être à celle de ces guides intellectuels qui montrent la voie, tenant en main le flambeau qui éclaire et le fil conducteur. Le tort des esprits étroits ou superbes, qui dédaignent la tradition, est de croire que les faits acquis sont la science même. Il est vrai que c'est avec eux que la

science se fait; mais ce ne sont que des matériaux de construction. Le génie consiste à voir l'unité, la continuité, la succession, l'évolution, en un mot, des doctrines fondamentales, et à concevoir les principes qui ne varient point, en autres termes, ce qu'on a appelé la perpétuité de la médecine.

Baillou suivit Fernel, et perfectionna la méthode, en se dégageant des théories galéniques, et en empruntant à Hippocrate la considération des choses extérieures, du milieu, comme nous disons. Fin et judicieux observateur, il étudia les maladies dans leurs rapports avec les lieux, les climats et les saisons, faisant la part de ce qui est individuel et propre au malade, et de ce qui est général et commun. C'est par cette comparaison des ressemblances et des différences, qu'il restaura la théorie fameuse des constitutions atmosphériques et médicales, ébauchées de main de maître dans les Épidémies d'Hippocrate. Par là se recommandent ces observations admirables, ou consultations, qui forment le fond même de l'histoire naturelle des maladies. Comment s'étonner que Baillou fût encore en honneur dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, où Tronchin, renommé dans toute l'Europe, se fit son éditeur ? Baillou a produit Sydenham, le plus illustre des praticiens modernes, et Sydenham devait beaucoup à Barbeyrac, le plus célèbre des praticiens de Montpellier, dont il connut la pratique par l'intermédiaire de son ami le philosophe Locke. L'Angleterre, si jalouse de ses gloires, ne peut refuser à la France un reflet de celle de Sydenham.

Fernel et Baillou sont les deux plus grands maîtres de l'ancienne Faculté de Paris; ils furent l'un et l'autre dans les honneurs sans les avoir recherchés, et à tous leurs

titres, qu'ils portèrent modestement, ils ajoutèrent ce qu'il y a de plus rare au monde : la bonté, la probité, le désintéressement. Heureuse la corporation qui les compta parmi ses membres, si la routine, le préjugé et la prétention à l'infaillibilité, assez ordinaire chez les docteurs régents, ne l'eussent entraînée à des mesures regrettables contre les novateurs et les innovations. Ces doctes personnages en robe et en bonnet carré n'entendaient pas que l'antimoine fût un remède efficace, que le quinquina guérît les fièvres périodiques, et dans leur jargon doctoral, ils traitaient de charlatans (*circulatores*) les faibles esprits qui admettaient la circulation du sang. Ces gardiens inflexibles de l'orthodoxie plaidaient en justice contre les hérétiques, et les condamnaient au silence par arrêt du Parlement.

Il faut rendre cette justice à la Faculté de Montpellier, qu'elle ne se rendit jamais ridicule au point de faire consacrer l'intolérance par les tribunaux. Les têtes chaudes ne manquaient point dans cette corporation fameuse; mais l'esprit de Rabelais vivait toujours parmi ces docteurs du Midi, ainsi que l'atteste le livre remarquable de Laurent Joubert, *Erreurs populaires au fait de la médecine, et régime de santé*, un des meilleurs du XVI[e] siècle. Joubert valait incomparablement mieux que son successeur Dulaurens, qui fut accablé des faveurs du roi Henri IV.

Les deux facultés se disputaient la protection des rois, et s'usaient en mesquines querelles de rivalité, tandis que la révolution opérée par le fougueux Paracelse suivait ailleurs son cours et transformait à vue d'œil la théorie médicale.

L'alchimie, par laquelle les Arabes se distinguèrent uniquement des Grecs leurs modèles, transportée en

Occident, se tourna contre la médecine des Arabes et des Arabistes, et n'épargna point Galien, ou plutôt le galénisme, qu'il faut considérer comme un amalgame des doctrines grecques et orientales. Au lendemain de la réforme de Luther, cette scolastique médicale, composée de paganisme et d'islamisme, scandalisa les esprits fervents, et un nouveau dogme surgit, dont la base, à le bien voir, était la foi aux miracles. La nature fut assimilée à une sorte de providence active et vigilante, dont il fallait interpréter les désirs et les volontés, en donnant satisfaction à ses exigences par des remèdes extraits des minéraux et des plantes, dans lesquels on croyait saisir des affinités mystérieusee avec les organes et les propriétés vitales. C'est ainsi que la doctrine des médecins dits naturistes, ou partisans de la nature médicatrice, se transformait insensiblement en mysticisme et en métaphysique religieuse.

L'archée de Paracelse était une première incarnation de l'entité d'école désignée sous le nom de force vitale, de principe vital.

Tel fut le germe de la théorie beaucoup plus complexe de Jean-Baptiste Van-Helmont, une des plus grandes figures de la médecine, et, à coup sûr, la plus étrange, sans en excepter les génies les plus singuliers de la Renaissance, tels que Hénri-Corneille Agrippa, Jérôme Cardan et Jules-César Scaliger, tous trois médecins, renommés pour leur esprit subtil, l'amour du paradoxe et du merveilleux, et surtout par une vanité prodigieuse, qui touchait à la déraison.

Sans être positivement fou, Van-Helmont passa presque toute sa vie en proie aux hallucinations et à l'illuminisme, ainsi que l'attestent ses curieux ouvrages, dont la forme et le ton rappellent beaucoup la manière de deux auteurs qui

n'ont rien de commun qu'une imagination intempérante, saint Augustin et le chancelier Bacon. Que ses facultés imaginatives l'emportaient infiniment sur la raison et le jugement, c'est ce qu'on ne saurait contester après avoir lu ses singulières élucubrations, mot juste qui exprime très bien la tendance, ou mieux l'aptitude de ce rare esprit à rêver tout éveillé.

Il naquit à Bruxelles, dans une famille noble. Privé de son père, il eut pour guide une mère pieuse et tendre. Il fit ses études avec éclat à l'Université de Louvain. Jugé capable d'être reçu maître ès-arts, dès l'âge de dix-sept ans, il refusa ce titre, par humilité, reconnaissant lui-même, après un examen sévère auquel il s'était soumis, qu'il ne savait que des mots. Résolu d'être son propre maître, il quitta les écoles, renonça aux avantages d'une riche prébende, et implora les lumières d'en haut pour savoir quelle carrière serait la sienne. Les Jésuites, qui venaient de s'établir à Louvain, malgré les autorités civiles et ecclésiastiques, n'eurent point de prise sur lui. Toujours en quête de la vérité, il se mit à étudier les pythagoriciens et les stoïciens, et il fut sur le point de se faire capucin. Une vision qu'il eut en songe le détourna de cette vocation passagère. Le droit le tenta un moment, mais le terrain lui parut peu solide. La lecture de Dioscoride lui apprit que tout le fatras de la matière médicale n'avait ajouté que peu de chose aux richesses de cet auteur. Naturellement, cette observation le mit en défiance contre l'abus et la multiplicité des remèdes. Sentant croître son goût pour les sciences naturelles et médicales, il lut Fernel et Fuchs, c'est-à-dire les deux auteurs qui résumaient le mieux la pathologie et la thérapeutique, toute la médecine. Il ne fut pas charmé, loin de là. Hippocrate l'intéressa davantage; il savait par cœur les

Aphorismes. Il étudia ensuite Galien, Avicenne, tous les auteurs grecs et arabes, sans oublier les modernes. En relisant les analyses et les extraits de ces médecins anciens et nouveaux, il se trouva plus pauvre que jamais, et regretta le travail de tant d'années. Il lui sembla que l'art de guérir n'était qu'imposture, et que la pauvre humanité était bien à plaindre de subir le fléau des médecins partagés entre l'incertitude et l'ignorance. Invoquant de nouveau le Ciel pour frayer une voie à son ardente charité, il eut encore une vision qui le décida à se faire médecin. Pendant trente ans, assure-t-il, sa vie fut consacrée à l'étude ; il voulait connaître à fond la nature des minéraux et des plantes. Il n'épargna ni dépenses, ni veilles, ni prières, ni lectures, ni expériences de tous les jours, cherchant la vérité sans relâche et rectifiant ses erreurs. Reçu docteur en médecine à l'Université de Louvain, en 1599, à l'âge de vingt-deux ans, il fit un long voyage dans les Alpes et les pays alpins ; rentra chez lui pour se livrer à l'étude pratique de la chimie ; puis se remit en route pour visiter la France, l'Espagne et l'Angleterre. Il était de retour en Belgique en 1605. Richement marié à Wilvorde, il se livra tout entier aux recherches et opérations de l'alchimie, et acquit le titre de philosophe par le feu, c'est-à-dire d'alchimiste. C'est pendant ce laps de temps, qu'il guérit, assure-t-il, des milliers de malades desespérés, avec des remèdes de son invention. Il prédit sa mort, la vit venir avec sérénité, et dicta ses dernières volontés à son fils, relativement à la publication de ses ouvrages. On ne peut les lire sans se rappeler que l'auteur avait vu son âme sous la forme d'une petite flamme bleuâtre ; il avoue s'être entretenu quelque temps avec ce feu follet, et il faut savoir gré à ce mystique d'avoir imaginé une âme visible, tangible et pondérable.

Cette anecdote, très authentique, ressemble un peu à celle de Brutus qui s'entretint avec son mauvais génie à la veille du combat de Philippes. Socrate entendait son génie et ne le voyait point. Van-Helmont voyait et entendait son âme ; donc son hallucination était double. Comment s'étonner qu'il ait raisonné comme un halluciné? Les esprits ne lui faisaient pas peur ; il en a mis partout, avec une profusion qui prouve que le sens de la vitalité, le sentiment vital, était chez lui très intense. Iluminisme à part, ce voyant animait tout dans la nature, comme l'antique mythologie. De là ses idées sur le magnétisme animal et sur les vertus des pierres, des plantes et des sources thermales et minérales. Il ne concevait point la force sans la vie, et il était bien près de la formule animiste et vitaliste : « C'est la fonction qui fait l'organe. »

Ce souffle, qu'il admettait dans tous les corps de la nature comme un principe de vie, comme un germe vital, qui combine, arrange et subordonne les éléments organiques, ne différait pas au fond de la conception d'Aristote, le moins spiritualiste des métaphysiciens, dans son traité de l'*Ame*, qu'il faut considérer comme un essai de haute physiologie. Ce souffle de vie, en germe dans la semence, féconde la matière. De la combinaison de ces deux éléments résulte l'archée, c'est-à-dire, la vie active, une entéléchie, suivant le langage aristotélique, ayant en soi son principe et sa fin.

L'archée est comme un monarque qui gouverne toute l'économie par des ministres préposés à l'administration partielle. Chaque organe a le sien, avec des attributions spéciales, bien définies. Chacun de ces ministres est inamovible et tenu à la résidence; ils obéissent tous à la direction de l'archée général, qui surveille tous les mouvements organiques. Tant que l'administration se fait confor-

mément à cette hiérarchie, tout va bien dans l'économie animale, et c'est la santé ; la maladie survient dès que l'ordre est troublé par la révolte d'un archée inférieur. Tous les autres organes se ressentent de cette insurrection; et le traitement consiste à rétablir l'harmonie altérée en faisant rentrer les mutins dans le devoir.

Sous le voile de l'allégorie se découvrent des vues supérieures et des vérités profondes. Si l'on écarte les conceptions mystiques et les métaphores, il est impossible de ne pas voir dans cette théorie originale la doctrine de l'unité vitale au milieu de la variété organique; la mutuelle dépendance des fonctions et des organes ; la solidarité de tous les membres de cette république, où la paix naît de l'ordre par la sympathie et la coopération. Jamais on ne commenta plus ingénieusement la pensée fondamentale d'Hippocrate: « Tout conspire, tout concourt, tout tend d'un commun accord au résultat final. »

C'est là peut-être la meilleure formule de la vie et de la santé.

Cette conception supérieure de la vie générale de l'économie animale et de la vie individuelle des organes reste toujours debout, après tant de siècles, et la découverte des infiniment petits dans l'organisme ne l'a point ébranlée. Un disciple de notre contemporain Virchow, l'a traduite en langage moderne dans un aphorisme pittoresque: « C'est la cellule qui est le médecin, et le sang, le pharmacien. » Formule singulièrement juste, qui rattache la plus récente des théories médicales à la tradition de la médecine hippocratique.

Cette tradition, Van-Helmont l'a respectée, et après avoir fait le tour de l'art de guérir tout entier, en s'éclairant des lumières d'une chimie très savante, très pénétrante; après avoir brisé en miettes l'idole du galénisme

et pulvérisé les Arabes, il déclare, dans son dernier ouvrage intitulé *Fondements de la médecine,* qu'il rapporte à la chrétienté la doctrine des causes et des principes des maladies, connue d'Hippocrate et ensevelie dans l'oubli douze siècles durant. Exemple mémorable qui, ajouté à tant d'autres, prouve que tous les médecins qui ont mérité l'épithète de grands, — et l'on ne saurait la refuser à cet homme extraordinaire, — ont eu le respect de la tradition, très distinct du respect de l'autorité.

C'est aussi par ce sentiment intense de la vitalité, qu'on peut appeler le sens vital, que Van-Helmont, chimiste profond et créateur, qui a donné son nom aux gaz, qu'il sut très bien distinguer des vapeurs, ne s'avisa point de chercher dans les principes de la chimie l'explication des lois de la vie ; différent en cela de Paracelse, qui reste le chef et le patron des médecins dits iatro-chimistes. Aussi réhabilite-t-il l'estomac, organe essentiel de la nutrition, et semble-t-il donner la prééminence à ce viscère, un peu bien méconnu depuis Asclépiade, et qui représente dans sa doctrine le domaine central, sinon la résidence de cette âme sensitive, à laquelle il rapporte tous les actes physiologiques et pathologiques, tous les phénomènes de l'économie saine ou malade.

En somme, cet illuminé de génie, malgré son mysticisme et sa religiosité, ne donne pas dans les folies de Paracelse, et se trouve infiniment plus près de la vérité, de la raison et de la nature. La médecine peut glorifier cet homme original et indépendant, qui la délivra du galénisme et de l'arabisme, et qui prit avec une grande autorité l'initiative de la réaction contre la tyrannie envahissante des iatro-chimistes. Comme tous les esprits originaux, il est difficile à classer; cependant, quoiqu'il fût grand chimiste, et que ses vues profondes en chimie

puissent le faire considérer comme le précurseur de Lavoisier, ce n'est point parmi les chémiatres qu'il le faut ranger, mais entre les animistes et les vitalistes, dont les doctrines se ressentent plus ou moins de l'influence religieuse, catholique ou protestante.

La médecine est tellement mêlée à la vie des sociétés humaines, qu'il serait puéril de la considérer en dehors des circonstances de milieu sociales, politiques et religieuses, comme une abstraction indépendante. Ce qu'il y a de nouveau dans l'art médical, après le christianisme, ce ne sont pas les acquisitions nouvelles, les faits inconnus à l'ère antérieure ; ce sont les doctrines qui ont subi de près ou de loin l'influence du dogme et de la théologie. C'est par là surtout que la médecine moderne diffère profondément de celle de l'antiquité. Les médecins grecs n'avaient point de religion d'État ; aussi sacrifièrent-ils rarement à la superstition ; en fait de dogmes, ils ne connurent que ceux de la philosophie, qui ne sont pas immuables.

Il en fut autrement des médecins juifs, chrétiens, musulmans, et plus tard des médecins protestants. Ils subirent tous plus ou moins, l'ascendant du surnaturel, et non seulement eux, mais les maladies et le traitement des malades. Sans parler des miracles, qui servaient à prouver l'impuissance et l'inutilité de l'art, ni de saint Côme et de saint Damien, rivaux heureux d'Hippocrate et de Galien, ne sait-on pas que les sciences occultes régnèrent sur le monde aussi longtemps que la vraie science resta dans l'ombre ? Faut-il rappeler que toutes les variétés de la folie furent attribuées durant des siècles aux maléfices, à la magie, à la sorcellerie, au diable, en un mot, auteur présumé de tous les maux, de tous les vices, de toutes les aberrations mentales ? L'étude des causes du mal phy-

sique et moral n'était pas plus difficile que celle des causes de la peste, de la guerre et des autres fléaux destructeurs. On voyait partout la main invisible de la Divinité, et le Ciel qui pesait sur la terre. Le merveilleux régnait en maître, et la vérité se morfondait dans son puits. La raison, qui est la lumière de l'esprit, vacillait à chaque pas entre les préjugés et la superstition, se heurtant tantôt aux croyances populaires, tantôt aux dogmes théologiques, vivant d'une vie précaire, à la fois timide et suspecte.

Paracelse est un adepte des sciences occultes; Van-Helmont, un croyant orthodoxe. Les deux grands réformateurs ont reçu chacun l'empreinte de leur siècle; mais ils ont en main l'instrument de l'analyse et la méthode expérimentale. Par la chimie, qui décompose et combine les corps, ils pénètrent plus profondément que les anciens dans la connaissance des plantes et des drogues médicinales; et à force d'expérimenter, ils finissent par éclairer la pathologie en faisant de la chimie vivante, en autres termes, en modifiant les organes malades et les forces compromises, à l'aide de ces préparations savantes, dont les éléments sont connus. C'est ainsi qu'ils démontrent la solidité de ce profond aphorisme : « C'est le traitement (ou la médication, comme on dit aujourd'hui) qui fait connaître la nature du mal. » En arrachant la médecine pratique à l'empirisme, par une étude approfondie de l'action des remèdes, ils ne négligent point l'essentiel, et s'attachent à montrer comment les organes coopèrent à cette action, en agissant ou réagissant à leur tour. Ils sont donc dans la voie qui mène à la médecine physiologique, suivant la formule de Broussais; ils ne font point abstraction de l'organisme vivant, de la vie active : telle est la signification de leur archée; ils se sauvent de l'erreur par la métaphysique, et ne transforment point le

corps organisé pour vivre en un laboratoire de chimie; bien supérieurs en cela à d'autres qui, à côté d'eux et après eux, multiplient les actions et opérations chimiques, en supprimant l'opérateur, le facteur principal, c'est-à-dire l'action organique et vitale.

Qu'on ne s'y trompe pas; la réaction formidable qui se produisit au XVIIe siècle contre les sectateurs égarés de Paracelse et de Van-Helmont, a sa raison d'être dans la prétention hautement affichée d'asservir la médecine à la chimie. Les médecins qui traitaient les maladies par la diète, l'expectation, les moyens de l'hygiène et un très petit nombre de médicaments simples, savaient à quoi s'en tenir, et ne consentaient point à considérer la machine organique qui fait la vie, ou par laquelle se fait la vie, comme un amas de cornues, d'alambics, de tuyaux distillatoires, de creusets, d'éprouvettes, en un mot, d'appareils destinés aux opérations chimiques de toute espèce : combinaisons, réactions, fermentations, effervescences, explosions.

Ces réactionnaires à outrance, qui rabaissèrent l'orgueil des chimistes et mirent à la raison les apothicaires, devenus plus entreprenants, ont bien mérité de l'art médical, en ramenant la pratique au bon sens et à la simplicité des moyens. Guy Patin lui-même, qui ne pouvait se consoler du succès du vin émétique, adopté comme purgatif dans une assemblée générale de la Faculté de Paris (29 mars 1666) par une majorité de près de cent docteurs, Guy Patin s'honora en publiant *le Médecin et l'Apothicaire charitables*, traité de médecine populaire, ou pour mieux dire, de médecine à bon marché, qu'il faut regarder comme la satire des épiciers-droguistes, qui, sous le titre d'apothicaires, avec la connivence ou la complicité des médecins,

trafiquaient de ces compositions monstrueuses, énergiquement flétries par l'impitoyable frondeur, du nom très juste de cuisine arabesque.

L'épidémie chimique était alors dans toute sa force.

En vain Nicolas Guibert, grand alchimiste et célèbre médecin, renonçant enfin à la recherche de la pierre philosophale, avait-il proclamé, dès l'année 1603, le néant et les impostures de l'alchimie, se fondant sur la raison et sur l'expérience, après une pratique de quarante années. Cette confession éclatante d'un adepte repentant n'eut guère d'autre effet que d'exciter jusqu'à la fureur la colère de Libavius, auteur renommé d'un *Compendium de chimie générale*, le premier en date, et très remarquable pour le temps où il parut. Cet enthousiasme croissant pour la science mise en honneur par Paracelse, illustrée par Van-Helmont, explique très bien la part qu'on lui faisait dans la médecine.

Daniel Sennert, compilateur très savant et très conciliant, qui prétendait accorder Galien et Paracelse, croyait à l'efficacité de l'or potable, et malgré ses tendances spiritualistes et animistes, il fut le premier qui introduisit l'étude de la chimie dans l'Université de Wittemberg, où il enseigna pendant trente-cinq ans (1602-1637). C'est par son enseignement très couru et par ses nombreux écrits, devenus classiques, que sa doctrine se répandit dans tous les pays du Nord, et même dans le Midi, où elle eut pour principal organe Lazare Rivière, professeur illustre, qui mit les études chimiques en honneur dans la Faculté de Montpellier, où il occupa une chaire depuis l'année 1622, jusqu'en 1655, date de sa mort. Les écrits de Rivière, inspirés en grande partie par ceux de Sennert, eurent en leur temps une célébrite légitime, et contribuèrent beaucoup à rendre la chimie prépondérante dans la médecine.

La chémiatrie fit son entrée dans les écoles sous les auspices de François de Le Boë, dit Sylvius, c'est-à-dire Dubois, d'origine française par son père et sa mère, bien que natif de Hanau, ville allemande dans la région du Haut-Rhin. Il étudia successivement à Sedan et à Bâle, et fut reçu docteur dans cette ville, le 16 mars 1637, à l'âge de vingt-deux ans. Pour se perfectionner, il visita les principales universités de Hollande et d'Allemagne. De retour dans sa ville natale, il fut admis au droit de bourgeoisie et comblé de faveurs. Cependant il ne s'y arrêta que deux ans, et reprenant ses excursions, il visita la France, et alla se fixer en Hollande. Il se fit connaître à Amsterdam par les succès de sa pratique, et devint le médecin des pauvres de l'Église wallonne. Au bout de quinze ans, les curateurs de l'Académie de Leyde l'appelèrent pour remplir la chaire de médecine pratique, vacante par la mort d'Albert Kyper, dont les doctrines médicales avaient pour fondement la théorie harvéienne de la circulation du sang. Sylvius institua de nouvelles expériences pour démontrer sans réplique cette théorie fondamentale; et son enseignement n'eut pas moins de succès que sa pratique.

A ses connaissances en anatomie et en physiologie, ce médecin réformateur ajouta des vues originales, qu'il emprunta à la chimie. Il avança le premier que les maladies ont pour principe une réaction alcaline ou acide des humeurs, et en particulier de la salive et du suc pancréatique. Naturellement il dériva toute la thérapeutique de l'emploi rationnel des substances acides et alcalines; et subordonna ainsi la pratique médicale à la théorie physiologique, avec des vues systématiques sans doute, mais suivant une méthode très raisonnable, s'il est vrai, comme il est permis de l'espérer, que l'art médical n'aura un caractère scientifique que le jour où la thérapeutique aura

pour base, non plus l'empirisme ou l'expérience traditionnelle, mais la connaissance complète et certaine des conditions organiques et vitales suivant lesquelles se fait la vie, et à l'état normal, et à l'état pathologique. C'est par là que se recommande justement un système parfaitement lié dans toutes ses parties, bien qu'il soit souvent en défaut dans la pratique.

L'idée d'appliquer la chimie à la physiologie n'est pas vulgaire. Du reste, en praticien sage et éclairé, Sylvius ne suivait pas à la lettre sa théorie; il se préoccupa surtout d'y voir clair, et il eut l'honneur d'initier ses élèves à la connaissance sérieuse des maladies, en les menant auprès des malades, et en leur montrant par l'autopsie les altérations et lésions organiques après la mort. Cet homme illustre professa, avec une rare éloquence et un incomparable éclat, depuis l'année 1658 jusqu'en 1672, où il mourut, âgé de cinquante-huit ans. Il peut être considéré comme le fondateur de la médecine clinique et de l'anatomie pathologique dans les hôpitaux. Sa théorie chimique des maladies résultant de l'acidité, qu'il fallait combattre par les alcalis fixes ou volatils, ne contribua pas peu à remettre en honneur les sources minérales et thermales, trop négligées depuis l'antiquité. A tout prendre, l'influence de ce novateur fut grande et salutaire. Sa devise était : *Bene agere et lætari,* qu'un chirurgien célèbre de ce siècle, Antoine Dubois, son homonyme, traduisait un peu librement, en la faisant sienne : « Bien opérer, et se moquer du reste ! » Nous adoucissons la traduction.

La renommée de l'Université de Leyde, accrue par l'enseignement de Sylvius, fut portée au comble par Boerhaave, homme universel, génie facile et lumineux, le plus séduisant des dogmatiques, maître et professeur incomparable.

Son père le destinait à l'état ecclésiastique, et ses études furent dirigées en conséquence. Il apprit l'hébreu et le chaldéen, après avoir appris le latin, le grec, l'histoire et toutes les branches de la philosophie. Il y joignit les mathématiques, dont il tira un parti avantageux en les enseignant à des jeunes gens de condition. A quinze, ans il avait perdu son père ; mais l'amitié d'un professeur lui procura le haut patronage du bourgmestre de Leyde, qui le soutint dans ses études. A vingt ans, il se fit une réputation d'orateur, par un discours académique contre la philosophie d'Épicure; et deux ans après, en 1690, il réfuta avec éclat les systèmes de Hobbes et de Spinoza, dans une dissertation qu'il soutint pour être reçu docteur en philosophie. Sans renoncer au ministère évangélique, et tout en faisant sa théologie, il commença l'étude de la médecine, à l'âge de vingt-deux ans. On prétend que le goût pour cet art lui vint à la suite de la guérison d'un ulcère rebelle, dont il souffrit pendant sept ans, et que les moyens ordinaires de la chirurgie n'avaient pu vaincre. Il suivit les démonstrations anatomiques de Nuck, et quelques leçons de Drelincourt, docteur de la Faculté de Montpellier, ancien médecin des armées et du roi de France, que les curateurs de l'Université de Leyde avaient appelé de Paris pour remplir la chaire de médecine, vacante par la mort de Vander-Linden.

Drelincourt était un homme remarquable et d'un savoir très étendu ; le goût de la médecine l'enleva à l'état ecclésiastique auquel il se destinait. Ce trait de ressemblance entre le disciple et le maître mérite d'être noté C'est de Drelincourt que Boerhaave apprit à mener de front les fortes études d'érudition, les observations et les recherches personnelles, en poussant beaucoup plus loin l'esprit encyclopédique. Il voulut savoir tout ce qui s'était

fait en médecine depuis l'antiquité jusqu'à son temps, et bien mieux qu'aucun de ses contemporains, il sut dresser l'inventaire de toutes les acquisitions de l'art. De cette patiente étude du passé, il retira entre autres avantages celui de mettre en ordre ses vastes connaissances, et d'exceller dans la méthode d'exposition, qualité précieuse pour le professeur et l'écrivain dogmatique. Reçu docteur en médecine à Harderwyk, en 1698, il renonça définitivement au ministère pastoral, à la suite d'un bruit qui s'était répandu et qui le fit passer pour un fauteur d'athéisme. Il profita des loisirs que lui laissait une clientèle très restreinte, pour accroître le capital de ses connaissances, se livrant avec ardeur à toutes les études propres à sa profession, et plus particulièrement à la chimie et à la botanique, pour lesquelles il ressentit toujours un goût très vif. Enfin, en 1701, il devint l'adjoint de Drelincourt dans sa chaire de médecine théorique, et il rencontra sa véritable voie.

Cet homme rare était né pour enseigner. Obéissant à sa vocation, il multiplia ses cours publics et particuliers, et sa maison devint la succursale de l'Université. Des élèves, ou mieux, des disciples, attirés à Leyde en nombre toujours croissant, allaient répandre dans tous les États du monde civilisé sa gloire et sa doctrine. Eu 1709, il eut le titre de professeur de médecine et de botanique; plus tard il remplaça Bidloo dans la chaire du Collège pratique ; et dès lors il put appliquer au lit des malades les préceptes de ses *Institutions* et de ses *Aphorismes*, ouvrages classiques qui servaient de texte à ses leçons. En 1718, il ajouta à son enseignement multiple celui de la chimie, de sorte qu'il eut à la lettre toute la direction de la jeunesse qui se pressait autour de ses chaires. Il n'était guère moins entouré par les malades qui accouraient à Leyde de tous

les points de l'Europe ; et à peine pouvait-il suffire aux nombreuses consultations qu'on lui demandait. La considération dont il jouissait dans la ville, qu'il illustrait et enrichissait à la fois, était telle, qu'après la guérison d'une maladie grave, qui l'avait tenu pendant six mois éloigné de ses élèves et de ses malades, le premier jour qu'il sortit, il y eut illumination générale. Il était atteint d'une affection du cœur, qui l'obligea de renoncer successivement aux chaires qu'il occupait, et qui l'enleva, après de longues souffrances, courageusement supportées, le 23 septembre de l'année 1738, à l'âge de soixante-dix ans.

Un monument modeste, orné de cette inscription : « Consacré au génie bienfaisant de Boerhaave, » rendit hommage aux vertus et aux talents de cet homme rare, que Bordeu a ingénieusement mis en parallèle avec Asclépiade ; suprême éloge de la part d'un si bon juge. Peut-être conviendrait-il mieux de le rapprocher de Galien. Il lui ressemble en effet, et par le caractère à la fois éclectique et dogmatique de son esprit ingénieux et souple, par son savoir infini, par son érudition prodigieuse, par ses tendances à l'expérimentation et à l'hypothèse, par son goût des méthodes géométriques, qui paraît avoir dominé tous les autres, et qui a laissé une profonde empreinte sur toutes ses productions.

Là surtout est le point essentiel de ressemblance. Galien, excellent géomètre, fonda le premier la mécanique de l'homme et des animaux ; Boerhaave, mathématicien consommé, fut le véritable fondateur de la médecine mathématique, mécanique et physique. Grâce à son incomparable talent d'exposition, à la clarté de sa méthode, à son savoir encyclopédique, il rendit accessible à tous la doctrine de Pitcairn, médecin écossais, auteur des *Éléments de la médecine physico-mathématique,* doctrine qu'on

n'avait pas goûtée à l'Université de Leyde, où ce novateur ne fit que passer comme un météore (1692-1693).

C'est Boerhaave qui compromit le système de Sylvius et des iatro-chimistes, par la substitution de la théorie iatro-physique ou mécanique, beaucoup plus certaine en apparence; c'est lui qui proscrivit l'hypothèse des ferments généraux ou spéciaux, par laquelle les médecins chimistes croyaient expliquer les fonctions organiques et les maladies ; c'est lui qui montra le premier le danger de l'application à la médecine de la philosophie cartésienne c'est lui qui fit la guerre aux fictions et aux entités d'école, en détrônant l'archée de Paracelse et de Van-Helmont, en bannissant du domaine de l'art la métaphysique, qui crée des causes imaginaires, pour pénétrer jusqu'à l'essence des choses et des phénomènes. Pour lui, la recherche de la vérité, suivant la bonne méthode, consistait à s'en tenir strictement aux résultats immédiats de l'observation et de l'expérience, en écartant les questions abstruses d'origine et de finalité. Les erreurs introduites dans la médecine par les doctrines des chimistes devaient être rectifiées par la chimie elle-même. Il fut le premier à présenter cette science, en voie de formation, en un corps de doctrine, ajoutant ses propres expériences aux faits acquis, écartant toute fiction, toute idée mystique, sans théorie toutefois, mais avec la méthode précise et la clarté merveilleuse qui recommandent tous ses écrits authentiques.

Comme tous les grands médecins, Boerhaave corrigeait dans la pratique ce qu'il y avait d'excessif dans ses théories trop mathématiques ; et comme la plupart des solidistes, il proclamait la nécessité de suivre en tout la nature, de se faire son esclave, et de s'honorer de cette servitude. Il a fait sur ce thème un beau discours académique (prononcé en 1731, à la fin de son second rectorat), où respire

le plus pur esprit de la doctrine hippocratique et naturiste. L'observation et l'expérience lui commandaient cette réserve, qui n'est pas à l'usage des purs théoriciens et des expérimentateurs vulgaires. Il mettait au-dessus de tout le praticien, avec raison; car en médecine, comme en politique, l'action l'emporte de beaucoup sur la parole et sur le dogme. Aussi honorait-il d'un vrai culte le nom d'Hippocrate, et il ôtait son chapeau en parlant de Sydenham. Pénétré des difficultés de l'art et de la haute mission du médecin, il avait coutume de fixer l'attention de son auditoire par ces mots familiers : « Écoutez, il s'agit de la peau humaine. » Parmi ses disciples les plus connus, il suffit de citer Van-Swieten, son illustre commentateur ; Albert de Haller, génie encyclopédique et fondateur de la physiologie expérimentale ; Tronchin, le plus célèbre des praticiens du XVIIIe siècle.

Il peut être utile de remarquer ici que l'Université de Leyde, ouverte à tous les hommes de tous les pays, a dû sa renommée éclatante à l'esprit libéral avec lequel ses curateurs choisissaient partout les maîtres de la jeunesse. Jamais institution d'enseignement ne fut plus cosmopolite. Si elle a compté un si grand nombre de noms glorieux, c'est qu'elle n'appelait à occuper ses chaires que des hommes capables de les remplir. Ce sera l'éternelle gloire de la Hollande, d'avoir été, en des temps de discorde, le refuge et l'asile des intelligences libres.

Il n'en allait pas de même en France, où les dissentiments religieux produisirent successivement les guerres de religion, les massacres de la Saint-Barthélemy et la révocation de l'édit de Nantes, mesure qui consacra le triomphe de l'intolérance. L'esprit des corporations suivait naturellement les institutions et les mœurs. Elles

étaient fermées, murées, défendues comme des places fortes et imprenables, et ne démentaient point leur origine ecclésiastique. Comme tous les corps privilégiés, les facultés détestaient d'instinct la liberté et la nouveauté. La vénération des anciens, poussée jusqu'à la superstition, déguisait mal la haine des modernes.

Riolan et Guy Patin s'illustrèrent, dans la Faculté de Paris, par l'acharnement qu'ils mirent à poursuivre, ou mieux à persécuter Théophraste Renaudot, le fondateur du journalisme, du bureau des renseignements, des consultations gratuites et de tant d'autres institutions utiles à tout le monde, excepté les privilégiés. Le crime irrémissible de cet homme entreprenant, de ce novateur hardi, c'était, avant tout autre grief, d'appartenir à la Faculté de Montpellier. On lui eût peut-être pardonné de n'être pas de l'avis de la Faculté, mais on ne lui pardonna point sa provenance étrangère, bien qu'il fût le protégé du tout-puissant Richelieu.

L'esprit de routine et d'intolérance, favorisé par les arrêts du Parlement, finit par aller si loin, que les membres les plus éclairés de la corporation s'en émurent et ne voulurent pas être les complices de l'erreur triomphante. On sait que Molière a si bien réussi dans celles de ses pièces qu'on peut appeler médicales, grâce aux notes que lui fournissaient deux médecins de ses amis, qui furent l'un et l'autre doyens de la Faculté de Paris, Jean-Armand de Mauvillain et Nicolas Liénard. Le *Malade Imaginaire* surtout ne laisse rien à désirer sur les docteurs et les apothicaires; on n'y épargne ni leurs ridicules ni leurs méfaits. M. Purgon et M. Fleurant sont des types immortels quoique dépourvus d'idéal; et les Diafoirus père et fils vivront autant que la comédie. Le grand peintre de la réalité n'a point chargé les couleurs ; son tableau est vi-

vant et d'une désespérante ressemblance. Sa justification, si tant est qu'il ait besoin d'excuse, se trouve dans un monument de la médecine officielle de cette époque, où tout était officiel.

Le *Journal de la santé du roi Louis XIV*, de l'année 1647 à l'année 1711, écrit par les trois premiers médecins, Vallot, Daquin et Fagon, est la justification et la glorification de Molière. Rien n'est plus tristement plaisant que ces mémoires authentiques, où la platitude et le charlatanisme sont mis en relief par une forme burlesque. On ne peut les lire sans rire de la Faculté, sans s'intéresser à cette pauvre majesté de théâtre que ses médecins purgent, saignent et tourmentent sans pitié, avec un luxe vraiment royal. Il fallait une constitution de fer pour résister aux pratiques de ces vétérinaires; et malgré son tempérament robuste, on se demande comment Louis XIV a pu vivre tant d'années. Encore ne savons-nous pas ce qu'il eut à subir du fait de Cousinot et de Vaultier, qui n'ont rien laissé par écrit. Tout porte à croire qu'ils n'étaient pas moins consciencieux que leurs successeurs. Amelot de la Houssaye raconte que Bouvard, beau-père de Cousinot, et premier médecin de Louis XIII, fit prendre à ce roi, en un an, 215 médecines, 212 lavements; et qu'il le fit saigner 47 fois. Cette méthode débilitante explique bien des particularités de la vie privée de ce prince, dont l'enfance fut livrée aux soins du médecin Héroard, honnête bonhomme qui a laissé un manuscrit en plusieurs volumes in-folio sur la santé, les indispositions et les maladies du dauphin, bientôt devenu roi par la mort de Henri IV. Deux laborieux archivistes ont extrait de ces volumineuses éphémérides médicales deux gros tomes qui représentent à peine le dixième de l'œuvre. Cet énorme fatras peut donner quelque idée des vastes compilations de ce temps où

l'amour de la controverse et la superstition des anciens textes l'emportaient de beaucoup sur l'esprit d'indépendance et de discernement.

Les commentateurs pesants s'étendaient en d'épais volumes; ils avaient tous l'ambition de l'in-folio; et l'on bourrait ces gros livres de citations, qui attestaient le savoir, et d'injures grossières, qui montraient le profit qu'en retirait l'esprit, étouffé sous les broussailles d'une érudition exubérante. La grandeur du format était généralement en raison inverse du mérite personnel. L'in-folio représentait mieux l'autorité des docteurs et des doctes. Saumaise lui-même, le plus savant homme de son temps, ne sut pas se contenir en de juste limites; aussi écrivait-il en latin, comme la plupart des érudits, dont l'orgueil prodigieux s'humiliait pourtant et s'abaissait au rôle de compilateur. Ces fagoteurs de livres peu lisibles affectaient le format cher à l'Église, celui des Antiphonaires, des Missels, de la Bible la et deSomme théologique de saint Thomas d'Aquin, auteur classique de la catholicité.

Il faut bien le dire, ce ne sont pas ces grosses compilations qui ont remué le monde. Les réformateurs et les novateurs, qui écrivaient pour le commun des lecteurs, ne descendaient pas dans l'arène aussi pesamment armés. Dès le XVI[e] siècle, les petits volumes firent la guerre aux gros; les pamphlets qui nâquirent de la Ligue, pas plus que ceux que produisit la Fronde, ne favorisèrent le culte superstitieux du grand format. Se figure-t-on Rabelais ou Gabriel Naudé logeant leur bon sens dans des volumes du format des incunables? Qui ne sait que, dans la guerre de l'indépendance contre les Turcs, les marins grecs les plus hardis, montés sur d'agiles brûlots, allaient faire sauter les plus gros navires? L'esprit, le vrai, celui que ne

saurait alourdir le plus grand savoir, se concentre et tient peu de place. Un vieux proverbe dit fort bien que les bons onguents sont renfermés dans les petites boîtes.

Le dernier monument de la médecine orthodoxe et classique est l'édition grecque et latine d'Hippocrate et de Galien, par René Chartier, médecin lettré, docteur de la Faculté de Paris, professeur de chirurgie au Collège royal de France, docte et laborieux compilateur, qui préluda par sept volumes in-4° de dissertations, à cette édition monumentale, qui le ruina, et dont il ne put voir la fin, étant mort en 1654, âgé de 82 ans. Commencée en 1639, elle fut achevée seulement en 1679, par les soins des docteurs Blondel et Lemoine. Elle forme treize gros tomes in-folio.

Ce grand format est insensiblement remplacé par l'in-quarto, un peu moins incommode, et toujours cher aux compagnies savantes; mais l'avenir appartenait à l'in-octavo, beaucoup plus maniable, infiniment plus modeste, plus conforme aux besoins et aux goûts bourgeois qui ont prévalu dans la société. Tant il est vrai, comme on l'a dit, que les livres aussi ont leur destinée. Ce n'est pas à l'historien qu'il faut le rappeler, depuis que l'imprimerie a fait de la bibliographie l'auxiliaire de l'histoire. Ce qu'il suffira de remarquer, c'est qu'à mesure que les langues vivantes se substituent au latin, le savoir s'humanise, les savants se surveillent et apprennent à écrire. Or tout le monde sait que, dans cet art difficile, la plus grande difficulté consiste à resserrer la pensée en ses justes limites. Le meilleur écrivain est celui qui renferme le plus de substance en un petit volume.

La médecine n'est qu'un art, on ne saurait trop le redire; mais un art dont les progrès se mesurent au

caractère de plus en plus scientifique qu'elle emprunte des sciences dont elle se sert, et pour s'éclairer dans sa marche, et pour se soustraire aux entreprises de l'empirisme. Son autonomie est assurée si elle échappe aux empiriques et aux systématiques, qui la menaçent incessamment. Aujourd'hui, après bien des évolutions et des tergiversations, nous la voyons encore se plier aux caprices des physiciens et des chimistes, plus particulièrement de ces derniers, qui lui promettent toujours la pierre philosophale et la panacée universelle; et au nom de la méthode expérimentale, qu'ils croient moderne et nouvelle, se vantent de lui révéler les causes occultes et le secret de toutes les maladies.

Si le vulgaire des médecins savait l'histoire de l'art, s'il en connaissait les révolutions et tant de réformes avortées, il ne se laisserait pas piper à ce leurre des chimistes, d'autant plus téméraires et entreprenants qu'ils ne sont pas médecins. Ni la théorie des ferments, ni celle des acides droit et gauche, ni toute la chimie organique, comme on dit par un abus de mots déplorable, — car toute science est une et doit partant se passer d'épithètes qualificatives, — ni les prétentions folles des chimistes, ne changeront d'un point la nature ni les conditions de l'art. Que les médecins s'aident de l'expérience artificielle, ou expérimentation, rien de mieux, s'ils en ont le loisir; on sait, depuis les premiers essais d'Aristote et de l'école alexandrine, que les expériences et les recherches sur les animaux ont beaucoup aidé aux progès de l'anatomie et de la physiologie comparées; et il semble très naturel et tout simple que la pathologie et la thérapeutique bénéficient de ces expériences et de ces recherches comparatives.

Les vétérinaires, qui sont les médecins des animaux, ont assez montré, depuis Bourgelat, combien il y a de points

de contact entre la médecine animale et la médecine humaine ; ils ont, pour leur part, jeté un pont sur l'abîme que l'orgueil philosophique de Descartes ouvrit, non pas le premier, mais avec plus d'éclat que ses prédécesseurs, entre l'humanité et l'animalité ; et la médecine comparative est née de leurs travaux utiles. Mais il y aurait folie à vouloir renverser les deux colonnes qui supportent depuis tant de siècles l'édifice composite de l'art de traiter les maladies, à savoir l'observation et l'expérience.

La méthode expérimentale, réduite en principes par des expérimentateurs très habiles, sans doute, très expérimentés, mais un peu bornés du côté de l'esprit, la méthode expérimentale, malgré ses garanties d'exactitude et ses prétentions à l'infaillibilité, ne peut rien contre la tradition des siècles, rien contre l'histoire, sans laquelle l'évolution même de l'art ne saurait se concevoir. Toutes les expérimentations du monde ne peuvent remplacer l'enquête du passé, quand il s'agit de déterminer l'origine, la marche, les progrès, les transformations et les modifications des maladies considérées dans les conditions diverses des temps et des lieux, des générations et des races. Aussi les plus savants historiens de la médecine, et à leur tête Sprengel, Hecker et Haeser, n'ont pas séparé de l'histoire de l'art, c'est-à-dire des pratiques et des doctrines, l'histoire des épidémies, qui est le fond le plus solide de la pathologie historique. Il y a grande apparence que la caste orgueilleuse des expérimentateurs pourrait encore être ramenée à la modestie, si les études historiques étaient tant soit peu en honneur chez les médecins contemporains. Il suffirait d'ouvrir une lucarne sur le passé dans chaque laboratoire pour ramener l'expérimentation à son véritable rôle.

Tous les grands réformateur de la médecine qui ont

eu des notions claires de la nature et des conditions de l'art, ont compté avec la tradition; et Broussais lui-même, encore plus révolutionnaire que réformateur, a voulu savoir tout ce qui s'était fait avant lui, ainsi que le prouve son fameux livre de l'*Examen des doctrines médicales*. Le progrès n'est pas aussi continu qu'on le croit depuis Condorcet, mais il ne s'explique point sans la tradition. La comparaison célèbre de Pascal, suivant laquelle « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement », ne vaut peut-être pas celle qui représente chaque siècle comme l'enfant monté sur les épaules du géant; comparaison qui paraît tout ensemble plus juste et plus modeste.

En somme, toute la médecine se résume dans la clinique, laquelle se réduit à l'application pratique des connaissances de l'art au traitement des malades. Si l'on oublie cette vérité fondamentale, la lumière s'éteint et le sol se dérobe; on marche dans les ténèbres du vide. Voilà l'utile enseignement que donne l'histoire.

Tous les grands médecins ont fondé leur réputation sur la thérapeutique; et c'est par ce sens droit, que développe l'exercice de l'art, qu'ils ont échappé à l'influence pernicieuse des systèmes. Ni Bacon, ni Descartes, dont les noms sont consacrés par une antithèse classique, comme ceux de Platon et d'Aristote, ni Bacon, ni Descartes n'ont eu sur la médecine l'action qu'on leur attribue. L'un et l'autre savaient mal les choses de la nature; ils ne possédaient que des notions très élémentaires sur le monde organique; il leur manqua d'être naturalistes. Aussi furent-ils des législateurs incomplets. Le charlatanisme de Bacon a fait beaucoup de dupes, et quelques médecins ont été séduits par

le brillant de ses aphorismes emphatiques. Quant à Descartes, qui était un autre homme, ce n'est que sur le tard qu'il comprit que si l'univers dépend de la physique et de la mathématique, l'homme n'en dépend que très indirectement. Il était loin de prévoir l'usage qu'on devait faire de son système de l'automatisme des bêtes contre cette métaphysique dont il croyait assurer à jamais les fondements en excluant le genre animal du domaine qu'il réservait au genre humain et aux purs esprits. C'est en appliquant sa méthode que les philosophes naturalistes d'Angleterre, dont l'ancêtre est Roger Bacon, et le législateur Jean Locke, ont prouvé l'inanité de la théorie cartésienne.

Le mérite de Descartes est d'avoir compris que l'esprit dépend si fort du corps, ou, comme on dit depuis Cabanis, le moral du physique, que s'il y a des moyens de rendre les hommes meilleurs, c'est dans la médecine qu'il les faut chercher. Hippocrate avait dit, plus de deux mille ans avant lui, que la vraie connaissance de la nature humaine ne se peut acquérir que par la médecine. Rien n'est plus curieux que cet accord entre l'auteur du traité de l'*Ancienne médecine* et celui du *Discours de la méthode.* Aussi n'avait-on pas attendu Descartes pour étudier les fonctions de la vie supérieure d'après la méthode des médecins physiologistes et cliniques.

Jean de Wier, au nom de la médecine, arracha les possédés et les sorciers aux exorcistes et aux légistes qui les condamnaient au feu, en démontrant le premier que ces malheureux étaient hallucinés ou aliénés. Un siècle après ce grand bienfaiteur, Marin Cureau de la Chambre, médecin ordinaire de Louis XIII et de Louis XIV, membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, ami de Richelieu et du chancelier Seguier, se montra digne de tant d'honneurs par des travaux qui le montrent à la fois

excellent écrivain et philosophe indépendant. Son *Traité de la connaissance des animaux* (1648) est une saine et forte réfutation de la théorie cartésienne sur les animaux-machines ; et *les Caractères des passions* (1640), antérieur de neuf ans au livre de Descartes sur *les Passions de l'âme,* compte parmi les ouvrages les plus originaux du XVIIe siècle. Le but de l'auteur était de fonder l'*Art de connaître les hommes* (c'est le titre d'un ouvrage postérieur, dont la seconde partie est intitulée *le Système de l'âme*), sur les connaissances acquises par la médecine. Il ouvrait ainsi aux moralistes une voie qu'ils n'ont pas suivie, parce que l'observation empirique demande moins d'efforts que l'observation scientifique ; de sorte que la morale se partagea entre les théologiens et les littérateurs; et l'on eut après Montaigne et Charron, moralistes à la manière de Sénèque et de Plutarque, le *Tableau des passions humaines, de leurs causes et de leurs effets*, par N. Coeffeteau, conseiller du roy en ses conseils d'État et privé (Paris, 1664); *De l'usage des passions*, par le R. P. Senault, prêtre de l'Oratoire ; les *Maximes* de La Rochefoucault ; les *Caractères de la Bruyère*, et les *Essais de morale* de Nicole.

Tous ces livres renferment des observations fines et ingénieuses, avec des tendances diverses, selon que les auteurs sont croyants ou sceptiques, optimistes ou pessimistes. Les uns moralisent et sermonnent, comme de vrais directeurs de conscience ; les autres raillent et frondent ; tous courent après le paradoxe ; et aucun ne nous apprend rien de solide sur la source et la nature des passions. Ce n'est point Descartes qui pouvait les en instruire. Quand on a lu son traité en trois parties sur la matière, il faut se résigner à reconnaître le peu de mérite intrinsèque de cet ouvrage composé pour Christine, reine

de Suède. La physique animale qui en fait la base ne vaut guère mieux que la classification, qui est arbitraire. Ce qu'il y a de plus clair dans la doctrine, c'est la distinction, chère à l'auteur, de l'âme et du corps ; la négation de la division ancienne fondée sur les deux principes, irascible et concupiscible ; la résidence habituelle de l'âme dans la glande pinéale, sur le passage des esprits qui montent sans cesse du cœur au cerveau. Du reste, il ne sait pas au juste si les passions partent du cerveau ou du cœur ; et malgré le rôle prépondérant du foie, suivant la doctrine de Galien mêlée à celle de Harvey, on ne voit pas que la moindre part soit faite aux viscères profonds, aux entrailles et au système nerveux de la vie intérieure et viscérale appelé le grand sympathique.

C'est par là surtout que Descartes se montre très inférieur aux anciens, qu'il connaissait peu, et surtout à La Chambre, qui avait ouvert la voie si heureusement, que Bordeu, excellent juge, le proclame un des précurseurs de Locke, sur l'histoire des fonctions de l'âme ; non sans faire remarquer que Locke, très savant en médecine, raisonne à la manière des médecins, principalement dans le plus fameux de ses ouvrages, celui qui a fondé son grand renom de philosophe. En réagissant contre la tradition de l'école, qui subordonnait le physique au moral, en établissant les rapports incessants et mutuels de ces deux éléments indissolublement unis, il a frayé non sans peine le chemin à cette philosophie réelle et positive qui restitue la psychologie à la physiologie, en dépit de Descartes et des cartésiens. Voilà ce qu'a fait d'essentiel ce médecin philosophe, l'ami de Barbeyrac et de Sydenham. On a donc eu raison de dire que la médecine a des droits sur les ouvrages de ce grand homme. Ce n'est pas une petite gloire pour La Chambre que d'avoir été un de ses pré-

curseurs. Il ne fut pas le seul des médecins de son temps à penser avec indépendance et originalité.

La fondation du Jardin Royal des plantes par Guy de la Brosse, médecin ordinaire de Louis XIII (1626), avait commencé l'émancipation des médecins. La fondation de l'Académie des Sciences par Colbert, quarante ans après (1666), acheva de les affranchir du joug pesant de la Faculté. Grâce au premier établissement, l'histoire naturelle, un peu négligée depuis le XVIe siècle, renoua alliance avec la médecine; et la botanique fut cultivée avec succès par des hommes de premier mérite, parmi lesquels il suffit de citer Tournefort et Vaillant, l'un et l'autre protégés par Fagon, premier médecin de Louis XIV, et directeur, en cette qualité, du Jardin Royal. Il faut savoir gré à cet habile courtisan d'avoir aimé la science jusqu'au point de mettre en lumière les vrais savants.

Le même amour recommande au souvenir les trois frères Perrault, dont le plus illustre, Claude, n'a pas fait moins d'honneur à la médecine qu'à l'architecture. Peu d'esprits furent aussi curieux des choses de la nature. Il fit une très heureuse application de ses connaissances en physique et en mécanique à l'étude des animaux, dont il disséqua un grand nombre. Les trois premiers volumes des *Mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris* sont remplis de ses recherches de physique et d'histoire naturelle. Il peut être considéré comme un des fondateurs de l'anatomie comparée; et l'on estime encore tout ce qu'il a écrit sur la mécanique animale. Il fit de son mieux pour donner un caractère positif à la physiologie naissante. La plupart de ses dissections furent faites avec l'aide du célèbre anatomiste Du Verney, de l'Académie des sciences, professeur au Jardin du Roi, et le

restaurateur de l'anatomie en France. Claude Perrault mourut à Paris, le 16 octobre 1688, à l'âge de soixante-quinze ans, après avoir disséqué un chameau en état de putréfaction. La Faculté, fière à bon droit d'un tel homme, plaça son portrait dans sa grande salle, entre ceux de Fernel et de Riolan. Ce n'est pas d'après le bilieux Boileau qu'on doit juger ce savant illustre, qui joignait une rare modestie et une grande bonté à des talents si divers. Après l'avoir dignement loué, Fontenelle termine son éloge par ces mots : « Quand on a bien du mérite, c'en est le comble que d'être fait comme les autres. »

Ajoutons que ce génie plein d'originalité ne s'enticha d'aucun système ; il considérait même les siens, qui sont extrêmement ingénieux, comme de simples probabilités ; et il ne fut pas dogmatique, quoiqu'on trouve dans ses écrits beaucoup de pensées nouvelles. Parce qu'il a dit, dans son *Traité du bruit*, que c'est l'âme qui préside aux fonctions du corps, il n'en faut pas faire un animiste, pour se donner la satisfaction de rapporter l'animisme de Stahl à la doctrine cartésienne. La monarchie de Descartes n'a été ni aussi absolue, ni aussi étendue, ni même aussi longue que se le sont persuadé ses admirateurs.

Le bonhomme Gassendi, comme l'appelaient ses comporains, tint aussi son rang dans la phalange d'élite qui marchait alors à la recherche de la vérité ; et dans le groupe de Gassendi se trouvaient plusieurs médecins d'un esprit hardi, parmi lesquels Bernier, à qui l'on doit un excellent abrégé de la philosophie de son maître. Gassendi connaissait la physiologie, il faisait lui-même des recherches anatomiques ; son nom est mêlé à l'histoire de la circulation du sang ; et l'on sait que son bon ami Peiresc, un des plus savants hommes de ce grand siècle scienti-

fique, esprit curieux de toutes choses, faisait des expériences avec Pecquet. Gassendi n'écrivait pas en français, et pour cause. En réhabilitant le premier, et d'une manière incomparable, la doctrine d'Épicure, il porta un coup terrible à cette louche scolastique, qui s'abritait depuis des siècles à l'ombre du grand nom d'Aristote. La philosophie qui devait renverser de fond en comble la trop ingénieuse construction de Descartes, et qui triomphante, dès le milieu du XVIII[e] siècle, prépara le retour des esprits à la véritable comtemplation de la nature et à l'étude des lois naturelles, cette philosophie a ses origines en France, et Gassendi en a été le promoteur et le parrain.

Du reste, les médecins français du XVII[e] siècle n'eurent guère que des doctrines de tradition ou de reflet: dans la première moité, ils se divisèrent en galénistes et chimistes; dans la seconde, grâce à l'Académie des Sciences et à la ménagerie du Jardin du Roi, qui offrait tant d'animaux de toute espèce à la curiosité, ils se préparèrent sans bruit par de sérieuses études de physique, de mécanique, d'histoire naturelle et d'anatomie comparative, à jouer brillamment leur partie dans l'admirable concert du dix-huitième siècle.

Avant d'entrer de plain pied dans cette mémorable époque, il convient d'examiner de près la période de transition, afin de savoir au juste comment les vieux dogmes se transformèrent, et quels furent les résultats de cette transformation.

Boerhaave ne fut pas le seul à tenir un rôle considérable dans ce drame que jouaient des écoles rivales, bien qu'il eût assuré à celle de Leyde, dont il fut la gloire, un incomparable éclat. Deux hommes nouveaux, dans une université nouvelle, sans tradition locale, sans autre auto-

rité que le génie, ouvrirent à la médecine un champ plus vaste, et préparèrent l'ère moderne, en suivant chacun sa voie. Ces deux rivaux de gloire et de doctrine, illustres à des titres divers, fondèrent l'enseignement médical à la Faculté de Halle et le mirent de niveau avec celui des écoles le plus justement renommées. Grâce à Frédéric Hoffmann et à Georges-Ernest Stahl, l'Allemagne prit rang dans la médecine dogmatique, et la régenta pendant un demi-siècle.

Hoffmann naquit à Halle, en Saxe, le 19 février 1660, dans une famille qui comptait plusieurs générations de médecins et d'apothicaires. Après avoir étudié les humanités et la philosophie, il s'appliqua aux mathématiques avec beaucoup de succès, et ne cessa de montrer un goût très vif pour les sciences exactes, qu'il recommandait comme étant très utiles aux médecins. Entraîné vers la médecine par une impulsion héréditaire, il en commença l'étude à l'université d'Iéna, sous Wolfgang Wedel, professeur et praticien renommé, qu'il eut pour président de sa première thèse, en 1679. L'année suivante il fut l'auditeur assidu de Gaspar Cramer, qui enseignait la chimie à Erfurt. Il retourna à Iéna pour y prendre le bonnet de docteur, qu'il obtint le 5 février 1682. Dès le mois de mai de la même année, il se faisait connaître par un traité sur l'antimoine, où l'on admira ses grandes connaissances en chimie, et encore plus cette méthode simple et lumineuse qui lui valut un grand concours d'auditeurs lorsqu'il fut chargé d'enseigner cette science à Iéna. Après ce cours d'une année, il se rendit à Minden en Westphalie, auprès d'un parent, conseiller de l'électeur de Brandebourg. Il y mena pendant deux ans une vie très active et y opéra de brillantes cures. Il fit ensuite un voyage en Hollande, dont il visita les universités, reçu partout avec honneur, et en

particulier à Leyde, où professait alors son compatriote et concitoyen Paul Hermann, qui devint son hôte et son ami. Il n'eut pas moins à se louer de l'accueil que lui firent les savants d'Angleterre, quand il visita Cambridge, Londres et Oxford; et il dut être particulièrement flatté des marques d'estime que lui prodigua l'illustre physicien et chimiste Robert Boyle, l'un des fondateurs de la Société royale de Londres, promoteur et réformateur de la physique et de la chimie, dans lesquelles il introduisit la saine observation et la méthode expérimentale la plus sévère; homme rare par le nombre et l'importance de ses découvertes, digne d'être comparé à Newton, et qui a bien mérité de la médecine pour avoir le premier rabattu les prétentions insensées des chémiatres ou médecins chimistes de l'école de Sylvius et de Willis. Hoffmann dut beaucoup à ce grand homme, dont l'inflexible bon sens tournait toute la science en applications à l'amélioration de la vie humaine. Partisan de la philosophie corpusculaire, Boyle ne voyait dans la nature que matière et mouvement; par ses analyses de l'air et du sang, il ouvrit de nouveaux chemins à la chimie pneumatique, et à cette autre chimie dite organique, si utile pour les recherches de physiologie et de pathologie; il appliqua le premier avec méthode l'hydrostatique à la préparation des remèdes que fournissent les minéraux et les plantes; il fut un des premiers à signaler les bons effets des eaux thermales et minérales; en un mot, par tout ce qu'il fit ou tenta en vue des progrès de l'art médical, il fut le digne disciple de l'université de Leyde, où s'achevèrent ses études, et de Thomas Sydenham, son guide constant dans la médecine pratique.

De retour à Minden en 1685, Hoffmann n'y demeura pas plus de trois ans, malgré tous les honneurs et les

avantages que lui prodigua Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Il alla s'établir, en 1688, à Halberstadt, dans la Basse-Saxe, où son savoir et son mérite mirent le comble à sa réputation. Il se maria, en 1689, à la fille d'un habile apothicaire, avec laquelle il vécut heureux près d'un demi-siècle; il en eut un fils, qui fut le digne héritier de son nom. En 1693, il devint premier professeur à l'université de Halle, récemment fondée par Frédéric III, électeur de Brandebourg et premier roi de Prusse en 1700, et rédigea les statuts de la Faculté de médecine. Bientôt l'éclat de son enseignement répandit sa renommée dans toute l'Allemagne et au delà de la frontière allemande; et il fut associé aux Académies de Vienne, de Berlin, de Saint-Pétersbourg, et à la Société royale de Londres. La plupart des souverains d'Allemagne l'appelaient à leur cour pour le consulter, et le comblaient d'honneurs et de titres. L'empereur Charles VI le nomma son médecin aux bains de Carlostadt, et lui fit faire l'analyse des eaux de Sedlitz, sur lesquelles il avait publié un traité spécial, en 1717. Quoiqu'il ne fût pas insensible aux distinctions, — tel est le côté faible de la plupart des hommes, et des Allemands en particulier, — Hoffmann ne se plut pas longtemps à la cour du roi de Prusse. Appelé à Berlin en 1708, il quitta cette ville en 1712, et reprit ses occupations à Halle. Il y partagea son temps entre ses malades, son enseigement et les travaux de cabinet. Il avait soixante ans quand il commença son *Système de la médecine rationnelle,* le plus considérable de ses ouvrages. Il y consacra vingt ans; et comme diversion à ce grand travail, il publia des dissertations sur des sujets divers, des consultations qui renfermaient les cas les plus curieux de sa pratique, et trois livres d'observations physico-chimiques. L'unique distraction que se permettait cet homme laborieux, c'était

l'exercice de son art. En 1727, il fut nommé comte palatin par le prince Schwartzenbourg, qu'il avait ramené des portes du tombeau. En 1734, se trouvant à Berlin, près de sa fille et de son gendre, il y passa une année, retenu par une maladie grave du roi de Prusse. Boerhaave, consulté, conseilla au roi de se confier avec assurance à Frédéric Hoffmann. Après cinq mois de traitement, la guérison fut assurée, et le grand médecin reçut pour lui et les siens tous les témoignages d'estime qu'on peut attendre d'un prince reconnaissant. En vain voulut-on le retenir à Berlin; il retourna la même année dans sa bonne ville de Halle, où il avait obtenu pour son fils une place de professeur et le titre de médecin consultant. Son bonheur constant fut troublé par la mort de sa femme, en 1737. L'année suivante, il n'échappa lui-même à une fièvre de mauvais caractère qu'avec beaucoup de peine. Il s'éteignit, le 12 novembre 1742, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après une vie heureuse de labeur et de gloire.

Outre ses rares talents et ses vastes connaissances, ce maître illustre eut la modération d'un sage. Son caractère doux et sociable ne s'altéra jamais; il se montra toujours affable et poli, même pour ses adversaires. Sa douceur et sa bonté se montrent jusque dans sa pratique; il recommande les remèdes bénins, et quoique dévoué aux principes de la médecine mécanique et chimique, il ne traite point les maladies comme un despote ; et les préoccupations du système ne lui font pas oublier les malades, qui, pour le commun des sectaires, ne sont que des sujets d'observation et d'expériences. Il est dommage que tant de belles qualités soient gâtées par une pointe de charlatanisme qui se montre dans sa manie de faire mystère de ses moyens curatifs; et que ses ouvrages, si instructifs, ne soient pas resserrés en un moindre nombre

de gros volumes. Il est ordinairement diffus et trivial, et sa prolixité ne peut se comparer qu'à celle de Galien. L'exubérance de l'expression, soit qu'on écrive, soit qu'on parle, n'annonce pas en général des convictions profondes. Les génies originaux concentrent leur pensée, et ont l'originalité de la forme. Hoffmann eut certainement plus de facililé que de génie. Il naquit pour être heureux et ne connut jamais l'effort ni la contrainte ; il eut un heureux tempérament, une heureuse fortune, un heureux caractère, un bonheur inouï.

Hoffmann fut l'heureux interprète d'une doctrine représentée avant lui, en Italie, par trois médecins de premier ordre, Borelli, Bellini et Baglivi, qu'on doit considérer comme les vrais fondateurs du solidisme, pour avoir tenté les premiers l'application de la statique et de la mécanique à l'étude des phénomènes de la vie animale et organique. Comme leurs contemporains Malpighi, Valsalva, Pacchioni, Lancisi, ils étaient tous anatomistes et physiologistes, et appartenaient à la grande école d'observateurs et d'expérimentateurs dont le véritable chef fut Galilée. C'est par ces investigateurs des secrets de la nature que le champ reçut les semences fécondes. A le bien prendre, Hoffmann n'eut qu'à faire la moisson et à lier les gerbes. Sa modestie proverbiale s'explique très bien par la facilité qu'il eut à devenir pontife. Au fond, il connut le scepticisme des gens à qui tout réussit. C'est lui qui a écrit ce singulier aphorisme : « Gardez-vous des médecins et des remèdes, si vous tenez à la santé. » L'Allemagne lui doit l'industrie des eaux minérales et thermales, qui est une des sources de sa richesse. La médecine lui doit Stahl, qui fut son émule et son constant adversaire.

Jamais hommes ne furent plus dissemblables : il suffit

de voir leurs portraits, qui nous représentent à merveille le vivant contraste du médecin *Tant-Pis* et du médecin *Tant-Mieux*, mis en scène par le fabuliste. Hoffmann était ouvert, expansif, avenant, bienveillant, beau parleur, confiant et sans fiel, heureux d'être et de paraître. L'autre, au rebours, avec sa longue figure, ses traits sévères et amaigris, son front plissé et soucienx sous une vaste perruque, sérieux et grave, méditatif, étranger aux choses extérieures, a la mine d'un homme qui digérait mal et ne riait jamais. Blumenbach a fait de ces deux illustres rivaux une peinture achevée.

Georges-Ernest Stahl, né à Anspach, en Franconie, le 21 octobre 1660, étudia la médecine à l'Université d'Iéna, où il fut reçu docteur en 1684. Il se fit connaître de bonne heure par des cours particuliers, qui le placèrent au premier rang des professeurs. Ses succès comme praticien ne furent pas moindres. En 1687, il devint médecin ordinaire du duc de Saxe-Weimar. C'est en cette même année, que Robert Boyle publia à Londres sa dissertation sur la nature, qui n'est que la réfutation de la théorie stahlienne, suivant laquelle l'âme dirige les fonctions du corps et guérit les maladies. On sait que Robert Boyle était l'ami de Frédéric Hoffmann. Ce dernier n'a eu que plus de mérite à se donner un rival qui était déjà célèbre en Europe, quand il lui fit accepter une chaire de médecine dans l'Université naissante de Halle. C'est en 1694 que Stahl y parut avec un éclat digne de sa réputation. Alors commença cette lutte mémorable où deux athlètes, presque d'égale force, soutinrent, pendant quarante ans, par la parole et par la plume, des doctrines bien différentes, et illustrèrent à jamais le principe de la liberté d'enseignement, qui fait encore aujourd'hui la

prospérité des grandes écoles d'Allemagne. Ce glorieux exemple de réelle tolérance mérite d'être rappelé à nos Facultés, qui ont fait une médecine officielle et orthodoxe, au nom de laquelle ont été proscrits les dissidents. Si les allopathes ont peur des homœopathes, Hoffmann ne redoutait pas le voisinage de son ancien condisciple, et il s'honora à tout jamais en l'appelant auprès de lui, pour qu'il brillât sur le même théâtre. Peut-être mettait-il au-dessus de l'orthodoxie et de l'unité dogmatique le libre examen et le respect des opinions ; et, dans ce cas, il comprenait excellemment l'instruction de la jeunesse.

Les leçons et la pratique de Stahl portèrent au loin sa réputation. En 1700, il fut associé à l'Académie des curieux de la nature. En 1717, Frédéric-Guillaume, roi de Prusse, l'appela à sa cour. Il eut de fréquentes occasions de se rendre à Berlin, et c'est dans cette ville qu'il mourut, le 14 mai 1734, dans sa soixante-quatorzième année.

Stahl est un des plus grands noms de la médecine, et il y en a peu qui puissent entrer en parallèle avec lui. Ce qui rend extrêmement difficile l'appréciation de cet homme rare, c'est sa supériorité dans plusieurs branches de la science. Il fut le premier des chimistes avant Lavoisier, auquel il prépara la voie, non seulement par ses découvertes, mais par une théorie qui commença à porter la chimie au rang des sciences. Il eut au plus haut degré le génie de la physiologie, non pas comme expérimentateur, car il n'eut jamais la tentation de traiter les faits de la vie organique par la méthode des chimistes; mais comme observateur pénétrant et profond, habile à saisir les rapports des phénomènes, et à s'élever par l'induction aux causes qui les déterminent. Peu d'observateurs eurent comme lui ce sens divinatoire, ce sentiment

de la vie et des fonctions vitales, qui fait le physiologiste. A tous ces dons de la nature, perfectionnés par l'exercice et la méditation, il joignit une puissance d'abstraction et de généralisation qui ne s'était jamais vue depuis Aristote, son véritable ancêtre spirituel. Grand chimiste et grand médecin, Stahl eut le génie d'un métaphysicien, ou pour mieux dire, le génie de la métaphysique. C'est par là qu'il se distingue de tous les médecins qui, avant ou après lui, ont philosophé sur les phénomènes de la vie et les fonctions vitales. C'est à cause de cela que beaucoup de médecins l'ont critiqué à faux ou condamné sans le comprendre. Parce qu'il appartenait par sa naissance à la secte des protestants piétistes, on a supposé que ses principes et sa doctrine émanaient de ses croyances, et que son système était fondé sur la religion ; comme si l'art de guérir avait besoin d'une sanction dont la morale elle-même peut se passer.

Les adversaires du stahlianisme qui ont fondé là-dessus leurs objections, à moins qu'ils n'aient été de mauvaise foi, ne connaissaient, il faut bien le dire, ni l'homme ni le système.

Que Stahl eût ses travers de caractère, qu'il fût quinteux, bilieux, atrabilaire, mélancolique, d'une humeur difficile, concentrée, comme sont les esprits profonds, peu facile aux concessions, absolu et autoritaire, c'est ce qu'on ne saurait contester. Mais ce n'est pas de là qu'il faut partir pour juger le chef d'école. Peut-être n'eut-il pas pour Frédéric Hoffmann tous les égards qu'il devait à un collègue de ce mérite, qui était de plus son bienfaiteur ; mais sa conduite n'a rien à faire dans l'appréciation de sa doctrine. D'ailleurs, cet homme, qu'on a voulu faire passer pour insociable, a su s'attacher des disciples fidèles et dévoués, qui continuèrent et propagèrent après lui son

enseignement dogmatique, trois entre autres, dont le nom a survécu, Juncker, Alberti, Storch, sans parler de ceux qui défendirent ses idées, étant encore sur les bancs de l'école, dans des thèses qui ont été recueillies et qui renferment des documents précieux.

A force d'austérité, de sévérité, de sincérité, ce maître, doué d'un génie profond et ardent, dominait et fascinait la jeunesse. On lui savait gré de s'humaniser en descendant des hauteurs où l'emportait sa grande intelligence, et l'on écoutait avidement cet athlète qui se mesurait avec les plus redoutables adversaires, et avec le plus illustre de tous, G. Leibnitz. Il est regrettable qu'il n'ait pas eu pour ses lecteurs la même condescendance que pour ses auditeurs. Ses écrits sont un épais fourré, où l'on est sans cesse arrêté par les ronces et les épines; mais dans ces broussailles, il n'y a point de bois mort. On y voudrait seulement un peu plus d'air et de lumière. En revanche, le lecteur patient est bien payé de sa peine. Si les phrases sont lourdes, pénibles, enchevêtrées, interminables; elles renferment toujours des idées neuves, originales, justes pour la plupart; à chaque page se trouvent des vues profondes, des aperçus fins, des réflexions pénétrantes. Et, sous une forme scolastique et rebutante, la raison suit son chemin avec une force de logique et une puissance de dialectique incomparables. Il n'est pas donné à l'homme de raisonner avec plus de force, d'analyser avec plus de profondeur, de démontrer avec plus de puissance, d'induire et de déduire avec plus de rigueur. Il n'y a guère que les écrits philosophiques d'Auguste Comte, si lourds et si pleins, qui puissent donner quelque idée de cette forme brumeuse, pesante, embarrassée, à travers laquelle l'auteur poursuit imperturbablement sa démonstration, avec la sûreté de méthode d'un géomètre.

Un volume suffirait à peine pour une analyse sommaire des doctrines qui se trouvent répandues dans les nombreux ouvrages et opuscules de Stahl. Ecartant ceux qui touchent à des sujets divers, chimie théorique et pratique, métallurgie, docimasie, médecine et chirurgie clinique, matière médicale, et autres matières variées, il en est trois où le stahlianisme le plus pur se trouve substantiellement résumé et condensé: 1° *la Vraie Théorie médicale*, fondement de la physiologie et de la pathologie (1708); 2° *l'Occupation oiseuse* (1720); 3° *l'Art de guérir par l'expectation* (1730).

Le premier est une exposition complète du système, renfermant la méthode d'investigation et d'étude, et les principes de la science de l'homme sain et malade. Il n'y a point de livre dogmatique plus complet ni plus achevé dans l'histoire de l'art. C'est une construction monumentale, dont la solidité massive rappelle l'architecture cyclopéenne. Le second, sous son titre ironiquement plaisant, est une réponse incisive aux objections de Leibnitz, partisan du mécanicisme, comme devait l'être un mathématicien. Le troisième est un traité de haute thérapeutique, fondée sur l'expectation, non pas empirique, mais raisonnée, d'après les fonctions ordinaires des organes sains. C'est le premier essai dogmatique d'une théorie de l'art de guérir ayant pour base la physiologie normale. En l'écrivant, Stahl s'est proposé de séparer nettement la méthode expectante de l'expectation par laquelle Gédéon Harvey, médecin ordinaire de Charles II et de Guillaume III d'Angleterre, sceptique résolu, prétendait traiter et guérir toutes les maladies.

Le médecin anglais, philosophe à sa manière, se moque volontiers de ses confrères, et il a fait contre eux une satire spirituelle et très vive, dans laquelle il les classe

plaisamment d'après les moyens curatifs qu'ils préfèrent. Son intention évidente était de discréditer les drogues ; comme Guibert et Guy Patin en France, il publia un *Manuel de médecine et de pharmacie domestique*. Et non content d'avoir mis à nu les abus de la polypharmacie, il poussa l'amour du paradoxe jusqu'à vouloir supprimer la médecine active. Tel est le fond de son livre, qui parut en anglais (Londres, 1689) et fut bientôt traduit en latin. Il en fit un autre, qui fut le dernier, et qu'il intitula hardiment : *Vanité de la philosophie et de la médecine* (Londres, 1700).

Stahl ne pouvait permettre que sa méthode thérapeutique fût confondue avec cette négation absolue de l'art; et bien qu'il n'abusât point des préparations de la pharmacie, il ne poussait pas le préjugé de l'abstention jusqu'à l'extrême, comme ce praticien qui disait plaisamment à son lit de mort : « Je laisse après moi deux grands médecins, la diète et l'eau. » L'expectation qu'il pratiquait était vigilante et active, dictée par la prudence, qui recommande au médecin expérimenté de n'intervenir qu'à propos et à bon escient, pour éviter que le remède ne soit pire que le mal. Ce prétendu respect de l'action de la nature, qu'on a tant reproché à la méthode expectante, est avant tout un sentiment de conservation. Cette réserve systématique est un témoignage de sollicitude pour le malade, auquel il faut pour le moins avoir autant d'égard que pour la maladie. Galien a fort bien dit : « L'opportunité est l'âme de la thérapeutique ; » mais Hippocrate recommande au médecin d' « être utile ou de ne pas nuire ». Toute la méthode expectante est dans ce sage précepte; et les homœopathes n'ont fait que l'appliquer à la lettre, en réduisant la matière médicale à presque rien, avec leurs dilutions et leurs globules. Samuel Hahnemann,

le fondateur de l'homœopathie, dérive de Sthal; mais dans la théorie de Stahl, pas plus que dans sa pratique, il n'y avait la moindre pointe de charlatanisme.

Les moyens préventifs veulent être appliqués à temps ; les moyens abortifs sont dangereux ; et les moyens héroïques suppriment le malade quand ils ne triomphent pas de la maladie. « Aux grands maux les grands remèdes, » est un aphorisme peut-être plus applicable en morale et en politique, qu'en médecine, où la douceur et la prudence sont toujours de mise. En somme, c'est sur la vie qu'il faut compter, et sur les forces du malade pour rétablir la santé, c'est-à-dire l'équilibre des fonctions troublées; et la patience et la prudence, dans ce cas, valent beaucoup mieux que les procédés révolutionnaires. Loin de troubler, il convient d'apaiser. D'ailleurs, l'action des médicaments n'est jamais certaine, d'une certitude absolue, même quand il s'agit de spécifiques appliqués à des maladies parfaitement connues et bien déterminées. Il est beau pour un chimiste de cette force, d'avoir compris que l'organisme vivant n'est pas une cornue, un vase inerte. Cette âme directrice des fonctions et des organes qui les accomplissent à tous les degrés de la vie, n'est pas autre chose qu'une formule qui exprime l'unité vitale ; l'harmonie et la coordination des forces inhérentes à la matière organique: mouvement, sensibilité, intelligence, vitalité, en un mot, sous toutes les formes.

Telle est l'âme de Stahl, animiste à la manière d'Hippocrate et d'Aristote, qui ne savaient rien du péché originel et de la déchéance qui en fut la suite. Vouloir qu'un tel homme ait subordonné sa doctrine aux mystères de la foi et aux articles du dogme, c'est outrager son génie et méconnaître son enseignement écrit. Ce n'est pas de l'âme, entité abstraite, qu'il déduit les phénomènes de la vie ;

mais de l'étude de ces phénomènes, qu'il distingue de ceux qu'étudient la physique et la chimie, il s'élève à la conception d'un principe, d'une cause substantielle, qui ne saurait se confondre avec la matière. Loin de procéder par déduction, comme on le lui a reproché sans fondement, il induit, après une analyse rigoureuse et complète; et le résultat de l'induction, c'est que la vie est cause et non effet. Ce n'est donc pas sur une hypothèse que repose le système de Stahl; ce principe, auquel il ramène tous les phénomènes de l'ordre organique et vital, est une inconnue, un x algébrique; on n'en saurait déterminer l'essence; mais, quel qu'il soit, il représente la vie générale dans toute ses manifestations.

En procédant ainsi du particulier au général, en cherchant à déterminer la loi des phénomènes par les rapports qu'ils ont entre eux, Stahl a suivi la bonne méthode de philosopher, et c'est par là surtout que son action a été salutaire. Il a ramené la conception de la vie à l'unité; il a vu que la fonction déterminait l'organe, que tous les organes, tous les appareils, tous les systèmes de l'économie vivante étaient dans une mutuelle dépendance. Il les a considérés comme les membres d'une république, ayant des attributions diverses et des droits égaux, concourant tous à une fin commune; et pour qu'il ne restât aucun doute, il a réhabilité les viscères du bas-ventre, condamnés avant lui à une sorte d'infériorité, et a fait voir de combien de maux ils sont la source, quand la circulation du sang y est troublée. S'il a parfaitement établi l'influence du physique sur le moral, il n'a pas négligé l'influence inverse, notamment dans cette admirable dissertation où il démontre que les hommes sont, plus que les bêtes, sujets aux maladies.

Cabanis, bon juge dans cette partie, le proclame le plus grand des médecins qui aient paru depuis Hippocrate.

Bordeu le regarde comme un des plus grands génies qu'ait eus la médecine, tout en déplorant les rêveries subtiles de ses disciples, qui, en haine des mécaniciens, allaient jusqu'à faire fi de l'anatomie, et donnaient à l'âme beaucoup trop d'occupation. Mais les chefs d'école ne doivent pas être responsables des excès que commettent à leur suite des disciples trop zélés.

Stahl n'était pas seulement une forte tête, meublée de mille belles connaissances ; il fut aussi grand praticien, peintre incomparable des maladies, de celles surtout qui naissent des passions, et en particulier des variétés de l'affection complexe connue sous le nom d'hypocondrie. Il eut le courage très rare de braver le préjugé populaire, en proscrivant les drogues, en réduisant à presque rien la matière médicale, en poussant beaucoup plus loin que Sydenham le penchant à l'expectation.

En résumé, cet homme illustre fut un beau génie et un grand bienfaiteur. Ses disciples immédiats plièrent sous la supériorité d'un tel maître. Juncker et Alberti firent entrer la théologie dans la médecine, qui n'en a que faire. Le premier est remarquable par la méthode et la clarté qu'il sut mettre dans ses ouvrages de propagande stahlienne, et par une dissertation célèbre, où il soutient que l'usage de la chimie en médecine se réduit à peu près à rien. Le second publia plus de trois cents dissertations pour exposer et défendre la doctrine de son maître. Il invoqua tour à tour la théologie, la philosophie et la médecine en faveur de cette thèse, que l'âme raisonnable préside à la formation, à la conservation et à la santé du corps, où elle a élu domicile. Nenter, docteur et professeur de la Faculté de médecine de Strasbourg, autre partisan du stahlianisme, fut le moins spiritualiste des disciples de Stahl. Ses ouvrages sur la physiologie et la

pathologie sont d'un esprit juste et net. C'est lui cependant qui reproche amèrement aux médecins chimistes et mécaniciens d'accorder tant d'attributions à la matière, qu'ils ne laissent plus rien à faire à la pauvre âme. Qu'on juge par là de l'exagération des sectaires.

Tandis qu'en Allemagne, les mécaniciens et les animistes, à bout d'arguments, se disaient des injures, une lutte intestine divisait la Faculté de Montpellier, où les doctrines physiques, chimiques et mécaniques tenaient depuis longtemps en échec la tradition galénique et hippocratique. Les doctrines de Stahl pénétrèrent dans cette corporation peu d'années après la mort de cet homme illustre. Bientôt professeurs et docteurs furent divisés en boerhaaviens et en stahliens. Les principaux agitateurs étaient Lamure et Venel.

Le premier était un créole de la Martinique, qui, suivant sa vocation, se fit médecin malgré son père, et arriva au professorat malgré ses compétiteurs et ses émules. Avant d'avoir une chaire dans la Faculté, il avait conquis la réputation d'un maître par son enseignement privé. Il est dommage que ses occupations de praticien l'aient empêché de consigner par écrit tous les résultats qu'il devait aux vivisections et aux recherches expérimentales. C'est lui qui donna à l'école dont il faisait partie le goût des recherches physiologiques et de la méthode expérimentale.

Venel, son contemporain et son collègue, né dans une famille de médecins, se passionna pour la chimie. Il eut pour maître le chimiste Rouelle, dont les leçons étaient fort courues à Paris. Après avoir dirigé pendant sept ans le laboratoire du duc d'Orléans, il voyagea en Allemagne, analysa patiemment les eaux minérales de Seltz et de Selters, et découvrit la fabrication des eaux gazeuses arti-

ficielles. Il fut un des collaborateurs de l'*Encyclopédie* pour la chimie et la médecine. Il illustra la chaire de matière médicale par les applications qu'il fit de la chimie à la préparation des médicaments. L'analyse de toutes les eaux minérales de France, dont il fut chargé avec Bayen, eut une influence considérable sur la thérapeutique ; une arme nouvelle fut mise aux mains des médecins, et la polypharmacie reçut un grand coup. Aux moyens de l'hygiène, qui tendaient à prévaloir sur les drogues, vint s'ajouter cette pharmacie naturelle dont l'officine est sous terre, et que la pharmacie artificielle peut bien contrefaire, mais non pas imiter.

L'école de Montpellier, dont la pratique était celèbre dans tout le monde civilisé, transformait insensiblement son dogme traditionnel, assez mal défini, par les deux instruments d'investigation et d'analyse qui ont le plus servi à connaître mieux la nature organique, l'anatomie et la chimie. Grâce à leur emploi, les tendances vers la médecine physique et mécanique furent ralenties, amoindries ; et c'est par les réactifs et le scalpel, par l'analyse chimique et anatomique, qu'on réfuta les mathématiciens qui évaluaient les forces vitales et la puissance des organes par les calculs des géomètres. C'est ainsi que la physiologie s'acheminait dans la voie ouverte par Stahl, et qu'elle touchait aux problèmes les plus ardus dont la philosophie s'était jusque-là réservé l'examen dans le sanctuaire impénétrable de la métaphysique.

Tout en interrogeant la nature par des moyens plus précis, les investigateurs de la nature prenaient l'habitude de penser avec méthode et de philosopher profondément. Sauvages, le premier des nosologistes par la date et par le mérite, n'était point un de ces classificateurs à la douzaine,

qui se croyaient philosophes parce qu'ils singeaient les botanistes. Botaniste lui-même et excellent mathématicien, il entreprit de ruiner les doctrines mécaniques, qui régnaient alors à Montpellier; et c'est en s'appuyant sur le stahlianisme qu'il enseigna la pathologie pendant trente-trois ans et qu'il refondit sa *Pathologie méthodique*, pour en faire cette *Nosologie méthodique*, qui est un des plus beaux monuments de cette grande école (1759-1763). Dans ce siècle, où les naturalistes firent tant pour l'avancement des sciences organiques, qu'ils enlevèrent à la direction tyrannique et compromettante des mathématiciens et des physiciens, Sauvages mérite une belle place parmi les rénovateurs. Il fut des premiers à reconnaître la nécessité de fonder la doctrine des maladies et celle des moyens de traitement sur la connaissance des fonctions organiques et vitales; en autres termes, il vit clairement que la physiologie, qui est la science des actions et réactions de la vie normale, doit être le fondement de la pathologie et de la thérapeutique. Aussi s'enquit-il avec beaucoup de sagacité des causes de chaque phénomène vital, avec une puissance d'analyse et d'induction qu'on ne trouve guère chez les simples classificateurs. La *Nosologie méthodique*, qui est un riche répertoire de toutes les maladies alors connues, un vrai trésor, ne fait connaître que l'observateur et le peintre. Le philosophe se montre dans ses dissertations spéciales sur la théorie de la fièvre, de l'inflammation, de la circulation et du pouls, de la douleur, du sommeil, des convulsions, des forces vitales, de l'empire que le moral exerce sur le cœur, du mouvement des muscles, de l'absorption par les vaisseaux capillaires, et dans d'autres traités particuliers, mémoires et opuscules, recueillis en partie par Gilbert, sous le titre de *Chefs-d'œuvre* de Sauvages (Lyon, 1771, 2 vol. in-12).

C'est en parcourant ces écrits pleins de faits curieux, d'observations et de raisonnement solides, qu'on sent tout le prix de la méthode stahlienne, et tout ce que lui doit cette physiologie philosophique dont Sauvages a été un représentant illustre. C'est lui, en effet, qui introduisit définitivement dans l'école de Montpellier ce stahlianisme mitigé, épuré, éclairé, progressif, dont le premier effet fut de ramener les esprits à l'étude sérieuse de la nature animale et humaine, par une réaction, légitime autant qu'opportune, contre les rêveries systématiques des médecins qui se croyaient exacts et positifs, parce qu'ils appliquaient rigoureusement aux phénomènes de la vie les calculs des géomètres et les expériences des physiciens. Depuis Sanctorius et ses patientes pesées, la statique s'imposait aux écoles ; les humeurs étaient soumises aux principes de l'hydraulique, et les solides, à ceux de la mécanique. Les résultats étaient représentés par des formules algébriques et par des chiffres qui différaient selon les expérimentateurs.

Ces divergences, qui démontraient mathématiquement l'inanité du système, n'ouvraient point les yeux aux fanatiques. En vain Sydenham donnait l'exemple du bon sens appliqué à l'observation et à la pratique ; en vain Gédéon Harvey, son auxiliaire, concluait-il au scepticisme ; après l'Italie et la Hollande, ce fut l'Angleterre qui s'enticha de ces méthodes exactes et précises, excellentes dans les sciences physico-mathématiques et inorganiques, déplacées dans les sciences de l'ordre organique et vital. Willis et Hales firent école, non seulement dans leur pays, mais au dehors, et particulièrement à Montpellier, où les idées des iatro-mécaniciens et des iatro-chimistes se prévalaient du grand nom de Boerhaave.

Le désordre qui régnait alors dans les esprits se personnifie dans un homme qui fut célèbre entre tous les médecins de son temps par ses paradoxes et les témérités de sa pratique. Chirac, immortalisé par le type du docteur Sangrado, — car c'est lui, dit-on, que Le Sage à voulu peindre dans son roman de *Gil Blas*, — Chirac croyait fermement à la médecine, et se moquait de la tradition. Il traitait Hippocrate et Galien d'empiriques et de maréchaux-ferrants; se moquait de la nature, et, comme Démosthène, il mettait l'action au-dessus de tout. Sa tête était bien bouillante, selon la remarque de Bordeu. Le fait est que cet homme du Rouergue, dur, volontaire et tenace, ne douta jamais de rien. Il commença par étudier la théologie, fut précepteur du fils d'un maître apothicaire, qui se destinait à la profession médicale, et lui-même l'embrassa, un peu tard. En 1680, quand il commença ses études en médecine, il passait la trentaine. Reçu docteur trois ans après, il continua avec un grand éclat les cours particuliers d'anatomie qu'il faisait avec succès, étant encore étudiant. En 1687, il eut une chaire de médecine, grâce au crédit de son protecteur, le chancelier de l'Université, dont il élevait les enfants. En 1692, il fut nommé médecin des armées du roi en Catalogne, et en 1696, médecin du port de Rochefort. Malgré une interruption de cinq ans, il trouva, en reprenant son enseignement, un auditoire empressé. Sa grande réputation le désigna au choix du duc d'Orléans, qui l'emmena comme son médecin en Italie et en Espagne. Ce prince, blessé à la bataille de Turin, fut rapidement guéri de sa blessure par un traitement des plus simples, l'usage externe des eaux de Balaruc. Il voulut que Chirac le suivît à Paris, et son premier médecin étant mort en 1715, il lui donna sa place. Là ne devait pas s'arrêter sa fortune. En 1731, il devint premier médecin de Louis XV, et ne

parvint pas, malgré sa haute position, à réaliser deux projets qui lui font le plus grand honneur. Le premier consistait à fonder une Académie de médecine, qui devait concentrer à Paris toutes les observations recueillies dans les hôpitaux du royaume. Il eut donc l'initiative d'un progrès qui devint une réalité par la fondation de l'Académie de chirurgie, l'année même où il prenait possession de sa charge. Le second projet, réalisé en partie de son vivant à la Faculté de Montpellier, était de faire recevoir des médecins-chirurgiens, afin de réconcilier, au plus grand profit de l'art, la médecine et la chirurgie.

Tout cela annonce un esprit large et libre de préjugés. L'esprit positif de Chirac ne le portait point à la spéculation ; mais il ne dédaignait pas l'hypothèse, et il semble avoir préféré l'explication subtile des phénomènes à l'observation pure et simple. Il s'imaginait que les solides et les liquides du corps devaient obéissance à la médecine ; aussi la voulait-il active et entreprenante. Il purgeait à Montpellier de deux jours l'un ; il saignait à Paris suivant la même méthode. Par les purgatifs réitérés et les fréquentes saignées, il prétendait dompter l'inflammation et la fièvre. Son disciple Fizes, qu'on peut considérer comme son continuateur à Montpellier, suivit les mêmes errements, en exagérant, comme le font les imitateurs ; et à tel point que le célèbre Fouquet, fondateur de la clinique à Montpellier, racheta tous les exemplaires qu'il put trouver de son *Traité des fièvres* pour les anéantir, comme un livre qui déshonorait l'école. Fizes était un esprit faux, plus habitué à suivre l'imagination que la raison ; mais, comme Chirac, il savait la pratique, et la nature l'avait fait pour être médecin. Les hommes de ressource n'ont pas toujours l'esprit droit.

Chirac fut surtout un anatomiste curieux et original, et

qui aurait pu servir utilement la physiologie, si son attachement opiniâtre aux théories purement physiques et mécaniques ne l'avait aveuglé sur les phénomènes qu'il observait si bien, ainsi que le prouvent, indépendamment de ses écrits de médecine, ses recherches sur la structure des cheveux, sur les mouvements du cœur et sur le mécanisme du vomissement.

On le voit, même au milieu de cette anarchie des opinions, la médecine, un moment égarée par les promesses illusoires des mathématiciens, des physiciens et des chimistes, tendait, malgré tout, à devenir physiologique, autant dire autonome.

A côté des empiriques indifférents aux systèmes, et des théoriciens affiliés à tant de sectes diverses, il y a le groupe des esprits justes et indépendants qui s'inquiètent des prétentions et des empiètements des sciences dites auxiliaires. Ce sont les vrais médecins, jaloux de s'éclairer par tous les moyens d'investigation et de contrôle, mais décidés à ne point faire de l'accessoire le principal. On pourrait leur appliquer le mot charmant du philosophe : Possédons Laïs, à la bonne heure, mais n'en soyons pas possédés !

A la tête de ces amis de la tradition et du progrès se place un homme sans pareil, original, hardi, clairvoyant, entreprenant, doué d'une sagacité merveilleuse, d'une imagination créatrice, d'un esprit profond, juste et fin, lumineux surtout, prompt à saisir les rapports des choses, à généraliser sans perdre de vue les détails, riche d'observations, de vues, d'aperçus ; novateur et réformateur, anatomiste, physiologiste, médecin incomparable, né en un mot pour pénétrer les secrets de la nature vivante ; digne du plus haut rang parmi les plus grands hommes et les meilleurs

écrivains français. C'est en Théophile de Bordeu que s'incarne, pour ainsi dire, la médecine française du XVIIIe siècle; c'est de lui qu'émane en grande partie celle du XIXe. Il a semé à pleines mains, et beaucoup de germes répandus par ce fécond génie sont encore en voie d'éclosion.

Né à Iseste, dans la vallée d'Ossan, le 22 février 1722, dans une famille de médecins, il fut destiné par son père, Antoine de Bordeu, intendant des eaux minérales d'Aquitaine, à la carrière de ses aïeux. Après avoir terminé ses études au collège des Jésuites de Pau, il alla suivre le cours de l'école de Montpellier, où régnaient en rivales les doctrines de Stahl et de Boerhaave. A peine initié aux premiers éléments de l'anatomie, il se mit à la démontrer, enseignant afin de mieux savoir. Dès lors commencèrent ces recherches scrupuleuses et persévérantes qui devaient répandre tant de clartés sur la structure intime des organes et des tissus organiques. Il s'éleva bientôt des démonstrations aux expériences, passant de l'étude des appareils à celle des fonctions, avec une ardeur et une subtilité qui faisaient pressentir un maître.

Dès sa première thèse sur le sentiment (1742), ce jeune homme conquit tous les suffrages des professeurs et des étudiants. Les mécaniciens devinèrent un adversaire redoutable, et les partisans de Stahl saluèrent en lui le défenseur brillant des doctrines naturistes et vitalistes. L'année suivante, nouvelle thèse sur la digestion, où l'on voit la chimie et la mécanique à peu près exclues de cette fonction complexe et fondamentale : la formation du chyme dans l'estomac, sa réduction en chyle dans la partie des intestins où se fait l'absorption du liquide nourricier, et sa distribution par les vaisseaux qui le transportent dans le torrent de la circulation. Cette dissertation, remarquable par ses tendances doctrinales, renferme le germe

des théories chères à l'auteur, sur l'importance de l'estomac, et sur l'action des glandes qui concourent à l'élaboration des matières alimentaires.

Donner des arrhes à un âge où l'intelligence n'a pas encore atteint sa majorité, c'est promettre à l'avenir un esprit supérieur. Bordeu montra dans ses premiers travaux toutes ses aptitudes d'observateur sagace et de penseur original; et quoiqu'il écrivît en latin, selon l'usage, il a déjà ce je ne sais quoi qui fait l'écrivain. En 1744, il obtint le titre de médecin-chirurgien, grâce à la réforme introduite par Chirac dans la collation des grades; il s'en montra toujours digne, et n'obéit jamais aux préjugés d'école. Il croyait, avec Celse, que le meilleur médecin est celui qui, par ses connaissances universelles, peut le plus dans la théorie comme dans la pratique.

Après quelques mois de repos dans sa famille, Bordeu vint reprendre à Montpellier ses cours et ses recherches. Désireux de se perfectionner, il fit un voyage à Paris, et retourna dans son pays avec le titre de surintendant des eaux minérales d'Aquitaine. Il se mit à étudier les effets de ces eaux, qui lui doivent en grande partie leur réputation, et pour les faire connaître il publia ses *Lettres sur les eaux minérales du Béarn* et de quelques-unes des provinces voisines (1746-1748), en même temps qu'il rédigeait avec son père et son frère le *Journal de Barèges.* Malgré ses occupations de praticien, il ne négligeait point ses études de prédilection. Ayant envoyé à l'Académie des Sciences de Paris un mémoire sur les articulations des os de la face, il fut nommé membre correspondant de cette savante compagnie. Ce succès l'encouragea, et il vint s'établir à Paris, en 1752, à l'âge de 30 ans. Il apportait un livre qui devait fonder sa réputation, les *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action.*

Ce petit volume appela tout de suite l'attention sur ce nouveau venu, qui osait attaquer dans leur sanctuaire les doctrines séduisantes et faciles de Boerhaave. On y prouvait, contre les mécaniciens, que les glandes ont une action vitale et propre, et que la sécrétion qu'elles opèrent est éminemment active. La démonstration essentiellement anatomique de cette théorie donnait beaucoup de force aux raisonnements de l'auteur. Ce coup d'éclat était aussi un coup de maître. Bordeu fut recherché de tout ce qu'il y avait de distingué à Paris, et il se trouva associé à l'immense travail du *Dictionnaire encyclopédique*. Il donna à ce recueil célèbre l'article *Crise,* qu'il fit paraître à part en un petit traité, l'an 1753. Les crises sont des solutions qui se présentent dans le cours des maladies, mais d'une manière irrégulière, et partant difficile à prévoir. En les admettant, Bordeu ne donna point dans les illusions où la superstition du système pythagorique fit tomber le grand Hippocrate, et après lui tant d'autres médecins, qui croyaient à l'influence mystérieuse des nombres trois, sept, quatorze, vingt-et-un. Il admettait donc les crises, mais non les jours critiques; montrant par là combien son respect de la tradition était éclairé. Les partisans des jours critiques se faisaient forts de prédire les crises qui jugent les maladies à jour fixe, comme les astronomes annoncent avec précision l'apparition d'une comète ou d'une éclipse. La même année il envoya à l'Académie royale de chirurgie un mémoire sur les écrouelles, qui fut couronné. Les faits y sont bien présentés, mais les explications sont hypothétiques. Le goître est fréquent dans les montagnes, mais il dépend beaucoup moins de la crudité des eaux et de la vivacité de l'air, que de l'absence du soleil dans les vallées étroites et profondes, dont les habitants boivent de l'eau de neige insuffisamment aérée.

Malgré sa célébrité, ses titres et ses couronnes académiques, Bordeu ne pouvait exercer légalement l'art de guérir, tant qu'il n'appartiendrait pas à la Faculté de Paris. Il fut donc obligé de se refaire étudiant, et de présenter successivement les trois thèses de rigueur. C'est ainsi qu'il fut agrégé à une corporation puissante et jalouse, où son rare mérite lui fit bientôt de nombreux ennemis. De nouveaux succès excitèrent contre lui l'envie et la haine; et l'on dit qu'il n'est pire haine que celle des médecins. Nommé médecin inspecteur de l'hôpital de la Charité, il se livra avec une nouvelle ardeur à des recherches sur le pouls, et publia un traité complet sur la matière. Les connaisseurs furent émerveillés de cette puissance d'analyse, et trouvèrent qu'il avait dépassé en subtilité Galien lui-même, et le médecin espagnol Solano de Luque, dont l'ouvrage sur le pouls, traduit depuis peu en anglais et en français, jouissait d'une grande réputation. Comme Bordeu généralisait toujours ses observations, il exagéra naturellement l'importance des pulsations des artères et des battements du cœur pour le diagnostic et le prognostic des maladies. Ce qu'on ne pouvait méconnaître dans ce livre fameux, dont le retentissement fut immense, c'est la classification savante des nombreuses variétés du pouls d'après la nature des maladies et comme signes précurseurs des crises. Si les subdivisions sont en nombre excessif, en revanche toutes ces nuances délicates révèlent un tact prodigieux et une habitude peu commune de la médecine clinique.

A trente-quatre ans, Bordeu marcha de pair avec les premiers praticiens de la capitale. Un des plus connus, Bouvart, renommé pour la sûreté de ses prognostics, homme d'un rare mérite et d'une grande instruction, associé de l'Académie des Sciences, professeur célèbre à la Faculté de médecine et au Collège de France, capable

d'actes généreux, et d'un désintéressement peu commun, Bouvart ne put souffrir un tel rival, et se déchaîna contre lui avec tant de fureur, qu'il l'accusa d'avoir volé des bijoux à un de ses malades. Calomnie atroce et inepte. Un autre, plus modéré dans sa haine, se contenta de faire rayer le nom de Bordeu de la liste des docteurs de la Faculté. Il fallut un arrêt du Parlement pour le remettre en possession de son droit d'exercer la médecine. Cette persécution odieuse ne fit qu'accroître sa réputation et sa clientèle.

Tous les gens d'esprit, et tous ceux qui se piquaient d'en avoir, recherchaient Bordeu comme médecin. Au milieu de ses occupations, il trouvait le temps de travailler et de composer des écrits où il sut mêler à de bonnes observations et à d'ingénieuses théories des traits sanglants contre ses implacables ennemis. Ces traits ne manquent point dans ses *Recherches sur la colique métallique*, qu'il inséra par fragments dans le *Journal de médecine* ; mais où ils abondent, c'est dans ses très curieuses *Recherches sur l'histoire de la médecine* , qui sont dignes de figurer à côté des plus beaux livres du dernier siècle. Il en est peu qui soient aussi instructifs, variés, intéressants et amusants. Sous prétexte d'examiner les arguments pour et contre l'inoculation, dont il était partisan , l'auteur passe en revue toute la médecine et tous les médecins connus, et il juge les écoles, les doctrines et les hommes avec une sagacité et une justesse remarquables. Tout est vivant dans ce vaste panorama ; les figures s'y meuvent sans confusion ; les faits s'y multiplient sans fatigue pour le lecteur ; et, sans ordre apparent, l'exposition est vive, lumineuse, entraînante.

On dirait, en le lisant, que Montesquieu, Voltaire et Diderot ont concouru à la composition de cet ouvrage unique, où l'érudition la plus étendue et la plus sûre se

cache sous les grâces de l'esprit et de la bonne humeur, et où la verve éloquente et parfois comique du narrateur ne laisse pas au lecteur séduit le temps de remarquer quelques fautes de goût et des incorrections qu'on pourrait prendre pour d'heureuses négligences. Le *Médecin des Pyrénées*, épisode satirique et critique, où l'auteur a voulu glorifier son père, est une invention des plus heureuses, digne de Cervantès.

Bordeu est un de nos bons écrivains, et le premier à coup sûr de ceux que la médecine a donnés à la France. Nul plus que lui, depuis Montaigne, n'a tant honoré la Gascogne. Et il faut le reconnaître, jamais la Gascogne n'a été mieux louée. L'homme du Midi prend sa revanche des gens du Nord qui l'ont persécuté, calomnié, tout fait pour l'avilir, et il met les rieurs de son côté. Combien d'écrivains célèbres qui n'ont pas le quart de son mérite! Si on lisait encore dans nos écoles de médecine, les œuvres de Bordeu devraient être le bréviaire des étudiants et des maîtres. Et si nos littérateurs étaient plus curieux, cet écrivain de race prendrait rang parmi les premiers de la langue.

Dans cet ouvrage de critique historique, Bordeu vida son carquois ; et ses ennemis, criblés de traits, n'osèrent renouveler leurs attaques. Il n'est plus question d'eux dans ses *Recherches sur le tissu muqueux* (1767), où ce grand physiologiste, doué au plus haut degré de l'instinct de la chair humaine, cherche à démêler la trame primitive et comme la gangue de tous les organes. Malgré les erreurs inévitables qu'il contient, malgré les conclusions prématurées d'une analyse imparfaite, cet essai est de tous les écrits de l'auteur celui qui a le mieux préparé les voies à l'anatomie générale.

En 1775, parut le premier volume de ses longues et patientes *Recherches sur les maladies chroniques*,

fondées sur un nombre infini d'observations. Tout Bordeu est dans ce livre, qu'on peut considérer comme son testament médical. C'est là surtout qu'on le voit préoccupé d'enchaîner, pour ainsi dire, la pathologie à la physiologie, et de ramener les affections chroniques au type des maladies aiguës. C'est là qu'il montra de quelle ressource sont les eaux minérales, quand il s'agit de détruire un mal invétéré et de refaire l'économie délabrée. Qu'importe qu'il y ait dans cet ouvrage des erreurs et des paradoxes ; les vues d'un tel esprit sont fécondes, même quand il ne voit pas juste. Le besoin impérieux qu'il a de généraliser le pousse à conclure prématurément ; mais si son imagination est trop prompte, il a un instinct supérieur qui lui fait deviner, pressentir et entrevoir ce que d'autres seulement devaient voir et constater longtemps après lui et grâce à lui.

A la fin de ce livre sur les maladies chroniques, se trouve un morceau presque lyrique, intitulé *Analyse médicinale du sang*. C'est une protestation éloquente en faveur de la physiologie contre les empiètements de la physique et de la chimie. Avec ce sentiment profond de la vie, avec ce tact exquis des phénomènes vitaux, aiguisé par l'observation et l'expérience, Bordeu se défie des sciences auxiliaires ou accessoires, qui n'ont que des rapports indirects avec le monde organique. Pour lui, tout se réduit dans l'animal vivant au mouvement et à la sensibilité ; mais toutes les parties de l'organisme se meuvent et sentent. Les nerfs, organes spéciaux du mouvement et de la sensibilité, n'en ont pas le monopole exclusif ; ils généralisent et coordonnent. Les sensations internes sont la manifestation de la vie intime ; la conscience de cette vie n'est pas renfermée dans le crâne et dans l'épine dorsale, étuis du cerveau et de la moelle. Il y a un autre système

nerveux qui n'est pas niché dans le canal vertébral, ni dans la boîte osseuse qui le surmonte ; c'est celui du grand sympathique, par lequel communiquent les entrailles, les viscères. C'est ce système nerveux viscéral que Bordeu a voulu mettre en relief dans la théorie ingénieuse du trépied vital, constitué par l'estomac, le cœur et le cerveau. Le diaphragme est le centre phrénique de cette sensibilité, ou mieux de cette vie intérieure, viscérale, animale, qui rayonne dans la région épigastrique, et par le plexus solaire s'étend à toute l'économie.

Bordeu fit soutenir cette doctrine, renouvelée des anciens, avec toutes les ressources de la science moderne, par son parent et ami Louis de Lacaze, docteur de la Faculté de Montpellier, médecin ordinaire de Louis XV, physiologiste ingénieux, auteur de quelques bons ouvrages sur l'homme physique et moral, et d'un traité d'éducation fondée sur la connaissance de la nature humaine. Nul n'entra plus avant dans la pensée de Bordeu ; nul ne comprit mieux que lui que l'idée fondamentale de ce rare génie, était de réhabiliter la chair vivante dans toutes ses parties, dans tous ses éléments, de montrer que la vie est partout dans la matière organique, et qu'il faut la poursuivre dans tous les tissus de l'économie animale, pour la bien connaître à tous ses degrés. Aussi se préoccupait-il moins de la hiérarchie que de l'union, de l'unité, de l'harmonie, du concert de tous les organes et de toutes les molécules organiques pour la production de la vie. Comment s'étonner qu'il ait donné tant d'importance au système viscéral, qui est le centre de la nutrition, c'est-à-dire de la fonction vitale par excellence, de la condition même de la vie ? Ce n'est pas lui qui s'avisera de séparer les liquides des solides, comme les écoles qui l'avaient précédé. Il sait que tout vit, agit, travaille dans le corps,

et que cette action incessante de toutes les molécules organiques est la vie même.

Voici ce qu'il dit pour peindre cette activité sans repos : « Le sang n'est aux yeux d'un médecin qu'une masse de chair fondue ou coulante, une sorte de gelée, un amas de suc nourricier semblable, à bien des égards, à la partie d'un œuf qu'on appelle le blanc. » Cet aliment liquide et plastique, toujours en mouvement, est contenu dans des vaisseaux et leurs dernières ramifications et dans le tissu spongieux des parties. Cette chair coulante s'étend de ces ramifications jusqu'aux gros couloirs, où elle forme un torrent auquel toutes les portions de chair vivante et mobile se rencontrent et viennent aboutir ; d'où enfin elles repartent pour aller retrouver le tissu des parties solides, se recoller à elles et à leurs interstices, refaire un même corps avec elles.

L'*Analyse médicinale du sang*, qui forme la sixième partie des *Recherches sur les maladies chroniques*, fut le dernier écrit de Bordeu. Fatigué d'une profession qu'il exerça avec trop de désintéressement, harcelé par la haine sourde de ses rivaux, menacé par les atteintes d'une goutte vague, privé de ces joies que procure la famille, il essaya en vain dans un dernier voyage aux Pyrénées de recouvrer les forces du corps et la sérénité de l'esprit par l'usage de ces eaux qui lui doivent leur réputation ; frappé d'apoplexie la nuit du 23 novembre 1776, il passa doucement du sommeil à la mort. Le mois suivant, le *Journal de médecine* annonçait cette nouvelle en des termes malveillants, qui prouvent jusqu'à quel point les docteurs de la Faculté en voulaient à ce confrère illustre, qui, outre une renommée acquise par d'admirables travaux et une pratique heureuse, avait eu le rare courage de prendre parti pour le Collège de chirurgie contre la Faculté de méde-

cine. Bouvart, son ennemi implacable, dit ce mot atroce que l'histoire a retenu : « Je n'aurais pas cru qu'il fût mort horizontalement. »

La haine est clairvoyante. Les ennemis de Bordeu, Bouvart tout le premier, connaissaient la valeur de ses écrits, et pressentaient la ruine du système échafaudé par les partisans des petits procédés empruntés à la physique, à la chimie, aux mathématiques. Ils voyaient que les plus ingénieux calculs et les plus minutieuses expériences ne pouvaient tenir contre les vues supérieures d'un homme qui demandait le secret de la vie à la vie même, qui connaissait à fond l'organisme et les organes, qui affranchissait la médecine des pratiques et des méthodes étrangères à l'art de guérir, qui n'admettait que l'observation et l'expérience, aidées de l'induction et de l'analogie, et dont le vif génie, heureusement complexe, rappelait à la fois Hippocrate, Asclépiade, Van-Helmont, Sydenham et Stahl. Ils ne se trompaient nullement dans leurs appréhensions. C'est de Bordeu qu'émane toute l'école moderne, vitaliste et organique, celle qui a ramené l'étude de l'homme sain ou malade à la connaissance de la nature humaine, en chassant à jamais du domaine médical les hypothèses et les entités d'école.

Une autre considération qu'il ne faut pas oublier, pour expliquer ces ressentiments féroces, c'est que la plupart des hommes qui courent la même carrière obéissent plus volontiers à leurs intérêts et à leurs passions qu'à des principes. Or les rivalités d'école ne sont pas moindres que les rivalités de profession. Les compétitions de doctrine sont peu de chose à côté des préjugés de clocher. Théophraste Renaudot eut moins contre lui son génie entreprenant et ses fondations utiles que sa provenance

de la Faculté de Montpellier. Cette Faculté qui, pendant des siècles, fournit des médecins aux rois de France, n'entretenait pas de bons rapports avec celle de Paris. Et bien que la Faculté de Paris comptât au XVIIIe siècle des hommes qui lui ont fait grand honneur, entre autres Sénac et Lorry, il était dur et mortifiant pour elle de ne pouvoir opposer aucun des siens à des hommes tels que Bordeu et Astruc, qui apportèrent de Montpellier dans la capitale, l'un, son merveilleux génie, l'autre, son prodigieux savoir, qu'il fit paraître dans ses ouvrages et dans la chaire de médecine du Collège de France. Lieutaud, médecin savant et judicieux, excellent anatomiste, fondateur de l'anatomie pathologique en France, comme Bonet et Manget le furent en Suisse, et Morgagni en Italie ; Lieutaud, membre de l'Académie des Sciences, de la Société royale de Londres, premier médecin du roi de France, sortait de la Faculté d'Aix et avait passé par Montpellier. Beaucoup de médecins français exerçant à Paris venaient des facultés de province, particulièrement de celle de Reims. On sait à quelle condition ils pouvaient se livrer à la pratique : il fallait être inscrit au tableau, comme les avocats, après s'être rassis sur les bancs de la Faculté comme de simples étudiants.

Sous ce régime d'exclusion jalouse, les hommes de mérite sentaient tout le prix des institutions d'enseignement qui leur épargnaient l'ennui ou l'humiliation de nouvelles épreuves. Mais la Faculté faisait bonne garde, et elle usait de ses privilèges jusqu'à les faire consacrer par les tribunaux, surtout lorsqu'elle pouvait compter sur l'appui du premier médecin du roi. Winslow, le grand anatomiste, pensionnaire du roi de Danemark, converti au catholicisme par Bossuet, en 1691, fut accueilli par la Faculté de Paris, grâce à sa conversion, et fut reçu docteur le

4 octobre 1705. La protection de Duverney lui ouvrit l'Académie des Sciences et le Jardin royal. Cet étranger fit pour l'anatomie, en France, ce que Huyghens avait fait pour l'astronomie et la physique; avec cette différence que Winslow dut sa fortune moins à ses talents qu'à son changement de religion, tandis que le grand mathématicien hollandais renonça à sa patrie d'adoption lorsque la révocation de l'édit de Nantes l'eut mis en demeure d'opter entre ses fonctions officielles et sa conscience.

Winslow ne fit guère que des recherches anatomiques, sans perdre toutefois de vue la physiologie et la chirurgie. Il mourut le 3 avril 1760, à l'âge de quatre-vingt-onze ans. Il eut pour successeur au Jardin du Roi Antoine Ferrein, une des gloires de la Faculté de Montpellier, où il avait été reçu docteur en 1728, déjà connu à cette époque par les cours d'anatomie, de physiologie et de médecine qu'on l'avait prié de faire à Marseille pour les chirurgiens de l'hôpital des forçats. A peine nommé docteur, il eût la suppléance d'Astruc, qui donna sa démission de professeur pour continuer à Paris ses beaux travaux d'érudition. N'ayant pas été nommé à la chaire qu'il venait de disputer dans un concours, avec une grande supériorité, il vint lui aussi à Paris, où ses cours d'anatomie furent très suivis. Employé par le gouvernement, à deux reprises, comme chef du service sanitaire de l'armée en Italie et comme médecin-inspecteur des épidémies dans le Vexin français (1733-1735) ; il se fit recevoir licencié en 1736, et docteur en 1738. Il entra à l'Académie des Sciences en 1741, et l'année suivante il prit possession de la chaire de médecine du Collège de France, vacante par la mort de Nicolas Andry, docteur de la Faculté de Reims, puis de la Faculté de Paris, dont il fut doyen, et qui illustra tristement son

décanat par les prétentions ridicules qu'il afficha contre le Collège royal des chirurgiens. Les cours publics de Ferrein n'eurent pas moins de célébrité que ses cours privés. Il se servit de ses grandes connaissances en anatomie pour éclairer les difficiles problèmes de la physiologie et de la pathologie : bon expérimentateur, il eut à un très haut degré le tact physiologique et médical. Il est un de ceux qui ont le plus fait pour mettre hors de doute la sensibilité des viscères, et particulièrement du foie. Il eut aussi l'honneur d'introduire, un des premiers, l'enseignement de la chirurgie dans les cours publics de médecine, et se montra par là le digne disciple d'une faculté où la fondation mémorable de Chirac avait mis sur le même rang médecins et chirurgiens.

Ferrein mérite de vivre dans le souvenir des médecins, et par ses travaux, et par le zèle courageux avec lequel il sut défendre l'enseignement privé. Il était élève de Vieussens, le plus célèbre anatomiste de la Faculté de Montpellier, l'auteur de la *Névrographie universelle,* ouvrage admirable sur tout l'ensemble du système nerveux, en faveur duquel on pardonne à l'auteur ses théories physiologiques, empruntées au cartésianisme et aux chimistes. Vieussens ressemble beaucoup au médecin anglais Willis, tant par son anatomie du système nerveux que par ses théories chimiques sur l'acidité du sang. On connaît ses longs démêlés avec Chirac.

Pendant que Vieussens relevait à Montpellier la gloire des études anatomiques, un peu ternies depuis André Dulaurens, la Hollande portait ces mêmes études à un haut degré de perfection par les travaux de trois hommes qui l'ont également illustrée : Antoine Leuwenhoeck, Jean Swammerdam et Frédéric Ruysch.

Le premier transforma l'anatomie et ouvrit un nouveau chemin aux physiologistes, par l'application du microscope à l'examen des organes et des phénomènes organiques. On peut dire, sans métaphore, qu'il découvrit le monde des infiniment petits; et malgré ses illusions et ses erreurs, il n'est que juste de le ranger parmi les inventeurs et les observateurs les plus distingués. Il pouvait se vanter en effet d'avoir dérobé bien des secrets à la nature, à l'aide de ses instruments de précision et de ses ingénieuses expériences (1632-1723).

Le second est également renommé comme anatomiste et comme naturaliste. On lui doit la découverte des injections anatomiques, précieuses surtout pour la dissection des vaisseaux de toute nature, et l'invention du thermomètre pour apprécier la chaleur des malades et des animaux. L'excès de travail fit tomber ce laborieux investigateur de la nature dans l'hypocondrie, puis après dans l'illuminisme; et sa vie en fut abrégée (1637-1680). Il avait étudié l'anatomie sous Van Horne, en même temps que Reinier de Graef, son adversaire, disciple ardent de Sylvius, et qui laissa la réputation d'un grand anatomiste, bien qu'il soit mort à la fleur de l'âge. Swammerdam accusa son condisciple de s'être approprié les découvertes de leur commun maître; de Graef repoussa victorieusement cette accusation de plagiat, mais il mourut de chagrin pour l'avoir encourue.

Ruysch fut passionné de très bonne heure pour l'anatomie, et ne tarda pas à devenir le premier prosecteur de son temps. Il exerçait la chirurgie à Leyde, avec beaucoup de succès, et consacrait tous ses loisirs aux dissections. Son premier ouvrage sur les valvules et les vaisseaux lymphatiques attira sur lui l'attention des savants, et l'année qui suivit la publication de ce mémoire, il fut

nommé à la chaire d'anatomie d'Amsterdam; et pendant plus de soixante ans, il poursuivit ses recherches anatomiques. Il découvrit le moyen de préparer les cadavres de manière à les conserver indéfiniment, et il perfectionna l'art délicat des injections, si précieux pour les fines études d'anatomie. Le cabinet qu'il s'était formé par des préparations patientes passait pour une merveille. Le cza-Pierre le Grand, qui le visita en 1717, l'acheta pour la somme de 30,000 florins, et l'envoya à Saint-Pétersbourg. A cette époque, Ruysch approchait de quatre-vingts ans; il eut bientôt fait de reconstituer son musée. Il enseigna jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans; à la suite d'une fracture de la cuisse, il résigna ses fonctions, et mourut le 22 février 1731. Il était membre de l'Académie des curieux de la nature, de la Société royale de Londres, et de l'Académie royale des Sciences de Paris, où il avait succédé à Newton, comme associé libre.

La Hollande disputait alors à l'Italie la prééminence dans les études anatomiques. Bidloo, né à Amsterdam, en 1649, nommé professeur d'anatomie à la Haye, en 1688, fut appelé, en 1694, à la chaire d'anatomie et de chirurgie de Leyde, et continua de la remplir jusqu'à sa mort (1713). Il n'avait interrompu cet enseignement que pour donner des soins à Guillaume III d'Angleterre, qui l'avait nommé son premier médecin, et dont la mort, survenue en 1702, le rendit à ses occupations. Bidloo s'acquit une grande réputation par son *Anatomie du corps humain*, ouvrage magnifique, en un volume grand in-folio, dont les planches reproduisaient les dessins achevés de Girard de Lairesse. Guillaume Cowper s'appropria ce chef-d'œuvre par une contrefaçon audacieuse. Bidloo l'accusa de plagiat, et soumit la question à la Société royale de Londres. Il ne fut pas moins mortifié des cri-

tiques souvent injustes de Ruysch, lequel se plaisait à relever, dans ses cours publics, les erreurs ou les fautes de son émule.

La dispute ne tarda pas à prendre les proportions d'une querelle ; et les deux antagonistes, à bout de raisons, en vinrent aux injures les plus grossières.

Rien de plus commun que ces compétitions ardentes entre professeurs appartenant à des écoles rivales. De tout temps, les médecins ont fait comme les philosophes : les dissentiments qui divisaient les anciennes écoles de Cos et de Cnide, d'Alexandrie et de Pergame, sont bien connus. Chez les modernes, tous les pays possédant des universités ont vu de pareilles luttes entre savants : en Italie, Pise et Bologne ne sont pas plus d'accord que Padoue et Naples ; en Espagne, il y a une ardente émulation entre Alcala et Salamanque ; en France, l'animosité ne cesse point entre Montpellier et Paris ; en Angleterre, Oxford et Cambridge se disputent la prééminence ; en Belgique, c'est l'Université de Louvain qui, au nom de l'orthodoxie, prétend à l'hégémonie. L'Allemagne a ses grandes et ses petites universités, et l'émulation va jusqu'à l'antagonisme. Partout les savants se montrent aussi nerveux, aussi emportés que les poètes, et la pacifique Hollande n'échappa point, malgré son flegme, à cette loi fatale.

Il serait puéril de le dissimuler, les médecins n'ont jamais brillé par l'esprit de confraternité ; et ces dispositions peu bienveillantes ont porté les écoles à s'entredéchirer par des sentiments de jalousie et d'envie. C'est ainsi que la science elle-même, qui, selon l'image du poète, élève l'esprit jusqu'aux hautes régions de la sagesse, par la sérénité de la raison éclairée, ramène la plupart des savants à ces luttes de l'arène, qui déshonorent la pro-

ession et amusent la galerie. Les théologiens eux-mêmes, en dépit de leurs lumières surnaturelles et de la charité obligatoire, ont prouvé maintes fois que la fraternité n'est qu'un mythe. Quelqu'un a dit avec raison qu'on ne pèche jamais par excès de charité.

Bidloo s'est illustré autrement que par ses disputes bruyantes avec son adversaire Ruysch et son plagiaire Cowper. Il a contribué aux progrès de l'anatomie, et grâce à ses recherches expérimentales sur les nerfs, il a beaucoup fait pour combattre la chimère d'un prétendu fluide nerveux, hypothèse commode et dangereuse, que la médecine doit aux physiciens. A tous ces titres, ajoutons que Bidloo fut le maître de Boerhaave, et répétons que Boerhaave, chef incontesté de l'école hollandaise, a établi la domination de cette école dans la plus grande partie de l'Europe, pendant un siècle, et au delà.

L'Université de Leyde, la plus libérale et la plus hospitalière de l'Europe, vit ainsi récompenser son désintéressement par une gloire sans pareille ; et grâce à son exemple, à son ascendant, à son influence, la médecine occidentale arriva, sinon à l'unité doctrinale, du moins à l'unité d'institutions. C'est un résultat considérable.

Sans doute la valeur d'un enseignement dépend de ceux qui le donnent et de ceux qui le reçoivent ; mais, comme les talents sont rares, et chez les maîtres, et parmi les étudiants, il est bon que la moyenne des intelligences trouve des garanties suffisantes d'instruction dans l'organisation du matériel et des ressources. Rien n'est plus difficile à recruter que le personnel enseignant ; mais, à défaut de professeurs illustres, une faculté peut vivre et suffire aux besoins de la pratique, si elle offre aux étudiants

toutes les ressources qu'exige l'étude complexe et encyclopédique de la médecine. C'est par là que l'esprit positif des Hollandais servit utilement l'art de guérir, en instituant les chaires indispensables et ces établissements où l'on peut voir et toucher tout ce qui se démontre : officicines, jardins botaniques et zoologiques, collections de plantes et d'animaux, conservés par des procédés ingégieux, amphithéâtres d'anatomie, laboratoires de physique, de chimie, de physiologie, salles d'observation, d'expérimentation et d'expertise, bref tous les moyens d'étudier pratiquement l'homme physique et moral, les maladies et les procédés de traitement.

Tout ce travail d'organisation, commencé dès la seconde moitié du XVII[e] siècle, se poursuivit au XVIII[e], et fut mené si loin, que nous n'avons plus qu'à perfectionner l'œuvre admirable de nos prédécesseurs. C'est à ce point de vue de la fondation et du progrès des institutions utiles qu'il convient de se placer pour bien apprécier les services de quelques hommes actifs, laborieux, patients, qui ont moins servi l'art par le génie profond et créateur, que par des fondations et des institutions durables. Ces serviteurs utiles n'excitent pas toujours l'admiration, que le vulgaire accorde volontiers aux brillants inventeurs de paradoxes, mais ils commandent aux honnêtes gens la considération et le respect, avec la reconnaissance.

Ce qui reste aujourd'hui des théories mécaniques de Frédéric Hoffmann se réduit à bien peu ; mais nul ne lui contestera la gloire d'avoir fondé la réputation et démontré l'utilité de la plupart des sources minérales et thermales d'Allemagne. De même Haller et Van-Swiéten, les plus illustres des disciples de Boerhaave, ont eu de leur vivant une renommée peut-être au-dessus de leur mérite, quelque grand qu'il fût ; mais on ne saurait contester à l'un et à

l'autre la gloire d'avoir fondé d'une manière durable la physiologie expérimentale et la médecine clinique.

Albert de Haller appartient plutôt à la catégorie des prodiges qu'à celle des grands hommes. Comme Linnée, son contemporain, avec lequel il offre plus d'un point de ressemblance, il eut le génie de la classification et de la nomenclature, et il porta dans ses immenses et volumineux travaux la précision et la régularité d'un instrument enregistreur. Il eut plus d'amplitude que de grandeur, plus d'envergure que d'originalité. Figure imposante à coup sûr, mais sans grand relief. Beaucoup d'étoffe et peu de physionomie. Une puissance extraordinaire d'absorption et même d'assimilation, mais une originalité médiocre, une conception faible, une compréhension où l'abondance des souvenirs l'emporte sur l'esprit de discernement. Les traits du visage ne démentent point l'homme : cette large face, calme, placide, épanouie, annonce plutôt un athlète qu'un héros de l'intelligence. Ce masque un peu plat est celui d'un bon Suisse, croyant, rangé, économe, patient, persévérant, industrieux, positif et pratique, conservateur plutôt que novateur.

Il naquit à Berne, le 16 octobre 1708. A l'âge de huit ans, il dressait déjà de longues listes de mots grecs, hébraïques et chaldaïques ; à dix ans il faisait des vers latins et allemands contre son précepteur. A douze ans, il avait extrait les dictionnaires de Moréri et de Bayle. A treize ans, il resta orphelin et presque sans fortune. Malgré son penchant pour les lettres, il céda à son goût pour la médecine, et alla l'étudier à Tubingue, en 1733. Sous la direction de son maître Duvernois, il réfuta, dès l'année suivante, une erreur anatomique d'un professeur de l'Université de Halle. En 1725, il se rendit à Leyde, et profita

beaucoup des leçons de Boerhaave, d'Albinus et de Ruysch, dont le cabinet de pièces conservées le ravit d'admiration. Il fut reçu docteur à dix-huit ans, un peu tôt, même pour cette époque où les docteurs de vingt ans n'étaient pas rares. Il passa ensuite en Angleterre, et se perfectionna dans la pratique médicale et chirurgicale, guidé par des hommes remarquables, entre autres Douglas et Cheselden.

En France, il fut accueilli par Geoffroy, Jussieu, Le Dran, chirurgien et opérateur célèbre, et plus particulièrement par l'anatomiste Winslow, qu'il se proposa pour modèle, comme un observateur affranchi de tout système. Son séjour à Paris se trouva abrégé par l'indiscrétion d'un ouvrier, qui le dénonça à la police pour l'avoir surpris disséquant dans sa chambre. Haller s'enfuit après s'être caché quelque temps, de peur des galères, dit-il lui-même, en exagérant sans doute. A son retour en Suisse, il suivit avec assiduité les leçons de Jean Bernouilli, qui enseignait les mathématiques à Bâle. Rentré à Berne, il fit de la médecine pratique avec succès. Jusqu'en 1736, il fut attaché à un hôpital de la ville. Dès 1734, il démontrait l'anatomie dans un amphithéâtre que les magistrats avaient fait construire exprès. Il menait de front la clientèle, la pratique de l'hôpital, les dissections, la poésie et la bibliographie. En 1735, ayant été nommé directeur de la bibliothèque publique, il dressa un catalogue raisonné de tous les livres, et classa dans un nouvel ordre plus de 3,000 médailles avec une table chronologique. En 1736, il quitta Berne pour l'Université de Gœttingue, où il se chargea d'un triple enseignement : anatomie, chirurgie, botanique. Il prit pour texte de ses leçons les *Instituts de médecine* de Boerhaave. Ses commentaires étant fort goûtés de ses auditeurs, il les publia en 1739, en six volumes in-12.

Le disciple adopta entièrement la doctrine mécanique

du maître; mais il n'a pas su lui emprunter cette forme simple, rapide et lumineuse, qui est le seul ornement compatible avec la science. Cette prose sèche et obscure est encore ralentie par une érudition surabondante; et le fond ne dédommage pas toujours le lecteur.

Haller se délassait de ses travaux sédentaires par des herborisations dans les Alpes, où il eut souvent pour compagnon son ami Gesner l'humaniste, professeur d'éloquence et bibliothécaire de l'Université de Gœttingue. En 1742, il publia la classification méthodique de la flore helvétique, en deux volumes in-folio avec de belles planches, suivant l'ordre naturel, adopté par Boerhaave, et recommandé par lui-même dans un manuel de botanique, publié en 1736. Il travailla quatorze ans à ce grand ouvrage, dont la partie historique et bibliographique abonde en renseignements utiles et curieux. De 1743 à 1753, Haller publia un atlas d'anatomie, contenant la représentation exacte de quelques organes particuliers et de tout le système artériel. En 1745, il donna un ouvrage sur les monstruosités, dont le programme avait paru en 1735. Ses mémoires et opuscules sur l'anatomie sont innombrables.

Même fécondité et même richesse en ce qui concerne la physiologie. Les *Instituts de médecine* de Boerhaave, savamment commentés, servirent de texte pendant quinze ans aux leçons de Haller. Ces préleçons, comme on disait alors, grâce aux notes, aux réflexions et aux additions du commentateur, formaient un répertoire où beaucoup puisaient, où d'autres trouvaient à redire. Parmi ces censeurs, deux surtout montrèrent une grande animosité : Nortwidk, médecin de Leyde, et bon anatomiste; et Hamberger, professeur à Iéna. L'auteur incriminé répondit à ses adversaires sans amertume, et poursuivit ses recherches.

En 1747 parurent les *Premiers Éléments de la physio-*

logie, ouvrage complet, malgré sa brièveté, et qui est resté jusqu'au commencement de ce siècle le meilleur des manuels pour l'enseignement. Ce livre mémorable doit être considéré comme l'introduction à la grande physiologie, qui parut de 1757 à 1766, en huit gros volumes in-4°. Ce monument de patience et d'érudition laborieuse est une véritable encyclopédie, un inventaire de tout ce qui était acquis au moment de la publication. Cette vaste compilation est peut-être de tous les écrits innombrables de ce savant homme celui qui donne la plus exacte idée de cet esprit curieux, patient, méthodique, beaucoup plus porté à décrire et à classer qu'à raisonner. Il n'y a dans ce volumineux recueil ni doctrine ni système ; les faits et les citations d'auteurs y tiennent toute la place. Cet observateur infatigable, cet érudit consciencieux, se montrait plus que sobre de raisonnements par respect pour la raison. Du fameux précepte de Buffon : « Amassons des faits pour nous faire des idées, » il ne suivait à la lettre que la première partie. Il peut passer pour le chef de cette école si nombreuse d'expérimentateurs, qui consignent sévèrement la raison à la porte de leur laboratoire. Contents d'enregistrer, ils laissent à d'autres la satisfaction de penser et de conclure. Cette abnégation ne va pas toujours avec la modestie.

En composant cette œuvre fondamentale, Haller doit s'être souvenu du grand ouvrage de Galien, sur l'usage des parties, c'est-à-dire, sur les fonctions des organes, ainsi que semble le prouver le dessein qu'il eut vers la fin de sa vie de refondre sous un titre analogue ce grand travail d'un demi-siècle. La régence de Hanovre ne pouvait mieux rencontrer en confiant à Haller la surintendance de l'Université de Gœttingue. Outre la Société royale des Sciences et le journal littéraire de cette ville, Haller fonda ou orga-

nisa tous les établissements utiles aux sciences naturelles et médicales, avec beaucoup d'ordre et d'esprit pratique.

Au bout de dix-sept ans de professorat, après avoir monté et mis en mouvement cet outillage, qui fonctionnait à merveille, il songea à la retraite, et obtint en 1753 de rentrer en Suissse. Sa ville natale le combla d'honneurs, et utilisa ses talents de savant et d'administrateur. Cet homme si tempérant, qui, étant encore tout jeune, avait renoncé à l'usage du vin, de peur de l'ivresse, et dont la vie semblait soumise à une règle inflexible, ne sut jamais se modérer dans le travail. Il vivait littéralement dans sa bibliothèque, il y couchait, y prenait ses repas. C'est là qu'il se livra sans réserve à sa passion favorite, lisant et écrivant sans repos, compilant avec une patience rare ces prodigieux *Répertoires historiques et bibliographiques d'anatomie, de botanique, de médecine pratique et de chirurgie,* formant en tout dix énormes volumes in-4°, auxquels on peut joindre l'édition refondue et considérablement augmentée de la *Méthode pour étudier la Médecine,* de Boerhaave, in-4°, et le *Recueil de dissertations anatomiques,* en sept volumes in-4° (1745-1751).

Mais à quoi bon essayer d'énumérer les écrits de Haller? Ils forment à eux seuls une bibliothèque dont le catalogue ne renferme pas moins de cent cinquante articles, sans compter les œuvres littéraires et les ouvrages d'économie politique. Peu d'auteurs ont écrit autant que lui, et jamais médecin, depuis Galien, ne se montra si fécond en productions de tout genre. La variété de ses travaux était son principal délassement. Sa vieillesse prématurée fut encore avancée par les maladies graves, qui ruinèrent son tempérament robuste. Il mourut épuisé à l'âge de soixante-neuf ans, le 12 décembre 1777, laissant une place vacante dans toutes les académies et sociétés savantes de l'Europe.

Une curiosité insatiable, une mémoire prodigieuse, une puissance extraordinaire de travail, un esprit tout objectif et pratique, un goût irrésistible pour la description et la classification : telles furent les principales aptitudes de cette intelligence encyclopédique. Il doit être considéré comme le dernier des médecins qui peuvent prétendre à l'universalité des connaissances.

Ce caractère disparaît avant la fin du XVIII[e] siècle. Leibnitz en a été le type le plus achevé chez les modernes. Les accroissements de toutes les branches de la science, et la division du travail, qui en est la conséquence forcée, semblent peu favorables à la formation de ces esprits qui savaient toutes choses et qu'on appelait universels dans le passé.

On a vu que, par ses disciples, Boerhaave continua son empire sur la médecine européenne durant près d'un siècle. Ses deux commentateurs se partagèrent, pour ainsi dire, le monde germanique. Haller règna sur l'Allemagne, et Van Swieten en Autriche. L'un et l'autre eurent de dignes successeurs qui les représentèrent, en les continuant, bien au delà des premières années de ce siècle.

Gérard van Swieten appartenait à une grande et opulente famille de Hollande. Il naquit à Leyde, le 7 mai 1700. Un goût précoce pour les sciences et pour les lettres fut le premier signe de ses talents. Resté orphelin, il parvint à suivre sa vocation malgré des tuteurs négligents ; leur incurie l'obligea de devenir lui-même son propre maître. A seize ans, ayant terminé ses humanités, il alla étudier la philosophie à Louvain, et à la fin du cours, il obtint la premier rang. Suivant son inclination pour la médecine, il revint à Leyde et commença ses études sous Boerhaave, le maître incomparable. Au bout de sept ans, il reçut les

honneurs du doctorat ; et, comme les hommes d'un grand mérite, il se mit à travailler avec une ardeur nouvelle après avoir parcouru le cercle des études académiques.

Boerhaave, qui depuis longtemps le traitait comme son fils, et qui voyait en lui l'héritier de sa doctrine et de sa gloire, se vit obligé de modérer sa passion pour le travail. Il ne cessa de lui prodiguer ses conseils, ses lumières, et les trésors d'un savoir et d'une expérience qu'on admirait dans ses leçons et dans ses écrits. Pendant vingt ans, Van Swieten profita des avantages d'une amitié si précieuse, et s'en montra toujours digne. Il professa lui-même avec un tel succès, que son mérite lui attira l'envie. Ses ennemis réclamèrent contre lui l'application rigoureuse des lois de l'État. Comme il était catholique, et incapable de s'avilir par des concessions honteuses, il se vit réduit à descendre de sa chaire, et poussa la générosité jusqu'à protéger ses persécuteurs menacés par la jeunesse irritée. Il consacra ses loisirs à la composition d'un savant commentaire sur les *Aphorismes* de Boerhaave. Il arrivait à la fin du second volume de ce grand ouvrage, lorsque l'impératrice Marie-Thérèse d'Autriche le pressa de venir se fixer à sa cour, où elle lui offrait une position brillante. Malgré sa modestie et son amour de l'étude, Van Swieten ne put décliner une offre si flatteuse. Il quitta Leyde, et arriva Vienne, le 7 juin 1745.

Devenu premier médecin de la cour impériale, comblé d'honneurs et de titres, enrichi par la munificence de la souveraine, il déploya un nouveau zèle pour la science. Voulant introduire des réformes urgentes dans la Faculté de médecine de Vienne, il prêcha d'exemple, et trouva le temps de remplir lui-même les pénibles fonctions de professeur. L'Université se transforma sous la direction de cet homme de bien, dont nul ne contestait les talents, la

capacité, le savoir étendu, et dont chacun appréciait les vertus. Il excellait à discerner le mérite, et à le mettre en lumière. Tous les esprits distingués s'associèrent à cette œuvre de rénovation ; et non seulement des bâtiments nouveaux furent construits pour la commodité des études de tout genre, mais ces études mêmes se trouvèrent régénérées par le matériel et le personnel de l'enseignement. On peut dire que la rénovation fut complète, et qu'elle se fit sans bruit, sans éclat, comme toutes les réformes durables. François I[er] et Marie-Thérèse récompensèrent dignement tant de services, en faisant placer en 1763, dans le grand amphithéâtre de l'École de médecine, le portrait du réformateur, avec une inscription commémorative d'une belle simplicité.

Avant lui, la Bibliothèque impériale était un riche dépôt de livres, mais les lecteurs ne pouvaient faire des extraits ni prendre des notes. Nommé directeur de cette collection précieuse, Van Swieten l'ouvrit libéralement à tous les curieux, et il n'oublia rien de ce qui pouvait faciliter le travail. Observateur rigide des lois et des règlements, il veillait partout au maintien de l'ordre, et ne tolérait point les abus, pas plus qu'il ne souffrait le mensonge. Aussi l'aimait-on pour sa sincérité et sa droiture inflexible, malgré sa sévérité ; et son autorité à peu près absolue ne rencontrait point d'opposants. On le savait animé du plus pur amour de la vérité, et tout dévoué au bien public ; et l'on admirait la souveraine dont le discernement avait choisi un tel homme pour l'œuvre ardue de la réformation des études. Il était comme le surintendant des sciences et des lettres. Aussi ne déclina-t-il aucune des charges dont il fut investi par la confiance impériale ; et toujours à la hauteur de sa tâche, il déploya dans les dernières années de sa vie la même ardeur, la même activité. Rien ne fut

capable d'interrompre ses travaux; mais le tempérament le plus robuste ne résiste pas à l'excès de fatigue. En 1769, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter trois ans après. A la fin de mars 1772, il fut obligé de se préoccuper sérieusement d'un état qui devenait grave. Il succomba, le 18 juin de la même année, à Schœnbrünn, avec la résignation tranquille d'un croyant, à l'âge de soixante-treize ans. Marie-Thérèse voulut que son corps fût enterré dans une chapelle des Augustins de Vienne, réservée à la sépulture des héros; et elle lui fit ériger dans une des salles du palais de l'Université une statue dont l'inscription renferme dans sa brièveté le plus bel éloge du mort. L'impératrice rend simplement hommage à son savoir et à sa probité.

Van Swieten, dont la vie fut si bien remplie, laissa deux grands monuments de sa gloire. Le premier est son docte *Commentaire des aphorismes de Boerhaave sur la connaissance et le traitement des maladies*, l'un des meilleurs ouvrages classiques de la médecine, auquel il faut joindre un *Traité des maladies qui règnent communément dans les armées*. Le second est cette incomparable école clinique de Vienne, qui, née de celle de Leyde, a fini par l'éclipser et a servi de modèle à toutes les autres institutions du même genre, grâce auxquelles l'enseignement de la médecine pratique s'est transformé dans toute l'Europe, avant la fin du XVIIIe siècle.

C'est à cet enseignement fondamental que l'école de Vienne a dû sa haute réputation. Les hommes illustres qui l'ont soutenue avec tant d'éclat, se rattachaient tous à Boerhaave, dont la méthode porta ses meilleurs fruits en Autriche, grâce à ses fidèles disciples.

Antoine de Haën, qui partage avec Van Swieten la gloire d'avoir fondé cette école fameuse, était né à la Haye, en 1704. Il fut un des élèves les plus distingués de l'Université de Leyde, un des favoris de Boerhaave. Il jouissait d'une excellente réputation comme praticien dans sa ville natale, lorsque son compatriote van Swieten l'appela auprès de lui comme coopérateur de la réforme des études médicales et de l'exercice de la médecine en Autriche. C'est en 1754, que de Haën s'établit à Vienne, dans les conditions les plus avantageuses. Il inaugura aussitôt cette clinique célèbre, dont il nous a laissé un monument impérissable dans sa *Méthode de traiter les maladies*, un des plus beaux livres de médecine pratique du dernier siècle. Ce grand praticien était un esprit très cultivé et très indépendant, ainsi que le prouvent ses écrits sur l'inoculation et ses thèses de physiologie contre le système de Haller. Son érudition était solide et choisie, et il savait en user avec à-propos, soit dans sa chaire, soit au lit du malade. A la mort de van Swieten, il lui succéda dans sa charge de premier médecin de l'impératrice et de directeur de l'enseignement et de l'exercice de la médecine. Il mourut le 5 septembre 1776, avec la réputation d'un praticien et d'un observateur hors ligne.

A côté de lui brillait un homme beaucoup plus jeune, que ses talents et la protection de van Swieten poussèrent rapidement aux grandes charges. Né à Sulgau, en Souabe, le 21 février 1731, reçu docteur en 1757, à Vienne, Antoine Stoerk fut nommé bientôt après professeur de médecine au grand hôpital et médecin de l'empereur en 1760. Il remplaça van Swieten dans quelques-uns de ses emplois, et ne cessa de mériter et de recevoir de nouveaux honneurs jusqu'à sa mort, qui arriva en 1803. Il est moins célèbre par ses écrits que par l'usage qu'il fit de

quelques plantes toxiques pour le traitement de certaines maladies réputées incurables. Il maniait avec une rare dextérité la ciguë, l'aconit, le datura stramonium, la jusquiame, le colchique ; et il introduisit un des premiers dans la médecine clinique la méthode expérimentale, ou mieux l'expérimentation. Il aimait la thérapeutique active. La science des poisons végétaux lui est redevable d'un très grand nombre de faits et d'observations qui n'ont pas été perdus pour la toxicologie.

Son contemporain Stoll était, comme lui, né en Souabe, en 1742. Il eut pour premier maître son père, habile chirurgien. Elevé par les Jésuites, il entra dans leur société en 1761. A la fin de ses études à Ingolstadt, il fut nommé professeur d'humanités dans l'Université de Hall en Tyrol. Il fut disgracié pour avoir voulu réformer la méthode d'enseignement du grec et du latin. Les hommes qui sont en possession de diriger les études se montrent rarement favorables aux réformes dont ils n'ont pas eu l'initiative. De là tant de lenteur dans les progrès de la pédagogie. Stoll savait trop bien les langues anciennes pour s'endormir dans la routine. Il fut remercié parce qu'il devenait gênant. Du reste, il était trop supérieur pour s'incliner docilement devant l'arbitraire. Ayant eu connaissance de quelques articles secrets de la Société de Jésus, il rentra dans le siècle en 1767, et suivit sans dévier sa vocation véritable.

Il commença ses études médicales à Strasbourg. Attiré à Vienne par la réputation d'Antoine de Haēn, il fut reçu docteur en 1772. Bientôt après, il reçut du gouvernement la mission d'aller étudier en Hongrie quelques maladies épidémiques. De retour à Vienne, il suppléa de Haën, et ne tarda pas à lui succéder dans sa chaire de médecine clinique. Grand praticien, et profond

observateur, Stoll donna un puissant relief à l'enseignement pratique de l'art de guérir. Il reprit avec un éclatant succès les idées de Baillou et de Sydenham sur les rapports des maladies avec les saisons et l'état de l'atmosphère. Il n'y a point de médecin qui ait jamais plus fait pour établir sur des bases solides la doctrine des constitutions médicales, et qui ait mieux apprécié l'influence des causes extérieures. Il excelle surtout à peindre la nature avec une fidélité surprenante, de telle sorte qu'il est impossible de ne pas reconnaître les affections qu'il décrit, tant ses tableaux sont animés et ressemblants. Non content de dessiner le caractère des maladies en traits saillants, il institue le traitement avec beaucoup de sagesse; et même de nos jours, dans les écoles où se conserve le respect de la tradition, les méthodes curatives de Stoll sont enseignées et appliquées avec grand profit pour les malades et pour les jeunes gens qui suivent les cliniques.

Dans tous ses écrits, même dans ceux qui n'ont point pour objet la médecine, on trouve une supériorité d'esprit et une maturité d'autant plus remarquables, que ce grand médecin mourut à l'âge de quarante-quatre ans, le 22 mars 1788. Son expérience pouvait s'accroître ; mais sa renommée était faite.

A ne considérer que l'influence de sa pratique et le succès de ses œuvres, il peut passer pour le plus illustre de cette pléiade éclatante de l'école de Vienne. Rival de Pringle et de Huxham dans la théorie des constitutions médicales, il mérita d'être comparé à Sydenham pour la sagesse de sa pratique ; et il ne fit pas moins pour l'illustration de l'école à laquelle il appartenait que n'avait fait Boerhaave pour celle de Leyde. La clinique de Stoll se composait de douze lits. Ce ne sont pas les grands hôpitaux qui font les maîtres praticiens, ni les vastes amphi-

théâtres, les bons professeurs. Quarin, son émule, qui fut pendant vingt-huit ans médecin en chef du grand hôpital de Vienne, n'a pas laissé à beaucoup près un nom aussi glorieux.

De tous les modernes, Sydenham et Stoll sont ceux qui ont exercé sur la médecine pratique l'influence la plus heureuse et la plus durable. Cependant les médecins anglais de l'école de Sydenham n'ont pu empêcher la révolution opérée par Brown, pas plus que les praticiens allemands de l'école de Stoll n'ont pu conjurer la réforme radicale de Hahnemann. Tant il est vrai que l'esprit révolutionnaire, en toutes choses, est le caractère dominant du xviiie siècle.

L'homœopathie est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en parler avec quelque détail. On sait qu'elle consiste essentiellement dans la substitution d'une maladie artificielle à la maladie existante, par des remèdes d'une grande efficacité, administrés à doses impondérables. Si l'on écarte les nuages qui obscurcissent le système, on trouvera au fond une doctrine qui n'était pas inconnue à Hippocrate, une méthode thérapeutique fondée sur l'usage expérimental des poisons, et un effort très méritoire pour arracher la médecine pratique aux entreprises de la chimie et à la polypharmacie, à l'abus des remèdes.

La révolution dont Brown se fit l'apôtre n'a rien de mystique ; elle ressemble en tout à celui qui l'a faite. C'était un homme extraordinaire, et qui rappelle en bien des points Paracelse. Il naquit dans une pauvre famille de Buncle, village du comté de Berwick, en Ecosse. Il commença par être apprenti tisserand ; mais telle n'était pas sa vocation. Il entra à l'âge de seize ans à l'école de

Dunse, où il fit des progrès rapides, quoiqu'il fût obligé de travailler de ses mains pour se procurer la subsistance. Bientôt il devint sous-maître de sa classe. Il essaya du métier de précepteur, et ne tarda pas à y renoncer. Il étudia simultanément à Edimbourg la philosophie et la théologie. Le résultat de ces études parallèles fut l'incrédulité.

L'étude de la médecine le tentait, mais il était sans ressources. De 1758 à 1759, il se vit obligé de reprendre, pour vivre, ses fonctions de sous-maître. Revenu à Edimbourg, il se mit à traduire en latin les thèses des candidats aux examens. Assuré de vivre par ce travail, il sollicita et obtint des professeurs la faveur de suivre pour rien leurs leçons. Il en profita si bien, que d'étudiant il passa maître; au lieu de traduire les thèses qu'on lui présentait, moyennant quelques guinées, il en composa de son crû sur toute sorte de sujets. Ces travaux lucratifs le préparaient à l'enseignement.

Dès 1763, il jouissait d'une grande considération dans l'Université. S'étant marié en 1765, il prit chez lui des étudiants en pension; mais, au bout de trois ans, il fit banqueroute. Dès lors commença une vie de désordre, d'excès, de crapule, sans que l'activité intellectuelle se ralentît. Cullen, professeur célèbre, lui procura des élèves, qui trouvaient en lui un répétiteur très instruit. Brown, qui poursuivait toujours ses études, se brouilla bientôt avec son bienfaiteur.

Un livre magistral devait consacrer son autorité. En 1779, il publia ses *Éléments de médecine*, et expliqua cet ouvrage dans ses leçons. Il eut pour auditeurs les meilleurs et les pires des étudiants; les uns attirés par la nouveauté de la doctrine, les autres par le caractère d'un maître si irrégulier dans sa conduite.

Ce maître n'était pas conciliant. Il eut bientôt contre lui

tout le corps enseignant d'Edimbourg: Se sentant persécuté, il ne mit aucun ménagement dans ses attaques. Les haines s'envenimèrent, et la guerre éclata entre les partisans de Brown et les docteurs de l'Université.

Au milieu de ces querelles, le réformateur fut mis en prison pour dettes. Toutes les fois que l'enseignement libre est donné par des hommes supérieurs et indépendants, ces conflits sont inévitables. Il n'en continua pas moins ses cours, qui étaient fort suivis.

En 1786, il quitta Edimbourg pour Londres, dépourvu de ressources, livré depuis longtemps à des habitudes incorrigibles d'intempérance ; du reste, plein de confiance et comptant sur le triomphe prochain de son système.

En 1787, il publia un ouvrage anonyme à l'usage du peuple ; mais le peuple resta insensible. Brown était un métaphysicien, et jamais la métaphysique pure ne fut populaire. Il mourut en 1788, d'une attaque d'apoplexie qui le surprit pendant le sommeil. Sa vie fut abrégée par l'abus qu'il faisait journellement des liqueurs fortes et du laudanum à haute dose. Il laissait dans la misère sa veuve, deux fils et quatre filles.

Brown était né pour l'enseignement et la propagande, ayant la foi et l'ardeur d'un apôtre. Jamais maître ne professa comme lui : il commentait ses *Éléments de médecine* avec une passion et une verve où l'ivresse et l'enthousiasme entraient pour une égale part. Il parlait comme un oracle, et foudroyait ses adversaires avec une exaltation d'ivrogne. Peu de connaissances positives, nulle lecture, à peine quelques notions d'anatomie; en revanche une imagination féconde et une grande puissance d'induction.

Toute sa doctrine, comme on sait, se réduit à un principe,

à un seul, dont la justesse est indiscutable : C'est l'incitation qui entretient la vie; l'incitabilité des organes et l'action des incitants en sont les deux facteurs. Tous les agents internes ou externes sont des excitants; la vie et la santé résultent de leur influence plus ou moins intense.

Cette doctrine plausible, mais étroite et exclusive, était une réaction bien légitime contre les théories des mécaniciens et des animistes, auxquelles on peut appliquer le jugement de l'éclectique Leibniz, à savoir qu'elles sont vraies dans ce qu'ils affirment, et fausses dans ce qu'ils nient, c'est-à-dire incomplètes.

En effet, il faut, pour être dans le vrai, tenir également compte et de l'autonomie des organes, qui sont les instruments des fonctions de tout ordre, et des circonstances extérieures au milieu desquelles se produit la vie.

La formule, il faut le reconnaître, était excellente, et le principe inébranlable ; mais, au lieu d'observer patiemment et d'induire, Brown préféra généraliser avec beaucoup de logique, sans s'inquiéter des faits, négligeant l'essentiel, c'est-à-dire l'étude de ces phénomènes d'action et de réaction incessante qui sont la manifestation même de la vie.

Les rapports de poportion qu'il a établis très ingénieusement entre les incitants et l'incitabilité sont d'une subtilité extrême; mais il a très bien vu que la médecine doit veiller à maintenir ou à rétablir la juste corrélation des deux agents de la vie, puisque cette exacte correspondance des excitants et de l'incitabilité est la condition essentielle de la vie normale ou de la santé. La trop grande énergie des excitants provoque les maladies sthéniques, où l'excitation excessive amène l'épuisement de l'incitabilité. L'insuffisance des excitants produit les maladies asthéniques, ou la faiblesse directe. La disposition ou oppor-

tunité est l'état intermédiaire entre la santé et la maladie : elle est sthénique ou asthénique, et détermine par conséquent le caractère des maladies. La sthénie peut dégénérer en asthénie, cela dépend du traitement. La santé, l'opportunité, la maladie et la mort ne sont que des degrés différents d'un état unique. La maladie est universelle ou locale, selon qu'elle intéresse tout le système organique ou une seule partie. La première est précédée d'une opportunité; la seconde éclate soudainement. Les maladies locales peuvent devenir universelles. Le traitement diffère suivant la nature et le caractère du mal. S'il est universel, les remèdes devront avoir une action générale; l'action des remèdes sera circonscrite, au contraire, si la maladie est locale. Dans les maladies universelles, l'excitabilité est modifiée; dans les maladies locales, l'organisme est lésé.

Contre les maladies sthéniques il faut employer le repos absolu, l'abstinence de toute alimentation animalisée, l'air froid, l'eau en boisson, les purgatifs; contre les maladies asthéniques, la nourriture substantielle, les boissons excitantes et spiritueuses, le vin, les toniques, la chaleur et la lumière, le quinquina, l'alcali volatil, l'éther, l'opium, bref tous les stimulants les plus énergiques.

D'un côté la diète et les moyens de l'hygiène; de l'autre tous les excitants naturels et artificiels.

La simplicité de la doctrine séduisit un grand nombre d'esprits. Elle se propagea rapidement en Angleterre, puis en Allemagne, où elle eut un interprète infidèle et trop ambitieux, Girtanner; et enfin en Italie, un interprète discret, Moscati, la fit connaître avantageusement. Après l'Angleterre, l'Allemagne et l'Italie sont les pays qui accueillirent avec le plus de faveur les doctrines de Brown, grâce aux travaux de deux fervents apôtres, Weikard et

Rasori. Les plus célèbres médecins allemands et italiens prirent une part active aux discussions ardentes qui furent soulevées à ce sujet. En France, la propagande ne se fit point dans les écoles ; mais le système, simple et commode dans la pratique, fut accueilli et appliqué par un grand nombre de praticiens, embarrassés de choisir entre les théories des humoristes, renouvelées avec de nouvelles prétentions par la chimie savante, et celles des solidistes, qui semblaient prévaloir un peu partout.

Au milieu de l'incertitude des systèmes, l'occasion était bonne pour les novateurs. Brown vint en un temps favorable ; et, avec un sentiment de la réalité qu'il ne montra jamais dans sa conduite, il comprit que le meilleur moyen de réussir dans un art qui consiste tout entier en applications, c'était de réduire à la fois la théorie et la pratique à la plus extrême simplicité. Pour un métaphysicien comme lui, cette conception a de quoi surprendre; mais l'histoire enseigne que les esprits supérieurs et mal équilibrés réussissent mieux par l'instinct qui les pousse, ou si l'on veu par la partie inconsciente de leur génie, que par la raison. Malgré les désordres de sa vie débraillée et une exaltation cérébrale voisine de la folie, Brown n'est pas sans ressemblance avec les hommes remarquables de son temps qui fondèrent avec tant d'éclat l'école philosophique écossaise. Comme eux, le génie de sa race l'emporta vers la pratique, bien que, par goût et par nature, il fût foncièrement théoricien. Du reste, il n'y a point incompatibilité entre ces deux tendances de l'esprit; et c'est peut-être à leur coexistence que l'on reconnaît le mieux les grands médecins.

Il en est peu qui aient autant de droits à ce titre que P.-J. Barthez, qui est probablement, avec Stahl, la plus forte tête de la médecine moderne. Ce n'est pas ici le lieu de comparer ces deux maîtres de la pensée.

Barthez naquit à Montpellier, le 11 décembre 1734, dans une famille d'ancienne bourgeoisie, et reçut sa première éducation à Narbonne, où résidait son père, excellent mathématicien, ingénieur de la province de Languedoc. Tout enfant, il manifesta pour l'étude un goût extraordinaire, qui devint insensiblement la passion dominante de sa vie. On le punissait en l'empêchant de lire, et son amour de la lecture s'en accrut. A l'âge de dix ans, il connaissait à fond les livres élémentaires de mathématiques et de physique, et les principaux poètes et écrivains de l'antiquité. En même temps qu'il amassait des connaissances, son esprit critique se développait. Un jour il découvrit un solécisme dans la composition d'un régent du collège des Pères de la Doctrine chrétienne, où il faisait ses classes, et il fut obligé d'aller étudier la rhétorique et la philosophie à Toulouse, dans la même congrégation. Un sujet de cette valeur eût été une excellente recrue pour l'Église. Il eut d'abord l'idée de suivre la carrière ecclésiastique; mais le scepticisme le gagna, et il se décida pour la médecine. Il commença ses études à Montpellier, et fut reçu docteur au bout de trois ans, en 1753. L'année suivante, il se rendit à Paris, ayant à peine vingt ans, et ayant déjà la tête bien meublée. Falconet, médecin fort érudit, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, lui ouvrit les trésors de sa riche bibliothèque, composée de cinquante mille volumes, et il lui fit connaître les savants et les littérateurs en renom dont sa maison était le rendez-vous. Barthez s'attacha particulièrement à d'Alembert et à l'abbé Barthélemy, montrant dans cette prédilection son goût dominant pour les sciences et l'érudition.

Tout en étudiant avec ardeur, Barthez songeait aussi à la pratique. Ses amis le firent nommer médecin ordinaire

dans l'armée, et il ne tarda pas à prouver ce qu'il savait faire, dans une épidémie qui éclata parmi les troupes du camp de Granville. Le résultat de ses observations fut envoyé à l'Académie des Sciences, qui les fit imprimer avec honneur dans ses mémoires. Peu de temps après, il obtenait deux prix à l'Académie des Inscriptions.

En 1757, poussé par la curiosité, il quitta le Cotentin pour se rendre à l'armée de Westphalie. Il y fut atteint du typhus, et reçut les soins de Werlhoff, premier médecin du roi d'Angleterre, à la cour de Hanovre, célèbre par ses travaux savants et judicieux. De retour à Paris, il obtint le titre de censeur royal, et une pension de 1200 francs pour travailler à un commentaire qui devait orner la traduction de Pline de Poinsinet de Sivry. Il entra bientôt après dans la rédaction du *Journal des Savants*, pour la médecine, et donna quelques articles à l'*Encyclopédie*. En 1760, il concourut pour une chaire vacante à la Faculté de Montpellier, et l'emporta sur ses compétiteurs, à l'unanimité des suffrages. Installé comme professeur, le 17 avril 1761, il inaugura son enseignement avec un succès extraordinaire, ravissant un auditoire assidu par son ardeur, son éloquence et l'immensité de son savoir dans toutes les branches de l'art de guérir. Montpellier pouvait se vanter d'avoir un maître dans l'art d'enseigner qu'on a justement comparé à Boerhaave. Sa réputation de praticien n'était pas moindre.

Barthez se souciait moins de la fortune, bien qu'il eût un beau patrimoine, que des honneurs et des dignités. Le 2 mars 1773, il fut nommé chancelier-adjoint de l'Université de Montpellier. Ce titre ne suffisait pas à son ambition. Dès 1778, il avait pris les degrés dans la Faculté de droit, et en 1780, il entrait dans la magistrature, comme conseiller à la cour des aides. Peu de temps après,

il sollicita pour son père des lettres de noblesse et une charge de secrétaire du roi. Au commencement de 1781, il revint à Paris, et sa grande réputation, ainsi que le crédit de ses amis, lui valurent une belle position. Il succéda à Tronchin dans la charge de premier médecin du duc d'Orléans. L'année suivante, on le comptait déjà parmi les praticiens les plus répandus de Paris. Bouvart, l'adversaire de Bordeu et de tous les médecins dont le mérite lui portait ombrage, se déclara son ennemi ; et dans une consultation où ils se rencontrèrent, ils en vinrent aux voies de fait. Barthez, aussi impérieux et despotique que Bouvart, n'était pas homme à lui céder.

En 1785, Barthez devint chancelier titulaire de l'Université de Montpellier, et pas plus que son prédécesseur Imbert, il ne se crut tenu à la résidence. Il se trouvait trop bien à Paris, où ses talents lui valurent les titres d'associé de l'Académie des Sciences, de l'Académie des Inscriptions, et de la Société royale de Médecine. Il était du petit nombre de ceux qui touchaient une pension. Membre de la plupart des sociétées savantes de l'Europe, Barthez aimait les places rétribuées. Il fut nommé successivement médecin-consultant du roi et médecin en chef de tous les régiments de dragons. En 1788, il fut appelé à siéger dans le Conseil de Santé, récemment établi. Il avait aussi une pension comme homme de lettres. Enfin, pour que rien ne manquât à son bonheur, il eut une place au Conseil d'État. Toute sa métaphysique ne l'empêchait point d'être très positif.

C'était beaucoup pour un seul homme. Comment s'étonner qu'un savant aussi bien pourvu trouvât parfait l'ancien régime? A l'ouverture des états généraux, ce noble de fraîche date écrivit en faveur des prérogatives de la noblesse, et prétendit qu'elle devait conserver le droit de

délibérer séparément. Aussi s'empressa-t-il de quitter Paris après la réunion des trois ordres. A la fin de novembre 1789, il se rendit à Narbonne. Il passa quinze années dans le Languedoc, exerçant la médecine gratuitement et composant ses consultations si estimées, et quelques-uns de ses meilleurs ouvrages. Cet homme officiel, disgracié et mécontent, se consolait en remplissant ses loisirs de travaux utiles.

Dans la réorganisation des écoles de santé, en l'an III de la République, Barthez fut écarté comme réactionnaire. Sous le Consulat, le chimiste Chaptal, alors tout-puissant, le rendit à l'enseignement, au mois de nivôse de l'an IX. Barthez ne reparut dans sa chaire qu'à la condition d'être nommé professeur honoraire. Il fut confirmé dans ce titre, en l'an XI, et continua de toucher son traitement intégral.

En 1802, le premier consul ayant créé deux places de médecin du gouvernement, en donna une à Barthez et l'autre à Corvisart.

Quoique comblé d'honneurs, considéré, admiré, glorifié, il n'était pas heureux; son amour-propre excessif, son caractère despotique, son humeur acariâtre, tout concourait à le rendre malheureux. Célibataire endurci, il ne connut pas les joies de la famille, et ne put se consoler d'avoir perdu une gouvernante qui tenait sa maison depuis quarante ans. C'est en 1804 qu'il éprouva ce malheur, qui le faisait pleurer comme un enfant.

Jaloux de sa gloire et ingénieux à se tourmenter, il lui semblait qu'on ne rendait pas justice à son mérite, à ses découvertes, à ses travaux, et il voyait partout des plagiaires. A chaque page de ses écrits, on le voit réclamer avec aigreur ses droits de priorité, et récriminer contre des critiques injustes ou des dénis de justice. Ces préoccupations mesquines empoisonnèrent ses dernières années.

Rien de plus rare que le parfait accord entre le génie et le caractère. Beaucoup d'esprits supérieurs ont manqué de sagesse, et partant de bonheur.

Cet orgueilleux ne reconnaissait point d'égaux, tout en s'efforçant de rendre justice à tout le monde, et particulièrement à ceux dont il ne redoutait pas la supériorité. Le cerveau chez lui dominait tous les autres organes, et les sentiments affectueux ne le gênaient guère. L'égoïsme de la science dessécha son cœur; sa grande, son unique passion fut la curiosité; c'est par là qu'il resta toujours jeune. On pourrait le définir un savant sans entrailles.

Nulle part, dans ses écrits, si fortement conçus, si solidement composés, on ne trouve la moindre trace d'un sentiment tendre. Sa reconnaissance même a quelque chose de singulier. Il ne tarit pas quand il loue Napoléon comme un souverain qui lui a prodigué les marques de sa munificence, et surtout comme le pacificateur de la Révolution, qu'il détestait; il est plein de déférence pour le chimiste Chaptal, à qui il devait d'être rentré dans l'enseignement actif; et l'on assure qu'il garda toujours le souvenir de d'Alembert, comme celui d'un ami vrai.

On a raison de dire que la physionomie est l'image de l'homme intérieur. Barthez était tel que le représente son portrait: belle tête, front proéminent, yeux petits et caves; figure ridée et peu avenante, encore plus déplaisante que sévère. On devine un homme qui ne cesse de penser, et profondément, mais d'humeur peu commode, et d'un caractère peu sociable. L'âge accentua ces défauts, et la maladie les aggrava. Quand il revint à Paris, au mois de juin 1805, sa santé était compromise. Atteint de la pierre, il ne consentit pas à l'opération en temps utile, et après plusieurs semaines d'horribles souffrances, il succomba, le 15 octobre 1806, et fut inhumé avec les hon-

neurs que méritaient son rang et ses talents. Il laissa ses livres à l'école de Montpellier, et ses manuscrits à un de ses disciples, M. Lordat, homme distingué, professeur éminent, qui devait honorer sa mémoire et corrompre sa doctrine.

Barthez ne pouvait plus mal choisir son légataire intellectuel. En effet, c'est à ce successeur indigne, à ce continuateur infidèle, que la méthode barthézienne, dont l'influence a été si restreinte en dehors du lieu où elle a pris naissance, dut d'être altérée, pervertie, faussée, méconnue au profit d'une petite Église intolérante et superstitieuse. Plein de vénération et de respect pour son maître, le disciple l'encensa, l'adula, l'exalta, le traita comme une divinité, et se fit insensiblement le grand-prêtre d'une religion à laquelle Barthez ne songea jamais.

Cette jonglerie, qui a duré un demi-siècle et au delà, a eu le résultat qu'on pouvait attendre. La Faculté de Montpellier a été abaissée par celui dont la manie ridicule était de faire une médecine orthodoxe et reconnue par l'Église ; et Barthez, le plus grand homme de cette Faculté, a subi les conséquences de cette manie théologique. Il a été tellement travesti par ses prétendus commentateurs et interprètes, que nombre de médecins qui ne le connaissent que de nom, se le représentent comme un dévot, comme un défenseur du dogme catholique, comme un spiritualiste d'une irréprochable orthodoxie.

C'est là, on ne saurait le dire trop haut, ni le répéter trop souvent, une erreur absolue, d'autant plus grave dans ses conséquences, qu'à l'abri de cette réputation imméritée, des plagiaires, c'est-à-dire des voleurs d'idées, ont mis la main sur un bien qui ne leur appartenait point. Et après ce détournement inqualifiable, on pourrait dire

cet abus de confiance, ils ont prétendu, avec la complicité tacite de son infidèle interprète, pour mieux cacher leurs larcins, que l'obscurité la plus profonde enveloppait ses écrits. On les a pris au mot, et ces écrits immortels sont restés dans l'ombre et presque dans l'oubli.

C'est ainsi que Barthez a été cruellement puni de son formidable orgueil, qui allait jusqu'à méconnaître tout ce qu'il devait à ses prédécesseurs, et de la sécheresse qu'il a mise dans sa manière d'écrire. Loin de sacrifier aux grâces, comme on dit, et de chercher à plaire, il expose froidement, méthodiquement, comme un géomètre qui résout des problèmes et démontre des théorèmes; avec une phraséologie particulière, où l'expression est juste et la tournure étrange; car il emploie toujours les termes propres; mais il les arrange en algébriste plutôt qu'en écrivain. Il ne s'agit que d'entendre ces formules d'un langage abstrait, au service d'une pensée profonde, nette et lumineuse, à la fois très haute et très positive. C'est moins la lumière qui fait défaut que la vie et la chaleur. Cet esprit géométrique n'a point l'élégance des géomètres; il produit ses idées sans art, sans ornement, dans leur froide nudité; mais dans un ordre parfait et admirable, où l'on voit toute sa force de tête. L'enchaînement des propositions est rigoureux, le raisonnement sévère, les conclusions irréprochables. Plus de logique que de dialectique, et jamais de subtilité captieuse. Cette cervelle est trop puissante pour descendre aux rubriques de l'école. Il réduit et induit franchement, avec une sincérité prodigieuse. A mesure qu'on le suit, le chemin s'éclaire; et l'on est émerveillé des trésors que renferme cette mine profonde. Partout l'unité, et jamais de contradiction. Les mots ont toujours un sens et ne servent jamais à dérober la pensée. On dirait que ce philosophe, qui ne connaît ni

les concessions, ni les faiblesses, a juré de ne faire absolument aucune avance au lecteur.

C'est par là qu'il se distingue de tous les novateurs : aucune séduction, point d'apparence de charlatanisme, rien d'entraînant; ni déclamation, ni rhétorique ; rien que la vérité toute nue. Le raisonnement même, où il excelle, est d'une extrême sobriété. Il ne court pas après l'originalité, mais il a conscience d'être profondément original. Aussi n'entend-il pas être confondu avec des précurseurs illustres de sa doctrine, tels que Van-Helmont, Stahl et Bordeu; avec raison, car il n'est ni croyant, ni mystique, ni animiste, et l'imagination n'est pour rien dans les conceptions de son esprit. Il s'étonne même qu'on ait voulu faire de lui le chef des vitalistes. Et de fait, ce principe vital, dont il ébaucha pour la première fois la théorie, en 1772, dans un discours d'ouverture; théorie qu'il développa deux années après dans sa *Nouvelle doctrine des fonctions de la nature humaine* (1774, en latin, comme le précédent); qu'il amplifia dans ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* (1778); ce principe vital n'était à ses yeux qu'une formule commode, un x algébrique, dont il se servait pour grouper et coordonner les faits, en vue de l'unité du système. Sur la nature de ce principe, aussi bien que sur celle de l'âme, son scepticisme absolu ne varia jamais.

Il avait non pas peur, comme on l'a dit, mais horreur des entités et des essences ; et, malgré son aptitude pour la métaphysique, il s'est déclaré très nettement contre cette ontologie scolastique qui a peuplé les régions supérieures où se plaît la raison de fantômes et de chimères. Il a banni de son domaine tous ces revenants d'école, esprits, archées, facultés et autres fictions. Il n'admet que des forces diverses, mais de même nature, et coordon-

nées, dont la résultante est la vie ; et non pas, comme on l'a cru, soumises et subordonnées à un être de raison, à une entité métaphysique. Nul doute à cet égard. Il s'en est expliqué sans ambages, et dans sa *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux* (1798, in-4°), ouvrage unique dans son genre, où le géomètre ne domine point le physiologiste ; et plus particulièrement dans la seconde édition de ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* (1806, 2 vol. in-8°), qui est son livre fondamental, et comme le manuel de sa doctrine.

Cet ouvrage n'est pas sans rappeler, par certains côtés, les écrits dogmatiques de Stahl ; ce qui semble assez naturel, ces deux hommes se ressemblant beaucoup, et par leur génie spéculatif, et par l'objet de leurs spéculations ; mais le seul grand livre auquel on puisse le comparer, c'est le *Traité de l'âme* d'Aristote, qu'on doit considérer comme un premier et admirable essai de haute physiologie générale. Même force de tête, même puissance de coordination et de généralisation, même esprit d'analyse, même scepticisme invincible sur l'essence de la vie organique, animale et intellectuelle. Ce qui recommande surtout cette philosophie nouvelle de la nature humaine, c'est la richesse des faits qu'une érudition immense et discrète a réunis avec discernement, et qui font des notes si variées, si curieuses et si instructives de la seconde édition un commentaire perpétuel du texte.

Comme sa méthode, essentiellement scientifique et philosophique, a pour fondement l'expérience, il ne raisonne que d'après les faits, il ne généralise qu'à bon escient, se fiant moins à sa raison si éclairée qu'aux vérités acquises par l'observation personnelle des phéno-

mènes de la vie végétale et animale, dont il avait acquis la connaissance expérimentale en enseignant successivement la botanique, l'anatomie, la physiologie, la pathologie, la thérapeutique et la matière médicale, avec une égale compétence, et un succès extraordinaire.

On ne sait pas assez, et c'est pour cela qu'il faut insister sur ce point, que ce maître incomparable dans l'art d'enseigner séduisait et dominait son auditoire, non seulement par l'extrême facilité de son élocution élégante, par sa merveilleuse clarté; mais encore par son prodigieux savoir, qui lui permettait d'aborder toutes les parties de l'encyclopédie médicale, et par cette puissance d'induction qui faisait concourir tous les faits qui meublaient sa mémoire à la démonstration et à l'unité de la doctrine.

C'est par cette méthode sûre qu'il s'élevait aux grandes conceptions doctrinales, telles que la théorie des forces radicales et agissantes; l'antagonisme des organes doubles, et particulièrement des systèmes nerveux et musculaire; l'action et la réaction des organes par sympathie et synergie; la réduction de tous les cas pathologiques à quelques éléments irréductibles, diversement combinés pour produire tant de maladies différentes; la distinction des méthodes thérapeutiques en naturelles, empiriques et analytiques; la classification des remèdes d'après les indications qu'ils remplissent dans le traitement.

Chaque proposition générale a pour fondement un nombre infini de faits acquis par l'observation, confirmés par l'expérience, choisis avec discernement; de sorte qu'il est extrêmement difficile d'ébranler un édifice aussi solidement assis sur ses bases.

Comme l'hypothèse n'est admise dans le système qu'avec beaucoup de réserve, et seulement à titre provisoire, la méthode reste debout, ferme comme un roc.

Au milieu de tant de ruines accumulées par la chute de tant de systèmes éphémères, cette méthode du philosophe naturaliste par excellence est, à coup sûr, la plus positive et la plus féconde. Il n'est pas permis aux médecins qui pensent, pas plus qu'aux philosophes qui font profession de penser, d'ignorer les écrits d'un homme dont toute la vie fut consacrée à chercher le vrai dans la réalité. Nul n'a plus fait pour la science de l'homme, nul n'a montré plus de force de tête, ni autant d'indépendance d'esprit. Jamais génie ne philosopha avec tant de liberté; jamais la libre pensée ne fut représentée par une intelligence à la fois plus émancipée et plus disciplinée. Ses moindres productions sont empreintes de la force virile d'un grand et libre esprit. A quelque sujet qu'il touche, il reste toujours dans son domaine. Le *Traité du beau* (1807, in-8°) soutient la comparaison avec les plus beaux chefs-d'œuvre de l'esthétique; et le *Discours sur le génie d'Hippocrate* (1801, in-4°) renferme plus de substance, de vues originales et d'aperçus profonds, en quelques pages substantielles, que les dix volumes que des savants laborieux, mais sans génie, ont consacrés à l'édition, à la traduction et au commentaire des écrits hippocratiques.

Avec une telle supériorité de talents, l'orgueil se comprend et s'excuse. Barthez ne fut ni bon, ni aimable, et son profond égoïsme est aussi incontestable que son esprit de domination. Beaucoup d'autres exemples semblent prouver que les facultés affectives et les sentiments de bienveillance sont peu compatibles avec une grande force de tête. On a dit que le génie était une névrose ; il serait plus juste de dire qu'il ressemble parfois aux monstruosités.

La Faculté de Montpellier, dont Barthez est la gloire la plus éclatante, lui a érigé une statue, à côté de Lapeyronie,

homme admirable par le sens droit et la bonté du cœur. Il était né pour faire le bien, et il le fit simplement, sans se lasser jamais. La chirurgie lui doit son émancipation définitive, et la France, une institution qui fut sans pareille et sans rivale. Avant d'esquisser la biographie de cet illustre bienfaiteur, quelques éclaircissements sont nécessaires pour préparer le lecteur à bien comprendre toute mportance de son œuvre.

Sous le despotisme des médecins, les chirurgiens restaient dans un rang inférieur, confondus avec les barbiers. En vain quelques esprits progressifs essayèrent-ils de relever la corporation de Saint-Côme. Les fondations de Bienaise et de Roberdeau, qui établirent à leurs frais des charges de démonstrateurs aux écoles de chirurgie, ne relevèrent point l'enseignement chirurgical.

Rien d'étonnant. Comment des particuliers auraient-ils réussi, lorsque l'Académie des Sciences elle-même fut impuissante contre le vieux préjugé, soutenu par une tradition absurde ? La plupart des anatomistes qui furent membres de cette compagnie, et dont les travaux ont été appréciés par Fontenelle, appartenaient à l'École royale de chirurgie du jardin des plantes, réformée en 1671 par une déclaration de Louis XIV. Désormais ce fut un chirurgien qui enseigna et démontra la chirurgie.

Dionis, praticien habile et savant professeur, chargé d'enseigner l'anatomie et les opérations, s'acquitta de cette double tâche avec un grand succès, de l'an 1673 à l'an 1680, où il fut appelé à d'autres fonctions. Les deux traités d'anatomie et de médecine opératoire, qui renferment la substance de ses leçons et de sa pratique, sont restés classiques juqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

Les apprentis chirurgiens accouraient avec empresse-

ment et de toutes parts, à ces démonstrations dont la Faculté de médecine ne leur offrait pas l'équivalent. Les étrangers même affluaient aux leçons que donnaient avec toute l'autorité du savoir des anatomistes tels que Duverney, Littre, Méry, Winslow. Ajoutons que les chirurgiens, plus avisés que les médecins, enseignaient pratiquement, conduisant les élèves au lit des malades, à la manière des anciens, ou dans les hôpitaux; de sorte qu'on peut dire aussi à leur honneur qu'ils préludèrent à l'enseignement pratique de leur art, plus d'un siècle et demi avant l'institution des cliniques régulières.

Ce fait, que la plupart des historiens de la chirurgie ont laissé dans l'ombre, prouve que, même sous le régime du bon plaisir, l'initiative personnelle peut beaucoup pour la cause du progrès. Il est vrai qu'un heureux concours de circonstances favorisa cette restauration, ou mieux cette régénération de l'art, à laquelle travaillèrent tant d'hommes distingués par leur mérite. Il ne faut pas le dissimuler, les chirurgiens qui approchaient les rois servirent bien mieux que les médecins les intérêts de la science; et la plupart d'entre eux songèrent moins à leurs intérêts propres qu'au relèvement de leur art et à la dignité de leur corporation.

La fameuse fistule de Louis XIV n'est qu'un accident dans l'histoire générale, mais qui marque la date d'une ère nouvelle dans l'histoire de la chirurgie. Tous les mémoires du temps parlent de l'opération que subit le roi, le 21 novembre 1687. Charles-François-Félix de Tassy, qui la pratiqua heureusement, n'osa l'entreprendre qu'après deux mois d'exercices et d'expériences; preuve certaine que l'art chirurgical se relevait avec peine de sa longue décadence. Cette opération réputée nouvelle était familière aux chirurgiens de l'antiquité, comme on le voit par les descriptions de Celse et de Paul d'Égine.

Félix mourut le 25 mai 1703, dans un âge peu avancé, comblé de biens et d'honneurs. Il eut pour successeur dans sa charge de premier-chirurgien du roi, Georges Mareschal, né à Calais, en 1658, élève de Le Breton, dont il suivit l'enseignement particulier, puis de Morel et de Roger, chirurgiens de l'hôpital de la Charité. Lui-même prit la direction chirurgicale de cet hôpital célèbre, peu de temps après sa réception comme maître en chirurgie (1688). Avant de le nommer son premier chirurgien, Louis XIV savait par expérience ce que valait cet opérateur célèbre, dont les lumières l'avaient délivré d'un mal très grave, qui mit sa vie en danger, l'an 1696. Récompensé royalement pour ses précieux services, il les continua avec la même faveur au jeune roi Louis XV, qui le fit chevalier de l'ordre de Saint-Michel, de même que son bisaïeul lui avait accordé une place de maître d'hôtel et des lettres de noblesse. Cet habile et honnête homme mourut dans son château de Bièvre, le 13 décembre 1736, âgé de soixante-dix-huit ans, fort regretté des pauvres au soulagement desquels il consacrait ses loisirs.

Mareschal mérite la reconnaissance des chirurgiens, et par l'honneur qu'il fit à la corporation, et par le discernement qu'il montra dans le choix d'un successeur qui valait encore mieux que lui. C'est en 1719, qu'il s'associa La Peyronie et qu'il assura ainsi l'avenir de la chirurgie.

François de La Peyronie naquit à Montpellier, le 15 janvier 1678. Son père exerçait la chirurgie. A quinze ans, ayant achevé ses humanités chez les Jésuites, il fit deux années de philosophie, selon l'usage, et redoubla son cours de physique, afin de se mettre en état de suivre avec fruit les leçons et démonstrations d'anatomie.

Il apprit ensuite la théorie et la pratique chirurgicales

en s'attachant de préférence aux praticiens en renom, en suivant les hôpitaux, sans négliger l'enseignement des meilleurs professeurs de la Faculté de médecine. A dix-neuf ans, moyennant une dispense d'âge, il fut admis aux examens rigoureux de la maîtrise en chirurgie. Il les soutint avec un grand éclat ; et Chirac, l'oracle de l'École, conseilla à son père de l'envoyer à Paris. Mareschal, alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, le prit en pension chez lui et l'initia aux difficultés de l'art. Instruit par un tel maître, La Peyronie retourna à Montpellier et se fit connaître avantageusement par ses leçons particulières d'anatomie et de chirurgie. Sa réputation grandissant, il fut nommé professeur public aux Écoles de médecine, puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et quelque temps après chirurgien-major de l'armée des Cévennes, commandée par le maréchal de Villars.

Sur ces entrefaites, le duc de Chaulnes se trouvant attaqué d'une fistule réputée incurable, Chirac, bon juge du mérite, conseilla d'appeler La Peyronie, et la fistule fut opérée heureusement. Chirac et le duc de Chaulnes, avec l'assentiment de Louis XIV, n'oublièrent rien pour retenir à Paris un homme de ce talent. Agrégé à la corporation de Saint-Côme, La Peyronie reçut bientôt le brevet de chirurgien-major de la compagnie des Chevau-Légers. Quelque temps après, il fut nommé chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité. Et, ce qui mit le comble à son bonheur, il eut la double charge de démonstrateur d'anatomie au Collège des chirurgiens et au Jardin du Roi. En 1717, sur la demande expresse de Mareschal, il fut nommé premier chirurgien du roi en survivance. Devenu titulaire en 1736, il reçut de nouvelles marques de la bienveillance de Louis XV. En 1721, il obtint des lettres de noblesse, étant déjà pourvu d'une place de maître d'hôtel

de la reine. En 1737, il eut une pension de dix mille livres; et l'année suivante, ayant guéri le dauphin d'une maladie grave, il dut accepter comme honoraires une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre.

Ces honneurs, qui n'ajoutent rien à la gloire de celui qui les méritait, sont mentionnés ici pour montrer que la cour même renonçait aux préjugés d'un autre âge. Désormais les chirurgiens marchaient de pair avec les médecins. En 1732, La Peyronie était entré à l'Académie des Sciences en qualité d'associé libre. A peine la confiance de Mareschal l'eut-elle appelé à la cour, qu'il conçut le projet de régénérer la chirurgie par des fondations et des institutions durables, et il n'eut pas de peine à faire partager ses vues à son maître et protecteur. En 1724, cinq places de démonstrateurs furent créées dans l'amphithéâtre de Saint-Côme, création urgente qui releva immédiatement l'enseignement chirurgical. Dès 1731, ces deux hommes de bien eurent la permission d'établir à Paris une Académie de chirurgie.

L'idée de réunir en corps tous les chirurgiens du royaume, pour les faire travailler à la régénération d'un art jusqu'alors avili, est une idée de génie. Il s'agissait d'appeler la plèbe des chirurgiens au droit de bourgeoisie scientifique, de fonder la doctrine, et d'affranchir la corporation, composée en majeure partie de praticiens illettrés, dominés par les médecins et habitués au joug.

Les médecins orgueilleux n'avaient point d'Académie. En créer une pour les chirurgiens, c'était leur donner une force contre le despotisme de la Faculté. Si chimérique que parût l'entreprise, elle réussit par la générosité des fondateurs. Ils ne songèrent pas un instant à créer un corps privilégié, une aristocratie dans cette démocratie misérable. Tous les

chirurgiens sans exception furent conviés à travailler de concert à l'œuvre d'émancipation et de délivrance; tous pouvaient communiquer directement avec la compagnie, établie à Paris à seule fin de concentrer, pour les fondre ensemble, toutes les observations, tous les travaux de toute provenance. Des délégués, distribués dans toutes les provinces, veillaient aux intérêts des corporations locales, facilitaient et provoquaient ces communications. L'Académie les accueillait toutes, les examinait, faisait un choix, et avec ces matériaux divers élaborait soigneusement ces mémoires dont l'ensemble forme une vaste encyclopédie chirurgicale, œuvre collective et anonyme de tous les chirurgiens laborieux. Elle ne se réservait que la préparation, la rédaction et la mise en œuvre.

Jamais corporation savante ne comprit, ni ne fit mieux son devoir. Outre ce travail colossal, dont nous goûtons aujourd'hui les fruits, les prix proposés par l'Académie produisirent une autre série de travaux individuels, qui mirent en lumière bien des noms inconnus, dont l'éclat rejaillit sur toute la corporation. C'est ainsi que la chirurgie française, désormais hors de tutelle, se fit son code et son livre d'or. Comment ne pas bénir la mémoire d'un homme que l'amour de son art soutint constamment dans cette entreprise mémorable, et qui dota son pays d'une institution sans pareille, qui reste encore le meilleur des modèles ?

L'Académie royale de chirurgie se distingue de toutes les autres compagnies savantes, parce que, bien mieux qu'une association, elle fut une société coopérative, ouverte largement à tous les hommes de bonne volonté. Aussi ne tarda-t-elle pas à devenir un dépôt unique de connaissances et un foyer ardent de lumières. Une émulation salutaire et féconde s'empara de cette plèbe de

serfs de la Faculté ; et bientôt les démonstrateurs de Saint-Côme et les membres de l'Académie de chirurgie, par leurs succès éclatants, mirent en lumière le néant de l'enseignement médical. Les seigneurs et maîtres des chirurgiens, comme ils s'appelaient ridiculement, furent obligés de se mettre à l'école et de se réformer petit à petit sur le modèle de leurs esclaves affranchis. Le mot n'est pas trop fort pour peindre cette délivrance, définitivement assurée par la déclaration du roi, qui rétablit les chirurgiens de Paris dans l'état où ils étaient avant l'année 1655, et ordonne que le premier chirurgien du roi en demeurera le chef, ainsi que par le passé.

Cette ordonnance, donnée à Versailles, le 23 avril 1743, garantit la dignité du corps chirurgical, en exigeant le titre de maître ès arts des futurs maîtres en chirurgie ; en leur défendant l'exercice de tout art non libéral, c'est-à-dire en les séparant nettement des barbiers, en ne permettant plus désormais l'exercice simultané de la chirurgie et de la barberie, en défendant expressément aux maîtres barbiers-perruquiers-baigneurs-étuvistes d'exercer aucune partie de la chirurgie, et en les plaçant sous la direction et le contrôle du premier chirurgien du roi ; en dérogeant enfin à tous édits déclarations, lettres patentes, statuts et règlements contraires à cette déclaration, qu'on peut considérer comme la grande charte des chirurgiens.

Comme tous les grands bienfaiteurs, La Peyronie était prévoyant. Avant de mourir, il fit un testament par lequel il léguait à la communauté des chirurgiens de Paris les deux tiers de sa fortune, sa riche bibliothèque, son domaine de Marigny, que le roi acheta pour deux cent mille livres. Et il n'oublia pas sa ville natale. Il légua à la

communauté des chirurgiens de Montpellier deux belles maisons avec cent mille livres pour la construction d'un amphithéâtre semblable à celui de Paris, plus le tiers de ses biens. Ce grand bienfaiteur, qui doit une réputation durable à ses rares talents autant qu'à ses belles fondations, fut constamment l'ami et le bienfaiteur des pauvres, et il sut vivre avec une simplicité modeste au milieu des dons de la fortune. Il eut ce mérite si rare, de reconnaître les hommes distingués, de les mettre en lumière, et de les faire servir à l'accomplissement de ses desseins. C'est lui qui arracha Quesnay à l'obscurité, et qui devina les talents de Louis.

La Peyronie mourut à Versailles, le 25 avril 1747, à l'âge de soixante-dix ans. Son successeur, Lamartinière, qui présida l'Académie pendant trente-six ans, se montra constamment dévoué à l'honneur et aux intérêts de la compagnie. Caractère ferme, esprit judicieux, il remplit très bien le rôle de pacificateur dans les dissentiments qui divisaient les médecins et les chirurgiens, et celui de modérateur dans les compétitions intestines qui faillirent compromettre plus d'une fois l'avenir de l'Académie de chirurgie, par l'établissement fâcheux d'une hiérarchie, dont le dernier résultal fut d'amener la ruine de l'institution au nom de l'égalité.

Lamartinière, né en 1696, agrégé au corps des chirurgiens de Paris en 1728, par une charge de chirurgien du roi, se distingua particulièrement dans le service sanitaire des armées, où il occupa les plus grandes charges. Chacun rendait justice à son zèle, à son activité, à ses talents de chirurgien et d'administrateur. Son discernement se montra quand il se trouva au plus haut de l'échelle, par le soin qu'il mit à suivre l'exemple de son prédéces-

seur et à entrer dans ses vues. C'est là ce qui le recommande au souvenir.

Parmi les fondations utiles qu'on doit à son initiative, il faut citer les écoles de chirurgie établies dans les principales villes du royaume; la création de nouvelles chaires dans celles de Paris; l'école pratique élablie et dotée à ses frais ; l'édifice superbe qu'il obtint de la liberalité de Louis XV, pour le Collège des chirurgiens et l'Académie de chirurgie, et où se trouve installée la Faculté de médecine, un hospice clinique, dû à la bienfaisance de Louis XVI, et où lui-même fonda dix lits.

Ce bienfaiteur actif était la providence des pauvres de la commune de Bièvres, où il possédait une maison de campagne, connue de tous les malades et de tous les malheureux des environs.

La fermeté inflexible de Lamartinière contribua beaucoup à réformer les abus que la vanité et la paresse tendaient à introduire dans le corps académique des chirurgiens ; et les mesures prévoyantes qu'il fit passer dans la constitution de l'Académie obligèrent les esprits brouillons et mécontents à respecter la liberté des travailleurs.

On peut dire, en vérité, que cet homme de bien, rempli de zèle pour les progrès et la gloire de l'art, dont il fut comme le grand-maître, consacra la seconde partie de sa vie à discipliner une corporation dont la plupart des membres rappelaient un peu trop les chirurgiens-barbiers d'autrefois. Nul plus que lui ne sut ce qu'il en coûte de volonté, d'efforts et de persévérance pour élever la plèbe de la servitude à la démocratie. Les abus se perpétuent par l'indifférence de ceux qui en souffrent.

Dans cette tâche ardue, où il déploya un zèle, une sollicitude, une générosité sans bornes, ce digne continuateur de l'œuvre de La Peyronie, fut constamment soutenu,

secondé, servi, avec une intelligence merveilleuse et un dévouement inépuisable, par un homme supérieur, Louis. Il naquit à Metz, le 13 février 1723, dans une famille noble, qu'il devait illustrer par la noblesse qui s'attache aux travaux de l'esprit. Son éducation, très soignée, se fit chez les Jésuites, qui voulurent l'associer à leur Compagnie à cause de ses talents précoces. Il préféra suivre la carrière de son père, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Metz, praticien habile et renommé. C'est sous la direction d'un pareil maître qu'il s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'art de guérir. A l'âge de 21 ans, il avait déjà servi dans les armées en qualité d'aide et de chirurgien-major. Son mérite le désigna à La Peyronie, qui le fit venir à Paris. Une place de chirurgien étant vacante à la Salpêtrière, Louis se présenta au concours, et l'emporta sur ses compétiteurs, plus âgés que lui. Ce succès l'anima à conquérir le titre de membre de la Société académique de chirurgie. Il présenta successivement deux mémoires : le premier n'eut que le second accessit ; mais le second fut couronné l'année suivante, à l'unanimité des suffrages.

Tout en travaillant à étendre ses connaissances, Louis n'oubliait pas les intérêts et la dignité de son art. Il le défendit avec esprit dans une série d'écrits dirigés contre les prétentions des médecins à régenter la chirurgie. La même habileté de plume se montra dans d'autres écrits polémiques, où le jeune chirurgien repoussait les attaques injurieuses de Lecat, praticien célèbre, mais vaniteux et remuant. Dans toutes les productions qui précédèrent son agrégation au Collège de chirugie, on remarque beaucoup de finesse, de jugement et de solidité. Même en concourant pour des prix académiques, il ne se croyait pas tenu de faire ces concessions auxquelles invitent trop souvent les programmes, et qui facilitent le succès. Ces qualités

promettaient un critique; et en effet la médecine n'en compte pas beaucoup de ce mérite.

La déclaration de 1743, rédigée par d'Aguesseau, rétablissait l'ancienne institution des chirurgiens de robe longue, en exigeant des aspirants à la maîtrise en chirurgie le grade de maître ès-arts. Un arrêt du conseil, du mois d'avril 1749, qui mettait fin aux débats juridiques entre médecins et chirurgiens, autorisait ces derniers à faire soutenir à leurs candidats un acte public, analogue aux thèses des Facultés. Louis, qui était maître ès-arts, et associé de l'Académie depuis 1746, à l'expiration de ses six années d'internat à la Salpêtrière, sollicita l'honneur de soutenir publiquement une thèse sur les plaies de la tête. La soutenance eut lieu le 25 septembre 1749, aux écoles de chirurgie, sous la présidence de Morand. Trois docteurs de la Faculté de médecine, parmi lesquels le doyen, usèrent de leur droit et interrogèrent le candidat pendant une heure. Tout se passa à merveille, comme on devait s'y attendre, avec des juges qui étaient hommes de mérite et d'esprit, et avec un récipiendaire capable de tenir tête à toute la Faculté. Cette cérémonie, tombée en désuétude depuis plus d'un demi-siècle, fit beaucoup de bruit.

Au milieu de ses succès, Louis fut privé de son bienfaiteur, La Peyronie; mais la protection de Lamartinière répara une si grande perte : grâce à lui, et à son propre mérite, il fut nommé professeur de physiologie au Collège de chirurgie, et commissaire de l'Académie pour les extraits, c'est-à-dire secrétaire adjoint. Il se montra tout à fait digne de ce double choix, non moins distingué dans sa chaire, qu'il occupa plus de quarante ans, que dans ses fonctions académiques, où se déployèrent ses talents. Il maniait avec une égale distinction la parole et la plume, ainsi que l'attestent et le succès de ses cours, et la vogue

de ses écrits, qui s'adressaient aussi bien aux hommes de l'art qu'au grand public, par exemple ses *Lettres sur la certitude des signes de la mort*, où il réduit à leur juste valeur les assertions gratuites de J.-S. Bruhier, docteur en médecine, auteur d'un livre populaire, où se trouvaient développées avec une exagération fâcheuse les vues très judicieuses du célèbre anatomiste Winslow. Il faut extirper les erreurs répandues parmi le peuple.

Dans ces écrits de circonstance, Louis se proposait surtout de combattre les erreurs et les préjugés. Les tendances de son esprit, aussi bien que l'habileté de sa plume, le désignaient aux directeurs de l'*Encyclopédie*, et il fut chargé des articles relatifs à la chirurgie, dont le recueil parut en 1772, en deux volumes.

Désireux de se perfectionner dans la pratique, Louis se fit nommer, le 15 avril 1757, substitut du chirurgien en chef de l'hôpital de la Charité, qui était alors une pépinière et une école. Il n'y put rester plus de quatre ans, à cause des différends qu'il eut avec les religieux de cet établissement. Il le quitta pour aller à l'armée du Rhin, avec un brevet de chirurgien-major consultant, qu'il obtint le 23 mai 1761. Atteint d'une maladie grave à Cassel, il passa à Montpellier tout le temps de sa convalescence. Le Collège de chirurgie n'attendit pas qu'il fût de retour à Paris pour le nommer prévôt, c'est-à-dire examinateur. En 1767, cet honneur lui fut conféré pour la seconde fois à l'unanimité des suffrages. Rendu à ses travaux par la paix de 1763, il y déploya une activité que ses fonctions à l'armée n'avaient fait que ralentir sans pouvoir l'interrompre. Son absence servit à faire valoir ses mérites ; et son retour donna lieu à une mesure qui fut des plus heureuses.

Depuis longtemps l'Académie de chirurgie désirait le voir à la place du secrétaire perpétuel, Morand, esprit et

caractère médiocres, qui dut aux circonstances une fortune imméritée. Dès l'âge de quinze ans, avant même d'avoir terminé ses études au collège des Quatre-Nations, il recevait un traitement en qualité d'élève en chirurgie de l'Hôtel royal des Invalides, dont son père était chirurgien-major et où il naquit, le 2 avril 1697. Reçu maître ès-arts, le 14 août 1716, il fut nommé la même année chirurgien-major du camp de Brouage. Deux ans après, il rentrait comme chirurgien gagnant-maîtrise à l'Hôtel des Invalides, et en 1724, il était agrégé au Collège de chirurgie. Dès 1722, il avait obtenu la survivance de son père; et peu de temps après, l'Académie des Sciences le recevait comme adjoint dans la section d'anatomie. Il lui appartint pendant cinquante-cinq ans, et en fut plusieurs fois directeur. Les communications qu'il se croyait tenu de faire à cette compagnie ne se recommandaient ni par la nouveauté des faits, ni par l'originalité des aperçus; mais il saisissait habilement toutes les occasions qui se présentaient d'intéresser la curiosité publique, et qui pouvaient servir sa réputation. On ne sait pas ce que dépensent d'habileté les hommes médiocres qui sont arrivés à la notoriété, pour se rappeler sans cesse au public. La spécialité académique de Morand, c'était les phénomènes, les cas rares. Il était d'une souplesse qui touchait à la platitude. Sénac l'ayant traité de la belle façon dans un écrit assez connu, Morand, qui s'était fâché, fut le premier à lui faire son compliment, lorsque Sénac fut nommé premier médecin du roi; et il se vantait de cet empressement. Un mariage avantageux l'ayant introduit dans la famille de Mareschal, premier chirurgien du roi, il devint, en 1724, démonstrateur royal des opérations de chirurgie, et bientôt après chirurgien en chef de la Charité. Mareschal lui adressait des malades et lui confiait les soins consécutifs pour ses

opérés. C'est ainsi que sa clientèle riche fut bientôt égale à celle des maîtres les plus répandus.

Tout semblait conspirer à la prospérité de cet homme heureux. Ses fonctions au Collège de chirurgie, à l'Hôpital de la Charité et à l'Hôtel royal des Invalides, le mettaient en rapport avec tous les étrangers qui venaient se perfectionner à Paris. Pour être en plus intime contact avec eux, il ouvrit chez lui une école d'anatomie et de chirurgie, et reçut des pensionnaires, menant de front deux choses qui ne vont guère ensemble, le soin de sa réputation et celui de sa fortune. L'infatuation suivit la vogue, et cet homme actif et laborieux ne craignit pas de se mesurer avec Jean-Louis Petit, le plus illustre praticien de cette époque. A la mort de ce grand chirurgien, les journalistes osèrent dire qu'à la vérité le vide qu'il laissait était profond, mais qu'il serait comblé avec avantage par M. Morand. Tels sont les jugements courants des ignorants et des compères.

Nul ne se souviendrait aujourd'hui de Morand, sans l'éloge admirable où Louis a finement mis sa médiocrtié en relief, tandis que la mémoire impérissable de J.-L. Petit se passe de toute recommandation.

Grâce au vernis littéraire qu'il devait à son éducation, Morand fut nommé secrétaire de l'Académie de chirurgie lors de sa fondation, en 1731. Il se démit de cette place en 1739, et eut pour successeur le célèbre Quesnay, dont la nomination par le roi fut notifiée à l'Académie, le 17 juin 1740. La constitution de cette compagnie ayant subi une refonte complète en 1751, Morand reçut le titre de secrétaire perpétuel. Dans l'intervalle, il servit dans l'armée comme chirurgien-major des gardes-françaises et fit en cette qualité un voyage en Flandre. Bientôt après, pourvu d'une place d'inspecteur des hôpitaux militaires, il alla, en 1746, inspecter ceux des Trois-Évêchés, et mit à profit cette inspection

pour se faire recevoir docteur en médecine dans la petite université lorraine de Pont-à-Mousson. Pour mettre le comble à sa fortune, le roi lui accorda des lettres de noblesse, puis le nomma chevalier de son ordre. A peine est-il besoin de dire qu'il appartenait comme associé à presque toutes les compagnies savantes de l'Europe. Averti par quelques attaques de goutte, il renonça de lui-même aux travaux académiques, et mourut le 21 juillet 1773, après une courte maladie, agé de soixante-seize ans.

On peut dire de Morand, qu'il ne nuisit point à sa fortune. S'il manqua de ces qualités qui font les hommes distingués, il faut reconnaître qu'il n'eut ni vices, ni défauts, ni travers. Le sentiment de la règle, l'amour de l'ordre, le respect de la hiérarchie, l'exactitude et la ponctualité, la politesse extérieure dont le monde se contente : voilà les avantages auxquels il dut l'estime et la considération que ne donnent pas toujours les hautes charges. « Son air était noble et imposant, dit son panégyriste Louis. Il se communiquait très peu. Les personnes qui ont vécu dans sa plus étroite familiarité lui trouvaient l'âme sèche. Il se suffisait assez à lui-même. » Ce dernier trait achève la peinture de ce savant très ordinaire, dont le portrait a pris place dans cette galerie, afin que le lecteur sache, par cet exemple, combien les institutions et les circonstances peuvent contribuer à mettre la médiocreté en relief. Pas plus que le trône royal, le trône académique n'est garanti contre l'incapacité. Celle de Morand était si notoire, qu'elle entraîna sa démision, démission forcée, qui fut obtenue par la fermeté de La Martinière et la politique de Pibrac, alors directeur. Pibrac et La Martinière, hommes de cour, manœuvrèrent avec beaucoup de tact, et dorèrent la pilule à leur confrère, en le faisant nommer directeur pour l'année suivante 1765 (25 novembre 1764).

La retraite définitive de Morand ouvrit la carrière à Louis. Secrétaire perpétuel de fait depuis quelques années, il en eut enfin le titre ; et en dépit de la jalousie et de l'envie, il l'honora et l'illustra par ses rares talents.

Nature fine et nerveuse, Louis ne pouvait souffrir les critiques injustes de ses émules. La Martinière, qui connaissait sa haute valeur, le reconfortait dans ses défaillances, et lui communiquait un peu de ce stoïcisme qui fait mépriser les injures et les jugements téméraires. Pour complaire à son bienfaiteur, il renonça à ses projets de retraite ; mais il n'eut pas la force de fermer la bouche à ses indignes adversaires, en multipliant les publications pour lesquelles tous les matériaux étaient prêts. La mort de La Martinière le plongea de nouveau dans le repos, et l'on attendit vainement pendant dix-huit ans, qu'il donnât suite au cinquième volume des mémoires, publié en 1774. En revanche, d'autres publications importantes occupaient ses loisirs.

Préoccupé avant tout d'être utile, il se faisait l'éditeur et le commentateur de quelques ouvrages classiques de Boerhaave, d'Astruc, de J.-L. Petit; formait des recueils de pièces destinées à élucider des points de doctrine ; et ne dédaignait point de prendre la plume pour tenir le public crédule en garde contre les impostures des charlatans. Il enrichissait les feuilles périodiques d'articles très solides sur la pratique de la chirurgie et sur la médecine légale, pour laquelle il avait un goût très prononcé. Ses rapports en justice faisaient autorité, et l'on prisait fort ses consultations sur les cas de jurisprudence. Il inspirait une grande confiance aux magistrats et au public par son savoir et sa probité. Il excellait à démêler le vrai du faux dans ces enquêtes difficiles qui n'exigent pas moins de lumières que de discernement ; la sagacité de son esprit juste et critique le servait admirablement dans cette sorte de recherches.

Ses mémoires sur l'affaire des Calas et sur les naissances tardives eurent un grand retentissement et provoquèrent de longues polémiques. Nul mieux que lui ne sut montrer les rapports étroits de la médecine avec la morale et les lois civiles.

Quel dommage qu'un pareil maître n'ait pu mettre en œuvre les matériaux par lui recueillis d'un traité complet de chirurgie légale! On s'étonne que sa vie si laborieuse n'ait pas été plus productive; mais on peut dire que cet homme supérieur, qui sut si bien ménager son temps, ne savait pas régler sa curiosité : il lisait avec intempérance, et annotait presque tous ses livres. Doué d'un esprit vif, il concevait beaucoup de projets qu'il ne pouvait exécuter, et ébauchait des ouvrages qu'il ne menait pas à terme. Il aimait à exercer la critique, et ne la souffrait pas volontiers. De là cette susceptibilité timide et cette hésitation à s'exposer à la censure; défauts qu'on ne saurait dissimuler, puisque ces appréhensions peu viriles l'ont fait manquer à son devoir de secrétaire perpétuel, qui l'obligeait de donner au public, pour l'honneur de la compagnie et le plus grand profit de l'art, quelques volumes dont les matériaux pourrissent maintenant dans un galetas de l'Académie nationale de médecine.

Louis n'eut pas la force d'âme et de cœur qui soutiennent la vertu militante. Il eut beaucoup trop d'amour-propre, il écouta trop les flatteurs, il suivit sans résister le penchant qui le portait à la critique acerbe; et quoiqu'il fût bon et charitable, il songea moins à conquérir l'affection que l'estime. Le célibat ne développe guère les sentiments affectueux, et ce n'est pas l'étude qui les fait naître. Il n'y a point de témérité à dire que ce studieux savant aimait peut-être plus ses livres et son repos que son prochain. Quoique le mot d'égoïsme soit bien dur, il n'est guère

possible de l'écarter quand on contemple attentivement le joli buste de Houdon, qui le représente au naturel, avec son fin sourire, un peu ironique, les traits réguliers, la face pleine et bien nourrie, le front lisse et découvert, les yeux doux et pénétrants, la perruque bien posée sur cette tête spirituelle. A première vue on croirait que c'est un chanoine prébendé ou un abbé de cour. Le costume de chirurgien de robe longue, avec la simarre et la large ceinture, ajoute encore à l'illusion.

En somme, une intelligence vive, une distinction un peu empruntée, beaucoup de confiance en soi, avec une ombre de timidité et de modestie : voilà ce que représente ce marbre pur et net, œuvre précieuse d'un maître de la sculpture. Cette figure ne commande pas la sympathie ; elle a une placidité peu humaine ; les rayons du cœur ne l'illuminent point. Louis vécut surtout par le cerveau ; il n'eut pas à lutter contre les difficultés de la vie, et ne connut d'autres contrariétés que celles qu'il s'attira par son humeur irritable et un peu vaine, et par un amour-propre trop susceptible. Il mit contre lui beaucoup de gens qu'il aurait dû laisser en repos ; ameuta contre les chirurgiens régénérés la Faculté de médecine, à propos d'une requête où cette corporation défendait des privilèges surannés, contre l'établissement d'une commission pour l'examen des remèdes particuliers et des eaux minérales ; suscita des ressentiments implacables parmi ses confrères les académiciens, dont la plupart étaient trop médiocres et trop illettrés pour apprécier toute la finesse de son talent délicat ; et pour avoir obéi plus que de raison à des préoccupations personnelles, il ne fit pas pour l'art chirurgical et pour l'Académie tout ce que l'un et l'autre pouvaient attendre de ses grandes lumières. Il décéda le 20 mai 1792, un mois après avoir prononcé son dernier éloge.

Louis semblait être né pour enseigner et pour ecrire. Il posséda la clarté, l'élégance, l'expression heureuse, la justesse et le goût, qualités rares en tout temps et en tous lieux, mais particulièrement inconnues de la plupart de ces chirurgiens sevrés de toute littérature, plus artisans qu'artistes, et dont la profession touchait par tant de côtés aux métiers manuels. Telle était la majorité à laquelle il fallait plaire. C'est à force d'onction et de simplicité qu'on pouvait s'emparer d'un pareil auditoire. Habitué à parler en chaire, Louis apporta dans ce nouveau genre, la gravité, l'autorité, l'aisance du professeur qui sait se faire écouter; et il ajouta à cette éloquence professorale un peu de cette solennité et de ce ton cérémonieux que les orateurs académiques ne sauraient négliger sans dommage, et cet art difficile de faire comprendre les choses sans circonlocutions ingénieuses, et, ce qui est encore plus difficile, sans abuser des termes techniques.

Introduire la littérature dans la chirurgie, sans prétention, sans pédanterie, en évitant le pathos et le ridicule: tel était le problème à résoudre. Louis s'en tira à son honneur, par ce sentiment des proportions et des convenances qui accompagnait chez lui l'amour sincère de la vérité. Ses éloges sont de véritables notices biographiques et historiques, très succinctes ou très pleines, selon les mérites ou les services du mort. Il ne les habille pas tous à la même mesure; il ne procède ni à une dissection minutieuse ni à un embaumement soigné, sachant bien qu'il n'est point de panégyrique qui puisse tromper la postérité. Il n'a ni le scepticisme de Fontenelle, ni la majesté de Thomas; il se rapproche plutôt de d'Alembert et de Condorcet, et comme ces deux philosophes, il évite la banalité des lieux communs. Il n'abuse point de cette forme fleurie et melliflue, qui charme l'oreille sans tou-

cher la raison. Juge impartial, sinon impassible, il montre partout la conscience du médecin légiste ; dans ces exhumations juridiques, en retrouve la précision et la netteté qui recommandaient ses rapports d'expert. Sa fermeté ne craint ni l'ombre des morts, ni la colère des vivants. Peut-être eût-il mieux réussi dans l'histoire que dans l'éloge; et malgré ses succès dans ce genre académique, il ressemble plutôt à un historien qu'à un panégyriste. Il n'est ni le premier, ni le seul qui ait compris et traité la biographie comme un genre historique. Sans s'écarter de la tradition, il a pris le droit chemin, se tenant à égale distance de l'oraison funèbre et de la satire ; fidèle aux convenances, mais réservant les droits de la critique ; plus soucieux de remplir son devoir que de mériter tous les suffrages ; écrivant en toute sincérité, comme un juge inflexible, sans complaisance ni faiblesse.

On ne sait pourquoi il ne publia pas lui-même ces pages d'histoire qui embrassent un espace de quarante-huit ans (1750-1792); peut-être par incurie, ou de peur de réveiller des ressentiments éteints, car ce critique hardi craignait beaucoup la piqûre des guêpes. L'Académie actuelle de médecine, dépositaire des papiers de l'Académie royale de chirurgie, a bien mérité de la chirurgie, et des lettres, en chargeant son second secrétaire perpétuel de la publication de ces éloges, qui sont au nombre des plus précieux documents scientifiques et littéraires du XVIII[e] siècle.

Il est fâcheux, pour tout dire, qu'on n'ait pas eu l'idée de joindre à ce recueil la correspondance de Louis. Il est vrai qu'elle était immense, et qu'il serait peut-être impossible d'en réunir toutes les pièces ; mais avec ce qui reste, on formerait une collection curieuse, instructive, variée, où l'on apprendrait à mieux connaître et à estimer davantage

cet homme actif, laborieux, vigilant, toujours attentif à quiconque le consultait, se faisant tout à tous, répondant aux plus humbles avec bonté, aux plus arrogants avec fermeté, glissant dans toutes ses réponses un avis salutaire, un conseil judicieux, un doute prudent, encourageant la bonne volonté non moins que le talent, amoureux de la gloire et des progrès de son art, et bienveillant à quiconque le servait par ses travaux.

En résumé, Louis fut un des esprits les plus éclairés et les plus distingués de son temps. Qu'on le considère comme professeur, comme praticien, comme écrivain, comme académicien, comme promoteur des réformes utiles ; et l'on verra que, dans les fonctions et les emplois qu'il remplit, il ne resta jamais au-dessous de sa tâche. Il est du petit nombre de ceux qui gagnent à être connus de près.

Louis ne vécut pas assez pour voir les horreurs dont il avait préparé l'instrument. On sait que la machine à décapiter reçut d'abord le nom de Louison, bien avant la mort de Louis XVI, et plus tard celui du docteur Guillotin, qui a prévalu. Il y a quelque chose d'étrange dans cette sorte de fatalité qui a voulu que le nom de deux médecins servît à désigner cet engin de destruction. Louis ne vit pas non plus la fin de cette compagnie qui devait bientôt disparaître. Quelques-uns de ses membres, obéissant à des passions mauvaises, hâtèrent sa ruine. La Commune crut voir dans l'Académie de chirurgie une réunion d'aristocrates ; et malgré les démarches courageuses de quelques membres zélés, la Convention nationale décréta la suppression de ce corps savant, le 8 août 1793. Le 22 du même mois, l'Académie de chirurgie tenait sa dernière séance, et se séparait pour obéir à la loi.

En supprimant par décret « toutes les académies et

sociétés littéraires patentées ou dotées par la nation », la Convention nationale usait rigoureusement de son droit souverain ; mais elle commettait un abus de pouvoir et une véritable spoliation, en confisquant les biens d'une compagnie établie et dotée par La Peyronie. L'iniquité était flagrante, mais nul ne protesta ; la terreur régnait en permanence. Comment eût-on osé plaider contre les terroristes, qui à la dernière raison des rois venaient de substituer le triangle égalitaire de la guillotine? Et pouvait-on résister au courant impétueux qui entraînait la société vers une ère nouvelle?

Sans professer cet optimisme béat des partisans du fait accompli, on peut penser que l'Académie royale de chirurgie disparut au bon moment. Outre qu'elle renfermait dans son sein des ferments de discorde et des membres réfractaires à toute discipline, sa tâche était accomplie. Elle fit dans l'espace de soixante ans une besogne énorme, un travail colossal. Non seulement elle émancipa la profession, et rendit aux chirurgiens leur dignité ; mais elle régénéra la chirurgie, en l'arrachant à l'empirisme, en la constituant comme un art expérimental et d'observation, en la pliant à une méthode exacte et sévère, en ramenant toute la théorie à l'expérience des faits et à la clinique. Les mémoires et les prix formaient un recueil de monographies achevées ; et il suffisait de les classer dans un ordre méthodique pour en faire un corps de doctrine. L'art chirurgical reconstitué sur des bases inébranlables, renouvelé par l'anatomie la plus savante, affermi par une pratique plus éclairée, transformé par l'observation intelligente des actes organiques, marchant d'un pas rapide et sûr aux découvertes de la physiologie par la pathologie : tel fut le résultat de cette collaboration unique, conçue par le génie de Chirac, assurée par le dévouement

de La Peyronie et le labeur des esprits d'élite que cet homme rare sut intéresser à son œuvre.

Est-il besoin de rappeler les noms célèbres de cette illustre compagnie ? Tous les chirurgiens qui savent tant soit peu l'histoire de leur art n'ignorent pas les services qu'il a reçus de leurs anciens, Roederer, Foubert, Lecat, Ledran, Pibrac, Benomont, Quesnay, Flurent, Houstet, La Faye, Bordenave, David, Faure, Fagner, Hévin, Pipelet, parmi lesquels brillent des étrangers d'un glorieux renom, tels que Bertrandi, Molinelli, Van Swieten, Haller, Villius, les deux Hunter, Cheselden, Camper, et tant d'autres qu'il serait trop long de nommer. Toute l'Europe savante honora de ses sympathies une association qui rivalisa de zèle et d'éclat avec l'Académie royale des sciences, qui fut une pépinière de bons chirurgiens et d'excellents anatomistes, qui n'éprouva jamais de déclin, ayant commencé avec J.-L. Petit et fini avec Desault, qui sont les deux grandes illustrations de cette époque, glorieuses entre toutes, de la chirurgie française.

L'esprit de cette société sans pareille animait les hommes de mérite qui, par leur enseignement ou leurs écrits, devenus classiques, ont marqué la transition du siècle dernier au nôtre : Chopart, Lassus, Sabatier, Chaussier, Pelletan, Sue, Boyer, Antoine Dubois, Baudelocque, Sédillot, Peyrilhe, continuateur de l'*Histoire de la chirurgie* de Dujardin, ouvrage inspiré par l'Académie de chirurgie, imprimé à ses frais, et dont le troisième volume, resté inédit, verrait certainement le jour, si l'histoire de l'art de guérir était encore cultivé chez nous, et sérieusement enseigné. Un juge très compétent l'a apprécié en ces termes : « Ce volume est resté inédit. Il n'est pas inférieur en mérite aux précédents, et il embrasse une période de l'histoire beaucoup moins étudiée jusqu'alors

que les époques antérieures ». En reproduisant textuellement ce jugement de Dézeimeris, nous croyons rendre service aux détenteurs d'un manuscrit qui appartient au public, et dont la publication tardive serait une œuvre de justice et de réparation. Notre littérature médicale est si pauvre en ce genre, qu'on ne saurait sans crime laisser incomplet un des monuments qui honorent le plus l'Académie royale de chirurgie, et le seul qui puisse soutenir la comparaison avec l'*Histoire de la médecine* du savant Daniel Le Clerc, dont l'érudition solide et la candeur admirable n'ont pas été surpassées.

L'anatomie a eu ses historiens dans Lassus, et surtout dans Lauth, de Strasbourg. Quant à l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* de Portal, en six volumes in-8° (1770), tous les connaisseurs savent ce que vaut cette misérable compilation, indigeste et mal écrite, digne en tout d'un ambitieux qui se servit de la science sans la servir, et qui ne connut bien que l'art de parvenir et de se pousser dans le monde. Il est le type de ces hommes médiocres, intrigants et remuants, qui ne sont pas rares dans l'histoire des sciences et des lettres, depuis que l'administration a étendu sa lourde main sur les choses de l'esprit. Il naquit à Gaillac, en Gascogne, le 5 janvier 1742, fit ses humanités à Alby et à Toulouse, et fut reçut docteur à Montpellier, en 1764. Il arriva à Paris, en 1766, et ne arda pas à se produire dans la haute société, grâce à ses protecteurs, Sénac et Lieutaud. Après avoir enseigné l'anatomie au dauphin de France, il fut nommé, en 1768, à la chaire de médecine du Collège royal, puis adjoint, et enfin associé de l'Académie des sciences. En 1777, il obtint, par la recommandation de Buffon, la place de professeur d'anatomie au Jardin des Plantes. La Révolu-

tion ne nuisit point à sa fortune, et lors de la Restauration, il fut successivement premier médecin de Louis XVIII et de Charles X. Il mourut le 23 juillet 1832, âgé de quatre-vingt-dix ans, six mois et quelques jours. Bien que Pariset excellât à orner de bandelettes les morts qu'il embaumait dans ses éloges académiques, il n'a pu dissimuler, sous sa phraséologie fleurie, la très petite valeur de cette espèce de charlatan, envers lequel il était obligé à de grands ménagements, car c'est Portal qui fut le vrai fondateur de l'Académie de médecine, dont Pariset a été le premier secrétaire perpétuel.

Fondée en 1820, par ordonnance royale, cette compagnie tint sa première séance publique le 6 mai 1824. C'est dans cette solennité que Pariset, nommé lui-même par décret, le 3 décembre 1822, secrétaire perpétuel, malgré l'ordonnance du 20 décembre 1820, qui reconnaissait à la compagnie la liberté d'élire elle-même son organe; c'est dans cette séance publique et solennelle que Pariset, avec une rare habileté, en termes éloquents, traça un programme magnifique et porta un prognostic optimiste, trop beau pour être confirmé. Quand on a lu cette pièce d'éloquence, il est facile de se persuader ou que l'orateur a été dupe de son imagination, ou bien qu'il a voulu flatter la vanité de ses confrères, en faisant de la corporation un portrait de fantaisie.

Un mot à ce sujet. Que l'Académie de médecine représente par son personnel toute l'encyclopédie, toute la hiérarchie médicale, tout le monde l'accordera ; en effet, tous les arts et toutes les connaissances qui touchent plus ou moins directement à l'art de guérir, y ont des représentants. Médecins, chirurgiens, vétérinaires, pharmaciens, se rassemblent une fois par semaine dans le même local, avec des physiciens, des chimistes, des natura-

listes; et il n'y a là rien de bien nouveau. L'Académie des Sciences a donné la première l'exemple de cette promiscuité. Mais il ne suffit pas de juxtaposer les talents pour les faire concourir à une œuvre commune. Ce n'est point leur nombre ni leur variété qui fait l'union et la force. Sans une idée mère et fondamentale qui les anime, ces compagnies fondées par le bon plaisir d'un seul pour la satisfaction de quelques amours-propres, ressemblent parfaitement à un corps sans vie. En vain embaument-elles leurs morts dans le suaire de l'oraison funèbre; l'éloge académique ne sert qu'à mettre en relief le talent ou la médiocrité de l'orateur en titre; et les hommes de mérite qui reçoivent ses louanges n'empruntent point leur lustre de la compagnie, dont il est l'interprète. Un Corvisart, un Berthollet, un Pinel, un Percy, un Vauquelin, un G. Cuvier, un Chaussier, un Dupuytren, un Scarpa, un Desgenettes, un Laënnec, un Esquirol, un A. Dubois, pour ne citer que les plus illustres de ceux que la brillante faconde de Paris et a couverts de fleurs, ne doivent pas une parcelle de leur gloire à l'Académie de médecine; de même que les Broussais, les Richerand, les Boyer, les Récamier, les Magendie, les Geoffroy Saint-Hilaire, les Chomel, les Thénard et autres, loués ou mordus par le successeur de Pariset, n'ont fait que grossir l'obituaire de cette compagnie, réduite à citer des noms, à défaut d'œuvres durables. L'empressement même qu'un corps académique met à s'associer des noms connus en dehors de sa sphère, est une preuve irrécusable de la pauvreté de l'institution. Les sections diverses sont remplies tant bien que mal, et servent de refuge à la médiocrité; tandis que la plupart des académiciens en renom, généralement peu mêlés à la vie active et intérieure du corps, ressemblent aux étiquettes et aux enseignes des marchands; ces

échantillons ne servent que pour l'étalage. Beaucoup de ces illustres n'ont fait que s'asseoir quelquefois par convenance sur les banquettes de l'Académie.

Le public, presque toujours dupe des apparences, ne sait pas qu'il y a deux sortes de sociétés savantes : celles qui sont nées de la science même, et de la nécessité où sont les savants de mettre leurs efforts en commun pour obtenir de grands résultats ; et celles qui doivent le jour aux besoins ou aux caprices de l'administration, dont l'empire envahissant s'étend sur toutes choses.

L'Académie royale de chirurgie ne relevait que d'elle-même ; et son fondateur, La Peyronie, lui avait assuré l'indépendance et l'autonomie, en la dotant généreusement. Aussi fit-elle beaucoup et bien dans un espace de temps qui ne dépasse guère soixante ans ; tandis que l'Académie actuelle de médecine, qui ne compte pas moins d'années d'existence, n'a fait jusqu'à ce jour qu'une besogne administrative, par ses commissions diverses qui travaillent sur l'invitation ou sous la direction du gouvernement ; dépourvue d'ailleurs de cette autorité et de cet esprit d'initiative, de réforme et de progrès, que l'autonomie seule confère aux corps savants, quand ils ont une vie propre, une personnalité, une volonté.

Ce n'est point, comme on le croit, l'agrégation d'un nombre déterminé de membres qui constitue la vraie Académie, surtout lorsque ces membres représentent d'autres intérêts que ceux d'un corps unique, collectif, ayant l'union et l'unité qui fait la force. Or, de quoi se compose l'Académie de médecine, à ne considérer que les éléments médicaux ? De trois corporations puissantes qui la renouvellent sans cesse : les professeurs de la Faculté, les médecins des hôpitaux et les membres de la société de chirurgie. Tel est l'état-major. Les pharmaciens et les

vétérinaires sont en minorité. Les travaux des commissions de tout ordre reçoivent le visa de l'Académie, et c'est là leur unique sanction, mais il n'y a point de travail collectif et suivi. Les discussions qui remplissent une partie des séances publiques, n'ont abouti jusqu'ici qu'à donner satisfaction aux habitués de la tribune, — car il y a une tribune ; ce qui juge l'institution, — dont les discours remplissent les feuilles spéciales, et vont s'ensevelir dans le *Bulletin* de la Compagnie. Quant aux *Mémoires*, ils n'ont qu'une notoriété restreinte ; il y a longtemps qu'on les a comparés aux catacombes.

Si elle ne ressemble en rien à l'Académie royale de chirurgie, l'Académie nationale de médecine n'est pas sans rappeler la Société royale du même nom, dont il nous reste à parler pour terminer cette revue sommaire de l'art médical au siècle dernier.

Née tardivement, sous le dernier roi de l'ancien régime, abolie par la Convention nationale, avec tous les autres corps savants, la Société royale de médecine représente une de ces nombreuses institutions transitoires qui précédèrent la Révolution. Elle réalisa tant bien que mal durant sa courte existence, la grande idée de Chirac, qui consistait à réunir en un seul corps tous les médecins et chirurgiens du royaume, pour les faire concourir tous ensemble aux progrès de l'art de guérir. L'Académie de chirurgie remplit glorieusement pour sa part ce programme magnifique, et conquit l'indépendance du corps chirurgical, en dépit de la Faculté et de ses prétendus privilèges.

La Société royale de médecine, venue plus tard, et stimulée par cet exemple, s'établit aussi, malgré la Faculté; mais elle consacra, par son établissement, même la séparation des médecins et des chirurgiens, séparation fâcheuse,

qui ne devait disparaître qu'avec la fondation des Écoles de santé, fondation qui a renouvelé l'enseignement de l'art, en rapprochant les deux branches maîtresses.

Quelle fut la pensée des fondateurs de la Société royale de médecine ? Pour répondre à cette question, il importe de remonter un peu haut.

Sous l'ancien régime, les médecins tenaient à la cour une place considérable. Ils comptaient parmi les premiers serviteurs dans la haute domesticité royale. Au nombre des officiers de la maison du roi, de la reine, du dauphin, des autres fils de France et du premier prince du sang, on voit les médecins en bon rang, bien traités, bien payés, et suffisamment considérés. Ceux qui étaient particulièrement attachés à la personne du roi formaient un corps respectable : d'abord le premier médecin, à la tête de la troupe ; puis le médecin ordinaire, qui le remplace en cas d'absence et paraît aux consultations. Au-dessous d'eux, huit médecins ordinaires servant par quartier, c'est-à-dire deux par trimestre ; plus quatre médecins consultants, un médecin spagirique et un autre qui ne sert que lorsqu'on l'appelle.

La charge de médecin ordinaire du roi remonte à l'an 1600. André Dulaurens la remplit le premier. En 1350, sous Philippe de Valois, il n'y avait qu'un physicien ordinaire en cour, qui recevait par jour vingt sols tournois.

Entre autres privilèges attachés à la charge, les médecins de la famille royale pouvaient exercer librement la médecine dans toutes les villes du royaume, la confiance du prince devant commander celle de ses sujets. Le médecin ordinaire prenait le titre de conseiller du roi; son traitement allait jusqu'à 14.700 livres. Le premier médecin en perce-

vait 34.000 ; il portait le titre de conseiller ordinaire de Sa Majesté en tous ses conseils d'État et privé, et appartenait à la classe des grands officiers. Tous les autres médecins, chirurgiens, apothicaires, lithotomistes, bandagistes, renoueurs et dentistes, lui devaient obéissance comme à leur chef, prêtaient serment entre ses mains, en recevaient des certificats de capacité, bref, dépendaient de lui absolument, et ne pouvaient toucher leurs gages qu'en présentant une attestation, revêtue de son scel et de sa signature.

Le chef du corps des officiers de santé de la couronne exerçait une sorte d'inspection générale sur toute la médecine. Il méritait à tous égards le titre d'archiatre, ou, pour parler selon la hiérarchie du temps, de surintendant. Bien qu'il n'eût aucun droit sur les Facultés de médecine, jalouses de maintenir l'égalité absolue entre leurs membres, on conçoit combien ces corporations tenaient à honneur de voir un des leurs au faîte de la hiérarchie.

Le premier médecin du roi régnait littéralement sur toute la médecine. Son droit de visite et d'examen s'étendait à tous les apothicaires et bandagistes des villes et lieux non jurés, où il pouvait déléguer des médecins de son choix pour y exercer sa juridiction. Les remèdes secrets et spécifiques ne circulaient pas sans son approbation, et il avait l'intendance des bains et des sources thermales et minérales. De ses attributions multiples, on eût formé un petit ministère de la santé publique.

Les vues de Chirac, plus scientifiques qu'administratives, rencontrèrent, comme on sait, un obstacle insurmontable dans l'opposition de la Faculté de Paris, qui ne pouvait admettre qu'un autre corps, composé d'hommes de l'art, fût constitué expressément pour correspondre avec tous les hôpitaux et tous les médecins de France,

avec le dessein avoué de répandre les lumières et de travailler aux progrès de l'art de guérir.

La Faculté de médecine, fort amoindrie comme corps enseignant, depuis qu'à côté d'elle l'enseignement médical se relevait par les leçons des professeurs du Collège de France, et surtout par les démonstrations du Jardin du Roi et du Collège des chirurgiens ; la Faculté, rivée à ses vieilles traditions, ne voyait pas que la fin de son empire approchait. Un homme de coterie, dominé par l'esprit de corps, eût peut-être songé à partager avec elle sa responsabilité ; mais il eût échoué dans l'entreprise, et parce que la rénovation ne se fait point par les institutions condamnées à périr fatalement, et à cause de la rivalité des Universités où s'enseignait la médecine. D'ailleurs, il n'appartenait point à une corporation foncièrement routinière, comme l'était celle des docteurs-régents, réactionnaire par principe, de prendre l'initiative d'une réforme qui pouvait passer pour une révolution. Aussi ne s'inquiéta-t-on pas de ce que pourrait faire ou dire la Faculté ; et la Société royale de médecine prit naissance, sous le ministère de Turgot, grâce aux efforts combinés de deux hommes qui en furent les vrais fondateurs, Lassone et Vicq-d'Azyr.

L'un et l'autre doivent trouver place dans cette galerie.

J.-Fr. de Lassone naquit à Carpentras, le 3 juillet 1717. Reçu docteur à Avignon, il vint à Paris, et commença l'étude de la chirurgie, sous Morand. En 1739, ayant à peine vingt-et-un ans, il remporta un prix à l'Académie de chirurgie, succès d'autant plus honorable qu'il était partagé avec Lecat, chirurgien célèbre et adversaire redoutable dans ces luttes académiques. C'est après s'être fortifié dans la pratique de l'anatomie et de la chirurgie, qu'il se fit

recevoir, en 1742, docteur à la Faculté de médecine de Paris. A l'âge de vingt-cinq ans, il entra dans l'Académie des Sciences. En 1751, il fut nommé médecin de la reine Marie Leczinska, et après la mort de cette princesse, il eut la même charge auprès de Marie-Antoinette. Louis XV était mort de la petite vérole, le 10 mai 1774. Son successeur se soumit à l'inoculation, alors à la mode, avec ses deux frères; et le 20 juillet de la même année, Lassone donna lecture à l'Académie des Sciences du rapport des inoculations faites dans la famille royale de France, au château de Marly. A la mort de Lieutaud, Lassone, nommé survivancier, devint premier médecin en titre. Il mourut le 8 décembre 1788. Ses travaux assez nombreux se trouvent épars dans les mémoires de l'Académie des Sciences, de l'Académie de chirurgie et de la Société royale de médecine, dont il devint président à vie après la mort de Lieutaud, la direction de cette société appartenant de droit au premier médecin du roi.

On remarquera à ce propos, que, depuis Chirac, la place de premier médecin du roi fut remplie par des anatomistes très distingués ; cette particularité explique le rapprochement qui tendait à se faire entre médecins et chirurgiens. L'anatomie conduit naturellement ceux qui s'y appliquent à la physiologie et à la chirurgie. Ce qu'il convient encore de remarquer, c'est que les principaux fondateurs de ces institutions utiles à l'art de guérir, étaient venus du Midi. Chirac, homme à projets, esprit hardi et entreprenant, sortait du Rouergue; La Peyronie appartenait à une famille de Montpellier; Lassone était Provençal, ainsi que Lieutaud, son prédécesseur.

Vicq-d'Azyr, qui fut pour la Société royale de médecine, ce qu'était Louis pour l'Académie de chirurgie, apparte-

nait, lui aussi, à une race entreprenante. Il naquit à Valognes, en Normandie, en 1748. Son père exerçait la médecine. Après ses humanités, il alla étudier en philosophie à Caen. Son goût pour les lettres faillit l'entraîner loin de sa vocation ; il eut un moment l'idée d'embrasser l'état ecclésiastique. Pour obéir à ses parents, il se décida à étudier la médecine. Il vint à Paris en 1765, et fut bientôt séduit par la variété des connaissances que le mouvement encyclopédique de cette époque faisait entrer dans les études qui ont pour objet l'homme physique et moral. Il cultiva avec une prédilection marquée l'anatomie et la physiologie, sans négliger les sciences accessoires ou auxiliaires, alors en pleine rénovation, et plus particulièrement l'histoire naturelle des animaux, à laquelle Buffon ouvrait un empire immense. Curieux comme un jeune homme dont le principal devoir est de s'instruire, ambitieux de renommée et d'honneurs, Vicq-d'Azyr se livra au travail avec passion, sans négliger les distractions du monde et les relations qui devaient lui servir autant que la science. Il commença ses exercices de licence en 1772, et les termina l'année suivante avec beaucoup d'éclat. Sa thèse sur la position des os de la tête, soutenue avec l'appui de son maître, Antoine Petit, professeur et praticien célèbre, est un essai de mécanique animale qui renferme des recherches nouvelles et quelques vues ingénieuses. Reçu licencié, il ouvrit des cours privés d'anatomie, humaine et comparée, suivant la tradition qui vivifiait l'enseignement anatomique du Jardin des Plantes, depuis les dissections de Claude Perrault.

Antoine Petit, titulaire de la chaire d'anatomie et de chirurgie, attirait à ses leçons un grand concours d'auditeurs, et par son savoir, et par son éloquence, et surtout par ses idées larges et conciliantes. Cet homme remar-

quable était passionné pour la chirurgie, et aimait les chirurgiens, quoiqu'il fût membre de la Faculté de Paris, qu'il dota, soit dit en passant, d'une chaire d'anatomie et d'une chaire de chirurgie, dont les professeurs devaient être remplacés au bout de dix ans d'enseignement.

Vicq-d'Azyr, animé des sentiments de son maître, réussit trop au gré des vieux docteurs-régents. Il lui firent fermer l'amphithéâtre des écoles de médecine, où il avait donné son premier cours d'anatomie, pendant les vacances de 1773. Des formalités ridicules servirent de prétexte à cette interdiction mal déguisée. On voit que l'enseignement libre méritait dès lors la haine des gens qui vivent de monopole et de privilèges. Cette première persécution ne découragea pas le jeune professeur. Antoine Petit le vengea de ses persécuteurs en lui confiant la suppléance du cours d'anatomie qu'il faisait au Jardin du Roi. C'était le désigner comme son successeur. Malheureusement un autre, moins digne, mais plus protégé, recueillit cette succession. Buffon et la cour préférèrent à Vicq-d'Azyr, Portal, déjà membre de l'Académie des Sciences, et bien résolu dès lors à se pousser par tous les moyens.

Vicq-d'Azyr, déçu dans ses espérances, se remit à faire des cours particuliers, dans sa propre maison. Un jour qu'il se livrait à ses travaux habituels, avec quelques-uns de ses collègues de la Faculté, on apporta dans la salle où ils se trouvaient réunis une jeune fille qui venait de perdre connaissance dans la rue. Vicq-d'Azyr lui prodigua des soins intelligents et parvint à la ranimer. Il fut bientôt admis dans la famille et agréé comme mari de la jeune personne, qui était nièce de Daubenton, médecin naturaliste, compatriote et collaborateur de Buffon. Il ne pouvait trouver un protecteur plus capable de le guider dans ses recherches d'anatomie comparée. Sous un pareil maître,

il avança rapidement dans la science qui lui était chère et bientôt ses mémoires d'anatomie et de physiologie le firent recevoir parmi les membres de l'Académie des Sciences, en 1774. Là il trouva un autre protecteur, qui sut utiliser ses talents et les mettre en plus grande lumière. C'était Lassone. Il le désigna à Turgot pour aller étudier sur place une épizootie qui désolait le midi de la France.

A son retour d'une mission où son inexpérience même l'avertit de la nécessité d'unir, en vue du bien public, la médecine de l'homme à celle des animaux ; il suggéra à son protecteur l'idée d'établir une commission permanente qui serait chargée d'étudier la question complexe des épidémies et les moyens les plus propres à les conjurer.

Lassone trouva l'occasion excellente pour alléger la lourde responsabilité que faisaient peser sur lui ses multiples attributions ; et la commission, instituée d'abord à propos d'épizooties et des eaux minérales, devint bientôt une société régulière destinée à perfectionner toutes les parties de la médecine. Le plan en fut concerté entre Lassone et Vicq-d'Azyr, et l'approbation de Turgot permit à la Société royale de médecine de s'ouvrir en 1776. Une fois les membres fondateurs nommés, les docteurs de la Faculté qui n'y avaient pas été admis, ne pouvant s'attaquer au premier médecin du roi, se déchaînèrent contre Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel. Aux détracteurs de la société naissante, c'est-à-dire aux mécontents, l'organe de la société répondit comme il faut répondre à l'envie, en redoublant d'activité, en se multipliant, en pressant les membres de la Société de produire des travaux utiles.

L'année même de la fondation vit paraître le premier volume des mémoires ; et les années suivantes ne furent pas moins fécondes. A coup sûr les actes de la Société royale de médecine, formant dix gros volumes grand in-4°,

ne valent pas à beaucoup près les mémoires si remarquables de l'Académie de chirurgie. Il y a là beaucoup de remplissage et de fatras; et l'on s'étonne qu'un corps académique ait dérogé à l'usage traditionnel en produisant tant de choses en si peu d'années. Mais si l'on considère qu'à cette époque la médecine n'existait que dans les Facultés, isolées les unes des autres; que l'enseignement médical n'avait que des traditions locales; que l'idée même d'une médecine nationale était plus facile à concevoir qu'à réaliser; il faut se résoudre à rendre justice au courage, aux efforts et à la fermeté persévérante des hommes de mérite, qui comprirent qu'un art qui intéresse tout le monde ne pouvait demeurer plus longtemps la propriété de quelques corporations enseignantes, dont quelques-unes se montraient avec affectation hostiles à tout progrès.

En somme, si l'art de guérir cherchait le grand jour, en sortant des écoles, les privilégiés seuls pouvaient s'en plaindre, et les charlatans qui prospéraient à l'ombre des privilèges. La majorité, qui, dans ce grand siècle des lumières ne restait indifférente à rien, la majorité devait applaudir à la création d'une société fondée expressément pour veiller sur la santé publique. L'exemple de l'Académie de chirurgie autorisait toutes les espérances. La Faculté, si déchue d'ailleurs, malgré ses prétentions intempestives, représentait peu de chose à côté d'un corps qui réunissait pour la première fois, comme en un faisceau, toutes les parties de l'art de guérir, et qui empruntait les lumières de tous les médecins de France et de l'étranger.

Tandis que les docteurs-régents s'attachaient avec opiniâtreté aux vieilles traditions, cette société nouvelle, fondée par le premier médecin du roi, protégée par un ministre incomparable, représentée par un organe élo-

quent, prenait possession de la faveur publique ; et dans l'intérêt de sa propre existence, elle se montrait accueillante et hospitalière à tous les travailleurs de bonne volonté. Elle mérite donc l'indulgence et la reconnaissance pour avoir constitué une grande famille de tous ces groupes isolés et rivés aux préoccupations de localité. Pour la première fois, tous les médecins de France se virent associés par leur profession même à l'unité de la patrie ; et l'on comprit aussi pour la première fois tout ce que le bien public pouvait attendre des efforts réunis des membres de la corporation médicale.

Le moment favorisait cette sécularisation de la médecine. Ce siècle, dont la philanthropie finit par dégénérer en manie, provoquait les médecins à éclairer le monde en répandant leurs connaissances de l'homme physique et moral ; et le grand nombre, plein de foi dans l'avenir, attendait qu'un autre Montesquieu donnât aux hommes l'*Esprit des lois* de la nature et de la vie. On sait avec quel enthousiasme fut saluée l'*Histoire naturelle* de Buffon, avec quelle impatience on attendait les volumes de ce grand ouvrage. Jamais on n'a tant écrit sur la nature et les choses naturelles. La poésie chantait les saisons ; la prose se retrempait dans la description des paysages alpestres ; les noms de Réaumur, de Saussure, de Bonnet étaient dans toutes les bouches. On voulait par-dessus tout connaître la vie, les sources et les conditions de la vie.

Pourquoi Helvétius et Condillac conquirent-ils la renommée ? Parce qu'ils s'efforçaient de se rapprocher de la nature organique et vivante, en prenant la philosophie par ce qu'elle offre de plus accessible, les sensations. Le mot sensibilité passa du langage élevé dans la langue populaire. Un homme ne valait que par sa sensibilité. On ne plaisait qu'à la condition d'être sensible. L'admirable

article *Sensibilité* de l'*Encyclopédie*, par Fouquet, l'illustre médecin de Montpellier, est le résumé de ce siècle essentiellement nerveux. Le docteur Pomme dut sa réputation et sa fortune au traitement des vapeurs et des maladies nerveuses. Il appartenait aussi à l'école de Montpellier, de même que Tissot, qui illustra la ville de Lausanne, sa patrie, par sa réputation de praticien, égale au moins à celle de Tronchin, de Genève, et surtout par ses écrits populaires sur les maladies nerveuses, sur les maladies des gens de lettres et des gens du monde. Le plus populaire de tous est celui qui a pour titre : *Avis au peuple sur sa santé*. On ne compte plus les éditions de ce livre célèbre qui fut imprimé dix fois en moins de six ans. Comme Tronchin, Tissot fut un des plus fervents apôtres de l'inoculation, dont la pratique s'étendit prodigieusement à titre de méthode préventive.

On voit que la médecine ne perdit rien à se mêler au monde des encyclopédistes et des littérateurs. Elle entrait à son tour dans le mouvement de rénovation, et pénétrait de toutes parts la société.

C'est à cause de cette action continue et de son réel ascendant, que l'hypocondriaque J.-J. Rousseau en a dit tant de mal. Il trouvait que les médecins prenaient trop de place dans la vie publique; et il prétendait les chasser de leur domaine. Il sentait bien, quoi qu'il en dise, qu'ils sont les vrais éducateurs, et qu'ils tiennent la clef de l'éducation par les connaissances qui les conduisent aux principes de l'hygiène et de la morale. Un autre médecin Suisse, Zimmermann, non moins hypocondriaque, ainsi que le prouve son *Traité de la solitude*, mais plus philosophe que Rousseau, soutenait dans son meilleur ouvrage, *De l'expérience en médecine*, que les médecins seuls savaient écrire, ou du

moins qu'ils étaient les meilleurs écrivains ; paradoxe qui serait une vérité, si la littérature médicale comptait beaucoup d'écrivains comme lui. Peu de livres font penser autant que le sien, et peu de philosophes ont écrit des choses plus utiles. S'il y a une philosophie de la médecine, c'est dans cette œuvre profonde, originale et agréable qu'il la faut chercher. Zimmermann connaissait à fond et la nature humaine et le monde, comme en font foi ces mémoires singuliers où il raconte ses conversations avec Frédéric II, roi de Prusse, dans la dernière maladie de ce prince. Les moralistes de profession ont beau faire, leurs connaissances des passions n'égaleront jamais celles du médecin philosophe. Les casuistes eux-mêmes et les directeurs de consciences ne sauraient lui disputer la palme. Il n'est pas téméraire d'avancer que Zimmermann est de tous les médecins celui qui a le mieux observé le moral de l'humanité souffrante. Il n'est pas nécessaire d'être du métier pour se plaire avec profit à la lecture de ses écrits substantiels.

Quoique ceux de Vicq-d'Azyr n'offrent pas à beaucoup près le même intérêt, on y trouve cette philanthrophie communicative qui montre assez que lui aussi se préoccupait du bien public et qu'il obéissait en écrivant au désir d'éclairer le lecteur et de lui plaire. Ce désir le domine visiblement et lui fait sacrifier parfois le solide à l'agréable. Préoccupation fâcheuse des divulgateurs, qui, pour se rendre accessibles au grand nombre, se privent de la satisfaction suprême d'atteindre à l'agrément par la solidité même. Instruire, dissiper l'erreur et le préjugé, provoquer la pensée et la réflexion, tel est le but que se propose l'écrivain scientifique. Il le dépasse ou le manque, si le soin de la forme devient dominant. La clarté peut se passer d'élégance, et la coordination des idées sévères,

avec la propriété rigoureuse des termes, sont les deux conditions de cette qualité souveraine. Beaucoup s'en contentent et méritent d'être appelés bons écrivains.

La science ne semble pas comporter beaucoup d'ornements, étant comme elle est au service de la vérité, toujours aimable dans sa nudité. Ce n'est pas que l'imagination tempérée par le goût soit exclue de l'exposition scientifique; la couleur, la chaleur et l'harmonie ne déplaisent dans aucun ouvrage, pourvu que l'art soit discret et ne l'emporte pas sur la matière; mais le savant déroge et sort de son domaine s'il cherche trop a embellir son sujet. Les Muses sont sévères et il ne faut point abuser des grâces. L'élégance continue lasse; le procédé finit par étouffer le naturel, et la pensée s'efféмine sous les fleurs du beau langage.

Vicq-d'Azyr a suivi le courant du siècle à son déclin. Il est élégant et fleuri sans modération, au point d'en devenir fade. Sa prose est correcte, nombreuse, bien pondérée, mais elle ne coule pas de source; on y voudrait plus de saveur et de force. Considéré comme écrivain, cet esprit facile pourrait se comparer à un homme du monde, irréprochable de tenue et de manières, mais dépourvu de physionomie. Il n'est point de ces écrivains de race qui mettent leur empreinte à tout ce qu'ils composent. En un mot, il n'a point de cachet personnel. La plupart de ses éloges se ressemblent, non seulement par un air de famille, mais par un ton uniforme, on pourrait même dire par une sorte de monotonie qui se fait trop sentir, malgré le vif intérêt qu'offre à l'esprit curieux le genre biographique. Ce qui ne fatigue pas moins, c'est l'optimisme constant et de parti pris, l'indulgence quand même, la bienveillance banale, et l'intention évidente de laisser dans l'ombre tout ce qui n'est point matière à louange.

Un autre défaut bien plus grave, c'est que tous ces immortels d'une heure, dont quelques-uns seulement ont survécu, sont habillés de la même étoffe et sur la même mesure. Ce complaisant secrétaire a la même tendresse pour tous le membres de la Société royale de médecine, et il suffit d'en avoir été, à un titre quelconque, et même sans titres sérieux, pour avoir droit à un bel enterrement.

Ce n'est pas ainsi que procédait Fontenelle, le maître du genre, maître inimitable : son nécrologe n'est pas un panthéon; il distribue l'éloge avec un discernement si fin et un tel sentiment de la justice distributive, qu'on peut à la lettre estimer la valeur de ses morts d'après l'étendue de ses notices. Cet excellent juge réserve les monuments et les statues pour les grands talents, et n'accorde aux autres que ce qu'ils méritent, un buste, un médaillon, une inscription commémorative. C'est dans cette différence qu'il sait faire du mérite que se montre sa supériorité d'esprit et son tact exquis. Bossuet, orateur pompeux, couvre du manteau de son éloge sacré tous les personnages d'un haut rang, comme s'ils étaient tous égaux dans la mort. Vicq-d'Azyr, qui ne peut invoquer le même principe, n'est point excusable d'avoir procédé sans discernement, d'autant moins qu'il avoue s'être proposé pour modèles Thomas et Condorcet, auxquels il ne ressemble guère, en dépit de cet aveu, ces deux panégyristes, d'un genre si différent, n'ayant jamais montré de complaisance. Il rappelle plutôt d'Alembert, si passionné pour les éloges académiques, qu'il en composa soixante-douze dans le court espace de trois ans, pour compléter consciencieusement l'œuvre interrompue de Pellisson et de l'abbé d'Olivet, secrétaires perpétuels de l'Académie française.

Si Vicq-d'Azyr n'allait pas aussi vite en besogne, ce n'était pas assurément faute de bonne volonté. Il a laissé trente-cinq éloges imprimés, sans compter une quinzaine de notices, le tout en moins de dix-sept ans. Son but, ainsi qu'il le dit lui-même, dans les considérations générales qui servent de préface, son but était de faire l'histoire des sciences cultivées par les savants qui recevaient ses louanges. L'intention est louable, mais l'exécution laisse beaucoup à désirer. Il faut plus de temps et d'espace qu'on n'en accorde pour ces travaux académiques, si l'on veut grouper autour d'une grande figure historique les circonstances de milieu qui font revivre une portion du passé. La biographie, conçue comme une monographie scientifique et littéraire, est un genre tout moderne, qui a rendu d'immenses services à l'histoire générale, et en particulier à celle des sciences et des lettres; mais ces travaux de longue haleine, patients et scrupuleux, ne regardent point les Académies, et l'on ne saurait les exiger d'un panégyriste officiel. Aussi l'histoire trouve peu à glaner dans ces éloges des membres de la Société royale, soit à cause de la pauvreté du fond, la plupart de ces membres étant assez obscurs, soit par suite de la manie qu'avait l'auteur, d'abuser des généralités, sous le prétexte d'exposer l'état de la science à un temps donné, ou de tracer à grandes lignes le tableau d'une époque.

Toutes les fois qu'il tente de s'élever ainsi jusqu'à l'histoire, Vicq-Azyr ne peut parvenir, malgré l'ampleur des phrases, à transformer le genre étroit et faux auquel il est rivé par ses fonctions. Il n'est guère plus heureux dans ces morceaux d'apparat qu'il destinait au grand public, en vue de l'initier, suivant le langage d'alors, aux beautés de la médecine, de la physiologie et de l'anatomie comparée. Dans tous ces échantillons de littérature

scientifique, où dominent les vues à vol d'oiseau, les aperçus vagues, et les considérations générales, il y a beaucoup plus d'art et d'habileté de facture que de faits et d'idées. Dans ces discours, qu'il semble avoir préférés, Vicq-d'Azyr nous apparaît comme un petit Haller et un petit Buffon. Cette manière commode de présenter la science par fragments dut sa vogue à l'Encyclopédie, dont les deux chefs principaux, Diderot et d'Alembert, furent les propagateurs ; car c'est à eux, encore plus qu'à Voltaire, qui a lui-même suivi le courant, que remonte l'usage de découper les sujets les plus vastes en monographies étriquées, en articles de revue et de journal.

Quoique Vicq-d'Azyr ait beaucoup écrit — on a fait un recueil en six volumes de ses œuvres imprimées — et qu'il ait été jugé digne de remplacer Buffon à l'Académie française, où il prononça l'éloge de ce grand homme, le 11 décembre 1788, il n'a pas laissé un livre. Son bagage se réduit à un nombre considérable de mémoires et d'éloges académiques : l'académicien se montre partout, et jusque dans ses descriptions anatomiques, il y a une préoccupation visible d'élégance. Il fait ses démonstrations en costume de cour, habit à la française, jabot et manchettes de dentelle : on dirait qu'il professe toujours pour des dames du grand monde, sur un ton doux et melliflu. Aussi laisse-t-il de côté le solide, et toutes ses vues et considérations générales n'aboutissent pas à une doctrine bien définie. Homme de transition, il est d'un classement dificile, à quelque point de vue qu'on le considère. Il n'a rien de bien saillant comme naturaliste, comme anatomiste, comme médecin; et cependant il a eu son heure de gloire et une incontestable influence. En portant à la connaissance du public des vérités utiles et des questions d'intérêt général, il a contribué pour sa part à préparer la

réforme de l'enseignement et de l'exercice de la médecine, l'union de la médecine et de l'art vétérinaire, le développement de la physiologie rationnelle par l'anatomie comparée, et l'étude systématique des fonctions cérébrales par sa description du cerveau.

Ce sont là des titres à la considération. Initiateur et précurseur, ce serait trop dire ; mais on ne saurait lui refuser le titre d'avant-courrier. Ses essais et ses recherches ne furent pas inutiles à Cuvier, à Lamarck, à Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, à Gall et à d'autres, dont les découvertes et les vues originales et profondes devaient reculer les bornes de l'anatomie et de la physiologie générale.

Vicq-d'Azyr fut arrêté dans sa brillante fortune par la Révolution. En 1789, il succéda à Lassone comme premier médecin de la reine, et obtint la survivance de premier médecin du roi. Placé entre la cour et ses amis les philosophes, il finit par être suspect et aux grands et aux révolutionnaires ; et comme il manquait de cette énergie de volonté qui est le grand ressort du caractère, il se prépara, par son irrésolution, une vie d'alarmes. Sa santé n'était pas brillante ; usé avant l'âge par le travail et par des indispositions fréquentes, atteint [d'un anévrysme, sujet à des crachements de sang, il ne put résister aux émotions de ses dernières années. Ayant assisté par prudence à la fête que Robespierre donnait en l'honneur de l'Être Suprême, il y gagna une inflammation des poumons, qui l'enleva en quelques jours, à l'âge de quarante-six ans, le 20 juin 1794.

Quoiqu'il ait disparu de la scène du monde en pleine maturité, sa carrière fut bien remplie : il eut de bonne heure la considération et la fortune, et, ce qui vaut mieux, la satisfaction d'avoir fondé une œuvre utile, qu'il vit naître et finir, mais dont l'exemple ne devait pas se

perdre. Cette fondation, qui contribua si puissamment à faire pénétrer la médecine dans l'économie sociale, est un service bien supérieur à ses titres scientifiques et littéraires. Il est beau de consacrer ses talents à la propagation de la vérité et à l'amélioration de la vie humaine. Vicq-d'Azyr doit le meilleur de sa réputation à cet esprit de philanthropie qui, encore plus que ses lumières, le rendit digne de l'amitié de Malesherbes, de Turgot, de Bailly, de Condorcet et de quelques hommes de cette espèce si rare, dont la vertu surpassait encore le mérite.

Quand on passe de lui à Cabanis, il semble que le sujet ne change pas, tant il y a de points de ressemblance entre ces deux médecins lettrés. L'un et l'autre ont cultivé de préférence les parties les plus hautes de la médecine, celles qui confinent à la science sociale ; Vicq-d'Azyr avec des connaissances plus variées et positives, Cabanis avec des dispositions plus heureuses pour la philosophie et un plus grand talent d'écrivain. De tous les médecins qui ont traité de la science de l'homme, il est incontestablement le plus connu et le plus accessible au commun des lecteurs. Sans avoir la force de tête d'un Stahl, d'un Barthez, ni l'originalité d'un Bordeu, ni la profondeur qu'exigent ces matières; Cabanis a fait un livre qui sera peut-être surpassé dans l'avenir, mais qui est le premier essai d'une philosophie complète de la nature humaine.

Sans doute, il a eu des prédécesseurs chez les anciens et chez les modernes : Hippocrate, Galien, Huarte, les chefs du vitalisme et de l'animisme; il n'a pas tout tiré de son propre fonds; mais tout ce qui était acquis avant lui, il l'a refondu dans ses acquisitions personnelles; et, par une distribution habile et savante, il est arrivé à un ensemble imposant, harmonique et à une exposition du sujet vrai-

ment remarquable par la puissance d'analyse et de généralisation, et par l'excellence de la forme.

Les *Rapports du physique et du moral de l'homme* se composent de douze mémoires, dont les six premiers furent lus par l'auteur à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1796 et 1797. Après des considérations générales sur cette vaste matière, qui remplissent le premier mémoire, il expose successivement dans les suivants l'analyse physiologique des sensations, l'influence des âges, des sexes, des tempéraments, des maladies, du régime, des climats, sur la formation et le caractère des idées, des affections, des dispositions et des habitudes morales. Le dixième mémoire renferme des considérations touchant la vie animale, les premières déterminations de la sensibilité, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire; le onzième traite de l'influence du moral sur le physique, et le douzième, des tempéraments acquis. En autres termes, cet ouvrage dont Destutt de Tracy a donné un extrait raisonné, servant de table analytique, pourrait s'intituler : « l'Esprit des lois de la nature humaine, » et c'est bien ainsi que le comprenait le savant philosophe qui a fait un travail analogue sur le grand livre de Montesquieu. En embrassant dans cette encyclopédie manuelle l'homme tout entier, avec toutes les circonstances intérieures et extérieures de son existence, et dans toutes les manifestations de sa vie, Cabanis a voulu montrer la nécessité d'unir indissolublement la physiologie et la philosophie. C'est par là qu'il a mérité à bon droit le titre de médecin philosophe, et qu'il a servi la cause qui est bien près de triompher aujourd'hui, grâce aux efforts persévérants des savants et des médecins qui prétendent, avec raison, faire de la psychologie une science expérimentale.

A mesure que s'affaiblit la réaction injuste dont les doc-

trines philosophiques du XVIIIe siècle ont été l'objet, les esprits les plus attachés à la tradition scolastique comprennent chaque jour davantage combien est peu légitime la prétendue légitimité de la séparation de la philosophie et de la physiologie, par cette simple considération, qu'il n'y a point de fonctions sans organes.

On a reproché à Cabanis des expressions métaphoriques que les zélés ont voulu faire passer pour mal sonnantes. Mais pourquoi ne serait-il pas permis à un physiologiste qui connaît sa langue, d'écrire que le cerveau digère en quelque sorte les impressions, et qu'il fait organiquement la sécrétion de la pensée? Est-ce là une raison pour crier au matérialisme et à l'athéisme ? Si la science, quelle qu'elle soit, pouvait se faire sans matière, ces accusations d'impiété, qui ne sont, en réalité, que des injures, c'est-à-dire de mauvaises raisons, auraient un sens et quelque portée; mais ni la théologie elle-même, ni la magie ne sauraient se passer d'un substratum. Supprimez la matière et les sensations, et il n'y aura plus rien. La vie, sous toutes ses formes, ne peut se concevoir sans mouvement, ni sensibilité; or il est impossible de concevoir l'un et l'autre sans organes, sans corps. Et qu'est-ce que le corps, sinon de la matière organisée? Les pures substances nous sont inconnues; il faut donc, pour comprendre les phénomènes de la vie, chercher les rapports qui existent entre les fonctions et l'organisme. Qu'importe l'échec de Gall dans la tentative qu'il a faite pour déterminer le siège du sentiment et de la pensée? Le principe est excellent en soi, parce qu'il n'y a point de fonction sans organe, et que, de mémoire d'homme, on n'a vu penser un acéphale, ni sentir un sujet décapité; tandis que l'amputation d'un membre quelconque, si elle n'entraîne point la mort, n'empêchera de sentir, ni de penser le

patient qui a la tête saine. Descartes lui-même, le plus spiritualiste des métaphysiciens, s'est cru obligé de loger l'âme dans le cerveau, bien à l'étroit, dans la glande pinéale, à peine grosse comme un grain de blé.

Il est plus facile d'avoir raison de Condillac, qui brille plus par la clarté que par la profondeur, que de Locke, qui était un philosophe aussi profond que savant. Cabanis, qui appartenait à la même école, ne s'est pas contenté de la théorie des sensations, renouvelée d'Aristote, et un peu rétrécie par Condillac; il a vu, en bon observateur, que toutes les impressions ne viennent pas du dehors, du monde extérieur; et il a appelé l'attention des esprits curieux sur ces actions et réactions internes, qui se passent dans l'organisme et dans l'intimité des tissus. C'est en considérant en physiologiste et en médecin ces sensations intimes, qu'il a illuminé bien des recoins obscurs, et qu'il a entrevu bien des vérités cachées dans les ténèbres des questions que soulèvent les mots instinct, désir, volition, volonté, sensibilité et autres, qui sont devenus des termes d'alchimie dans la bouche et sous la plume des métaphysiciens.

S'il n'a pas découvert ce monde intérieur et viscéral, il est du moins le premier qui l'ait éclairé d'une vive lumière; et ce qu'il en a vu lui a suggéré bien des aperçus sur la vie de sentiment, passionnelle et affective. S'il s'est trompé, s'il s'est montré facile aux hypothèses, en attendant les explications solides et sûres, il ne faut pas lui en vouloir, non seulement à cause de l'initiative qu'il a prise dans un sujet abandonné a la fantaisie; mais encore pour avoir cédé, comme il est naturel à tout homme qui pense avec suite et persévérance sur des matières aussi graves, au désir de réunir ses vues et ses connaissances en système. Les meilleurs esprits ne savent pas s'abstenir

de conclure prématurément dans les sujets de leur compétence.

Depuis Montesquieu, les philosophes n'étaient que trop portés à faire la part trop large aux circonstances extérieures. Il était opportun et utile qu'un médecin de sens et d'expérience réagît contre cette exagération d'un principe emprunté à Hippocrate et qu'il ramenât l'attention égarée sur ce monde intérieur, dont les phénomènes sont infiniment plus obscurs, parce qu'ils sont plus complexes.

L'ouvrage de Cabanis, le meilleur, à coup sûr, de tous ceux qu'a produits la philosophie du XVIII[e] siècle, a soulevé bien des colères, bien des discussions, bien des polémiques passionnées. Pour en atténuer la portée, dans un temps où la philosophie, déjà officielle, trouvait avantage à prendre une forte teinte anti-révolutionnaire et royaliste, on alla jusqu'à refaire, à un point de vue différent, les rapports du physique et du moral de l'homme ; et après cette misérable parodie, il parut utile d'insinuer que Cabanis, matérialiste dans ses écrits, était spiritualiste de cœur et de tendances. Il est fâcheux qu'un homme du plus rare mérite, Frédéric Bérard, une des gloires de la Faculté de Montpellier, se soit fait l'organe complaisant des rancunes jésuitiques, et en se chargeant de refaire le livre immortel de Cabanis, et en se faisant l'éditeur de la *Lettre posthume sur les causes premières*, où il s'efforce de démontrer, dans des notes plus dignes d'un casuiste que d'un savant, que les opinions philosophiques de Cabanis n'étaient point d'accord avec sa conscience. Ce fait prouve entre mille le danger permanent que fait courir à l'esprit d'indépendance le monopole de l'enseignement aux mains de l'État. C'était pour monter dans une chaire, à laquelle nul ne pouvait prétendre à autant de titres, que Frédéric Bérard consentit à jouer ce rôle d'antagoniste et

de détracteur d'un écrivain dont la mémoire est sacrée à tous les libres esprits.

Cabanis n'eut jamais de faiblesse dans ses doctrines ; il ne transigea point avec ses principes philosophiques ; il ne crut jamais aux revenants, et ne voulut pas se payer de mots. Entre mille passages où il a exposé sa manière de voir, il en est un qui résume brièvement sa doctrine. Répondant à des objections spécieuses du chirurgien Sue, il dit dans une Note très curieuse sur le supplice de la guillotine : « Je ne parlerai pas de ce qu'avance le citoyen Sue touchant la nature, l'origine et la fin du principe vital. Je n'ai absolument aucune idée à cet égard ; et je ne vois pas que, depuis quatre mille ans, les plus grands génies en aient eu une seule qui puisse soutenir l'examen de la raison. Je ne crois point, je ne nie point, je n'examine même pas ; car ici, la nature nous a refusé les moyens d'examiner ; j'ignore absolument ; mais j'ignore, je l'avoue, en homme qui n'a pas un grand respect pour les conjectures, encore moins pour les assertions ou pour les négations positives dans les matières auxquelles nous ne pouvons absolument appliquer les véritables instruments de nos connaissances. » Il n'a dit ni plus ni moins dans sa *Lettre sur les causes premières*, tout en faisant la part du sentiment et des raisons qui tendent à faire admettre dans l'homme un principe immatériel.

Cet esprit si ferme, si éclairé, si bien doué pour les hautes études et l'art d'écrire, ne fournit pas une longue carrière. Une attaque d'apoplexie l'emporta, le 5 mai 1808, à l'âge de cinquante-deux ans. Depuis un an, le mal qui le menaçait le condamnait au repos absolu de l'intelligence. Il était né à Conac, en 1757. Son père, homme d'initiative et agriculteur habile, ne sut pas le conduire, non plus que

ses maîtres. Livré seul à lui-même, à Paris, dès l'âge de quatorze ans, il fut préservé des tentations malsaines par son avidité de s'instruire. Il eut le courage de tout recommencer et d'être son propre maître. Il se mit à l'école des anciens, qu'il connaissait admirablement et pouvait lire dans le texte, suivit des cours de physique et étudia Locke. En 1773, il revint de Pologne, où il avait passé deux ans comme secrétaire d'un grand seigneur du pays. A son retour, il lia connaissance avec le poète Roucher, et sentit renaître plus vif que jamais son amour pour les lettres. C'est alors qu'il entreprit de traduire en vers l'*Iliade* d'Homère. Il a laissé de nombreux fragments de cette traduction. Mais les lettres, malgré tous leurs attraits, ne pouvaient suffire à satisfaire sa curiosité. Il se mit à l'étude de la médecine et eut le bonheur de rencontrer un guide sûr et dévoué dont il se fit un ami.

C'est à cette époque qu'habitant à Auteuil, il fut introduit dans la société d'élite qui se réunissait chez la veuve d'Helvétius. C'est là et chez Turgot, ami de son père, qu'il connut la plupart des hommes remarquables de la seconde moitié du XVIIIe siècle : Condillac, Diderot, d'Alembert, Thomas, Vicq-d'Azyr, dont il a fait l'éloge, Franklin, sur lequel il a écrit une notice remarquable, Condorcet et quelques autres philosophes, dont le commerce influa nécessairement sur la direction de son esprit. La Révolution le trouva prêt à servir la cause du progrès, mais résolument hostile aux excès qui la souillèrent. Mirabeau, avec son coup d'œil d'aigle, devina Cabanis, qui était l'ami de Garat et de Volney; il voulut l'attacher à sa fortune, et lui confia le soin de sa santé. C'est pour lui que Cabanis composa son beau travail sur l'instruction publique, qui fut publié en 1791. C'est Cabanis qui lui donna des soins dans sa dernière maladie, dont il a publié un récit cir-

constancié. On lira toujours avec intérêt le *Journal de la maladie et de la mort de Mirabeau.*

Cabanis fut encore plus intimement lié avec Condorcet, dont il épousa la belle-sœur, après la mort tragique de cet homme illustre. Après la Terreur, lors de l'organisation de l'enseignement médical, Cabanis fut nommé professeur d'hygiène aux écoles de Paris. En l'an IV, il fut élu membre de l'Institut national des sciences et des arts, dans la section des sciences morales et politiques. L'année suivante, il fut désigné pour enseigner la médecine clinique, et prononça à cette occasion les deux discours célèbres d'ouverture et de clôture pour le cours qu'il fit sur Hippocrate. En l'an VI, il fut représentant du peuple au Conseil des Cinq-Cents, et après la révolution du 18 brumaire, il devint membre du Sénat conservateur, comme Volney et tant d'autres qui déploraient les folies sanglantes de la Révolution, et se résignaient à servir un maître, préférant le pouvoir absolu d'un seul au désordre en permanence.

Comblé d'honneurs, Cabanis ne se reposa pas dans le farniente des sinécures. Ses opuscules si remarquables sur les secours publics, sur les hôpitaux, sur l'éducation publique, prouvent assez qu'il prenait au sérieux ses fonctions d'administrateur et de représentant du peuple; de même que son œuvre magistrale sur les *Révolutions et la réforme de la médecine*, son rapport au conseil des Cinq-Cents sur la réorganisation des écoles de médecine, et son opuscule sur la certitude de l'art médical, attestent son dévouement et son zèle à la cause du progrès. A quelque époque de sa vie qu'on l'observe, on trouve toujours l'homme ardent et convaincu, qui prononça le *Serment d'un médecin*, le jour de sa réception, en 1783, opuscule en vers, qui est une paraphase du serment d'Hippo-

crate et assez semblable à celui que devaient prêter plus tard les docteurs de Montpellier.

Cabanis fut un vrai philanthrope, jaloux de servir les hommes en les éclairant. Il joignit à de belles facultés une haute culture intellectuelle, une grande moralité, une distinction peu commune, qui se remarque dans tous les traits de sa physionomie, une activité et une curiosité qui ne se lassèrent point, un amour extraordinaire du bien public, une grande fermeté de caractère, et une forme des plus heureuses, sans laquelle tant de dons précieux eussent été perdus. C'est le seul philosophe qu'ait produit la Faculté de médecine de Paris ; mais à lui seul il en vaut beaucoup d'autres ; et ses écrits, dont il n'y a point encore d'édition complète, honorent également la médecine, la philosophie et les lettres.

Cabanis est, dans son genre, un écrivain accompli. Il a la distinction, la simplicité, le naturel, la grâce et la clarté ; et quoique traitant des sujets peu accessibles au grand nombre, il enseigne sans professer. Il ne lui manque guère que le trait et le relief ; mais peut-être mettait-il son art à s'effacer pour ne laisser voir que des idées saines et justes. Comme il brillait surtout par la raison et qu'il ne cherchait que la vérité, il y a grande apparence qu'il aimait mieux convaincre par une exposition lumineuse que persuader par des élans de passion et des procédés de style.

Il y a eu d'autant plus de mérite qu'il avait des convictions fortes, et que, dans ses moindres opuscules, on sent une ardeur contenue, qui n'est pas un des moindres charmes de sa prose nette, ferme et correcte.

Pour résumer, Cabanis fut en tout le digne représentant d'un siècle qui a tenté beaucoup d'améliorations et de réformes. Ses écrits sur les hôpitaux et l'assistance publique, sur l'éducation et l'instruction nationales, sur l'en-

seignement de la médecine, méritent d'être consultés et médités par nos contemporains, trop portés à oublier le passé dans la construction des œuvres vives de l'édifice social.

Cabanis savait aussi l'histoire, sinon en érudit, du moins en philosophe. Avant d'aborder les questions ardues de la certitude et de la réforme de la médecine, il commença par étudier les révolutions de cet art, qu'on ne peut bien connaître que par la méthode historique.

Cabanis était un médecin philosophe ; il est même le seul, à notre connaissance, qu'ait produit l'École de Paris.

Les têtes pensantes sont rares partout, et particulièrement dans les corporations enseignantes. L'enseignement professionnel ayant pour objet principal la pratique, la théorie scientifique est considérée comme un luxe inutile par la majorité des maîtres et des étudiants. Pour avoir prise sur ces derniers, toute l'éloquence du monde, jointe à une grande originalité d'esprit, ne vaut pas le savoir-faire d'un praticien expérimenté, d'un démonstrateur habile, d'un bon opérateur. Le vulgaire, s'inspirant de la nécessité, va au plus pressé ; il se plaît aux démonstrations concrètes, et goûte peu les abstractions. Au fait, pourquoi s'arrêterait-il aux idées générales ? Ce n'est point son affaire d'élucider des points de doctrine. La plupart des praticiens ressemblent aux dévots, qui sont presque tous d'une piété fervente et d'une crasse ignorance. Un bon manuel, un bon formulaire, voilà leur catéchisme. Au chevet du malade, il s'agit de guérir, non de raisonner et disserter. A ces hommes d'action il faut le coup d'œil de l'expérience et des moyens efficaces.

De là vient la vogue des novateurs et des chefs de secte qui ont allégé le bagage doctrinal.

De même que le gros du public a un faible pour les charlatans, de même le commun des médecins est séduit par les promesses de simplification. A ce leurre beaucoup se laissent prendre, faute de bien connaître la théorie, et les autres suivent comme un troupeau. Interrogez le passé de l'art, et vous y verrez que ce n'est point aux sectaires qui ont fait le plus de bruit dans leur temps qu'appartient la gloire solide; ils ressemblent aux conquérants dans l'histoire. Aussi trouve-t-on, en remontant le courant des âges, infiniment plus de ruines que d'édifices debout.

C'est dans ces revues rétrospectives, qu'on voit bien clairement que beaucoup de réputations des plus éclatantes sont à peine viagères. Il ne manque point de noms glorieux dont les titres ne justifient point la gloire ; et c'est en les retrouvant, ces titres, que l'historien éprouve parfois de cruelles déceptions. Il n'est pas bon que la gloire commence trop tôt; en autres termes, la gloire durable n'anticipe point sur la postérité, laquelle a toujours droit de revision et de contrôle.

Bichat, Pinel et Broussais ont eu de leur vivant des admirateurs enthousiastes, et aussitôt après leur mort, des adorateurs fanatiques. Le premier figure au fronton du temple que la patrie reconnaissante consacra jadis aux grands hommes ; le second a sa légende ; le nom du troisième est encore un épouvantail pour les réactionnaires timides, qui ont également en horreur la diète et la saignée. Il n'y a pas quarante-cinq ans qu'il est mort, et son influence a peut-être duré encore moins que celle de ses contemporains. Broussais fut l'implacable adversaire de Pinel, et le continuateur, sinon le disciple de Bichat. Nous ne saurions fermer cette galerie de médecins illustres sans déterminer la signification de ces trois grands noms.

Ce n'est pas tout de naître bien doué, l'essentiel est de venir au bon moment. Bichat eut cette heureuse fortune de l'à-propos, qui sert souvent les hommes beaucoup mieux que les dons de la nature. Il fut assez heureux pour mourir jeune, et cette circonstance contribua beaucoup à son glorieux renom. Ce n'était pas un maître, au sens rigoureux du mot; l'autorité que donne l'expérience lui manqua ; mais il sut répandre et propager des idées qui n'avaient point cours dans les écoles, du moins dans celle de Paris, dont il a été reconnu chef. Tous ses écrits, remarquables par une aisance négligée, portent l'empreinte d'une rare facilité de conception, d'exposition et d'assimilation. La trame en est agréable sans être serrée, et la diffusion trahit les habitudes de l'improvisateur qui démontre en public et parle d'abondance. Tout coule de source et sans effort, et le lecteur charmé ne se trouve jamais arrêté par ces phrases fortes et profondes qui invitent l'esprit à la méditation. Pour goûter cette prose facile, encore plus que correcte, point n'est besoin de savoir lire entre les lignes. La démonstration est claire, élégante, agréable, et le démonstrateur épargne à son auditoire toute fatigue de la pensée. C'est le professeur qui parle à la jeunesse, comme un jeune homme précoce à la vérité, mais plus brillant que solide. Ce talent n'est pas mûr ; l'imagination domine de très haut la raison, et celle-ci se nourrit volontiers de généralités vagues qui ressemblent beaucoup à des lieux communs. La phraséologie a des allures philosophiques ; mais ne vous fiez pas aux apparences. Au fond il n'y a point de philosophie. Clarté, méthode, lucidité, élégance, de quoi séduire et entraîner l'auditeur docile, mais aucune profondeur. A Marc-Antoine Petit, qui fut son premier maître à Lyon, le jeune étudiant emprunta les qualités littéraires dont il fit hommage à l'habile et inculte

Desault, son protecteur à Paris, chirurgien admirable et absolument illettré. C'est Bichat qui rédigeait ses leçons, qui termina son journal de chirurgie et qui écrivit ses œuvres chirurgicales.

A Lyon comme à Paris, Bichat s'attacha de préférence à la médecine opératoire, dans laquelle il n'est possible de réussir qu'avec de grandes connaissances en anatomie. Il suivait l'impulsion de son siècle, qui fut incomparable dans cette partie de l'art. La chirurgie étant une sorte d'anatomie vivante, le chirurgien est bien près du physiologiste; et de fait, l'un et l'autre observent les opérations et les procédés de la nature. Louis fut un des premiers à montrer les intimes rapports de la chirurgie et de la physiologie; et Bordeu dut le meilleur de ses vues ingénieuses en anatomie et en physiologie à ses connaissances chirurgicales, qui étaient alors si rares parmi les médecins, la chirurgie se trouvant depuis cinq siècles séparée de la médecine, et dans l'enseignement et dans la pratique. Les chirurgiens qui enseignaient dans leur Collège et au Jardin royal étaient de véritables démonstrateurs ; et c'est pour avoir imité leur exemple que Vicq-d'Azyr et Bichat eurent tant d'influence sur la jeunesse. L'anatomie et la chirurgie parlent aux yeux par des démonstrations, et la physiologie, tout comme la physique, se démontre par des expériences.

Le mérite de Bichat fut de réunir dans ses leçons à l'Hôtel-Dieu l'anatomie, la chirurgie et la physiologie, et de donner par là à son enseignement cette unité qui consiste à montrer les rapports des parties les plus importantes de la médecine. A ce titre l'hommage lui était dû d'une statue dans la cour d'honneur de la Faculté de Paris, où il figure comme le roi des étudiants.

Semblable aux jeunes généraux de la République, Bichat

franchit en moins de dix ans tous les degrés qui mènent de la notoriété à la réputation, et de la réputation à la gloire. Fuyant Lyon, où il avait commencé ses études médicales, il vint les achever à Paris vers la fin de 1793. Il mourut le 3 thermidor de l'an X (22 juillet 1802), épuisé par le labeur et le plaisir. Il était né à Thoirette, en Bresse, le 11 novembre 1771. Jusqu'en 1800, il ne s'était fait connaître que par des mémoires d'anatomie et de chirurgie, qui renferment en germe ses principaux ouvrages, à savoir: le *Traité des membranes*, les *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine*. Quant au *Traité d'anatomie descriptive*, il fut interrompu par la fin prématurée de l'auteur, et continué par ses disciples et amis. Tous ces ouvrages furent publiés dans le court espace de trois ans.

C'est l'*Anatomie générale* qui fera vivre le nom de Bichat, comme le premier essai dogmatique de coordination des notions acquises de son temps sur la nature et les propriétés des tissus. Jusqu'alors les systèmes de médecine, très complets au point de vue de la théorie des fonctions, surtout depuis Stahl et Barthez, laissaient beaucoup à désirer du côté de l'organisme, à cause des deux partis qui divisaient les médecins en humoristes et solidistes. De là tant d'opinions divergentes et tant de doctrines disparates, ayant pour fondement la mécanique, ou la physique, ou la chimie, ou bien la métaphysique et la théologie. Bordeu lui-même, le plus original des investigateurs dans le domaine de l'économie vivante, n'avait pu se soustraire à ces influences si diverses, tout en conduisant ses recherches anatomiques en médecin physiologiste, qui se préoccupe essentiellement des fonctions.

Bichat, venu à son heure, brilla moins par le génie in-

ventif, malgré quelques découvertes en anatomie, que par le dessein qu'il conçut de coordonner en un tout ce que l'on savait alors de l'organisation et de la vie. L'anatomie générale lui apparut comme l'introduction naturelle et obligée à la physiologie, et celle-ci comme le fondement même de l'art de connaître et de traiter les maladies. Qu'il ait tiré prématurément la conclusion des prémisses posées avant lui, c'est là un fait incontestable; qu'il ait beaucoup emprunté et pris de toutes mains, il faudrait ignorer l'histoire pour le nier; qu'il ait vécu intellectuellement de souvenirs et de réminiscences, on ne saurait l'en reprendre, en considérant ce qu'il voulait faire; mais après avoir rendu pleine justice à ses devanciers, à ses précurseurs, il faut avouer que la tentative était belle, et qu'en restituant à chacun ce qui lui appartient, il reste toujours à l'auteur d'une telle entreprise l'honneur de l'initiative et la gloire de l'avoir commencée.

Il y a de tout dans l'*Anatomie générale*, naturisme, animisme, vitalisme, spiritualisme, matérialisme, mysticisme. On sent que l'auteur n'a rien négligé de ce qu'il pouvait s'assimiler; mais si la digestion de tant de doctrines hétérogènes est imparfaite, et encore plus l'assimilation qu'il en a voulu faire, du moins a-t-il senti la nécessité de réduire la science de la vie au principe de l'unité, en montrant la corrélation de la fonction et de l'organe; et d'associer la pathologie à la physiologie, en ramenant les maladies, qui ne sont point des êtres de raison, à leur origine organique. Ce jeune homme n'a point bâti sur le granit une de ces œuvres durables qui défient les siècles; mais porté sur de robustes épaules, il a entrevu des vérités que nous ne discernons pas encore très clairement, tout en les suivant du regard comme des points lumineux.

En somme, faisant la part des illusions et de l'erreur,

inhérentes à tout système, nous devons reconnaître que Bichat ne fut pas indigne de continuer les grands hommes dont les doctrines se reflètent dans ses ouvrages. A sa mort, il n'avait que trente-deux ans.

Son contemporain Pinel, né à Saint-Paul, près de Lavaur, le 11 avril 1755, mourut à Paris, le 26 octobre 1826, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Peu de carrières furent aussi paisibles que la sienne; peu d'hommes furent aussi modérés en tout que ce laborieux et savant médecin. Ses débuts ne faisaient point pressentir sa destinée. Il commença ses études médicales à Toulouse et les termina à Montpellier, tout en se livrant à l'étude des mathématiques et de l'histoire naturelle, sans négliger les humanités et les belles-lettres. La curiosité plutôt que l'ambition l'appela à Paris, où il vécut modestement du produit de quelques leçons, partageant son temps entre les études les plus variées, et cette brillante société de savants et de littérateurs que réunissait dans sa maison d'Auteuil la veuve d'Helvétius. A tous ces hommes influents, qui appréciaient son mérite, ce solitaire studieux ne demanda ni faveurs ni services. Sans négliger la médecine, ainsi que l'attestent et la traduction de la *Médecine pratique* de Cullen, et l'édition annotée des œuvres de Baglivi, Pinel se livrait à son goût pour les sciences mathématiques et naturelles, et c'était surtout comme naturaliste qu'on prisait son savoir. Il fut le compétiteur de Cuvier pour la chaire d'anatomie comparée du Muséum, et il est fort heureux que son rival l'ait emporté sur lui : l'histoire naturelle et la médecine ont beaucoup gagné à son échec.

La Révolution, qui réformait toutes choses, ouvrit la voie à cet esprit d'une vocation indécise. Thouret et Cabanis, membres de la commission des hospices, engagè-

rent leur ami à prendre la direction médicale de Bicêtre. Tout a été dit sur les horreurs dont cet hôpital de fous était journellement le théâtre. Par un reste de cette barbarie qui livrait les malheureux aliénés à l'exorciste, au tortionnaire et au bourreau, les pauvres malades traités comme des criminels, gémissaient, hurlaient, pourrissaient dans de sombres cachots, couchés sur la paille humide et chargés de chaînes, à peine nourris, en haillons, livrés sans défense aux forçats qu'on leur donnait pour gardiens. L'imagination infernale de Dante eût reculé devant les scènes atroces et brutales où la déraison et la férocité se trouvaient aux prises. Ces cabanons infects étaient de vraies géhennes.

Ce fut Pinel qui emporta d'assaut et rasa cette Bastille. Aidé par un homme d'un grand cœur et d'un caractère ferme, Pussin, il changea de fond en comble cet abominable régime, et aux mauvais traitements, au jeûne forcé, à la malpropreté, il substitua un traitement rationnel et humain, rendant la liberté des mouvements, l'air et la lumière à ces déshérités, comme un médecin éclairé et philanthrope, triomphant de tous les obstacles, imposant silence à l'empirisme et à la routine. En deux ans la transformation fut complète, et cet enfer devint un hôpital comme les autres, où l'humanité reçut les soulagements qui sont dus à la plus terrible des infortunes.

Ce fut ensuite le tour de la Salpêtrière. Cet immense hospice, qui a l'étendue et la population d'une petite ville, reçut les bienfaits du réformateur, et les folles furent désormais traitées comme les fous, avec tous les égards que mérite le sexe le plus faible.

C'est dans cette œuvre admirable de bienfaisance qu'il faut chercher la gloire de Pinel. Qu'importe que ses travaux sur l'aliénation mentale soient imparfaits ; la critique

a trouvé beaucoup à y reprendre ; mais n'est-ce pas à celui qui a pris l'initiative de ces travaux que la critique doit de pouvoir les censurer? Tous les aliénistes de France, qu'ils le veuillent ou non, dérivent de Pinel et de son disciple Esquirol, qui restent les deux maîtres par excellence dans ce domaine infini de la folie qu'ils ont défriché et cultivé les premiers. Quelle gloire est plus enviable que celle des bienfaiteurs ? En supposant que les médecins de fous s'affranchissent un jour de l'empirisme qui les domine, en admettant qu'ils deviennent de vrais savants; en fin de compte, quand ils auront des principes solides et une méthode sûre, ils seront toujours tenus de rendre hommage à la mémoire de celui qui s'est immortalisé pour avoir fait rentrer les aliénés dans le droit commun, et les avoir traités comme les autres malades, selon les lumières de la raison et les lois de l'humanité.

Voilà quels sont les titres de Pinel à la reconnaissance et au respect. Il en a d'autres qui ont aussi contribué à sa réputation ; bien moins solides que les premiers, mais qu'on ne saurait passer sous silence. Homme digne en tout de son siècle, par le cœur et par l'esprit, ce grand philanthrope étudia la médecine comme un observateur curieux, en physicien et en naturaliste, plutôt qu'en praticien. Il goûtait trop l'analyse et la contemplation pour réussir dans la pratique. On a justement comparé le médecin clinique au général d'armée : au lit du malade, comme sur le champ de bataille, il importe d'agir au bon moment, en saisissant l'occasion au passage ; la promptitude du coup d'œil n'est pas moins nécessaire que la décision et l'exécution rapide. Corvisart excellait dans ces combinaisons soudaines qui montrent au grand praticien le diagnostic, le prognostic et le traitement. Médecin humoriste et tout imbu des doctrines de Boerhaave, il trai-

tait les maladies militairement, en grand stratégiste; tandis que Pinel, habile tacticien, philosophait, analysait, comparait, temporisait, portant dans la pratique l'indécision, l'hésitation qu'il montrait dans la conversation, et dont on retrouve les traces jusque dans ses écrits. L'esprit mathématique dominait en lui; son instrument de prédilection était l'analyse, et il croyait, avec toute l'école de Condillac, que toute science se réduisait en définitive à une langue bien faite. Aux mathématiques il emprunta la méthode analytique, et la nomenclature aux sciences naturelles.

C'est avec ces ressources qu'il entreprit de décrire les maladies et de les classer en bon ordre. Le résultat de cette classification descriptive fut un ouvrage dont la réputation s'est maintenue durant un demi-siècle. La *Nosographie philosophique,* ou la méthode de l'analyse appliquée à la médecine, publiée en 1798, atteignit la sixième édition en 1818. Livre précis, exact et sec, d'une philosophie peu profonde, d'une forme lourde; mais consciencieux et savant, et bien supérieur à un autre ouvrage de moindre étendue, ayant pour titre *la Médecine clinique rendue plus précise et plus exacte par l'application de l'analyse.* C'était un recueil d'observations sur les maladies aiguës traitées à la Salpêtrière, où l'auteur avait un service particulier. Ce livre estimable, publié en 1802, eut une troisième édition en 1815.

Les caractères spécifiques des maladies ne sont pas faciles à exposer dans des tableaux descriptifs, si complets qu'on les suppose. Les symptômes ne sont que les manifestations extérieures des maladies. Les énumérer, les décrire, les grouper même, est une besogne assez facile; mais les interpréter, les réduire en signes d'un état général qui échappe aux yeux; les ramener sinon à l'unité, du

moins aux éléments essentiels, en remontant du connu à l'inconnu, des effets aux causes : c'est là une tâche ardue à laquelle le talent, le génie même, soutenus par l'expérience, ne peuvent toujours suffire. Comme tous ces traits épars de la physionomie mobile des maladies se retrouvent difficilement au lit du malade, où la nature tient un tout autre langage que les livres, et prend tant de formes diverses dont ces types ou ces portraits de convention ne sauraient donner une idée exacte! Aussi toutes les descriptions du monde ne valent-elles pas pour la pratique un de ces livres faits d'après nature, où d'habiles praticiens ont consigné le résultat de leurs observations, en se tenant strictement sur le terrain des faits.

Sans doute les classifications ont leur utilité pour l'enseignement; mais, outre qu'elles ne sont jamais naturelles, et qu'elles pèchent toutes par la base, ce n'est point avec des descriptions et des nomenclatures que l'on arrive à connaître et à fixer la vérité. Sauvages était un grand esprit, et Pinel un bon esprit. Si l'on cherchait les résultats des systèmes de nosologie qui les ont illustrés l'un et l'autre, on verrait que l'exemple donné par ces savants nosographes a été plus funeste qu'utile, parce que l'application intempestive des méthodes de classification adoptées en histoire naturelle devait infailliblement amener des esprits faibles et présomptueux à réduire la connaissance des symptômes et des signes qui révèlent les maladies à une vaine science de mots et à une ridicule nomenclature. Autre preuve, entre mille, que la médecine doit se servir des sciences auxiliaires sans s'y asservir. Les mathématiques et l'histoire naturelle avec ses méthodes artificielles ne servirent pas mieux Sauvages que Pinel.

Broussais eut beau jeu contre ce système laborieuse-

ment construit, et montant à l'assaut avec une furie irrésistible, il parvint à le démolir de fond en comble.

Il faudrait remonter jusqu'à Paracelse pour rencontrer chez les modernes un démolisseur de cette force. Sa vocation était de ruiner de fond en comble la vieille médecine classique, comme un révolutionnaire acharné contre l'ancien régime. La comparaison n'est qu'exacte, nul médecin n'ayant reçu comme lui l'empreinte profonde de la Révolution.

Il vint, lui aussi, au bon moment, et remplit sa mission en conscience. Par la race, par le tempérament, par son éducation militaire, cet athlète était prédestiné aux combats. Sa vie fut toute militante, celle d'un intrépide lutteur, qui finit par ruiner son propre système, après avoir accumulé tant de ruines autour de lui. Voyez son portrait où respirent la vie, la bravoure et l'assurance d'un homme qui connaît sa vaillance. Carrure herculéenne, larges et fortes épaules, encolure de taureau, tête énorme, front large, haut et carré, nez fin, aux narines ouvertes, bouche éloquente et dédaigneuse, menton puissant, joues pleines, et deux yeux vifs, brillants comme la flamme, surmontés de sourcils épais et touffus, qui donnent un puissant relief à cette physionomie orignale. Une chevelure abondante couronne cette grande et belle figure, où l'intelligence et la volonté rayonnent, avec la sérénité d'une nature qui ne connut jamais la peur. Les traits fins manquent, et la distinction qui les accompagne ; mais la force, la virilité, le courage, l'amour de la domination et de la victoire éclatent sur ce mâle visage.

Tribuns, généraux, ou chefs d'école, de tels hommes sont taillés pour commander et pour vaincre.

A tous ces dons de naissance, Broussais ne dut pas moins qu'à la sève de sa race : il était Breton et, comme

la plupart des Bretons, volontaire, énergique, tenace, personnel. Il naquit à Saint-Malo, le 17 décembre 1772, et fut nourri et élevé à Pleurtuit, petit village sur la côte, où son père exerçait la médecine. C'était un homme austère et grave, un peu dur pour cet enfant, auquel il confia de bonne heure le soin de porter à cheval les médicaments à ses malades. La mère, vive, spirituelle, aimable, tempérait par la douceur et la gaieté de son caractère, la froideur du foyer. A douze ans, il fut envoyé au collège de Dinan, et en sortit à vingt ans avec le goût des lettres et non sans quelque expérience de l'art d'écrire. A une époque où la littérature était un ornement nécessaire pour tous les médecins distingués, la puissance de la plume le disputait avantageusement à celle de la parole. Ce n'est pas uniquement à son incomparable organisation que Broussais dut ses prodigieux succès d'orateur et d'écrivain; son riche tempérament s'enrichit encore d'une très forte culture. La véhémence de son cœur, qui le fit tribun, n'empêcha point son style d'être pur et correct.

Il passa sans transition des études à la guerre, tour à tour soldat, sous-officier, puis officier de santé. Ce fut en cette qualité qu'il quitta l'hôpital de Saint-Malo pour celui de la marine de Brest, et bientôt après la marine marchande pour celle de l'État, où il entra pourvu du brevet de chirurgien de seconde classe. Au milieu de ses projets d'avenir, il reçut une nouvelle affreuse. Une bande d'assassins venait de piller la maison paternelle et d'égorger ses parents. De là un ressentiment implacable contre le parti qui avait allumé la guerre civile. Après un séjour de trois ans à Brest, le jeune chirurgien vint achever ses études médicales à Paris, et s'y fixa en 1799. Il s'attacha à Bichat, plus âgé que lui d'une année, et préféra son libre enseignement à celui des maîtres illustres qui

fondaient la réputation de l'École de Santé. Le 5 frimaire de l'an XI, il soutint sa thèse de doctorat sur la fièvre hectique, dont la doctrine, vitaliste en somme, semble se rapprocher de Pinel plutôt que de Bichat.

Le nouveau docteur, très modeste au fond, allait se contenter de la vie obscure du praticien de quartier, lorsque Desgenettes le rendit au service des armées. Le 17 brumaire de l'an XIII, muni de son brevet d'aide-major, Broussais entreprenait cette suite de campagnes qui devaient successivement le conduire en Hollande, en Allemagne, en Bohême, en Autriche, et finalement en Espagne, où il séjourna plusieurs années. Chaque camp était pour lui un observatoire. Il put suivre ainsi sous des climats divers les modifications que subissent du fait des circonstances extérieures les maladies endémiques et épidémiques des troupes en campagne. Laborieux autant qu'actif, curieux observateur et persévérant dans ses observations, doué de cette patience à toute épreuve qui est une des forces du génie scientifique, tourmenté du désir de connaître la vérité et pressentant qu'il arriverait à la solution du problème ; il amassa des trésors d'expérience et de savoir, interrogeant les organes vivants, pratiquant des autopsies, rapprochant, coordonnant les faits, et concluant de ce travail énorme, que la plupart des hommes succombent aux suites d'une inflammation lente qui détruit les viscères essentiels de la vie. Tel est le principe fondamental de la doctrine qu'il a exposée en praticien consommé dans *l'Histoire des Phlegmasies chroniques,* ouvrage magistral, dont le manuscrit fut cédé pour 800 francs à un libraire.

Cet ouvrage admirable passa presque inaperçu, et l'auteur, qui était venu en surveiller l'impression à Paris, alla rejoindre aussitôt l'armée d'Espagne, emportant l'estime de

quelques bons juges, et laissant derrière lui le germe d'une révolution formidable et d'une grande renommée.

Le malheur voulut qu'on mît beaucoup trop de temps à reconnaître le mérite hors ligne d'une œuvre qui était en quelque sorte l'expression de la nature et de la vérité, et qui ramenait les médecins à l'observation, tandis qu'ils s'égaraient dans l'obscur labyrinthe des théories et des hypothèses.

Si c'est le traitement qui met en évidence le caractère des maladies, c'est l'ouverture des corps qui met sous les yeux les effets et parfois les causes du mal. Les désordres, lésions et altérations organiques, parlent à l'intelligence du médecin éclairé; mais il ne faut chercher dans les autopsies qu'un complément d'information sur l'état des organes, et au besoin la rectification du diagnostic. Dès le début, Broussais comprit excellemment la portée et le rôle de l'anatomie pathologique, tandis que beaucoup de ses contemporains se flattaient de mettre la main sur une prétendue médecine exacte, en interprétant à faux cette phrase détestable de Bichat : « Qu'est l'observation, si on ignore là où siège le mal? » Phrase malheureuse, qui laisse croire aux esprits superficiels, que le mal a toujours un siège fixe et déterminé; erreur capitale qui a donné le change à un très grand nombre d'observateurs honnêtes sur la nature et les causes des maladies ; comme s'il n'y avait pas quantité d'affections morbides qui ne laissent pas plus de traces de leur présence dans l'économie que certains poisons et venins.

Sans parler du travail intime des molécules organiques, de ce qui échappe même au microscope, ne faut-il donc compter pour rien les fonctions, c'est-à-dire la vitalité? Est-ce l'organe qui trouble la fonction? est-ce la fonction qui dérange l'appareil organique? grosses questions, diffé-

remment résolues par les organiciens et par les vitalistes.

Le sens vital, qui fait les grands médecins, préserva Broussais de l'aveuglement des sectaires. Il vit très bien que les constatations anatomiques ne pouvaient tout expliquer, et il ne s'en servit que pour raisonner plus sûrement sur les troubles fonctionnels. Il chercha à déterminer les divers états par lesquels l'économie passe graduellement de la santé à la maladie, faisant dès lors ce qu'il appelait la médecine physiologique.

Toute la doctrine est renfermée dans ce livre fondamental, bien qu'il n'ait point de prétentions dogmatiques. Quant à la théorie de l'irritation, considérée comme cause et point de départ des maladies, à peine l'y trouve-t-on en germe, de même que cette haine de l'ontologie qui atteignit plus tard les limites de la manie. Ce bel ouvrage classique ne serait pas un chef-d'œuvre, si l'auteur y avait mis la passion et les préjugés qui l'égarèrent plus tard, quand il fut devenu chef d'école et dictateur, quand il eut un rôle et un théâtre.

Avec une pénétration profonde, ce grand observateur vit que beaucoup de maladies graves, qui compromettent toute l'économie, dérivent des désordres de la nutrition, et de l'état de l'appareil digestif. C'est sur cet appareil qu'il concentra ses recherches. Pinel avait pris possession du cerveau ; Corvisart des poumons et du cœur, c'est-à-dire des trois organes qui forment le trépied vital, pour emprunter une métaphore que Bichat a prise à Bordeu.

Ce dernier, grand admirateur de Van Helmont, fit beaucoup pour réhabiliter les entrailles et l'estomac. Broussais acheva la réhabilitation de ce viscère central, qui reçoit, élabore et distribue les aliments. Il prit possession à son tour de l'appareil intestinal ; il en fit sa province, et s'illus-

tra par la connaissance profonde des opérations de ce laboratoire vivant où se prépare le sang, liquide nourricier.

Nul ne connut mieux que lui les secrets de la vie viscérale et le travail de la digestion. Si ce laboratoire n'est pas net, comment le serait le suc qu'il élabore et qui alimente tout l'organisme? Des milliers de faits lui ayant démontré que bon nombre de maladies s'engendrent des désordres ou des excès du régime,et que l'indigestion est une cause très fréquente de mort, il conclut à l'abstention rigoureuse d'aliments solides et au repos des organes digestifs. L'eau de gomme et la diète sévère firent tous les frais du traitement.

Ces moyens devaient paraître suffisants; mais, quand la théorie de l'irritation fut bien établie, la saignée, réhabilitée à son tour, passa bientôt pour un moyen encore plus efficace; et comme les disciples fanatiques exagèrent toujours les défauts du maître, la mode, qui régente la médecine, comme tout le reste, soumit les pauvres malades au jeûne et à l'épuisement. Beaucoup mouraient faute d'aliments et de sang, comme au temps de Hecquet et de Chirac, prototypes du docteur Sangrado, qui fit de Gil Blas un praticien habile en moins de rien.

La méthode était simple, facile, à la portée de tous. Le troupeau médical la suivit aveuglément, et elle tint bon durant des années, au bout desquelles on s'aperçut enfin que la médecine devenait un fléau non moins terrible que la guerre. Napoléon avait décimé la France; Broussais la saigna à blanc, et prépara ces générations anémiques et chlorotiques qui ont fait, ou peu s'en faut, proscrire absolument la saignée.

Broussais fut un despote à sa manière, et comme celui qu'il avait suivi sur les champs de bataille, il haïssait les

idéologues. A vrai dire, cette espèce s'était transformée, et une métaphysique abstruse, favorisée par la restauration monarchique, tenait en échec la philosophie du XVIII[e] siècle. Les disciples de Condillac devenaient rares et déplaisaient au gouvernement royal, autant qu'ils avaient déplu au gouvernement impérial, lequel trouva commode de supprimer la section de l'Institut de France, qui fut rétablie après la révolution de juillet sous son titre d'Académie des sciences morales et politiques.

Broussais ne devait rien à l'Empire, qui l'avait laissé à ses fonctions modestes, sans avoir su distinguer un mérite aussi rare. Pendant son long séjour en Espagne, il profita de son obscurité pour se livrer avec une nouvelle ardeur à ses recherches. A son retour à Paris, en 1814, il ouvrit un cours de médecine pratique au Val-de-Grâce, où il fut nommé professeur, à l'âge de 43 ans. Ses leçons n'attirèrent d'abord qu'un petit nombre d'élèves ; bientôt il en vint d'autres, et finalement l'amphithéâtre se trouva trop petit pour les auditeurs qui affluaient de toute part. On quitta la rue du Foin pour l'École pratique, et de là, l'auditoire grandissant tous les jours, il fallut se transporter rue des Grès, où le grand agitateur captivait, passionnait, entraînait un public immense. Sa voix tonnante retentissait au-delà de l'enceinte encore trop étroite, et la foule qui se pressait au dehors faisait écho aux applaudissements qui ébranlaient la salle. Depuis Abailard et Albert-le-Grand, le pays latin n'avaient vu pareil enthousiasme. Les étudiants désertaient les cours, les hôpitaux, les cliniques de la Faculté, et accouraient avides de cet enseignement libre et rétribué. Toute la jeunesse libérale allait manifester par sa présence aux harangues passionnées de ce révolutionnaire contre les idées étroites et les pratiques mesquines de la Restauration.

Broussais avait toute la puissance et toute l'influence des orateurs politiques du parti libéral, de Béranger et de Paul-Louis Courier. Il lança son manifeste en 1816, sous ce titre : *Examen de la doctrine médicale généralement adoptée.* Ce volume est un pamphlet d'une force, d'une éloquence, d'une verve incomparables. Il eut un prodigieux retentissement. Jamais médecin n'avait écrit sur ce ton ; jamais polémiste ne porta de tels coups à ses adversaires. Aucun pamphlet politique n'est animé de cette passion ardente, soutenue, implacable, ayant à son service une langue nette, vive, rapide et brillante comme l'éclair : l'indignation, l'ironie, le sarcasme, la vivacité et la hardiesse de l'expression donnent un singulier relief à la critique la plus juste, la plus opportune et la plus acerbe de ce maître dialecticien. Arrachée à ses traditions caduques, la médecine entrait à son tour dans le courant révolutionnaire et rompait définitivement avec l'ancien régime.

Les conservateurs frémirent, les réactionnaires tremblèrent, et une sainte-alliance rapprocha tous les médecins bien pensants, ceux de Montpellier et ceux de Paris. Le drapeau blanc fleurdelisé se dressa contre le drapeau rouge du formidable agitateur. Une polémique ardente s'engagea, qui révéla les prodigieuses ressources du vaillant athlète. Dédaignant le secours de ses lieutenants, il paya de sa personne, tenant tête à lui seul à la croisade orthodoxe. Les vingt-six volumes des *Annales de la médecine physiologique*, qui embrassent une période de douze ans (1822-1834), forment une collection unique dans son genre. C'est dans cet immortel monument de sa gloire que Broussais se montre avec tous les avantages de sa riche nature : écrivain d'une rare originalité, critique et polémiste sans pareil. Ces pages solides,

passionnées, étincelantes, rappellent à la fois Bayle, Voltaire et Diderot.

C'est en parcourant ce recueil si vivant et si varié, qu'on comprend à merveille l'ascendant irrésistible de ce grand agitateur sur les générations d'une époque qui ne connut point l'indifférence. Cette plume, qui brille et frappe comme un glaive, communique au lecteur la passion de l'écrivain. Mais c'était peu pour ce belliqueux génie de combattre sans relâche la médecine orthodoxe et scolastique. Ce tempérament de feu haïssait la paix.

Disciple du XVIIIᵉ siècle, Broussais souffrait avec impatience les procédés de certaine philosophie à la fois prétentieuse et équivoque, conciliante et insinuante, profane et religieuse, également respectueuse de l'État et de l'Église, glorifiant avec la même éloquence la Charte et le Concordat, et se réclamant des grands noms de Platon et de Descartes. Aux tenants de l'éclectisme, doctrine bâtarde, il jeta fièrement le gant.

C'est en 1828 que parut le livre fameux *de l'Irritation et de la Folie*, qu'on peut considérer comme une édition rajeunie des rapports du physique et du moral de Cabanis. C'était un manifeste en faveur de la doctrine physiologique, et une revendication, au nom de la médecine, de cette science de l'homme dont les philosophes de l'école ont coutume de faire deux parts, une pour eux, et l'autre pour les médecins, se réservant les fonctions et leur abandonnant les organes. Avec sa force d'argumentation et sa verve accoutumée, Broussais fit voir les inconvénients de ce partage arbitraire. Les philosophes, qui commençaient à devenir officiels, soutenus par les médecins conservateurs et orthodoxes, crièrent au matérialisme. Ce fut un nouveau champ ouvert à la polémique. Le résultat de cette nouvelle guerre fut de remettre en évidence des noms glo-

rieux, Locke, Condillac, Cabanis, et en honneur la philosophie qui avait fait la Révolution.

Le manifeste de Broussais vint puissamment en aide à la doctrine de Gall, exposée dans l'admirable ouvrage sur les fonctions du cerveau. Broussais se fit le continuateur et l'apôtre de cette doctrine, et il ne se montra point du tout inconséquent avec lui-même, en reprenant à son compte les principes de la phrénologie, pour en faire le sujet de ses leçons, dans cette chaire de la Faculté de médecine, où l'avait installé la révolution de 1830, et où il alla s'ensevelir tout vivant. Son cours de pathologie et de thérapeutique générales ne fut que le développement de son manifeste de 1816. Ce lutteur n'était point fait pour l'exposition dogmatique. Polémiste avant tout, il faiblit dès que le démon de la critique cessa de le posséder ; et il trouva ses Invalides à l'Académie des sciences morales et politiques, où il eut pour collègues les philosophes du *Globe* et de la Sorbonne, et les fins renards qui avaient partagé la curée des combattants de juillet.

Ainsi finit le dictateur de la médecine moderne, dans une robe rouge et un habit brodé, comme un simple mandarin savant.

Le chagrin de cette chute mina lentement cette robuste constitution ; il succomba aux suites d'une affection organique du gros intestin, après une longue et douloureuse agonie, dans la nuit du 16 novembre 1838, âgé de soixante-six ans. Ses funérailles furent dignes d'un homme qui n'avait pas attendu la mort pour entrer de plain-pied dans la gloire. Son nom est le plus populaire de la médecine française.

Broussais ramena la médecine clinique à l'observation bien entendue, par l'exploration attentive des organes et l'interprétation savante des symptômes ; il affranchit les

esprits du dogme pesant de l'autorité fondée sur une tradition incertaine ; il mit sa plume et sa parole au service d'une philosophie à laquelle le monde doit la tolérance et la liberté ; et il releva les puissantes facultés de son génie par une rare bonté et des sentiments généreux.

Peu de noms furent aussi glorieux que le sien et eurent autant de titres à l'immortalité. La médecine contemporaine marche encore sous l'impulsion de ce formidable révolutionnaire, de ce réformateur puissant et hardi.

Le XIXe siècle, qui touche à son terme, compte beaucoup de noms célèbres dans l'art de guérir, ainsi qu'on le verra à la fin de la seconde partie ; mais aucun de ces noms, même parmi les plus illustres, ne l'emporte en retentissement et en éclat sur le nom impérissable de Broussais. Ne craignons donc pas de dire que ce nom est le plus glorieux de la médecine moderne depuis la Révolution française. La réaction folle qui a suivi la dictature de Broussais ne doit pas empêcher la critique équitable de rendre pleine et entière justice au dictateur.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

ÉVOLUTION DE LA THÉORIE MÉDICALE

La Médecine sœur de la Philosophie naturelle.

La philosophie commence avec la recherche des causes. Cette sagesse qu'elle poursuit est spéculative ou pratique, selon qu'elle recherche la raison des choses ou qu'elle se borne à une sorte d'empirisme. Savoir le pourquoi et le comment de tout, tel est le but de la science. Seulement à cette curiosité universelle, la science, qui se fait très lentement, répond avec modestie et prudence, avouant souvent qu'elle ne sait pas ; tandis que la philosophie, qui a précédé la science, et qui prétend encore la dominer, a répondu prématurément, avec une hardiesse qui nous étonne, nous, que l'expérience des siècles a rendus si prudents et si réservés.

Connaître ce qui est, en déterminer l'essence, remonter jusqu'à l'origine des choses : voilà ce qu'osèrent les premiers philosophes, qu'on nommait *physiciens* et *physiologistes* en ces temps-là, parce qu'ils raisonnaient de tout, embrassant toute la nature dans leurs spéculations. L'énigme de l'univers ne les effraya point, et, comme s'ils en eussent possédé le mot, ils firent des cosmogonies, parlant avec conviction et magnificence de ce qu'ils ignoraient. Aux croyances qui expliquaient le monde par le

surnaturel, ils substituèrent d'autres hypothèses, dont l'imagination faisait tous les frais, mais dont la raison s'empara pour en tirer des conséquences fort bien déduites, dont l'ensemble formait un système.

Ce qu'il y a d'admirable dans ces conceptions poétiques de l'ancienne philosophie, c'est que les hommes qui bâtissaient sur l'hypothèse, n'accordaient rien à la fiction, rien au miracle, et qu'ils n'étaient point dans le faux, tout en se trompant dans leurs solutions. Aucun d'eux n'admettait cette absurdité colossale du néant engendrant la réalité. De rien il ne naît rien, est un axiome qui date de ces premiers inventeurs.

Une autre particularité à remarquer, c'est leur tendance commune à l'unité. L'air, l'eau, le feu, la terre, c'est-à-dire les quatre éléments premiers, considérés comme les facteurs de tout, ne furent admis tous ensemble comme tels, qu'après des essais de cosmogonie où chacun d'eux jouait le rôle principal. Après bien des disputes, on finit par se mettre d'accord, et le nombre quaternaire remplaça l'unité. Les théories numérales de l'école pythagoricienne, et l'hypothèse d'Empédocle sur les deux principes contraires d'antipathie et de sympathie, ne semblent pas avoir notablement modifié ce système carré par la base. Sur ces fondations hypothétiques, on établit quatre autres hypothèses, qui forment le second étage de cette singulière construction. A chacun des éléments constitutifs de l'univers on attribua une qualité propre, et ainsi naquirent les quatre qualités premières, à savoir, le chaud, le froid, le sec et l'humide.

De cette physique naquit bientôt une physiologie non moins ingénieuse, fondée sur ce principe, que l'homme, le plus parfait des animaux, est l'abregé de l'univers. Au *microcosme* servit de base le *macrocosme*; et pour que

l'assimilation fût complète, l'homme se trouva renfermer en sa personne quatre humeurs fondamentales, le sang, la bile, la pituite et l'atrabile, dont le mélange constituait le tempérament. Les tempéraments variaient selon les proportions des humeurs ; et chaque homme avait son tempérament particulier, nommé *idiosyncrasie*, selon cette différence de proportion dans la quantité et la qualité des humeurs.

Il ne se peut rien de plus ingénieux, de mieux ordonné, de plus symétrique. Tout l'édifice de la médecine a porté plus de vingt siècles sur cet échafaudage d'hypothèses, où éclate le génie grec ; et nous vivons encore, et par tradition et par nécessité, sur la doctrine des tempéraments, qui n'a pas été totalement remplacée.

On voit, par ce simple exposé, combien se trompent les historiens de l'art médical qui ne peuvent consentir à reconnaître que la philosophie ait servi aux progrès de la médecine. Il y aurait injustice et ingratitude à méconnaître ce service essentiel.

Hippocrate, qui détacha, croit-on, le premier, la médecine de la philosophie, adopta la plupart de ces hypothèses, dont l'ensemble formait toute la doctrine médicale ; il y ajouta même quelques théories non moins hypothétiques, empruntées à Pythagore et à son disciple Empédocle ; et il n'en fut pas moins le fondateur de la méthode qui a pour bases l'expérience et l'observation. Dans la partie polémique des écrits qui lui sont attribués, il fait bien des objections, bien des réserves, et même des critiques ; mais il s'élève moins contre les vues des philosophes que contre les préjugés superstitieux d'origine sacerdotale. Lui-même fut un médecin philosophe, et avec une logique qui atteste son grand jugement, il tira les conséquences du principe

qu'avaient proclamé les écoles philosophiques. Au fond de toutes ces doctrines cosmogoniques, il découvrit en effet cette vérité mère, qui sert de fondement à toute la médecine grecque, à savoir que l'homme, bien loin d'être isolé dans l'univers, ne vit et ne subsiste qu'en se mettant d'accord avec ce qu'il appelle les choses du dehors, les circonstances extérieures. C'est de là qu'il s'éleva, par un effort de génie admirable jusqu'à la conception de la théorie des milieux, qui est à coup sûr la plus haute et la plus féconde dans les sciences de l'ordre organique. Les modernes, qui en vivent, n'ont fait que l'appliquer et la développer. Quelques-uns même l'ont exagérée au point de diminuer beaucoup trop la responsabilité de l'homme, en retranchant à l'homme une bonne part de sa liberté. De ce nombre est Montesquieu, dont les vues ont déterminé les opinions de la majorité des philosophes du XVIIIe siècle, et puissamment contribué à rendre prépondérante la philosophie des sensations, que Condillac rendit presque populaire.

Tout en tenant grand compte des airs, des eaux et des lieux, pour emprunter le titre même du plus remarquable de ses ouvrages, Hippocrate ne méconnut point la spontanéité de l'homme et sa puissance de réaction. S'il reconnaissait dans l'action des milieux et des agents extérieurs une influence secrète, qu'il appelait je ne sais quoi de divin, et dont il constatait la présence certaine et les effets très réels dans les affections d'un caractère périodique, et notamment dans les maladies épidémiques ; il admettait aussi une force d'impulsion inhérente aux organes, une vitalité organique, croissant et décroissant avec l'organisme, et qu'on a eu le tort de considérer comme un principe à part, indépendant et séparé du coprs.

Hippocrate n'était ni vitaliste ni animiste; mais il croyait

à la toute-puissance de la nature, c'est-à-dire à l'activité propre de la vie. Dépourvu de connaissances anatomiques, ne sachant rien ou presque rien des organes et des tissus, que ce qu'il avait pu apprendre par la pratique chirurgicale ; confondant les artères avec les veines, les tendons avec les nerfs ; considérant le cerveau comme un amas de glandes, comme une éponge placée au sommet du corps pour pomper et absorber les humeurs surabondantes, il devina néanmoins la mutuelle dépendance et l'union de toutes les parties ; et rien que par l'observation attentive des faits pathologiques, et particulièrement des solutions ou crises des maladies, il vit que tous les éléments constitutifs du corps conspiraient, concouraient et coopéraient à l'œuvre commune de la vie et au maintien de la santé.

Dans les observations si curieuses de sa pratique, il n'oublie rien : le nom du malade, son lieu de résidence, sa généalogie, la saison, la température, les antécédents, les symptômes et la marche de la maladie, et surtout les sympathies qui semblent exister entre certains organes. Dans tous ces cas de médecine clinique, on voit un observateur profond, habile à induire et à prévoir, et ne laissant rien échapper. Il est préoccupé du caractère propre de la maladie et des influences générales qui donnent à toutes les maladies de la même espèce une physionomie commune, indépendamment de la personnalité de chaque malade. En autres termes, dans toutes ses observations, il a l'habitude de considérer le particulier et le général.

Cette méthode judicieuse l'a guidé aussi dans l'étude comparative des peuples, considérés au triple point de vue des races, des climats et des institutions. La comparaison qu'il a faite des Asiatiques et des Grecs semble prouver qu'il ne croyait pas à l'efficacité absolue de la civilisation, ou du moins à l'efficacité uniforme, et qu'il

accordait plus d'influence à la nature, c'est-à-dire à la race et au climat, qu'aux institutions et aux lois. En effet, ce sont les mœurs qui font le mieux connaître les hommes et les peuples ; ce sont elles qui déterminent les institutions, et le plus habile législateur est obligé de compter avec l'hérédité et le milieu.

Cette vue supérieure, conforme à l'opinion des meilleurs éducateurs, révèle à la fois un esprit très profond et très positif, tout à fait pénétré de la haute importance des lois naturelles, qu'il observa de son mieux, tout en cherchant à les comprendre. De là ce respect de la nature et de ses procédés. Il s'attache à la suivre, sans prétendre la diriger ; et dans sa pratique, conforme à sa théorie, il subordonne l'art à ce principe, et donne la préférence au régime, c'est-à-dire aux moyens de l'hygiène. En un mot, toute la doctrine d'Hippocrate se recommande par une profonde sagesse. Ce grand homme n'eut point de goût pour les entités métaphysiques ; naturiste pur, il veut que le médecin soit l'auxiliaire et l'interprète de la nature, et qu'il n'use de sa raison, pour généraliser et conclure, qu'en s'aidant toujours des faits bien observés et de l'expérience qui en résulte.

C'est par là qu'il sépara nettement, comme on l'a dit, la médecine de la philosophie, en la maintenant dans cet empirisme éclairé, bien préférable à la théorie, pour les arts et les sciences en voie de formation.

Il y a grande apparence que Socrate voulut faire de même en arrachant l'art de raisonner et de se conduire aux philosophes naturalistes. Il lui sembla que les sophistes, qui parlaient de tout sans rien savoir, compromettaient à la fois la raison et les mœurs ; et il résolut de tenir tête à ces corrupteurs dangereux, en réduisant en

exemples et en préceptes pratiques la dialectique et la morale. Avec son rare bon sens, il comprit que les vérités positives et nécessaires ne s'accommodent guère des subtilités et arguties des hommes d'école ; et aux divagations des rhéteurs il opposa cet enseignement familier, qu'on pourrait définir un cours de philosophie empirique à l'usage du citoyen et de l'homme libre. Comme ce sublime bonhomme n'avait d'autre autorité pour enseigner que sa haute raison et son incontestable probité, il fut condamné à mort comme novateur ; et pour justifier ce crime odieux contre la sagesse, on l'accusa de corrompre la jeunesse. Ainsi se vengèrent les sophistes de leur plus redoutable adversaire. La politique ne fut pas étrangère à cette vengeance. Socrate voulait et pratiquait la liberté.

Platon glorifia son maître, et suivit une autre voie. L'empirisme ne pouvait convenir à son imagination toujours en travail. Né poète et créateur, il imagina un vaste poème aux nombreux épisodes, où se trouvent toutes choses : l'univers et la cité, la création du monde et l'organisation des sociétés. Partout l'idéal, et rien de pratique. Ce magicien incomparable, dédaigneux du réel, crée tout par la vertu de sa baguette. Il vit au milieu de ses fantaisies, comme dans un monde enchanté, se perd dans les nuages ; et bien mieux que Socrate, il mérite les vives et mordantes critiques d'Aristophane. Courant après la vérité qui le fuit, il oublie la réalité et tombe dans l'utopie. La terre est un lieu d'exil, le corps, une prison. L'âme aspire aux régions d'où elle est descendue dans ce corps éphémère et misérable. Mais cette âme immatérielle, immortelle et divine, a dans sa prison deux compagnes qui lui rendent la vie amère, l'âme déraisonnable ou animale, et l'âme instinctive.

Ce qui paraît singulier, c'est qu'il fait naître l'âme animale de l'âme immortelle, exilée dans le corps. L'esprit, qui a la conscience des idées, n'aspire qu'au retour parmi les esprits bienheureux et à rompre cette alliance forcée. Ces conceptions théologiques montrent bien que la philosophie de Platon n'est pas faite pour ce bas monde. Elle dénature l'homme, le déplace et le jette hors de la sphère où la nature l'a placé. Si haute que fût sa raison, elle ne sut pas dominer l'imagination exubérante, l'inspiration poétique, le mysticisme religieux. Il y a longtemps qu'on a dit que Platon pouvait passer pour un précurseur des Pères de l'Église. Il fut du moins leur constant allié.

Aristote, son disciple, ne lui ressemblait en rien, quoiqu'on ait essayé, dans ces derniers temps, d'en faire un mystique. A une pénétration sans égale, ce prodigieux esprit joignit une curiosité insatiable et un génie d'investigation merveilleux. Il eut la passion de connaître la nature animée, et fut avant tout un philosophe naturaliste. C'est de lui que date l'histoire naturelle. Ses vues profondes et originales sur l'homme physique et moral révèlent l'observateur instruit par la méthode comparative, dont il fut le créateur. Habile à raisonner, il l'est encore plus à induire ; et ses erreurs, compensées par des vérités fondamentales, s'expliquent par la nécessité où il se trouva de se frayer un chemin pour la recherche du vrai.

Avant lui, les hypothèses tenaient lieu de savoir et d'expériences. Il déclare lui-même, en résumant les tentatives de ses prédécesseurs, que Démocrite le premier cessa de délirer. Il est plein de déférence pour cet investigateur de la nature, qui avait, avant lui, cherché le secret de la vie dans l'examen des organes.

C'est en étudiant les formes et les mœurs des animaux,

en faisant l'anatomie d'un grand nombre d'espèces, qu'Aristote devint naturaliste. Il appartenait à une famille de médecins illustres, et il aborda l'étude de la nature animale avec les connaissances d'un médecin. Tout dans ses remarques, ses observations, ses réflexions et ses raisonnements même décèle l'homme qui a l'habitude de voir, d'observer et de comparer.

De tous les anciens illustres, Aristote est le moins connu, et à cause de la légende qui a obscurci ou travesti l'histoire de sa vie, et à cause de l'usage singulier que firent de ses écrits les Arabes et les scolastiques du moyen âge. Le faux Aristote est né de l'enthousiasme fanatique des sectaires, qui adoptèrent de confiance, en les défigurant, sa physique, sa métaphysique, sa logique, sa morale et sa politique, et qui négligèrent son histoire naturelle, son anatomie et sa physiologie. On eut ainsi deux Aristotes, l'un que l'on croyait connaître, et que musulmans et chrétiens considéraient également comme un oracle; et l'autre, qui est le vrai, le seul authentique et, il faut le dire, jusqu'ici assez peu connu. Celui-là appartient aux naturalistes et aux médecins qui pensent, aux philosophes dignes de ce nom. Or, depuis Locke, la philosophie se comprend à peine sans la connaissance générale de la nature des choses, et de la nature humaine en particulier. La science revient à la philosophie naturelle.

Aristote a montré une subtilité merveilleuse dans toutes les parties qui forment le corps de la philosophie traditionnelle et classique, et il a mérité le surnom de philosophe par excellence; mais ce sont ses écrits sur l'histoire naturelle, l'anatomie et la physiologie qui donnent toute la mesure de son génie. Dans toutes ces matières, il a eu la gloire de débrouiller le chaos. En quelques années de recherches et d'expériences, ce grand observateur posa

les fondements de l'œuvre des siècles. Non seulement il connut tous les organes intérieurs, qui ne se révèlent qu'à l'autopsie; mais il en aperçut les rapports; et, ce qui était prodigieux pour ce temps-là, il saisit l'identité des parties similaires. Et comme il poursuivait ses études sur des individus d'espèces différentes, il fonda du même coup l'anatomie générale et l'anatomie comparée, créant la seule méthode qui devait conduire tôt ou tard à la physiologie générale, à la science de la vie. Il a lui-même laissé un essai remarquable en ce genre, son *Traité de l'âme,* qu'on a pris généralement, sur le titre, pour un ouvrage de métaphysique. C'est une erreur. Ce livre tant discuté, commenté, et si diversement expliqué, se réduit en réalité à une théorie de la vie. Cette théorie est complexe. Comment ne le serait-elle pas?

Les phénomènes de l'ordre vital ne sont pas simples; et quand on les observe à tous les degrés de l'organisation, depuis la plus humble plante jusqu'au sommet de la série animale, la complication est extrême. Il est difficile de s'élever de tant de faits particuliers à la vérité générale ; mais la comparaison, l'induction et l'analogie sont de puissants instruments au service d'un observateur philosophe. Remarquons que, dans ce traité de physiologie, l'auteur, contre son habitude, est très sobre de définitions.

La vie représente pour lui l'unité ; mais il n'en connaît pas l'essence, il ne la donne pas comme une entité, une substance. L'âme n'est pas un être de raison, ayant une existence à part, indépendante des organes et de la matière organisée. L'âme est la plus haute expression de la vie ; c'est une formule commode pour philosopher sur les actions et les fonctions vitales, tout autrement que Platon, qui la considère comme la maîtresse et la servante du corps, où elle est retenue prisonnière, loin du lieu de son

origine ; tout autrement que les philosophes naturalistes, qui la confondaient avec un des éléments formateurs ou primitifs. Héraclite, par exemple, la considérait comme identique au feu ; tandis qu'Aristote ne l'assimile à aucun élément, à aucun principe, et prétend, avec raison, que les philosophes ses prédécesseurs ne l'ont pas embrassée tout entière et dans son unité. Du reste, sans perdre de vue le concret, il la rapproche lui-même de la respiration, qui est la plus apparente des grandes fonctions vitales, conformément à l'étymologie du mot.

Le propre de l'âme c'est le mouvement ; c'est elle qui meut le corps. Elle est le principe de vie ; et la vie, c'est l'énergie même de l'âme. Le propre de l'âme, dit-il nettement, c'est de faire vivre. L'âme est le commencement ou le principe des animaux ; ce principe n'est pas étranger aux plantes ; vivant et animé, c'est tout un. Elle ne semble pas être le corps, mais elle n'est pas sans le corps. On peut la considérer comme une image du corps, ayant en puissance la vie, comme la cause formelle, motrice et finale de l'organisme. Elle se compose de raison et d'appétit ; mais les distinctions établies marquent des attributs et ne détruisent pas l'unité. C'est la même âme qui préside à la nutrition et à la croissance, à la sensibilité, aux impulsions instinctives. L'embarras est de savoir combien elle a de parties et comment il faut les désigner. Toutes ses attributions sont comprises entre deux termes : mouvement et jugement. La nutrition, le sentiment, la pensée, sont autant de degrés. La nutrition est commune au végétal et à l'animal ; le sentiment distingue l'animal de la plante ; la pensée est propre à l'espèce humaine. La nutrition est l'âme fondamentale de tous les êtres organisés et vivants, l'âme primitive et élémentaire ; mais le propre de l'animal est de posséder une âme sensible.

On voit qu'Aristote distingue et ne sépare point ; mais il n'ose distinguer l'âme de l'intelligence, et il semble croire que le sentiment et la pensée se font par l'âme tout entière. Il considère positivement l'intelligence comme une partie de l'âme ; et il demande si la femelle a la même âme que le mâle. Il tient que l'âme des enfants ne diffère point de celle des animaux ; mais il pense que les âmes diffèrent entre elles. Si l'on considère l'être vivant comme un composé de corps et d'âme, la vie doit être considérée comme le lien entre l'âme et le corps. Les parties du corps ne sont rien sans l'âme ; il ne faut donc pas la séparer du corps. Bien mieux que le corps, l'âme fait partie de l'animal. Le corps est fait pour l'âme ; l'âme vaut donc plus que le corps. Est-ce l'âme qui ressent les passions, ou est-ce l'homme qui les ressent par l'âme ? Le sentiment ne se produit pas sans un corps animé. Les sensations se passent à l'intérieur, et l'âme est une et la même pour toutes. Pas plus que la vie, l'âme ne peut se passer de chaleur. C'est à l'intérieur qu'est le principe de la respiration. La question est de savoir s'il le faut appeler une faculté de l'âme ou l'âme même. C'est vers la quarante-neuvième année que l'âme est dans toute sa force. Elle se meut surtout pendant le sommeil.

Ces propositions éparses valent mieux qu'une analyse systématique, qui pourrait altérer la pensée du maître.

Il est clair, d'après toutes ces citations littérales, que le sujet du *Traité de l'âme*, c'est la vie même à tous ses degrés, et non pas, comme on l'a répété à tort, un livre de métaphysique au sens de l'École. La tendance à l'unité est manifeste. L'âme de Socrate et de Platon n'a point de place dans ce livre ; la dualité des deux principes, matériel et immatériel, est rejetée ; il n'y a point d'âme sans corps, autant dire sans matière. Dire que c'est l'âme qui

façonne le corps, équivant à cette formule : la fonction fait l'organe. Comment ne pas établir des rapports constants entre le physique et le moral, puisque les deux sont inséparables ?

La doctrine d'Aristote est infiniment plus explicite que celle d'Hippocrate, mais elle n'en diffère pas au fond; et l'on comprend que le philosophe, dans sa *Politique,* ait adopté et appliqué la théorie des milieux du médecin. C'est avec ces idées très positives qu'il a fait sa morale, d'un caractère essentiellement empirique. Il a parfaitement vu que les mœurs émanaient de la nature physique et des habitudes, et montré que les deux mots, par leur étymologie, confirment cette origine. Pénétré de cette vérité, qui est fondamentale en pédagogie, il a donné la formule célèbre : l'habitude est semblable à la nature ; la relation entre l'une et l'autre est la même que celle qui existe entre souvent et toujours.

Avec sa rigueur de logique habituelle, Aristote revendique l'hygiène pour la médecine, et n'entend pas que la gymnastique, très propre d'ailleurs à fortifier le corps par des exercices réglés, supplante le médecin. C'est à celui qui rétablit la santé qu'il appartient de l'entretenir. La santé n'est pas autre chose que le bon tempérament du corps ; elle consiste dans le juste équilibre du chaud et du froid ; elle est comme la vertu du corps, et produit la joie. Il la définit le terme de la médecine, c'est-à-dire le but final et l'objet propre de l'art de guérir.

Les Alexandrins empruntèrent d'Hippocrate et d'Aristote l'esprit et la méthode scientifiques. En défrichant, en étendant le vaste champ de la science, ils furent éclairés par ces deux grands luminaires. Alexandrie devint le musée de la nature et comme un immense laboratoire. L'anatomie humaine, jusque-là proscrite comme une profanation, fut

cultivée avec une telle ardeur, qu'on croit que les anatomistes d'Alexandrie poussèrent la curiosité jusqu'à ouvrir des hommes vivants. Il est peu probable que les rois d'Egypte aient favorisé cette passion sacrilège en leur livrant les criminels condamnés à mort, et il paraît difficile, d'un autre côté, de rejeter le témoignage très précis de Celse, auteur grave et parfaitement renseigné. Ce qu'il y a de certain, c'est que les anatomistes alexandrins acquirent en peu de temps des notions positives et précises qui avaient manqué à la plupart des médecins et des naturalistes leurs prédécesseurs.

Les deux écoles rivales de Cos et de Cnide, dans la personne de leurs plus illustres représentants, Hérophile et Erasistrate, se livrèrent à des recherches minutieuses d'anatomie, et découvrirent à peu près tout ce qui n'échappe point à l'œil nu. Outre le squelette, qui est la charpente du corps, ils étudièrent les muscles, qu'ils distinguèrent des tendons ; les vaisseaux sanguins, divisés en artères et veines, et ayant pour centre le cœur ; les vaisseaux blancs ou lymphatiques, qu'ils observèrent sur des animaux vivants ; les viscères, qu'on ne connaissait avant eux que par l'ouverture des cadavres d'animaux ou par les cas de chirurgie ; enfin, le système nerveux central avec toutes ses ramifications. Le cerveau surtout attira leur curiosité, ainsi que l'attestent les dénominations qu'ils donnèrent à quelques-unes de ses parties internes, et qui se conservent encore dans la nomenclature anatomique.

On sait qu'Érasistrate, qui renonça dans l'âge mûr à la pratique, pour se consacrer à l'investigation des organes, fut ramené à la vérité par l'inspection anatomique. Avant d'avoir disséqué, il croyait que les nerfs prenaient leur origine dans les membranes qui enveloppent le cerveau. Après avoir disséqué, il renonça à cette erreur, et il recon-

nut la véritable origine des nerfs, en les observant à leur point d'émergence.

L'observation et l'expérience aidant, on ne tarda pas à découvrir que le mouvement et la sensibilité étaient des fonctions du système nerveux. Bien plus, on distingua les parties sensibles des parties motrices; et par cette distinction fondamentale, qui suppose une remarquable puissance d'analyse, on fut amené à reconnaître que le système nerveux central était le siège des fonctions supérieures. Ainsi furent ruinées les vieilles théories qui avaient donné successivement la prééminence au diaphragme ou centre phrénique, au cœur et aux méninges; théories qui ne disparurent point sans laisser des traces profondes, et dans la nomenclature, et dans le langage usuel, et dans la théorie même. Le nom de phrénologie, qui représente un essai de psychologie organique, c'est-à-dire une étude des facultés ou fonctions cérébrales, ayant pour base l'anatomie du cerveau; la phrénologie rappelle encore par son nom les doctrines qui avaient cours avant les anatomistes alexandrins.

Cette ascension très lente, du diaphragme au cœur, du cœur aux méninges, et la découverte finale des organes de la vie supérieure, prouvent que les plus grandes découvertes demandent une longue préparation. C'est en physiologie particulièrement que le fameux précepte « Connais-toi » est d'une application difficile. Il faut des siècles pour que la connaissance s'élève graduellement de l'empirisme à la science.

Un autre obstacle au progrès vient de l'ardeur ou de l'impatience de l'esprit. L'hypothèse peut utilement servir à découvrir le vrai; mais si l'hypothèse est une erreur ou un préjugé, elle peut aussi égarer les chercheurs. Chris-

tophe Colomb découvrit ce qu'il ne cherchait pas; et Ptolémée retarda d'au moins quinze siècles la connaissance exacte du système du monde, pour avoir cru que la terre ne tournait point. Il fallut quelque temps pour qu'on se rendît à l'évidence; et Galilée passa pour un mécréant pour avoir enseigné la vraie doctrine.

Les Alexandrins, qui découvrirent, à la lettre, les merveilles du monde organique, ne virent pas la plus merveilleuse des fonctions vitales. La circulation du sang leur échappa, malgré leur sagacité, parce qu'ils se persuadèrent, avec Érasistrate, que les artères contenaient de l'air, et que l'alimentation du corps se faisait par les veines; et ce n'était pas faute de connaître les organes, puisque le même Érasistrate démontra, par l'anatomie et par l'expérience, l'erreur singulière de Platon, d'après lequel une partie des boissons allait aux poumons pour les rafraîchir. Et Galien lui-même, qui mérite bien la réputation de grand anatomiste, et qui fut si près de découvrir la circulation du sang, qu'on a cru qu'il l'avait connue, Galien se priva de la gloire de cette belle découverte, à cause de l'importance exagérée qu'il accordait au foie, dont il fit l'organe principal de la nutrition, en le chargeant d'élaborer le sang, lui qui avait démontré, contre Érasistrate, que les artères contiennent du sang. Or, Galien était un dogmatique, ainsi qu'Érasistrate, et sa pathologie, comme celle de ce dernier, fut entachée de bien des erreurs, parce qu'ils fondaient l'un et l'autre leurs doctrines médicales sur une physiologie erronée.

Le grand nom de Galien, qui balance celui d'Hippocrate, vient encore moins de son mérite propre, que des circonstances qui ont fait disparaître les écrits des plus illustres médecins qui furent entre Hippocrate et lui. Tout ce que

nous savons des médecins de l'école d'Alexandrie, nous le devons à ses volumineux ouvrages, dont l'ensemble forme tout une bibliothèque, une *encyclopédie médicale.* Sans cet immense répertoire de faits, de notices et de doctrines, l'histoire de l'ancienne médecine serait impossible. L'abrégé de Celse étant trop concis pour permettre à l'auteur d'entrer dans les détails et de faire l'analyse raisonnée et la critique motivée des opinions, Galien est à vrai dire l'historien le plus complet de la médecine grecque, alexandrine et romaine, depuis les origines jusqu'à Septime-Sévère, ou même au delà, car il a vécu, paraît-il, jusque sous l'empire de Caracalla. Comme il ne se produisit plus aucune secte médicale après lui, on peut dire qu'il les enterra toutes, ou du moins qu'il les absorba dans son dogmatisme, très habilement construit, avec des matériaux d'emprunt, et placé sous l'invocation du grand nom d'Hippocrate.

C'est à la fois par son universalité et par son éclectisme, fondé sur la tradition de l'art, que Galien, favorisé par les circonstances, devint le monarque de la médecine, d'abord chez les Arabes, qui le proclamèrent leur maître, et plus tard dans tout l'Occident, où son règne, absolu au moyen âge, se prolongea, malgré l'opposition qu'amena la Renaissance, jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Aristote et lui furent pendant quatorze siècles les maîtres à peu près absolus de la pensée, les tyrans de la science, pourrait-on dire, s'il fallait les rendre responsables de ce régime d'autorité qui s'établit partout, en Occident comme en Orient, grâce à l'infaillibilité du dogme religieux, qui tendait partout à l'unité immuable.

Par un singulier concours de circonstances, qui n'étonnera point l'observateur philosophe, deux anciens, affranchis des croyances d'une religion positive, libres par

conséquent de tout préjugé de foi, de toute préoccupation surnaturelle, deux mécréants, en un mot, exercèrent une souveraineté presque sacerdotale sur les esprits : la philosophie et la nature leur devaient obéissance. L'Empire et la Papauté furent moins puissants que ces deux hommes, dont les écrits, plus respectés que les rescrits impériaux et les décrétales des papes, ne cessèrent d'être commentés, admirés et respectés comme les textes sacrés.

Cet exemple est unique dans l'histoire. Et ce qui ajoute à la singularité du fait, c'est le caractère essentiellement scientifique de ces deux auteurs, consacrés en quelque sorte et adoptés par la théologie.

Métaphysicien incomparable, et natuellement porté aux plus hautes spéculations, Aristote tendit toujours vers l'empirisme et ne perdit jamais de vue le positif. Il n'est pas un de ses écrits authentiques où ce souci de la pratique ne s'aperçoive, même au milieu des hypothèses et des inductions prématurées. Chacun sait qu'il est le chef reconnu du sensualisme, et que chez lui le naturaliste a contribué à faire le philosphe. C'est par là qu'il diffère surtout de Platon, dont la préparation scientifique se réduisait à la géométrie, et qui a prouvé, par son exemple, comme plus tard Malebranche, que la méthode géométrique est insuffisante pour l'étude de la nature et de la vie.

Galien le savait bien ; et quoiqu'il fût versé dans les mathématiques, et plus particulièrement dans la mécanique, il se contenta d'admirer Platon, et suivit le parti d'Aristote. Médecin et philosophe, il ne pouvait guère aller contre sa nature, qui le portait vers l'hypothèse et le ramenait sans cesse au réel. Il est très probable que, sans ses connaissances positives d'une immense étendue, acquises par l'observation et l'expérience, et par de nom-

breux voyages où il apprit à connaître par lui-même les climats divers, les productions de la nature et les hommes; il est probable que, sans ce lest de la science pratique, Galien se fût envolé dans les hautes régions du spiritualisme. Et s'il fût né ou devenu chrétien, son génie fougueux et subtil eût aisément fait de lui un gnostique, un mystique ou un hérésiarque. Il y avait dans cet esprit merveilleusement souple et fécond, l'étoffe d'un autre Origène. Avec son penchant au dogmatisme et à la controverse, il eût fait un excellent Père de l'Église. Puissant par l'imagination et par le raisonnement, il aurait pu, avec un peu de bonne volonté, fonder une école philosophique. Il a fait de son mieux pour introduire le platonisme dans la médecine, comme on peut le voir dans ce singulier et précieux traité en neuf livres où il s'efforce de concilier Platon avec Hippocrate, le poète de la philosophie avec le fondateur de la médecine positive. Il renonça finalement à cette chimère, en homme qui savait trop bien la médecine et la philosophie, pour qu'il crût possible d'établir sérieusement la comparaison entre le livre *des Airs*, *des Eaux et des Lieux*, œuvre profonde d'un médecin philosophe, et le *Timée*, qui est un roman très ingénieux, mais très peu philosophique.

Anatomiste et physiologiste d'un ordre supérieur, Galien ne pouvait se laisser prendre à ce riche tissu de fables où l'anatomie et la physiologie sont de pure invention, comme dans les livres de médecine indiens et chinois. Il revient purement et simplement à la vérité, dans ce merveilleux petit traité, où il établit d'une manière si nette les rapports du physique et du moral, non pas en conciliateur, mais en médecin convaincu, et résolument décidé à revendiquer pour la médecine la connaissance de l'homme tout entier, et à ne plus souffrir qu'une philosophie chimérique,

plus proche de la théologie et de la magie que de la nature des choses, confisquât l'étude des fonctions supérieures.

Les philosophes contemporains qui, sous l'influence de l'école anglaise, considèrent la psychologie comme une science inséparable de la physiologie, ont peut-être le tort d'oublier qu'ils ont eu des prédécesseurs illustres, dont la prétention très légitime, et aujourd'hui justifiée, a été d'empêcher une scission fâcheuse à tous les points de vue dans ses conséquences, puisque la séparation artificielle des deux éléments que la nature a indissolublement unis a fini par produire les plus grandes aberrations, en compromettant à la fois la psychologie, l'hygiène et la morale.

On ne peut couper l'homme en deux, et donner une partie au médecin et l'autre au philosophe. Les spiritualistes qui ont accepté ce partage ont été moins sages que l'Église, laquelle enseigne le dogme de la résurrection des corps, comme si l'âme ne pouvait pas se passer de son enveloppe. La Bible met l'âme dans le sang; en effet, la vie s'écoule avec le sang, et toute hémorrhagie incoercible entraîne la mort. Le suicide chez les Romains avait presque toujours lieu par l'ouverture des veines aux quatre membres, le patient se trouvant dans un bain chaud. Ainsi moururent la plupart des victimes du despotisme impérial.

La philosophie ne consiste point à mépriser la chair et à traiter le corps de guenille. L'hygiène tient aux organes, aussi bien que l'anatomie et la physiologie; et la morale dépend immédiatement de l'hygiène, et non pas de la métaphysique.

Galien a très bien vu cet enchaînement; il n'a pas confondu les résultats de la nécessité, qui ont produit à la

longue la politique et la morale, inséparables dans l'antiquité, avec les fantaisies, ou mieux les caprices de l'imagination, qui ont enfanté beaucoup de théories profondément creuses, et pompeusement décorées du nom mystérieux de métaphysique. Ce nom cabalistique, aux yeux du grand nombre, n'a pourtant rien d'extraordinaire pour ceux qui en connaissent le sens et l'étymologie.

La métaphysique embrasse tout ce qui vient après la physique. C'est le titre même du grand traité d'Aristote. On ne saurait contester la justesse de cette définition, en réfléchissant qu'il faut passer par le concret et le particulier pour arriver au général et à l'abstrait. C'est même à cette condition que la philosophie existe et a sa raison d'être. Supprimez-la, et vous ne tarderez pas à vous égarer dans les régions imaginaires de la théologie, que des philosophes conciliants appellent encore la philosophie religieuse.

Galien lui-même n'était pas trop éloigné de ce système commode et dangereux, qui consiste à mettre partout des entités et à leur donner des noms comme à des êtres réels. C'est ainsi qu'il a multiplié ridiculement les facultés de tout ordre et de toute nature, donnant à chacune son épithète, accolant, comme un scolastique du moyen âge, la qualité à la quiddité. Plus tard Bichat, bon anatomiste et détestable philosophe, multiplia les propriétés des tissus et des organes, changeant seulement les noms, et arrivant, comme Galien, à ces définitions vides de sens, qui font le bonheur de ceux qui les répètent, et qu'on ne saurait mieux comparer qu'à l'explication si connue des vertus de l'opium, dans la comédie de Molière. Galien se plaît à jongler avec cette riche et ridicule nomenclature; il l'égrène comme le dévot fait de son chapelet; et il ne paraît pas se douter qu'il procède exactement comme ces igno-

rants qui, ayant perdu le sens des mots métaphoriques par lesquels leurs ancêtres désignaient les phénomènes célestes ou météorologiques, mirent des êtres de raison derrière ces mots devenus inintelligibles, et donnant une réalité concrète à tous ces mythes, peuplèrent l'espace de divinités et remplirent le monde de magots.

C'est par un procédé analogue que la métaphysique creuse envahit la science et tendit à la remplacer. Tous les fantômes ne sont pas encore évanouis, et plus d'un revenant hante encore le domaine scientifique.

Ce n'est guère que par cette persistance de la fiction à côté du réel, qu'il est possible d'expliquer l'horreur qu'éprouvent beaucoup de savants pour le raisonnement, qui leur paraît sans doute un abus de la raison; à tel point qu'ils ne font de la raison qu'un usage très restreint, soit prudence, soit modestie. Et vraiment on ne saurait les blâmer d'en user modérément et avec sobriété, quand on voit de grands esprits dupés par ces inventions niaises de mots profonds qui ne signifient rien. Galien, par exemple, imagine les esprits, qu'il serait bien en peine de définir, et il prétend qu'ils soient naturels dans le foie, vitaux dans le cœur, animaux dans la cervelle. Peut-être eût-il mieux valu s'en tenir aux trois âmes de Platon; mais il fallait construire sur la base de la théorie humorale, laquelle, depuis Hérophile, tendait à prévaloir, et qui a prévalu même chez les modernes, grâce à l'omnipotence de la médecine galénique.

Tout ce qu'on peut dire pour la défense de Galien, c'est que, malgré ses tendances métaphysiques, il se plaisait à localiser; il est un des premiers qui ont tenté de déterminer le siège des fonctions supérieures dans le cerveau; et il loge les facultés intellectuelles dans les ventricules. De

quel droit ? c'est ce qu'il a négligé de nous dire ; mais tout humoriste qu'il était, il a parfaitement vu qu'on ne pense point sans cerveau. En se mettant à ce point de vue de la psychologie topique, on peut le considérer comme un des prédécesseurs de Gall. Le cerveau est le siège de la raison et de la volonté. Il forme avec le cœur et le foie le trépied vital. C'est dans le cerveau que réside le principe des facultés qu'on a coutume de désigner sous la formule collective d'âme raisonnable. Descartes, moins novateur qu'on ne croit, n'a fait que restreindre le domicile de l'âme, en la logeant, en l'emprisonnant dans la glande pinéale. Descartes croyait aux esprits animaux, comme Galien; mais Galien ne croyait pas à l'âme immatérielle et immortelle, en faveur de laquelle Descartes a bâti tout son système métaphysique.

Ce traité admirable, où il a consigné sa profession de foi scientifique, n'est, à le bien prendre, que la confirmation des principes d'Hippocrate et d'Aristote, et la réfutation impitoyable, ironique et dédaigneuse des hypothèses de Platon. Du *Timée* et des autres écrits platoniciens où la psychologie s'appuie sur l'anatomie et la physiologie, ce prudent éclectique n'a retenu que les passages conformes à sa théorie, laquelle consiste à montrer le moral sous la dépendance immédiate du physique.

Aux yeux de Galien, l'homme, en tant qu'être sensible, pensant et volontaire, dépend absolument de son tempérament et des circonstances extérieures, des organes qui forment son corps, et du milieu où il est né et où il vit. En autres termes, l'homme est tout d'une pièce, vivant, dans l'acception la plus large du mot, par son organisme et suivant son organisme, s'adaptant plus ou moins aux agents du dehors, en réagissant selon sa nature. La vie est une, à tous les degrés de l'échelle, plus ou moins par-

faite, plus ou moins complexe, mais absolument une. La dualité est exclue de ce système extrêmement simple. Les historiens de la philosophie n'ont pas vu cela.

Comment un éclectique de fait et de tendances a-t-il pris le parti de faire une profession de foi aussi explicite et si nette? A cette question il est facile de répondre brièvement.

Galien jouait avec Platon, vénérait Hippocrate, et honorait Aristote; mais il redoutait par-dessus tout la secte puissante des méthodistes, qui régnait à Rome, où elle s'était formée. Les méthodistes, ainsi nommés parce qu'ils suivaient dans la pratique une méthode rationnelle, qui les séparait des empiriques purs et des autres dogmatiques, se conformaient aux principes de la philosophie d'Épicure, ou plutôt de Démocrite, suivi par Épicure. Ce fut à l'époque même où Lucrèce mettait son génie poétique au service de cette doctrine, qu'Asclépiade de Bithynie, établi à Rome, l'introduisit pour la première fois dans la médecine, avec un succès qui s'étendit bientôt dans tous les pays où Rome étendait sa puissance, et la langue grecque son empire.

Galien, venu à Rome dans un temps où le méthodisme florissait partout, ne trouva rien de mieux que d'opposer Hippocrate à Asclépiade; mais en se constituant le défenseur et l'interprète de la doctrine hippocratique, par lui rajeunie et renouvelée, il profita beaucoup à l'école de ses adversaires, et, selon sa coutume, il leur prit tout ce qu'il put. On peut avancer, sans crainte d'erreur, qu'il emprunta à l'école méthodiste toute sa psychologie positive et physiologique; et si nous avions les écrits du fondateur, nous verrions que l'emprunt fut bien près du plagiat. La fable du geai se parant des plumes du paon doit être toujours présente à l'esprit de l'historien de la médecine. Les morts alimentent les vivants.

Quelle était la philosophie d'Asclépiade? On le devinerait sans peine, en remontant aux antécédents de l'école méthodiste, si le barbare, mais fidèle interprète de cette école, Cælius Aurélianus, ne l'avait résumée en quelques lignes d'une extrême netteté. Le corps est un amas de molécules toujours en mouvement; la santé résulte de la facilité qu'ont ces molécules de se mouvoir librement dans les chemins qu'elles parcourent; mais si ce mouvement perpétuel est troublé, soit par le relâchement, soit par le resserrement de ces passages, la maladie survient. Pour la guérir, il faut absolument rétablir les voies dans leur état normal, soit en resserrant, soit en relâchant; et quand elles ont un caractère mixte, en faisant l'un et l'autre. Si le mal est chronique et invétéré, le traitement doit être dirigé de manière à refaire l'économie en la reconstituant. C'est par le régime, les exercices, les bains, bref par tous les moyens de l'hygiène, que la santé doit se rétablir.

Dans cette école on n'abusait point des médicaments, de peur d'introduire dans le corps des matières nuisibles et des principes malfaisants, et de débiliter le système digestif, l'estomac en particulier, dont les fonctions intéressent directement tout l'ensemble. La méthode consiste à traiter chaque maladie, non seulement selon sa nature, mais encore en observant ce qu'elle a de particulier et de général; ce qui signifie que l'individu ne doit pas être isolé de son milieu, et que c'est la considération du milieu qui permet de rapprocher par un caractère commun les variétés pathologiques, les cas individuels.

Avec une méthode aussi simple, le symbole d'Asclépiade ne comportait pas beaucoup d'articles. Il n'admettait point que l'âme eût un siège à part dans le corps. Pour lui, comme pour les quelques grands médecins qui n'ont pas subi la tyrannie des préjugés philosophiques et religieux,

l'âme n'est qu'une formule qui exprime la vie, les fonctions organiques de tout ordre, l'ensemble de toutes les sensations. Sans les sensations il n'y a point d'intelligence ni de mémoire. L'une et l'autre opèrent par des perceptions rapides et par l'expérience acquise. Rien ne se fait que par nécessité : tout acte, tout phénomène a une cause; et ce qu'on est convenu de nommer la nature n'est pas autre chose que le corps vivant, l'organisme ; en autres termes, tout est déterminé dans la vie, et l'on ne saurait séparer des organes le mouvement et la sensibilité, qui se trouvent à tous les degrés de la vie organique et animale. Et pour simplifier davantage, il déclare hardiment que si la nature fait le bien, elle fait aussi le mal. On voit que la doctrine du déterminisme, remise chez nous en honneur par Claude Bernard, ne date pas d'hier. Il ne se peut rien de plus clair, de plus net que la profession de foi méthodiste.

Par cette déclaration expresse, Asclépiade s'écartait de la tradition d'Hippocrate aussi bien que de celle d'Aristote, dévoués l'un et l'autre à une sorte de culte superstitieux de la nature. En répétant volontiers que la médecine hippocratique n'était qu'une méditation sur la mort, il enseignait au médecin à déployer une activité intelligente et à sortir de l'observation passive pour intervenir utilement. Puisque le but de l'art est de guérir, le traitement des maladies doit en être la partie essentielle. Plus l'art est parfait, plus le médecin a de responsabilité. En somme, tout l'art de guérir se résume en un mot, la thérapeutique.

Tout cela est très juste ; et ce qui prouve le génie médical de ce grand réformateur, c'est qu'il a vu, avec une pénétration rare, que ce sont les moyens qui entretiennent et conservent la santé qui ont le plus d'efficacité pour la rétablir quand elle est compromise. L'hygiène appliquée à la thérapeuti-

que est le fond même de la doctrine d'Asclépiade dans le traitement des maladies. En reprenant par le bon côté la tradition hippocratique, ce grand médecin protestait et réagissait fort à propos contre les excès de l'empirisme. Jamois praticien ne sut faire un meilleur usage des moyens naturels. Il excellait surtout à diriger convenablement le régime, et tirait un excellent parti du vin, administré comme tonique et réconfortant, et de l'eau chaude ou froide, employée en bains, en douches, en ablutions, en boissons. L'hydrothérapie, dont ce siècle a vu la résurrection, due à un empirique, a été une arme puissante aux mains des méthodistes. Ce sont eux qui ont fait les meilleures applications de l'hygiène à la thérapeutique.

La haute réputation d'une école dont la pratique reposait sur des principes aussi solides, tint en respect Galien, et l'obligea à se montrer beaucoup plus réservé que ne le comportait son naturel ardent, passionné, prompt à l'invective. Il comprit qu'après la révolution accomplie par Asclépiade et continuée par ses successeurs, le plus expédient était d'invoquer la tradition et de se couvrir du nom respecté d'Hippocrate. Cet éclectique d'un savoir infini dans toutes les branches de la science, ne se déclara nettement pour aucune des quatre écoles philosophiques qui dominaient toutes les sectes. Il ne fut à proprement dire ni platonicien, ni aristotélicien, ni stoïcien, ni épicurien; mais, comme médecin, il penchait visiblement vers le péripatétisme; comme dialecticien, vers le platonisme; comme grammairien, vers le stoïcisme; et la nécessité d'emprunter largement aux méthodistes, qu'il ne se lasse point de critiquer, à tout propos, et hors de propos, le rappro chait forcément de la doctrine d'Épicure.

Dans ce traité des rapports du physique et du moral, où il allègue tant de fois l'autorité d'Hippocrate, et cite vo-

lontiers Platon, Galien est au fond parfaitement d'accord avec Asclépiade, sinon pour la théorie médicale, du moins pour le dogme philosophique. L'influence de la doctrine fondamentale des méthodistes se trouve profondément empreinte dans bon nombre de ses innombrables écrits, en particulier dans ceux qui traitent de la santé et des moyens de la conserver. L'hygiène, cultivée par lui avec une prédilection évidente, devient sous sa plume une encyclopédie de l'éducation physique; il en fait la base de la pédagogie; avec raison, car si le corps n'a pas reçu dès l'enfance les soins qu'il mérite, l'instruction et l'éducation morale manqueront d'une base solide. L'hygiène mentale n'est-elle pas la condition même d'une instruction parfaite? et l'éducation, qui se propose avant tout de former les mœurs, peut-elle se passer des passions, qui représentent tout le système de la vie affective?

Il est regrettable que ce médecin encyclopédiste n'ait pas traité ce sujet des passions avec la supériorité d'Aristote ou des philosophes stoïciens. Sans doute il a désespéré de faire mieux; et il s'est borné à une étude superficielle d'un sujet que les médecins doivent revendiquer comme leur appartenant, puisqu'ils ont des droits imprescriptibles sur la physiologie et la pathologie cérébrales. Ni les philosophes purs, ni les prêtres, ni les juristes n'ont qualité pour traiter ces questions de psychologie physiologique et médicale. L'empirisme seul ne suffit plus pour l'étude des fonctions supérieures, et il n'est point téméraire d'affirmer que tout ce qui touche à l'essence même de l'homme tient à la composition, à la forme et à la disposition des organes. A côté des opérations conscientes, dont les philosophes réclament le monopole, il y a les opérations inconscientes; et il semble peu probable que le

partage puisse jamais se faire entre le conscient et l'inconscient. D'ailleurs, tout dans la nature se fait par transition, et dans les individus considérés isolément, et dans les espèces coordonnées en séries ; de sorte que, dans l'impossibilité où nous sommes de scinder ce que la nature présente sous la forme d'un tout, le plus simple serait d'introduire la philosophie dans la médecine, et la médecine dans la philosophie, selon le vœu d'un ancien.

Galien a écrit un opuscule curieux, sous ce titre : « Que l'excellent médecin est aussi philosophe ; » et ses conclusions sont exactement celles d'Hippocrate, reprises presque dans les mêmes termes par Descartes, lequel comprit très bien, malgré sa mécanique spiritualiste de l'homme, que c'est par la médecine surtout que la philosophie peut acquérir des notions solides de la nature humaine, et sur les moyens de l'améliorer. La faveur dont les médecins et les naturalistes jouissent présentement dans la science et auprès du public éclairé, semble justifier ces vues de conciliation entre la philosophie et la médecine. Cette alliance un peu tardive ne saurait manquer d'être féconde, et peut-être que la vieille métaphysique, si décriée, trouverait à s'y rajeunir, en se retrempant dans des études positives qui la ramèneraient définitivement à la contemplation des vérités accessibles à notre intelligence et à nos moyens de connaître. La philosophie consiste à voir les choses telles qu'elles sont.

Si la philosophie se renouvelle, comme il est probable. la métaphysique ne saurait abdiquer ; mais à une condition, c'est que la médecine rendra à la philosophie naturelle le prestige et l'influence qu'elle eut autrefois. Tandis que la vieille scolastique se meurt, la philosophie émancipée songe à se régénérer aujourd'hui, en renouant son antique alliance avec les médecins et les naturalistes.

Réaction contre la philosophie naturelle. — Retour

Après Galien, la médecine ancienne semble épuisée; elle ne produit plus que des praticiens et des compilateurs. Les uns et les autres vivent sur le passé, maintenant péniblement la tradition, substituant les petites pratiques et les petits procédés à l'expérience des siècles, et les manuels stériles aux œuvres magistrales. L'empirisme brut rejette, ou peu s'en faut, toute théorie, et la superstition reprend tout le terrain que l'étude sévère de la nature lui avait enlevé par droit de légitime conquête. La foi se substitue à la science, et les remèdes n'opèrent plus qu'à l'aide d'incantations, d'amulettes, de charmes. La théologie fait la guerre à la médecine par les miracles, et l'art se ravale dans sa lutte impuissante contre les thaumaturges. L'esprit se trouble, l'intelligence faiblit, et le génie grec, perdant à la fois sa force et sa netteté, travaille avec une complaisante souplesse à concilier des éléments incompatibles.

La philosophie et la théologie s'embrassent, et tous les germes déposés dans les écrits de Platon éclosent et se développent. Les Pères grecs, plus savants et plus lettrés que les Pères latins, poussent à cette alliance où la philosophie n'avait rien à gagner, depuis que la religion faisait partie de la politique impériale. Julien fut le dernier défenseur sérieux du paganisme; mais lui-même, malgré son grand cœur et toutes ses lumières, se ressentait de ce fanatisme qui fut le fléau de ces siècles de transition. Après sa défense héroïque, le paganisme s'écroula, et le monde gréco-latin, cerné de tous côtés par les barbares, assista aux luttes intestines entre hérétiques et orthodoxes.

Les conciles, qui élaboraient péniblement le dogme, remplaçaient insensiblement les écoles des philosophes. Si la

penée des savants avait encore eu assez de vigueur pour s'élancer à la recherche du vrai, avec la passion d'autrefois, elle se fût heurtée à ces murs infranchissables qui étreignaient le monde comme un cercle de fer avant que le génie d'Épicure les eût renversés, selon l'expression du poète. Et ce n'était qu'un prélude au cercle de feu que devait inventer l'Inquisition au moyen âge.

Les velléités d'indépendance à cette époque font sourire amèrement. Les esprits les plus indépendants et les plus hardis sont des vaincus impuissants et résignés. Les hérétiques sont des révoltés peu dangereux, lorsque le pouvoir se déclare pour l'orthodoxie. Qu'il y ait eu des prêtres et des évêques moitié chrétiens, moitiés païens, nul ne le conteste; mais le caractère sacerdotal prévalait sur toutes les tendances d'émancipation. Synésius, si souvent cité comme un type de ce genre mixte, n'était au fond qu'un mystique. On a vu des philosophes martyrs du nouveau culte. La liberté expirait au seuil de l'Église, et toute tête ceinte d'une mitre cessait de penser librement. La religion et la libre pensée sont incompatibles; et ceux qui prétendent concilier la philosophie avec la théologie, se trompent étrangement, s'ils sont de bonne foi. Est-ce que les prélats romains de la Renaissance, qui préféraient Cicéron à leur bréviaire, ont jamais servi la cause du progrès? Non, pas plus que des papes comme Léon X et Jules II, plus amoureux de l'art que de l'Évangile. Quand les évêques de France adoptèrent le cartésianisme, soit par politique, soit en haine des jésuites, en quoi servirent-ils la liberté de penser? Bossuet et Fénelon ont écrit avec grand apparat des pauvretés philosophiques, bonnes tout au plus pour les séminaires; et Malebranche, avec tout son savoir en mathématiques et ses aptitudes pour la métaphysique, a fait en oratorien une nouvelle édition de Platon.

Le dogme, depuis sa constitution, est brouillé avec la nature, qu'il condamne, et avec la science, qui interprète la nature. L'histoire naturelle, qui se propose de montrer la vérité de la création selon la Genèse, n'est qu'un thème de beaux discours, comme ceux de saint Basile et de saint Ambroise. La philosophie n'est pas moins jalouse que la théologie, et elle ne souffre point de partage. Toute compromission la dénature. Elle n'existe pas sans une liberté absolue; elle n'est plus que la servante de la théologie, dès qu'elle accepte le chaperon de la foi.

Les historiens de la médecine et de la philosophie qui ont pris Némésius, évêque d'Emèse, sous l'empereur Théodose, pour un philosophe, ont commis une lourde erreur. Le traité *De la nature de l'homme* de cet évêque bel esprit, n'est qu'une compilation d'une valeur assez mince. C'est avec Aristote, Galien et Platon, que l'auteur a composé ce manuel, tout à fait digne d'un éclectique. Ce sont les médecins érudits du XVII[e] siècle qui ont contribué à la grande réputation très peu méritée de ce livre, en prétendant y découvrir la circulation du sang, pour avoir le plaisir d'en arracher la découverte à Harvey. Or le passage tant de fois cité en faveur de cette thèse insoutenable, ne renferme en réalité que la théorie du *pneuma* ou air vital, théorie doublement fausse, puisqu'elle a empêché les plus savants anatomistes et physiologistes de l'antiquité de connaître deux fonctions qui se tiennent de très près, la respiration et la circulation du sang.

Comment Némésius aurait-il connu le circuit du sang, tel que Harvey l'a décrit et montré pour la première fois, lui qui suit à la lettre et copie Galien? Quand un homme met la main sur un secret de la nature, il n'en parle pas en termes ambigus, et, comme Archimède, il proclame sa bonne fortune. Nombre de passages des anciens auteurs

prouvent qu'ils connaissaient le mouvement du sang dans les vaisseaux, mais il n'y en a pas un seul d'où l'on puisse conclure qu'ils connaissaient la circulation. C'est le chapitre XXIV[e] du livre de Némésius, qui a donné lieu à cette erreur. Afin qu'il ne reste pas le moindre doute, voici ce chapitre fidèlement traduit :

« *Sur le pouls.* Le mouvement du pouls reçoit aussi le nom de faculté vitale. Il a pour principe le cœur, et principalement la cavité gauche, appelée pneumatique, et il distribue la chaleur innée et vitale à toutes les parties du corps, par les artères, de même que le foie distribue la nourriture par les veines. Lors donc que le cœur s'échauffe ou se refroidit selon la nature, aussitôt l'animal tout entier s'échauffe ou se refroidit selon la nature. En effet l'esprit vital qui en émane, se distribue par les artères dans tout le corps. Le plus souvent marchent de concert ces trois choses qui partent de points différents : la veine, l'artère et le nerf, qui ont pour origine les trois principes recteurs de l'animal : le nerf, le cerveau, qui est le principe du mouvement et de la sensibilité ; la veine, vaisseau propre du sang, le foie, qui est le principe du sang et de l'aliment ; et l'artère, qui est le vaisseau propre de l'esprit, le cœur, qui est le principe de la vitalité. En se réunissant, ces parties s'entr'aident mutuellement. En effet, la veine fournit l'aliment au nerf et à l'artère ; l'artère, de son côté, fait part à la veine de la chaleur naturelle et de l'esprit vital ; et le nerf à son tour donne le sentiment à l'une et à l'autre, ainsi qu'à tout le corps. D'où il suit qu'on ne peut rencontrer d'artère sans du sang ténu, ni de veine sans esprit subtil ; ni de nerf sans sentiment. Or l'artère se dilate et se contracte fortement, suivant une harmonie régulière, recevant du cœur le principe du mouvement. Et, en se dilatant, elle attire par force des veines voisines le sang

léger, lequel étant raréfié, sert d'aliment à l'esprit vital; en se contractant, elle chasse dans tout le corps et dans les passages invisibles ce qu'elle a de fuligineux, tout ainsi que, par la bouche et par le nez, le cœur renvoie en haut pendant la respiration, la partie fumeuse. »

Ce fragment n'a pu égarer que des esprits prévenus.

Les quarante-quatre chapitres du traité de Némésius forment un ensemble assez peu cohérent de matières très diverses. Il y est question de la nature humaine en général, de l'âme, de l'union du corps et de l'âme, du corps, des éléments, de l'imagination, des sens, de la pensée, de la mémoire, de la raison et du langage, des différentes parties de l'âme, des passions, de la nutrition, du pouls, de la génération, du mouvement, de la respiration, des actions inconscientes et spontanées; du destin, du libre arbitre, de la providence. En résumé, l'auteur est un théologien qui se sert de la philosophie et de la physiologie en vue de la religion. Sans doute l'ouvrage renferme des renseignements utiles, mais il n'a point d'originalité. Tout est d'emprunt. Livre à consulter, comme tous les anciens documents, plutôt qu'à admirer. Des opinions, des conjectures, des hypothèses; mais pas un fait d'expérience ni un jugement motivé. Tout ce savoir apparent est puisé dans des livres. Il n'y a point de doctrine proprement dite; mais un esprit d'éclectisme, commun à tous les compilateurs. Dans sa brièveté, l'ouvrage est une petite encyclopédie, où se trouvent résumées des notions utiles; on y voit qu'à cette époque, la théologie, formée sur la philosophie, n'avait pas encore rompu avec la nature.

A cette époque de transition, où le dogme triomphait partout, les évêques s'inquiétaient encore des vérités acquises par les anatomistes et les physiologistes alexandrins. Il est curieux de voir Némésius raisonner sur le mé-

canisme des sensations et des perceptions exactement comme Aristote ; et donner, comme Galien, un siège fixe et déterminé aux facultés supérieures, logeant la sensibilité dans le ventricule antérieur, la mémoire dans la cavité moyenne, et l'entendement dans la cavité postérieure. Ces localisations, qui obligent l'âme à se scinder, ne semblent pas très favorables à la doctrine de l'unité du principe pensant, et Descartes se donnera plus tard beaucoup de peine pour loger cette pauvre âme dans la glande pinéale, en réduisant le plus possible la place qu'elle occupe dans le corps, mais sans renoncer toutefois à l'idée d'un siège spécial, tandis que quelques anatomistes du moyen âge, entre autres Mondini, professeur à Bologne, au XIVe siècle, et dont le manuel d'anatomie était encore en faveur à la fin du XVIe, croyaient que chacune des nombreuses facultés de l'âme résidait dans une cellule spéciale du cerveau.

On voit par là que Gall, le fondateur de la phrénologie, a eu des prédécesseurs dans l'antiquité et au moyen âge, et que l'idée d'admettre des cellules dans le cerveau a précédé de quelques siècles les théories moléculaires et atomistiques qui sont nées chez les modernes de l'analyse microscopique.

Les anatomistes italiens antérieurs à la Renaissance, non contents d'ouvrir des animaux pour démontrer la forme et la position des viscères, disséquèrent des cadavres humains, ce qui ne s'était jamais vu depuis l'école d'Alexandrie. En effet, les chrétiens avaient hérité de la superstition des Grecs et des Arabes, et comme la dissection des corps passait pour une profanation sacrilège, la chirurgie, qui ne saurait se passer de l'anatomie, ne se maintenait que par l'empirisme et une vague tradition. Quant à la physiologie, qui est une sorte d'anatomie vivante et animée, puisqu'elle a pour objet l'action des organes et

les fonctions vitales, on peut dire qu'elle n'existait poin L'expérience faisant défaut, et la méthode expérimentale étant inconnue, toutes les connaissances qui s'aident de l'expérimentation pour féconder l'observation, languissaient dans le marasme. La médecine, englobée dans la philosophie scolastique, négligeait absolument l'étude des causes naturelles ; et bien que le médecin reçût alors le nom de physicien, lequel s'est conservé en espagnol et en anglais, la physique ne reposait que sur des erreurs. A l'étude patiente des phénomènes et des rapports qui les unissent, on substituait des théories creuses, fondées sur les causes occultes, les premiers principes et les qualités élémentaires ; et les faits, qui sont l'aliment de la science, cédaient la place aux subtilités et aux arguties d'une dialectique qui aboutissait souvent au doute absolu et à l'athéisme. Toutes les notions étaient brouillées. Le mélange des doctrines les plus contradictoires de l'antiquité, soumises à la règle orthodoxe, formait un véritable chaos.

La *Somme théologique* de Thomas d'Aquin, que l'on considère comme l'encyclopédie du moyen âge, en est le plus irrécusablc exemple. L'Ange de l'École admet dans le corps des forces indépendantes de son organisation, forces primitives, de même nature que les qualités occultes. L'âme exerce sur le corps un empire despotique, qu'elle partage toutefois avec les passions. L'âme est présente dans chaque partie du corps ; elle ne se transmet point par la conception : dans chaque nouveau corps descend une âme nouvelle. Tous les mouvements du corps ont leur origine dans le cœur ; et toutes les sensations dans le cerveau. Ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'Aristote ne servait pas toujours de guide aux scolastiques.

On pourrait multiplier ces propositions pour donner une idée de la physique, de la physiologie et de la psycho-

logie de saint Thomas. Mais à quoi bon? Toutes ces branches de la science n'existent que par l'observation et l'analyse concrète. Ni l'imagination ni l'hypothèse en l'air ne fondent les connaissances expérimentales; pour raisonner des fonctions, il est essentiel de bien connaître les organes, et non pas les facultés et les qualités accompagnées des épithètes les plus variées. Il est plus facile de construire une théorie et de bâtir un système de toutes pièces, que de définir la monade organique. Des philosophes qui ont composé des volumes sur les facultés de l'âme, ne savaient absolument rien de l'âme ni de l'organisme qu'ils ont mis à son service. L'homme est une intelligence servie par des organes, ne vaut pas mieux, comme définition, que celle de Platon, tournée en ridicule par le cynique Diogène. Malheureusement les écoles se payent volontiers de mots, comme les églises, et des aphorismes sans valeur acquièrent avec le temps force d'axiomes.

Si la métaphysique est le roman de la philosophie, la physiologie a été durant des siècles le roman de la médecine. La nature humaine complètement dénaturée, ressemblait à ces mines abandonnées par les anciens et dont les modernes ont repris l'exploitation. Il a fallu tout recommencer par un nouveau travail, avec des ouvriers et des instruments nouveaux, sans pouvoir toujours profiter des anciennes fouilles.

Le moyen âge, soumis à un principe d'autorité qui ne souffrait pas la discussion, ne connaissait point l'antiquité, ni la tradition scientifique. La scolastique, en la prenant par son bon côté, ne fut qu'un dissolvant. Le syllogisme demeure stérile quand il s'exerce sur des riens. La logique et la dialectique ne savaient où se prendre. La matière choquait la spiritualité de ces raffinés de l'intelligence, dont l'aveuglement rappelle la folie de Démocrite, devenu

volontairement aveugle, selon la légende, de peur que les impressions du monde extérieur ne vinssent le distraire de ses méditations profondes, ce qui est incroyable d'un grand naturaliste comme lui.

Les prétendus savants scolastiques faisaient précisément le contraire de ce qu'ont pratiqué et recommandé quelques-uns de nos contemporains dont le nom restera peut-être dans l'histoire. Ces derniers, par une humilité bien rare, ont prétendu qu'il faut bannir le raisonnement de la science, réduisant celui qui la cultive au rôle du photographe, ou mieux encore, à n'être qu'un instrument enregistreur. Les autres, tout au rebours, raisonnant à perte de vue sur toutes choses, avec une facilité incroyable, usaient à peine de la raison. Les uns et les autres se ressemblent en ce point, ce qui semble prouver qu'il y a autant de sottise à dédaigner les faits qu'à s'en faire l'esclave.

Il y aurait erreur à croire que ce contraste ne s'était pas déjà montré dans l'antiquité. Dès ce temps-là les dogmatiques et les empiriques purs tournaient le dos à la science en suivant deux voies opposées : ni l'observation ni la raison ne gagnent rien à ces excès de sectaires. Ces irréconciliables adversaires se ressemblent au fond, malgré des apparences contraires, par une incurable étroitesse d'esprit. Pour découvrir la vérité, il n'est besoin en somme que de marcher droit et d'y voir clair, ce qui n'est pas facile à ceux qui rampent de peur de perdre terre, ni à ceux qui portent la tête trop haut pour apercevoir le terrain qu'ils foulent. Ni trop haut, ni trop bas, telle paraît être la meilleure devise ; comme la vertu, la vérité est accessible aux natures simples qui hantent modestement les régions moyennes. Si les empiriques et les spéculatifs pouvaient jamais se rapprocher, il est probable qu'ils finiraient par s'entendre, an grand profit de la science. Il y a là une

antinomie choquante et une incessante déperdition de forces.

Remarquons que l'âge intermédiaire, dont la morale fut transcendante, ne connut point l'hygiène la plus élémentaire, celle qui entretient la propreté dans les demeures privées et la salubrité dans les villes. La peste, la lèpre, toutes les variétés des maladies de la peau régnèrent, pour ainsi dire, en permanence et fleurirent librement à cette époque. Jamais période de l'histoire ne fut plus riche en grandes épidémies meurtrières. On ferait une longue liste des saints qu'on invoquait pour la guérison de toutes sortes de fléaux pathologiques, contre lesquels la médecine ne pouvait rien, étant elle-même très malade et n'existant à peine que de nom.

Les préceptes de santé de l'école de Salerne ne sont pas de nature à infirmer cette assertion. Après les terreurs de l'an mille, il y eut bien quelques rayons de lumière, à la suite des croisades ; mais cette faible lueur ne sert guère qu'à éclairer un peu les misères du temps. Le monstre hideux que le génie d'Épicure avait chassé du ciel, selon la comparaison de Lucrèce, reprit possession de l'espace et se remit à peser sur l'humanité comme un vampire. Le moyen âge des romanciers proprement dits est exactement le même que celui de ces autres romanciers, plus graves, sinon plus sérieux, qui écrivent la philosophie de l'histoire, pour le plus grand honneur d'un système.

Un érudit qui servait consciencieusement la cause de la philosophie positive, avec toute la ferveur d'un disciple, non content de mettre Vincent de Beauvais, le compilateur, bien au-dessus de Pline, l'auteur de l'*Histoire naturelle*, a soutenu que le moyen âge était bien supérieur à l'antiquité par cela même qu'il succédait à l'antiquité. Cette thèse spécieuse du progrès démontré par la chronologie, bien qu'as-

sez puérile au fond, a pour but de montrer le bien fondé de la théorie des trois états successifs de l'esprit humain, condamné par Auguste Comte à passer régulièrement par la théologie, par la métaphysique et par la science. S'il était démontré que cette succession est réelle et régulière, on pourrait demander à celui qui prétend la démontrer par l'exemple du moyen âge, si le moyen âge appartient à l'état métaphysique ou à l'état théologique, et si l'antiquité, qui nous a légué les germes de toute science, se rapprochait plutôt de celui-ci que de celui-là. Sans doute les savants alexandrins, pour ne rien dire de leurs prédécesseurs, ont donné dans l'erreur et dans l'hypothèse; mais il ne paraît pas qu'ils aient sacrifié à la métaphysique, et encore moins à la théologie; tandis que la période intermédiaire, dominée à la fois par la force et par la grâce, offrait partout l'image d'une société théocratique, ou du moins régie par un principe théocratique, et obéissant spirituellement, et en partie temporellement, à la théologie et au droit canon. Et quand il serait vrai que, par la catholicité, le moyen âge a préparé l'Occident à recevoir la loi de la philosophie positive, la religion de l'humanité, il resterait toujours à déterminer le caractère exact de cette époque comparée à l'antiquité. Or l'antiquité, bien plus superstitieuse que religieuse, eut des mythes et non pas des dogmes ; elle ne connut point les articles de foi ; et sa mythologie mobile n'a rien de commun avec le dogme immuable d'une religion positive. De plus, la liberté des recherches ne fut entravée, dans l'antiquité, que par des préjugés tels que celui qui considérait l'ouverture d'un cadavre comme une profanation; mais jamais la nature des choses ne resta fermée aux investigations des observateurs, jamais elle ne fut avilie ni proscrite. C'est par l'observation de la nature que se formèrent les plus

grands philosophes et les plus illustres médecins anciens. La philosophie naturelle est fort ancienne.

Ouverte à l'antiquité, comme le livre de la science, la nature resta lettre close pour le moyen âge. Que sont les philosophes et les médecins du moyen âge comparés à ceux de la Grèce? L'astrologie, l'alchimie, la magie, la sorcellerie, les miracles, la scolastique et l'ignorance crédule dispensent de répondre à cette question. Et si ce paradoxe de la supériorité du moyen âge sur l'antiquité se pouvait soutenir autrement que par le complaisant optimisme d'un sectaire, les sceptiques qui se défient des paradoxes autant que des dogmes étroits, pourraient demander indiscrètement à quoi bon la Renaissance. Car enfin, ou il la faut considérer comme une cause de progrès, du moment qu'elle s'est produite en temps utile, ou la condamner comme un épisode intempestif, comme un hors-d'œuvre qui nuit à l'unité du poème. Dilemme incommode.

L'histoire est incommode en effet aux faiseurs de systèmes; quand elle les gêne, ils la faussent ou la plient à leurs théories absolues. Faire et refaire l'histoire n'est au pouvoir de personne ; il faut la prendre telle qu'elle est, en se rappelant que le passé est irrévocable, et qu'il est plus aisé de le regretter que de le corriger, selon la remarque très juste d'un historien latin.

Sans tomber dans l'utopie, il est permis de penser, que si l'ère scientifique des Alexandrins avait duré, l'humanité serait présentement en avance de quelques siècles ; mais elle ne pouvait durer avec les Arabes, avec les Barbares, ni avec cet empire, bien plus puissant que l'empire romain, qui tint sous sa longue domination, la science, la conscience et tout le monde occidental. Si la Renaissance prouve que cet empire était dur aux esprits qui le subissaient, il paraît juste de reconnaître que ce joug pesait

fort aux âmes et même aux puissances. En comparant ces deux grands faits de l'histoire moderne, la Renaissance et la Réformation, on demeure convaincu que l'ère moderne commence à cette époque unique où la raison, la conscience et la nature commencent à rentrer en possession de leurs droits. Le grand schisme, l'invention de l'imprimerie, et la découverte de l'Amérique hâtèrent le lever de ce grand jour, dont le XIIIe siècle fut comme l'aurore anticipée. Mais le XIIIe siècle n'avait eu que quelques hommes d'élite, dont l'action fut isolée ou entravée, et quelques princes incomparables, tels que Frédéric II, Jacques Ier d'Aragon, Alphonse X de Castille, Louis IX ; tandis que la Renaissance, outre un concours unique de circonstances favorables, fut éclairée et un peu éblouie de cette grande lumière dont les plus avancés parmi les esprits du XIIIe siècle avaient à peine entrevu quelques clartés.

Ajoutons que la Réforme contribua à donner un caractère plus général à ce grand mouvement des esprits, en appelant la curiosité de tous sur l'unique chose qui intéressât alors tout le monde. La foi, qui était le lien commun et comme la base des sociétés, devint matière à controverse, non plus entre les docteurs seulement, mais entre tous les fidèles. La Réforme restreignit extraordinairement l'usage du latin, qui était la langue des clercs, et le public fut initié désormais, par des écrits qu'il pouvait lire, aux difficultés du dogme. La théologie elle-même s'humanisa au point de devenir laïque. La publicité, jusque-là restreinte, devint une force. Beaucoup de savants commencèrent à se servir de la langue maternelle, imitant les voyageurs, qui racontaient leurs aventures pour tout le monde. Comme la religion, la science sortait du sanctuaire, et s'arrachait à la superstition.

Les savants, que leur titre et leur costume rendaient vé-

nérables à la foule ignorante, sentirent qu'ils ne pouvaient plus prétendre à l'infaillibilité, que l'on contestait même au Pape, et ne se considérèrent plus comme des docteurs irréfragables. Les médecins en particulier s'émancipèrent du joug d'une autorité tyrannique, lorsque les textes des anciens auteurs, rendus à la lumière, leur eurent ouvert les yeux sur la valeur des Arabes, considérés comme des maîtres, jusqu'au jour où la renaissance tardive de l'antiquité démontra qu'ils n'étaient que des copistes, des plagiaires et des commentateurs diffus des anciens, travestis par eux dans des traductions et des paraphrases infidèles.

La déchéance des Arabes fut le premier résultat de cette émancipation ; mais l'admiration pour les écrivains grecs réintégrés alla jusqu'à une espèce de culte. Une autre superstition menaçait la liberté de penser. La renaissance de la médecine grecque rétablissait avantageusement la tradition ; mais l'avenir se trouvait compromis, menacé, si l'on continuait à vivre avec les morts.

Une réforme devenait urgente. L'homme qui en prit l'initiative, qui osa le premier protester et se révolter contre la tyrannie envahissante, n'avait peut-être pas la tête bien saine ; en revanche, son ardeur, son savoir, son éloquence, ses vices même le rendaient très propre à remplir son rôle de révolutionnaire. Paracelse fut un tribun plutôt qu'un professeur, un enthousiaste plutôt qu'un savant ; comme Luther, il prêcha la croisade contre l'infaillibilité traditionnelle, et poussant sa logique à l'extrême, il brûla Galien et Avicenne en place publique de Bâle. C'était trop ; mais sa nature fougueuse n'admettait point de compromis. La folie de ce terrible novateur consistait à vouloir supprimer la tradition et à s'affranchir de toute espèce de

joug. On ne détruit point le passé ; et il se peut que, s'il l'eût mieux connu, il n'eût pas conçu la folle entreprise de refaire toute la médecine, en la tirant de sa cervelle. Le premier fruit que tout bon esprit retire de l'étude de l'histoire, c'est la prudence et la modestie, qui vont presque toujours ensemble.

L'exemple, d'ailleurs, ne fut pas perdu, et la leçon produisit son effet. Quelle que fût l'admiration qu'inspiraient les anciens, les bons esprits sentirent le danger qu'il y avait à recommencer à leur égard la dévotion des Arabes. Après tout, les livres de l'antiquité grecque et latine, faits par des hommes supérieurs sans doute, mais sujets à l'erreur, comme tous les mortels, ces livres ne pouvaient pas être traités comme les textes sacrés. Quand on eut expliqué, annoté et commenté Théophraste, Dioscoride et Pline, on ne trouva rien dans ces auteurs sur les plantes et les drogues médicinales du Nouveau-Monde. En découvrant l'Amérique, Christophe Colomb ne compléta pas seulement le globe terrestre ; il révéla aux habitants de l'ancien continent une faune, une flore inconnues, un nouvel Océan, un nouveau Ciel, parsemé de constellations ignorées des anciens astronomes, sans parler des races humaines qui peuplaient les continents et les îles. Jusqu'à cette date mémorable de 1492, la moitié de la nature était restée dans l'ombre; les genres et les espèces ne formaient qu'un catalogue incomplet. Il fallut donc recommencer le grand travail de description et de classification, observer les maladies nouvelles, expérimenter et appliquer des remèdes nouveaux, élargir le cadre de la botanique, de la zoologie, de l'anthropologie, de la pathologie et de le matière médicale, agrandir la nosolsgie et la thérapeutique.

En admettant que les anciens eussent fait la moitié de la science, il restait aux modernes à faire l'autre moitié.

On ne saurait trop insister sur ce prodigieux concours de circonstances qui révéla à la connaissance des hommes de l'Occident, à quelques années d'intervalle, l'antiquité méconnue et le nouvel hémisphère. Jamais la curiosité ne fut sollicitée avec autant de force : d'un côté, tout le passé à reconstituer, d'après des témoignages enfouis durant des siècles ; de l'autre, une réalité présente, qui se révélait pour la première fois. Comment s'étonner de cet amour de l'érudition et de ce goût des aventures qui furent poussés si loin au XVIe siècle? Ces deux passions dominantes n'empêchèrent point d'éclore et de croître une autre passion supérieure, beaucoup plus élevée et plus féconde, la curiosité de l'inconnu.

La science, comprise dans la belle acception du mot, comme la révélation incessante de la vérité, comme la conscience de ce qui est, la science reprend alors un essor merveilleux. L'astrologie fait place à l'astronomie, l'alchimie à la chimie, la scolastique à la philosophie, la légende à l'histoire, la crédulité au scepticisme, premier fruit du libre examen. Le Diable lui-même, jusque-là toutpuissant, se voit contraint de céder la place, non plus à son éternel adversaire, mais à cet esprit d'investigation universelle, qui fouille la terre, étudie les métaux et les pierres, dresse l'inventaire des plantes et des animaux, interroge les astres, soumet tout l'Univers à ses observations et à ses calculs, et ramène l'homme à des sentiments plus vrais sur lui-même et sur la nature.

Faire abstraction de ces considérations nécessaires, c'est se condamner à ne voir que superficiellement le travail immense et profond qui devait transformer la société issue du moyen âge. L'autorité, qui jusque-là représentait le grand principe appuyé sur la force, se transforma; et la vérité, qu'on ne comprenait point sans la traditon,

se mit à marcher d'un pas ferme sur le solide terrain de la réalité. On se souvint qu'Aristote lui-même la préférait à Platon, et les fanatiques seuls persévérèrent à répéter, comme les disciples de Pythagore : « Le maître l'a dit ». Ces fanatiques, par leur superstition dangereuse, et leur intolérance sanguinaire, remplaçaient l'autorité de l'Eglise par une autorité laïque, à ne considérer que son origine, mais d'un caractère théologique. Le meurtre de Ramus est encore, s'il se peut, moins excusable que celui de Michel Servet.

C'est en reconstituant par la pensée le milieu moral et social, que l'on comprend l'immense portée de la révolte de Paracelse. Cette révolte contre l'autorité de la tradition commença la révolution qui se poursuit encore de nos jours, avec des allures infiniment plus pacifiques, parce que la victoire définitive, garantie par tant de conquêtes, est désormais certaine.

Paracelse arracha la médecine à la superstition de l'antiquité, et lui ouvrit le chemin de l'avenir. Par l'application de la chimie au traitement des maladies, il appela l'attention des observateurs sur les phénomènes d'action et de réaction, sur le travail intime des molécules vivantes, et il chercha la formule de la vie dans les organes en activité. Au fond, son archée ne diffère pas du moteur interne d'Hippocrate, ni de l'âme d'Aristote. Ce hardi novateur a entrevu le premier l'unité des trois genres de la nature, en montrant les affinités qui existent entre le minéral et la nature végétale et animale. Avant lui, les plus avancés osaient à peine comparer, ou plus simplement rapprocher l'animal et la plante ; et nul ne s'était avisé de l'efficacité des remèdes empruntés aux matières minérales, dont l'usage, on peut le dire, était insignifiant dans la pratique des anciens.

C'est par là surtout que la réforme de Paracelse se distingue de toutes les autres : ce grand chimiste fit sortir littéralement du sein de la terre les moyens curatifs qui s'y cachaient. Les eaux minérales, qui sont des produits naturels d'une chimie dont l'analyse n'a point déterminé les moyens d'opérer ; les eaux minérales apportèrent au traitement des maladies de toute espèce, et particulièrement des affections chroniques, les ressources variées d'une pharmacie inépuisable, dont les thermes des anciens ne peuvent donner qu'une faible idée. L'emploi des remèdes du genre minéral, si violemment attaqué, jusqu'au milieu du XVIIe siècle, par les partisans aveugles de la médecine galénique, mettait l'homme en communication plus intime avec la nature, et le ramenait vers la terre, qui est son support, sa nourrice et sa mère. En effet, toute la théorie de la vie, laquelle n'est que mouvement, se réduit à ce principe fondamental : le minéral nourrit la plante, qui nourrit l'animal ; et le cercle recommence toujours, puisque rien ne se perd de ce qui est, et que la matière, toujours en même quantité et toujours en mouvement, se transforme sans cesse ; de sorte que la vie pourrait se représenter symboliquement par cet emblème de la médecine primitive, d'un serpent roulé en cercle et se mordant la queue.

Les hommes supérieurs qui ont fait marcher notre espèce ne doivent pas être considérés seulement dans leur milieu. Il faut savoir reconnaître et déterminer l'impulsion qu'ils ont donnée aux esprits, et en observer les conséquences. C'est là une tradition beaucoup plus difficile à suivre que celle que désignent des faits, des noms et des dates. Les prétentions des physiciens et des chimistes, combattues sans cesse par les médecins naturistes et vitalistes, dominent toute la médecine moderne ; et ces luttes

toujours renaissantes, représentent la partie doctrinale de l'histoire de l'art, depuis la Renaissance. En laissant de côté les médecins empiriques, peu touchés de ces questions d'hégémonie scientifique, et les médecins sceptiques, voués au doute et à l'abstention, la bataille se livre, depuis quatre siècles, entre les partisans des théories qui ont pour base la vie et l'âme, considérées comme principes indépendants et autonomes, et les savants qui, n'admettant pas un abîme infranchissable ou un mur de séparation entre le monde organique et le monde inorganique, cherchent à faire rentrer les phénomènes de l'ordre vital dans ceux de la physique et de la chimie.

Il n'est plus possible de méconnaître que les derniers l'emportent de beaucoup par le nombre, et que les tendances visibles de la majorité semblent donner raison à ceux qui ne veulent plus d'abstractions pures dans la science de l'homme. La plupart des médecins qui ne sont pas retenus par des scrupules religieux ou par des préjugés philosophiques, penchent visiblement vers la doctrine qu'on est convenu d'appeler *matérialisme*. De même qu'il n'est plus d'usage, depuis Broussais, de reconnaître des fièvres essentielles, ou des maladies sans matière, comme on disait autrefois ; de même on ne reconnaît plus d'entités sans substratum, et l'idée de substance n'est rien si la substance ne tombe pas sous l'appréciation des sens. Les nominaux l'emportent sur les réalistes, et les formules générales, les abstractions n'ont cours qu'autant qu'elles résument la réalité.

Les médecins ont contribué pour une large part à diriger les esprits de ce côté positif, en armant la raison contre les illusions de l'imagination, toujours prête à bâtir des systèmes. Et si l'on objectait qu'eux-mêmes ont abusé de l'hypothèse, il serait facile de répondre, qu'en

construisant ingénieusement des théories prématurées, ils ont obéi à ce besoin de certitude qui tourmente tous les dogmatiques. Jaloux de faire de la médecine une science, ils ont cherché à lui donner pour fondement des sciences positives, telles que la physique, la chimie, la mécanique, sans attendre que ces sciences elles-mêmes fussent constituées. Ce besoin d'exactitude, dans un art d'observation et d'expérience, trop souvent réduit à procéder par conjecture et par analogie, ce besoin égara plus d'un ancien ; et le grand Hippocrate lui-même, séduit par la haute arithmétique de Pythagore, crut pouvoir fonder sur la science des nombres sa doctrine des crises et des jours critiques. Erasistrate et Galien obéirent à la même tendance en imaginant leurs théories subtiles sur le pouls.

Dans cette application systématique des sciences exactes et expérimentales à la médecine, les anciens et les modernes ont péché contre la méthode scientifique, pour avoir cru que l'exactitude rigoureuse était de mise dans un art conjectural, où l'expérience elle-même est trop souvent en défaut. Cette faute a été souvent commise.

C'est en considérant les tentatives infructueuses qui ont été faites dans tous les temps, et particulièrement chez les modernes, pour rendre la médecine exacte et scientifique, qu'on apprécie à leur juste valeur les efforts persévérants d'une élite de médecins, ni empiriques ni sceptiques, qui n'ont rien négligé pour assurer à l'art médical l'indépendance et l'autonomie. Cette pléiade d'hommes illustres représente la grande, la vraie tradition médicale, celle qui n'a jamais cessé de ramener la médecine à la connaissance de la nature humaine, acquise par l'observation réitérée, c'est-à-dire par l'expérience. Médecins avant tout, ils ont emprunté des lumières aux sciences

inorganiques, mais sans s'assujettir à leur empire ; et dans l'étude de l'homme sain et malade, ils ont considéré surtout l'action et la réaction des organes, les fonctions normales et troublées, en un mot la vie et toutes les manifestations de la vitalité.

Ces observateurs profonds, affranchis de l'esprit de secte, ne se sont pas inféodés aux systèmes, comme tant d'autres qui, selon qu'ils accordaient la prépondérance aux humeurs ou aux parties solides, envisageaient l'économie comme une machine hydraulique, ou comme un ensemble de rouages, et opéraient en conséquence, comme des chimistes ou des mécaniciens.

L'action de ces systématiques sur la médecine a été, à tout prendre, salutaire : les uns ont cherché à déterminer la nature et la composition des liquides ; les autres, les rapports et la structure des solides, facilitant ainsi les recherches de ceux qui, préoccupés avant tout de l'unité et du concours de toutes les parties, s'attachaient de préférence à résoudre le problème complexe de la vie, sans prétendre pénétrer l'essence de cette abstraction très réelle. Ceux-là partaient, non pas d'un système préconçu, mais de l'observation de l'économie vivante, à l'état sain et à l'état malade ; étudiant les organes, les fonctions, et l'influence des agents extérieurs, unissant indissolublement l'anatomie, la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la thérapeutique ; revendiquant pour la médecine ces affections d'un ordre particulier, que les prêtres et les moralistes ne sauraient guérir, et qu'il était urgent de faire rentrer dans le cadre nosologique, où elles figurent aujourd'hui sous le nom de maladies mentales.

Avant d'entreprendre ces conquêtes, dont quelques-unes sont encore disputées, il fallait commencer par connaître

le pays. Ce fut la tâche des anatomistes. Pendant que les praticiens, échappés au joug des Arabes, tombaient sous celui des Grecs, et que les commentateurs prétendaient découvrir, dans les régions les plus diverses les faits observés par Hippocrate dans des limites bien circonscrites; le corps humain découvrait aux investigateurs de l'organisme bien des secrets, peut-être connus des anciens, mais qu'il fallut découvrir de nouveau, leurs écrits s'étant perdus, et leurs connaissances en anatomie n'ayant été qu'imparfaitement transmises par Galien, savant dans toutes les branches de l'anatomie, mais de l'anatomie du singe et de quelques autres animaux, et non de celle de l'homme, qu'il n'étudia probablement qu'en passant à Alexandrie, ville unique, comme il en a fait la remarque, pour les démonstrations anatomiques.

Le premier soin des anatomistes aurait dû être de rectifier Galien par la nature ; c'est le contraire qu'ils firent. L'autopsie des corps et la dissection ne leur ouvrirent pas les yeux, tant ils vénéraient leur maître. Barthélemy Montagnana, professeur à Padoue, célèbre pour avoir disséqué quatorze cadavres, chiffre extraordinaire pour le temps (1460), suivait servilement Galien. Autant en faisait Dubois, le meilleur anatomiste de la Faculté de Paris, qui prétendait plier la nature aux descriptions de Galien. Aussi ne put-il souffrir la hardiesse de son disciple et auxiliaire Vésale, qui s'obstina à voir les choses telles que les lui présentait l'observation.

Vésale fut le premier anatomiste de son temps. Son livre admirable sur la *Structure du corps humain*, avec des planches du Titien ou d'un de ses élèves, ouvre une ère nouvelle. Professeur d'anatomie à Padoue, à Bologne et à Pise, il forme sur son modèle une grande école, à la tête de laquelle se place son successeur Fallope. L'Italie

marche à la tête des autres nations dans les études anatomiques : Realdo Colombo, Barthélemy Eustachi, J.-B. Cannani, Philippe Ingrassias, Aranzi, Varoli, Fabrice d'Acquapendente et bien d'autres encore, s'illustrent par de grandes découvertes. Césalpin parle le premier de la circulation du sang, et Harvey, disciple de l'école italienne, en fait la première démonstration. Cette admirable découverte, on ne saurait la contester à l'Angleterre; mais c'est en Italie qu'elle a été préparée. C'est encore l'Italie qui a préparé, par Eustachi et Aselli, la découverte des vaisseaux lymphatiques, laquelle fut parachevée par Jean Pecquet de Dieppe, quand il étudiait encore à Montpellier.

C'est à partir de ce moment que la physiologie opère une révolution dans la médecine. On tenait enfin le secret de la fonction fondamentale, la nutrition. On savait enfin comment le sang s'alimente par le chyle, qui se déverse dans le système veineux; comment le liquide rouge se renouvelle par le liquide blanc. Ce ne fut que beaucoup plus tard que l'on apprit comment le sang se vivifie au contact de l'air respiré, et que le mécanisme de la respiration est intimement lié au mécanisme de la circulation. Cette découverte ultérieure demandait une connaissance plus avancée de la chimie.

L'étude attentive des vaisseaux veineux, artériels et lymphatiques, montra que ces canaux ne sont pas inertes, et la disposition des valvules servit beaucoup à comprendre le mécanisme du cours des liquides. Avec le cœur, centre de la circulation, tous les autres viscères furent décrits; l'erreur de Galien, qui faisait partir les veines du foie, fut rectifiée, et l'on s'inquiéta de la fonction de certains organes, tels que le pancréas, la rate, et d'autres encore, dont l'utilité ou la finalité, comme disent les scolastiques, n'est pas encore aujourd'hui bien démontrée.

On pourrait dire que le XVI[e] siècle porta très loin l'anatomie descriptive, et que le XVII[e] commença la physiologie, en étendant beaucoup les recherches d'anatomie comparée. Du reste, les grands anatomistes de la Renaissance, dont plusieurs exerçaient avec succès la chirurgie, s'inquiétaient beaucoup des questions physiologiques ; de là leurs recherches sur le fœtus, sur la génération et sur l'embryogénie, et des monographies sur les organes des sens, notamment l'ouïe et la vue. Cette anatomie physioogique et psychologique devait produire de nombreuses découvertes dans l'exploration du système nerveux. C'est de cette époque mémorable que date l'analyse du cerveau et de ses dépendances, analyse qui se poursuivit durant trois siècles, et qui se poursuit encore, avec des instruments plus précis et une méthode nouvelle. Cet appareil est si compliqué, qu'il a fallu plusieurs générations d'anatomistes pour le décrire dans toutes ses parties : l'anatomie comparative a beaucoup ajouté aux acquisitions de l'anatomie humaine.

Dans les descriptions de Galien, on trouve beaucoup d'erreurs de fait et d'interprétation. Ces erreurs furent relevées ; on cessa de croire qu'il y eût deux espèces de nerfs, les uns de mouvement, les autres de sentiment ; mais nul ne s'avisa de contester ce syllogisme de Galien : « La faculté maîtresse a son siège dans la partie qui est l'origine des nerfs ; or, l'origine des nerfs est dans l'encéphale ; c'est donc là que réside la faculté maîtresse. » Cet aphorisme d'un anatomiste philosophe ne fut pas sans influence sur la doctrine cartésienne, qui loge l'âme dans le cerveau. Mais on n'admit pas avec la même facilité un autre aphorisme syllogistique de Galien, qui loge les passions dans le cœur. Ce qui ne contribua pas peu à chasser

l'âme passionnelle du cœur, ce fut la dégradation du foie, dépossédé à tout jamais du privilège d'envoyer au cœur le sang nutritif et les esprits naturels.

C'est ainsi que, l'anatomie aidant, avec une observation plus exacte, cette espèce de trinité physiologique, inau gurée et intronisée par Platon, se réduisit à l'unité; et que l'unité elle-même, limitée au cerveau, finit par se confondre avec cet organe central. Les anatomistes réalisèrent à la lettre le fameux vers d'Homère : « Le gouvernement de plusieurs ne vaut rien ; qu'il n'y ait qu'un seul chef. » Les philosophes de cabinet ne savent pas combien le scalpel a tranché de difficultés ; et la décapitation par le glaive ou par le couperet de Guillotin, perfectionné par Louis, n'a pas attendu la prétentieuse théorie du nœud vital. La psychologie est sœur de la physiologie.

Tout en chassant les entités des viscères, où elles n'avaient que faire, les grands prosecteurs de cette époque n'oubliaient point les choses utiles. Charles Estienne, qui honora comme anatomiste un nom illustre dans la typographie savante, décrivit le premier, comme nerf indépendant, le grand sympathique, qui préside à la vie intérieure et viscérale. Chacune de ces conquêtes sur l'inconnu dissipait les fantômes ; et à mesure qu'elle devenait plus positive, la science des organes prenait un caractère plus concret.

L'usage d'ouvrir des cadavres pour s'instruire des ressorts de la machine humaine devait naturellement conduire les médecins curieux à compléter leurs observations par l'autopsie dans les cas malheureux. Cette étude ne pouvait manquer de restreindre beaucoup les causes vagues ou hypothétiques par lesquelles on avait coutume d'expliquer la mort. L'ouverture des cadavres servit aussi aux premiers essais d'une classification rationnelle des

maladies. En observant les altérations et lésions des organes, on ne fut pas longtemps à s'apercevoir que certaines lésions affectaient tels ou tels organes ; et cette anatomie pathologique servit beaucoup par la suite à la découverte de l'anatomie générale, ainsi nommée parce qu'elle recherche les tissus semblables dans les diverses parties du corps, et arrive ainsi à déterminer les éléments constitutifs de l'organisme.

La vraie méthodologie est née de l'analyse anatomique, sans laquelle l'analyse physiologique, qui est le meilleur instrument de la médecine expérimentale, ne serait pas.

La pratique se ressentit naturellement de ce grand mouvement de curiosité : tout médecin consciencieux voulut connaître la chair, voir et toucher les rouages de cette machine; et l'empirisme vit son domaine se réduire. La théorie cessa peu à peu d'être une sorte de métaphysique nuageuse, où le raisonnement trouvait plus de satisfaction que la raison. L'exercice des sens, honni par les docteurs, réhabilité par les anatomistes et les chirurgiens, fit contrepoids à la vaine gymnastique de l'esprit ; et les plus dédaigneux des œuvres manuelles finirent par comprendre que l'adresse, l'habileté des mains, la finesse des sens, perfectionnées par l'habitude, sont de précieux auxiliaires du savoir acquis et du talent naturel.

La chirurgie, ou la médecine opératoire, suivant la dénomination qui prévaut au XVIIIe siècle, prend la nature sur le fait ; elle voit comment se font les réparations, les régénérations, les cicatrices; elle assiste au travail physiologique, qui a pour objet de réparer les pertes de substance; elle agit par les moyens de l'hygiène, par les médicaments, par le fer et par le feu. Les opérations sur le vivant son des vi-

visections nécessaires, autrement utiles et instructives que les mutilations infligées aux animaux vivants sous prétexte d'expérimentation. C'est sur ces vivisections salutaires, qui sont une nécessité de l'art, que repose la véritable expérimentation clinique, bien différente de l'expérimentation provoquée. Jamais la nature ne parle mieux que lorsqu'elle n'est pas forcée de répondre. La chirurgie met en évidence l'union de la physiologie et de la pathologie, et elle a un caractère de certitude qui manque à la médecine interne, forcée d'agir par conjecture, par analogie, par à peu près. Le vrai chirurgien est à la fois anatomiste et physiologiste. Aussi l'histoire de la chirurgie est-elle bien plus positive et instructive que l'histoire de la médecine. Ce qui est une fois acquis en chirurgie, persiste; tandis que la plupart des acquisitions de la médecine sont instables et éphémères comme la plupart des systèmes.

L'Italie, terre féconde, produisit une élite de chirurgiens qui se montrèrent les dignes héritiers de la chirurgie grecque, restaurée et renouvelée par eux. Guido Guidi, Béranger de Carpi, Fallope, Tagliacozzi, Alberti, Botalli, Aranzi, Ingrassias, Jean de Vigo, Alphonse Ferri, Bartholomeo Maggi, Michel-Ange Biondo, Jean de Romanis, Mariano Santo de Barletta, Jules Casserio, Albertino Bottoni, Marco degli Oddi, Fabrice d'Acquapendente, sont des noms aussi illustres, dans l'histoire de l'art de guérir, que Léonard de Vinci, Michel-Ange Buonarotti, Raphael Sanzio et Tiziano Veccelli, dans celui de sculpter et de peindre. Toutes les autres nations réunies ne sauraient opposer un nombre égal de chirurgiens renommés à cette phalange d'élite. L'Espagne se glorifie à bon droit de Daza Chacon et de Francisco de Arce; l'Allemagne, de Jérôme Brunschwid, de Strasbourg, de Hans Gerssdorf, de George Bartisch, oculiste à Dresde; la Suisse, de Félix Wurtz, de

Bâle, de Fabrice de Hilden; la France, d'Amboise Paré et de son disciple Jacques Guillemeau.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler les titres de ces hommes illustres. Grâce à eux, la chirurgie relevée de son abaissement, échappe aux empiriques et aux charlatans; et cette partie de l'art, qu'une longue tradition livrait aux matrones et à des opérateurs ignares, fut réintégrée avec honneur dans le domaine de la chirurgie.

Tant de travaux et de recherches devaient émanciper les esprits : les médecins eux-mêmes, plus attachés à l'autorité des anciens, se mirent à penser librement. Jean Fernel, disciple de Ramus, se montra digne d'un tel maître; Jean Argentier de Castelnuovo, professeur à Turin, encore plus hardi, se sépara nettement de Galien sur les questions fondamentales de psychologie physiologique, ainsi que l'atteste son livre sur le sommeil. Rondelet et Joubert, professeurs à l'Université de Montpellier, marchaient dans la même voie et se montraient dignes de continuer la tradition du grand sceptique Rabelais, qui fut un des plus savants médecins de son temps. Les *Paradoxes* et les *Discours populaires* de Laurent Joubert, touchant la médecine, méritent encore d'être lus. On ne sait pas quelle était la somme des préjugés à cette époque. Dans le Nord particulièrement, la barbarie tenait bon : la première chaire de médecine, en Suède, ne fut fondée qu'en 1595, à l'Université d'Upsal. Tous les préjugés nés de l'ignorance et de la fausse science du moyen âge se dressaient contre les médecins éclairés. De là les concessions des partisans de Paracelse, qui usèrent de l'alchimie et de ses promesses fallacieuses, pour gagner insensiblement les esprits à la chimie.

Rapprocher l'homme de la nature, le microcosme du

macrocosme, ce n'était pas là une idée vulgaire ; le génie consistait à montrer des affinités évidentes, non seulement entre l'homme et la plante et l'animal, mais encore entre l'homme et la pierre, le minéral. La médecine métallique déplaisait fort aux médecins érudits et classiques, qui, voués au culte des Grecs, n'admettaient ni les Arabes, fondateurs de la chimie, ni les novateurs, moitié chimistes moitié alchimistes. Les injures que prodigue Guy Patin, au nom de la Faculté de Paris, aux partisans de Paracelse, attestent les colères des médecins galénistes contre des adversaires tels que Lazare Rivière, Joseph du Chesne, Turquet de Mayerne, Théophraste Renaudot, dont les efforts persévérants obtinrent enfin gain de cause pour les remèdes empruntés au genre minéral. Les réactionnaires de la tradition, forts des privilèges d'une corporation puissante, habitués à trancher les questions scientifiques avec l'aide de la justice, furent enfin obligés de plier devant les circonstances. L'autorité de la tradition, consacrée par la foi, cédait tout doucement la place à la vérité. A l'obligation de croire se substituait la liberté du doute et l'envie de protester. Tous les esprits éclairés tendaient à l'émancipation.

Le XVIIe siècle entra de plain-pied dans la science et y fit d'impérissables conquêtes. Les hautes mathématiques et la physique expérimentale firent d'immenses progrès. Galilée, Torricelli, Viviani, Grimaldi, Cassini, en Italie ; Descartes, Gassendi, Pascal, Domat, l'Hôpital, en France; Napier, Barrow, Boyle, Newton, en Angleterre; Kepler, Hevel, Tschirnhausen, Guérike, en Allemagne ; Jansen, Huyghens, Swammerdam, Leeuwenhoëk, en Hollande. Jamais on ne vit pareil concours de grands inventeurs. La connaissance du monde inorganique n'est plus entravée ;

la connaissance du monde organique est fortifiée, et par les découvertes de la physique, et par des méthodes plus sûres, et par la révélation des infiniment petits de l'organisme. Le télescope étend indéfiniment le domaine de l'astronomie; le microscope révèle à l'œil étonné les merveilles qui échappent à la vue naturelle. Les moyens d'analyse se multiplient, et l'esprit pénètre dans les profondeurs intimes des corps vivants. L'anatomie, grossière et purement descriptive jusque-là, devient d'une délicatesse extrême, grâce aux injections qui permettent de suivre les plus minuscules divisions des vaisseaux et des bronches jusque dans leurs extrêmes ramifications; et les musées s'enrichissent de préparations anatomiques, si habilement exécutées, qu'on peut dire que la nature morte apparaît vivante. Les liquides qui circulent dans les canaux du corps, ceux qui sont sécrétés par les glandes, sont soumis également à cette analyse de la vision artificielle, et laissent voir les éléments organiques qui entretiennent et renouvellent la vie ou qui la transmettent.

Si grands que soient les génies qui ont créé l'astronomie physique et préparé la théorie merveilleuse du système du monde, ils ne sauraient éclipser les anatomistes, naturalistes et physiologistes, à qui l'homme doit la connaissance de son organisation intime. Leeuwenhoëk, Swammerdam, Ruysch, Reinier de Graaff, sont des noms immortels qui portent très haut la gloire de la Hollande.

Le résultat de toutes ces découvertes capitales, c'est que, pour connaître la nature, il faut la voir chez elle et dans l'intimité, en usant des sens qui constatent et de la raison qui induit. Toutes les théories ne valent pas cette méthode si simple qui consiste à voir les choses telles qu'elles sont, au lieu de les imaginer. Au lieu de raison-

ner, comme autrefois, sur des données insuffisants ou problématiques, il sembla plus raisonnable dès lors d'observer et d'expérimenter longuement avant de conclure. Bientôt il y eut unanimité sur ce point; et la philosophie naturelle, la seule qui enseigne à bien philosopher sur toutes choses, se fit jour, en dehors et en dépit des écoles et des sectes.

Voyez par quels travaux modestes commencent ces grands corps savants qui ont formé l'esprit moderne à la recherche de la vérité, la Société royale de Londres, l'Académie des sciences de Paris, celle des Curieux de la nature, et tant d'autres formées sur ces modèles ! On dirait des écoliers dociles et appliqués. Ils le sont, en effet; mais ils le sont modestement pour entendre les leçons de la vérité, cette maîtresse souveraine. Quelle différence entre ces vrais savants et les suppôts des Facultés, jaloux de leurs privilèges ridicules, confits en préjugés rances, hostiles à toute innovation, sottement attachés à la tradition, entièrement livrés au formalisme étroit, occupés de petites questions, étrangers au mouvement qui constitue le progrès, rebelles à toute vérité nouvelle.

Pendant que le monde marche, ces revenants du moyen âge, dans leur petite république fermée, grisés d'érudition et d'éloquence latine, célébrant pompeusement des cérémonies grotesques, lançant des interdits, traduisant leurs adversaires devant le Parlement, se montrent beaucoup plus arriérés que les juristes et les théologiens. Les premiers luttent du moins depuis des siècles, étendant sans cesse le domaine du droit civil, restreignant celui du droit ecclésiastique, faisant en somme œuvre utile. Depuis la Réformation, les théologiens, tenus en éveil par les protestants divisés dans leur propre camp, obligés de se défendre, marchent bon gré mal gré vers la tolérance.

La Faculté, au rebours, infatuée de son autorité tradi-

tionnelle, est beaucoup plus intolérante que l'ancienne Sorbonne. Peu s'en faut qu'elle ne se croie infaillible. Appuyée sur les apothicaires, qu'elle enrichit par ses ordonnances incendiaires et monstrueuses ; sur les barbiers, qu'elle protège en haine des chirurgiens, elle entend régner sur la médecine, sans s'inquiéter des découvertes et des acquisitions nouvelles. La circulation du sang lui semble un paradoxe ; elle proscrit l'émétique et le quinquina, et ne comprend pas qu'on puisse guérir la fièvre sans la connaître. Quand les chirurgiens obtiennent d'être réintégrés dans leurs droits et redeviennent maîtres chez eux, elle se rend en corps au Collège de chirurgie, avec le doyen et les massiers en tête du cortège, pour sommer ses esclaves affranchis de rentrer dans le devoir.

On croit que Molière a forcé la note. Erreur. Si Molière, qui travaillait sur les notes que lui fournissaient deux médecins de ses amis, Mauvilain et Liénard, avait voulu user de tous ses avantages, il eût pu rendre la Faculté odieuse. Il se contenta de la couvrir de ridicule, par reconnaissance sans doute, les pièces médicales comptant parmi les meilleures de l'auteur. Les vieux docteurs ne riaient pas, mais ils restaient inflexibles, grondant contre les jeunes membres de la corporation qu'ils trouvaient trop enclins aux nouveautés. En dépit de l'entêtement des anciens, la Faculté dut faire des concessions. L'émétique mis au voix, dans une assemblée plénière, emporta les suffrages de la majorité. Cette fois l'arithmétique eut raison.

Ni le monopole de l'enseignement et de la collation des grades, ni les privilèges toujours debout, ni l'esprit de corps, ne pouvaient empêcher la science de prospérer ailleurs. L'Académie des Sciences, hospitalière aux chirurgiens, le Collège de France, où la médecine et la chirurgie étaient enseignées, le Collège de chirurgie, où abondaient

les démonstrateurs, enfin le Jardin du Roi, où l'anatomie et la chirurgie se donnaient la main ; toutes ces institutions ouvertes à la réforme annonçaient des temps nouveaux.

Évolution de l'art par la tradition

Quoi qu'en disent les dogmatiques, c'est l'empirisme qui fait le fond de l'art, c'est l'empirisme qui en a maintenu la tradition, à travers les variations du dogme. Les théories, les doctrines, les vues de l'esprit sont inséparables de l'art qui les a provoquées ; mais on doit les considérer comme des explications provisoires, comme des interprétations plus ou moins durables des faits observés dans la suite des âges ; tout en tenant compte de la partie doctrinale, il convient de ne pas oublier que la médecine a poursuivi son évolution, indépendamment des systèmes. Un ancien, Sextus Empiricus, a remarqué avec profondeur une grande analogie entre les empiriques et les sceptiques. La remarque a d'autant plus de prix qu'elle est d'un médecin philosophe, prodigieusement savant et incrédule par principe. Il y a là une grosse question.

Si l'on y réfléchit, l'histoire est là qui justifie cette manière de voir. Cette médecine sévère, patiente, sobre de raisonnements, attentive aux opérations et aux procédés de la nature, doit infiniment plus aux praticiens et aux observateurs, qu'aux théoriciens ; et c'est par elle surtout que l'homme physique et moral a été connu. Les conclusions prématurées des philosophes ont brillé d'un éclat passager, tandis que les acquisitions des observateurs ont indéfiniment accru le capital de la science. C'est par les observateurs et les expérimentateurs que s'est formée la vraie méthode de philosopher ; et les philosophes les plus utiles ne sont pas ceux qui ont attaché leur nom à un

système. Chez les modernes, en particulier, la théologie, après plusieurs siècles de règne, a cédé la place à une métaphysique qu'on peut considérer comme sa fille légitime, à tel point qu'il serait permis de la définir une théologie laïque. Filiation et définition capitales.

Les réformateurs les plus hardis ne démentent point cette assertion. Paracelse est un illuminé; Van Helmont, un mystique; Stahl, un piétiste. Tous les trois innovent avec génie, mais subissent l'influence de leur milieu et des traditions héréditaires. Ce qui rend très difficile l'appréciation des doctrines réformatrices de ces trois grands hommes, c'est l'extrême difficulté qu'on éprouve quand on veut séparer leurs opinions scientifiques de leurs croyances religieuses. Ce n'est pas là le seul point de ressemblance: grands chimistes, ils n'ont point asservi la médecine à la chimie; loin de là, ils ont subordonné les opérations de la chimie vivante à une force distincte de celle qui agit dans les combinaisons et décompositions de la chimie ordinaire. Il n'est pas bien sûr que Paracelse n'ait pas cru trouver l'élixir de vie; il est certain que Van Helmont a confondu la santé avec le salut, et la maladie avec le péché; et Stahl lui-même, malgré sa force de tête, a usé plus qu'il ne fallait, dans l'exposé de la *Vraie théorie médicale*, de la croyance à la faute originelle et à la déchéance de l'homme.

Ces réformateurs ne sauraient donc être rangés parmi les esprits forts. Les prendre pour des mécréants, il n'y a pas moyen, quand on a lu leurs écrits. A la vérité, leurs opinions ne s'accordent pas toujours avec le dogme orthodoxe; mais ils ont une foi robuste dans l'unité de la vie; leurs formules expriment toutes l'unité de composition, de direction et de principe. Les deux premiers, malgré leurs théories chimiques, reconnaissaient la puissance, la

spontanéité, la souveraineté de la nature vivante et organique ; et Stahl, qui réduisait la chimie à presque rien, en médecine, aboutissait logiquement à l'expectation, autant dire à l'abstention, tant il respectait l'action de ce principe recteur qu'il appelait âme, comme Aristote, son ancêtre spirituel.

Stahl est le seul des modernes qui rappelle ce grand génie, moins par la subtilité, que par la profondeur et l'originalité. Il semble impossible de pousser plus loin l'esprit d'analyse et d'induction. Métaphysicien incomparable, il raisonne avec une logique serrée, il généralise avec force ; mais, malgré son goût pour les abstractions, il ne perd jamais pied, marchant sur le terrain solide des faits. Sa théorie, comme il dit lui-même, ne laisse rien en dehors de ce qui touche l'homme. Elle embrasse tout le domaine de la médecine, c'est-à-dire la physiologie, la pathologie et la thérapeutique. Chacune de ces parties est divisée en générale et spéciale; de telle sorte que le système, très solidement construit, est remarquable à la fois par une grande richesse de faits et par un ensemble de principes, de vérités fondamentales, qu'on pourrait aisément réduire en aphorismes, et qui forment une véritable philosophie de l'art. C'est par là surtout que ce génie synthétique appartient à la famille des médecins supérieurs, qui ont fondé et maintenu la tradition, sans se laisser détourner du but par des influences étrangères.

Que la philosophie ait des droits sur bon nombre de grands médecins, on ne saurait le nier; et les historiens de la philosophie n'ont pas manqué de le faire valoir. Quant à prétendre que Stahl émane de Descartes, il

faudrait ne l'avoir pas lu pour soutenir ce paradoxe. L'homme de Descartes n'est qu'une machine, en dehors de l'âme; et toute la physiologie cartésienne se réduit à un problème de mécanique. Stahl, au contraire, n'entend pas que l'organisme vivant soit considéré comme un ensemble d'appareils et d'instruments mécaniques. L'âme est pour lui le principe même de la vie, la force active et présente dans toutes les parties vivantes, la formule de toutes les fonctions vitales. Tel est le fond de sa doctrine, différente en tout de celle de son collègue à l'Université de Halle, Frédéric Hoffmann, partisan déclaré du mécanicisme pur, qui régnait alors dans la plupart des écoles d'Italie, d'Angleterre et de la Hollande, grâce aux progrès des sciences mathématiques et physiques.

Stahl envisagea l'économie animale en général, et l'économie humaine en particulier, au point de vue de la fonction, de la vie à tous ses degrés. L'idée qu'il se faisait de l'autonomie et de la spontanéité vitale était si haute, qu'il fut un des premiers à restreindre l'influence des choses extérieures, et qu'il alla jusqu'à exclure à peu près entièrement la chimie de la médecine. Avec une logique inflexible, il revendique pour la médecine bien des choses auxquelles les médecins restaient étrangers, entre autres les passions et les maladies mentales, qui forment le domaine moral et intellectuel de l'art de guérir. En autres termes, il veut l'homme tout entier, en tant qu'être vivant, sensible et pensant, en deux mots l'homme physique et moral. Ce que Descartes disait qu'il fallait faire pour mieux connaître et améliorer la nature humaine, Stahl le faisait à la lettre, en s'inspirant, non pas de Descartes, mais de son propre génie, de l'observation profonde et complète de tous les phénomènes vitaux, et d'Hippocrate, qu'il admirait, comme Van Helmont, et qui avait écrit deux mille ans avant

Descartes, que la médecine seule peut donner des lumières sur la nature humaine et sur les moyens de l'améliorer.

C'est peut-être là ce qui a fait supposer à quelques historiens de la philosophie que Stahl était cartésien. Ce qui a pu encore les induire en erreur, c'est le jugement que des historiens de la médecine ont porté des travaux de Claude Perrault, dont les recherches d'anatomie comparée portent l'empreinte très nette du cartésianisme le plus pur. Perrault, médecin curieux, comme beaucoup d'anatomistes et de physiologistes de son temps et du nôtre; Perrault, mathématicien, architecte, ingénieur, n'exerçait pas l'art de guérir, connaissait peu la pratique, et portait dans l'étude de l'organisme animal son goût et ses habitudes de mécanicien. La structure le préoccupait infiniment plus que la fonction et la vitalité. Il ne toucha que très peu à la physiologie, et par l'anatomie seulement, et non par la pathologie et la thérapeutique. Or tous les grands physiologistes ne se sont pas contentés des dissections de l'amphithéâtre et des expériences du laboratoire; ils ont complété leurs études par des recherches de pathologie et de thérapeutique, observant les malades, expérimentant les moyens de guérison, appliquant en un mot le fameux aphorisme : « C'est le traitement qui apprend à connaître la nature de la maladie. » En effet, le vrai contrôle se trouve dans la partie active de la médecine; tandis que le diagnostic de l'anatomiste n'a de contrôle que dans l'ouverture des corps.

Perrault était médecin comme la plupart des anatomistes dont Fontenelle a écrit la vie, dans ses *Eloges des membres de l'Académie des Sciences*, comme Daubenton et Vicq-d'Azyr, plus naturalistes que médecins, très utiles à l'anthropologie, moins utiles à la médecine proprement dite, laquelle se résume en quatre mots: Connaissance et

traitement des maladies. Ces médecins naturalistes ont rendu des services essentiels à la science de l'homme, par la méthode comparative; mais avec toutes leurs connaissances, ils n'auraient jamais fondé la médecine physiologique, préparée par plusieurs générations de praticiens, fondée définitivement par Broussais sur l'observation et le traitement des maladies.

La médecine clinique est la pierre de touche des systèmes; par conséquent les travaux de cabinet, d'amphithéâtre et de laboratoire, n'ont une valeur réelle qu'après avoir subi le contrôle de la pratique.

Claude Perrault valait mieux comme physicien que comme médecin; et ses recherches d'anatomie ont été particulièrement utiles à l'histoire naturelle et à la mécanique animale. Il serait temps de renoncer à en faire un animiste et le prédécesseur immédiat de Stahl.

Quant à Stahl lui-même, qui passe avec raison, pour le chef des animistes chez les modernes, on se tromperait lourdement si on le jugeait comme l'ont fait nombre d'écrivains peu familiers avec la médecine. L'âme est la formule qui résume le système, mais elle n'est point la base du système. On enlèverait cette étiquette, l'édifice n'en resterait pas moins debout, solidement assis sur ses fondations. Aussi Stahl n'est-il point parti de l'âme pour faire sa théorie; mais ses observations, et les inductions qu'il en a tirées, l'ont conduit à cette formule commode pour philosopher. C'est ainsi que Barthez, qui s'est tant défendu de lui ressembler, et qui émane en grande partie de lui, a trouvé commode la formule du principe vital. Il disait volontiers des adversaires qui lui reprochaient cette abstraction, qu'ils s'attaquaient sottement à la girouette de l'édifice. Plaisanterie pleine de dédain.

Encore une fois, ce n'est pas sur l'âme que Stahl a construit sa doctrine ; de sorte que quoi qu'on puisse penser de l'âme, la doctrine stahlienne tient bon. Ce métaphysicien profond ne se perd pas dans les nuages ; il part de la réalité et y revient sans cesse. Il n'y a pas un seul de ses nombreux écrits qui ne porte l'empreinte du praticien ; il y en a peu où ne se fasse sentir l'effort constant de ce profond esprit, qui était de ramener la pathologie à la physiologie. Tel est précisément l'objet qu'il se propose dans son ouvrage capital, intitulé la *Vraie théorie médicale,* dont la première édition remonte à l'annnée 1707 ; et dans une dissertation spéciale, publiée deux ans auparavant, sur la nécessité où se trouve le médecin d'appliquer directement la physiologie à la pathologie, à la thérapeuthique et à la pratique, c'est-à-dire à la clinique.

Or la physiologie pour Stahl se résumait dans la connaissance approfondie des fonctions de l'organisme vivant, sain ou malade. Uniquement préoccupé du problème complexe de la vie, il écartait rigoureusement toute donnée étrangère ; et en poursuivant la solution de ce grand problème, sa haute intelligence, il a soin de le répéter, ne cherchait qu'à établir les fondements de l'art sur la nature en usant de la raison pure et de l'expérience inébranlable, — ce sont ses propres termes, — et ils résument excellemment sa méthode, qu'il a exposée dans son ouvrage fondamental et dans de nombreux opuscules. Aussi faisait-il grand cas de la tradition, ainsi que tous les médecins philosophes, et n'entendait-il pas que la médecine devînt tributaire des sciences d'un autre ordre qui menaçaient de la compromettre et de ruiner son autonomie. Dans ses œuvres, qui forment toute une bibliothèque, et qui ne comprennent pas moins de deux cent cinquante articles, sur les matières les plus variées, il y a, et c'est beaucoup dire, presque autant

de faits que d'idées. Cette tête pensante procédait toujours par induction. Il ne raisonnait qu'à bon escient, et la force de ses raisonnements dépend de sa méthode essentiellement clinique. Il n'est pas une de ses observations qui ne conserve toute sa valeur, parce que, loin de faire comme tant d'autres, qui plient les faits à la théorie, il a fondé la théorie sur la réalité des faits.

Grand observateur, Stahl excellait à saisir les rapports des phénomènes, avec une sagacité et une puissance de généralisation qui n'ont jamais été égalées. C'est par là surtout qu'il justifie le jugement de ses admirateurs, qui le considèrent comme la plus forte tête qu'ait eue la médecine depuis Hippocrate. Si ce merveilleux génie avait eu le don de la clarté, il serait encore le premier de nos grands classiques chez les modernes. Ses tableaux sont vivants, et ils demeurent comme des peintures achevées des états pathologiques qu'il a décrits. Nous vivons encore sur ce qu'il nous a laissé à méditer au sujet d'un grand nombre d'affections chroniques qui résistent aux remèdes de la pharmacie, et dont l'origine paraît se trouver dans les désordres de la nutrition, résultant des troubles de la circulation du sang dans les bas viscères.

L'âme immortelle, qui permettait à Stahl de spéculer librement en médecin physiologiste, sans être inquiété par les théologiens intolérants ; cette âme qui représentait pour lui la formule complète de la vie, ne le détournait point du but qu'il poursuivait, la connaissance des fonctions vitales de toute nature. Comme Van Helmont, mais sans aucune idée mystique, il s'appliqua à l'étude des fonctions viscérales ; et c'est dans les entrailles qu'il trouva le point de départ de mille affections graves.

Ce n'est pas lui qui aurait eu l'idée de rendre le système nerveux exclusivement responsable de quantité de maux

qu'il ne fait que sentir ou ressentir par contre-coup ; ce n'est pas lui, qui aurait logé toutes les passions dans le cerveau, comme si la vie nutritive, qui est la source des besoins et des instincts, n'était rien à côté de la raison et de la volonté. Ce métaphysicien, que ses adversaires croyaient absorbé dans la contemplation de l'abstrait, ne poussait pas le spiritualisme jusqu'à se désintéresser de la matière. Loin de s'en détacher, comme on l'a cru, sur l'étiquette du système, il s'attachait à pénétrer les secrets de la chair ; il écoutait la voix des organes, il suivait avec une pénétration prodigieuse cette vie intime, inconsciente, qui ne souffre point d'intermittences, comme la vie morale et intellectuelle, et où il voyait la source profonde et intarissable de toute vitalité. A le lire avec attention, il paraît doué d'un sens particulier qui le fait pénétrer dans les plus profonds recoins de cette vie animale et organique, d'où il s'élève par degrés jusqu'à la raison, qui est le point culminant de la vie nerveuse, jusqu'à la volonté, qui est la plus haute expression de la force vivante et de l'énergie vitale. La métaphysique de l'organisme, tel est son système.

Les philosophes qui ont traité de l'animisme, les cartésiens en particulier, nous entendons les nouveaux cartésiens, ont vu Stahl sous un faux jour, comme Aristote et le *Traité de l'âme;* si bien qu'ils ont travesti deux grands hommes, voués l'un et l'autre à la psychologie physiologique, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire, à la physiologie philosophique. Dans le véritable animisme, — et l'animisme n'est au fond que la théorie de la vie, — l'âme ne descend pas des hautes régions dans ce que les spiritualistes pourraient appeler les bas-fonds ; elle monte, au contraire, croît et pousse avec les organes, sans lesquels elle ne serait pas, et qui, sans elle, ne formeraient qu'une

machine inerte. Commenter Stahl n'est pas affaire de théologien ; ce n'est pas davantage affaire de philosophe, comme l'ont cru de nos jours quelques esprits mystiques, dont l'erreur a été de croire que les écrits peu abordables de ce très grand homme devaient être traités comme ceux des Pères de l'Église, et soumis à l'exégèse des scolastiques. Ce qui prouve la grandeur de l'animisme stahlien, c'est qu'il n'a rien souffert de cette ridicule entreprise. Elle ne se serait pas produite à coup sûr, si la plupart de nos médecins, tout entiers au positif de l'art, s'inquiétaient tant soit peu de leurs ancêtres, voire de leurs anciens. Ni la théologie ni la scolastique n'ont des droits sur la doctrine stahlienne. Pour traduire et commenter Stahl, il faudrait être profondément versé dans la physiogie, la pathologie et la médecine clinique, et ne rien ignorer de tout ce qui est essentiel dans la tradition.

Un art fondé sur l'expérience, comme la médecine, ne saurait négliger impunément le passé; et dans ce siècle où l'étude de l'histoire a tant rectifié d'erreurs et mis au jour tant de vérités, on ne peut que regretter l'incurie des médecins en général, et des français en particulier, qui dédaignent à plaisir de mettre à profit l'expérience des siècles. Combien ils s'épargneraient d'erreurs et de surprises si la connaissance d'un passé qui est si riche en enseignements utiles, pouvait seulement les prémunir contre les tentatives d'envahissement du charlatanisme et des sciences collatérales ! Il n'y a pas un médecin philosophe, — il est vrai qu'ils sont en petit nombre, — qui n'ait pensé là-dessus comme Hippocrate ou l'auteur anonyme du livre célèbre de l'*Ancienne médecine.* Stahl lui-même, malgré son génie novateur, ne fit pas table rase du passé, et il s'honora de marcher dans la tradition. Le passé a vu, et

très bien vu, quantité de choses que le présent interprète autrement, et ne voit pas toujours aussi bien, parce que les moyens mêmes d'observer, que le temps perfectionne, ne sauraient remplacer l'esprit même d'observation, si rare dans tous les siècles. En somme, ce qui a été bien observé, n'est qu'à vérifier, et l'observation demeure. C'est donc à bon droit qu'il faut recommander de lire, non seulement le grand livre de la nature, pour nous servir d'une métaphore usée ; mais encore les réflexions de ceux qui l'ont lu avant nous, quand ce ne serait que pour savoir comment ils s'y sont pris pour nous rendre cette lecture à la fois plus fructueuse et plus facile.

C'est moins la reconnaissance qui le veut ainsi, que le bon sens et la nécessité. Supposons un instant que le goût de la science rétrospective s'éveillât chez les praticiens et chez les théoriciens qui innovent : les uns et les autres ne pourraient que gagner dans le commerce d'un écrivain dont toute la vie s'est passée à observer et à méditer, à recueillir des faits pour se faire des idées, et qui a si bien vu et compris la nature vivante, que nous n'avons, à l'heure qu'il est, rien à mettre au dessus de ce qu'il nous a laissé sur les passions, sur les hémorrhagies, sur l'hypocondrie, dont il a fait une étude admirable, étant lui-même hypocondriaque, comme Zimmermann, l'auteur du *Traité de la solitude*.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homœopathie, c'est la proscription des drogues pharmaceutiques, qu'on a cru devoir remplacer par les dilutions infinitésimales et les globules ; en autres termes, l'homœopathie vaut surtout par l'abstention des médicaments et l'emploi des moyens naturels de l'hygiène, suivant la méthode recommandée et suivie par Stahl, notamment dans ses dernières années,

où il n'usait guère que du sel marin, administré en grains. Cette filiation glorieuse aurait dû rendre Hahnemann plus respectable aux orthodoxes de la médecine; mais les intolérants de tous les partis savent assez mal l'histoire, et l'on étonnerait sans doute beaucoup de praticiens, de professeurs et d'académiciens, dont les souvenirs ne remontent guère au delà de la Restauration de la royauté en France, si on leur démontrait que Broussais, grand réformateur et grand révolutionnaire, émanait de Stahl, qui est le véritable fondateur de la médecine physiologique, par Bichat, lequel émanait de Grimaud et de Bordeu, lesquels remontaient à Stahl par l'école de Montpellier, école dont l'éclat merveilleux au XVIII[e] siècle fut l'effet de sa régénération par le stahlianisme.

C'est ainsi que l'histoire rétablit la généalogie des systèmes, des doctrines et des méthodes, et remontant le courant des siècles, de génération en génération, elle met en évidence la vérité de cet aphorisme de la comédie : « On est toujours fils de quelqu'un. » Les contemporains, attentifs aux choses présentes qui les absorbent, s'inquiètent peu de savoir ce qui s'est fait avant eux. Se croyant en possession du vrai, ils estiment que ce qui les a précédés ne vaut pas la peine d'être connu. Ils semblent oublier que le XIX[e] siècle est né du XVIII[e], et que ce dernier, au point de vue des doctrines, vécut, littéralement, de Stahl et de Boerhaave.

Corvisart, professeur de médecine pratique au Collège de France, fondateur de la clinique médicale à la Faculté de Paris, mort en 1821, appartenait par son enseignement aux écoles de Vienne et de Leyde. Praticien, il suivait Stoll; théoricien, il professait les doctrines de Boerhaave. Or Boerhaave, qui régenta la médecine en Europe, pendant

un siècle et plus, a été le plus illustre représentant des doctrines physico-mathématiques dans l'art de guérir.

Ce professeur incomparable substitua le système purement mécanique de Pitcairn, médecin écossais qui ne fit que passer à l'Université de Leyde, au système purement chimique de François de Leboë (Sylvius), dont il ne garda que peu de chose. Par la direction qu'il imprima à l'enseignement médical, il contribua très fort à ramener l'attention des médecins sur les parties solides de l'économie animale; et il fut le principal promoteur de la théorie de la fibre motrice, si brillamment soutenue en Italie par Baglivi et tous ceux qui, avec lui, essayèrent de réduire la physiologie à un problème de statique, et non de dynamique, exactement comme les physiologistes contemporains de l'école dite expérimentale.

En y regardant de près, on trouve que cette théorie mécanique de la vie, abstraction faite de l'appareil scientifique, n'était au fond que la doctrine d'Asclépiade, telle à peu près que l'avait reconstituée Prosper Alpin, dans les premières années du XVIIe siècle, dans son savant *Traité de la médecine méthodique*, en treize livres.

Boerhaave, malgré son savoir immense et la prodigieuse variété de ses aptitudes, penchait vers l'éclectisme, surtout comme praticien. Ayant commencé assez tard ses études médicales, il y apporta la rigueur et les illusions d'un esprit versé dans les mathématiques. On peut dire de lui qu'il vit la médecine à travers la physique. Il semble qu'il ait oublié le célèbre adage : « Où s'arrête le physicien commence le médecin. » Démonstrateur avant tout, il excellait aux démonstrations de chimie et de botanique; il exposait admirablement les faits, les phénomènes, les symptômes, tout ce qui est extérieur et du domaine des sens; mais il était anatomiste et physiologiste médiocre. Toute

sa curiosité ne put remplacer ce sens précieux de la vitalité, qui ne peut se développer que par un long exercice. Quand il commença la médecine, son cerveau était assoupli à une méthode qui nuit plus qu'elle ne sert aux études médicales. Remarquons que ses disciples les plus illustres, Haller et Van Swieten, furent obligés de corriger ce vice inhérent à l'enseignement de leur maître, l'un par l'expérimentation, l'autre par la clinique, tout en restant fidèles par tradition et par principe au caractère exact et positif de l'école hollandaise.

Ce caractère distingue aussi la doctrine de Frédéric Hoffmann, rival et collègue de Stahl, à l'Université de Halle, qu'ils illustrèrent l'un et l'autre par un enseignement parallèle, qui ne tarda pas à diviser en deux camps toute la médecine allemande. Grâce à ces deux maîtres en l'art d'enseigner, la Faculté de Halle atteignit, dès les premières années de sa fondation, la renommée des plus grandes écoles. C'est dans les écrits de ces deux antagonistes que se trouvent les véritables origines de la médecine moderne.

Hoffmann eut une réputation extraordinaire comme praticien ; il fut comblé des dons de la nature et de la fortune ; il mérita les honneurs qu'il reçut, et s'acquitta envers son pays, en faisant connaître au public, par des analyses savantes et par des cures heureuses, les principales sources thermales et minérales d'Allemagne. C'est lui qui les mit à la mode et, on peut dire, en valeur. L'emploi qu'il sut faire de ces moyens naturels si efficaces, fait pressentir les habitudes de sa pratique. On ne saurait trop le louer d'avoir donné la préférence aux ressources de l'hygiène. Entreprenant et actif de sa nature, il sut se modérer sur les drogues, bien qu'il appartînt à une famille

qui comptait plusieurs générations de médecins et d'apothicaires. La présence de son rival, dont l'abstention était le grand remède, influa heureusement sur sa pratique. Sans doute il ne poussait pas, comme Stahl, l'antipathie pour les drogues et compositions pharmaceutiques jusqu'à les proscrire absolument; il n'érigea point l'expectation en méthode ; mais il se montra digne de sa grande renommée, en procédant au traitement d'un grand nombre de maladies par l'usage de l'eau et de la diète. Parmi les innombrables dissertations qu'il soutint ou fit soutenir par ses élèves, il en est trois qui peuvent servir à expliquer sa conduite. Il croyait, non sans raison, que bon nombre de malades ne meurent pas de la maladie qui les tient, mais du traitement dont elle est le prétexte ; et comme il aimait aplaisanterie, il a pris la peine d'expliquer comment les uns meurent selon les règles, et les autres contre les règles de l'art.

Cet homme d'une expérience prodigieuse et d'une habileté consommée, recommande expressément, dans un de ses aphorismes, d'user le moins possible des médicaments et du médecin. Quoiqu'il fût bon chrétien, ainsi que le prouve une sorte de catéchisme qu'il composa probablement pour être en paix avec les théologiens, il ne croyait ni à l'action salutaire de l'âme sur le corps, ni à la nature médicatrice. L'économie animale lui semblait pouvoir s'expliquer parfaitement par la mécanique et la physique; aussi ne sépara-t-il jamais ces deux mots, il les fond ensemble par un trait d'union ; ils figurent, comme une formule doctrinale et une profession de foi, au frontispice de ses nombreux ouvrages et opuscules, dont le recueil forme huit gros volumes in-folio.

Comment un praticien aussi répandu qu'il l'était, avait il le loisir d'écrire autre chose que des consultations ? On

ne sait vraiment ; mais la diffusion de ses écrits prouve assez qu'il manquait de temps pour les élaborer et les réduire à des proportions raisonnables. Son émule ne lui laissait point de repos, et le défenseur du mécanisme ne laissait sans réplique aucune des attaques de l'animisme. Les œuvres réunies de ces deux athlètes représentent une des plus mémorables époques de la médecine moderne, et la lutte la plus brillante et la plus longue dont l'histoire de notre art fasse mention.

Hoffmann l'emporte peut-être par la richesse des faits et l'incroyable variété des matières qui sont traitées ou abordées dans ses innombrables monographies ; mais il semble fléchir sous le poids des matériaux ; il ne sait pas lier les gerbes de sa riche moisson ; l'unité manque à ce grand corps ; il semble que les sens aient contribué plus que l'esprit à la formation de cette collection unique, mais confuse. Le génie de l'observateur ne s'élève pas jusqu'à ces hauteurs d'où la pensée du philosophe domine les résultats de l'observation. Le volume in-quarto qui renferme la *Vraie théorie médicale* de Stahl est un monument de granit ; tandis que les neuf tomes de même format, qui ont à peine suffi à Hoffmann pour exposer son *système de médecine rationnelle*, ressemblent, si l'on peut ainsi dire, à une grande ville, dont les remparts laissent en bien des endroits libre accès à l'ennemi. A peine construit, péniblement, l'édifice menaçait ruine.

Le temps, qui mord sur tout, n'a pas entamé l'œuvre de Stahl, et a fait brèche au gros œuvre de son émule.

Hoffmann a porté dans l'exposition de sa doctrine la facilité merveilleuse de son intelligence nette, vive, plus étendue que profonde ; et, malgré les ressources d'une expérience clinique sans rivale, il ne voit pas que la méca-

nique ni la physique, auxquelles il ajoute un peu de chimie, ne peuvent suffire à donner une explication satisfaisante des phénomènes de l'ordre organiqe. Il a bien l'idée de l'ensemble et de la mutuelle dépendance des parties, mais l'unité lui échappe ; sa notion de la vie est obscure, et quoiqu'il ait accordé infiniment plus d'importance que Stahl à la mécanique même des organes, à l'anatomie de tous les systèmes, il ne conçoit pas la fonction avec cet instinct lumineux du physiologiste. Il ne cesse de démontrer, comme un professeur de mécanique et de physique; mais ses démonstrations savantes suffiraient tout au plus à contenter un physicien ou un mécanicien. L'anatomie seule n'explique point les phénomènes complexes, dont Stahl a saisi les rapports par une analyse pénétrante et essentiellement vitale. La fameuse théorie du *solide vivant* laisse dans l'ombre mille problèmes également intéressants pour la physiologie et pour la médecine clinique ; elle ne servira qu'à préparer la doctrine de l'irritabilité, dans laquelle Haller absorbera toutes les vues de l'école statique et dynamique sur la fibre motrice ; elle ne sera pas inutile à Brown, qui renouvellera autrement que Hoffmann la médecine d'Asclépiade.

On voit par ce simple exposé que l'Université de Halle a joué un grand rôle dès sa naissance. Stahl y représenta les doctrines de Van Helmont, élargies et dégagées de leur enveloppe mystique, ramenées par une tête philosophique à la contemplation profonde de la vie étudiée à tous ses degrés et dans toutes ses manifestations. L'Université de Halle se rattache à celle de Leyde par Fr. Hoffmann, comme celle de Vienne, par Van Swieten et de Haën ; comme celle de Gœttingue, par Haller. Et l'Université de Montpellier, dont l'influence sera souveraine au XVIIIe siècle,

est redevable de cette influenee à Stahl et aux disciples de ce grand homme. En faisant cette remarque, nous croyons utile de faire observer que, si la puissance des institutions est grande, celle des idées l'est incomparablement plus. Boerhaave a présidé, pour ainsi dire, au développement des facultés de Leyde, de Halle, de Vienne et de Gœttingue par des disciples dignes de lui; et Stahl, par la seule puissance de son esprit, a contribué plus que personne à l'évolution de la médecine moderne, par l'École de Montpellier où son génie profond fut infiniment mieux compris qu'en Allemagne.

Hoffmann, qui avait voyagé en Hollande et en Angleterre, avant d'enseigner la médecine, rapporta de ses voyages un goût très prononcé pour les doctrines mécaniques et physiques qui régnaient alors à l'Université de Leyde, grâce à Boerhaave, et parmi les médecins anglais et écossais, dociles à l'impulsion qu'ils recevaient de la Société royale de Londres, gouvernée par des mathématiciens et des physiciens de premier ordre.

Robert Boyle, dont le nom est presque aussi grand que celui de Newton, fut l'ami de Frédéric Hoffmann et l'adversaire très décidé de Stahl. Une vive sympathie de sentiments et d'idées rapprochait incessamment les écoles anglaise et hollandaise. La plupart des médecins anglais se ressentaient beaucoup des doctrines de Thomas Willis, grand anatomiste, dont on peut encore consulter avec fruit les descriptions savantes du cerveau et du système nerveux; très versé dans l'étude des affections nerveuses et cérébrales, et plus particulièrement de l'hystérie et de l'hypocondrie; mais entiché des préjugés des physiciens et des chimistes, et réduisant la physiologie et la pathologie, qu'il ne séparait pas, comme tant d'autres, à un problème de mécanique. Avec le mouvement intime des

solides et des liquides, qu'il appelait fermentation, et à l'aide des combinaisons chimiques, il expliquait tous les phénomènes de la nature animale, l'action des médicaments, et l'âme des animaux, c'est-à-dire la vie et toutes les sensations. Cet homme d'un esprit très original, et aussi net et élégant que son style, très savant en anatomie, en chimie et en philosophie, excellent praticien et digne de tout respect par ses vertus, fut le Boerhaave de l'Angleterre. Rien n'est plus séduisant que les écrits de Willis, à cause du savoir profond et de la puissance de raisonnement qu'il déploie, avec un art d'exposition consommé, qui les fait lire avec l'attrait irrésistible des plus belles œuvres d'imagination. Il n'est pas le seul parmi les savants qui rappelle les faiseurs de romans ; et c'est peut-être à lui que faisait allusion Sydenham, répondant au docteur Richard Blackmore, qui lui demandait quels livres il fallait lire pour se préparer à la pratique : « Lisez Don Quichotte. » Mot charmant que Blackmore tourna contre celui qui l'a prononcé, prétendant qu'il avait peu de lecture.

En effet, c'est moins pour avoir pâli sur les livres que pour avoir beaucoup et profondément observé, que Thomas Sydenham, la gloire de la médecine anglaise, passe à bon droit pour le premier des praticiens modernes. L'empirisme n'eut jamais peut-être de plus illustre représentant. S'il n'était pas né pour les grandes vues et la haute science, il eut en revanche le génie de l'observation dans toute sa plénitude. Aussi ne s'arrêta-t-il pas aux faits particuliers qui sont comme le patrimoine du praticien; il généralisa les observations en les élevant jusqu'à l'expérience; et sans prétendre à l'exactitude mathématique, chimère des esprits systématiques, il parvint à saisir les rapports des phénomènes avec les circonstances variables, à savoir les saisons et la température; de manière à pouvoir détermi-

ner le caractère commun aux maladies observées dans des circonstances particulières.

C'est ainsi que ce grand praticien rétablit et restaura la vieille médecine grecque, un peu bien négligée depuis les commentateurs d'Hippocrate, et remit en honneur l'étude capitale des épidémies, étude qui ramène la médecine à la recherche des causes générales qui agissent sur les groupes, les masses, les régions, pour produire ces maladies que les anciens appelaient populaires. Sydenham ne s'attarda point à expliquer l'inexplicable; il se borna sagement à observer et à constater; mais avec l'instinct supérieur du médecin observateur, qui sait que l'humaine espèce est rivée au monde extérieur, et qu'elle en subit les influences bonnes et mauvaises. Aussi faisait-il comme les philosophes stoïciens qui divisaient toutes choses en deux groupes: celles qui dépendent de nous, et celles qui n'en dépendent point. Lui, de même, il faisait deux parts des maladies auxquelles l'homme est sujet: celles qu'il s'inflige à lui-même par ses imprudences, son inconduite, son ignorance, quand il ne les reçoit pas comme un héritage de ses ascendants; et celles qui lui viennent du ciel et de la terre, c'est-à-dire de l'atmosphère ambiante et du climat.

Ces vues sont d'un philosophe très apte à traiter de haut, avec une rare compétence, les questions à la fois les plus hautes et les plus pratiques de l'hygiène et de la morale sociales. De sorte qu'au lieu de lui reprocher, comme quelques esprits étroits, d'avoir méconnu l'utilité des observations particulières, il faut lui savoir gré de la persévérance qu'il a mise à recueillir les observations générales, se rapportant à un très grand nombre d'individus, et fixant en quelque sorte ce qu'il y a de plus mobile au monde, à savoir le temps qui fuit, avec les circonstances diverses qui l'accompagnent.

Si chaque siècle seulement avait produit un observateur comme Sydenham, attentif à noter les maladies qui frappent les populations, dans des circonstances de milieu bien déterminées, nous aurions aujourd'hui tous les matériaux d'une bonne histoire des épidémies ; histoire que nous entrevoyons désormais la possibilité d'écrire en connaissance du sujet, depuis que le globe terrestre est exploré dans son ensemble, depuis que presque toutes les races humaines sont à peu près connues et classées, et surtout depuis que les communications qu'établit l'électricité entre les pays les plus éloignés permet d'espérer que la science si complexe des phénomènes météorologiques sera définitivement constituée sur les bases inébranlables de l'observation et de l'expérience. Il y a d'étroits rapports entre la météorologie et l'épidémiologie. Qui ne voit qu'une bonne histoire des constitutions médicales ne sera possible que lorsque nous aurons une bonne histoire des constitutions atmosphériques ? Aussi toute l'histoire des épidémies est-elle à faire ou à refaire.

En mêlant le nom de Sydenham à l'expression de ces grandes espérances, nous payons un tribut d'admiration reconnaissante à l'homme supérieur qui, par la force du bon sens, s'est élevé à une hauteur de conception inconnue du vulgaire des praticiens.

Ces simples considérations suffiront peut-être pour persuader au lecteur que Sydenham valait mieux que la réputation qu'on lui a faite en le proclamant le chef de l'empirisme et des empiriques. Il est vrai que, sans dépasser les limites de son art, il montra jusqu'où la médecine peut étendre son domaine, sans autre guide que sa haute raison, fortifiée par l'expérience. Ceux qui n'ont vu dans Sydenham qu'un empirique de génie, ignoraient

apparemment qu'il vécut dans l'intimité de deux hommes qu'il ne cessa jamais de consulter, le physicien Robert Boyle, à qui il a dédié sa *Méthode de guérir les fièvres,* et qui l'accompagnait souvent auprès de ses malades, et le philosophe Jean Locke, auquel il soumettait tous ses écrits et qui, de son propre aveu, influa beaucoup sur sa pratique.

Locke est le plus illustre des philosophes anglais. C'est à l'école de ce sage que s'est formé tout le XVIIIe siècle, et c'est encore de lui que relèvent les maîtres de la philosophie naturelle qui sont aujourd'hui l'honneur de l'Angleterre. Esprit curieux de toutes choses, et particulièrement des sciences d'observation, Locke ne se borna point aux mathématiques pures, ni à la physique; il voulut connaître la nature animale, et se liver longtemps à l'étude de la médecine qu'il savait à fond, au point de pouvoir l'exercer. Comme son ami Syndenham, dit-on, il avait été s'instruire à Montpellier, dont l'école médicale le disputait aux plus célèbres de l'Europe. Il y connut Barbeyrac, le plus grand médecin praticien de France, homme rare qui savait à fond l'art si difficile de connaître les maladies et de les guérir; tout entier à ses malades et aux pauvres, dont il était l'ami; trop sage pour accepter les faveurs des grands, trop modeste pour prendre le ton doctoral des dogmatiques; si habile et si heureux dans sa pratique, qu'il a laissé un nom durable sans avoir rien écrit.

Bordeu, juge excellent des médecins, l'a mis en parallèle avec Syndenham, et s'est plu à rappeler les relations de Locke avec ces deux maîtres praticiens. Il n'est pas téméraire de supposer qu'il leur a été redevable de cette prudence qui l'a toujours retenu sur le terrain solide de l'expérience, et dans le domaine des faits, et de ce sentiment de modestie qui lui a fait assouplir son esprit profond et

juste aux exigences de son sujet, sans se perdre dans les tentatives surhumaines où la présomption a entraîné tant de philosophes, pleins de génie et d'orgueil. Locke procéda comme les deux médecins dont il appréciait les talents : il observa la nature, imita ses procédés, compara beaucoup avant de juger ; et sans se laisser arrêter par les préjugés d'église et d'école, il rapporta simplement ce que l'observation et l'expérience lui avaient appris. De même que Syndenham s'appliquait à faire ce qu'il appelait l'histoire naturelle des maladies, sans sacrifier aux idées régnantes ; de même lui, avec une méthode encore plus rigoureuse, il essaya de faire l'histoire de l'homme intellectuel et moral, non pas en imaginant cet homme, suivant l'usage consacré par une longue tradition ; mais en le prenant à sa naissance et le suivant dans toute sa vie, comme les naturalistes étudient les plantes et les animaux. Locke a fait le premier l'histoire naturelle de l'entendement humain.

Quoi qu'on puisse penser de ses deux œuvres capitales, l'*Essai concernant l'entendement humain* et les *Pensées sur l'éducation*, dont les résultats demeurent, il faut reconnaître que cette manière nouvelle de traiter les questions de psychologie et de pédagogie, tout autrement que les métaphysiciens et les pédagogues de profession, était une nouveauté dans le monde philosophique. Depuis l'antiquité, dont l'étude, soit dit en passant, dégoûta Locke de la scolastique, il ne s'était rencontré un philosophe assez raisonnable pour s'astreindre à réduire la spéculation philosophique à l'observation stricte de la nature et de l'ordre de succession des phénomènes naturels. Médecin et philosophe, Locke trouva tout simple de considérer l'homme dans son développement, en accordant une égale attention aux circonstances personnelles

et aux influences externes; s'attachant de préférence à l'évolution des faits, comme le physiologiste qui étudie les fonctions des organes à l'état normal, comme le pathologiste qui observe les symptômes pour les réduire en signes.

L'*Essai sur l'entendement humain* n'est qu'une sorte de psychologie physiologique et historique de l'homme raisonnable et sensible; et le livre sur l'*éducation*, qui en est comme l'application et la conséquence, se pourrait définir un traité complet, et excellent pour le temps, d'hygiène physique et mentale de l'enfance. Sans des connaissances positives en médecine, ces deux beaux livres ne seraient pas ce qu'ils sont, à savoir des œuvres solides et durables. Ne se croyant pas obligé d'expliquer des abstractions par des hypothèses abstraites, ne préjugeant rien sur l'essence des choses, il ne substitua point des difficultés insolubles aux problèmes réels, et il fut métaphysicien, quoi qu'en aient dit ses adversaires, sans les ingrédients obligés de la métaphysique. Il n'emprunta à Descartes que ce scepticisme prudent dont Descartes se lassa quand il eut la fantaisie de fabriquer l'univers et l'homme de toutes pièces; et il eut la sagesse de reconnaître que la connaissance a des bornes. Loin d'accorder qu'on ne peut imaginer et concevoir que ce qui est, il tint l'esprit, qui va toujours trop vite, dans les limites de la raison éclairée par l'expérience, c'est-à-dire par les acquisitions des sens. Il ne se perdit pas dans les profondeurs ténébreuses des idées de cause et de substance ; mais il prit pour point de départ les faits, qui ont tous un substratum, sans lequel ils ne se produiraient pas ; et, malgré la séduction de l'exemple, il resta dans le monde des réalités.

Sensualiste, matérialiste, tant qu'on voudra; ces épithètes ne sont plus des injures; la sensation et la matière sont des problèmes non moins difficiles et beaucoup plus

complexes que les hypothèses sur lesquelles repose toute la métaphysiue platonicienne, théologique et scolastique. N'oublions pas que ce sensualiste, ce matérialiste, fut un des plus ardents apôtres de la tolérance, vertu philosophique bien plus difficile à pratiquer que la charité.

L'empirisme, contre lequel se récrient les esprits présomptueux, est au fond toute la philosophie, et il n'y a que ce terrain sur lequel on puisse bâtir, si l'on veut rester dans les conditions humaines, à moins qu'on ne démontre empiriquement l'origine céleste des idées. Les travaux des modernes sur l'hérédité et l'atavisme n'ont pas d'autres bases que l'expérience et l'histoire. Les médecins qui pensent ont un moyen très sûr d'apprécier les systèmes philosophiques, c'est d'en faire l'application à l'étude des maladies mentales. Cette application a été tentée bien des fois depuis un siècle, et tous les psychiatres qui sont assez modestes pour savoir se contenir dans les limites de l'empirisme, s'accordent à reconnaître que le système psychologique de Locke est celui qui supporte le mieux la confrontation.

Ce résultat semble prouver que Locke est peut-être de tous les philosophes modernes celui qui a le mieux compris la psychologie. C'est en travaillant sur ses données que la psychologie physiologique marche, très lentement il est vrai, vers des conquêtes que n'avaient point prévues la plupart des psychologues. Ce qui a manqué à Locke, ce n'est point la profondeur ni la pleine connaissance du sujet; c'est d'avoir ignoré la pathologie de l'esprit et du cœur, et de n'avoir pas compris que les faits physiologiques ne deviennent clairs que par la comparaison des faits pathologiques. Il convient d'ajouter que, de son temps, la folie, très mal étudiée et très mal traitée, ressemblait à ces

régions lointaines et inconnues qui attendent encore la visite des explorateurs.

La sagesse de Locke se retrouve partout dans ses écrits: il aimait avant tout la vérité, il pratiquait la sincérité ; il bannit de la philosophie les subtilités et les arguties, et il rendit populaires les recherches de métaphysique. Son tort, aux yeux des hommes graves, a été d'avoir rendu ces études attrayantes par la facilité et la commodité de sa méthode, qui est simple et lumineuse. Ses adversaires l'accusent d'avoir gâté, comme on dit, le métier, tout en ouvrant la porte à l'indifférence, au scepticisme, au matérialisme ; mais ils ne peuvent lui refuser le mérite d'avoir avancé beaucoup la psychologie par d'excellents préceptes sur la méthode et par des acquisitions nouvelles dans le champ de l'expérience. Ce sont là des titres réels à la gloire et à la reconnaissance.

Locke ne tarda pas à se répandre en Angleterre, aux Pays-Bas, en Allemagne, en France surtout, où il détrôna Descartes et prit la direction des esprits. Toute l'*Encyclopédie* entra dans la voie qu'il avait ouverte, ayant en tête Voltaire, grand admirateur du bon sens. Condillac, Diderot, d'Alembert, Helvétius, Lamétrie, Bonnet, de Genève, Condorcet, la plupart des médecins en réputation furent les disciples de ce grand homme. Littérateurs et savants embrassèrent à l'envi cette philosophie positive, qui ne différait pas beaucoup, du moins pour la méthode, de celle de Hobbes et de Gassendi.

Ce dernier, que l'abrégé de Bernier avait rendu accessible au grand nombre, ne manqua point de partisans au XVIIe siècle; et si l'on cherchait bien la filiation des idées, on trouverait que les gassendistes préparèrent le succès des doctrines de Locke. Le cartésianisme, à le bien

considérer, nous apparaît comme un compromis entre la mécanique et la métaphysique. Entre les deux hypothèses de l'animal-machine et de l'âme immatérielle, le bon sens n'hésita pas ; la majorité opta pour la physique de Descartes, dégagée de sa métaphysique, et fondée sur la méthode expérimentale. Les méditations et les découvertes d'Isaac Newton, confirmant les enseignements de Locke, hâtèrent prodigieusement l'évolution des esprits.

Entre les systèmes à grand fracas, semblables à la montagne en mal d'enfant, qui accouche d'une souris, et les principes lumineux d'une philosophie naturelle qui démontre les lois de l'équilibre des mondes et décompose les couleurs du prisme, le choix n'était pas douteux. Voltaire, le plus grand courtier des idées de son temps, mit les éléments de la philosophie de Newton à la portée de tous. On comprit du premier coup que les mathématiques, appliquées à l'étude des phénomènes de la nature, avec l'observation et l'expérience, pouvaient plus pour la découverte de la vérité que les plus sublimes spéculations de la métaphysique pure, encore trop voisine du ciel et proche parente de la théologie. On se souvint des applications fécondes du génie de Pascal, mathématicien et physicien à la fois sublime et pratique, et chacun partagea l'avis du fabuliste latin, qui prétend que la gloire est vaine, si elle n'a pour base l'utilité.

La science des anciens docteurs, qui parlaient latin et vivaient en dehors de la société, parut bien creuse, quand on vit des savants de premier ordre travailler modestement à révéler à leurs semblables les vérités fondamentales. Les mathématiques, la physique, l'astronomie, jusqu'alors travesties, ravirent tout le monde et n'effrayèrent plus personne. La science se faisait humaine.

Parmi les hypothèses de Newton, qui prouvent l'aptitude de cet esprit vaste et positif à la métaphysique, il en est une qui frappa beaucoup ses contemporains. Newton pensait que la philosophie de la nature, développée par la méthode expérimentale, devait contribuer à étendre et à perfectionner la philosopbie morale, en donnant à l'homme des idées plus nettes sur ses droits et sur ses devoirs. Cette vue profonde prouve que le grand géomètre n'appartenait point au troupeau des observateurs passifs, comparables à des instruments enregistreurs. Tous les hommes vraiment supérieurs qui ont appliqué leur génie à la solution des grands problèmes, ont eu de ces vues sublimes que les savants vulgaires condamnent, parce qu'ils ne comprennent pas que le sentiment intervienne pour réchauffer la raison. Quand la logique de l'esprit va jusqu'à déterminer les lois du concert universel et de l'harmonie des sphères, la pénétration de l'esprit peut aller jusqu'au delà des siècles, et entrevoir les lois morales d'un lointain avenir. Déjà il est permis de pressentir que la morale, née de la nécessité des choses, aura une base plus solide et une autre portée que celle qui cherche sa sanction en dehors de l'homme et du monde qu'il habite. Le génie devine ce qu'il ne peut atteindre, et l'imagination du cœur ne nuit pas à la découverte de la vérité.

Ceux qui reprochent au XVIII[e] siècle d'avoir été sensualiste et sentimental, n'ont pas réfléchi que la philanthropie cherche un point d'appui dans le présent, en vue des améliorations qui constituent le progrès. Condorcet, que Voltaire comparait à un volcan sous la neige, joignit à la plus haute raison la chaleur du sentiment et l'amour ardent de ses semblables. Ce qui vaut la peine d'être noté comme un fait très curieux, c'est que ce siècle si tolérant ne pencha point vers l'éclectisme, si brillamment représenté

par Leibnitz, un des derniers représentants, et le plus illustre, du savoir universel.

Ce grand homme, qu'on pourrait appeler le conciliateur, voulut mettre d'accord les opinions les plus incompatibles, et crut trouver une portion de vérité dans tous les systèmes. L'érudition la plus vaste, jointe à une raison très haute et très droite, conduisit Bayle au scepticisme. Leibnitz, plus érudit que bon dialecticien, malgré sa grande capacité pour les mathématiques, aboutit à un optimisme plus honorable pour son cœur que pour sa raison. On connaît la satire mordante de *Candide*. Peut-être était-il plus près de la théologie que de la philosophie, ainsi que le prouvent les idées dominantes de ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain* et de sa *Théodicée*, ouvrages considérables, mais où l'on ne trouve point l'exposé complet d'un système. Sa fameuse doctrine de l'harmonie préétablie rappelle souvent Malebranche, bien que Malebranche ne crût pas aux idées innées, tandis que Leibnitz admettait des vérités nécessaires inhérentes à l'entendement. Soit à cause de ces tendances théologiques, soit à cause du caractère fragmentaire de la plupart de ses écrits philosophiques, Leibnitz n'eut qu'une très faible influence sur les esprits, quoiqu'il réussît assez bien à écrire en français; et même en Allemagne, ses doctrines ne se propagèrent que lorsque Christian Wolf, le plus illustre de ses disciples, les eut modifiées et introduites après une revision sévère, dans un système qui offrait, pour la première fois, comme une encyclopédie des sciences philosophiques.

Les œuvres de Wolf n'ont pas été inutiles aux médecins, notamment la *Psychologie empirique*, qui est à coup sûr le plus pratique de ses gros livres ; mais les médecins français en particulier empruntèrent très peu à Leibnitz, bien que toute la théorie des monades fût prise d'un ou-

vrage latin d'un médecin anglais, François Glisson, excellent anatomiste et profond philosophe, qui démontra le premier, sous le nom d'irritabilité, l'énergie organique, ou la vitalité propre aux organes, particulièrement au cœur et aux viscères. L'autonomie de l'organisme doit beaucoup à ses travaux.

Glisson, un des membres fondateurs de la Société royale de Londres, mourut en 1677, et son livre fameux, d'après lequel Haller devait construire toute sa physiologie, parut à Londres l'an 1672. C'est là que se trouvent les germes de la doctrine que les modernes appellent *polyzoïsme*, laquelle consiste à considérer l'organisme vivant comme une association d'éléments doués de vie, comme des animaux infiniment petits, formant par leur ensemble l'économie animale. C'est l'idée de l'association organique concourant à l'unité, et la première démonstration scientifique de l'apologue profond de l'estomac et des membres. Plus d'un économiste s'en inspirera ; et l'on sait que l'économie politique a bien des rapports avec la médecine, faisant partie de la grande science de la vie. Le chef de l'école des physiocrates, Quesnay, était un chirurgien très habile et très savant.

La lecture de l'ouvrage de Glisson n'est pas inutile pour bien entendre le système de Locke. Cet ouvrage renferme un nombre considérable de faits et d'observations sur les causes naturelles du mouvement et de la sensibilité organique. Glisson connaissait le mécanisme de la nutrition des organes, ainsi que le prouve son traité du rachitisme, qu'il attribue à la nutrition inégale des os. Il ouvre ainsi la voie aux expérimentateurs et aux chirurgiens physiologistes du XVIIIe siècle, qui ont eu le mérite, peu connu, d'exposer pratiquement l'admirable théorie de la formation

et de la régénération des os, théorie dont les modernes se font honneur, faute de connaître l'histoire. Elle était complète avant la Révolution française. Les preuves de cette assertion existent dans les archives de l'Académie royale de chirurgie, qui sont conservées comme un dépôt sacré, car personne n'y touche, par notre Académie nationale de médecine. Ah ! si les vivants savaient, pouvaient et voulaient consulter les morts, et s'enrichir des travaux du passé ! Ils serviraient bien plus efficacement le progrès qu'ils ne font, en recommençant ce qui a été fait et bien fait.

Commencements de la science de l'homme

De même que la clinique est la pierre de touche des systèmes de médecine, suivant le profond adage qui veut que la nature du mal soit révélée par le traitement ; de même l'état de la médecine, à une époque donnée, se juge par les caractères de la pratique. Quand Asclépiade fit à Rome la grande révolution médicale qui porte son nom, il ne se borna pas seulement à modifier la théorie en posant les bases de la doctrine méthodique ; il bouleversa la pratique, et, par une application savante des moyens de l'hygiène, il l'arracha aux empiriques, dont les procédés insensés et inhumains justifiaient amplement cette réforme urgente.

Sydenham, grand réformateur de la médecine clinique, procéda d'une manière analogue lorsqu'il entreprit de traiter les fièvres en général, et les fièvres éruptives en particulier, en proscrivant les remèdes incendiaires, qui étaient pires que le mal. Aussi ameuta-t-il contre lui tous les praticiens vulgaires et routiniers, habitués à traiter tous les malades indistinctement avec les drogues de l'apothicaire et la lancette du chirurgien.

Un empirisme grossier et brutal entravait alors toutes les opérations naturelles; la maladie passait pour quelque chose d'extraordinaire, en dehors de la vie; et, sous prétexte de conserver la vie, on opérait sur le corps avec une vigueur qui épuisait les forces. Le patient, privé d'air et de jour, tenu à la diète rigoureuse, mourant de faim et de soif, accablé sous le poids de ses couvertures, devait suer son mal, à moins qu'on ne crût plus expédient de l'expulser par de larges saignées et d'abondantes évacuations. Quand on n'a pas lu les ouvrages des praticiens de ce temps-là, il est difficile d'imaginer à quelle rude pénitence étaient soumis et condamnés les pauvres malades. Les médecins les considéraient apparemment comme des pécheurs endurcis, comme des criminels incorrigibles.

Nos vétérinaires n'oseraient pas traiter les animaux comme ces empiriques aveugles traitaient les hommes.

Les rois eux-mêmes n'échappaient point à ce supplice, ainsi que le prouvent des documents authentiques laissés par les médecins de Louis XIII et de Louis XIV. Grâce à la complicité des médecins, des apothicaires et des chirurgiens-barbiers, la pratique médicale ressemblait fort à une industrie ruineuse et meurtrière pour les malades. Une longue maladie, en ce temps-là, était quelque chose de pire qu'un procès. Les comptes d'apothicaire sont demeurés célèbres dans l'histoire des mœurs. La droguerie médicinale a inspiré la verve des auteurs satiriques et comiques. Le malade imaginaire lui-même revisait et corrigeait l'arithmétique fleurie de son insinuant et avide apothicaire.

Le spectacle de ces pratiques extravagantes devait provoquer une réaction énergique et produire nécessairement le scepticisme ou la satire.

Ce fut un médecin anglais qui s'insurgea le premier

contre les excès de l'empirisme. Gédéon Harvey, médecin ordinaire de Charles II et de Guillaume III, avait étudié la médecine à Leyde et à Paris. Ses voyages dans les principaux pays de l'Europe éveillèrent son esprit d'observation, et il écrivit avec une grande liberté des ouvrages qui sont remarquables par l'originalité des vues, l'amour du paradoxe et la haine des abus. Bon praticien, il a laissé un ouvrage excellent sur les affections qui prédominent en Angleterre, la *consomption* et le *spleen*. Son traité des fièvres est une déclaration de guerre aux praticiens de son temps. Il les traite très durement dans un livre intitulé : *Conclave des médecins*, et dont l'objet, comme porte le titre, est de mettre en lumière leurs intrigues et leurs complots contre les pauvres malades. Il les divise en six sectes, d'après leurs remèdes préférés : le fer, le lait d'ânesse, le quinquina, les eaux minérales, la saignée, les purgatifs. Il ne fait grâce à aucune, et la satire est poussée jusqu'au sarcasme. Conséquent avec ses opinions outrées, il supprime, ou peu s'en faut, tous les remèdes, et a recours à l'abstention. C'est ce qu'il appelait traiter les maladies par l'expectation. C'était la négation de la médecine active, tout au moins de la thérapeutique, qui en est la partie essentielle.

Stahl, qui prônait la méthode expectante, s'alarma de ces conclusions radicales, et prit la peine de montrer que sa pratique à lui, fondée en raison, n'avait de commun que le nom avec celle du réformateur anglais. En effet, Stahl s'aidait de l'expectation, mais il ne proscrivait de parti pris aucun des moyens de guérir recommandés par l'expérience. Gédéon Harvey se montra plus intraitable encore dans un dernier ouvrage intitulé : *Vanité de la philosophie et de la médecine*, où brillent de nombreux paradoxes. Il a tellement peur des abus, qu'il

veut retrancher la botanique et de la médecine, et substituer l'art culinaire à celui de préparer les médicaments. Le trop fameux docteur Bénech, qui réagit à sa façon contre les excès de la diète rigoureuse et de la saignée, en prescrivant aux malades le régime le plus succulent, ne savait pas qu'un prédécesseur illustre avait substitué plus d'un siècle avant lui la méthode réparatrice au carême médical. Harvey était un humoriste, au double sens du mot, car il aimait à rire et plaçait la vie dans les humeurs, dans le sang en particulier, qu'il faisait circuler, de son propre mouvement, dans des vaisseaux inertes.

Ce satirique obéissait lui-même à un système; mais du moins était-il d'humeur gaie. On n'en saurait dire autant de Philippe Hecquet, médecin de la Faculté de Reims, puis de la Faculté de Paris, dont il fut aussi doyen ; janséniste austère, dévoué aux religieuses de Port-Royal-des-Champs, charitable envers les pauvres ; homme singulier, qui vivait comme un ascète, se privant de viande et de vin ; qui pensait et agissait comme un philosophe, désintéressé, ami du vrai, acharné contre le charlatanisme; fécond et veridique écrivain, dont la verve n'épargne ni médecins, ni chirurgiens, ni apothicaires. Conservateur et révolutionnaire, il s'attacha aux vieilles idées du solidisme, réduisant toutes les opérations de l'économie animale au broiement, à la trituration ; repoussant avec force, comme des fables, les prétendus vices des humeurs et les matières peccantes ; déclarant la guerre aux chefs de cette « cuisine arabesque », féconds en inventions pharmaceutiques, et bien décidé à nettoyer la pratique médicale de toutes les ordures qui déshonoraient le traitement des maladies, selon le titre d'un de ses manifestes. Jamais les purgatifs ne rencontrèrent un adversaire plus résolu. Ramener les solides à leur état normal par la saignée et les boissons

délayantes, tel était le but qu'il se proposait. La lancette et l'eau lui suffisaient. Cette médecine ascétique convenait apparemment au personnel des couvents ; elle eut un grand succès auprès des Carmélites de la rue Saint Jacques, dans la maison desquelles Hecquet trouva à se loger, dans les dernières années de sa vie, pour vaquer plus librement à l'œuvre de son salut.

Il ne faut pas se dissimuler l'influence évidente de l'esprit de mortification sur cette pratique rigoureuse, qui condamnait le malade à la diète absolue, le vidait de sang et le remplissait d'eau. Du moment que la maladie passait pour être un châtiment infligé aux faiblesses de la chair, il semblait tout simple et assez naturel d'assimiler la médication à une pénitence. On sait que le jeûne et les saignées de précaution faisaient partie de l'hygiène des moines. Il est curieux de constater l'origine monastique de cette médecine simplifiée, qui a été du goût de bon nombre de réformateurs. La plupart des réformes dans la pratique médicale ayant été provoquées par les abus de la pharmacie et la multiplicité des drogues, d'autres ennemis de la polypharmacie, moins religieux que Hecquet, ont prôné la saignée, la diète et l'eau ; et l'on a vu des générations entières débilitées par ce régime, et des générations anémiques et chlorotiques leur succéder. Tant il est vrai que la médecine influe sur l'état social.

En écrivant sur le brigandage de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie, Hecquet se proposait d'ouvrir les yeux de ses contemporains et de ramener les esprits vers ce qu'il appelait la médecine naturelle. On est quelque peu surpris de voir des préoccupations théologiques se mêler à la doctrine des médecins méthodistes, sur le défaut ou l'excès de tension des fibres ; et on l'est bien davantage de voir

un ami très chaud des jansénisets, partager les opinions du gouvernement assez avisé pour interdire les miracles aux convulsionnaires du cimetière Saint-Médard. Il expliquait par les lois naturelles cette redoutable épidémie de convulsions, qu'entretenait la dévotion au tombeau du diacre Pâris. C'est à lui aussi que revient l'honneur d'avoir proclamé, au nom de l'éducation et des mœurs, la nécessité où sont les mères de nourrir leurs enfants. Il leur en fait une obligation stricte, un demi-siècle avant Rousseau ; ce qui prouve qu'il voyait clair dans les vices d'une société qu'il fallait ramener à l'observation des lois de la nature. Il s'en est expliqué très nettement dans un ouvrage en deux volumes, intitulé *la Médecine naturelle vue dans la pathologie vivante* (1738), qui est la seconde édition refondue de sa *Médecine théologique*. Conséquent avec ses maximes, Hecquet consacra les dernières années d'une existence bien remplie à une espèce d'encyclopédie populaire de l'art de guérir, laquelle parut trois années après sa mort, sous ce titre significatif : *la Médecine, la chirurgie, et la pharmacie des pauvres* (1740, 3 vol-in-12). Obéissant à des sentiments analogues, Gédéon Harvey, prédécesseur de Hecquet, avait fait paraître à Londres, en 1678, un volume écrit en anglais, intitulé : *le Médecin et le pharmacien domestiques*. L'un et l'autre ne faisaient que reprendre l'œuvre de Guibert, éditée de nouveau par Guy-Patin, *le Médecin et l'Apothicaire charitables*, un des meilleurs livres du XVIIe siècle, ayant aussi pour objet d'arracher l'exercice de l'art de guérir au brigandage dont s'indignait Hecquet.

Tous les écrits de ce médecin sont intéressants pour l'histoire de l'art. Celui qui résume le mieux sa doctrine et sa pratique a pour titre : *Explication physique et méchanique des effets de la saignée et de la boisson*

dans la cure des maladies (1707). Il paraît certain que c'est d'après cette profession de foi, confirmée par une pratique de tout point conforme à la théorie, que Le Sage traça l'immortel portrait du docteur Sangrado, dans le roman de *Gil Blas*. Selon d'autres, c'est le médecin Helvétius, père de l'auteur du livre célèbre de *l'Esprit*, qui aurait inspiré ce portrait, dans lequel d'autres encore ont prétendu reconnaître Chirac, homme remarquable, moins par les grandes charges qu'il remplit avec éclat, que par ses singuliers projets de réforme.

Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, il commença l'étude de la médecine à l'âge de trente ans, et y fit des progrès si rapides, qu'il devint bientôt maître. Son esprit ardent se consumait en vaines disputes académiques, lorsque le duc d'Orléans, reconnaissant des soins qu'il en avait reçus en 1706, dans sa campagne d'Italie, l'attacha à sa fortune. Chirac fut comblé d'honneurs : associé libre de l'Académie des sciences, surintendant du Jardin du Roi, premier médecin de Louis XV, il mourut le 11 mars 1732, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. L'école de Montpellier le compte au nombre de ses maîtres les plus illustres. Ce n'est pas que les doctrines de Chirac aient résisté au temps ; mais ses grands desseins ont triomphé à la fin des préjugés, et il est juste de lui faire honneur de deux importantes réformes qu'il n'eut pas la satisfaction d'accomplir, mais qu'il prépara, et dont il eut l'initiative.

La première consistait à établir à Paris une société de médecins, pris dans toutes les Universités du royaume, et chargés de correspondre avec tous les praticiens nationaux et étrangers, qui voudraient s'associer à leur œuvre. Le but de cette institution devait être de former un corps complet de médecine d'après les faits avérés qu'offraient en tous lieux l'observation et l'expérience. Cette grande

idée fut réalisée plus tard par la fondation de l'Académie royale de chirurgie et de la Société royale de médecine, en dépit de l'opposition mesquine de la Faculté de Paris, laquelle se montra constamment plus jalouse de ses vieux privilèges que des progrès de l'art.

Le second dessein, tout aussi élevé, quoique moins vaste, avait pour objet de relever la chirurgie, avilie par les médecins, en l'unissant à la médecine. Vouloir réunir les deux professions en une seule passait alors pour une chimère. Tel était l'avis d'Astruc, le plus savant des professeurs de Montpellier, et qui soutint sa grande réputation dans la chaire de médecine du Collège de France.

Chirac ne pouvait rien sur la Faculté de Paris; mais devenu premier médecin du roi, il exigea que celle de Montpellier réformât ses statuts et reçût désormais des médecins-chirurgiens. Il légua même à cette corporation une somme de trente mille livres, dont le revenu devait servir aux frais de réception de cette nouvelle espèce de docteurs, au nombre de trois, tous les ans. La famille de Chirac ayant fait casser son testament, la Faculté cessa de recevoir des docteurs en médecine et en chirurgie. Il paraît même que le petit nombre de ceux qui avaient ce double titre, répudièrent celui de chirurgien, tant la réforme de Chirac, accomplie depuis par la Révolution, semblait alors intempestive. Les préjugés ont la vie dure, comme l'erreur.

Parmi les jeunes médecins reçus à la Faculté de Montpellier dans les conditions susdites, il y en eut un qu s'honora toujours du titre de chirurgien, et qui illustra plus que tout autre l'école où il s'était formé. Anatomiste prodigieusement sagace, physiologiste d'une rare originalité, praticien à l'esprit plein de ressources, Théophile de

Bordeu représente avec un incomparable éclat la médecine française au XVIIIe siècle. Son génie vif et brillant se plaisait aux hypothèses, car il avait une imagination puissante; mais le bon sens, l'amour du vrai, la connaissance du passé, la curiosité patiente, le ramenaient sans cesse à l'observation exacte et au respect de la tradition. Ce novateur hardi, cet initiateur merveilleux, ce précurseur de la médecine physiologique, marchait toujours, comme il dit, son Hippocrate à la main. Théoricien admirable, il professait une sorte de culte pour l'empirisme, mettant la même ardeur à défendre l'inoculation de la petite vérole et à célébrer les louanges de la thériaque. Admirateur passionné des grands réformateurs de l'art médical, qu'il a exaltés avec enthousiasme, ennemi de la routine autant que du charlatanisme, amoureux de sa profession comme un grand artiste, Bordeu se défie avec prudence des promesses fallacieuses des faiseurs de théories, s'attache à une pratique rationnelle, et impose silence à l'envie par ses rares succès et ses écrits étincelants.

Dans cette tête solide et bouillante, l'observateur démêle bien des éléments : la confiance hardie d'Asclépiade, les vues ingénieuses de Van Helmont, le bon sens de Sydenham, la profondeur de Stahl, le tact heureux de Frédéric Hoffmann. Il n'est pas tout d'une pièce comme les dogmatiques, il ne se croit pas infaillible, tout en étant très convaincu ; et son scepticisme est tempéré par sa bonne humeur. Ecrivain original, il laisse courir sa plume avec une grande liberté, et s'il rappelle trop souvent l'intempérance féconde de Diderot, il a aussi le trait de Montesquieu et la netteté de Voltaire. Peu de médecins ont eu autant d'esprit, autant de verve, autant d'attraits. Les idées jaillissent comme une source abondante et rarement trouble. Il sème à pleines mains les vues fines, les aperçus lumineux

les rapprochements imprévus, et se permet çà et là quelques paradoxes séduisants. D'autres peuvent avoir plus de solidité ; nul ne se montre plus ingénieux. Et ce qu'il pourrait y avoir de turbulent dans cet esprit gascon, est corrigé par la richesse des faits d'une pratique très vaste et par les souvenirs d'une mémoire bien meublée. Quelque sujet qu'il traite, il a le secret d'intéresser en instruisant, et à cause de l'imprévu des idées, et à cause de la variété des matières. Les digressions abondent, mais elles sont toujours utiles. En peu de mots, on ne peut que se plaire à la lecture de cet auteur, qui est un écrivain de race, un peu négligé, mais original, hardi, naturel et sans prétentions.

Étant encore sur les bancs, il montra ce qu'il serait un jour par ses deux thèses latines sur la sensibilité et sur la transformation des aliments en chyle. Il s'attaquait aux deux questions le plus controversées entre chefs d'école, et il argumentait avec une aisance qui prouve combien il avait profité de l'enseignement des Jésuites. Quant aux doctrines, quoiqu'il n'eût pas encore fait son choix, on le voit déjà plus près de Stahl que de Boerhaave. L'anatomie des physiciens le séduit moins que la haute physiologie qui a pour objet non pas le mécanisme, mais la philosophie des fonctions. Il ne se contente pas de la partie mécanique et technique ; à ses yeux les instruments ne valent que par les opérations qu'ils produisent.

Ce jeune homme veut animer l'anatomie, et l'étude du cadavre le pousse à rechercher les secrets de la vie. C'est par l'observation des malades qu'il prétend arriver à la physiologie, et non par les dissections. L'anatomie est le moyen et la condition, la pathologie est la démonstration et le contrôle. Dans ses *Recherches anatomiques sur les articulations des os de la face*, il soulève un curieux problème de

mécanique animale, et s'écarte des anatomistes vulgaires, par des considérations d'un ordre essentiellement physiologique. Il commence par demander à l'ostéologie la fin de cette union qui fait un tout de tant de pièces diverses. Les questions de finalité n'effarouchent pas cet esprit sceptique, qui lit Rabelais et Montaigne. Il sait que l'anatomie n'est rien sans la connaissance de l'usage des parties. Il se montre encore plus exigeant dans ses *Recherches anatomiques sur la position des glandes et sur leur action*. Dans cet ouvrage, qui fonda sa réputation, il demande que l'anatomie serve d'auxiliaire au médecin, et que la connaissance des maladies ait pour base l'observation clinique, l'anatomie et la physiologie. Il ne comprend les dissections et ouvertures de corps qu'autant qu'elles peuvent servir à la sûreté du diagnostic et aux prévisions du prognostic. Il faut que les médecins sachent par quel mécanisme se forment les diverses sécrétions dont le sang fournit les matériaux.

La question, à peine ébauchée, n'avait jamais été traitée d'ensemble. Elle le fut pour la première fois avec une grande supériorité par un praticien tout préoccupé des fonctions de l'économie vivante. Au lieu de disserter sur la nature des humeurs, comme un chimiste, il les considère comme faites dans le sang ; il cherche comment elles se rendent dans un organe, comment elles y subissent la séparation d'avec la masse, avec la sagacité d'un physiologiste et la sollicitude d'un praticien. C'est dans ce traité que se trouvent des considérations très neuves sur le cerveau et ses mouvements ; on y voit aussi des expériences très curieuses et des remarques capitales empruntées à l'anatomie comparée. Les mots pittoresques abondent et peignent vivement l'état des organes au moment

de l'excrétion. Les preuves de l'action des nerfs sur les sécrétions sont ingénieusement déduites.

La physiologie expérimentale trouverait beaucoup à reprendre dans les explications ; mais la physiologie clinique approuverait bien des réflexions qui ne se font guère au laboratoire. Bordeu n'oublie point qu'il est médecin, et en vrai philosophe, il cherche à voir clair dans tous ces mécanismes qui concourent à l'entretien de la vie. Dans ce concert merveilleux de tant d'instruments, c'est l'harmonie de l'orchestre qui le préoccupe. Le sang, les nerfs, les muscles, la ramification des vaisseaux, tout ce qui concourt à la fonction de la glande est examiné, comparé, décrit. Comment les parties agissent les unes sur les autres, en quels rapports elles sont les unes avec les autres, voilà les problèmes qu'il pose ; et s'il ne les résout pas, il a du moins le mérite de les avoir posés. Il a aussi celui d'avoir philosophé avec une rare compétence, en introduisant dans son sujet ces vues générales, qui n'étaient pas, il est vrai, tout à fait nouvelles à Montpellier, depuis que le stahlianisme tenait en échec les explications purement mécaniques des écoles anglaise et hollandaise. Venel, Sauvages, Lamure, Fizes, d'autres encore, trouvaient qu'on abusait étrangement de Borelli et de Bernouilli, que l'on citait plus volontiers qu'Hippocrate et Galien. Quant à Bordeu, il pensait qu'un grand physicien, éclairé par le savoir des anatomistes et les connaissances des praticiens, pourrait avancer beaucoup la connaissance de l'économie animale, s'il voulait chercher l'ordre des mouvements du corps humain. Il souhaitait pour cette besogne un Descartes ou un Leibnitz. Ce ne serait pas trop de ces génies supérieurs pour débrouiller le chaos des fonctions de l'organisme vivant, tant la question est obscure et complexe.

En attendant ce phénix, Bordeu voulait qu'on étudiât

sans relâche les nerfs, par lesquels se font le mouvement et la sensibilité, et ce tissu cellulaire qui est la trame de l'économie animale et qui met en rapport les parties les plus éloignées. Dans ses *Recherches sur les crises*, Bordeu se montre surtout praticien, mais fort au courant de la tradition, ainsi que des idées et des pratiques de son temps. Il divise les médecins en *saigneurs* et *purgeurs*, se tient à égale distance de ces deux sectes, avoue modestement que, suivre sans réserve le raisonnement en médecine, c'est vouloir s'égarer à coup sûr; et il remarque avec beaucoup de sens, que la dispute entre les anciens et les modernes ne peut et ne doit être jugée que par l'observation. En effet, dans toute controverse entre médecins, le dernier mot appartient à la clinique ; c'est là l'unique critérium. On s'épargnerait bien des lectures inutiles, si cette vérité trouvait accueil dans les écoles et les académies, où l'observation même est dénaturée et mise à la torture.

Les *Recherches sur le pouls par rapport aux crises* sont encore une preuve de la solidité de cet esprit, qui ramenait les plus fines théories à la pratique. Il traite du pouls, non en raisonneur subtil, comme Galien, ni en observateur passif, comme Solano de Luque ; mais en physiologiste expert et en praticien consommé, qui entend appliquer au diagnostic et au prognostic des maladies les expériences qu'il a faites et les observations qu'il a recueillies sur la circulation artérielle. S'il a divisé subtilement, c'est moins pour étaler une riche nomenclature qu'en vue de montrer les nuances infinies des pulsations artérielles, par rapport aux organes où se préparent les phénomènes que le pouls révèle à l'observateur. Il est clair que ce n'est point avec les instruments mécaniques que ces nuances délicates peuvent être aperçues. Rien ne sau-

rait remplacer le toucher, ni le tact, qui en est la perfection. Le tact de Bordeu était incomparable, et il lui dut sa grande réputation de praticien. Ce traité du pouls est peut-être celui de tous ses livres où il a le plus étroitement uni la pathologie à la physiologie. Les mouvements du pouls dépendent de la sensibilité des nerfs, du cœur et des artères ; voilà l'idée fondamentale ; mais il n'exclut pas le sentiment de cette fonction ; seulement il lui paraît que le sentiment est ici moins évident que le mouvement ; mais c'est par le sentiment particulier à chaque organe, que l'organe qui souffre fait une impression particulière sur les vaisseaux et sur les nerfs. Cette impression est presque insensible à l'état naturel ; elle est très évidente au contraire dans l'état de crise, lorsque l'organe, gêné dans ses fonctions, fait un effort extraordinaire pour se débarrasser. Dans ce système, c'est la sensibilité qui détermine le mouvement, de sorte que les mille variétés du pouls ne peuvent s'expliquer par la mécanique pure. C'est d'après l'observation clinique la plus sévère que l'auteur arrive, par une longue série de faits bien enchaînés, à cette remarquable théorie, à laquelle n'ont pas songé les expérimentateurs qui expliquent nombre de phénomènes de la circulation par l'action directe des nerfs qu'ils nomment vaso-moteurs, c'est-à-dire moteurs des vaisseaux sanguins. Avec ce système purement anatomique ou statique, les expérimentateurs arrivent forcément à l'emploi purement mécanique des instruments enregistreurs, au thermomètre et au sphygmographe.

On voit que Bordeu, quoique grand anatomiste, ne se contentait point de la théorie des physiciens. En tout, et partout, c'est l'action vitale qui attire son attention. Du reste, il ne s'attarde point à rechercher les premières causes,

croyant qu'elles ne sont pas à notre portée, comme il s'en est expliqué dans sa remarquable *Dissertation sur les écrouelles*, où il dit qu'il suffit à l'observateur de découvrir, par l'analogie, des rapports dont les médecins doués de l'esprit de l'art pourront tirer quelque utilité. Aussi ne cherche-t-il pas à plier les faits d'expérience à une théorie préconçue ; et tout en admettant dans ce qu'elles ont de plausible les doctrines des mécaniciens, il entend que le praticien se préoccupe surtout de cette chimie vivante qui élabore les humeurs et les vivifie. C'est dans cette dissertation sur les écrouelles qu'il fait une belle application de ses recherches sur les glandes et de la doctrine hippocratique de l'influence des causes extérieures, le climat, les eaux, les airs, les aliments ; c'est là qu'il consigne des faits nombreux de son observation personnelle, qui prouvent combien il a eu raison de dire que l'histoire de l'art est incomplète si elle néglige les connaissances amassées par les médecins de campagne. La pratique de son père, qui lui servit de modèle, contribua beaucoup à lui donner une très haute opinion de ces modestes praticiens, qui servent excellemment l'art de guérir sans ambition et sans bruit.

Ce profond observateur possédait à fond toute la médecine, parce qu'il joignait à ses lumières en anatomie et en physiologie la pratique de la chirurgie, et une expérience médicale acquise par l'observation des malades de toutes les classes, paysans et citadins. Il exerça son art dans des conditions qui lui donnaient un grand avantage sur la presque totalité de ses contemporains. Parmi ceux dont la mémoire s'est conservée, il n'y en a point qui aient été comme lui médecins et chirurgiens, et familiers avec la pratique des villes et celle des campagnes, qui diffèrent du tout au tout, à cause principalement des circonstances extérieures. De là cette généralité de vues d'un esprit qui

a observé en grand et sur tous les théâtres ; cette observation qui embrasse tous les cas sans exception ; et ce jugement large qui porte sur un nombre innombrable de faits, cette force du raisonnement, appuyé sur la comparaison ; bref cet ensemble de conditions et de qualités rares qui font de ce grand homme un observateur unique, et peut-être le plus complet et le plus original des médecins de tous les temps. Nul n'a mieux pratiqué le vieux précepte, qu'il faut, dans l'exercice de la médecine, s'attacher aux ressemblances et aux différences, au particulier et au général. De là sans doute son admiration profonde pour Hippocrate, et sa vive sympathie pour Asclépiade. De là son respect pour les quelques têtes philosophiques qui ont fondé la grandeur de l'art, et sa vénération pour Stahl, dont le beau génie le ravissait d'admiration et le pénétrait de respect. Il n'y a peut-être que Diderot qui ait uni au même degré l'enthousiasme d'un tempérament de feu à la pénétration et à la justesse de l'esprit critique.

C'est apparemment parce que sa propre expérience ne lui cacha aucune des difficultés de l'art, qu'il s'est montré aussi reconnaissant que libéral dans ses admirables *Recherches sur l'histoire de la médecine* ; ouvrage qui ressemble à un vaste panthéon où tout bienfaiteur est admis et classé à son rang. Ce livre merveilleux, vrai chef-d'œuvre d'un homme qui n'a rien fait de médiocre, est l'expression la plus achevée de ce génie riche de vues neuves et de connaissances très variées. C'est dans cet ouvrage sans précédents, et qui n'a pas trouvé d'imitateurs, que sa piété filiale a glorifié son père, dont il a fait le type du médecin de campagne, dégagé des préjugés d'école, estimant médiocrement les petits mémoires en honneur dans les Académies, méprisant les disputes

des Facultés, et se servant des thèses qu'on y soutient, en mauvais latin, comme d'un paravent pour se garantir du froid. Après nous l'avoir montré au milieu de ses livres, dont la revue rappelle beaucoup, et sans désavantage, celle de la bibliothèque romanesque de Don Quichotte, il se transporte avec lui sur une montagne des Pyrénées, au milieu d'une nature admirable ; et alors commence une description pittoresque et savante des montagnes, des gorges et des vallées dont l'ensemble forme un paysage magnifique, animé par l'évocation des événements et des hommes qui ont illustré l'Aquitaine et le Languedoc. Il y a là des pages superbes, éclatantes, dignes de Buffon et de Rousseau,et relevées par un naturel et une verve qui n'appartiennent qu'à l'auteur.

C'est ainsi qu'il faudrait écrire l'histoire, et celle de la médecine en particulier, livrée jusqu'ici à des érudits sans génie et à de lourds compilateurs. Tout ce que les médecins de tous les temps ont fait pour le bien des hommes, tout ce que l'humanité doit à la médecine, se trouve consigné dans ce livre unique, où tout est vivant, où toutes les doctrines elles-mêmes s'animent et ont une physionomie aussi parlante que ces portraits d'une expression s vive, si naturelle, si saisissante. La légende est toujours digne du portrait, louangeuse surtout pour les médecins philosophes qui ont affranchi l'humanité souffrante de mille maux, des préjugés tenaces, des erreurs et des terreurs populaires, et qui ont eu le courage de soutenir contre la justice intervenant en faveur des corporations privilégiées, que la science de l'homme n'a rien de commun avec la théologie, laquelle a pesé durant des siècles sur la médecine, au point de la compromettre gravement, et sur la chirurgie, au point de l'avilir. Jamais on n'a montré avec une pareille force tout ce que la civilisation doit à un art

formé lentement pour conserver la vie et préserver la santé et dont la Faculté, aidée par les apothicaires, les chirurgiens-barbiers et autres industriels, avait fait un grimoire et un métier, justiciables de la comédie bouffonne.

Bordeu savait manier supérieurement l'arme meurtrière du ridicule, et son esprit critique trouvait dans l'arsenal de l'histoire de ces arguments irréfutables contre lesquels la mauvaise foi ne peut rien. Il n'est pas tout entier dans cet ouvrage, le plus étendu et le plus intéressant de tous ceux qu'il a faits ; mais il y a mis son âme, son cœur, son esprit, son génie, son style, et ce savoir de bon aloi qui est l'aliment des grandes intelligences. Ce monument est de ceux qui, suivant le mot du poète, durent plus que l'airain. Voltaire renvoyait les journalistes à l'école de Bayle. Peut-être n'y a-t-il point de meilleur maître que Bordeu pour les médecins qui courent la carrière périlleuse de la critique.

Bordeu fut médecin de la Charité, et l'on peut voir dans ses *Recherches sur le traitement de la colique métallique,* comment il entendait la médecine d'hôpital. Il s'en servait pour appeler l'attention du public sur certaines industries meurtrières qui font la guerre aux populations au milieu desquelles on les établit et tuent les ouvriers qu'on y emploie, et pour réduire à leur juste valeur les discussions que soulèvent, au milieu de tant d'intérêts divers, ces questions d'hygiène et de salubrité publiques, dont l'ensemble forme la médecine sociale. Il y a dans ce petit ouvrage les éléments d'un traité de police médicale, et les matériaux d'un catéchisme des préjugés populaires.

Ce grand esprit fut en tout digne de son siècle : il vécut au milieu des philosophes et des encyclopédistes, et sut

garder son indépendance et dans sa corporation, et à la cour, et dans la société. Il mit le comble à sa haute réputation par ses *Recherches sur le tissu muqueux,* qu'il appelle l'*organe cellulaire*, en montrant le rôle que joue ce tissu répandu par tout le corps, dans certaines maladies. Comme toujours, et avec un tact supérieur, il applique ici l'anatomie à la physiologie, et celle-ci à la médecine, en suivant pour guide l'observation clinique, qu'il mettait au-dessus des systèmes ; et si bien que, vers la fin de sa trop courte carrière, il s'abstenait avec prudence, parce qu'il avait vu quantité de malades atteints d'inflammation des plèvres ou des poumons, échapper à la mort par suite du dissentiment des médecins traitants, les uns se déclarant pour la saignée, les autres por l'émétique, tandis que la maladie suivait son cours et arrivait à bien par le simple usage des boissons et de la diète. C'est ainsi que Stahl, grand praticien, opta pour l'expectation, et recommanda la méthode expectante, capable de guérir plus de malades que n'en a tué selon les règles la médecine active aux mains des systématiques.

Comme tous les médecins d'un ordre supérieur, Bordeu proclamait l'efficatité des moyens naturels et des ressources de l'hygiène. Il n'en connaissait point de plus salutairement efficaces que les sources minérales et thermales, qu'il eut la gloire d'appliquer un des premiers au traitement des maladies chroniques, avec un succès et une compétence qui étonnèrent ses contemporains. Grâce à lui, cette médication puissante, dont l'emploi resta restreint durant des siècles à un très petit nombre de lieux, se répandit dans toute la France. C'est de Bordeu que date la réputation toujours croissante des eaux des Pyrénées ; c'est à son activité, à son zèle, à son enthousiasme que la France est redevable de cette pharmacie naturelle,

qui est une de ses richesses. L'usage de plus en plus répandu des eaux minérales et thermales finira par porter le coup de grâce à la polypharmacie qui se meurt.

La plupart des maladies chroniques ne guérissent que par un régime approprié, combiné avec des moyens thérapeutiques ayant pour objet de renouveler, de refaire l'économie. Bordeu fut un des premiers parmi les modernes à reprendre la tradition oubliée de l'école méthodiste dans le traitement de ces affections profondes, générales, qui font, pour ainsi dire, corps avec l'économie animale, étant le plus souvent héréditaires. C'est par là surtout qu'il se rattache à la grande école de Stahl. Nul n'a pénétré plus avant que lui dans ces états pathologiques de la substance organique et vivante. Nul n'a mieux compris les diathèses et les cachexies, expressions qui désignent ces maladies générales en voie d'éclosion ou déjà écloses, soit la période de préparation ou d'incubation, où la médecine doit intervenir activement pour empêcher l'évolution d'un mal incurable. Il s'en est expliqué avec une grande force de pensée et de style dans la sixième et dernière partie de ses *Recherches sur les maladies chroniques*, ayant pour titre : *Analyse médicinale du sang*.

C'est un résumé de tous ses travaux et une sorte de profession de foi, où se montre son grand sens critique. Cet homme modeste, qui n'a prétendu faire que des recherches, en abordant les plus difficiles problèmes de l'art, a très bien vu que, dans un art tout d'expérience, qui ne s'alimente que par l'observation, la connaissance du passé n'a pas moins d'importance que celle des faits qui tombent sous les sens. De là cet amour de la tradition et sa compétence extraordinaire en matière de doctrines. Le lien qui

les unit ne lui échappe point, malgré l'antagonisme des sectes. Au milieu des divisions apparentes, il démêle les germes et les principes. En somme, toutes les écoles peuvent rentrer dans une de ces divisions, *solidistes*, *humoristes*. Aux premiers se rattachent les physiciens et mécaniciens modernes ; aux seconds, les chimistes. Bordeu voudrait les réconcilier, en appréciant leurs services, et en montrant leur insuffisance. Entre les deux il place les médecins *naturistes*, ceux qui suivent les opérations de la nature organique et vivante, sans avoir peur des notions morales et métaphysiques, qui facilitent la connaissance des mouvements de la sensibilité, vulgairement appelés passions, et qui échappent aux physiciens et aux chimistes. En autres termes, le vrai médecin veut l'homme tout entier et ne se désintéresse d'aucun des phénomènes de la vie, de la sensibilité animale. S'il n'a pas ce sens vital de l'unité organique, tout son savoir ne lui servira de rien. Il ne comprendra pas l'essentiel, qui est la transition de la santé à la maladie, et le retour de la maladie à la santé.

C'est donc à l'évolution normale ou troublée des phénomènes de la vie que le médecin s'attachera, comme à l'étude capitale. Par conséquent il sera bon anatomiste, physiologiste consommé, hygiéniste, pathologiste et moraliste. Sans ces conditions, qu'il faut remplir pour mériter le titre de médecin, il ne sera qu'un empirique, un sectaire ou un sceptique, n'ayant pas les principes nécessaires pour faire un corps de doctrine.

Il ne se peut rien de plus raisonnable.

En se proclamant éclectique, ce grand homme donnait une leçon de modestie aux orgueilleux et aux égarés. « Nous avons tenté de nous faire lire et entendre, pour nous instruire nous-mêmes, et non pour endoctriner les

autres. » C'est par là que se termine son dernier écrit, son testament médical. Il mourut âgé d'un peu plus de cinquante-quatre ans, d'une attaque d'apoplexie, le 23 novembre 1776. Ses œuvres médicales, réunies en deux volumes par Richerand, sont une mine inépuisable d'observations très variées, d'aperçus très fins, de réflexions ingénieuses, de vues profondes, de pensées originales. On y trouve le germe de beaucoup d'idées qui ont cours aujourd'hui, et dont la source n'est pas assez connue. Homme de transition par son désir de concilier les modernes et les anciens, Bordeu fut le vrai précurseur de la médecine physiologique. On remarquera que cet homme rare, dont l'influence vit encore, n'appartenait à aucune corporation enseignante. C'est par son génie seul, et par son amour de l'art, sans esprit de domination, qu'il féconda l'avenir, en semant les idées à pleines mains.

Progrès de la philosophie naturelle

Il est des mots d'un sens si vaste, si vague, si peu déterminé, qu'on ne peut les bien entendre qu'à l'aide d'épithètes caractéristiques. Ces qualificatifs sont indispensables pour peindre brièvement les évolutions de la philosophie, dont l'histoire est en réalité celle des variations de l'esprit humain sur des questions peut-être insolubles, mais d'un intérêt capital. Qu'elle marche parallèlement aux sciences, ou à leur suite, ou à leur tête, la philosophie ne dément pas son nom; elle est l'amour de la sagesse à la recherche du vrai. A ce point de vue, on pourrait la définir à toutes les époques, la science des sciences, le résumé des vérités générales acquises à un moment donné. La philosophie n'est jamais faite, elle se fait en suivant son évolution; elle marche d'un pas inégal,

et le chemin qu'elle suit n'est pas toujours bien tracé. Comme le progrès, qui voyage avec elle, sa direction est souvent incertaine. Un géomètre exact ne se chargerait point de décrire son itinéraire. Ses principes ont varié de même que ses méthodes, et les doctrines les plus contraires se sont parées de son nom. A l'ombre de son drapeau, les uns ont dogmatisé avec certitude, les autres ont nié avec ténacité, tandis que d'autres se sont abstenus, se tenant à égale distance de l'affirmation et de la négation.

A ces trois termes peuvent se réduire tous les systèmes, en écartant ceux qui déclarent modestement, sans aucune autorité, que les systèmes sont vrais dans ce qu'ils affirment, et faux dans ce qu'ils nient. Quoique Leibnitz soit le père de cette secte bâtarde, on peut la laisser de côté sans scrupule. Jusqu'ici l'éclectisme, en philosophie, comme en toutes choses, n'a produit que des entremetteurs ou des avortons de la pensée.

Leibnitz lui-même, homme universel, malgré son génie et son savoir, a échoué misérablement, pour avoir voulu contenter tout le monde. La faiblesse d'esprit ou de caractère équivaut souvent à l'impuissance ; et l'optimisme est un mauvais oreiller pour une tête philosophique. Les vrais philosophes n'attendent pas pour philosopher que la philosophie soit portée à la perfection. Ils philosophent comme ils peuvent, en s'aidant de l'expérience, qui est le trésor du passé, et de la raison, qui est un bien individuel. De l'association de la raison avec l'expérience acquise, résulte la philosophie empirique, que n'ont point dédaignée de très grands esprits. C'est par elle que Socrate fonda la morale, et Hippocrate la médecine, en laissant de côté les systèmes qui compromettaient la médecine et la morale, en prétendant tout expliquer. Aristote lui-même fonda la science de la nature, en appli-

quant sa raison aux faits d'observation et d'expérience. De tout ce qu'il a fait, c'est encore aujourd'hui la partie la plus solide, parce que la méthode n'est pas d'emprunt, mais tirée du sujet même.

Là est tout le secret des méthodes durables. Celles qui sont naturelles demeurent; les autres passent, et sont la cause de graves erreurs. Les hypothèses nées de l'imagination de Platon ne représentent rien comme résultats positifs; en revanche elles ont donné lieu à des aberrations singulières. Platon croyait, entre autres choses, que l'eau prise en boisson passait en partie dans les poumons pour les rafraîchir. Avec des connaissances élémentaires d'anatomie, il n'eût pas commis cette erreur, dont la rectification appartient aux premiers anatomistes alexandrins. Si Galien avait appliqué à la physiologie fantastique de Platon la méthode expérimentale à l'aide de laquelle il démontra lui-même, contre Érasistrate, que les artères contiennent du sang et non pas de l'air, il se fût épargné tant de théories creuses, qui l'ont empêché de découvrir la circulation du sang. Mais, en dépit des découvertes admirables des Alexandrins, il fit fausse route en physiologie, parce qu'il partait d'une fausse hypothèse. Quand, après bien des siècles, l'anatomie exacte et la physiologie expérimentale eurent révélé le cours du chyle, on sut enfin comment s'alimentait le sang, et le foie fut détrôné comme un usurpateur. Un plaisant alla jusqu'à l'enterrer par métaphore et lui faire de solennelles funérailles pour marquer la fin de son règne. Cette glande n'a jamais fabriqué que de la bile et du sucre, ainsi que l'expérimentation l'a prouvé.

Comment la digestion se fait-elle? Pendant des siècles on a cru que les aliments cuisaient dans l'estomac, comme en un vase clos, d'où les mots de coction et de concoc-

tion; ou bien qu'ils étaient broyés par trituration, mécaniquement, jusqu'au jour où la découverte du suc gastrique a tranché la question d'une manière satisfaisante. Plus tard on a découvert l'usage du pancréas, et on commence à soupçonner à quoi sert la rate. La démonstration de la circulation du sang par Harvey a bouleversé toute la vieille physiologie humorale, et donné lieu à mille théories sur la saignée. Le nombre est infini des ouvrages et opuscules sur l'émission du sang dans la pleurésie. Avant la découverte de l'acarus de la gale, on traitait doctement les galeux par des moyens ridicules, tandis que des fumigations de soufre tuent l'imperceptible insecte dans les galeries qu'il se creuse sous la peau. Il a fallu des siècles pour arriver à ce résultat.

Les anciens connaissaient très bien la ladrerie du porc et ils savaient très bien aussi reconnaître ce qu'ils appelaient les grêlons, et l'opération du langueyage, qui a pour objet de découvrir l'animal atteint de la ladrerie, leur était familière. Mais ce n'est que plus de deux mille ans après Aristote, lequel a tracé un tableau admirable du mal, que l'on a découvert que ces grêlons renferment le germe du ver solitaire qui se développe chez l'homme. C'est au microscope que nous devons de savoir ce que les anciens ne pouvaient reconnaître à l'œil nu. Cette évolution de la science n'est pas sans analogie avec celle du langage. Quand on étudie avec soin les langues dérivées, on constate le développement de phénomènes qui existaient en germe dans la langue mère. Aussi faut-il joindre l'étude des langues vivantes à celle des langues mortes, pour se faire une exacte idée de la science du langage. La méthode historique, l'analyse et la comparaison sont les grands instruments des découvertes.

L'analyse chimique, décomposant les éléments de la matière organique, vint compléter la découverte du monde désormais visible des infiniment petits. Grâce à la physique et à la chimie, l'observateur de la nature pénétra dans l'intérieur des choses. Comment s'étonner des prétentions de ces deux sciences à la direction des recherches des naturalistes et des médecins ? D'excellents esprits, séduits par tant de conquêtes sur l'inconnu, se persuadèrent qu'en ajoutant le calcul et les procédés géométriques à ces puissants moyens d'analyse, les connaissances de l'ordre organique acquerraient la précision des sciences exactes.

Pure illusion ! Erreur funeste !

Ni les mathématiques, ni la physique, ni la chimie ne sauraient rendre compte des phénomènes complexes de la vie organique et animale, pas plus qu'elles ne sauraient expliquer les phénomènes encore plus complexes de la vie civile et sociale. S'il en était autrement, les méthodes d'investigation et de vérification se réduiraient en dernière analyse à la méthode des mathématiciens. Elle donne en effet d'excellents résultats en physique, et même en chimie, où l'application du calcul est légitime ; mais elle est d'un faible secours en biologie, — il faut se contenter de ce terme, faute d'un meilleur —, ainsi que le prouvent, et les applications malheureuses tentées depuis trois siècles par les physiologistes et médecins mathématiciens, mécaniciens, physiciens et chimistes ; et surtout les tentatives bien plus sérieuses, et non moins impuissantes, du calcul des probabilités et de la statistique. La plus haute analyse mathématique ne peut rien pour la détermination des phénomènes dont les conditions variables et multiples échappent à l'exactitude rigoureuse de la science des nombres.

La mécanique céleste est admirable et d'une précision réellement infaillible. Le calcul et la géométrie ont mis les astronomes d'accord, et l'astronomie a ses principes et ses lois, aussi sûrs que ceux de l'attraction et de la gravitation. Mais la mécanique animale, où en est-elle? Depuis les premières applications de la statique à la physiologie, elle cherche encore sa voie ; et les instruments enregistreurs les plus ingénieux, avec lesquels opèrent les physiciens et mécaniciens expérimentateurs, démontrent tous les jours plus évidemment que la physique et la mécanique sont des auxiliaires très utiles, dont le concours peut devenir très dangereux, en exposant les médecins à des illusions qui semblent incompatibles avec l'esprit mathématique, qui est l'esprit d'exactitude. Tous ces présomptueux qui poursuivent des chimères dans leur laboratoire, cherchent à leur manière la pierre philosophale. Ils importent dans la physiologie et la médecine les habitudes, pour ne pas dire les préjugés, des mécaniciens et des physiciens. Il semble que pour eux tout le problème de la vie se réduise à déterminer l'intensité de la chaleur et du mouvement. Mais le thermomètre le plus délicat, le sphygmographe le plus sensible, l'observation purement mécanique, peuvent-ils exprimer extérieurement et d'une manière en quelque sorte impersonnelle, la sensibilité, la conscience organique et vitale ?

Les sens nous trompent sans doute, c'est là l'objection capitale des adversaires du sensualisme ; mais l'éducation des sens ne saurait être remplacée par la substitution des instruments dont se servent la physique et la mécanique ; et le médecin expérimenté, rompu aux difficultés du diagnostic et du prognostic, peut bien faire usage de ces instruments de précision, qui sont le luxe de la médecine

dite expérimentale, mais il n'abdiquera point ses cinq sens : il verra avec ses yeux, il écoutera avec ses oreilles, flairant et goûtant au besoin, palpant et touchant, usant en un mot de ce tact indéfinissable, qu'on pourrait appeler un sixième sens, puisqu'il est le suprême degré de toutes les sensations en exercice. Au lit du malade, les expérimentateurs les plus habiles à interroger la nature, par les opérations qu'ils se permettent sur l'animal vivant, peuvent bien raisonner, conjecturer, proposer ; ils ne peuvent rien de plus; tandis que le médecin clinique, qu'une longue expérience a rompu à l'observation, se servira de ses instruments naturels, et, après examen, dira, s'il le peut, ce qui se passe et ce qui adviendra. A l'œil exercé du praticien, l'aspect général du malade, son attitude, sa physionomie, la couleur et la température de la peau, en un mot les symptômes visibles, tangibles et palpables, en apprennent cent fois plus que tous les moyens artificiels de l'exploration la plus ingénieuse. L'expérience et la sagacité sont indépendantes de ces engins mécaniques, dont l'invention et la fabrication rapportent généralement plus de gloire que leur emploi, très restreint, ne rapporte de profit.

Soit qu'ils prétendent soumettre la théorie des passions aux lois de la mécanique et de la physique, en déterminant ce qui se dépense de force nerveuse et d'effort musculaire dans les explosions du cœur, ou l'abaissement de température et la perte de calorique qui résultent des affections tristes ; soit qu'ils veuillent mesurer la vitesse de la pensée dans son travail moléculaire, comme celle de la lumière et de l'électricité ; les physiciens et les mécaniciens qui opèrent et expérimentent sur la matière organisée et vivante, pourront être de quelque secours au physiologiste ; mais au médecin clinique ils offriront peu

de ressources, et n'en offriront aucune au moraliste. La statique et l'hydraulique ont tout fait pour dominer la médecine, l'une sous le patronage des solidistes, l'autre sous la protection des humoristes, et cela pendant trois siècles; et, en fin de compte, les calculs, les problèmes de physique et de mécanique, les essais infructueux d'une médecine exacte, ont prouvé expérimentalement, pour employer un adverbe à la mode, que les méthodes les plus éprouvées, les plus irréprochables, les plus savantes, les plus exactes, échouent misérablement quand on les applique de travers et hors de propos.

La plupart de ces théoriciens, à moins d'être fanatiques ou bornés, laissaient là leurs théories physiques et mécaniques, pour reprendre, dans la pratique, la médecine de la tradition et du bon sens. Boerhaave, par exemple, tendait à se rapprocher de Sydenham, dans le traitement des maladies ; et Baglivi s'inspirait d'Hippocrate. Ces grands esprits, en dépit des systèmes, revenaient forcément à l'observation, se rappelant à propos ce fameux aphorisme : « Être utile, ou ne pas nuire. » Admirables surtout dans leur inconséquence, et praticiens excellents, parce qu'ils savaient distinguer entre la nécessité impérieuse et la curiosité savante. Ils connaissaient trop bien leur devoir pour être logiques jusqu'au bout ; et, en attendant la constitution définitive de la science, toujours en perspective, ils exerçaient leur art noblement et sagement, comme des artistes consciencieux.

Là est l'honneur des vrais praticiens. Sydenham, leur modèle, ne s'aventurait jamais dans les cas nouveaux ; estimant que la médecine pratique n'est point un cours d'expérimentation, il observait beaucoup avant d'agir n'intervenant qu'à bon escient, n'agissant qu'à coup sûr, et mettant ainsi à couvert, non seulement sa responsa-

bilité personnelle, mais encore celle de l'art, au compte duquel il est d'nsage de mettre les imprudences et les bévues des artistes. La médecine se propose un but tout autre que la guerre. A Bonaparte insinuant qu'un bon narcotique débarrasserait l'armée d'Égypte des convalescents et des traînards, Desgenettes, médecin en chef, répondit dignement : « Mon métier, à moi, est de conserver. » Belle réponse que le grand homicide ne lui pardonna jamais, quoi qu'on ait dit.

Aux esprits frondeurs qui reprochent légèrement à la médecine son incertitude et ses variations, il serait trop facile de répondre, l'histoire à la main, que la perpétuité de la médecine peut se démontrer par la tradition non interrompue de ces praticiens de tous les âges qui ont su résister aux séductions des doctrines les plus spécieuses, en se tenant dans les limites d'un empirisme éclairé. A vrai dire, il n'y a rien de plus utile que l'histoire de la médecine clinique ou pratique, parce qu'elle résume les observations faites dans tous les temps dont le souvenir s'est conservé, et par conséquent l'expérience des siècles, guide de l'expérience individuelle. Tous les médecins de renom, assez modestes pour ne pas faire fi du passé, ont souhaité que le fruit de tant d'observations ne fût pas perdu, et l'adhésion de la plupart d'entre eux aux fondations académiques prouve bien qu'ils sentaient la nécessité de concentrer les faits observés par un grand nombre de praticiens, de manière à remplacer l'expérience perdue et à prévenir de nouvelles pertes. C'est ainsi que l'histoire naturelle, expérimentant sur des espèces qui se reproduisent avec une extrême facilité, a essayé dans ces derniers temps, de suppléer l'expérience des siècles. Les idées hardies de Darwin ont leur excuse dans la

négligence des observateurs. Si depuis trois ou quatre siècles, des expérimentateurs habiles avaient suivi les expériences qu'il a instituées, la question du transformisme serait plus avancée, et peut-être raisonnerait-on avec plus de justesse sur l'origine des espèces.

Dans les sciences d'observation et d'expérience, les faits ne sont qu'un vain luxe, si l'on ignore l'action du temps, qui est le grand facteur. Sans la chronologie, qui marque la succession des âges, l'étude des maladies chroniques, considérées dans leur évolution, est aussi stérile que celle des épidémies. Les unes et les autres n'ont de signification que par la succession et la série. La tradition est l'âme de ces sciences expérimentales. Le contrôle du temps est de rigueur, autant que celui de la raison, pour les vérités d'observation. Rien de plus juste que la réflexion profonde d'Hippocrate dans le premier aphorisme: « L'expérience est trompeuse, le jugement difficile. » Et cela est si vrai, que la médecine elle-même n'échappe point aux caprices de la mode.

L'inoculation a compté au siècle dernier parmi les conquêtes de la civilisation. A son heure est venue la vaccine, qui a détrôné l'inoculation, et dont l'efficacité, très contestée dès le début, est plus que jamais remise en question, malgré les défenseurs de ce procédé empirique et les chiffres des satisticiens. Le fait est que l'enthousiasme est bien refroidi, et que les plus croyants ont des doutes. La vaccination a ses dangers, incalculables d'après ses adversaires, puisqu'ils peuvent atteindre plusieurs générations. Non seulement on conteste la vertu préservatrice de ce moyen préventif, mais encore son innocuité. En autres termes, les résultats de l'expérience ne sont pas plus certains que ceux de l'expérimentation. En attendant d'y voir plus clair, l'inoculation reprend faveur pour

d'autres maladies ; et telle est la vogue, tel est le mouvement de l'opinion, qu'il se pourrait bien qu'on vît reparaître des pratiques dangereuses, meurtrières, condamnées, et que, la pathologie comparée aidant, l'inoculation fût proposée comme préservatif du charbon, de la morve et du farcin. Ces procédés ne sont pas aussi nouveaux qu'on le croit généralement : l'inoculation de la rage aux épileptiques est renouvelée de l'antiquité. La théorie est presque aussi impuissante que l'expérience à déterminer les lois d'origine et de développement du choléra ; et les instructions prophylactiques contre la propagation de ce fléau, que de savants expérimentateurs mettent en circulation, feront bien rire nos descendants, si le souvenir s'en conserve jusqu'à eux. L'infection et la contagion sont deux mythes dont les historiens des épidémies n'ont pas encore déterminé la signification. En attendant que les Académies aient résolu ces problèmes qui servent de thème ou de prétexte à de beaux discours, les populations sont décimées. C'est ainsi que, dans l'*Iliade*, pendant que les chefs de l'armée se disputaient comme des crocheteurs, les soldats périssaient, décimés par le fléau meurtrier.

Le vulgaire des médecins ressemble beaucoup au troupeau servile des imitateurs, et Rabelais n'avait pas besoin de sortir de sa profession pour peindre les moutons de Panurge. Aujourd'hui même, nombre d'entre eux suivent docilement d'habiles expérimentateurs, physiciens et chimistes, qui prétendent expliquer toute la pathologie par des phénomènes de fermentation et de putréfaction, de dialyse et de catalyse, en invoquant l'introduction des organismes inférieurs, monades, vibrions, bactéries, microbes et autres germes parasitaires, dans l'économie animale par l'air extérieur, les aliments et les boissons. Tout un voca-

bulaire s'est formé à côté de cette doctrine médico-chimique ou chimico-médicale ; et les praticiens qui suivent, comme on dit, le progrès, ne semblent pas douter du succès, s'ils arrivent un jour à traiter les maladies de l'homme comme celles des vers à soie, ou plus simplement encore, comme la nouvelle médecine chimique traite les vins et les bières. O imitateurs, troupeau servile !

Il y a quarante ans de cela, le même système, sous d'autres noms, aboutissait à la panacée universelle du camphre, et toute la Faculté s'y montrait aussi hostile qu'à l'homœopathie. Et c'était un chimiste qui tenait la Faculté en échec par son système de médecine naturelle.

Certes, l'homme n'est pas isolé dans ce monde, pas plus que l'animal et la plante, sujets, comme tout ce qui vit, à la maladie et à la mort ; mais si l'homme est une proie facile pour les parasites de nature animale et végétale, il ne faut pas oublier que les petites bêtes et les microzymas, comme on dit savamment, ne sont pas responsables de mille affections et maladies qui se moquent de la physique et de la chimie. Qu'il n'y ait point de maladies essentielles, sans matière, c'est aussi évident à priori, qu'il n'y a point d'effet sans cause, ni de fonction sans organe ; et chacun reconnaît que la détermination des causes, dite étiologie, est et demeure le grand problème de la médecine. Quant à prétendre réduire la médecine à la recherche de tel ou tel parasite, dont on cherchera ensuite le remède spécifique, comme pour l'oïdium et le phylloxéra, c'est là une sorte de manie périodique dont les médecins ne semblent pas vouloir guérir, à voir la persistance ou l'obstination avec laquelle ils se laissent leurrer aux promesses des inventeurs de panacées, étrangers à la médecine. L'ambition incorrigible de faire de leur art une science exacte les fait tomber tête baissée dans le piège ; et tel d'entre eux qui

aura le bon sens de ne pas croire à l'application des méthodes exactes, contre lesquelles ont prononcé l'observation réitérée et l'expérience des siècles, n'hésitera point à reconnaître l'exactitude des expérimentations, et se laissera entrainer par une apparente analogie aux derniers écarts de la logique. Ces faiblesses de la majorité moutonnière ne justifient que trop les sceptiques et les empiriques qui vivent confraternellement ensemble.

Ces abus du raisonnement dérivent du mauvais usage de la raison. Tantôt elle se défie des sens, source principale de la connaissance, jusqu'à rejeter leur concours direct, y substituant des moyens mécaniques; tantôt elle prend pour la certitude même ce qui n'est au fond qu'un procédé d'investigation, de vérification et de contrôle, un moyen imaginé par elle-même pour se prémunir contre l'erreur; et sous le nom pompeux de méthode expérimentale, elle substitue une autre espèce de mécanique, non plus à l'observation raisonnée, mais au raisonnement. De là tant d'efforts ingénieux dont le but avoué est de mettre la raison en interdit, et d'arriver à la vérité sans son concours, par la mécanique pure. Autant vaudrait priver l'observateur des lobes antérieurs du cerveau.

C'est à cela que se réduit en somme toute la méthode expérimentale, telle que la veulent les expérimentateurs qui l'exposent magistralement en un volume de grosseur raisonnable, et se font une réputation de philosophes.

Si c'est à ce prix que s'acquiert la science, l'acquisition n'en est pas aussi difficile que l'ont cru de très grands esprits ; et si cette école de la science sans mélange d'aucun raisonnement, telle que la souhaitait Magendie, continue à recruter de nombreux disciples, ce n'est point des hommes en général, mais des savants en particulier, que l'on pourra dire avec Stahl : « Combien y en a-t-il

qui pensent qu'ils pensent ? » Jusqu'au jour où les expérimentateurs ont pu croire qu'ils étaient de force à prendre la direction des esprits, on croyait généralement que l'observation, l'expérience et l'expérimentation, étaient des moyens de connaître à l'usage et au service de la raison. Il est vrai qu'avant ce temps-là, l'antithèse de l'objectif et du subjectif n'avait point la valeur d'une formule ; et même aujourd'hui, à ceux qui ne se payent point de mots, il semble que, pour philosopher avec fruit, l'objet et le sujet sont deux facteurs indispensables. Peut-être que les vrais philosophes sont de la famille de cet homme sensé, qui se mit à marcher devant celui qui niait le mouvement.

Pour voir les choses telles qu'elles sont, et il paraît bien que c'est là toute la philosophie, il n'est point indispensable de mettre en question le principe même de la certitude et de la connaissance. Les géomètres commencent par les éléments d'Euclide, et ne se croient pas tenus de résoudre le problème de la quadrature du cercle. Le mot du fabuliste latin s'applique aussi aux savants : « Il est aussi dangereux de croire que de ne croire pas. » Entre le dogmatique infaillible et le sceptique incrédule, qui sont aux deux extrêmes, il y a place pour l'observateur qui fait usage de tous les moyens de connaître, avec la prudence et la modestie de l'homme sujet à l'erreur.

La médecine clinique, on l'a déjà vu, est à la fois la pierre de touche et le correctif des systèmes. C'est à la pratique qu'on juge le médecin. Celui-ci saigne son malade à blanc, avec l'intention de juguler la maladie, et après l'avoir tué, sa conscience est tranquille, le patient est mort dans les règles ; l'honneur est sauf, malgré le résultat. Celui-là n'agit point, il se croise les bras, et laisse faire sans intervenir. C'est un curieux, et rien de plus. Si

le malade échappe, tant mieux ; s'il succombe, tant pis. Ici le scepticisme est un aveu d'impuissance. Gédéon Harvey, en haine des médecins, proscrivait la médecine, en la condamnant à l'expectation quand même, soit à l'abstention absolue. Mais Stahl, grand praticien, malgré son génie, n'entendait point que son expectation à lui, érigée en méthode, fût confondue avec celle du sceptique et satirique Anglais. Il y a une grande différence entre ne rien faire, et se montrer économe de remèdes.

A suivre dans l'histoire les praticiens raisonnables, on voit que la médecine tend indubitablement à se rapprocher de plus en plus de l'hygiène, soit qu'elle prévienne les maladies, soit qu'elle les traite par les moyens les plus simples. Le triomphe de cette médecine préventive et vraiment salutaire, c'est la ruine de la droguerie médicinale, plus savamment nommée pharmacie. Avec les rares spécifiques bien éprouvés, la diète et l'eau, quelques calmants et l'opium, un bon médecin peut se passer de pharmacien. Qui ne connaît les merveilles qu'opèrent les sources minérales en des mains expérimentées ? Le voisinage de la mer, le séjour des montagnes, l'usage persistant des fruits de la saison, l'eau froide à l'intérieur et à l'extérieur : voilà des traitements efficaces, simples, peu coûteux, bien différents de ceux de l'ancienne médecine galénique et arabique. En somme, c'est par le régime bien entendu, que la médecine travaille à ramener la pathologie à la physiologie, en s'aidant de l'hygiène pour la thérapeutique.

C'est là le plus clair résultat de l'expérience, bien différente de l'empirisme brut.

Tout le XVIIIe siècle suivit l'implusion de Sydenham. On sait que ce praticien supérieur s'attacha à faire, comme il

disait, l'histoire naturelle des maladies ; et c'est en la faisant qu'il ramena la médecine naturelle. Quand il exposait les varioleux à l'air libre, sous les chênes de Windsor, ce réformateur hardi condamnait à la fois les remèdes incendiaires et le séjour empesté des hôpitaux. Il réhabilitait l'air, qui est l'aliment vital par excellence ; et du même coup il enseignait cette vérité si simple, que si l'économie se régénère par l'inspiration d'un air salubre et balsamique, elle se désinfecte aussi par l'expiration. Dans ces affections graves qui sont en réalité des empoisonnements, le malade est perdu s'il demeure renfermé dans une atmosphère viciée. Il ne faut pas, dit le proverbe, « enfermer le loup dans la bergerie. »

C'est ainsi que la médecine revenait à la nature.

On sait le culte que le XVIIIe siècle professa pour cette divinité païenne. Ce fut proprement une adoration. Le plus sensible, ou comme on dit, aujourd'hui, le plus nerveux de tous les siècles, ne pouvait se passer de cette médecine dont la nature fait tous les frais. La campagne, si négligée jusque-là par les courtisans et les citadins, fit concurrence à la cour et à la ville. On allait aux champs pour jouir du paysage, de la vie champêtre, de la rusticité. Bientôt la mode s'en mêla, et les lettres suivirent ce goût nouveau. Poètes et versificateurs se prirent à aimer les pâturages, les bergeries, les troupeaux ; et l'on eut des poésies pastorales, des églogues et des idylles qui ne devaient rien à Théocrite et à Virgile, à Racan et à Segrais. La prose pompeuse, éclatante et sentimentale de Rousseau n'eut tant de succès que parce qu'elle s'inspirait de la nature, des forêts, des montagnes, de la beauté des sites alpestres.

Un élément nouveau, introduit dans les lettres, fit pa-

raître la littérature plus naturelle. L'élément académique en souffrit, et l'artifice et la convention eurent moins de place. Dans la seconde moitié du siècle, tout le monde voulait paraître sensible et naturel, et beaucoup tombaient dans la sensiblerie et la manière. Après avoir bien ri des rêveries de l'excellent abbé de Saint-Pierre, la société frivole du temps de la Régence fit mine de devenir sérieuse; dans son incrédulité, elle se mit à croire à la bienfaisance, à la philanthropie, à l'amélioration de l'humaine espèce. Les nobles ne furent pas les derniers à se convertir à cette religion nouvelle, et l'un d'entre eux, dont le nom était destiné à un prodigieux éclat, fut surnommé l'ami des hommes. Ces illusions, encore plus généreuses que folles, se retrouvent dans le dernier écrit de Condorcet, l'*Esquisse d'une histoire des progrès de l'esprit humain*, qu'on peut considérer comme le résumé de l'Encyclopédie, et qui est le vrai testament du XVIIIe siècle.

Tous les esprits cultivés de cette mémorable époque croyaient à la révélation constante de la vérité par la nature. Ce dogme, qui résume toute la philosophie, eut, avec un nombre incalculable de fidèles, ses docteurs et ses pères. Les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, la médecine et la chirurgie, restaurées, rajeunies, émancipées, presque populaires, formaient une indestructible phalange, conquérante et dominante. Par les écrits de Fontenelle, la science la moins accessible au commun attirait la curiosité générale; et non seulement le public s'intéressait au succès de ces expéditions pacifiques préparées et accomplies par l'Académie royale des Sciences, en vue d'acquérir des connaissances positives sur la forme exacte du globe terrestre; mais les noms illustres dont la notoriété était encore si restreinte au

XVIIe siècle, devenaient familiers à quiconque savait lire. La science devenait populaire.

Le vulgaire s'habitua à considérer avec respect la gloire solide d'un Clairaut, d'un d'Alembert, d'un Maupertuis, dont les conquêtes durables relevaient l'honneur national, et ne coûtaient pas à la nation une seule goutte de sang. Le voyage de La Condamine à la recherche des vérités éternelles balançait bien des expéditions militaires, la plupart sans gloire ni profit. Le *Micromégas* de Voltaire faisait pénétrer dans les esprits les principes de la philosophie naturelle de Newton. La pluralité des mondes, sujet d'un livre de Fontenelle, que chacun pouvait lire et comprendre, n'étonnait plus personne, et ramenait l'homme à des réflexions qu'il n'avait pas lieu de faire autrefois.

La physique, avec ses expériences singulières et hardies, captivait la curiosité publique. On admirait celles de l'abbé Nollet, en attendant qu'on pût admirer de près Franklin, type nouveau que l'Amérique indépendante envoyait à l'Europe, pour lui apprendue que le génie de l'homme est capable de ravir la foudre au ciel et le sceptre aux tyrans, selon l'expression heureuse et sublime d'un grand bienfaiteur. La formule de Turgot est inspirée de Manilius.

La chimie expérimentale passionnait les curieux. On lisait les travaux de Stahl, on se pressait, comme au théâtre, aux cours de François Rouelle, réformateur des théories de Boerhaave, émule des Lémery, des Geoffroy, qu'il dépassa ; homme de génie, qui forma, par ses leçons, Maquer, Beaumé, Venel, Roux, d'Arcet, Bayen, Montaut, et tant d'autres. Bordeu, qui a payé un juste tribut de reconnaissance à sa mémoire, remarque finement que cet apothicaire, qu'il proclame le chef et le maître des chimistes français, ne croyait guère aux effets de la médecine naturelle et expectante ; il voulait que le médecin fût

actif et intervint d'autorité pour mettre la maladie à la raison. Trait à noter, en passant : depuis qu'elle s'est transformée et régénérée par la chimie, la pharmacie croit toujours à la souveraine puissance des drogues. Le frère cadet de Rouelle soutint dignement l'honneur de son nom comme démonstrateur de chimie au Jardin du Roi.

L'étude des animaux et des plantes, favorisée par les jardins botaniques, les herbiers, les collections zoologiques, prit un nouvel essor, et toucha aux questions jusque-là réservées. La Suisse, dont le territoire accidenté offre comme un abrégé de tous les climats de l'Occident, la Suisse sembla protester contre le dogme stérile de Calvin, en revenant à la nature. Elle devint la terre classique des explorateurs et des investigateurs. Les noms de Réaumur, de Saussure, de Bonnet, de Haller, de Huber, de Sennebier, disent assez ce que ce petit pays, où tous les curieux des beautés naturelles vont en pèlerinage, a fait pour la connaissance des animaux et des plantes. Le dictionnaire d'histoire naturelle de Valmont de Bomare fut adopté par le XVIII[e] siècle avec le même empressement que l'Encyclopédie. Il servit très efficacement à propager ce goût profond et général des choses de la nature, qui fut une des passions dominantes de cette époque d'ardente curiosité.

L'histoire des lettres a tort d'abandonner le nom de ces auteurs à l'histoire des sciences et de la philosophie; non seulement quelques-uns d'entre eux se distinguèrent comme littérateurs et poètes; mais tous surent écrire et reculèrent le domaine de la littérature par des descriptions, des peintures et des réflexions inspirées par la contemplation de la réalité. C'est par eux que la tradition purement classique se renouvela; c'est grâce à eux que

l'art d'écrire trouva un aliment substantiel, une matière féconde, et que le style se fortifia et s'embellit, sans recourir aux procédés artificiels.

Parmi les grands maîtres de la pensée et de la forme, en est-il un seul qui puisse disputer la palme à Buffon, le naturaliste? Montesquieu a le trait vif et spirituel, avec la concision sentencieuse de l'aphorisme, mais sans ampleur ni envergure; Voltaire a la brièveté entraînante et la netteté lumineuse, mais sa verve étincelante ne s'élève jamais au delà d'un certain niveau; Rousseau déclame éloquemment et s'échauffe à froid, par un procédé dont il s'était fait une habitude, mais il n'a point la facilité qui plaît; tout chez lui tourne à l'amplification de rhétorique. Diderot improvise avec un fonds très riche de connaissances, avec une ardeur passionnée; mais il ressemble à ces fleuves rapides dont l'eau bourbeuse veut être filtrée D'Alembert, dominé par l'esprit géométrique, est géomètre. jusque dans ses sentiments; il est clair, précis, un peu diffus; mais sa sensibilité s'agite à une grande profondeur; il a la lumière sans la chaleur. Condorcet lui ressemble, malgré son grand cœur et ses pensées généreuses.

Buffon n'a de commun avec eux que la langue, avec une originalité plus soutenue, avec une forme plus égale, avec une force d'expression et de pensée où l'on sent à la fois l'élévation de son génie et la verdeur de son tempérament. En le comparant avec Aristote et Pline, on a oublié que le premier montre toujours sa pensée à nu, sans phrases, comme il sied à un sage législateur; tandis que le second, savant compilateur, ne lâche la bride à son style qu'aux endroits propices au développement de quelque lieu commun; philosophe et moraliste pessimiste, incisif et satirique, aimant la grande éloquence et célébrant la

nature dans une prose tantôt épique, tantôt lyrique, plus ample que celle de Sénèque, sentencieuse et grave comme la poésie de Lucrèce.

Buffon a très bien parlé de ces deux anciens, admirant Aristote comme un génie créateur, louant Pline avec la compétence d'un écrivain supérieur. Ses contemporains l'ont traité comme une puissance souveraine. Ils ont écrit au pied de sa statue, que son génie égalait la grandeur de la nature. Hommage sincère autant que juste, qui se retrouve dans les discours prononcés à l'Académie française le jour où Saint-Lambert y reçut Vicq-d'Azyr, qui venait remplacer le surintendant du Jardin du Roi, l'auteur de l'*Histoire naturelle.*

Cet ouvrage sans précédents est le monument le plus imposant et le plus solide du XVIIIe siècle. L'importance du sujet, la durée de la composition, les soins assidus de l'auteur, les talents de l'écrivain, la nouveauté de l'entreprise, tout concourt à en faire une œuvre unique. Son vrai nom est le *Livre de la nature.* Malgré la réaction niaise dont Buffon fut l'objet, au lendemain de la Révolution, réaction coupable, puisqu'elle fit tomber la tête innocente de son fils; malgré Daubenton et Cuvier, et les classificateurs, et les admirateurs suspects de Linné; Buffon est toujours le grand naturaliste, qu'admirèrent les savants et les philosophes de son temps. Au lieu de classer, comme tant d'autres, qui réduisaient toute la science de la nature à une classification, qu'on appelait une langue bien faite; au lieu de décrire, — et l'on sait quel talent il déployait dans la description des êtres vivants, — cette intelligence sereine et forte contempla, médita, pensa profondément et élabora lentement ces discours de *la Théorie de la Terre, des Epoques de la Nature, de*

l'Homme, qui ont ouvert aux naturalistes étonnés le grand chemin de la philosophie.

C'est dans ces méditations qu'il a mis son génie et son âme; c'est là que se révèle dans toute sa puissance le savant et l'écrivain. La partie expérimentale et les pièces justificatives servent d'appui à ces vues sublimes, à ces aperçus hardis, à ces généralités profondes d'un esprit habitué à penser en grand. C'est par les hautes mathématiques qu'il s'était préparé aux sciences d'observation; il entra tout jeune à l'Académie des Sciences, après avoir traduit le *Traité des fluxions* de Newton, et la *Statique des végétaux* et l'*Analyse de l'air*, de Hales, ce physicien qui a rendu tant de services à la médecine. Ce qu'il y avait d'exubérant dans son imagination puissante fut tempéré par la rigueur de l'esprit géométrique.

Linné est remarquable comme classificateur et nomenclateur; la botanique était son fort; et peut-être a-t-il été le premier des botanistes. L'avantage qu'il avait sur Buffon, d'être médecin, ne l'a pas empêché de raisonner faux, quand il a voulu appliquer son système à la classification des maladies. Son vocabulaire est plus qu'étrange; il a fait de la langue latine un usage encore plus blâmable que François Bacon. Quoiqu'il eût voyagé et observé la nature de près, ses descriptions sont plus dignes d'un conservateur de collections que d'un naturaliste. Son savoir a un caractère essentiellement objectif; il reproduit la nature avec l'exactitude sèche d'un photographe plutôt qu'avec l'âme du peintre. En dehors du cercle étroit des naturalistes de profession, il n'a exercé qu'une assez faible influence; tandis que Buffon a inoculé à ses contemporains le goût de l'histoire naturelle, et a rendu populaires des questions qui semblaient réservées

exclusivement aux savants spéciaux. D'autres ont peint les sites, décrit les paysages, associé l'homme à la vie des bois et des champs, cherché des rapports entre les idées, les sentiments et les choses naturelles, remettant l'humanité au vert, lui rendant l'air vif, le grand soleil et l'espace immense ; mais pour le plaisir des yeux, pour la satisfaction des sens, et au profit de cet état mental et presque maladif, d'où est née la mélancolie romantique, qu'on appelle rêverie.

Buffon ne rêvait pas, malgré son goût pour les hypothèses. Allant au fond sans s'attarder au spectacle extérieur, il a montré la nature en travail et raconté l'œuvre des siècles. Il a pénétré dans le palais enchanté, et l'a parcouru en maître. De la matière cosmique qui a formé le globe jusqu'au dernier échelon de l'animalité, il a tout vu, ou du moins il a cherché à tout voir, devinant par intuition l'inconnu du passé et de l'avenir, racontant le monde inorganique et organique, avec la conscience d'un savant et l'émotion d'un philosophe. La nature a pris possession des rêveurs et des poètes ; et lui, il a pris possession de la nature. Et jamais elle n'eut un pareil interprète.

Ce génie lumineux mettait au-dessus de tout la clarté, qui naît de l'ordre ; et même quand il déroule le tableau de ses pensées les plus abstraites, la lumière est partout également répandue. Grand peintre d'idées, il a la fermeté des contours et la vivacité des couleurs. Et comme il pense avec suite, avec ampleur, sa phrase est nombreuse et pleine. Les transitions ne sentent pas l'effort, et l'enchaînement des propositions est géométrique. Le fleuve coule de source, abondant et libre à l'aise dans son lit profond et large. Il eût gâté ce magnifique ensemble en y mêlant le sentiment. La chaleur et le mouvement communiquent la vitalité à cette œuvre gigantesque. En la parcourant

avec réflexion, il est aisé d'y découvrir le germe de bien des hypothèses qui agitent aujourd'hui l'opinion.

Rousseau a fait école, en ramenant les lettres à la contemplation des beautés visibles; il a créé le paysage sentimental; il a produit Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand qui allèrent chercher des impressions sous les tropiques et au Nouveau-Monde. Buffon n'a pas eu de disciples : on n'imite point, on ne continue point de tels maîtres. Il a fait mieux que cela. Grâce à ses écrits, qui ont fait depuis longtemps le tour du monde, le monde s'intéresse à ces grosses questions du transformisme, de l'origine des espèces, de l'apparition de la vie sur le globe, de l'espèce et des races humaines, en un mot à tous les problèmes de la nature inorganique et vivante.

Buffon mourut en 1788, à la veille de la Révolution, laissant à côté du monument immortel de son génie, un autre monument de son amour pour la science et de son patriotisme : le Jardin du Roi, qu'il transforma, qu'il agrandit, qu'il organisa avec magnificence, comme un laboratoire unique pour les grands naturalistes qui recueillirent son héritage, et dont les noms illustres rayonnent autour de son nom glorieux. Ce n'est pas à un pareil homme qu'on doit marchander les titres de grand penseur, de grand savant et de grand écrivain. Fontenelle avait rendu la science aimable et accessible. Buffon l'associa à la philosophie et aux lettres et l'introduisit définitivement dans la société.

Expérimentation. Expérience clinique

Au premier chant de l'*Iliade*, Agamemnon ayant renvoyé durement du camp des Grecs le vieillard Chrysès, prêtre d'Apollon, ce dieu irrité descend de l'Olympe, répand la

peste dans l'armée assiégeante et se laisse fléchir enfin par le sacrifice d'une hécatombe.

Voilà toute l'histoire de la médecine théocratique ou théologique. Elle appartient au sacerdoce ; et c'est la divinité qui envoie le mal et le remède. Contre cette superstition le médecin restait désarmé. Esculape n'avait-il pas été foudroyé pour avoir ressuscité un mort? Le monopole des miracles appartenait aux prêtres, qui ne souffraient pas la concurrence. Hippocrate eut à lutter contre le préjugé religieux : il démontra le premier que la maladie sacrée, l'épilepsie, était une maladie naturelle, comme toutes les autres, rendant à la nature ce qui lui appartient. Ainsi s'explique l'espèce de culte qu'il professait pour cette divinité terrestre. Aristote, philosophe et naturaliste sans rival, adopta la même formule. Asclépiade, disciple d'Epicure, rapporta indistinctement à la nature le bien et le mal ; et c'est au nom et au profit de la nature que Lucrèce met la divinité à néant, et affranchit le monde émancipé de la tutelle céleste.

C'est par là que l'antiquité l'emporte sur l'âge intermédiaire, où la théologie fit la loi, tenant en bride la science et sa compagne la philosophie.

L'âge moderne a secoué le joug, sans pouvoir se soustraire entièrement à cette longue domination. Le XVIIIe siècle est celui qui a le plus fait pour la délivrance ; et c'est de lui que le nôtre a reçu l'exemple de l'émancipation et de la tolérance, vertu nécessaire à la suite d'une pareille lutte. A l'humanité égarée hors de son domaine, la raison, éclairée par l'expérience, a montré la nature mystérieuse et profonde comme la source de toute vérité. C'est dans ses eaux vives que se désaltère la curiosité inquiète et insatiable, la seule peut-être de toutes les passions humaines dont l'abus ne soit pas dangereux.

La nature vivante appartient aux naturalistes; la nature humaine aux médecins, dont la mission est de connaître les conditions de la vie dans toutes ses manifestations. Comment le médecin ne serait-il pas philosophe ? Observer les phénomènes vitaux, saisir les rapports qu'ils ont entre eux, en rechercher les causes, en déterminer les conséquences, dans un esprit de préservation et de prévoyance : tel est son rôle. Aussi marche-t-il au premier rang parmi les investigateurs et les bienfaiteurs. Les naturalistes lui donnent la main; les philosophes se rapprochent de lui; les savants, mathématiciens, physiciens, chimistes, fréquentent son domaine; et bien que la médecine ne soit qu'un art, elle touche à toutes les sciences. Ce n'est pas l'homme en tant qu'individu qui fait l'objet unique de ses recherches. La fin de l'art est sociale comme son caractère. L'art lui-même repose sur la tradition, par l'expérience des siècles; il entre dans la vie physique et morale des hommes par l'hygiène, qui veille à la salubrité; par l'étude des maladies infectieuses, contagieuses et épidémiques, qui intéressent des populations, des nations entières ; par la jurisprudence médicale, qui éclaire la justice ; par la pathologie mentale, qui complète et rectifie la philosophie psychologique et morale ; par les lumières qu'elle apporte à la pédagogie, qui forme les générations nouvelles.

Cet art encyclopédique est essentiellement humain, bienfaisant, conservateur de ce que les hommes ont de plus cher, la vie et la santé. Tous les grands médecins ont senti l'importance et la dignité de leur art : aussi les trouve-t-on mêlés, et très activement, à ce travail profond et lent de la civilisation. Il n'est pas téméraire d'avancer que chez eux se trouve la plus grande somme de connaissances, et que la culture intellectuelle des sociétés leur est

plus redevable qu'à toute autre classe d'hommes. Les politiques, les économistes, les philosophes, ne connaissent que l'homme social, l'homme impersonnel, si l'on peut ainsi dire. Le médecin connaît l'individu et l'espèce dans toute la plénitude des notions qu'il tire des âges, des sexes, des climats, de l'hérédité, des circonstances de tout ordre qui influent incessamment sur la vie, sur la santé, sur l'esprit et sur les mœurs Quand l'anthropologie aura tous les caractères d'une science, les médecins qui l'ont fait surgir de l'étude comparative de l'homme en général et des races en particulier, apporteront à l'histoire générale de l'humanité des lumières qui manquaient jusqu'ici aux plus éminents historiens.

Quand le temps aura amené ce progrès, la philosophie de l'histoire ne sera plus un mythe.

Le point de départ de ce long travail des siècles est le traité *des Airs, des Eaux et des Lieux* attribué à Hippocrate. On n'oubliera pas que c'est là que Montesquieu a trouvé la fameuse théorie des milieux, qu'il a exagérée, à dessein probablement, pour réagir contre des tendances fâcheuses. Pour les lois, comme pour tout ce qui est d'origine humaine, il fallait ramener l'homme à la connaissance de lui-même par lui-même, en le rappelant sur la terre d'où il est sorti et qu'il habite, et à la contemplation de tout ce qui l'environne. Montesquieu, grand ami des sciences en général, et en particulier des sciences expérimentales et naturelles, ne s'arrêta point à la lettre des lois, comme la très grande majorité des jurisconsultes, habitués à interpréter les codes et les coutumes ainsi que les théologiens scolastiques interprétaient la Bible et les Pères. Ce n'est point dans les textes seulement qu'il rechercha l'esprit des lois, mais dans les causes diverses de

races, de lieu, de temps, d'hérédité, à peine entrevues par les légistes et publicistes de la Renaissance et du XVIIe siècle. C'est par là vraiment qu'il fut novateur, malgré ses précurseurs, qu'il a eu le tort d'oublier dans un livre où l'érudition surabonde. Livre profond et sévère, malgré l'abus de l'esprit et l'artifice puéril de la forme.

C'est l'école anglaise qui dressa Montesquieu, et les grands écrivains français de cette époque à penser librement et fortement. L'Angleterre, la Hollande et la Suisse, qui avaient donné asile aux réfugiés français, à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, donnaient au monde l'exemple de la tolérance. Le protestantisme triomphant ne pouvait devenir persécuteur sans démentir son principe fondamental du libre examen des Écritures. Et quoi qu'on ait dit, le Saint-Esprit, qui passe pour les avoir inspirées, était un élément peu gênant. Le libre examen produisit l'exégèse, autrement efficace que la controverse; et la foi se trouva minée par la science. En France même, un médecin de Montpellier, un des plus savants hommes de son temps, Astruc, professeur en médecine au Collège de France, fut un des premiers à manier la méthode exégétique, qui a remis les écrits bibliques au même rang que les livres profanes. L'Allemagne du Nord suivait l'impulsion et pratiquait largement la liberté de penser. Leibnitz fit honneur à la philosophie en se montrant toujours tolérant. Les grandes lumières portent les hommes supérieurs à la modestie et à l'indulgence. A mesure que l'ardeur religieuse se calmait, la passion du vrai prenait possession des âmes.

La révolution commencée par Paracelse, continuée par Van Helmont, au nom de la chimie, recommençait et prenait des forces par la physique expérimentale. La nature

inorganique s'ouvrait à la curiosité. La nature vivante sollicitait l'attention. Les naturalistes et les médecins découvrirent le monde organique et, peut-on ajouter, la nature humaine. L'Académie de Leyde, ouverte à tous les hommes de mérite, de toute nationalité, atteignit le point culminant de sa gloire avec Boerhaave, le maître des maîtres, professeur et organisateur incomparable, dont les leçons et les exemples eurent une influence incalculable sur la médecine contemporaine. Beaucoup de ses disciples se trouvaient en Angleterre, où la Société royale de Londres et le Collège des médecins de la même ville imprimaient à l'art médical un caractère de plus en plus scientifique et positif. Harvey et Sydenham représentaient admirablement les tendances de la médecine anglaise, dont les théories se ressentaient beaucoup des travaux de Boyle, de Hales et de Newton. Par ses disciples et ses partisans, Boerhaave régnait aussi dans toute l'Allemagne. C'est sur le modèle de l'École de Leyde que Frédéric Hoffmann avait fondé la Faculté de Halle, dont il partagea la gloire avec Stahl. C'est sur le même modèle que Haller établit l'Université de Gœttingue, laquelle compta tant de professeurs illustres depuis Haller jusqu'à Blumenbach.

C'est à l'imitation de l'École de Leyde, que le disciple bien-aimé de Boerhaave, Gerard Van Swieten, appelé en Autriche par l'impératrice Marie-Thérèse, pour prendre la direction de la médecine et des études médicales dans tout l'Empire, fonda la Faculté de Vienne, laquelle servit à son tour de modèle à toutes les Facultés d'Europe pour l'établissement des cliniques, c'est-à-dire de l'enseignement pratique de l'art de guérir. De cette grande école sortirent les premiers maîtres de la clinique : de Haën, Stoll, Stoerk, Quarin, P. Frank, qui arrachèrent la pratique médicale à l'empirisme grossier dont la tradition se per-

pétuait dans les hôpitaux, et reprirent les idées de Sydenham sur les épidémies, les influences des saisons et des climats, essayant de poser les principes des constitutions médicales et atmosphériques, par l'observation attentive et persévérante des mouvements de la nature et des circonstances extérieures.

Aujourd'hui l'enseignement théorique et pratique de la médecine se fait en grand, avec un luxe extraordinaire d'amphithéâtres, de laboratoires, de collections, de toute espèce d'instruments et de moyens d'investigation, qui sont d'utiles auxiliaires de l'observation et de l'expérience. Il serait injuste d'oublier que tout cet attirail, dont on se passait autrefois, et qui sert aux démonstrations et aux recherches, fut introduit dans l'enseignement par des hommes supérieurs, à l'esprit positif, préoccupés avant tout de l'application des connaissances acquises à la pratique. C'est en considérant ces richesses qu'il faut se rappeler la généalogie et la filiation de ces grandes écoles qui ont si fort contribué aux progrès de l'enseignement et de la pratique : Leyde, Halle, Vienne, Göttingue. Ce furent les premiers centres de la médecine clinique.

Le médecin doit agir ou s'abstenir à bon escient ; pour que son intervention soit salutaire, il doit être expérimenté. L'enseignement clinique est le seul qui puisse suppléer l'expérience qui ne s'acquiert que par les années. Les livres apprennent à penser ; mais ils ne montrent point ce qu'il faut avoir vu et expérimenté pour agir comme praticien. La botanique, la zoologie, l'anatomie, la connaissance des drogues médicinales, ne s'apprennent pas dans les livres, pas plus que la physique et la chimie. Il y faut non pas des professeurs qui dissertent doctement, mais des démonstrateurs qui s'adressent aux sens pour arriver

jusqu'à l'intelligence. C'est à ces démonstrateurs que l'enseignement de la médecine pratique est redevable de ses progrès, et aussi de cette méthode solide et positive, qui n'admet les conclusions générales qu'après l'observation réitérée des faits.

A ce point de vue, les sciences collatérales et auxiliaires ont rendu un service essentiel à la médecine, en l'arrachant à la contemplation et aux rêveries. C'est par la démonstration des objets, des faits, des phénomènes, par l'éducation des sens, que la raison a retrouvé le chemin de la vérité, en s'attachant à la réalité concrète, au lieu de spéculer à faux et à vide comme sous le règne de la scolastique. Les médecins de la tradition du moyen âge se contentaient du domaine spirituel, abandonnant la démonstration aux chirurgiens et aux apothicaires, qui ne pouvaient pas s'en passer. Voués à la théorie pure, ils y subordonnaient leur pratique, et les dissertations remplaçaient les expériences. On peut dire qu'ils opéraient sur l'organisme vivant à distance, avec une ignorance inconsciente de la chair, de la nature et de la vie. De là, tant de croyances absurdes qui ouvrirent le chemin à quantité de pratiques ridicules ; de là, tous ces médecins en sous-ordre qui opéraient à l'aventure, en abusant la crédulité du vulgaire. La démonstration pratique finit par triompher de ces jongleries. Les vieux docteurs eurent beau résister, protester; il fallut se rendre à l'évidence et suivre le torrent.

La Faculté de Paris, dont l'esprit rétrograde ne craignait aucune comparaison, ne s'inquiétait que médiocrement des moqueries de Molière; mais quand il lui fallut compter avec l'Académie des Sciences, avec le Collège des chirurgiens, avec le Jardin du Roi, avec l'Académie royale de chirurgie et la Société royale de médecine,

cette corporation puissante se trouva désarmée et baissa pavillon, après avoir lutté obstinément près de deux siècles contre toutes les nouveautés.

Il en était tout autrement à Leyde, à Halle, à Vienne, à Gœttingue. Cette dernière Faculté fut l'œuvre de Albert de Haller, disciple et continuateur de Boerhaave, homme extraordinaire par sa prodigieuse activité, la diversité de ses aptitudes, et la vaste étendue de son savoir. Poète, historien, économiste, bibliographe, il se distingua surtout comme botaniste, anatomiste, physiologiste, expérimentateur. Né pour décrire et classer, plutôt que pour philosopher profondément, Haller a l'esprit encyclopédique et les tendances positives de son siècle. Il apporte dans la science ce goût de l'ordre et de l'administration, qui fit apprécier ses talents à Gœttingue et à Berne. Plus fécond que son maître Boerhaave, dont il n'avait pas la clarté et le charme, il a composé d'innombrables écrits, comparables pour la masse à ceux de Galien, qui forment une vraie bibliothèque. Monographies, mémoires, articles de journal, — il est le fondateur du *Journal des Savants* de Gœttingue, — dissertations, compilations, répertoires : tel est son bagage scientifique. Le seul livre qu'il ait composé est son *Esquisse d'une Physiologie*, ouvrage élémentaire, souvent remanié, refondu, et qui avait cours dans les écoles encore au commencement de ce siècle. Quant à sa grande *Physiologie*, qu'il reprit vers la fin de sa vie pour en faire une édition nouvelle, c'est moins un livre fortement conçu et médité, qu'un recueil d'expériences, une série d'études et de recherches préparatoires. C'est une mine très riche et toujours exploitée.

Haller fut à vrai dire le père de la physiologie expérimentale fondée sur les vivisections. Pour fonder l'anato-

mie vivante, comme il disait, il sacrifia des hécatombes d'animaux, et donna l'exemple dangereux de cette méthode qui consiste à conclure des animaux à l'homme, méthode contre laquelle protestèrent quelques bons esprits, entre autres Murray, savant médecin suédois, professeur illustre de cette même Faculté de Gœttingue, où Haller avait fait tant d'expériences sur les animaux vivants avant de se retirer à Berne, sa patrie.

L'opération sur l'animal vivant a le grave inconvénient de se faire dans des conditions bien différentes de celles qu'on observe en étudiant les procédés de la nature dans les maladies. La plus forte objection qu'on opposera toujours aux vivisections, ou à la physiologie opératoire, comme on dit aujourd'hui, c'est qu'elles dénaturent l'observation sous le prétexte de l'éclairer. Jamais la nature, qui se hâte lentement, ne procède de même. L'artifice du procédé donne des résultats plus ou moins prévus, mais différents de ceux que présente l'observation ordinaire. Il y a bien des moyens d'interroger la nature. Le meilleur est de l'écouter quand elle parle et de l'interpréter avec intelligence ; le pire est de la forcer à parler en la torturant. Dans ces interrogations forcées du laboratoire, qui constituent à peu près tout le travail des expérimentateurs ; dans cette espèce de chirurgie intempestive, qui mutile au lieu de réparer, le physiologiste, au lieu d'étudier la vie dans ses manifestations normales, ne fait que disséquer les organes vivants, comme l'anatomiste, ou du moins d'après les principes de l'analyse anatomique, en dérangeant le mécanisme de la fonction dont il poursuit l'étude. Le plus souvent il opère dans des conditions contre nature, comme si l'on brisait les rouages d'une montre au lieu de les démonter pièce à pièce pour en connaître l'agencement. Dans beaucoup de cas ces procédés sont

essentiellement antiphysiologiques. Le grand observateur n'est jamais passif; et toute l'activité de l'expérimentateur ne signifie rien, s'il est médiocre.

L'expérimentation sur le vivant n'est qu'un procédé d'investigation, de vérification ou de contrôle.

Il y a là un vice radical de méthode, et dans les recherches expérimentales qui changent les conditions normales de la vie, et dans les conclusions qu'on en tire, c'est-à-dire, dans les applications qu'on prétend en faire à la nature humaine. Ce n'est point là de la physiologie, mais de l'anatomie sur le vivant. La nature ne connaît ni les sections, ni les résections, ni les ligatures, ni l'élongagation, ni la mutilation. Sauf quelques cas assimilables aux phénomènes de la mécanique et de la physique, elle se livre lentement à un travail moléculaire et intime, qui peut amener à la longue de graves désordres, des lésions intenses et profondes des organes, sans que la fonction en soit sensiblement troublée. L'ouverture des cadavres réserve bien des surprises aux médecins les plus expérimentés. En présence de certaines altérations, de certaines transformations des tissus, ou de formations nouvelles, ou de pertes de substance considérables, on se demande avec étonnement comment la vie pouvait durer; et elle dure ainsi et se prolonge sans changement notable, des semaines, des mois, des années entières.

Que la physiologie cherche l'explication de ces apparentes anomalies qui donnent tant à penser au chirurgien et au médecin, après l'autopsie, rien de mieux; mais qu'elle prétende imiter la nature, c'est-à-dire, le travail lent et intime des organes, par des moyens violents, c'est ce que n'admettront jamais les praticiens qui doivent presque tout leur savoir à l'observation répétée et à l'expérience clinique.

L'aberration des expérimentateurs est moins grave quand ils opèrent par les poisons de toute espèce. Dans ces sortes d'expérimentations, l'analyse physiologique est plus légitime, plus subtile, et d'une nature pour ainsi dire plus dynamique, en ce sens que l'action des agents employés provoque des phénomènes de réaction où la fonction troublée, pervertie, abolie, suspendue, ne détruit point la substance organique. Ce procédé d'analyse vitale se rapproche d'ailleurs de celui qu'appliquent les médecins au traitement des maladies, en usant des moyens de la matière médicale, auxiliaire de la thérapeutique. Encore faut-il remarquer qu'il est téméraire de conclure des expériences sur les animaux à l'homme, pour l'emploi des drogues de toute espèce comme moyens curatifs. Même en admettant la vertu constante et inaltérable des modificateurs introduits dans l'économie animale; même en tenant compte de la provenance, du mode de préparation, de la qualité et de la quantité, bref, des ressemblances et des différences; l'action de ces agents peut varier du tout au tout sur des animaux d'espèces différentes, ainsi que le prouve l'usage de certaines plantes, salutaires aux uns, mortelles pour les autres, sans compter les cas d'immunité, c'est-à-dire cet état réel et mal défini jusqu'ici, qui rend le patient réfractaire à l'influence prévue.

Quelles sont les circonstances qui rendent l'économie insensible à l'influence de causes généralement très actives; c'est ce qu'on ne sait pas positivement, bien qu'on sache que les épidémies, les affections de nature contagieuse et infectieuse n'ont pas également prise sur tout le monde, et que des moyens réputés préservatifs, tels que l'inoculation et la vaccination, sont absolument impuissants et inefficaces chez certains individus. D'ailleurs, l'accoutumance, l'habitude, la tolérance aidant, tel poison

qui tue à petite dose, ne peut rien sur l'organisme qui en est pour ainsi dire saturé. Les paysans du Tyrol absorbent de l'arsenic journellement, et leur teint répond de la vigueur de leur santé; les buveurs et les fumeurs d'opium arrivent à consommer, sans en être incommodés, d'énormes doses du terrible narcotique. L'observation clinique enregistre tous les jours de ces faits dont l'expérimentation n'a pas encore donné la clef.

C'est donc à bon droit que Murray, qui a donné le premier un caractère scientifique à la matière médicale, a soutenu qu'en passant de l'expérimentation sur les animaux à la pratique, il fallait procéder avec beaucoup de précaution et de tact. Il est de fait que les nombreuses expériences de Haller ont plus servi la physiologie comparée que la physiologie humaine, et qu'à tout prendre, leur influence sur la médecine pratique a été très mince. Pour ce qui est de ses recherches sur les tissus, elles ont contribué à donner une base à l'anatomie générale, laquelle s'enquiert des parties similaires, et s'inquiète moins de la structure organique que des divers matériaux qui entrent dans la formation et la composition de l'organisme. Ici encore l'analyse est essentiellement anatomique; à l'aide des réactifs, elle montre la trame des tissus, en les isolant les uns des autres ; ce qui facilite le classement des parties élémentaires; mais les propriétés physiques et chimiques ne sont pas tout. La brûlure par le feu ou par un acide corrosif montre bien la mortification des tissus brûlés et devenus impropres à la vie ; mais le travail de régénération, les bourgeons charnus qui comblent les vides et réparent les pertes de substance, les cicatrices se font par un travail que la physique et la chimie ne suffisent point à expliquer, bien qu'elles interviennent dans tout acte vital et organique.

Le tort de ces sciences auxiliaires, c'est de prétendre résoudre le problème complexe de la vie par des opérations de laboratoire. Tout vit dans l'économie animale; et tant que la chimie, déjà très fière de quelques produits de nature organique, tirés de la matière inorganique, n'aura pas produit du chyle, du sang, des globules, des cellules, les éléments primordiaux des organes et des appareils, elle ne sera point cette chimie vivante qui élabore les matières nutritives et les distribue à toutes les molécules du corps. Quand les chimistes feront de la salive sans le secours des glandes salivaires, des larmes sans la glande lacrymale, du chyme sans le suc gastrique, du chyle sans le suc pancréatique et la bile, du sang sans chyle; alors seulement ils pourront lutter avec les physiologistes, et entreprendre de faire des tissus, des cellules, des fibres, bref, des organes vivants et animés. Ils ont pour eux l'avenir; mais en attendant qu'ils fabriquent un organisme qui démente l'axiome physiologique de Harvey, que tout être vivant naît d'un œuf ou d'une cellule, le plus simple serait de croire aux générations spontanées. Si de rien il pouvait naître quelque chose, toute la science serait à refaire.

L'analyse chimique n'atteint pas tous les éléments organiques sur lesquels elle opère. Et comment y parviendrait-elle, puisqu'elle est en défaut même en opérant sur des éléments inorganiques? Qu'on imite et contrefasse aussi savamment que possible les eaux minérales et gazeuses, jamais ces produits d'une chimie industrieuse, malgré le dosage exact et la proportion des éléments composants, n'auront la vertu des eaux naturelles qui jaillissent de source. Si l'analyse anatomique a fait fausse route pour avoir suivi de trop près les mécaniciens, les physiciens et les chimistes, l'analyse physiologique s'est absolument fourvoyée pour avoir cru que le problème de la vie était

réductible aux données des sciences physiques. Après avoir sacrifié des hétacombes de bêtes innocentes, un expérimentateur contemporain, qui a voulu philosopher sur le tard, a trouvé que l'idée dominait toute la physiologie, tombant de Magendie en Platon. Mieux vaut encore Aristote avec sa forme et ses entéléchies. Cette profession de foi niaise semble prouver que la philosophie ne s'apprend pas à l'amphithéâtre. Expérimenter et penser sont deux. Les savants de laboratoire, habiles à manipuler, ressemblent à ces chirurgiens vulgaires qui ne connaissent que le manuel opératoire, comme si les opérations étaient toute la chirurgie. Le fond des choses leur échappe.

Haller, qui a fondé l'école expérimentale, fut un homme extraordinaire plutôt qu'un grand homme. Nul n'a plus écrit que lui, depuis Galien. Ses innombrables mémoires, ses compilations immenses, ses recueils divers forment un vaste répertoire de faits; mais cette tête si bien meublée réservait peu de place aux idées, de sorte qu'il n'est pas facile de résumer sa doctrine. Grand expérimentateur, anatomiste et botaniste éminent, savant bibliographe, doué d'une mémoire prodigieuse, d'une capacité d'absorption peu commune, il eut le savoir encyclopédique plutôt que le génie. A le bien considérer, il fut avant tout le continuateur de Boerhaave, dont il propagea l'esprit en Allemagne. Le terrain se trouvait préparé par l'enseignement de Frédéric Hoffmann, le rival de Stahl. Haller servit puissamment le parti des solidistes, en donnant plus de consistance à la doctrine de la fibre motrice, par une série d'expériences qui démontraient que l'irritabilité des tissus est indépendante de l'influx du système nerveux. Tout vit dans l'organisme, et la vie n'est pas tout entière dans les nerfs. Si la vie peut se réduire à deux éléments, le mouve-

ment et la sensibilité, le premier de ces deux éléments n'est pas tout entier dans le système moteur et sensible. La sensibilité consciente paraît être le dernier degré de la vitalité, et le mouvement inconscient, involontaire, est la condition même de la vie; en effet, sans mouvement, point de nutrition ni de chaleur.

Au fond, cette doctrine de l'irritabilité ne s'éloignait guère des conceptions de Glisson et de Stahl sur la vitalité tonique. Il est vrai que la puissance inhérente aux tissus indépendamment des nerfs était assimilée à des propriétés physiques, telles que la contractilité, l'élasticité et autres, qui se réduisent en fin de compte au mouvement. Avant cette analyse anatomique ou expérimentale, la clinique avait déjà distingué les mouvements en toniques et cloniques, et la haute physiologie connaissait les mouvements volontaires et les mouvements involontaires. Toute la philosophie de l'inconscient, comme on dit aujourd'hui, a ses racines dans la médecine, et il n'est pas possible de la concevoir sans l'organisme vivant. La plupart des phénomènes de la vie organique sont latents et imperceptibles, mais continus. Lucrèce l'avait déjà remarqué.

Commencements du vitalisme

L'expérimentation ramenait les solidistes vers les principes de la médecine physique et mécanique, et l'autorité de Haller poussait la plupart des médecins dans cette voie. Les disciples de Stahl faisaient des concessions et tombaient en minorité, du moins en Allemagne, tandis que les doctrines stahliennes se modifiaient ailleurs dans le sens du vitalisme, et arrêtaient les progrès du mécanicisme.

C'est dans la Faculté de Montpellier que s'opéra cette transformation. Bordeu y prit une part considérable, ainsi

que son parent et ami Lacaze, dont le système, à la fois profond et subtil, peut être considéré comme un mélange ingénieux des visions de Van Helmont et des vues profondes de Stahl. Ce système réhabilite les sensations internes et le sens intime de la vie, en accordant une haute importance au grand sympathique, en rétablissant l'empire du diaphragme, dont le centre est considéré comme le siège même de la vie. Les relations qui existent entre cette région et le système nerveux cérébral ont fourni à l'auteur des considérations singulières, qui ne sont pas le moindre ornement de son livre remarquable : *Idée de l'homme physique et moral, pour servir d'introduction à un traité de médecine*. Lacaze était un philosophe à sa manière ; il a écrit de très bonnes choses sur les institutions médicales et l'éducation de la jeunesse ; il associait la physique et la physiologie à la morale, et il peut passer pour le précurseur de Cabanis.

Bordeu et Lacaze résidaient à Paris, où ils portèrent très haut la réputation de la Faculté de Montpellier. Un des professeurs les plus illustres de cette école, Boissier de Sauvages, auteur de la *Nosologie méthodique*, c'est-à-dire du premier essai d'une classification des maladies en familles, genres et espèces, porta les derniers coups aux doctrines mixtes de Boerhaave et de l'iatrophysique anglaise, dont ses maîtres étaient entichés.

L'hommage de Sauvages à Stahl, bien que ta rdi est d'autant plus méritoire, qu'il vient d'un homme naturellement enclin aux doctrines médicales qui régnaient alors en Angleterre, en Hollande, et dans la majeure partie de l'Allemagne. Excellent mathématicien, Sauvages appliquait volontiers le calcul et l'algèbre à la solution des problèmes de la vie végétale et animale. Il se

fit connaître très avantageusement par une traduction fort savante de la statique des animaux de Hales, à laquelle il joignit des vues personnelles sur la fièvre et l'inflammation. Il publia les *Éléments de la physiologie mécanique*, et, dans sa *Nosologie méthodique*, il s'inspira de Linné et de Sydenham. Selon le vœu de ce dernier, il prétendit faire l'histoire naturelle des maladies, et en les classant, il négligea les causes pour s'attacher aux symptômes. Bref, dans la plupart de ses travaux, qui embrassent une très grande variété de sujets, il procéda plutôt comme un physicien que comme un métaphysicien. Cependant le choix même des problèmes qu'il met à l'étude prouve une curiosité bien différente de celle des géomètres : il aborde avec beaucoup de hardiesse des questions très ardues, telles que la théorie du sommeil, la cause des mouvements vitaux, la fonction absorbante des vaisseaux capillaires, le somnambulisme, la circulation et le pouls, les lois du cours du sang dans les artères et les veines, la douleur, l'influence des astres sur l'homme, la nature et la cause de la rage, et autres, où l'esprit philosophique l'emporte sur l'esprit géométrique. Grand théoricien, et bon praticien en même temps, il ne dédaigne rien de ce qui peut servir à éclairer la pathologie : il écrit sur les tumeurs comme un chirurgien, sur les eaux minérales comme un chimiste, sur les animaux venimeux comme un toxicologue, sur les maladies des bœufs comme un vétérinaire, sur l'action des médicaments, considérés dans leur affinité avec certaines parties du corps, avec la compétence d'un physiologiste expérimentateur. En lisant quelques-uns de ses écrits, on pourrait le croire de l'école de Boerhaave ou de celle de Haller.

Comment ce naturaliste, classificateur à la manière de Linné, fut-il converti à l'animisme ? Evidemment parce

que les explications mécaniques et physiques de la vie lui parurent insuffisantes. C'est en réagissant contre les théories d'un professeur de Halle, qui exagéra les doctrines mécaniques de Frédéric Hoffmann, que Sauvages invoqua Stahl et sa doctrine. Eberhart, appliquant les mathématiques et la physique à la médecine, se lançait dans des hypothèses au bout desquelles il croyait voir la certitude. Il soutenait, par exemple, que l'accroissement des mouvements du cœur provenait d'un accroissement de résistance des vaisseaux sanguins, et il attaquait l'opinion de Sauvages, auteur d'un mémoire envoyé à l'Académie de Berlin, sur les lois du mouvement du sang dans les vaisseaux. Sauvages répliqua par une dissertation très savante, où il établit l'empire de l'âme sur le cœur. C'est en raisonnant d'après ce point de vue, qu'il avait cherché à expliquer depuis longtemps la fièvre par les efforts réitérés que fait l'âme pour vaincre les obstacles qui empêchent le cœur de se mouvoir librement. Conséquent avec lui-même, il se tenait dans la plus pure orthodoxie de la doctrine stahlienne. Il est assez piquant de voir un professeur de l'École de Halle redressé par un professeur de l'École de Montpellier, au sujet d'une question vitale; et, ce qui est encore plus singulier, c'est que le même Eberhart, qui prétendait plier la physiologie et la médecine à la rigidité des mathématiques, avait composé une dissertation magistrale pour engager les médecins à se défier des applications des lois de la physique à l'art de guérir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en exagérant les tendances trop mécaniques de Frédéric Hoffmann, Eberhart compromettait, par son attachement à la médecine exacte, l'avenir d'une école où les doctrines profondes de Stahl étaient à peu près oubliées. Elles refleurirent à Montpellier avec une vigueur nouvelle, grâce à Sauvages, dont l'enseignement se prolongea au-

delà de trente ans, et dont le nom était illustre dans toute l'Europe. Il compte parmi les plus glorieux de son temps.

Les stahliens de Montpellier n'imitèrent point ceux d'Allemagne, les disciples immédiats de Stahl, qui s'attachèrent à la lettre plutôt qu'à l'esprit du système. Ils comprirent que la formule du maître ne pouvait être interprétée au sens métaphysique et mystique ; ils n'y virent que ce qu'il y avait mis, l'unité de conception de tous les phénomènes de la vie, indépendamment des théories mathématiques, physiques et chimiques ; théories prématurées et décevantes auxquelles Stahl opposa hardiment la vraie théorie médicale en prenant pour base de sa construction, la tradition de l'art, l'expérience générale et l'observation personnelle. C'est sur ces solides fondations qu'il bâtit solidement un édifice que l'on peut découronner, mais qu'on ne saurait démolir, parce que sa haute raison ne se départit jamais de la bonne méthode de philosopher, en allant du particulier au général, des faits aux principes.

Comme lui, les stahliens de Montpellier pensèrent que les lois du monde organique et vivant ne pouvaient être identiques à celles du monde inorganique ; qu'entre ces deux mondes il y avait quelques différences ; et que la nature ne procédant pas par bonds, il y avait des transitions de l'un à l'autre. Les plus sages d'entre eux ne songèrent jamais à créer un être de raison, comme l'âme des théologiens et des métaphysiciens ; mais trouvant des mots reçus dans la langue, ils s'en servirent comme de formules commodes, de même que les algébristes se servent de signes et de caractères convenus. Un animiste de la grande école ne se croit pas tenu de donner une définition de l'âme, ni de la décrire, comme Van Helmont,

dont le génie était sujet à des hallucinations ; mais tous les faits observés, analysés, coordonnés, ils essayaient de les ramener à cette formule, qui n'est point à l'usage des mathématiciens, des physiciens et des chimistes. C'est à cette inconnue qu'ils ramenaient les phénomènes complexes de l'ordre organique, suivant le procédé logique du médecin, qui, des divers symptômes, traduits en signes, compose un ensemble artificiel, mais légitime, auquel il donne un nom convenu et qu'il ramène, s'il se peut, à une cause. C'est par l'étiologie que le bon praticien arrive à la thérapeutique. Ces deux termes sont corrélatifs.

Évidemment ce procédé, ou mieux cette méthode d'observation et d'investigation n'a point la rigueur exacte des méthodes en usage dans les sciences mathématiques et physiques. Aussi y a-t-il une profonde différence entre les faits qui comportent l'exactitude et ceux qui ne la comportent point. On ne définit point la chaleur ni l'électricité, dont l'essence n'est pas plus connue que celle de l'éther qui remplit l'espace. On ne définit pas davantage la vie ; mais il existe des phénomènes d'un ordre particulier qui n'ont pu jusqu'ici être assimilés à ceux dont les sciences physiques font leur étude et dont les causes ne sont pas identiques. La nutrition est la condition fondamentale de la vie ; mais en admettant que toute la nutrition fût réduite à un simple phénomène physique d'exosmose et d'endosmose, il resterait toujours à expliquer ces sensations internes qu'on désigne par les mots assez vagues de besoins, d'instincts, de penchants, de désirs, de volitions, et dont l'ensemble constitue la vie intime. Les aliments apaisent la faim, les liquides étanchent la soif ; mais la faim et la soif, peut-on les assimiler à des phénomènes inconscients ? Si le mouvement était toute la vie, l'assimilation serait moins difficile ;

mais la sensibilité existe, et tous les instruments du monde ne sauraient la reproduire. Jusqu'ici, la chimie n'a obtenu que des produits organiques tout à fait élémentaires, assimilables aux matériaux des organismes inférieurs ; mais ces produits ne sont pas la matière organisée et vivante. Tant que la chimie n'aura pas fabriqué un organe, un appareil, elle n'aura rien fait pour remplacer la physiologie. Le vivant seul engendre la vie ; et quand la chimie arriverait à faire un organisme, il resterait encore à le compléter par la fonction, laquelle est la raison d'être de l'organe. Il lui faudrait donc se mettre en quête de cette idée directrice, comme disent les expérimentateurs aux abois, qui ne veulent plus entendre parler de l'âme ou du principe vital ; mais cette idée directrice n'est que l'inconnue, la formule par laquelle on tente de ramener à l'unité les phénomènes multiples de la vie.

Animistes, vitalistes, organiciens, autant de groupes distincts de nom seulement ; ils s'accordent tous à reconnaître que la vie organique et animale est un degré de la nature placé au-dessus des entreprises de la physique et de la chimie. Sans doute la physique et la chimie se disent physiologiques, pour pénétrer dans la place ; mais ces épithètes d'ornement, comme on dit en rhétorique, ne leur appartiennent pas légitimement. Elles ne peuvent s'en parer qu'autant que la physiologie les emploie comme auxiliaires dans ses investigations. La physiologie est distincte de la physique et de la chimie, ou elle n'est rien.

Pourquoi les modernes ont-ils créé, à côté du mot physiologie, le terme barbare de *biologie* ? Parce qu'ils sentent bien que si tout vit dans la nature, selon le dire du poète, il y a une vie végétale et animale qui ne saurait se confondre dans la vie universelle. Matérialisme, spiritualisme,

panthéisme, sont des mots creux. Force et matière sont des abstractions. La fonction nous est aussi démontrée que l'organe, mais avec moins de plénitude, parce que nous percevons mieux l'acte et le résultat que l'action.

Le problème est de savoir si c'est la fonction qui fait l'organe, ou si c'est l'organe qui fait la fonction. Quoi qu'en disent les esprits positifs et timides, qui ont de la métaphysique une peur égale à celle que le diable inspire aux dévots, la science ne saurait se mutiler en retranchant systématiquement de son domaine les questions de fin et d'origine. En somme, que cherchent aujourd'hui les philosophes naturalistes ? A refaire l'histoire de ces deux facteurs inséparables, la matière et la force, et de leur action constante. Ils vont infiniment plus loin dans leurs investigations préhistoriques, pour parler leur langage, que les anciens faiseurs de cosmogonies; et à l'aide des sciences mathématiques, physiques et naturelles, ils travaillent à déterminer l'état primitif de la matière cosmique, ses transformations successives, ses états divers, les conditions atmosphériques et autres qui ont amené la formation de la croûte terrestre, les premières manifestations de la vie végétale et animale, et les époques de cette histoire inconnue, qu'ils tâchent à recomposer à grand renfort d'hypothèses très savantes et de témoignages exhumés des profondeurs de la terre et de la mer.

La faveur très grande avec laquelle sont accueillies, acclamées, acceptées d'enthousiasme, les recherches des naturalistes de l'école de Darwin, n'a pas de meilleure raison d'être que la curiosité générale, qui pousse les esprits vers l'origine des choses et des êtres. Cette curiosité devient une passion, et la science de la vie n'est pas moins en honneur que la science de l'homme. La philosophie redevient naturelle comme au XVIII[e] siècle, et l'homme n'est

plus considéré comme un être à part, isolé, séparé du monde extérieur. Les sensualistes n'ont pas voulu de la machine animée de Descartes ; ils n'ont pas voulu de l'animal automate. En faisant naître l'homme à la vie, comme Buffon ou comme Condillac, ils ont compris que la vie n'est qu'un ensemble d'actions et de réactions entre l'être vivant et le milieu qui l'environne. En définitive, tous les sens se réduisent au toucher, et c'est par le contact immédiat ou médiat, que toutes les sensations se produisent. Aussi la sensation est-elle en rapport avec l'état de l'organe qui en est l'instrument. Elle peut manquer complètement ou se faire imparfaitement, si l'organe spécial manque ou laisse à désirer. Combien d'individus, condamnés à des infirmités naturelles, telles que la surdité, la cécité incurable, qui ne vivent que d'une vie imparfaite? D'autres sont privés du sens du goût et de l'odorat, et c'est autant d'enlevé à la vie de relation. A la rigueur, tous les sens spéciaux peuvent manquer, hormis celui du toucher, et dans ce cas, la vie de relation est réduite à sa plus simple expression, et la conscience de la vie est très obtuse. Mais toutes les sensations ne dépendent pas du monde extérieur et des organes qui servent d'intermédiaires entre ce monde extérieur et l'animal vivant.

La vie animale proprement dite est tout intérieure. La nutrition, la circulation, les sécrétions, la respiration, le mouvement intime de composition et de décomposition de la trame organique, la vie moléculaire, en un mot, se fai sans sensation spéciale. Cependant, cette vie n'est pas entièrement inconsciente. La faim, la soif, les besoins, les instincts, les impulsions, les penchants, forment un ensemble de sensations internes très réelles, mais bien plus difficiles à définir que les sensations qui donnent à l'animal l'impression du monde extérieur. Le sentiment intime,

ou, si l'on veut, la conscience de la vie, paraît être la plus haute expression de ces phénomènes organiques. S'il y a un sixième sens, c'est celui-là qu'on pourrait nommer le sens vital par excellence, puisqu'on lui doit la perception de la vitalité plus ou moins intense. C'est ce sens intime qui donne à l'individu la notion très nette, mais difficile à définir, de l'état bon ou mauvais des organes : c'est par lui que le malade apprécie sa situation, souvent bien mieux que le médecin. Ce sentiment personnel de la vitalité ne doit pas être négligé, selon la juste remarque de Zimmermann, en vue du diagnostic et du prognostic.

Zimmermann est le seul philosophe de l'école de Haller; hyponcondriaque plein de sagacité, il s'observait avec une attention pénétrante, et son livre *de la Solitude*, qui n'est au fond qu'un traité dogmatique sur l'hypocondrie, est tout à fait digne, ainsi que son admirable ouvrage sur *l'Expérience en médecine*, de la grande école de Stahl. Ce n'est pas l'imagination qui surmène l'hypocondriaque. L'hypocondrie n'est point du tout un mal imaginaire, contrairement à une opinion très répandue. L'hypocondriaque fait toujours une mauvaise fin. S'il se plaint sans cesse, s'il est morose et sombre, c'est qu'il écoute toujours la voix intérieure, le cri des organes compromis. Il arrive à une extrême finesse de perception, et sa conscience organique est constamment en éveil. Lisez Rousseau et Zimmermann, qui s'observaient différemment, et vous trouverez toujours la note triste, des regrets amers, des plaintes sans fin, une philosophie sombre.

C'est que le cerveau n'est pas un monarque absolu, indépendant; il répercute l'état des entrailles. Quoi qu'en disent les stoïciens, la douleur est un mal, le pire de tous; on ne vit pas heureux avec un mauvais estomac, des in-

testins obstrués, paresseux, rétrécis, et une vessie capricieuse. Le dérangement des fonctions du foie empoisonne l'existence; la gravelle et la pierre n'engendrent point la sérénité de l'esprit. Quand on a médité sur les vérités d'observation que l'étude clinique des hémorrhoïdes a fait découvrir à Stahl, on est tout disposé à trouver très juste le jeu de mots, que la veine-porte est la porte du malheur. Les métaphysiciens transcendants, qui jugent de haut toutes choses, ne se doutent pas de tous les maux dont la constipation a été la cause. En général les méchants, ceux qui font sciemment le mal et s'y complaisent, ne se trouvent point parmi les gens qui ont la digestion facile. La bonne humeur est la compagne inséparable des bonnes digestions. L'empereur Tibère, Louis XI, Philippe II, Richelieu, étaient d'une humeur noire et esclaves des médecins. Bordeu avait donc raison de faire de l'estomac la base de ce trépied de la vie, qui représente la digestion, la circulation et l'innervation. Ventre creux, tête creuse, est un aphorisme aussi vrai que les meilleurs d'Hippocrate.

Les viscères en général, et ceux du bas-ventre en particulier, se recommandent aux moralistes qui recherchent le pourquoi des actions humaines. Il est vraisemblable que Jean-Jacques Rousseau a dû une bonne partie de ses malheurs et le meilleur de son éloquence artrabilaire, et sa haine de la médecine, à un vice de conformation que les médecins ne pouvaient guérir. Sans la gravelle, qui le torturait, Montaigne, voué au scepticisme, se fût sans doute montré plus indulgent pour les médecins. Rabelais eut toujours un heureux caractère, parce qu'il était toujours bien buvant, bien mangeant, et il lui semblait, au rebours d'Héraclite, philosophe morose, que le rire est le propre de l'homme. Il connut pourtant le besoin et l'indigence.

Après quinze cents ans de divagations philosophiques

et médicales, on fut obligé d'en revenir à la thèse de Galien, à savoir que les mœurs et le caractère sont en rapport avec le tempérament. Ce qui prouve que Stahl n'était pas un métaphysicien de la vieille école, c'est qu'il vit les choses de la nature humaine sans préjugé, et fonda là-dessus toute la théorie des passions.

Cet animiste est de tous les modernes celui qui, depuis Van Helmont, a le mieux étudié les viscères et les entrailles. Le ventre domine souvent la tête et le cœur.

Constitution de la Science de l'homme

Rien de plus facile que de créer de toutes pièces une école professionnelle. Un local suffisant, un bon matériel, un personnel complet, et des élèves, c'est tout ce qu'il faut. Au bout du temps jugé nécessaire, des examens constatant la capacité requise et le savoir exigé, couronnent les études par un brevet ou un diplôme. Nos facultés de médecine, dont le nombre tend à s'accroître, ne représentent en somme que des fabriques de médecins. Elles ont un caractère essentiellement pratique; aussi peut-on les faire surgir de terre par décret; il suffit, pour ces fondations, que l'administration centrale ordonne, tantôt de son plein gré, tantôt en se mettant d'accord avec l'administration municipale. Avec cette préoccupation unique des besoins des populations, il est probable, que, dans quelques années, il y aura un certain nombre d'écoles régionales, qui ne différeront les unes des autres que par les degrés de latitude, comme les usines et les fabriques de produits industriels. Entre les fondations récentes et celles qui comptent plusieurs siècles de vie, il n'y aura plus de différence. Un moment viendra où le souvenir du passé sera gênant, où la tradition séculaire ne sera plus qu'un vain luxe. Redoutons l'uniformité et la platitude.

C'est ainsi que le haut enseignement professionnel abdique sa noblesse et devient démocratique. A défaut de liberté, on a toujours l'égalité. Quand tous les médecins se ressembleront, la médecine sera plus uniforme. L'unité tiendra lieu d'originalité; et, comme toujours, il y aura compensation. En médecine, l'Etat est orthodoxe; il n'admet point l'hérésie, et les dissidents sont tenus à distance de ces centres d'instruction, où sa providence vigilante et jalouse prépare des médecins pour la société. Ce système d'unification pourrait bien avoir pour effet de réduire au même niveau les esprits et les études; les symptômes de cette tendance à l'équilibre sont assez manifestes, si l'on considère la part que les médecins prennent aux affaires, et ce qu'ils y font. Une médecine d'État s'imposant aux malades est quelque chose de plus ridicule qu'une religion d'État s'imposant aux croyants. La liberté des cultes n'empêche point les fidèles de vivre en bonne harmonie, bien qu'appartenant à des communions différentes : la charité, qui est la fraternité religieuse, est de mise partout et sauve l'étroitesse ou l'intolérance des principes. L'Église, plus libérale que l'État, admet la liberté dans les choses douteuses. Comme l'art de guérir n'a point, ainsi que la foi comme, la certitude pour base, puisqu'il aspire vainement à l'exactitude, peut-être serait-il plus raisonnable de laisser chacun mourir comme il peut ou comme il l'entend, et non pas dans les règles, suivant le mot que le poète comique met dans la bouche des médecins orthodoxes.

Les anciennes universités, malgré leurs préjugés et quelques coutumes qui sentaient trop le privilège, se trouvaient bien plus à l'aise. Ayant l'indépendance et l'autonomie, elles avaient une personnalité, une physionomie, et ce cachet particulier que donne la tradition. La vie morale

de ces corporations enseignantes renferme d'utiles leçons et de mémorables exemples, et l'historien ne doit pas l'ignorer. Il y a là des questions de milieu qui, bien étudiées, donnent la clef des événements. L'empire universel de Boerhaave sur la médecine de son temps paraît moins extraordinaire à celui qui connaît le caractère cosmopolite de l'Université de Leyde, ouverte aux maîtres et aux élèves de toute provenance. Ce caractère, la situation de la Hollande, pays libre et hospitalier, avec les circonstances religieuses et politiques du XVII[e] siècle, expliquent très bien cette influence souveraine qui se fit sentir en Angleterre et en Écosse, en Autriche, en Allemagne et en d'autres Etats. C'est de l'Université de Leyde que les Facultés de Halle, de Vienne, de Gœttingue reçurent le mot d'ordre et l'impulsion. On peut dire que Boerhaave régna comme un souverain sur la plupart des médecins de race germanique.

L'insignifiance, pour ne pas dire la nullité de la Faculté de Paris, à la même époque, contraste avec l'importance croissante des nouveaux établissements scientifiques, tels que l'Académie des Sciences, le Jardin du Roi, l'Académie de chirurgie et la Société royale de médecine, qui marchaient dans la voie du progrès, tandis que les docteurs-régents de la Faculté restaient dans l'ornière, et invoquaient le secours de l'autorité pour le maintien de leurs vieux privilèges. La médecine officielle invoquait la loi.

L'Université de Montpellier, maîtresse chez elle, et ne redoutant aucune compétition, ne s'endormit point dans le paisible repos de la province. Elle échappa à la léthargie par les nombreux étrangers qui venaient chercher la santé auprès de ses médecins. L'Italie, l'Espagne, la Suisse, l'Angleterre lui envoyaient des malades. A son tour, elle envoyait des médecins aux princes, en France

et hors de France ; elle était représentée à Paris, soit à la Cour, soit dans les chaires du Collège de France et du Jardin du Roi, par des hommes du premier mérite, tels que Chirac, Astruc, Ferrein ; dans la pratique, hors de Montpellier, où affluaient les malades de tous les pays, elle comptait des illustrations populaires : à Paris, Bordeu et le docteur Pomme ; à Lausanne, Tissot, dont la célébrité, égale au moins à celle de Tronchin, était fondée sur de grands talents de praticien et sur de nombreux ouvrages de divulgation et de propagande, qui contribuèrent beaucoup à faire pénétrer dans la société contemporaine des idées justes sur la médecine et sur l'hygiène.

Depuis le grand anatomiste Raymond Vieussens, le système nerveux, la circulation du sang et les viscères, étudiés de plus près, donnèrent lieu à des recherches et à des expériences qui tendaient à rapprocher tous les jours davantage la pathologie de la physiologie. Depuis les travaux de Bordeu et l'adoption franche du stahlianisme, l'Ecole se fiait moins aux physiciens et aux chimistes ; et l'analyse plus savante des maladies éclairait d'une vive lumière l'étude des fonctions organiques. Les doctrines mécaniques perdirent du terrain, et, suivant l'impulsion de Stahl, sans négliger toutefois l'anatomie, l'investigation de la vie se proposa pour but principal la fonction, c'est-à-dire l'exercice de la vie même. C'est par là que l'Ecole de Montpellier, plus physiologique d'esprit et de tendances, se distingue de toutes les autres.

L'article célèbre de Fouquet, sur la sensibilité, inséré dans l'*Encyclopédie,* peut passer pour un manifeste ou une profession de foi. La sensibilité n'est pas comme le mouvement ; elle échappe au mécanicien, au physicien et au chimiste. La plus haute expression de la vie appartient à

l'élément organique le plus élevé, la fibre nerveuse, fibre unique, vivante, ayant en soi la force motrice et la force sensible. De cette fibre dérivent toutes les autres. Au fond ce sont les idées de Bordeu, qui attribuait la direction de la vie au système nerveux, et l'union de toutes les parties organiques au tissu muqueux. Comme son maître, Fouquet tendait vers l'unité ; il concevait l'économie vivante comme un ensemble d'organes, divisés par départements ou régions, ayant chacun leur sphère d'action sur le mouvement du sang ; de là son essai très ingénieux sur le pouls des organes et sur les effets que produisent certains médicaments sur ce pouls organique. On voit que ce grand praticien, qui fut le fondateur de la clinique à Montpellier, se dirigeait dans la pratique par les lumières de la physiologie.

Fouquet est plus près de Bordeu que de Barthez ; mais il est de la même famille. Sa fibre nerveuse n'est qu'une formule commode pour l'expression de l'unité organique, et non une pure abstraction. De tels hommes ne se payaient point de mots, comme le vulgaire des médecins.

Barthez a eu la gloire d'être le chef reconnu de cette École, pour avoir mis dans l'exposition de sa doctrine, indépendamment de cette empreinte originale des esprits supérieurs, une sévérité de principes et une rigueur de méthode, qui font de son principal ouvrage, intitulé *Nouveaux éléments de la science de l'homme*, un livre à part, un monument solide comme le granit. Si nos philosophes prenaient la peine de lire les écrits des grands médecins, ils constateraient que le livre de Barthez, œuvre d'une tête pensante, ne renferme point de paradoxes ni de contradictions. Profond comme Stahl, mais plus accessible, Barthez excelle, comme Aristote, à rendre les abstractions concrètes. Il a la force, la logique, la clarté,

la netteté d'exposition d'un géomètre. Dans cet enchaînement de propositions l'éloquence serait du luxe. Il est de ces écrivains d'élite dont la pensée n'a pas besoin d'ornements. Aux esprits réfléchis, elle plaît par sa nudité même, comme la vérité. Ce genre d'écrire n'est point classé dans les manuels de littérature.

L'homme n'avait rien d'aimable. Son portrait n'inspire point de sympathie ; c'est celui d'un égoïste, d'un ambitieux, d'un orgueilleux ; mais le front et les yeux rayonnent. Il était tout intelligence, et ne vécut que par le cerveau. Sans son humeur irritable, il eût pu avoir la sérénité presque céleste d'un Leibnitz et d'un Newton. Une curiosité sans bornes, que l'âge et les infirmités ne purent affaiblir, fut toujours sa passion dominante. Une érudition prodigieuse, sans cesse accrue par la lecture et la connaissance des langues, nourrissait cette haute raison, exercée aux abstractions des sciences mathématiques et aux spéculations métaphysiques. Barthez appartenait à l'Académie des Sciences et à celle des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fut en France le dernier représentant de ce savoir encyclopédique, qui ne s'est plus retrouvé chez aucun médecin. Son *Traité du Beau* n'est pas moins estimé que sa *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*, qui passe pour un chef-d'œuvre. Il possédait de plus toutes les parties de la médecine. Professeur incomparable, il enseigna avec un égal succès la botanique, l'anatomie, la physiologie, la thérapeutique et la matière médicale. Il savait assez de droit pour figurer avec honneur à la Cour des aides de Montpellier, où il eut une charge de conseiller. Ses écrits médicaux, nourris de faits et d'observations, prouvent qu'il savait tirer bon parti de l'expérience des siècles. Les notes de la seconde édition de ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* forment

une bonne moitié de l'ouvrage, et sont le commentaire perpétuel d'un texte qui datait de trente ans (1778-1806). Il préluda à l'exposition de sa doctrine par un discours latin sur le *Principe vital de l'homme* (1772); c'est en latin également qu'il publia ses *Nouvelles vues sur les fonctions de la nature humaine* (1774). Ces deux publications renferment l'essentiel de son système, dont les *Nouveaux éléments de la science de l'homme* présentent le développement complet.

L'ouvrage s'ouvre par un discours préliminaire sur la philosophie naturelle, comparable au *Discours de la méthode* par Descartes, et à celui que d'Alembert a mis à la tête de l'*Encyclopédie*. Ce morceau magistral, et digne de figurer parmi les œuvres classiques, annonce un esprit né pour philosopher sur les causes des phénomènes, en tant que l'expérience peut les faire connaître. Cette méthode philosophique est celle que l'auteur a suivie. Il est d'un scepticisme absolu sur les causes. Il rapporte à un seul principe de la vie les forces vitales qui produisent les diverses fonctions, et reprend Van Helmont d'avoir, outre la vie commune de tout l'organisme, admis comme distinctes les vies particulières de chaque organe. Il se défend avec soin d'aucune parenté avec Van Helmont, Stahl et Bordeu, qui sont ses véritables prédécesseurs, mais dont il s'éloigne par son scepticisme sur l'essence ou les causes de la vie. Pour lui, le principe vital n'est que l'expression des lois de la vie, telles qu'on peut les induire de l'observation des faits chez l'homme sain et malade, sans recourir aux applications des sciences mécaniques, physiques, chimiques que les médecins appellent auxiliaires ou collatérales. Barthez compte parmi les plus ardents défenseurs de l'autonomie de la médecine.

La mécanique des mouvements des corps vivants, d'après l'anatomie comparée, sert à faire mieux comprendre les fonctions des organes. Toutes les maladies ne sont pas d'origine organique. Des causes externes ou internes peuvent déterminer des affections qui ne laissent point de traces matérielles, et qu'on peut guérir en faisant naître des affections de même nature. C'est à ce sujet que l'auteur expose quelques unes de ses vues sur le traitement des maladies, d'après les méthodes naturelles, analytiques et empiriques. Cette division lui appartient ; il la présente en plus grand détail dans ses traités classiques *Des fluxions* et *Des maladies goutteuses*, où il en a fait l'application.

Tel est en substance le discours préliminaire.

Quant à l'ouvrage lui-même, la trame en est tellement serrée, qu'il faut se contenter d'en résumer simplement les propositions fondamentales.

La matière est active, et le mouvement est partout. Les forces les plus simples en apparence, sont complexes, par exemple l'impulsion, l'attraction, l'affinité. Le forces qui produisent la cristallisation agissent sans aucun organisme. Les forces vitales des animaux et des végétaux sont des principes de mouvement d'un ordre supérieur ; la différence qu'on remarque entre les unes et les autres tient au degré de complication de leurs lois et des organes sur lesquels elles agissent. Les végétaux sont doués de forces motrices et sensitives. Les mouvements produits dans les végétaux par une cause irritante, dépendent d'une sorte de sensibilité. Il est chimérique de séparer par des limites précises le genre animal du genre végétal. Les natures végétales et animales sont intimement liées chez les zoophytes. Les mouvements vitaux des organes sont supérieurs à ceux que produit l'action de toute cause mé-

canique; et en termes encore plus énergiques, les seules forces de la nature universelle sont au-dessus des forces génératrice et vitale des animaux.

Mêlant la critique et l'histoire à cet exposé de principes, l'auteur passe en revue les opinions des principaux médecins et philosophes sur l'homme vivant. L'analyse des idées d'Aristote est particulièrement remarquable. Le rapprochement qu'il fait entre l'aristotélisme et le cartésianisme est peut-être trop ingénieux; mais il en avait besoin contre l'animisme, qu'il est plus facile de réfuter chez Descartes que chez Aristote. C'est par le cartésianisme qu'il arrive au stahlianisme, très habilement sans doute, mais avec une arrière-pensée de scepticisme qui l'a peut-être égaré. En effet, malgré son piétisme, Stahl est beaucoup plus près d'Aristote que de Descartes. Du reste, les arguments de Barthez contre l'animisme pur sont d'une grande force. C'est dans cette partie surtout qu'il semble se soucier médiocrement de paraître orthodoxe.

L'âme n'a point conscience des mouvements vitaux, et elle ne peut les suspendre. Les déterminations de l'âme ne sont pas constantes, au rebours de celles du principe vital. Comment accorder la simplicité de l'âme avec la multiplicité infinie des mouvements et des sentiments instantanés de chaque partie de l'organisme? Les deux éléments sont distincts. Peut-être ne sont-ils que des modifications d'une même substance. On ne peut concevoir la matière dans son essence. Le mot de substance est obscur. Il est inutile de rechercher si le principe de vie est une substance. Il se peut qu'il n'ait point d'existence séparée de celle du corps qu'il vivifie. S'il est distinct du corps, il y a une sorte d'harmonie préétablie entre les affections de ce principe et l'organisme. Les appétits de l'animal

peuvent-ils résulter de la seule organisation ? Les appétits non raisonnés et la raison coexistent avec des tendances opposées. Il y a là en germe une théorie des passions et des limites de la volonté qui est de nature à faire réfléchir les moralistes.

Tout en établissant sur des faits l'unité du principe vital, l'auteur se défend d'être vitaliste, parce que pour lui le principe vital n'est qu'une formule commode pour classer les faits et combiner des analogies. Cependant c'est de la vitalité, autrement dit, des fonctions et des forces de l'organisme, qu'il se préoccupe avant tout et sans cesse. Les forces motrices qui animent les solides vivants ne se manifestent dans les parties dures que par le travail de la nutrition et de la génération. Barthez connaissait les belles expériences de ses contemporains sur la nutrition et la régénération des os. Il n'ignorait rien de cette belle doctrine physiologique et chirurgicale qui commence avec Duhamel, à l'Académie des Sciences, et finit avec Vigarous, à l'Académie royale de chirurgie.

En physiologie, tout est mouvement et sensibilité. Ces deux mots indiquent les divisions principales de toute théorie physiologique.

Les mouvements sont lents ou rapides. Le mouvement musculaire n'est pas exclusivement borné aux fibres musculaires. Haller n'a pas bien expliqué les oscillations alternatives des fibres musculaires qui se contractent. Même sévérité pour Borelli. Les forces des muscles sont en proportion des résistances qu'ils ont à vaincre et des efforts qu'ils exercent dans leurs mouvements accoutumés. Dans cette partie de son livre, l'auteur résume brièvement les principes de sa nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux, dont la doctrine est particuliè-

rement originale, notamment en ce qui concerne la force de situation fixe ou d'effort et de durée de position fixe des molécules et des fibres. Il y explique très bien certains tours de force, les ruptures et fractures par des causes légères, et le mécanisme du tétanos.

C'est avec une grande supériorité et une compétence rare, qu'à propos des forces toniques, qui opèrent des mouvements insensibles dans toutes les parties molles, l'auteur réfute les théories de Haller et de Blumenbach. Et cette réfutation magistrale prouve que la vraie physiologie s'apprend par la pratique de la médecine plus sûrement que par l'expérimentation. Les raisonnements les plus abstraits ont pour aboutissant ou pour point de départ des faits pathologiques; c'est par l'observation clinique de tous les temps que Barthez s'élève à la vraie théorie médicale, avec plus de rigueur que Bordeu, avec une puissance d'induction digne de Sthal. On n'a rien écrit de plus fort sur la mécanique et la vitalité des muscles. La loi d'antagonisme des forces est une vue de génie, d'autant plus qu'elle s'applique au système nerveux aussi bien qu'au système musculaire, l'homme étant double.

Après la motilité, la sensibilité. La sensibilité est aussi une force active. Les ébranlements communiqués de l'extérieur aux organes ne sauraient produire la sensibilité. Les muscles dont on a séparé les nerfs ont une sensibilité locale, mais sans conscience. La vitalité du cœur extirpé d'un animal vivant en est la preuve la plus évidente. La sensibilité des organes a des rapports très inégaux avec la mobilité de leurs fibres, ce qui se démontre par l'inégalité des lésions respectives de ces deux forces dans un même organe. La sensibilité n'est pas exclusivement attachée aux nerfs, ni proportionnée à leur nombre.

L'exercice extraordinaire des forces motrices dans les tissus développe ou augmente la sensibilité locale. Chaque organe a un mode de sensibilité qui ne peut être excité que par des irritants spécifiques, des miasmes, des virus. La sensibilité varie selon les organes. La sensibilité générale exige l'intégrité des nerfs de chaque organe et de tout le système nerveux.

Il faut distinguer la sensibilité avec conscience de la sensibilité locale et propre aux parties. Les nerfs n'étant point susceptibles d'irritabilité, l'irritation ne peut se transmettre aux fibres par les nerfs. Haller rapporte les mouvements déterminés par l'irritation dans les muscles à une irritabilité indépendante de tout sentiment ; il attribuait la sensibilité de l'animal à l'âme, comme si une âme indivisible pouvait être supposée dans tous les animaux. L'irritabilité d'un muscle est plus forte après la mort, étant isolée de la sensibilité générale, dont les liens sont rompus. L'irritabilité est détruite par les poisons, qui éteignent toute sensibilité. La sensibilité, modifiée ou affaiblie, peut perdre toute influence sur les forces motrices. La stabilité d'énergie est une sorte d'équilibre entre les forces sensitives et motrices : elle est propre à l'état de santé, et rétablie par les toniques.

Le mouvement vital existe dans les fluides de l'économie animale ; il conserve le même degré de chaleur dans les variations extrêmes de la température. L'harmonie est constante entre les mouvements des solides et des fluides ; les variations de quantité et de qualité qu'éprouvent les humeurs, sous l'influence des passions, manifestent leur vitalité. L'existence d'un fluide calorique est aussi problématique que celle d'un fluide nerveux. La chaleur est en raison de l'énergie du mouvement des molécules de tous

les solides vivants et de l'agitation de celles des fluides. A ce sujet, des rapprochements très ingénieux sont présentés entre la production de chaleur et le dégagement de l'électricité chez les animaux. La chaleur vitale est uniforme dans les températures extrêmes de chaleur et de froid. Il n'y a nul rapport entre la chaleur et la vitesse de la circulation du sang. La chaleur générale ou partielle est quelquefois considérable chez les mourants. Contre un froid excessif, le meilleur remède est un exercice violent ; le repos entraîne la mort. Pour résister à la communication de la chaleur extérieure, les fibres se contractent avec une grande violence : de là l'inflexible raideur musculaire des animaux qu'on fait périr dans un air extrêmement chaud. La contraction fixe le ton des parties, et empêche la dilatation que la chaleur tend à produire. A l'état sain, la chaleur est uniforme dans les individus de l'espèce humaine, et égale aux diverses parties. Elle se conserve moins bien dans les parties externes, où l'activité de la vie est moindre. Les animaux engourdis par le froid extérieur périssent par le retour trop brusque de la chaleur. Tout grand changement est dangereux dans les corps vivants, parce que l'habitude est une loi de la vie.

Le volume des poumons est relatif au degré de chaleur qu'ils doivent produire dans le corps. Barthez ne partageait point les idées de Lavoisier sur la respiration ; et il annonçait un traité particulier sur cette fonction, qu'il considérait comme propre à tempérer les agitations intestines qui produisent la chaleur vitale.

L'unité du corps vivant dépend des liaisons générales des forces sensitives et motrices ; mais, outre ces rapports généraux, ces forces ont entre elles des communications particulières dans divers organes. Les causes de ces sym-

pathies ne sont point mécaniques. La conservation de la vie est attachée aux sympathies des organes, ainsi qu'à l'organisme de leurs fonctions. Les affections sympathiques de deux organes ne dépendent ni d'une action mécanique réciproque, ni de la synergie des forces de ces organes. La synergie est un concours d'actions simultanées ou successives des forces des divers organes, en vue d'une fonction physiologique ou pathologique. L'action des forces qui animent les corps vivants est soumise à des lois primordiales de sympathie et de synergie. Ces lois dominent toute la physiologie. Des sympathies existent entre des organes qui n'ont point entre eux des rapports sensibles anatomiques. L'estomac est de tous les organes celui qui a les sympathies les plus étendues. Il faut le bien considérer pour se rendre compte de l'action des médicaments. Ces sympathies de l'estomac ont lieu avec d'autres organes que le cerveau et les nerfs ; elles ne dépendent donc pas uniquement des communications nerveuses.

Ces considérations sont capitales dans la pratique.

La sympathie est manifeste dans les organes qui ont même structure, mêmes fonctions, et dont la position est symétrique. Rien n'est plus commun que les affections correspondantes de deux membres symétriques. Les métastases, ou déplacements du siège des maladies, mettent en évidence la sympathie des organes de structure et de fonctions semblables, notamment dans le tissu cellulaire. Ici Barthez a été devancé et éclairé par le génie de Bordeu. Le saisissement que le froid subit imprime à une partie de la peau, se communique sympathiquement à toute l'enveloppe du corps, et peut même arrêter les hémorrhagies. Une des conditions qui déterminent les sympathies semble être l'harmonie des modifications physiques des deux organes. Ces phénomènes de sympa-

thie se manifestent surtout dans les maladies. Les organes qui sont unis par un tissu intermédiaire, ou par des vaisseaux et des nerfs communs, sont en sympathie. La connexion qui existe entre l'estomac, le diaphragme et le cœur, fait que l'épigastre est un des centres de forces sensitives. Les membranes continues sympathisent. Un muscle affecté dans une de ses parties, finit par l'être entièrement. Les sympathies des organes similaires, tels que les vaisseaux et les nerfs, sont bien connues ; par exemple celles des vaisseaux sanguins et lymphatiques. Il y a des successions soudaines d'inflammation dans des organes éloignés l'un de l'autre ; on peut les comparer aux métastases qui se font par un déplacement d'humeurs. La correspondance sympathique des vaisseaux du foie et du poumon est évidente dans certains cas d'hémoptysie hépathique. Ce théoricien, ou le voit, est un grand observateur.

Les connexions des nerfs ne sont que des conditions sensibles, et non des causes nécessaires des sympathies nerveuses. La symétrie latérale rend les sympathies plus faciles et plus fortes. La considération de la division du corps en deux parties, droite et gauche, est capitale dans le traitement des maladies, et en particulier des affections nerveuses. La sympathie de chaque nerf ou de chaque vaisseau avec son système, soupçonnée par Hippocrate, est prouvée par la ligature des nerfs ou des artères. L'origine des nerfs est le centre des sympathies de chaque nerf avec son système. La moelle allongée paraît être l'origine commune des nerfs ; les blessures en sont promptement mortelles. Les forces motrices sont inhérentes aux muscles, mais les fonctions des muscles ont besoin de l'intégrité des nerfs et des vaisseaux avec leurs systèmes respectifs. Tout se tient dans l'économie vivante.

La ligature des artères d'un muscle y fait cesser les mouvements de contraction, de même que la ligature de ses nerfs. L'effet de la ligature des veines est moins prompt et moins constant. La sensibilité ne remonte pas du nerf au cerveau, pas plus que le mouvement n'en descend. Donc le mouvement musculaire ne dépend ni de l'oscillation des fibres nerveuses, ni de l'action d'un prétendu fluide nerveux. Le sentiment et le mouvement peuvent être simultanément affaiblis, ou indépendamment l'un de l'autre, dans divers cas de paralysie musculaire.

L'observation clinique enseigne que la moelle allongée et la moelle épinière sont partagées en deux moitiés distinctes. Le cerveau a un mouvement tonique qui peut aller jusqu'à produire des contractions spasmodiques. Les deux moitiés du cerveau sont dans un état d'antagonisme. Si l'une des deux est blessée ou affaiblie, les forces toniques de l'autre, n'étant plus en équilibre, pourront produire la paralysie du même côté. Les lésions des nerfs, même très graves, qui s'établissent peu à peu, ne suspendent point les fonctions organiques. Ces fonctions se rétablissent, après la section des nerfs, par les rameaux nerveux qui reproduisent la sympathie des nerfs avec leur système ; de même qu'après la ligature d'une artère, la sympathie se rétablit par les artères collatérales.

Les forces des divers organes sont en sympathie avec celles de tout le corps. Cette sympathie est manifeste dans le cas où les affections d'un organe deviennent générales. Les sympathies des forces sensitives et motrices souffrent un grand affaiblissement pendant le sommeil. Cet affaiblissement des sympathies pendant le sommeil explique la vivacité des impressions sur les organes des sens. Le sommeil a inspiré à l'auteur des pages profondes. Parmi

les réflexions originales qu'il fait à ce sujet, il faut remarquer celle-ci : Pour que le sommeil suive la loi naturelle de sa durée et de ses retours, il faut une grande provision de forces radicales. Les causes diverses du sommeil ont été étudiées avec une rare finesse d'analyse.

Dans le système des forces de l'organisme, Barthez distingue les forces actives et les forces radicales. C'est au moyen des forces en puissance que le principe vital maintient l'emploi naturel des forces qui agissent continuellement dans tous les organes. Cette division capitale et vraiment philosophique est antérieure à celle de Hunter, qui distingue l'action d'avec la force. Les forces radicales sont la source des forces agissantes. Elles s'accroissent sous l'influence des fortifiants, et indirectement par l'exercice régulier des fonctions. Elles sont d'une grande ressource dans les maladies, et pendant la convalescence, qui est une autre espèce de maladie. Tout ce que l'auteur a écrit sur ce beau sujet porte l'empreinte du génie.

L'altération des forces sensitives affaiblit les forces vitales, en agissant sur les forces motrices. Telle est l'origine des maladies nerveuses. On sait qu'elles furent pour ainsi dire endémiques au siècle dernier. Aussi l'auteur se complaît-il à les analyser, en faisant remarquer que, dans les affections de cette nature, dites vapeurs, l'altération du système des forces n'a pour cause principale aucune lésion permanente d'un organe quelconque. L'oppression des forces est distincte de leur résolution. Il y a résolution des forces quand les causes productives d'une maladie maligne affectent profondément les fonctions de plusieurs organes ; il y a oppression, si l'affection principale d'un seul organe produit des lésions particulières des autres organes. Cette analyse est d'un médecin philosophe.

L'unité d'affection nécessaire pour l'exercice des fonctions d'un organe est rompue par une altération sympathique des forces dans chaque organe principal. Une indigestion survenue pendant que l'économie est livrée à un grand travail, est mortelle par la distraction pernicieuse des forces. L'affaiblissement des forces radicales trouble profondément les sympathies et les synergies ordinaires des organes, comme on le constate dans les maladies malignes. Ces maladies se développent sous l'influence d'un miasme épidémique sur un organe particulier, dans l'état de résolution du système. L'auteur se livre à ce sujet à des considérations pratiques d'une haute valeur.

Les poisons causent des affections pernicieuses ou mortelles sans produire une altération ou destruction physique des organes. L'action délétère des poisons, dans ce cas, est due à une imperfection relative du système des forces. La vertu spécifique de chaque poison est en rapport avec la nature de chaque animal et les divers modes de la sensibilité. Le corps peut être moins accessible à l'action des causes délétères par l'affaiblissement de la sensibilité. L'habitude peut détruire l'aptitude qu'a la sensibilité à être affectée pernicieusement par l'action des poisons. Les réflexions que la matière suggère à l'auteur sont de nature à éclairer d'une vive lumière les questions ardues de l'action des remèdes et des poisons. Il fait voir, avec une admirable puissance de logique, que l'action du poison sur le système des forces peut être si rapide, qu'il n'y ait pas lieu à ces mouvements synergiques dont le concours est nécessaire pour déterminer l'inflammation ou toute autre affection organique.

L'état de la sensibilité et la disposition des forces de tout le système, ou de l'organe auquel le poison est appliqué, détermine la diversité des affections générales ou lo-

cales; il en est de même des préparations et des doses du poison. L'opium est pris comme exemple des effets divers de l'action des narcotiques dans des circonstances déterminées. L'effet narcotique de l'opium peut être nul, si le système des forces est disposé à un excès de mobilité. De même, quand la peau est dans un état de sensibilité vive, l'opium, qui est sudorifique, peut arrêter la sueur. En développant ces considérations physiologiques, qui ont pour base l'examen des faits, l'auteur complète heureusement les méthodes thérapeutiques de Morton et de Torti, en montrant l'utilité de l'opium dans les accès de fièvre intermittente pernicieuse avec prédominance d'un état spasmodique. Physiologie et clinique vont de pair.

Les virus et venins introduits dans l'économie, peuvent modifier profondément le système. Les effets singuliers de la morsure des animaux enragés prouvent que l'inoculation de la rage détermine une manière d'être particulière dans le système entier des forces, par exemple la fureur de mordre, des cris analogues à l'aboiement du chien, des passions et des aptitudes semblables à celles qu'on observe chez l'animal enragé.

Les antidotes peuvent détruire les altérations physiques causées par les poisons. Certains remèdes vénéneux et des médicaments fort actifs peuvent agir de manière à modifier les dégénérations des solides et des fluides de l'organisme vivant, par la modification qu'ils opèrent sur le système des forces. Dans l'action des médicaments, la dose et la préparation sont à considérer, et surtout la disposition du corps : le camphre peut produire un effet rafraîchissant et antiphlogistique, ou un effet excitant. Selon que les organes sont disposés à recevoir telle ou telle impression, le même remède peut agir différemment.

Le médecin doit chercher à connaître le tempérament propre de chaque individu. L'essentiel est d'apprécier l'énergie constitutionnelle des forces radicales, et les proportions des forces agissantes dans les divers organes Chez les personnes faibles, l'excès vicieux de sensibilité et d'irritabilité ne doit pas être confondu avec l'augmentation réelle des forces. Dans le cas de faiblesse des forces radicales, les sympathies particulières des divers organes sont plus développées que les sympathies générales de chaque organe avec tout le corps. Tel ou tel organe est relativement faible dans chaque individu, et plus souvent affecté par les maladies.

L'étude des modifications qu'imprime aux forces vitales l'habitude de l'usage des choses non naturelles, est d'une extrême utilité pour connaître le tempérament. L'habitude, toute-puissante, rend nécessaire l'usage même des aliments difficiles à digérer. L'habitude domine tout le système des forces. La mécanique n'explique point comment l'usage habituel des plus grandes forces affaiblit la faculté d'en employer de moindres. On peut aussi connaître le tempérament par la détermination des degrés des forces radicales, et des modes des forces agissantes, en observant les mœurs de l'individu et l'état physique de ses organes. L'action diverse des causes morales et physiques sur l'esprit et sur le corps peut dénaturer la correspondance des affections constantes de l'âme et du principe vital. L'état habituel d'une sensibilité excessive ne paraît pas compatible avec une longue vie ; mais par l'habitude qu'elle donne de fréquentes altérations de la santé, elle peut atténuer les impressions de grands et soudains changements. Ainsi s'expliquent bien des cas de longévité.

Ce qui suit est consacré à l'étude des causes extérieures.

Les tempéraments propres aux habitants de chaque pays sont en rapport avec le climat et avec les circonstances politiques. L'influence des climats sur les variétés de forme, de taille, de couleur, chez les animaux et chez l'homme, est évidente. Tout ce qu'on savait alors d'anthropologie se trouve condensé dans quelques pages. Barthez n'est pas de l'avis de Blumenbach et de Camper sur l'influence exclusive du climat considéré comme modificateur des espèces animales. Il lui semble qu'il faut absolument admettre des races primitives qui répondent aux divers climats par certains caractères particuliers. Les explications qu'on a données de la couleur des nègres sont insuffisantes. Les caractères extérieurs ont leur importance; mais il importe beaucoup de déterminer le rapport des formes intérieures de la constitution avec le climat. Dans les climats chauds, l'exercice plus faible des forces motrices se combine avec l'activité des forces sensitives, d'après l'observation.

Le climat agit d'une manière analogue sur les forces radicales et agissantes et sur les mœurs. La langueur des fonctions chez les peuples des climats chauds va avec la disposition aux affections convulsives; de même la timidité habituelle de l'âme va avec la tendance à des actions atroces. Il y a parallélisme entre ces affections convulsives des forces physiques et morales. Les résolutions extrêmes et énergiques des sauvages de tous les climats ne paraissent pas tenir à un vrai courage. L'auteur distingue le courage en actif et passif. L'influence des causes politiques doit être étudiée dans les effets qu'elle produit sur les mœurs des habitants de climats analogues. La manière de vivre d'un peuple conforme à la nature du sol est la plus puissante des causes politiques. Les races d'hommes restent les mêmes sous tous les cli-

mats, quand elles restent pures de tout mélange. Le caractère particulier d'un peuple dépend de l'influence constante des causes naturelles et politiques, pendant plusieurs générations. L'intelligence des peuples peut être bornée par la dégradation que détermine dans les forces de la constitution l'influence constante des causes politiques et naturelles. Il est vrai que l'éducation, peut jusqu'à certain point reculer ses bornes. La perfectibilité de l'esprit humain a des limites; elle est subordonnée à l'influence des causes morales et politiques.

L'étude de l'influence des âges sur le système des forces donne occasion à l'auteur d'exposer ses vues sur le calcul des probabilités appliquées à la vie humaine. Ici le mathématicien reprend ses droits, mais le physiologiste corrige le théoricien. Barthez est inventeur dans cette partie. On sait qu'il a précédé Laplace. La mortalité varie suivant les âges. Elle croît dès les premiers temps de l'enfance jusqu'à la puberté; elle croît médiocrement durant la jeunesse; elle diminue durant la troisième période, qui finit toujours vers la cinquantième année. C'est l'âge consistant, après lequel la mortalité va en croissant. La probabilité de la vie diminue inégalement dans les dernières années. L'examen que fait l'auteur des diverses tables de mortalité est digne d'un mathématicien philosophe et de nature à rendre prudents les faiseurs de statistique.

L'intensité constitutionnelle des forces radicales de la vie change naturellement selon les divers âges. Les forces agissantes des divers organes subissent aussi l'influence des âges, aussi bien dans leur exercice que dans leur mode d'action. Les forces vitales ont un maximum de célérité dans l'enfance; elles sont plus régulières dans la jeunesse, plus lentes dans l'âge mur. Le sexe féminin a plus d'un

rapport avec le jeune âge. Les femmes ont une plus grande mobilité des organes et une plus grande vivacité dans l'exercice des forces. Leur manière de vivre, la plus grande habitude où elles sont de vivre dans un état d'infirmité, d'autres particularités de leur sexe, peuvent servir à expliquer la durée plus longue de leur vie. Les variétés de la mortalité respective des divers âges, inexplicables par la mécanique des corps, dépendent des lois primordiales de la constitution, auxquelles sont soumises les causes secondaires, telles que le dessèchement des solides et l'affaiblissement de l'exercice des forces.

Les causes prochaines de la mort sont de grandes lésions physiques des organes; des altérations radicales des forces de la vie, soit générales, soit partielles; un brusque passage d'une excitation extrême à une extrême détente dans les principaux organes. Les lésions physiques des organes sont plus fréquentes aux approches des solstices et des équinoxes, où les variations de l'air sont très grandes. La mort est la cessation irrévocable de la sensibilité et des mouvements vitaux. Dans le cas de mort apparente, il est probable que des mouvements toniques très faibles empêchent la putréfaction, et permettent le retour à la vie.

La putréfaction est le seul signe certain de la mort. S'il n'y a point d'altération profonde des organes, le renouvellement d'une fonction peut rétablir toutes les autres. Dans la mort lente, les forces du principe vital et les affections de l'âme s'altèrent par des successions graduées, qui peuvent se prolonger d'une manière singulière. Les symptômes de l'agonie varient selon qu'un état convulsif ou atonique domine dans les derniers moments. La concentration des forces en divers organes venant à cesser, peut rendre à l'âme toutes ses facultés; en se concentrant sur le cerveau,

ces forces peuvent donner une énergie extraordinaire à l'intelligence. On a vu des mourants retarder le moment fatal par l'action de fortes passions ou d'un désir très vif. Il paraît avéré que la fin de la vie est immédiatement précédée d'un état de bien-être; que l'extinction de la sensibilité soit soudaine ou lente, la sensation de mourir ne semble pas devoir être douloureuse. L'idée de la mort, quand même elle persisterait jusqu'à la fin, va toujours en s'affaiblissant. Après la mort, les éléments du corps se dissolvent et obéissent à d'autres principes de mouvement et de vie. Le principe de vie peut s'éteindre ou passer dans d'autres corps, si toutefois il est distinct du corps et de l'âme; s'il n'est qu'une faculté de l'organisme vivant, il rentre dans le système des forces de la nature. Et comme Barthez aimait par-dessus tout son repos, il ajoute prudemment : « L'âme immortelle retourne à Dieu, qui l'a donnée. »

Tel est dans ses grandes lignes ce livre mémorable, dont chaque ligne fait penser. Encore une fois, il faut remonter à Stahl et à Aristote pour trouver un objet de comparaison.

Après ce grand essai de coordination, la science de la vie se partage en plusieurs branches, elle se divise et se disperse. Les connaissances s'étendent avec l'acquisition des faits; mais il ne se trouve plus personne pour construire un système de toutes pièces, ayant pour fondement l'observation des faits, empruntant à la nature humaine les principes et la méthode d'une philosophie dont le fond est un scepticisme absolu par rapport aux entités de la métaphysique. A ce point de vue de la réserve dogmatique, en un tel sujet, de la part d'un tel homme, on peut dire que Barthez a représenté dans toute sa pureté la philosophie naturelle, et que la science de la vie n'a pas eu depuis un

pareil interprète. C'est un maître de la pensée, un serviteur de la vérité, un ami de la raison. Il ne se doutait pas, ce génie sévère et affranchi de tout préjugé, que sa doctrine serait un jour travestie, dénaturée, adultérée, et qu'il serait proclamé le chef d'une école intolérante et rétrograde. L'histoire jugera durement le disciple ambitieux et infidèle qui a transformé la philosophie de son maître en une métaphysique abstruse et théologique. C'est de ce maquignonage, qui a duré plus d'un demi-siècle, que date l'irrémédiable décadence de la Faculté de Montpellier. L'ingénieux professeur Lordat en était venu à vouloir supprimer l'étude de l'anatomie! Aussi enseignait-il comme un théologien. Il avait le port et l'esprit d'un prélat.

Progrès de la médecine par les médecins philosophes

L'ignorance de l'histoire, qui est à peu près générale parmi les médecins contemporains, a le double avantage de supprimer du même coup la tradition et la reconnaissance. C'est elle qui permet aux novateurs de passer facilement pour des grands hommes. En effet, l'ignorance du passé favorise le renom des plus vulgaires esprits, en écartant toute comparaison. L'infatuation la plus ridicule, comme on devait s'y attendre, remplace la modestie, compagne du vrai savoir. La confiance aveugle des chefs n'a d'égale que la crédulité du troupeau qu'ils conduisent. La physique, la mécanique et la chimie, tenues à distance par les praticiens d'autrefois, rentrent dans la médecine par la physiologie, entièrement réduite à des expériences; et la clinique elle-même est envahie par les pratiques du laboratoire; si bien que l'expérimentation, pompeusement revêtue du titre de méthode expérimentale, et se donnant des allures phi-

losophiques, traite de très haut l'observation et l'expérience sans lesquelles il n'y a point de médecine. Les expérimentateurs triomphants appellent dédaigneusement *cliniciens* les rares médecins qui sont restés fidèles, malgré tout, à la tradition de l'art; tout comme les hommes d'État traitent de *politiciens* les politiques vulgaires, qui font tout simplement leur métier sans prétention ni hautes visées.

Il semble que la théorie cellulaire ait tout renouvelé; du moins la majorité croit ou fait semblant de croire que tout ce qui a précédé l'ère nouvelle n'est qu'un ramassis de rêveries, un bagage parfaitement inutile. On court plus vite vers l'avenir, quand on ne s'embarrasse point du passé; il est vrai qu'on risque, faute d'expérience, de s'égarer en cherchant sa route, de trébucher en courant, et même de se rompre le cou. Interroger les générations éteintes! travail perdu; nous avons mieux à faire que cela, et l'Évangile a dit: « Laissez les morts enterrer leurs morts. » Que répondre à ces raisons? Qu'il y a eu des novateurs dans tous les temps, et que les plus sages ont eu toujours souci du passé. Van Helmont n'imita point la folie de Paracelse, qui prétendit faire table rase et recommencer tout absolument. Boerhaave, Frédéric Hoffmann, Haller, Stahl, Bordeu, Barthez, pour ne citer que les plus illustres des maîtres de la médecine, tout grands qu'ils étaient, savaient à fond tout ce qu'on avait fait avant eux: ils n'ont pas cru que le progrès consistât à nier la tradition. Tous les médecins de talent qui ont écrit sur la certitude et la perpétuité de la médecine, ont commencé par accorder grand crédit à l'expérience des siècles. La science se fait lentement, comme toute œuvre du temps; elle ne marche point avec la vitesse de la vapeur et de l'électricité, et, comme tout ce qui vit, elle se transforme incessamment.

La médecine a eu ses réformes et ses révolutions; mais

elle a poursuivi son évolution à travers les siècles, voyant éclore bien des nouveautés dont les germes étaient fort anciens. Civiale, qui a laissé un grand nom dans la chirurgie de notre siècle, avouait que la première idée de son opération merveilleuse appartenait au fameux Ammonius d'Alexandrie, et ses derniers travaux eurent pour objet de perfectionner le procédé du chirurgien alexandrin, qui brisait la pierre dans la vessie, quand elle ne pouvait passer à travers l'ouverture pratiquée par la taille. Les bonnes observations d'Hippocrate et d'Arétée n'ont rien perdu en vieillissant. Les préceptes d'hygiène de Celse, renfermés en quelques pages, sont toujours applicables; et les méthodes curatives d'un effet certain ne sont pas moins bonnes aujourd'hui qu'elles l'étaient dans l'antiquité.

Autrefois, il n'y a pas cent ans, il était d'usage de répéter l'aphorisme : « Toute la médecine consiste en observations. » Aujourd'hui, c'est l'expérimentation qui est à la mode. Seulement nos expérimentateurs oublient ou ignorent que les expériences et les vivisections florissaient dans l'école d'Alexandrie, il y a plus de deux mille ans. Bien des choses sont très vieilles, que l'on croit nouvelles; et la pratique aussi bien que la théorie abondent en vieilles nouveautés. Les mouvements et actions réflexes, qui sont le fond de la physiologie nerveuse, n'étaient pas tout à fait ignorés au XVIIe siècle. Le mot et la chose se trouvent dans le traité de l'homme, de Descartes, et dans le singulier livre de Willis sur l'âme des bêtes. L'anatomie et la physiologie de Galien étonneraient beaucoup de savants modernes qui s'imaginent que les anciens ne pensaient point, ou du moins qu'ils pensaient et raisonnaient toujours de travers.

Entre les anciens et les modernes il n'y a que la distance des siècles.

Il est étrange que les mêmes hommes qui parlent sans cesse d'évolution, de transformation, de série, et qui invoquent sans cesse la loi de continuité, ne s'inquiètent point de savoir comment sont nées ces méthodes dont ils sont si fiers. A beaucoup d'entre eux on pourrait appliquer le mot du dessinateur philosophe : « La poudre fait le bonheur de ceux qui ne l'ont pas inventée. » Haller, le grand-maître de l'expérimentation, n'ignorait rien du passé, et son érudition immense, son savoir infini n'ont pas nui à ses recherches personnelles. Cet investigateur infatigable des secrets de la vie a fait des travaux de bibliographie qui ne sont pas le moindre de ses titres à notre reconnaissance. L'Académie royale de chirurgie, tout en travaillant à former un corps de doctrine, chargeait deux de ses membres d'écrire l'histoire de l'art chirurgical ; et il est permis de s'étonner qu'une autre Académie, qui a hérité de ses archives, détienne le manuscrit du troisième volume de l'ouvrage inachevé de Dujardin et Peyrilhe. Ce travail appartient au public, puisqu'il était destiné à la publicité. Il y a là matière à une publication utile pour un secrétaire perpétuel.

Le xviiie siècle, qui a fait et préparé tant de choses, ne méprisait point la tradition. En ce temps-là, les éloges académiques ne ressemblaient point à des embaumements ou à des exhumations juridiques. Les panégyristes d'académie travaillaient pour l'histoire, sans négliger l'éloquence ; et ce n'est pas seulement parce qu'ils sont écrits avec goût, que les éloges et notices de Louis, de Condorcet et de Vicq-d'Azyr intéressent. Avec des talents différents, ces trois excellents biographes ont servi l'histoire, parce qu'ils écrivaient avec compétence et probité. Condorcet a été le digne interprète de l'Académie des Sciences, et ses jugements sont pleins de sagesse. Louis est le premier qui

a montré en France l'étroite parenté de la chirurgie et de la physiologie. Il était démonstrateur de physiologie au Collège des chirurgiens de Paris; et il maniait la plume avec la dextérité qu'il faisait paraître dans les opérations chirurgicales. Vicq-d'Azyr, d'un caractère plus faible, savait écrire avec une élégante pureté. Son éloge de Buffon, à l'Académie française, n'est pas son seul titre d'écrivain. Secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, dont il fut l'âme, sa mission ne se borna pas à louer les membres décédés, avec beaucoup de tact, et sous une forme heureuse; ses travaux, très variés, embrassent des sujets divers; mais il n'a point laissé de grand ouvrage, hormis son livre sur le cerveau, qui prépara le public français à recevoir sans étonnement les savantes recherches de Gall sur le même organe.

Quoiqu'il fût laborieux et animé de la curiosité scientifique, habile investigateur et expérimentateur ingénieux, Vicq-d'Azyr était aussi homme de cour et de société, vivant beaucoup dans le monde, où ses talents de conversation lui assuraient le succès, tout dévoué au progrès et à la liberté, comme la plupart des hommes de mérite qu'il fréquentait ; mais s'accommodant d'un régime qui l'avait comblé d'honneurs, et dont la fin sanglante le remplit de terreur, au point qu'il en mourut, bien qu'il eût échappé aux fureurs de la Révolution. L'énergie morale manquait à cette nature vive, passionnée, ardente pour le bien, mais plus brillante que solide. Son esprit, très éveillé, très alerte, est tout en surface. Quoi qu'il fasse, il ne va jamais au delà de la description des objets et des considérations générales. Il excelle aux discours, aux rapports, aux articles de journal, aux petites monographies ; mais la plupart de ses écrits ne sont que des fragments, des morceaux choisis. Les plus remarquables sont des leçons d'ouver-

ture, qui sont comme les programmes de ses cours. Il y en a de fort belles sur l'anatomie comparée, à laquelle il fut initié par son maître Antoine Petit, docteur régent de la Faculté de Paris, professeur au Jardin du Roi. Il acheva de se perfectionner dans cette étude sous la direction de Daubenton, devenu son oncle par alliance. Il fit aussi quelques excursions heureuses dans le domaine de la physiologie, où il suivit heureusement la méthode comparative, par laquelle la médecine s'unit plus étroitement à l'histoire naturelle. Ses travaux en ce genre lui assurent une belle place parmi les médecins naturalistes de la période de transition.

C'est à la direction de ses recherches qu'il dut de comprendre les grands avantages que la médecine pouvait retirer de l'étude de l'art vétérinaire. Son parallèle entre les épizooties et la peste est un premier essai de médecine comparative. On y voit les rapports qui existent entre les épidémies qui sévissent sur les troupeaux et celles qui déciment les populations. L'étude comparative des maladies épidémiques des hommes et des bêtes contribua beaucoup à ramener les esprits à des idées plus saines que celles qui régnaient dans le public, depuis Descartes, dont la métaphysique dédaigneuse avait ouvert un abîme entre l'animal et l'homme. Bourgelat et Leroy vengèrent l'animalité.

Rapprocher l'humanité de l'animalité par l'anatomie, la physiologie et la pathologie, c'était ouvrir un champ immense à l'observation, et exciter la curiosité sur un problème que le dédain de Descartes laissait intact, l'esprit des bêtes. Un contemporain de Buffon et de Vicq-d'Azyr, Georges Leroy, lieutenant des chasses du parc de Versailles, dans ses *Lettres sur les animaux*, donna le premier modèle d'une psychologie empirique de la gent animale; livre admirable dans sa simplicité, plein d'observa-

tions intéressantes et précieux pour l'étude à peine ébauchée de la psychologie comparative.

Vicq-d'Azyr n'était pas assez philosophe pour s'arrêter à des considérations de cet ordre. En revanche, il entra pleinement dans l'esprit des fondateurs de la Société royale de médecine, parmi lesquels il faut compter Turgot, dont le nom se trouve attaché à toutes les grandes entreprises réalisées ou tentées avant la Révolution. Les communications entre les médecins de tout le royaume devaient servir au perfectionnement de la médecine, en concentrant les observations et les recherches. L'hygiène publique et la police sanitaire datent de ce temps-là. Les médecins étrangers furent conviés à cette collaboration de bienfaisance ; et les résultats obtenus prouvèrent que la médecine, art salutaire, était aussi un puissant élément de civilisation. La santé finira par l'emporter sur le salut.

Le grand bienfait de la Société royale de médecine et de l'Académie royale de chirurgie, c'est d'avoir uni par la science les médecins et les chirurgiens de la nation, autrefois isolés, séparés, divisés par des préjugés d'école ou de province. C'est par ces deux institutions utiles que l'esprit d'association et de confraternité se développa, s'étendit, se fortifia, et tourna à l'avantage du bien public.

Si la Société royale de médecine n'a pas eu le temps de faire œuvre durable, comme l'Académie de chirurgie, en revanche elle a montré comment tous les médecins pouvaient concourir à répandre les lumières et à servir utilement la patrie. Vicq-d'Azyr se consacra tout entier à la Société qui poursuivait ce but, et son dévouement absolu à des intérêts supérieurs le détourna forcément des travaux de longue haleine. Il a donc des droits à la reconnaissance. Il en a aussi à l'admiration pour avoir su revêtir d'une forme ai-

mable et distinguée des matières de science pure, et exercé par là une influence légitime et salutaire. Quand les programmes des études classiques daigneront accorder une place aux savants qui ont su écrire, les œuvres de Vicq-d'Azyr offriront une ample moisson aux compilateurs de morceaux choisis; ils n'auront que l'embarras du choix.

Même abondance et même variété dans les écrits de Cabanis, dont le nom appartient également à la médecine, à la philosophie et aux lettres. C'est une des réputations les plus pures du XVIII[e] siècle, et un des hommes qui ont honoré le plus le commencement du nôtre, pour avoir persévéré dans ses convictions philosophiques et dans sa croyance à la liberté et au progrès, malgré les folies sanglantes de la Révolution, et les excès du despotisme qui en furent la suite. Dans sa petite maison d'Auteuil, où il réunissait une société d'hommes d'élite, à la Faculté de médecine, dont il fut un membre illustre; au Conseil des Cinq-Cents, qu'il éclaira par des rapports lumineux, à l'Académie des sciences morales et politiques, qui eut les prémices du plus beau de ses ouvrages; en un mot, dans les situations diverses où le portèrent les circonstances, il se conduisit comme un sage. A des lumières étendues il joignait un esprit judicieux et pratique, un sentiment très vif de la réalité et des besoins de son époque, le goût des réformes et le plus vif amour du progrès. La rectitude de son jugement, tout à fait en rapport avec la droiture de sa conduite, le préserva de ces écarts d'imagination et de ces accès de sentimentalité qui furent endémiques vers la fin du XVIII[e] siècle, et en même temps de cette manie de la déclamation et de la fausse éloquence qui se prolongea jusqu'au delà de l'Empire. S'il n'a pas la sobriété, ni le trait, ni l'originalité puissante, ni la véhémence qui en-

traîne; il brille en compensation par la méthode, la netteté, la clarté, et cette émotion douce qui pénètre et ravit le lecteur. Son abondance ne dégénère jamais en faconde, et sa phrase un peu diffuse, mais harmonieuse et correcte, n'est jamais redondante. Excellent écrivain dans ce style tempéré qui convient à l'exposition des sujets scientifiques, il répand la lumière sans éblouir : point d'éclat ni de vives couleurs, rien d'imprévu; mais sous la raison lumineuse, on sent la chaleur latente. La gravité de la forme ne nuit point à l'intérêt du fond, parce que l'ordre le plus sévère préside à toutes ses compositions. Le lecteur confiant se livre à un auteur qui est maître de sa matière.

Cabanis ne parle que de ce qu'il sait bien, et il en parle comme un homme qui a profondément médité pour épargner de trop grands efforts à ceux qui le suivent. Quoiqu'il fût professeur et académicien, il ne parle pas comme s'il était infaillible, il ne disserte point ; il a une élégante simplicité et cette distinction naturelle que tout l'art du monde ne saurait imiter. Son éloge de Vicq-d'Azyr et sa notice sur Benjamin Franklin le montrent comme un appréciateur très judicieux des talents et des vertus de deux contemporains qu'il avait eu l'avantage de connaître. Son *Essai sur les révolutions et la réforme de la médecine* n'est pas l'œuvre d'un érudit qui a puisé aux sources, mais d'un philosophe qui sait que toute critique est vaine, qui n'a pas pour base le terrain solide de l'histoire. Si Cabanis ne possédait point les connaissances profondes de l'historien, en revanche il a montré dans quel esprit il faut exhumer et ressusciter le passé. La revue très sommaire des siècles écoulés lui a servi à mieux comprendre la connexion des diverses parties de l'art, et la méthode qui doit prévaloir dans l'enseignement théorique et pratique. C'est

encore à cette étude préliminaire des faits et des doctrines qu'il a dû de pouvoir réfuter avec une grande force de logique les objections des sceptiques contre la certitude de la médecine, rien qu'en montrant la suite de la tradition sous les variations apparentes.

Ce novateur qui venait de renouveler la philosophie par la médecine, en appliquant la science de la vie, de la santé et de la maladie, à l'étude complète de la nature humaine, ce novateur ne dédaignait point les anciens ; et ce n'est pas seulement pour l'amour du grec, qu'il savait suffisamment, qu'il se crut obligé de rendre hommage au génie d'Hippocrate, dans deux discours qui font vivement regretter qu'un esprit aussi philosophique que le sien n'ait pu se consacrer à faire revivre les grandes figures de l'antiquité médicale. Ses aptitudes naturelles, développées par une excellente méthode, lui auraient rendue facile la tâche ardue de débrouiller les opinions émises par tant de sectes diverses dans le long cours des siècles, et de suivre l'évolution des phénomènes innombrables dont l'ensemble constitue la pathologie historique.

C'est dans cet esprit d'investigation philosophique qu'il a écrit sa première et sa dernière leçon de son *Cours sur Hippocrate.* A vrai dire, ces temps d'agitation n'invitaient guère aux recherches rétrospectives. L'attention ne pouvait se détourner des événements prodigieux de la Révolution. Les vrais philanthropes, comme on disait alors, appartenaient tout entiers à la nation. Le mieux, pour les hommes de bonne volonté, semblait être d'appliquer leurs talents à la solution des questions du jour. Ainsi fit Cabanis. En écrivant son remarquable opuscule *Sur les secours publics,* il montra que les sciences morales et politiques, étaient fécondes en applications utiles ; et, sans faire semblant, il mit en évidence les services que peuvent rendre

les médecins à l'économiste et à l'homme d'État. Dans les ateliers de charité, dans les prisons, dans les asiles ouverts aux enfants trouvés, dans les hôpitaux ordinaires, dans les hospices d'aliénés, partout en un mot où s'exerce la bienfaisance, le médecin est nécessaire.

Membre de la commission des hôpitaux de Paris, l'auteur traitait avec compétence un sujet qui lui avait fourni matière à de nombreux rapports. Le jour où nos médecins voudront se donner la peine de méditer un autre opuscule de Cabanis ayant pour titre *Observations sur les hôpitaux*, ils comprendront peut-être combien nous sommes encore loin de ces contemporains de la Révolution, qui voulaient réduire les grands hôpitaux à des infirmeries, en attendant l'assistance à domicile. Il est vrai qu'à cette époque l'administration ne songeait pas à organiser le socialisme. « L'aumône mal faite, dit énergiquement Cabanis, est un fléau de plus pour le pauvre. » Ce beau travail n'eut pas moins d'influence, dans sa brièveté, que celui de Tenon. Il détermina des réformes heureuses ; mais insensiblement l'Assistance publique devint une administration puissante, et l'esprit administratif dominant l'esprit médical, les grands hôpitaux devinrent des palais somptueux, élevés aux maladies épidémiques et à la mortalité. Quelqu'un les a appelés les casernes de la mort. Il est vrai qu'ils fournissent des cas nombreux a l'observation clinique et des sujets aux amphithéâtres de dissection. Peut-être l'humanité et la démocratie s'accommoderaient-elles mieux d'un tout autre régime. Les anciens, qui excellaient dans la médecine clinique, se passaient très bien d'hôpitaux pour son enseignement. Le traitement à domicile, les dispensaires et les petites infirmeries que dirigeaient les médecins, leur suffisaient amplement.

Cabanis fut le confident des projets de Mirabeau. Il a écrit le *Journal de la maladie et de la mort* de cet orateur merveilleux, qui racheta ses vices et ses torts par l'énorme travail qu'il consacra à l'intérêt public. Mirabeau, organe de la nation dans la plus patriotique des assemblées, mettait son incomparable éloquence au service de toutes les opinions libérales et progressives. Tel est le secret de son ascendant irrésistible. En écoutant cette grande voix, la majorité se reconnaissait et approuvait son interprète. C'est ainsi que fut préparé ce beau travail sur l'instruction publique, distribué en quatre discours, auxquels l'orateur se proposait de mettre la dernière main, lorsque la mort le ravit en pleine gloire. La publication en est due à Cabanis, qui peut en revendiquer le fond et en grande partie la rédaction, puisque c'est lui qui, après avoir recueilli les matériaux, a coordonné les notes et les a fondues en un tout régulier. Cette question vitale de l'enseignement, Cabanis la possédait à fond, et il l'a traitée avec cette élévation de sentiments qui fait ressortir davantage la noblesse de ses idées. Cet homme de mérite aimait passionnément le bien, et se préoccupait de l'avenir avec cette ténacité de conviction et ce vif désir du mieux qu'on trouve chez la plupart des contemporains distingués de la Révolution.

L'appréciation de ce magnifique programme de réforme serait ici hors de propos. Il suffira de remarquer que la médecine, par ses représentants les plus accrédités, intervenait dans toutes les questions sociales, et que rien de tout ce qui touche à l'homme ne lui semblait étranger à son domaine. Un autre sage, Quesnay, membre de l'Académie des Sciences, et le premier secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, n'avait-il pas fondé l'École des économistes ? *La Physiocratie*, ou *constitution natu-*

relle des gouvernements (1768) est un livre mémorable dans l'histoire du XVIIIe siècle.

Ce sentiment de l'amour des hommes, cette espèce de charité philosophique et raisonnée, Cabanis les mettait dans tous ses écrits. C'est pour adoucir les regrets des parents et des amis des victimes de la Terreur qu'il composa cette savante note sur le supplice de la guillotine, où les raisons les plus ingénieuses sont opposées aux opinions de Sœmmerring et de Sue, qui croyaient à la persistance de la vie consciente dans la tête, après la décollation. Cabanis en parlait avec quelque autorité, puisqu'il assista aux premières expériences qui furent faites à Bicêtre, avec l'instrument du docteur Guillotin, perfectionné par le célèbre chirurgien Louis ; de là les sobriquets de Louison et de Louisette, donnés par le peuple à la sinistre machine. Ce mémoire est un des plus intéressants et des plus achevés de ceux d'un écrivain qui excelle dans ce genre, cher aux savants du dernier siècle. Cette forme est celle qui convient le mieux aux communications et aux lectures de quelque étendue dans les assemblées et réunions savantes. En l'appliquant à la rédaction de son grand ouvrage des *Rapports du physique et du moral de l'homme*, l'auteur s'est proposé de renfermer dans un cadre très simple un sujet très vaste, en accordant à chaque partie une sorte de traité spécial.

Au lieu de critiquer cette distribution de la matière en douze mémoires d'une étendue à peu près égale, comme les chants d'un poème épique, il semble plus raisonnable d'entrer dans l'esprit de cette philosophie nouvelle, qu'il pouvait être imprudent de présenter au public dans un appareil trop savant. L'ordre et la clarté s'imposaient comme deux conditions nécessaires ; il fallait intéresser le lecteur tout en l'instruisant ; et le mieux était de le prendre

par la main et de le conduire dans cet édifice d'un nouveau genre comme dans les salles d'un musée. La comparaison ne déplaira point à ceux qui ont parcouru dans le détail les douze livres de ce traité philosophique de la nature humaine, où l'ordonnance et la suite se devinent dès le début. La façade est digne du bâtiment

Le principe est que l'homme moral et l'homme physique sont inséparables, ne font qu'un. Non moins que le médecin, le moraliste doit connaître l'homme tout entier. Les sciences morales ne reposent que sur des hypothèses métaphysiques, dès que l'on sépare les deux éléments composants. A les réunir, comme l'a tenté Locke, il y a tout avantage pour la science sociale, la morale privée et l'éducation. La physiologie philosophique, tel est le vrai titre qui conviendrait à ce livre, que la philosophie naturelle compte au nombre de ses meilleurs ouvrages.

Le premier mémoire renferme des considérations très justes sur l'étude de l'homme en général, et sur les rapports de son organisation physique avec ses facultés. L'auteur rappelle avec à-propos que l'Institut avait placé des physiologistes dans la section de l'analyse des idées. On ne se doutait pas en ce temps-là que les philosophes protesteraient un jour contre cette promiscuité académique, et demanderaient la séparation de la philosophie et de la physiologie, comme si l'on pouvait séparer légitimement des éléments unis par la nature d'une manière indissoluble. Nos physiologistes expérimentateurs savent-ils qu'en frappant ceux qu'il nommait les idéologues, le fondateur de l'Empire atteignit du même coup leurs prédécesseurs ? Il est vrai que ces notions d'histoire ne s'acquièrent pas dans les amphithéâtres.

La philosophie rationnelle et la physiologie ont toujours

marché de front ; et le jour où la physiologie, imitant certaine philosophie, a voulu se montrer orthodoxe, elle s'est dégradée. Si le dogme infaillible ne peut rien contre le droit et la raison, que pourrait-il contre la nature qui parle haut et révèle les secrets de la vie ? On a vu une philosophie officielle. Mais qui oserait rêver une physiologie d'État ? Rien ne ressemble moins à la théologie que la science de la nature ; et l'étude des sciences naturelles ne dispose point à la crédulité. Les premiers sages cultivèrent simultanément la médecine, la logique et la morale. La connaissance physique de l'homme était la base de leurs systèmes rationnels et de leurs principes moraux. Descartes connaissait l'homme physique, et il doit beaucoup à la médecine ; Locke dut à la même étude la supériorité de sa méthode ; on sait quels progrès il fit faire à la philosophie rationnelle, et l'on connaît ses principes d'éducation, fondés sur l'hygiène et sur les lois physiologiques. Charles Bonnet fut aussi un philosophe naturaliste. Helvétius et Condillac n'eurent pas ce genre de mérite ; et leurs systèmes se ressentent beaucoup de ce manque de lumières.

Nous sentons, et naturellement nous sommes déterminés à agir. C'est toute la vie. La sensibilité est au fond de toute manifestation de la vie ; de sorte que le moral n'est en réalité que le physique considéré sous un autre point de vue. La sensibilité n'est pas un être de raison ; elle n'est pas exactement la même chez tous les individus ; elle diffère suivant le sexe, le tempérament, l'âge, le climat, le régime, l'état de santé ou de maladie. Il y a là de quoi faire méditer le philosophe, le moraliste, le législateur. C'est sur ces différences de la sensibilité, inhérentes à l'organisation, que les anciens avaient fondé la doctrine des tempéraments. Aux constitutions physiques différentes correspondaient des dispositions morales analogues.

Les modernes ont rectifié cette doctrine, en prenant en considération la prédominance, non plus de telle ou telle humeur, mais des forces sensitives ou des forces motrices ; la proportion des solides et des fluides, le développement, la force ou la faiblesse relatives de certains organes ; les sympathies qui existent entre eux, enfin l'action des maladies sur le moral.

Ce sont les nerfs qui sentent : c'est dans le cerveau, la moelle allongée et la moelle épinière que sont perçues les sensations. Elles sont de deux ordres, externes et internes. L'état des viscères influe fortement sur la formation de la pensée. La connaissance de l'organisation répand beaucoup de lumière sur les fonctions de l'esprit. Comment ne fournirait-elle pas les bases de la morale ? Pourquoi les chercher ailleurs ? Les rapports des hommes dérivent de leurs besoins ; et leurs besoins moraux naissent aussi de leur organisation, quoique moins directement que les besoins physiques. Puisqu'il en est ainsi, la saine raison nous engage à étudier tout ce qui peut nous donner les moyens d'influer sur le perfectionnement de nos organes et de nos facultés.

Il faut donc commencer par faire l'histoire physiologique de la sensibilité, et suivre par l'influence qu'exercent sur la vie, les âges, les sexes, les tempéraments, les maladies, le régime, le climat ; après quoi on abordera l'étude de la formation des idées et des affections morales. On verra ensuite ce que c'est que la vie animale, l'instinct, la sympathie, le sommeil et le délire. Enfin, après avoir parcouru ce cercle de connaissances fondamentales, il sera temps de s'enquérir de la réaction du moral sur le physique, c'est-à-dire de l'influence du système cérébral, organe spécial de la pensée et de la volonté, sur tout le reste de l'économie.

Le sujet, tel que l'auteur l'avait conçu, semble épuisé dans les onze mémoires dont on vient de lire un résumé très succinct. Un dernier mémoire, le douzième, est consacré à l'étude des tempéraments acquis. On y voit que les habitudes de l'individu, agissant concurremment avec tous les modificateurs de la vie, peuvent changer profondément le tempérament naturel et héréditaire. Presque toujours la modification qui change, pour ainsi dire, la nature, se fait au profit du système nerveux Ainsi la fatalité organique, qui est le résultat de l'hérédité, peut subir une déviation telle qu'on a pu dire que l'habitude est une seconde nature. On conçoit de quelle importance est cette vérité d'observation pour le perfectionnement de l'individu. L'hygiène et la morale, qui soutiennent tout l'édifice de l'éducation, doivent tirer le meilleur parti de ces modificateurs de l'organisme, en les faisant concourir par d'heureuses combinaisons à l'amélioration physique et morale des individus.

A ce point de vue, le dernier mémoire clôt dignement l'ouvrage, qui est en réalité le complément de celui de Barthez sur la science de l'homme.

Barthez, avec une force de tête prodigieuse et un savoir immense, a composé un traité de haute physiologie ou de physiologie philosophique. Cabanis, moins original et moins savant, mais imprégné des opinions des philosophes naturalistes, a fait une œuvre magistrale de philosophie physiologique, en étudiant ces fonctions supérieures que Barthez ne pouvait admettre dans son cadre, sans dédoubler son sujet déjà si vaste.

Ces deux ouvrages se tiennent, et il serait plus facile de les rapprocher que de les distinguer l'un de l'autre.

En exhumant contre ce qu'on appelait alors le matérialisme, la lettre de Cabanis à Fauriel, sur les causes pre-

mières, on n'a pas vu que le scepticisme le plus net et le plus ferme sur toutes les questions de la métaphysique, fait le fond de cet écrit posthume, qui n'était probablement pas destiné à la publicité. Il est de nature à faire réfléchir les philosophes qui enseignent avec confiance ce qu'ils croient des vérités salutaires, et qui ne sont que des vérités convenues. Avec une modestie vraie, Cabanis expose ses doutes, s'abstenant d'affirmer et de nier ; mais il les expose avec une déférence marquée pour les stoïciens, dont il glorifie la conduite et les principes de morale. Cette lettre, d'une conception forte et d'une forme un peu solennelle, est remplie d'idées généreuses et de nobles sentiments. Le ton est pénétrant et presque tendre ; mais on ne trouve nulle part l'expression du regret, du repentir, ni la moindre rétractation. Cette confession philosophique ne respire point l'orgueil, ni la vanité ; ce n'est point l'amour-propre qui l'a dictée, mais l'amitié d'un homme, disons mieux d'un sage, qui n'eut jamais à se reprocher la moindre faiblesse.

Comme Barthez, Cabanis ne s'interdisait point de philosopher sur ces questions de causalité que s'interdisent rigoureusement les esprits positifs, avec une sorte de terreur superstitieuse ; et, comme il pensait aussi avec son cœur, on a cru à tort, que son émotion, bien légitime, trahissait quelque défaillance. La vérité est que, sous la Restauration, il fut de bon goût de déverser le blâme sur la philosophie et les philosophes du siècle dernier, en poursuivant l'œuvre de réaction du Consulat et de l'Empire, inaugurée par le *Génie du Christianisme* et continuée par l'enseignement officiel de la Sorbonne. Cette campagne de l'intolérance orthodoxe dura de longues années ; et l'on vit des hommes bien pensants et dévorés d'une ambition vulgaire, se faire des titres aux chaires du

haut enseignement et aux diverses académies, par des réfutations en règle des théories de Gall et de Broussais.

Par un étrange retour des choses humaines, la philosophie, indépendante et libre sous l'ancien régime, se montrait réactionnaire et intolérante, pour mieux entrer sans doute dans l'esprit de la Charte constitutionnelle. Et l'Académie des sciences morales et politiques, rétablie après le coup de théâtre de 1830, vit dans son sein les médecins aux prises avec les apôtres de l'éclectisme. On était loin du temps où, dans la même Académie, Cabanis et Destutt de Tracy philosophaient de concert et renouvelaient l'antique alliance de la médecine et de la philosophie. Le résultat de cette réaction était facile à prévoir. Après la mort de l'éclectisme, ses héritiers ont été obligés de se transformer pour se maintenir ; et on les voit aujourd'hui se traîner à la remorque des médecins et des physiologistes qui leur enseignent, en attendant mieux, la philosophie de l'inconscient et la physiologie sans âme. Quelle chute ! Dans leur humiliation, ils ne songent plus à séparer, comme Jouffroy, ce que la nature et la raison ont uni. Ils s'accommodent aux circonstances, et ne sauraient mieux faire, ne pouvant prétendre ni à la direction des esprits ni à celle des consciences. Quand la théologie s'en va, la philosophie s'émancipe jusqu'à se rapprocher de la physiologie. Après s'être convertie dévotement à la religion triomphante, elle se rallie sagement à la science laïque. Le comble de la sagesse n'est-ce point de savoir s'accommoder aux circonstances et de prendre le temps comme il vient ? Les Jésuites, plus fiers, malgré leur humilité, essayent de vivre sans se transformer, sans se démentir. L'homme sot, a dit le poète, est celui qui ne change jamais. Les médecins qui ont cru, il y a un demi-siècle, aux promesses de l'éclectisme, ne prévoyaient pas ces palinodies. Leurs

successeurs devraient se souvenir des aventures et des risques qu'a courus la médecine toutes les fois qu'elle s'est laissé mettre à la remorque d'un système ou d'une école sans principes ni méthode.

Nos anciens et nos maîtres

Y a-t-il une philosophie de la médecine ? et cette philosophie, si l'on en admet l'existence, peut-elle se tirer de l'histoire ?

Voilà deux grosses questions qu'il est sans doute beaucoup plus facile de poser que de résoudre. Et combien ne faudrait-il pas enregistrer de réponses différentes, si l'on interrogeait successivement un empirique, un sceptique, un dogmatique ? Le premier invoquerait les faits d'observation et d'expérience, constatant simplement sans approfondir ; le second s'excuserait en disant : « Je ne sais », ou « Que sais-je ? » Avec le dogmatisme la difficulté irait croissant, car il y a bien des variétés de dogmatiques : spiritualistes, matérialistes ; animistes, vitalistes ; sensualistes, humoristes, solidistes ; iatro-mathématiciens, iatro-physiciens, chémiatres, nominalistes et réalistes, sans parler des subdivisions et des sous-genres, des sous-ordres, familles et tribus de moindre importance. Riche est la nomenclature de tant d'espèces, et très favorable aux classifications artificielles. Un esprit ingénieux pourrait aisément se complaire à dresser l'arbre généalogique des nombreuses sectes médicales, en cherchant à établir la filiation, la parenté, l'affinité, la ressemblance ; ou bien la dissemblance, la différence, le contraste, l'antagonisme des écoles diverses.

Travail méritoire, à coup sûr, mais oiseux et sans utilité réelle, pour un médecin, s'entend, sinon pour un phi-

losophe curieux et oisif. Autant vaudrait traverser le désert, en prenant pour points de repère d'une topographie impossible les tentes des tribus nomades ; autant vaudrait compter et décrire les nuages qui se succèdent, changeant sans cesse de forme et de direction.

L'histoire des variations doctrinales mérite à peine le nom d'histoire ; elle n'en est que l'ombre. Ce qui ne fait que passer mérite à peine une mention. Il n'y a d'histoire que ce qui est, demeure, persiste et se transforme à propos pour durer.

L'histoire dogmatique ne vaut ni le temps qu'elle prend, ni la peine qu'elle donne ; l'histoire pragmatique et pratique récompense largement quiconque l'interroge.

On voit tout de suite quelle est la différence entre la médecine et la philosophie. Celle-ci subordonne l'histoire à un système, soit pour étayer et corroborer ce système, soit pour se retremper elle-même, quand elle se sent vieille et décrépite. Il en est tout autrement de la médecine, laquelle trouve dans le passé la tradition vivante des hommes de l'art, et l'évolution des principes, des méthodes et des faits qui sont sa richesse.

Il serait aisé de démontrer, si nous en avions le loisir, que toute l'histoire de la médecine se réduit strictement à la biographie des médecins, à la pathologie historique et à la thérapeutique étudiée chronologiquement. Que si l'on voulait presser la formule, toutes les recherches et investigations ayant pour objet le passé devraient se résumer en une histoire de la médecine clinique, autrement conçue et exécutée que celle qu'on doit au judicieux Mahon, qui n'est à vrai dire qu'un premier essai.

Envisagée à ce point de vue, l'histoire de notre art trouverait sa place aussi bien dans l'enseignement profession-

nel qui fait des praticiens, que dans ce haut enseignement où le professeur n'est point rivé, par la nécessité des examens, à la vulgarité des programmes. Puisqu'on veut établir une différence entre les docteurs en médecine et les docteurs ès sciences médicales, et hausser le niveau des études en instituant un nouveau grade, il semble que l'occasion serait bonne pour convier les jeunes médecins d'avenir aux grands travaux qui supposent à la fois beaucoup de savoir et une certaine portée d'esprit, aux recherches ardues et patientes ; telles sont par exemple les questions de pathologie et de thérapeutique générales, qu'on ne saurait aborder en maître sans la connaissance approfondie, complète et parfaite du passé.

Qui oserait ébaucher la théorie des épidémies, sans tenir compte de l'histoire ? et qui pourrait, sans son aide, étudier la naissance, le développement, les transformations des maladies à travers les siècles ? Dans ce grand laboratoire du monde vivant, le temps est le facteur principal, et il faut absolument compter avec lui.

Pourquoi nos chaires de pathologie générale ont-elles produit de si pauvres résultats et des livres encore plus pauvres de substance et de doctrine ? Ne serait-ce pas à l'ignorance traditionnelle et classique de l'histoire de notre art dans nos Facultés de médecine, qu'il serait logique et légitime d'imputer cet avortement ? Andral, qui était un bon et judicieux esprit, malgré sa timidité native et une indécision qui le retenait entre le scepticisme et l'éclectisme, Andral avait compris sa mission avec beaucoup de sagacité ; et bien que les meilleures leçons des meilleurs maîtres s'oublient vite, on se souvient encore de son cours sur Galien.

Il est vrai que l'exemple de ce savant professeur n'a pas été contagieux. S'il eût été suivi, les jeunes gens qui font

leurs études en médecine sauraient peut-être ce qu'est la pathologie générale, et s'ils ne le savent pas, comme il serait nécessaire, la faute en est aux ouvrages classiques qu'on leur met entre les mains. Pour ne parler que de ceux dont on est redevable à la Faculté de Paris, qui ne sait que la *Pathologie générale* de Chomel n'est qu'un vocabulaire étendu et un recueil de définitions ; et que celle de Chauffard est un manuel de haute métaphysique, où la clarté disparaît sous les nuages ? Que reste-t-il de ces lectures ? Peu de chose en vérité, car l'esprit des étudiants ne peut se nourrir de viande creuse. Les mots ne signifient rien sans les idées, et la phraséologie la plus savante ne vaut pas une once de bon sens.

Antoine Dubois n'a rien écrit, il avait la plume en horreur ; mais il se servait de la parole comme un maître sensé et expérimenté qui ne faisait entrer dans la tête de ses élèves que des faits exacts et des idées justes. Il n'est point de livre, si bien fait soit-il, qui vaille les conversations, les conférences, les leçons des professeurs qui savent enseigner. Les hommes d'enseignement écrivent peu, s'ils font consciencieusement leur devoir, n'ayant pas le temps d'écrire ; et il n'est point d'exercice qui demande plus de loisirs.

La stérilité tant reprochée aux membres des Facultés de Montpellier et de Strasbourg, — il ne saurait être ici question de celles qui ont été fondées depuis, d'autant plus que l'histoire n'a droit que sur les morts ; — cette stérilité ou cette paresse, — c'est tout un, — n'est point du tout un reproche bien fondé. Ce reproche cependant, tant de fois répété, même par des critiques à l'esprit fin, a été le point de départ de quantité de jugements téméraires. Ce ne sont pas les gros livres qui font les réputations durables.

Voyez Küss, le plus original de nos physiologistes. Quel est son bagage ? Un manuel posthume que la piété de ses disciples a composé avec le souvenir de ses leçons, et deux ou trois brochures. Cet homme qui pensait toujours et ne pensait jamais comme les autres, n'était point de ceux qui font un gros volume, bien épais et compact, toutes les fois qu'ils croient avoir l'ombre d'une idée. Voyez Caizergues, grand praticien et professeur de clinique incomparable pour la précision et la sûreté du diagnostic et du prognostic ; il n'a guère écrit qu'un demi-volume sur les systèmes en médecine, mais il y a mis le cachet ineffaçable d'un esprit supérieur.

La sobriété des médecins de Montpellier et de Strasbourg s'explique très bien.

Ces deux Facultés ne subissant pas la tyrannie des libraires-éditeurs, comparable seulement à celle que les fabricants d'instruments de chirurgie, plus connus autrefois sous le nom de couteliers, font peser sur les chirurgiens ; ces deux Facultés, éloignées de l'administration centrale, d'autant plus libres par cela même, gardaient des traditions qui les préservaient de la tentation des ouvrages en plusieurs volumes. Rarement les auteurs allaient au delà de deux, quand la matière était féconde. Delpech a fait tenir en trois volumes toutes les maladies réputées chirurgicales, avec les opérations qui leur conviennent ; et C.-L. Dumas a été jusqu'à quatre dans sa *Physiologie*, qu'il avait conçue sur un plan trop vaste, comme le lui reprochèrent quelques contemporains, qui auraient dû l'excuser, puisqu'il eut l'honneur d'ouvrir le chemin, et qui ne prévoyaient pas que Burdach, rivalisant avec Haller, devait aller jusqu'à dix volumes. En revanche, son ouvrage fondamental sur la *Doctrine générale des fièvres* est un in-8° dans la première édition, et le reste de son bagage

se compose de mémoires et d'opuscules. *Le Cours complet de physiologie* de Grimaud est en deux volumes, de même que le *Traité des maladies goutteuses* de Barthez, où ce grand homme disait qu'il avait mis tout ce qu'il savait en médecine.

Même sobriété chez Fouquet, Frédéric Bérard et son successeur Fr. Ribes. Ce dernier, dont les leçons étaient des modèles de logique et d'atticisme, a condensé en deux volumes tout ce qu'il avait à dire sur l'*Anatomie pathologique* considérée dans ses vrais rapports avec la science des maladies, ouvrage de critique où le sujet est embrassé dans son entier ; et il a réduit en un seul volume tout ce qu'il enseignait depuis plus de vingt-cinq ans à ses élèves sur l'*Hygiène appliquée à la thérapeutique*, un des meilleurs livres de ce siècle.

Si la sobriété est une vertu, c'est particulièrement dans l'art d'écrire que cette vertu est prisée de ceux qui lisent pour s'instruire.

Dugès et Lallemand écrivaient avec une grande abondance, et leurs écrits sont très volumineux. Aussi n'étaient-ils point de la maison. Ils venaient de Paris, et se souvenaient trop de leur origine. Hommes de mérite assurément et distingués chacun dans son genre, mais dépourvus de cet heureux talent qui donnait à la plupart de leurs collègues un ascendant extraordinaire sur leurs élèves.

Nous n'avons eu que les restes de Lordat, dont la réputation de professeur égalait presque celle de Barthez et de Boerhaave ; et à soixante-dix ans passés, ce maître ingénieux et éloquent captivait encore ceux de ses auditeurs qui n'acceptaient point sa doctrine. Sa verte vieillesse rappelait aux auditeurs curieux des choses du passé les grands maîtres dont il fut le disciple ou le collègue. On sait qu'il est mort presque centenaire.

Nous n'avons pas oublié les accents pénétrants d'Estor, passionné pour la chirurgie. dont il savait admirablement l'histoire, et dont l'enseignement fécond était un écho de celui de Delpech. Perclus de tous ses membres, se traînant sur des béquilles, porté plutôt qu'accompagné à l'amphithéâtre par deux aides, ce maître ingénieux et passionné pour son art, enseignait la médecine opératoire avec cette ardeur communicative qui avait fait la réputation et le succès du professeur Fages, une des gloires de l'École. Cet homme rare, qui avait une âme de feu dans un corps paralysé, faisait aimer à ses élèves ce qu'il était chargé d'enseigner. L'érudition chirurgicale du professeur Estor n'était pas commune. Tous les grands maîtres anciens et modernes lui étaient familiers.

Nous avons entendu aussi la voix grêle de Delisle, proesseur de botanique et de zoologie, glorieux débris de la grande expédition d'Égypte, et Bérard, alors doyen de la Faculté, dont les cours de physique expérimentale séduisaient ses nombreux auditeurs par la méthode, la clarté, la lucidité et cette merveilleuse facilité de parole qui n'avait d'égale que la sûreté de ses démonstrations. Qui pourrait, après les avoir entendus, oublier de tels maîtres ?

Donnons aussi un souvenir au laborieux et diligent Alquié, qui nous apprit à aimer la chirurgie conservatrice, et dont les ingénieuses préparations sont un des ornements du Conservatoire d'anatomie ; et honorons aussi la mémoire de Fuster, observateur consciencieux et sagace, dont les leçons cliniques étaient remplies de saillies, et dont les ouvrages sur les maladies de la France, sont un premier et heureux essai d'histoire nationale de la pathologie. Ce petit homme, peu avenant et bilieux, était un compétiteur redoutable et très redouté dans les concours. Il y avait beaucoup à prendre dans ses leçons cliniques,

nourries de faits, de souvenirs, et remplies d'une excellente doctrine, puisée aux meilleures sources.

Nous n'avons pas connu Broussonnet, excellent professeur de clinique ; mais il nous a été donné de suivre les visites et les leçons de Serre, dont la mort prématurée et presque soudaine mit en deuil la Ville et la Faculté. Peu d'hommes ont réalisé comme lui le portrait idéal que Celse a tracé du chirurgien accompli. Il n'était ni avenant ni aimable, et il avait une très haute idée de son mérite. Mais que de qualités précieuses ne réunissait-il pas pour compenser ces travers de caractère ! Disciple de Lisfranc, sous lequel il s'était perfectionné, il ne rappelait ce maître un peu vulgaire et trivial que par ses bons côtés. La grande confiance que lui inspiraient ses talents se communiquait à ses malades ; et les assistants admiraient son calme imperturbable, son rare sang-froid, sa constante sérénité. Maître de sa langue et de ses mouvements, il ne parlait et n'agissait qu'à bon escient et à coup sur. Il ne portait pas, il dictait son diagnostic, et avec une adresse merveilleuse il maniait le fer et le feu. Le patient n'osait se plaindre, dominé et comme fasciné par son regard. Est-il besoin de rappeler ses ingénieux travaux sûr la restauration des pertes de substance ? Peu de maîtres furent aussi pénétrés qu'il l'était de l'importance de sa mission.

Tout autre était Delmas père, chirurgien de la vieille école, savant et habile anatomiste, opérateur renommé ; esprit vif et juste, toujours en mouvement, portant allègrement et avec insouciance le poids des années. C'est lui qui introduisit à Montpellier la lithotritie, tenue en suspicion par les préjugés de Delpech, et en échec par les insuccès de Lallemand, dont la brusquerie presque brutale et la grossière impatience semblaient peu compatibles avec les soins qu'exige une opération aussi délicate.

Delmas vint à Paris, se mit à l'école de Civiale, et emporta quelque chose de cet opérateur merveilleux. Les lettres qu'il écrivait à ce maître incomparable pour lui raconter ses premiers succès, et la fondation de quelques lits à l'hôpital du dépôt de police, dont il était chirurgien en chef, en vue de mettre la nouvelle méthode à la portée des calculeux indigents, ces lettres, pleines de candeur et de gratitude, donnent une très haute idée du cœur et de l'esprit de l'homme qui les a écrites.

Dubreuil, qui enseignait l'anatomie, la savait peut-être moins bien que lui ; mais les étudiants suivaient volontiers les démonstrations un peu décousues de cet ancien chirurgien de la marine, dont le savoir spécial est attesté par une monographie très estimée sur les anomalies artérielles. Donnons aussi un souvenir au professeur Rech, moins à cause de son cours de pathologie interne, qu'il faisait un peu trop en vue des examens, que pour ses vues sur le traitement des maladies mentales. Élève d'Esquirol, cet aliéniste se souvenait trop de Leuret et abusait de la camisole de force et de la douche. Peut-être qu'avec des opinions plus libérales il se fût déclaré pour le *non-restreint* et un système thérapeutique plus humain.

En somme, le personnel enseignant que nous avons connu et celui dont nous avons recueilli les traditions récentes, se composaient de maîtres remarquables et qui soutenaient dignement l'honneur de la maison.

A la vérité toutes les chaires n'étaient pas aussi bien pourvues ; quelques médiocrités incontestables faisaient ressortir le mérite de leurs collègues et servaient de repoussoir. D'autres semblaient déplacés, par exemple Risueño d'Amador, petit homme remuant et ambitieux, qui se croyait l'étoffe d'un profond philosophe, parce qu'il avait partagé un prix à l'Académie de médecine avec le grave,

judicieux et savant Dézeimeris, qui ne ressemblait en rien à cet Andaloux de Carthagène, drapé dans son manteau comme un acteur, et qui pose encore dans son portrait où il a imité l'attitude et le geste de l'immortel La Peyronie. Nous avons entendu quelques leçons de ce professeur sémillant. Il avait su attirer à Montpellier une colonie d'étudiants espagnols, qui lui faisaient cortège et se pressaient attentifs au pied de sa chaire. Son éloquence méridionale ne manquait point d'attrait ; mais le jugement et le goût laissaient fort à désirer. C'est lui qui disait : « Oui, Messieurs, faisons des hypothèses, car *Hypothèse* était le nom du navire qui emportait Christophe Colomb à la découverte du Nouveau-Monde. » Et une autrefois, commentant à sa manière la singulière définition de M. de Bonald : « L'homme est une intelligence servie par des organes » ; « non seulement servie, ajoutait-il, mais desservie et asservie. » Sa manière nous rappelait le jugement de Cicéron sur les emphatiques écrivains de Cordoue.

Parlerons-nous de son successeur, qui porta dans la chaire de pathologie générale, dont il fut le second titulaire, les préjugés d'un vitaliste borné, mais convaincu, avec les habitudes méticuleuses d'un pharmacien expert ? Mais à quoi bon troubler la cendre des morts, de ceux-là surtout qui ont aimé sincèrement la vérité, en s'égarant à sa recherche, et qui ont eu le désir sinon le bonheur de faire le bien ? L'excuse de cet homme honnête et de quelques autres, qui ne le valaient point, était dans l'hommage lige qu'ils avaient prêté à M. Lordat, dont la douce et funeste tyrannie pesa sur l'école de Montpellier au delà d'un demi-siècle. Maîtres et élèves formaient deux camps : les uns acceptaient la suprématie de M. Lordat ; les autres la subissaient en frémissant, ou la rejetaient. Il y avait les orthodoxes et les dissidents ; et si ces derniers devenaient par-

fois incommodes, les autres ne brillaient guère par la tolérance. On ne sait pas tout ce qui s'est fait là-bas d'énormités, d'abus, tranchons le mot, de sottises, au nom d'Hippocrate et de Barthez.

Il nous souvient encore du grand émoi que souleva un élève de l'école de Paris, qui avait eu l'audace de soutenir dans une thèse que Bichat était vitaliste. Le vitalisme de Bichat! Quelle hérésie ! La petite église dont M. Lordat était le pontife cria anathème contre cette proposition malsonnante, hétéroclite, hétérodoxe. Ah ! si Grimaud, qui fut un des facteurs de Bichat, était revenu d'où nul ne revient, pour être témoin de cette explosion de colères, comme il aurait ri ! Il est vrai que Grimaud, disciple de Barthez, était animiste, et qu'il restitua honnêtement à Stahl, son vrai maître, tout ce que Barthez lui avait pris.

Qu'on se figure, d'après ce simple incident, ce qui advint en 1822, lorsqu'à la suite du licenciement de la Faculté de Paris, la population scolaire émigra en masse à Montpellier. La jeunesse était en pleine effervescence ; le doyen ne pouvait contenir les mutins ; on refusait les thèses compromettantes ; on ajournait les candidats trop hardis. L'un d'eux, auteur très connu d'une excellente monographie de la famille des culicides, donna le nom de Lordat à une vilaine mouche, qu'il décrivit le premier ; et le prudent Cuvier, serviteur de tous les pouvoirs, respectueux de l'autorité régnante, crut devoir blâmer cette licence. On voit par cet exemple quel parti peut tirer un homme d'esprit de la nomenclature zoologique, habituellement consacrée à perpétuer dans la postérité les sentiments de reconnaissance et d'admiration.

Aux passions généreuses qui soulevaient la jeunesse contre un gouvernement bigot, se mêlaient les souvenirs encore vivants de la réaction blanche, à la suite des deux

invasions qui ruinèrent le premier Empire. Cette réaction fut excessive dans les grandes villes du Midi. A Montpellier, la colère du peuple se porta sur un buste de l'Empereur, chef-d'œuvre de la sculpture, donné à la Faculté de médecine par Sa Majesté Impériale et Royale, qui partageait pour cette corporation tout l'intérêt que lui portait le chimiste Chaptal, lequel se complut à combler de bienfaits l'école qu'il avait quittée avec un nom déjà célèbre, pour les hautes régions du pouvoir. On passa une corde au cou de ce buste, qui fut traîné dans tous les ruisseaux de la ville, au nom de la liberté et de la religion, après avoir été inauguré en grande pompe dans une solennité mémorable, le 28 novembre 1809, par une belle allocution de C.-L. Dumas, doyen de la Faculté de médecine et recteur de l'Académie, et par un très remarquable discours de Prunelle, professeur de médecine légale et d'histoire de la médecine, qui traita avec beaucoup de talent et une rare compétence ce magnifique sujet : *De l'influence exercée par la médecine sur la renaissance des lettres*. (Montpellier, chez Jean Martel, in-4° 110 pp.)

Naturellement ce savant homme fut proscrit, et il alla enfouir son savoir aux eaux de Vichy et dans la mairie de Lyon, après avoir servi de tout son pouvoir la Faculté dont il fut un des membres illustres, et dont il enrichit la bibliothèque, une des plus riches et des plus belles de l'Europe, de plusieurs milliers de volumes de choix, recueillis dans les couvents et les abbayes du Bas-Languedoc, pendant qu'il remplissait les fonctions de commissaire du gouvernement français pour les sciences et les beaux-arts ; de sorte que son nom mérite de figurer à côté de celui de Henr Haguenot, qui légua en mourant (11 décembre 1775) la collection importante de ses livres aux étudiants de la

Faculté. Ajoutons que Prunelle, versé dans la connaissance des langues anciennes et de l'antiquité classique et orientale, helléniste de l'école d'Ansse de Villoison, fut le premier et l'unique professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de Montpellier; car il vaut mieux ne rien dire du cours d'histoire et de bibliographie médicales que tenta d'inaugurer plus tard un bibliothécaire, honnête homme sans doute, mais plus capable de garder les livres que d'en profiter. On n'improvise point en histoire, et le plus docte des bibliographes ne sera jamais qu'un pauvre historien, s'il n'a pas cultivé et élargi son intelligence par d'autres études très variées; la bibliogrophie n'est qu'un instrument au service de l'histoire, mais un instrument nécessaire. Aussi voyait-on autrefois la bibliographie et l'histoire de la médecine confondues dans un seul enseignement, et le professeur d'histoire et de bibliographie s'honorer des fonctions de bibliothécaire. Prunelle connaissait à fond les bibliothèques et les archives.

Dumas était mort le 28 mars 1813, âgé seulement de quarante-sept ans, n'ayant pas vu les tristes effets de cette réaction folle, dont il eût été sans doute une des premières victimes, car il était très avancé, et de plus protestant. L'homme le plus illustre après lui ne fut pas même épargné. Augustin Pyramus de Candolle, qui se trouvait alors dans toute la force de l'âge, étant né le 4 février 1778, ne consentit point à se purifier, comme on l'exigeait de lui; et comme ses ancêtres de Provence, chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes, il rentra dans Genève, sa ville natale, après avoir relevé à Montpellier l'enseignement de la botanique et restauré cet admirable Jardin des plantes, fondé sous Henri IV et qui servit de modèle à celui de Paris. Son nom glorieux, qui éclipse celui des Jussieu et

égale le grand nom de Linné, brille d'un immortel éclat parmi ceux des botanistes célèbres qui ont illustré l'ancienne école de Montpellier, les Magnol, les Gouan, les Richer de Belleval. C'est sous lui que se forma le savant et modeste Dunal, qui savait attirer les étudiants à ses cours de la Faculté des sciences, et les captiver dans ses excursions si instructives. Il nous souvient toujours de ces herborisations si animées et si intéressantes que la bonhomie spirituelle du professeur faisait paraître trop courtes.

Voilà quels étaient les maîtres qui ont soutenu et accru la réputation universelle de l'ancienne Université de Montpellier jusqu'au delà de la première moitié de ce siècle. En les rappelant ici pieusement, c'est moins la reconnaissance qui nous guide, qu'un sentiment de réparation et, pourquoi le dissimuler, de patriotisme. Il est bon et salutaire que la jeunesse sache que dans ces vieilles universités indépendantes et autonomes de l'ancien régime, la France tenait en réserve, longtemps après la Révolution, beaucoup de ces forces vives qui assurent la victoire aux nations dans les pacifiques batailles de l'intelligence. Roussel, Desgenettes, Pinel, Double, sortaient de Montpellier; Coste était l'élève de Delpech, et Moquin-Tandon, celui de Dunal.

Nous ne parlerons pas de Portal et de Flourens, ni de quelques autres, qui ont fait du bruit de leur vivant et dont les traces s'effacent ou sont effacées. L'histoire ne tient compte que de ce qui dure, et de ceux qui survivent après la mort. La vraie gloire est la récompense de la probité.

Nous n'avons rien à dire des hommes qui enseignent présentement à la Faculté de Montpellier. S'ils se sentaient défaillir, ils n'auraient qu'à contempler les portraits des ancêtres qui forment une galerie où l'art a fait revivre de

nombreuses générations de professeurs. Rien de plus curieux, de plus instructif que cette collection de tableaux qui remplit trois vastes salles, sans compter les peintures qui ornent la Bibliothèque, une des plus riches de l'Europe, la salle des Actes, consacrée à Hippocrate, et le nouveau Conservatoire d'anatomie.

Parmi tant de maîtres illustres ou célèbres, il se rencontre quelques médiocrités. Remarquons en passant qu'elles appartiennent presque toutes à ces familles influentes et puissantes qui se transmettaient les chaires comme un fief héréditaire. Ce fut au bon temps des survivances, que les survivanciers, qui ne prenaient guère que la peine de naître, faillirent à compromettre l'enseignement. Ces peintures d'hommes médiocres doivent rappeler aux corporations enseignantes qui les possèdent que le système électif vaut infiniment mieux que les dynasties, et que l'intérêt public doit l'emporter en toute circonstance sur les avantages particuliers et les convenances de famille. Les institutions féodales introduites dans les anciennes universités ont fait le plus grand tort à l'enseignement et à la science. La vénalité des charges de judicature avait de moindres inconvénients. Se figure-t-on les chaires magistrales du Collège de France et du Muséum devenues le patrimoine de quelques familles ?

A ce point de vue, l'ancien régime n'est point du tout regrettable ; mais il le serait beaucoup de voir reparaître les anciens abus à l'abri des institutions nouvelles.

Si les professeurs en médecine de Montpellier peuvent repasser l'histoire de la Faculté moderne et de l'ancienne Université, sans sortir de leur maison, il n'en est pas de même de ceux de Nancy, que la spoliation, légalisée par la guerre, a forcés d'émigrer de l'Alsace conquise dans la

Lorraine mutilée. Rien ne manque à la Faculté de Nancy : bien administrée, bien installée, pourvue d'un personnel très estimable et d'un matériel très riche, très complet, elle végète et ne prospère point, comme ces arbres transplantés qui ne trouvent point dans le sol et le milieu les conditions de vie accoutumées. Le vitalité est atteinte dans son principe, et il ne paraît pas probable que le rétablissement d'une École de Santé militaire doive produire les effets ordinaires de la transfusion du sang, lorsque cette opération réussit.

Les anciens professeurs de Strasbourg qui enseignent à Nancy ont la nostalgie, le mal du pays, et ils ne peuvent que trouver parfaitement juste le mot trivial et sublime de Danton, préférant la mort violente à l'exil volontaire. Et comment leur cœur ne saignerait-il pas ? Comment pourraient-ils se consoler d'une si grande perte ? Comment effacer ces souvenirs du temps passé, encore présents à toutes les mémoires, où la patrie était debout, glorieuse et florissante ?

Tout vivait à Strasbourg, le Temple, la Cathédrale, l'Académie, et ces beaux édifices détruits avec tant de trésors, par les envahisseurs barbares. La France n'avait rien de comparable à cette superbe cité qui se suffisait à elle-même, et recevait comme un tribut tout ce qui lui venait des deux côtés du Rhin. Moitié allemande par l'esprit, la religion et la langue ; française de cœur et de volonté, elle ne ressemblait à aucune autre ville, et quoique sur la frontière, elle gardait sa physionomie propre et son caractère original.

Comme on travaillait dans cette ruche, ainsi que les abeilles diligentes, sans bruit, sans confusion, sans trop de hâte, comme les bons ouvriers à qui ne saurait manquer le travail ! Chacun remplissait sa tâche.

Quel réveil pour ces hommes laborieux quand ils se virent sans lendemain et sans patrie ! Küss en est mort, et combien d'autres après lui ! La dispersion d'une famille est chose triste, et la destruction du foyer est bien douloureuse. Qu'est-ce donc que l'abandon d'une grande cité à moitié détruite, d'où l'on sort le cœur ulcéré et le front bas pour céder la place au vainqueur insolent, à un ennemi sans entrailles !

Non, il n'est pas vrai qu'on emporte tout avec soi, en se sauvant comme l'ancien sage, quand la patrie s'écroule. Si nos affections et nos souvenirs sont inséparables des lieux qui nous ont vus naître, qui ont abrité notre enfance et notre jeunesse, comment le cœur ne s'associerait-il pas à ces coups du sort qui frappent mortellement la patrie ? L'hospitalité lorraine, si généreuse qu'on la suppose, ne pouvait consoler les exilés. La famille était dispersée, et le foyer détruit.

Qui n'a pas lu ces lettres intimes et poignantes, où l'âme de ces affligés s'épanchait en confidences douloureuses dans le sein de l'amitié, ne saurait s'imaginer toute l'horreur de ce déchirement suprême. Nous avons reçu de ces confidences qui retentissent encore à notre oreille comme un glas de funérailles.

Cette ville désormais perdue, nous l'aimions de grande affection, nous l'admirions bien sincèrement, et nous en regrettons amèrement la perte, parce qu'elle était un des plus précieux fleurons de la couronne nationale.

Qui pourrait dire notre surprise et notre ravissement quand nous la visitâmes pour la première fois? Les lettres à la vérité et la haute érudition n'y étaient plus représentées par des noms illustres comme ceux de Brunck, d'Oberlin et de Schweighæuser, qui ont répandu tant d'éclat sur la philologie française ; la théologie protes-

tante et l'exégèse comptaient des savants plus connus sur la rive gauche que sur la rive droite du Rhin ; le droit y était enseigné par de laborieux et doctes jurisconsultes, plus méritants que renommés ; mais rien n'égalait l'enseignement théorique et pratique des sciences médicales et des sciences physiques et naturelles, qui sont pour la médecine d'indispensables auxiliaires.

C'est à Strasbourg, quand il nous appartenait, que se trouvait le premier de nos naturalistes, voyageur infatigable et heureux qui vit encore auprès des admirables collections qu'il a formées. La science de la nature ne compte pas beaucoup de serviteurs de cet ordre.

Peut-être n'y a-t-il pas en Europe un pharmacien comme le regrettable Hepp, chimiste incomparable, homme simple et modeste, qui mettait ses profondes connaissances en chimie au service des maîtres de la clinique. Il excellait aux manipulations, aux analyses des médicaments, des substances et des produits organiques de toute nature. L'officine de ce vrai savant était comme le centre de tous les autres laboratoires. Anatomistes, histologistes, physiologistes, pathologistes, toxicologues, tous étaient les tributaires de ce pharmacien timide et taciturne, dont les mains adroites opéraient des merveilles. Il opérait avec toute la rigueur d'un instrument de précision dirigé par une intelligence ferme et une expérience sûre.

Küss, si sévère pour lui-même et pour les autres, ne parlait qu'avec respect et déférence de ce contrôleur suprême des recherches et expériences de la Faculté. Il voyait en lui son égal dans des travaux différents.

Küss non plus ne payait point de mine ; mais comme on oubliait vite sa rudesse, sa brusquerie et ses manières un peu rustiques, dès qu'il ouvrait la bouche pour laisser passer quelque paradoxe. Sa supériorité consistait à ne

pas voir toutes choses comme tout le monde. Son originalité allait jusqu'à la bizarrerie ; mais on ne l'écoutait pas impunément : l'imprévu, l'étrangeté même des idées, provoquait, commandait l'attention. Il était de ces maîtres comme il y en a peu, et qu'on ne saurait oublier une fois qu'on les a entendus. De tous les cours de physiologie qu'il nous a été donné de suivre, il n'en est point qui nous ait donné autant à penser que les trois leçons de Küss, deux à l'amphithéâtre de la Faculté, et l'autre dans son service particulier des syphilitiques, où son originalité se traduisait par des saillies singulières.

On voyait bien que sa tête était toujours en travail. Ayant été indignement exploité à Paris, où l'envie et l'ingratitude étaient parvenues à le faire passer pour un espion étranger, il avait conservé de cet épisode de sa vie de jeune homme un souvenir plein de dégoût et d'amertume. Jamais homme officiel n'eut autant de mépris pour le compérage scientifique et les compagnies ou coteries savantes. Aussi ne se considérait-il pas comme un fonctionnaire de l'État, mais comme un volontaire de la science. Nulle envie de se produire, peu de goût pour la publicité ; il pensait beaucoup, méditait beaucoup, rêvait un peu, comme tous les fumeurs et buveurs de bière ; et la politique, qu'il aimait en démocrate ardent et mécontent, ne le détourna jamais de son devoir. Administrateur par force, c'est-à-dire, par dévouement patriotique, il mourut d'épuisement et de chagrin à la suite de nos désastres. Il aimait ardemment la science, il servit noblement son pays. L'enseignenent de la médecine ne compte pas beaucoup de maîtres de cette valeur.

Si la comparaison n'était un peu triviale, on pourrait dire que l'École de Strasbourg n'était pas sans analogie

avec les enseignes de boutiques et magasins de cette ville mixte, écrites d'un côté en français, de l'autre en allemand. Que voit-on, en effet, dans les annales de cette ancienne Université ? Deux séries de noms, les uns français, les autres allemands. Les deux races fraternisaient sur le terrain pacifique des sciences et des lettres, sans se confondre, chacune gardant son génie et sa physionomie. De là une grande originalité. L'Université gallo-germaine de Strasbourg rappelait par plus d'un endroit les petites Académies de la Suisse et la grande Université cosmopolite de Leyde, honneur de la Hollande. Par elle la France littéraire et scientifique était en communication permanente avec les peuples du Nord et le monde germanique. Qui pourra réparer cette perte ? La civilisation française, par la chute de Strasbourg, se trouve éliminée de la rive rhénane.

Dans l'histoire de la Faculté de Strasbourg, il est difficile de séparer les noms français des noms allemands.

Ce sont ces derniers qui dominent, et peut-être ne sont-ils pas les moins illustres. L'anatomie et la physiologie, qui ont reçu tant d'éclat des travaux des médecins strasbourgeois, peuvent citer avec honneur les noms des deux Lauth et des deux Lobstein. Le nom du second Lobstein est peut-être le seul qui soutienne la comparaison avec celui de Morgagni. On sait qu'une chaire d'anatomie pathologique fut expressément créée pour lui en 1819; et l'on peut assurer, sans faire tort à personne, que nul n'était plus digne d'inaugurer cet enseignement. En ce temps-là on fondait des chaires pour les hommes qui pouvaient les remplir, et non pas pour être agréable à ceux qui les désiraient. Lobstein est mort en 1833.

Thomas Lauth a écrit l'histoire de l'anatomie, qui reste son meilleur titre de gloire, bien qu'elle ne soit pas com-

plète. Il est fâcheux que le fils n'ait pas continué et achevé l'œuvre de son père, dont il possédait les matériaux; mais d'autres travaux le détournèrent de cette tâche. Il a rendu un grand service aux apprentis anatomistes, en publiant un manuel de dissection très remarquable et fort apprécié de quiconque s'en est servi en disséquant. C'était un savant et très habile prosecteur.

Les fortes études d'anatomie normale et pathologique, cultivées avec prédilection dans la Faculté de Strasbourg, donnaient une merveilleuse précision aux opérations chirurgicales et une rare sûreté au diagnostic. Nous avons admiré l'une et l'autre dans les services cliniques, et il nous souvient encore d'une leçon magistrale du professeur Schutzenberger, sur une tumeur syphilitique de la base du crâne, déterminée par élimination, qui surpassait peut être ce que nous avons vu de plus fort en ce genre dans les cliniques de Montpellier et de Paris. L'auditoire transporté applaudit le professeur avec enthousiasme, et avec raison, car c'était aussi un maître d'une rare valeur. Devenu paraplégique à la suite d'un accident qui faillit lui coûter la vie, il ne perdit rien de sa grande activité. On admirait, avec un sentiment de respectueuse sympathie, cet homme impotent, doué d'un coup d'œil si juste et d'un jugement si droit. Nous avons vu bien souvent de ces tours de force de diagnostic qui étonnent les novices; mais nous avons vu rarement autant de sagacité. L'exposition de cet excellent professeur de clinique était nette et lumineuse.

Il serait assez difficile d'exposer la doctrine ou les doctrines de l'école médicale de Strasbourg. Les auteurs de cette École, peu nombreux d'ailleurs, et assez sobres de théories, n'ont pas perdu beaucoup de temps à construire ingénieusement de ces systèmes dont la durée est souvent

moins longue que celle des gouvernements. Aussi n'a-t-on guère vu au sein de ce corps enseignant de ces dissentiments dogmatiques qui se traduisaient ailleurs par des divisions intestines, qui altéraient la bonne barmonie des maîtres et troublaient l'unité de l'enseignement.

Ces hommes laborieux et d'un esprit pratique, comprenant très bien leur mission, qui consiste à former des praticiens, s'attachaient au nécessaire et à l'utile, et négligeaient le superflu. Ils formaient une famille assez unie, point intolérante, accueillante et hospitalière, s'efforçant de tenir la balance égale entre l'Allemagne et la France. C'est du moins ce que nous avons constaté sous les décanats d'Ehrmann et de Stoltz, noms chers à l'anatomie, à la chirurgie et à l'obstétrique.

Cet esprit libéral ne s'est jamais démenti; et l'École de Strasbourg a recueilli bien des épaves. Combien de fois n'a-t-elle pas ouvert ses portes à des talents remarquables, qu'on méconnaissait ailleurs et à qui elle s'empressait de rendre justice? Combien de ces enfants d'adoption qui se sont acquittés envers leur mère adoptive en ajoutant encore à sa gloire!

Fodéré, repoussé de Montpellier, où régnait dès lors l'esprit de clocher, alla faire valoir ses titres considérables auprès du corps enseignant de Strasbourg, qui reconnut et proclama très haut son mérite, en le préférant à Lobstein. Et c'était justice, bien que Lobstein fût un homme supérieur et qu'il eût paru avec beaucoup d'éclat dans les concours. Tout n'a pas été dit sur ce mode d'élection.

Ces luttes à armes courtoises n'étaient pas alors de vains tournois de parade; on se souvient encore à Montpellier des épreuves mémorables qui firent prévaloir les rares talents de Fouquet sur la facon de de Baumes, et du concours où Delpech l'emporta sur Maunoir de Genève,

l'ami et le biographe de Scarpa, et l'un des meilleurs chirurgiens de ce siècle. La Faculté de Paris, qui a vu tant de compétitions ardentes, se souvient encore de celle qui couronna les pénibles efforts de Dupuytren, malgré d'implacables rivalités et des adversaires redoutables.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter la valeur de ce mode d'élection, excellent en principe, mais dangerenx dans l'application, parce qu'il expose le mérite le plus éminent à succomber sous la médiocrité impudente et bavarde.

En admettant que le jury soit éclairé et impartial, il faut tenir compte des sentiments de la galerie, qui se laisse prendre aux fausses apparences et au vain parlage, et trop souvent disposée à se ranger du parti de celui qui l'amuse. La vrai supériorité n'aime point à se produire dans ces joutes de la parole, où la force des poumons peut l'emporter, ainsi qu'on l'a vu plus d'une fois, sur les arguments dictés par le vrai savoir et la logique.

Faire une leçon, chacun le peut, avec un peu d'exercice et d'artifice; mais faire un cours n'est donné qu'à ceux qui savent et qui ont le don si rare de la persuasion. Oui, nous sommes d'avis qu'on revienne au concours, mais en laissant aux candidats le temps de montrer ce qu'ils valent, et de prouver qu'ils ont un riche capital de connaissances, et de plus qu'ils savent enseigner. S'il est vrai qu'on parle toujours bien de ce qu'on sait à fond, il importe avant tout de bien peser les titres. C'est ainsi que la Faculté de Montpellier rendit justice à Fouquet, en 1789, et la Faculté de Strasbourg à Fodéré, en 1814.

Dès cette époque, ce savant médecin était avantageusement connu par ses grandes connaissances en physique et en chimie; il faisait autorité par ses travaux sur l'hygiène publique, la médecine légale et l'aliénation mentale. Il eut un des premiers l'idée de rendre la physiologie po-

sitive pour l'appliquer à la pratique médicale. Et loin de s'endormir dans sa chaire, comme le font trop souvent ceux qui se livrent au repos au moment où ils devraient redoubler d'ardeur, il ajouta quelques bons ouvrages à un bagage déjà considérable. Il aborda un des premiers le grand sujet des épidémies considérées dans leurs rapports avec l'hygiène publique, et la question complexe de la folie dans ses rapports avec la médecine, la morale et la législation, ouvrant la voie aux recherches de Marc.

Quand on a pesé ses travaux nombreux et variés, ses constants efforts et les services qu'il rendit durant une vie laborieuse, comme écrivain et comme professeur, on ne peut s'étonner de la très grande réputation dont il jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1835, ni de l'admiration reconnaissante de sa ville natale, Saint-Jean-de-Maurienne, qui lui a érigé une statue. Il était né en 1764. Reçu docteur en médecine à l'Université de Turin, il devint Français par l'annexion de la Savoie, en 1792. L'histoire de la médecine mentale, celle de la médecine légale, celle de l'hygiène publique et des épidémies ne peuvent que glorifier Fodéré, un des noms les plus illustres de la Faculté de Strasbourg. Ses écrits un peu diffus sont nourris de faits et remplis d'utiles réflexions, et par cela même toujours bons à consulter.

Avant lui, l'École de Strasbourg s'était fait honneur d'un homme de mérite, Étienne Tourtelle, ancien professeur en médecine de l'Université de Besançon, élève des Facultés de Montpellier et de Paris, et qui mourut trop jeune pour donner toute sa mesure. Ses *Éléments d'hygiène* eurent plusieurs éditions ; ses *Éléments de médecine théorique et pratique* ne réussirent pas moins. Quant à l'*Histoire philosophique de la médecine*, ouvrage posthume publié par son fils, et qui embrasse l'art

tout entier depuis ses origines jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, on y voit ce que l'auteur eût pu faire en ce genre, s'il avait eu le temps de coordonner les matériaux recueillis et de mûrir ses réflexions. Mais Tourtelle ne fit que passer comme un brillant météore.

Ces exemples ne sont pas les seuls qui prouvent que les médecins d'origine et de langue française, même lorsqu'ils venaient du Midi, recevaient bon accueil sur la rive gauche du Rhin. La Faculté de Montpellier compte encore des professeurs qui ont passé par la Faculté de Strasbourg avant de lui appartenir. Il est fâcheux que ces passages ou ces échanges n'aient pas lieu d'une Faculté à l'autre, comme c'est l'usage en Allemagne : l'enseignement pourrait beaucoup gagner à ces déplacements.

La Faculté de médecine de Strasbourg s'est toujours montrée hospitalière et tolérante pour les personnes et pour les idées ; et nous n'avons pas appris qu'elle ait jamais proscrit, persécuté, gêné aucun de ses membres, même aux plus mauvais jours de la politique ; tandis qu'on a vu ailleurs la persécution organisée, érigée en système, avec l'expulsion violente et l'élimination légalisée sinon légale des hommes peu agréables au pouvoir.

Qui fut plus indépendant d'esprit et de caractère, que le savant et ingénieux Forget, médecin-philosophe à sa manière, également habile à manier la parole et la plume ? que l'honnête et excellent Bégin, si adroit de ses mains, si amoureux de la chirurgie, sur laquelle il écrivait avec le bon sens, la justesse et l'élégance naturelle qui font de cet homme remarquable un de nos meilleurs auteurs chirurgicaux? Il nous souvient encore du plaisir extrême que nous prenions, étant étudiant, à lire sa *Petite chirurgie*, qui contrastait si fort avec le ton sévère de la *Médecine opératoire* de Sabatier, revue par Dupuytren.

Il n'est pas défendu de bien écrire, même en chirurgie, la raison et le goût étant partout de mise. Il ne s'agit que d'être exact, correct et clair, et de proportionner constamment la forme au sujet.

Sédillot eut quelques-uns de ces mérites ; heureux s'il ne fût pas sorti d'un sujet qu'il possédait en maître, pour s'aventurer, avec une rare inexpérience, sur les terrains vagues de la philosophie, cherchant sur ses vieux jours la solution des problèmes insolubles. Il faut que la tentation de briller parmi les philosophes et les publicistes soit irrésistible, puisque des chirurgiens très positifs y ont succombé, entre autres Lallemand, qui n'avait point la prudence de Delpech. Quant aux médecins, qui sont beaucoup plus excusables, il n'en manque point qui se sont donné ce ridicule, les uns en prose, comme Rochoux, les autres en vers, comme Piorry. Apollon était père d'Esculape !

M. Sédillot était sourd, plus ou moins, selon les circonstances et la compagnie. Un jour qu'il était de bonne humeur, après avoir fait entendre bien des fois son petit rire sec et caustique, il s'engagea dans une longue profession de foi, qui ressemblait fort à une leçon ; — les hommes qui enseignent professent par habitude, comme s'ils parlaient pour des élèves. — Quand il eut fini, son principal auditeur, qui l'avait écouté patiemment, avec la docilité d'un écolier, lui dit assez haut pour être entendu : « Monsieur le professeur, c'est un mauvais oreiller que le scepticisme pour une tête bien faite. » Cette réponse qu'il se fit répéter parut le déconcerter.

En réalité, cet esprit ingénieux n'entendait rien à la philosophie. En revanche, il appartenait à cette race de chirurgiens qui ne doivent rien à personne.

Il fallait le voir au lit du malade, à l'amphithéâtre, et debout devant la table d'opérations, attendant qu'un aide

d'une habileté peu commune eût endormi le patient, sans s'inquiéter le moins du monde de l'effet de l'anesthésie, qu'il croyait absolument inoffensive et sans aucun danger. C'était là un de ses paradoxes favoris, et il y tenait comme à un dogme infaillible, car tous les amateurs de paradoxes sont tenaces.

Il opérait bien, sans se presser, sans se troubler, ne cherchant point à éblouir les assistants par cette prestesse et cette dextérité qui assimilent le chirurgien au prestidigitateur. Etait-il vraiment humain ? Il est possible qu'il le fût sans le montrer ; et son air de visage, sans être dur, n'annonçait pas beaucoup de tendresse. Cet homme grand et maigre, distingué de mise et de manières, sans morgue, sans prétentions apparentes, était naturellement réservé et peu communicatif. Il connaissait sa valeur, et parlait avec autorité. Du reste, plus sérieux que grave, respecté et aimé de ses élèves, qui le craignaient peu, car il ne dédaignait point la plaisanterie, et n'oubliait pas à l'occasion de donner aux Alsaciens attentifs à ses discours quelques échantillons de l'esprit parisien.

Il excellait au pansement, dont l'importance est capitale aux yeux des bons chirurgiens. Point d'éloquence ; aucune recherche de la phrase ; mais des mots justes, des phrases nettes, et ce ton traînant de la psalmodie qui ne fatiguait point, quoiqu'il fût monotone. Point d'éclats de voix, ni de gestes intempérants ; un grand sérieux ; d'excellents préceptes, et beaucoup de digressions utiles qui piquaient la curiosité et soutenaient l'attention de l'auditoire ; un de ces maîtres enfin qui sont écoutés religieusement, avec intérêt et profit.

Ses ouvrages sont classiques et trop connus pour qu'il soit besoin de les mentionner. La médecine opératoire et la chirurgie d'armée le comptent au nombre des meil-

leurs auteurs ; et il en est peu qui aient connu aussi bien que lui les maladies des os et les opérations qui les régénèrent. Il est vrai qu'il n'en connaissait que très imparfaitement l'histoire.

Sédillot est venu finir ses jours à Paris, comme Lallemand ; et comme ce chirurgien célèbre, avec lequel il n'avait de commun que son goût malheureux pour la philosophie, il a eu ses Invalides à l'Académie des Sciences, laquelle se devait d'ouvrir ses rangs à ce maître qui sut se faire un nom hors du centre où se fabriquent les réputations. Il est du nombre de ceux qui ont travaillé d'exemple à la décentralisation scientifique.

Parmi les naturalistes qui ont honoré la Faculté de médecine de Strasbourg, il en est un dont le nom appartient à la fois aux sciences et aux lettres, le professeur L.-A. Fée, connu de tous les botanistes par ses beaux travaux sur les fougères. Son nom est populaire au Brésil, où se trouvent son herbier et ses collections.

Fils de ses œuvres, cet homme excellent avait fait ses preuves dans la pharmacie militaire, lorsqu'il alla mettre ses talents au service de l'école de Strasbourg. Tous les lettrés qui sont médiocrement savants connaissent sa *Flore de Théocrite et de Virgile.* Curieux des livres autant que de la nature, cet homme aimable et distingué connaissait bien les sources, et il n'abusait point de son savoir, parce qu'il avait le goût fin et délicat. C'était un observateur très consciencieux et un lettré d'une haute culture. Il écrivait simplement, avec une élégance naturelle et une irréprochable pureté, et avec ce charme séduisant qui vient moins de la force de l'esprit que de la sensibilité du cœur. Ame tendre et douce, il communique au lecteur quelque chose de cette bonho-

mie qui se trouve si rarement dans les livres, et qui n'appartient qu'aux natures droites. Dans son *Voyage autour de ma bibliothèque*, comme dans ses *Souvenirs d'Espagne*, il a ce ton aimable et cette familiarité décente qui conviennent à l'homme qui a beaucoup vu, beaucoup souffert, et qui sait que les meilleurs d'entre nous ne valent que par la bonté, et que nous avons tous besoin d'indulgence.

Quoiqu'il eût l'esprit très fin, il écrivit beaucoup sans blesser aucune susceptibilité. Son examen du darwinisme, un de ses derniers travaux scientifiques, est un modèle de discussion courtoise. Prenant les hommes tels qu'ils sont et pour ce qu'ils valent, il voyait leurs défauts, et ne s'attachait qu'aux belles idées et aux bons sentiments ; non point par optimisme systématique, mais par une sorte de charité très humaine, car il n'était point de ces faux sages qui embellissent leur égoïsme des apparences de la sagesse ; il ne cédait point à cette admiration banale et niaise dont quelques naturalistes n'ont pas su se défendre, malgré toute leur science ; et la preuve, c'est que ce savant homme, dont l'âme était ouverte aux sentiments religieux, avait coutume de dire que le plus sanglant outrage qu'on pût faire à la Providence, c'était de la faire intervenir dans les choses de la nature, et de la rendre en quelque sorte responsable de tous les méfaits, de toutes les iniquités qui révoltent la conscience de l'observateur attentif au mécanisme des lois naturelles. C'est dire qu'il ne partageait point les idées de Leibnitz sur l'harmonie préétablie, ni les sentiments de Bernardin de Saint-Pierre, quoiqu'il fût un écrivain de son école ; ni la théorie singulière de l'innocent Azaïs, qui justifiait et expliquait toutes choses par le système très commode et très sot des compensations. Bon sens et bonté, voilà l'homme.

Le professeur Fée est mort à Paris, à l'âge de 85 ans, ne pouvant se consoler de la honte d'une invasion qui l'avait arraché, sur la fin de sa carrière, si longue et si bien remplie, à ses travaux et à son foyer.

Il serait superflu de citer d'autres noms après ceux de ces maîtres, qui firent tant d'honneur à la savante et laborieuse École de Strasbourg. Certes, le personnel enseignant, représenté par de tels hommes, pouvait contenter les plus difficiles. Eh bien, ce qui valait encore mieux que ces professeurs distingués, célèbres ou illustres, c'était l'esprit et l'organisation de l'enseignement que recevaient les élèves de cette grande École.

Profitant de l'éloignement de l'administration centrale, avec des ressources très restreintes, mais ayant l'indépendance traditionnelle et l'esprit d'émulation qu'entretenait le voisinage de l'Allemagne, ces maîtres intelligents et zélés mettaient à profit tous les bons exemples de leurs voisins ; et au lieu d'attendre le bon vouloir ou le bon plaisir de la providence administrative, ils observaient, réformaient, amélioraient, perfectionnaient sans cesse, si bien que les étudiants de Strasbourg n'avaient rien à envier à ceux de Montpellier et de Paris.

Bien mieux : avec un personnel moins nombreux que les deux autres Facultés, et des ressources insuffisantes, la Faculté de Strasbourg donnait satisfaction à tous les besoins intellectuels de ses élèves, et les cours et les services particuliers, se multipliant à propos, complétaient largement l'enseignement officiel.

Tous ces cours complémentaires, qu'un dictateur timide eut l'audace d'introduire dans la Faculté de Paris, sous le gouvernement personnel, tous ces cours existaient à la Faculté de Strasbourg ; et les hommes les plus distingués

se faisaient spécialistes, au lieu de proscrire les spécialités; avec raison, car c'est aux médecins et aux chirurgiens qui ont concentré leur intelligence sur des études spéciales, que l'art de guérir doit ses plus belles conquêtes. Après avoir repoussé avec un dédain systématique les travaux des spécialistes les plus renommés et les plus méritants, les Facultés de l'État, et celle de Paris particulièrement, qui se montra si acharnée et si injuste à leur égard, ouvrent aujourd'hui leurs portes aux spécialités, forcées de combler les lacunes d'un enseignement insuffisant et incomplet, malgré ses prétentions encyclopédiques. N'oublions pas que la Faculté de Strasbourg a eu l'honneur de l'initiative, en opérant des réformes urgentes. Il faut reconnaître que l'air du Rhin ne nuisait point à ces institutions qui naissent de la nécessité, qui croissent et prospèrent sans que le pouvoir s'en mêle, et dont l'éclosion ramène forcément les hommes qui enseignent avec conscience à des sentiments plus justes et à des idées plus saines sur les droits et les devoirs des corps enseignants. La confraternité suppose l'égalité.

Ce n'est pas à Strasbourg que des chirurgiens complets et universels eussent trouvé indigne d'eux de siéger dans un jury de concours à côté de chirurgiens accoucheurs. Ces scrupules byzantins eussent paru à tout le moins ridicules dans la ville qui a honoré et admiré les Rœderer, les Ostertag et les Stoltz; et ils ne le sont pas moins dans celle qui se glorifie de Mauriceau, de Lamotte et de Levret, le plus illustre de ces maîtres, pour ne rien dire de Désormaux, de Capuron, de Baudelocque et de P. Dubois, ancien doyen de la Faculté de Paris. Ce trait manquait à l'histoire spéciale de Siebold, membre lui-même d'une famille de professeurs qui doivent presque tous leur illustration à de savants travaux et à d'utiles

fondations en faveur de l'art des accouchements et de la gynécologie. Le traité classique de Gardien soutient la comparaison avec les meilleurs ouvrages usuels de chirurgie. Parmi les bons livres de l'antiquité, l'un des meilleurs est celui de Soranus, médecin accoucheur, et il y a encore de bons juges à Nancy qui savent l'apprécier. Les connaissances historiques ne déplaisaient point aux accoucheurs de la Faculté de Strasbourg. Il peut être utile de rappeler ici que les *Tablettes chronologiques de l'histoire de la médecine puerpérale* du savant accoucheur Schweighaeuser ont précédé de près de quarante ans l'ouvrage classique d'E.-G.-J. de Siebold, l'historien.

Le professeur Ribes avait coutume de dire à ses élèves: « On dit que c'est ici la seconde patrie d'Hippocrate, et j'en suis bien aise, car c'est pour nous un très grand honneur. Veuillez seulement vous souvenir qu'Hippocrate quittait quelquefois l'île de Cos, sa patrie, pour visiter les îles voisines et faire des excursions sur les continents d'Asie et d'Europe. » Ce qui veut dire en bon français : soyez curieux de vous instruire partout et sachez ce qu'on fait ailleurs, afin de profiter des bons exemples. Beaucoup d'hommes ne sont si sots que parce qu'ils ne s'inquiètent jamais de ce qui se passe hors de chez eux.

La révélation de la vérité, qui se fait par la science, est hâtée par la curiosité incessante des savants, qui ne sont en réalité que des hommes plus éclairés et plus curieux que les autres. Si la curiosité n'est pas, comme on l'a dit, depuis bien des siècles, la mère de la science, elle en est certainement une des conditions indispensables. La nature ne se révèle qu'aux curieux, et les curieux aiment par-dessus tout la nouveauté.

La passion du nouveau s'accommode très bien des temps

de trouble, et les fortes commotions sociales favorisent l'activité impatiente des esprits ardents et révolutionnaires. Toute forte impulsion vient du dehors.

Les grandes réformes ne vont guère sans les révolutions; et les révolutions sont comparables aux crises qui jugent les maladies. Quand l'évolution languit, c'est par révolution que le progrès s'opère; et la tradition elle-même doit subir cette loi de l'histoire.

Permis à l'historien de regretter les excès de ces commotions profondes et les réactions qui en sont la conséquence ordinaire. Si la nature ne procède point par sauts et par bonds, il en est autrement de la science; le chemin qu'elle suit n'étant pas toujours uni et droit, ni même tracé, force lui est d'avancer aussi par secousses. C'est ainsi que les révolutions entrent dans la tradition et confirment l'évolution, on pourrait dire la règle.

Voilà ce qu'il faut constater, au lieu de déplorer que l'autorité d'Hippocrate ait été méconnue; que l'empire de Galien se soit écroulé, comme s'écroulent tous les empires; que le galénisme et l'arabisme aient disparu sans retour; que les fantômes de l'école soient à jamais évanouis.

Rien n'est plus beau sans doute que le cours d'un grand fleuve, « tranquille et fier du produit de ses eaux », selon le vers classique; mais si le fleuve coule trop lentement, si les eaux deviennent bourbeuses, stagnantes, si elles croupissent, il faudra bien transformer ce marécage en eau courante, dût le courant se creuser un nouveau lit même à travers des cataractes.

Où en serait la médecine, dont les optimistes proclament la perpétuité et nous vantent la pérennité, sans ces grands éclusiers qui lui ont ouvert un chemin quand elle était embourbée, et l'ont empêchée de finir comme le Rhin, dans des sables et des marécages? Ne serait-ce point par

une fausse intelligence de l'évolution, et par le respect superstitieux de la tradition, que beaucoup d'historiens ont contesté ou méconnu la grandeur et les services d'un Asclépiade, d'un Paracelse, d'un Brown, d'un Broussais?

Se peut-il rien de plus étrange que la prétention singulière de Laënnec, qui proclamait Hippocrate le chef de l'anatomie pathologique, l'année même ou Boulet, dans une thèse mémorable, niait carrément l'existence d'Hippocrate et l'authenticité des écrits hippocratiques, frayant ainsi la voie aux recherches et aux conclusions sceptiques du savant, modeste et judicieux Houdart, notre contemporain? Et savez-vous, lecteurs, qui prenait en main la défense du médecin grec, contre ce scepticisme outré? Le physiologiste expérimentateur Legallois, dans ses *Recherche chronologiques sur Hippocrate.* Aujourd'hui, un savant de laboratoire qui s'aviserait de soutenir thèse en faveur de la tradition médicale, passerait à coup sûr pour une espèce de monstruosité. Il en était tout autrement en ce temps-là; et l'on trouverait plus d'un investigateur de l'école expérimentale parmi les partisans de l'hippocratisme, qu'on appelait les hippocratistes, et qui comptaient des représentants illustres dans l'École de Santé de Paris, et plus tard dans la Faculté de médecine. Notons en passant, qu'à la même époque, le professeur Chaussier, une des gloires les plus éclatantes de la Faculté de Paris, saluait chapeau bas, toutes les fois qu'il prononçait ou entendait le nom d'Hippocrate. Qu'on se figure par là quel était l'esprit des maîtres et des élèves qui continuaient les traditions de l'an III, où furent établies les Écoles de Santé.

La *Nosographie philosophique* de Pinel régnait alors sans conteste et dictait la loi. La classification des maladies résumait toute la pathologie et tenait lieu de thérapeutique.

que. Il y avait six espèces, six classes de fièvres, ni plus ni moins. Le problème était celui-ci : Étant donnée une maladie, la classer à son rang. Quelques pathologistes, sortis de l'amphithéâtre d'anatomie, osèrent le modifier ainsi : Étant donnée une maladie, en déterminer le siège. C'était mieux, sans doute, mais insuffisant. L'homme supérieur, le vrai médecin fut celui qui posa le problème en ces termes : Étant donnée une maladie, en déterminer la nature ; autant dire la guérir.

C'est ainsi que Broussais, qui ramena la théorie des fièvres à l'unité, préparait la voie à cet empirisme salutaire qui, las des constatations de l'autopsie, se mit au milieu de ce siècle à restaurer la thérapeutique, fort négligée, à peu près oubliée, jugée peu nécessaire par ces ouvreurs de cadavres, tout occupés de contempler la mort, et ne se détournant de cette contemplation stérile que pour dresser patiemment, laborieusement, de longues et suspectes statistiques sur la fièvre typhoïde et la phthisie pulmonaire. Point d'idées ; des chiffres.

De la loi des grands nombres et du système des probabilités, ces disciples compromettants de l'astronome Laplace, tirèrent la méthode numérique, digne couronnement de l'anatomie pathologique, telle qu'ils l'entendaient et la pratiquaient. Après avoir tenté d'ériger l'anatomie pathologique en science, ils prétendirent fonder une médecine exacte, mathématique ; et ils se virent déboutés de leur double prétention par les micrographes, qui les condamnaient au nom du microscope, et par les empiriques, qui leur dirent bonnement : Votre métier est de compter les malades et les morts et de faire de savants calculs ; le nôtre est de guérir et de traiter les malades sans arithmétique ni microscope.

On conçoit que des sectaires ainsi voués au travail ingrat des Danaïdes aient cherché à détourner d'eux l'attention en se liguant contre la doctrine physiologique ; c'est le nom que Broussais lui-même avait donné à son système. Ils trouvaient opportun et avantageux de faire ainsi diversion, comme ces politiques impuissants et ambitieux qui se maintiennent au pouvoir par des expédients, en soulevant incessamment des questions et des incidents utiles à leurs intérêts, pour vivre en somme d'une vie précaire et au jour le jour.

Ce qu'il est moins facile de comprendre, c'est que cette colonie de médecins très distingués que Montpellier avait établie à Paris, et qui comptait des combattants aussi bien armés que redoutables dans la lutte, tels que Frédéric Bérard, Rouzet, Miquel, Amédée Dupau, n'ait pas vu où était l'ennemi. Elle s'est acharnée contre Broussais, contre Gall, s'est attaquée même à Cabanis, mort depuis quelques années ; elle a fait, peut-être sans le vouloir, le jeu de la réaction cléricale, laissant le champ libre aux entreprises des anatomo-pathologistes, comme ils s'appelaient barbarement.

Ils subissaient sans doute l'influence de Double, prédécesseur de Laënnec, et qui prétendait, lui aussi, descendre en droite ligne d'Hippocrate, qu'il cite à toutes les pages de son grand traité de *Sémiotique*, bien supérieur, du reste, à celui de Landré-Beauvais.

Il est incontestable qu'Hippocrate connaissait et pratiquait la succussion, la percussion et l'auscultation ; mais de ces procédés de diagnostic appliqués à la détermination des affections pulmonaires et pleurétiques, les contemporains d'Hippocrate ne songèrent jamais à faire une méthode ; et Laënnec s'abusait en croyant trouver dans les écrits hippocratiques le prétendu principe qu'il a fait in-

scrire sur les murs de l'amphithéâtre des cliniques de la Charité, et dont il a orné aussi le frontispice de son grand traité de l'auscultation médiate.

La vérité est que l'école d'Hippocrate se préoccupait beaucoup moins du diagnostic que du prognostic. La diagnose hippocratique se réduit en effet à quelques pages, tandis que la prognose a fourni la matière de plusieurs traités de la collection.

Laënnec allait chercher bien loin ce qui était tout près de lui. Corvisart lui ouvrit le chemin, en réhabilitant le procédé de percussion d'Auenbrugger, dont le remarquable opuscule, publié à Vienne, en Autriche, en 1761, traduit en français en 1770, parut de nouveau en 1808, orné de savants commentaires par l'homme de France qui connaissait le mieux les maladies du cœur.

Telle est la filiation; de la percussion à l'auscultation il n'y a qu'un pas. Il est glorieux de l'avoir franchi, en constatant par l'oreille tous les bruits qui se produisent dans les organes de la respiration et de la phonation et dans le centre du système circulatoire. Laënnec fit à la lettre selon le vœu de Broussais: il écouta la voix des organes souffrants, et débrouilla leurs cris confus avec une patience, une sagacité et une subtilité qui rappellent la puissance d'analyse de Bordeu établissant la théorie du pouls dans les maladies de tout ordre.

Ceux qui vinrent après lui ne firent que glaner quelques épis dans ce champ où il avait fait la moisson, et donnèrent pleinement raison à l'aphorisme bien connu de son ami G.-Laurent Bayle, qui prétendait que l'esprit d'observation est compatible avec la plus vulgaire intelligence. En effet, constater des états pathologiques purement locaux, c'est faire la médecine du symptôme, à l'aide de l'anatomie, et cela est donné à tout le monde; tandis qu'i

n'appartient qu'au médecin physiologiste de connaître la nature du mal, et de posséder pleinement l'art de guérir, par la connaissance des causes et des indications, toute la médecine étant comprise entre ces deux termes : l'étiologie et la thérapeutique.

De là si peu de médecins vraiment dignes de ce nom, et tant de manœuvres, tant de machines à percuter et ausculter, avec ou sans l'aide de ces instruments dont il serait facile de faire une collection considérable. Qui ne connaît les tours d'adresse de la mensuration et de la plessimétrie, et la ridicule nomenclature des états organo-pathiques? Piorry a tiré toutes les conséquences du système, avec cette implacable logique qui est l'apanage des sots laborieux et convaincus. Si les morts revivent dans un autre monde, l'ombre de Laënnec a dû frémir bien des fois au bruit des insanités que débitait dans ce même amphithéâtre, orné par ses soins de sentences hippocratiques, ce singulier professeur qui a tant fait rire et qui ne riait jamais.

Les hommes qui n'ont point le sentiment du ridicule ne sont pas sans utilité dans la vie mentale : la plessimétrie et l'organopathie en sont un exemple en médecine ; en philosophie, nous avons la méthode Jacotot et le système des compensations; en littérature, les exemples abondent, et l'embarras du choix nous dispense d'insister.

Oui, le poète philosophe a bien raison : En toute chose il faut considérer la fin.

Eh quoi ! dira-t-on, l'école de Laënnec et de Bayle ressemble donc à la montagne en mal d'enfant, qui accouche d'une souris ? N'exagérons rien et restons dans le vrai. Cette école, purement anatomique, a beaucoup fait : la Faculté de Paris lui doit le musée Dupuytren et le magnifique ouvrage de Cruveilhier, excellent et savant médecin,

qui sut remplir dignement la chaire dans laquelle il eut l'honneur de s'asseoir le premier, et qui eut le privilège assez rare en médecine, comme partout, de joindre à un savoir solide une haute probité.

Ce n'est pas tout encore : Bouillaud, disciple infidèle de Broussais, appartient aussi à l'école anatomique, et tant que la tradition sera respectée, on se souviendra de ses recherches sur les lésions de l'encéphale et sur les affections du cœur. Il est le premier qui ait jeté une vive lumière sur l'obscure théorie du rhumatisme articulaire ; et c'est là un titre impérissable. Broussais, dans une note manuscrite, qu'il nous a été donné de voir, le comparait à un bon capitaine recruteur, incapable de ranger ses troupes en bataille. L'esprit philosophique lui manquait absolument, bien qu'il ait laissé un volume sur la philosophie de la médecine ; et il ne sut pas se défier de cette facilité de parole, qui lui faisait redire cent fois la même chose avec une solennité pesante. C'est à la suite d'une de ces homélies, qui s'allongeaient avec les années, que M. Littré disait un jour en sortant de l'Académie de médecine, à quelqu'un qui lui demandait son avis sur l'orateur : « Ce pauvre Bouillaud ; il est mort depuis trente ans. »

C'est lui qui, passant du camp de Broussais dans celui des numéristes, corrigeait ainsi le précepte de Morgagni, suivant lequel les observations se doivent peser et non compter : « Non seulement il faut les compter ; mais il faut aussi les peser. » Il est douteux que cette singulière variante fût du goût du rigide et intègre M. Louis, dont la prétention avouée consistait à substituer des chiffres aux adverbes qui sont à l'usage des collecteurs d'observations, et dont les partisans de la statistique, y compris M. Louis, n'ont pas su eux-mêmes se défendre, la grammaire venant corriger les excès de leur arithmétique. Aussi faisaient-

ils avancer dans les grandes occasions le corps de réserve des mathématiciens.

C'est ainsi que le jeune lauréat de l'Académie, Risuéno d'Amador, couronné pour un mémoire sur l'anatomie pathologique, ayant demandé et obtenu la permission de s'expliquer sur le numérisme et la statistique appliqués à la pathologie, le grave Guéneau de Mussy prit la parole et fit de son mieux pour apaiser le scandale, et rassurer ses collègues alarmés. Honneur aux hommes graves !

C'est encore à l'école des médecins anatomistes que le monde médical fut redevable des tentatives hardies et heureuses de l'excentrique et pieux Récamier, mauvais professeur, et homme de ressources, qui traitait ses malades militairement, expérimentant au hasard et quelquefois rencontrant juste ; procédant le plus souvent comme un illuminé, et çà et là avec l'assurance et le succès d'un esprit supérieur. Il rappelle par certains côtés Van Helmont et Chirac, sans aucun esprit de suite; et il parait devoir être classé parmi les guérisseurs, bien au-dessous de Barbeyrac, mais pas très loin de Chrestien, de Montpellier, et de Bretonneau, de Tours.

Ce dernier forma des disciples qui lui firent honneur, et qui importèrent dans l'école de Paris quelque chose de son esprit et de sa pratique, Trousseau et Velpeau. Peu de maîtres furent aussi populaires que ces deux remarquables professeurs de clinique.

Trousseau savait admirablement tirer avantage des dons heureux que lui avait prodigués la nature. Haute taille, belle prestance, traits réguliers, physionomie ouverte et mobile, tête bien faite, tournure élégante, tout annonçait à première vue un homme d'élite et sûr de lui-même. Peut-être manquait-il un peu de cette distinction natu-

relle qui ne se peut acquérir ; mais quelle riche organisation ! La force intellectuelle brillait sur son front et dans ses yeux ; sa mémoire était prompte, tenace et bien meublée ; et une forte culture littéraire relevait encore toutes ces richesses.

Parlant purement, correctement, et toujours d'abondance, avec ordre et méthode, il savait donner du relief et de la couleur à sa parole, très puissante quand elle ne devançait point sa pensée ; car il sentait vivement et ne distinguait pas toujours très nettement les impressions et les sentiments d'avec les idées. Une prononciation parfaite, une voix claire et forte, des inflexions qui charmaient et passionnaient l'auditoire, telles étaient ses facultés d'orateur. Le professeur savait qu'il ne perdait rien à se montrer éloquent, et, sans y penser, il se laissait aller à cette merveilleuse facilité d'élocution, qui l'enchantait lui-même, car il était artiste, et de premier ordre.

Avec tous ces talents, il devait plaire à la jeunesse ; et en effet, il se trouvait bien plus à l'aise dans le grand amphithéâtre de l'Hôtel-Dieu qu'à l'Académie, où il lui arrivait quelquefois de perdre le fil de son discours. Il fallait l'entendre dans ce costume de travail qui dessinait son buste, dans cette attitude naturelle sans familiarité, la main droite armée de ce marteau d'ivoire et d'ébène, qui accompagnait régulièrement les modulations de sa voix harmonieuse et magistrale, avec des mouvements sobres et cadencés. Son petit doigt même avait de la physionomie.

En somme, acteur admirable, et professeur excellent.

Au lit du malade, on le voyait se recueillir, méditer, et souvent manifester son hésitation, ses doutes, son ignorance même ; car il se trompait, comme tout le monde, confessait ses méprises, ses erreurs, ses fautes aussi ; et plus d'une fois nous l'avons vu rectifier son diagnostic de

la veille, sans embarras ni fausse honte, comme il convient à un maître qui sent sa force et qui comprend sa mission, son devoir; ce serait trop dire, car c'était une nature d'artiste, et non un moraliste, un peu cynique et médiocrement réservé dans ses expressions, ce qui prouve une imagination forte et une éducation négligée.

Il aimait la parole et l'action ; et quand il se croisait les bras, on pouvait être certain qu'il cherchait dans ses souvenirs quelque combinaison heureuse, quelque moyen efficace. De sa chaire de thérapeutique et de matière médicale il transporta dans la clinique ce qui n'y était point avant lui, la science des indications et des moyens de les remplir. Il prenait au sérieux l'art de guérir, qu'il enseignait pratiquement, maniant avec à propos et dextérité quelques médicaments de prédilection.

Plus près de Bretonneau que de Récamier, il croyait pourtant à ce tact exquis, à ce flair supérieur des grands praticiens, sinon à ces illuminations soudaines dont les esprits mystiques et crédules font honneur aux illuminés. Disons toutefois que cette intelligence nette et clairvoyante, souffrait la pénombre et le demi-jour, comme le prouve son association avec Pidoux, dont le langage peu clair contrastait si fort avec le sien.

Trousseau penchait plutôt vers la rhétorique que du côté de la philosophie. Sa *Clinique de l'Hôtel-Dieu* forme un recueil rempli de faits intéressants, mais un peu diffus et décousu. De doctrine, il n'y en a point ; mais les tendances révèlent un empirique de race, et qui a dit, autant qu'il le pouvait, toute sa pensée dans ses conférences sur l'empirisme, où il s'exprime comme un maître qui possède à fond son sujet.

Trousseau savait la chirurgie ; c'est lui qui a dressé la table des matières, en un volume, du traité magistral

et classique de Boyer. Il pratiquait avec une rare habileté l'opération de la trachéotomie, tombée en désuétude depuis des siècles, et dont il fut l'ardent promoteur. Peut-être fut-il aussi le premier et le plus heureux praticien de son temps. Il nous paraît difficile qu'on lui conteste le titre enviable et mérité de restaurateur de la thérapeutique. Pour être un grand médecin, il n'a manqué à ce maître guérisseur qu'un sens moral plus développé, une instruction plus solide et l'esprit philosophique.

Velpeau ne brillait point par ces dons éclatants. Ce n'est pas à dire qu'il fût modeste. La modestie va rarement, quoi qu'on dise, avec le sentiment de la valeur personnelle, et la sienne était grande. Point d'esprit, très peu de goût, nulle distinction naturelle, malgré une mise décente, une très médiocre culture littéraire; je ne sais quoi de l'artisan, et rien de l'artiste; de la vulgarité dans la tournure et les manières, mal dissimulée par une dignité d'emprunt et tout extérieure; de la raideur, de la gaucherie; point de gravité ni d'autorité dans le geste et dans le regard. Parole facile, intempérante, sans relief ni mesure. Cet homme si économe, ne l'était guère dans ses discours. La langue était chez lui infiniment plus active que la pensée.

En revanche, que de qualités solides et sérieuses! Quel bon sens! quelle justesse de coup d'œil! quelle expérience! quelle connaissance des faits! comme il possédait toute la chirurgie, ainsi que l'attestent la plupart de ses ouvrages. Il parlait de tout avec compétence, et ses digressions ne l'écartaient jamais du sujet; il opérait bien, mais avec prudence, et veillait très attentivement aux soins préparatoires et consécutifs; médecin autant que chirurgien; excellent professeur de clinique, assez redoutable dans la discus-

sion, sinon d'une bonne foi irréprochable ; sujet à se contredire ; ennemi implacable des spécialités, et peu tendre pour les spécialistes. Il fut le premier des chirurgiens français, après la mort de Roux et avant le règne de Nélaton.

Homme du premier ordre, non ; mais intelligence bien équilibrée, esprit bien pondéré, aimant son art, le faisant aimer, né pour former de bons patriciens, appartenant lui-même à cette famille dont le sage et judicieux Boyer fut le chef, et qui représente si bien la tradition française du siècle dernier. Ces maîtres laborieux, savants et raisonnables sont peut-être les meilleurs pour l'enseignement clinique. Ce sont eux qui forment les bons praticiens.

Nélaton ne brillait point par de grandes facultés ; mais il ressemblait à Velpeau en bien des points, ayant de plus que lui une distinction qu'il devait à sa naissance, et une douceur qu'il tenait de son tempérament. Venus après la dictature de l'altier Dupuytren, ces maîtres faisaient assez bonne figure dans la république chirurgicale ; et avec eux marchaient de pair des praticiens d'un rare mérite, Robert, Michon, Lenoir, Voillemier et d'autres qui étaient dignes d'enseigner. Jobert lui-même ne déparait point la phalange

Ce qu'on pourrait reprocher à ceux d'entre eux qui ont écrit ou fait écrire sous leur nom des traités de chirurgie, c'est l'étendue démesurée de ces ouvrages que l'on appelle classiques et qui sont hors de proportion avec les besoins de l'enseignement. Autrefois les bons livres de chirurgie, voire les plus complets, ne dépassaient point deux volumes ; et de savants maîtres ont su se tenir dans ces limites, même dans notre siècle, par exemple Callisen, Samuel Cooper, Chélius.

Il y a là un excès, et peut-être un vice de méthode qui émane de la préoccupation d'encyclopédisme dont ne peuvent se défendre les chirurgiens officiels qui aspirent

à devenir classiques, et se croient obligés de traiter la chirurgie dogmatique comme l'anatomie descriptive. La faute en est peut-être aussi à ces *compendium* qui furent jadis à la mode, entre autres ceux de Bérard et Denonvilliers, ceux de Monneret et Fleury, et autres qui, entrepris sur un plan trop vaste, dépassent forcément la mesure ou restent incomplets. Qu'en reste-t-il ? du papier.

La doctrine d'une époque est rarement uniforme; aussi ne se trouve-t-elle pas toute entière dans ces ouvrages volumineux que l'on appelle classiques. Depuis l'*Encyclopédie* et surtout depuis l'*Encyclopédie méthodique*, ce sont les dictionnaires qui représentent le mieux le mouvement d'une époque. Pour le premier quart de ce siècle, le grand *Dictionnaire des Sciences médicales*, en soixante volumes, est le meilleur des répertoires, avec le *Journal complémentaire*. Pour les époques suivantes, les dictionnaires moins volumineux renferment les matériaux essentiels; et le xxe siècle jugera les vingt-cinq dernières années du nôtre d'après les deux grands recueils qui sont, depuis quelque vingt ans, en cours de publication. Les journaux et revues ne viennent qu'en second rang, et en troisième et dernier les actes académiques, qui ont l'avantage d'être permanents, puisqu'il est reçu que les Académies ne meurent point. C'est apparemment ce préjugé qui nourrit chez tant de gens l'ambition académique. Les médiocrités qui peuplent les Académies sont du moins assurées de l'immortalité viagère.

Rien n'est plus instructif que la lecture de ces recueils par ordre alphabétique, où l'histoire peut s'apprendre en remontant, ce qui est préférable pour les esprits novices. Ce moyen est le plus commode et le plus avantageux pour suivre les doctrines de la médecine depuis nos jours jusqu'à

la Renaissance. Après avoir fait à reculons ce voyage de quatre siècles, il est bien plus aisé de descendre le courant depuis l'antiquité jusqu'à la Renaissance.

C'est parce que cette méthode nous paraît bonne, que ce livre, tout élémentaire, ne renferme que l'essentiel de l'antiquité, et l'indispensable sur la longue période de transition. C'est à dessein qu'en approchant de l'époque contemporaine, nous avons particulièrement insisté sur l'état de la médecine en France. L'attention ne saurait se disperser sur plusieurs nations; et les excursions hors de la frontière, qui sont permises dans un cours où l'on a tout le temps voulu, sont interdites dans un ouvrage dont les limites sont forcément restreintes, et qui n'est point un recueil bibliographique. Aussi y a-t-il beaucoup de questions qui ne sont pas même indiquées, par exemple celle des hôpitaux, celle des spécialités, celle de l'organisation de l'enseignement et beaucoup d'autres qui ont été, non pas éludées, mais éliminées volontairement.

L'histoire embrasse tant et tant de choses, qu'il convient que l'historien se rappelle sans cesse le proverbe: Qui trop embrasse mal étreint. Aussi mettrons-nous fin à ce volume en disant quelques mots de la fortune des études historiques concernant la médecine, depuis la réforme de l'enseignement médical en France.

L'histoire ne va pas sans l'érudition, qui est, avec la philologie, la partie sérieuse des lettres; et comme elle ne saurait se passer de la critique, on voit que l'état plus ou moins florissant de ces études peut donner exactement le niveau de l'esprit philosophique et littéraire d'une époque.

On se souvient de l'embarras où se trouva la Faculté de Paris, lorsque dans les dernières années du second Empire, le legs imprévu d'un magistrat l'obligea de restaurer une

chaire dont la majorité des professeurs avait plus d'une fois proclamé l'inutilité. A qui la donnerait-on cette chaire nouvelle? Il ne manquait point de candidats très désireux de l'occuper, mais peut-être n'y en avait-il point qui fût capable de la remplir.

Littré, philologue, érudit, éditeur et traducteur d'Hippocrate, en savait plus assurément que toute la Faculté, y compris Malgaigne, auteur d'une Introduction historique à la nouvelle édition d'Ambroise Paré; mais Littré n'était pas docteur; et d'ailleurs, tout occupé de son grand Dictionnaire de la langue française et de la propagation de la doctrine philosophique d'Auguste Comte, il ne pouvait décemment, à son âge, accepter une place qui exige, outre le savoir et la compétence, un talent de parole qui lui manquait absolument.

Daremberg, désigné après Littré, et patronné par ce savant dont la voix était écoutée, même sous l'Empire, — c'est Littré qui rédigea les considérants du décret de 1862, par lequel furent fondées à la Faculté de médecine les deux chaires d'anatomie générale et de médecine comparée —; Daremberg fut donc présenté et nommé.

Homme laborieux, instruit, de médiocre initiative et d'un petit talent, il connaissait bien les livres, dont il possédait une collection remarquable et précieuse, acquise après sa mort par l'Académie de médecine; et les bibliothèques, qu'il visitait en explorateur curieux et souvent heureux; missionnaire honnête, qui rapportait toujours quelque chose de ses missions, et n'employait pas l'argent que lui allouait l'État, pour les accomplir, en vaines et agréables promenades de touriste.

Il liait facilement connaissance, et savait tirer bon parti de quiconque pouvait l'aider dans ses trop vastes et multiples entreprises. Peu d'hommes eurent autant de relations

avec les savants étrangers, et notamment avec les médecins érudits qui couraient la même carrière : de Renzi en Italie, Rosenbaum en Allemagne, Ermerins en Hollande, Greenhill et Adam en Angleterre. C'est à lui que la philologie française a dû le modeste et savant Kats Bussemaker, familier avec les anciens manuscrits grecs, collaborateur actif de la grande Bibliothèque gréco-latine des frères Didot, et sans lequel jamais Daremberg n'eût pu entreprendre la collection des œuvres d'Oribase; car il lui fallait des collaborateurs actifs, non seulement à cause de l'étendue démesurée de ses entreprises, mais parce que, ayant plus de curiosité que de puissance, son savoir peu profond demandait à être renforcé. Il cherchait donc aide et renfort; jaloux de diriger, bien qu'étant né pour travailler en sous-ordre.

Parmi les travaux les plus utiles de cet érudit sans relief, il faut signaler les œuvres choisies d'Hippocrate, qui complètent assez heureusement les dix volumes de l'édition grecque-française de Littré, et le choix des œuvres de Galien, où l'on souhaiterait plus de discernement.

Daremberg connaissait assez bien l'ancienne médecine, dont il avait curieusement fureté tous les recoins, se complaisant et se perdant dans les détails, et négligeant les grandes lignes. Les petits côtés de l'histoire l'attiraient irrésistiblement ; aussi n'entendait-il rien aux choses d'ensemble. Son travail très curieux sur l'École de Salerne renferme beaucoup de faits nouveaux, mais dans une telle confusion, que la clarté manque partout.

Ce n'est pas assez de fouiller le sol et d'exhumer des fossiles : le génie de Cuvier complétait ce travail d'exhumation par un travail de reconstitution, on pourrait dire de création. Les érudits sans jugement et dépourvus d'imagination sont comme les chiffonniers de l'histoire.

En résumé, bibliothécaire et bibliographe très bien informé, Daremberg, écrivain médiocre, et professeur très ordinaire, ne réussit pas mieux à la Faculté de médecine qu'il n'avait réussi au Collège de France, où il tenta à deux reprises, à la fin du règne de Louis-Philippe, et dans les dernières années de l'Empire, de fonder l'enseignement de la médecine historique. Rendons justice à sa mémoire, car il ne faut pas proportionner l'éloge au succès, mais à la bonne volonté et aux efforts persévérants.

Son successeur, M. Lorain, médecin-légiste distingué, ayant une culture littéraire bien supérieure à celle du commun des médecins, avait trop d'esprit pour ne pas convenir de son peu de savoir en histoire; et c'est au moment où il se préparait en honnête homme à remplir la chaire qu'il occupait, que la mort le ravit prématurément à la science, qu'il honorait, et à la jeunesse, qui appréciait sa valeur et son caractère. Peut-être eût-il réussi enfin à relever, à restaurer un enseignement, que l'incurie coupable de la Faculté a laissé misérablement tomber en quenouille.

Du reste, dans cette longue vacance, qui a duré près de cinquante ans, la Faculté n'a eu qu'un seul homme vraiment digne d'enseigner l'histoire de la médecine, le docte, laborieux et judicieux J.-E. Dezeimeris, qui connaissait bien les choses pour les avoir vues de près, et qui sachant aussi les voir de haut, avec un esprit élevé et philosophique, pouvait très bien les juger. On lira toujours avec fruit ses *Lettres sur l'histoire de la médecine et sur la nécessité de l'enseignement de cette histoire, suivies de fragments historiques*.

Cet ouvrage d'un écrivain sincère et compétent est une protestation énergique contre l'indifférence du corps enseignant (1838) et une critique anticipée des scandales qu'on a vus depuis.

Dezeimeris, qui préparait depuis quinze ans une histoire de la médecine, las de lutter contre une mauvaise volonté manifeste, chercha une occupation à son activité dans la politique et l'agriculture. Cet ancien bibliothécaire de la Faculté de médecine de Paris, — jamais elle n'en eut un plus savant, — devint successivement député et agronome. Il ne prévoyait pas qu'un jour viendrait où cette chaire, à laquelle il eût fait honneur, serait livrée comme une proie à l'ignorance et à l'incapacité. Déplorables institutions que celles qui ont moins de souci des intérêts scientifiques, que des convenances des corporations.

Moreau (de la Sarthe) avait eu le pressentiment de ce qui devait advenir à la suite de l'ordonnance royale de 1822, par laquelle la Faculté de médecine de Paris fut licenciée. Titulaire de la chaire d'histoire de la médecine, qu'il occupait depuis 1814, et à laquelle il avait joint l'enseignement de la bibliographie médicale, en 1817, il fut brutament dépossédé avec d'illustres collègues, tels que Chaussier Desgenettes, Pinel, Vauquelin et autres glorieux débris de l'Ecole de santé de l'an III, qui vivaient trop longtemps au gré de quelques-uns de leurs élèves impatients de les remplacer. Ce licenciement de la Faculté de Paris par une ordonnance royale est une des plus tristes pages de l'histoire de la médecine moderne.

Moreau ne vit pas la tardive réparation de 1830. Il était mort en 1826, la même année que Laënnec ; mais avant de mourir, il légua par testament sa riche bibliothèque à l'élève en médecine qui, dans un concours ouvert devant l'Académie de médecine, ferait preuve des connaissances les plus étendues en littérature et en philosophie médicales ; prouvant par là sa passion pour cette branche des études médicales qu'il cultiva non sans succès et qu'il encouragea de tout son pouvoir.

C'est en exécution de ses dernières volontés que l'Académie royale de médecine mit au concours cette question : « Donner un aperçu rapide des découvertes en anatomie pathologique durant les trente dernières années qui viennent de s'écouler ; déterminer l'influence de ces travaux sur les progrès de la connaissance et du traitement des maladies. »

C'était, à quelques variantes près, le sujet déjà traité par Fr. Ribes, avec une remarquable supériorité. Dezeimeris concourut, et partagea le prix avec Risuéno d'Amador.

C'est apparemment ce legs de Moreau (de la Sarthe) qui suggéra à un journaliste remuant l'idée de demander qu'il fût créé à l'Académie de médecine une section d'histoire, de littérature et de philosophie médicales. Rien de plus facile que de créer cette section ; mais rien de plus difficile que de trouver des hommes pour la remplir. Il a paru à l'Académie que le titre d'associé libre était suffisant pour récompenser les érudits, les écrivains et les philosophes, et c'est à ce titre que Daremberg, Littré et Peisse lui ont appartenu. Le dernier n'était point médecin ; c'était un philiatre plein de goût et de savoir, habile à manier la plume du journaliste et du critique.

Moreau (de la Sarthe), éditeur des œuvres de Vicq-d'Azyr, a laissé de nombreux opuscules philosophiques, historiques et critiques, et deux ouvrages de quelque valeur : l'*Histoire naturelle de la femme*, en trois volumes ; et le *Traité historique et pratique de la vaccine*.

Il avait eu pour prédécesseur Sue (Pierre), membre d'une nombreuse dynastie, renommée dans la chirurgie, et qui a donné un nom illustre à la littérature contemporaine. Sue remplit les fonctions de secrétaire par intérim de l'Académie royale de chirurgie, après la mort de Louis. Il fut bibliothécaire de l'École de Santé de Paris, dès la

fondation ; et à ce titre, il enseignait la bibliographie médicale, lorsque, par la mort de Leclerc, il devint titulaire de la chaire de médecine légale et d'histoire de la médecine. Il mourut en 1816.

Ecrivain laborieux et connaissant fort bien les livres, il a laissé de nombreux opuscules, beaucoup d'éloges et de discours, bons à consulter. Son ouvrage capital est l'*Histoire du galvanisme*, en quatre volumes in-8°.

C'était un assez bon esprit, plus curieux que profond, se plaisant à recueillir les petits faits et les anecdotes, et ne dédaignant pas les oraisons funèbres... Après avoir eu l'honneur d'enterrer l'Académie royale de chirurgie (séance du 11 avril 1793), il prononça successivement les éloges de Poissonnier, de Bichat, de Goulin et de Lassus.

C'est ce dernier qui inaugura l'enseignement de l'histoire de la médecine, lors de la fondation des Écoles de Santé, en l'an III. Mais il ne fit que passer dans cette chaire, qu'il échangea bientôt contre celle de pathologie externe, plus conforme à ses goûts.

Lassus fut un chirurgien érudit, de la même école que son collègue Percy, et qui joignait à son érudition un jugement très solide. Membre de l'Académie des Sciences, il remplit pendant deux ans les fonctions de secrétaire de cette section, et fut bibliothécaire de l'Institut. Il mourut en 1807, laissant des ouvrages très estimés, parmi lesquels il nous suffit de citer son *Essai historique et critique sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes*.

Sous un titre modeste, ce volume substantiel renferme une histoire assez complète de l'anatomie, bien supérieure à la compilation indigeste de Portal, et digne d'être comparée à celle de Lauth, très inférieure pour la forme. Lassus possédait le talent si rare d'écrire purement et

simplement. Il avait été homme de cour sous l'ancien régime, et obligé de s'expatrier pendant la Révoution.

Lassus eut pour successeur Jean Goulin, qui monta dans la chaire d'histoire de la médecine, le 2 messidor de l'an III, à l'âge de 68 ans, et déploya dans ses fonctions de professeur le zèle et l'ardeur d'un homme passionné pour le travail: ce savant maître ne connut jamais d'autre occupation, d'autre distraction que l'étude. La curiosité fut son unique passion ; il dormait peu, et travaillait en moyenne quinze heures par jour. Aussi laissa-t-il à sa mort, qui arriva le 11 floréal de l'an VII, d'immenses matériaux et de nombreux manuscrits. On peut en voir la liste dans le très long mémoire que P. Sue a consacré à la vie et aux travaux de cet infatigable compilateur.

Réduit par le besoin à travailler pour les libraires, il fut obligé de prodiguer son temps et de disperser son savoir. Trop pauvre pour acquitter les droits de docteur à la Faculté de Paris, il se fit recevoir dans une petite université de province, comme autrefois le grand helléniste et savant médecin Anuce Foës, le plus illustre des éditeurs d'Hippocrate, si dignement loué par Percy.

Quoiqu'il eût infiniment plus d'acquis que de critique, Goulin fut des premiers à découvrir les innombrables erreurs de l'*Histoire de l'anatomie et de la chirurgie* de Portal, et il les signala hardiment dans une lettre à Fréron. Il est regrettable que le recueil de ses *Mémoires littéraires, critiques, philologiques, biographiques et bibliographiques, pour servir à l'histoire ancienne et moderne de la médecine*, en deux volumes in-4°, soit resté inachevé. C'est un épais fourré, un fouillis qui renferme bien des curiosités précieuses.

C'est du minerai brut ; mais quelle richesse ! quelle variété de connaissances ! quelle étendue de savoir ! Il ne

se peut rien de plus consciencieux. On est touché de voir par quels travaux gigantesques, ce savant homme se préparait à enseigner ce que d'autres improvisent. C'est à peine si les innombrables recherches et dissertations de Grüner, son contemporain, égalent une telle somme de labeur. Nous n'entendons pas, en rapprochant ces deux noms, les mettre sur la même ligne. Nul n'a mieux mérité que Grüner de l'histoire de la médecine ; et c'est à lui que l'Allemagne doit les principaux historiens de notre art. Beaucoup ont puisé à cette source inépuisable.

Goulin ne jouit que trois ans d'un repos si chèrement acheté. Il mourut âgé de 71 ans.

Son successeur Mahon, avec infiniment moins d'érudition, n'était pas indigne de le remplacer, ainsi que le prouve son *Histoire de la médecine clinique, depuis son origine jusqu'à nos jours*. Ce n'est qu'une esquisse sans prétentions, sans appareil, mais où abondent les vues justes et les saines réflexions, un de ces livres utiles, comme il en faudrait beaucoup à la jeunesse.

Mahon mourut avant d'avoir atteint sa cinquantième année, le 16 mars 1801. Ses ouvrages de médecine légale et d'histoire ne furent publiés qu'après sa mort. Il avait traduit, dès 1788, le curieux livre de Guillaume Black sur la petite vérole et l'inoculation, qui est une histoire abrégée de la variole. Dézoteux et Valentin y ont puisé.

Le même auteur a écrit un résumé de l'histoire de la médecine, qui a été traduit en français (1798) par Diamant Koraës, plus connu sous le nom francisé de Coray, docteur de la faculté de Montpellier, restaurateur des études grecques en France, et l'un des plus ardents promoteurs de l'indépendance grecque. C'est lui qui a le premier recommandé aux soins de la critique les textes d'Hippocrate, par sa double édition du livre fameux *des Airs, des Eaux et*

des Lieux, qu'il aborda avec tonte la compétence voulue, étant à la fois médecin très éclairé et excellent philologue. Il repose au cimetière du Montparnasse, non loin du savant et courageux Pouqueville, médecin français des plus érudits, dont le nom n'est pas moins cher aux Grecs.

Pour clore cette liste d'historiens et d'érudits, rappelons encore une fois le nom de Prunelle, premier et dernier professeur d'histoire de la médecine à la Faculté de Montpellier, auteur d'un bon traité *des Études du médecin, de leur connexion et de leur méthodologie*, ouvrage judicieux et substantiel qui mérite d'être lu après celui de Boerhaave sur la même matière ; et rendons hommage aux essais historiques très remarquables de deux hommes qui ont porté très loin la gloire de la médecine française, Percy et Desgenettes, excellents écrivains qui surent rehausser l'art de guérir par le culte des lettres.

A ces noms glorieux ajoutons ceux de Roux et de Richerand. Le premier a bien mérité de l'histoire par sa *Relation d'un voyage fait à Londres en 1814 ;* c'est un parallèle de la chirurgie anglaise avec la chirurgie française, aussi bien écrit que le double éloge de son premier maître, Xavier Bichat, et de son beau-père, Boyer ; le second, par ses notices sur Bordeu et Cabanis, et son *Histoire des progrès récents de la chirurgie* (1825).

Parlerons-nous des professeurs éloquents ? Oui, sans doute, si nous voulons bien nous souvenir que l'éloquence, très différente de la rhétorique, consiste à bien parler de ce que l'on sait à fond, de manière à intéresser l'auditoire, à l'émouvoir, à le passionner même.

L'histoire n'oublie point les hommes privilégiés qui ont exercé un légitime empire sur la jeunesse, un Asclépiade, un Paracelse, un Brown, un Broussais, qui parlaient comme des missionnaires, avec l'enthousiasme de la pas-

sion, avec le feu des révolutionnaires réformateurs. On a vu, en dehors de ces novateurs illustres, quelle a été l'influence d'un Boerhaave, d'un Barthez, maîtres incomparables dans l'art d'enseigner. Ceux qui se souviennent d'avoir entendu l'ingénieux Gratiolet, savant naturaliste et professeur merveilleux, peuvent se faire quelque idée de l'éloquence didactique. Il fut l'honneur de la Faculté des sciences.

La Faculté de médecine de Paris a possédé deux de ces hommes dont la parole est irrésistible : Pelletan et Béclard.

Le premier était si naturellement éloquent, qu'on regrettait que sa parole ne se fît pas entendre dans les assemblées politiques ou sur la place publique.

Le second a été peut-être le type le plus parfait du professeur. Amoureux de la science jusqu'au point de la préférer à la gloire, il captivait ses auditeurs charmés par un savoir profond, par la science, qui fait la véritable force du talent, et par une maturité précoce qui rappelait Bichat, avec des connaissances et des qualités plus solides. Il serait injuste de ne pas mentionner parmi les chirurgiens physiologistes Gerdy et Lallemand, hommes de mérite, qui visèrent plus haut qu'ils ne pouvaient atteindre; mais qu'ils étaient loin de Béclard, chirurgien de la grande école des Hunter et de Scarpa ! Homme rare, qui avait marqué sa place entre Delpech et Dupuytren, plus près du premier.

Si ce professeur modèle, mort à quarante ans pour avoir trop travaillé, eût vécu plus longtemps, peut-être que la physiologie eût suivi une autre voie. Béclard ne séparait point la physiologie de la pathologie, de la clinique ; il n'était pas homme à aboutir au scepticisme, comme Magendie, qui voulait la science sans mélange d'aucun raisonnement ; tandis que son successeur, effrayé du néant de l'expérimentation pure, fut obligé de reconnaître,

un peu tard, que l'art d'expérimenter n'est rien sans la logique et l'induction, et que l'expérimentateur lui-même doit penser et philosopher pour être utile. Les expérimentateurs de l'école de Béclard et de Legallois conservaient le respect de la tradition, et ne se croyaient pas tenus de sacrifier l'observation à l'expérimentation, et la clinique à une pathologie artificielle. C'est qu'ils savaient pertinemment tout ce que vaut l'expérience des siècles. Aussi cultivaient-ils avec fruit l'érudition et l'histoire.

Parvenus à la fin de cet essai, qu'il nous soit permis de dire avec Celse, après cette revue sommaire : « Tels sont les hommes qui ont le plus fait pour les progrès de l'art de guérir », *Et per hos quidem maxime viros salutaris ista nobis professio increvit.* Nous les proposons au respect et à l'imitation de la jeunesse.

Aux noms qui figurent dans ce chapitre final, beaucoup d'autres auraient pu s'ajouter ; mais ce n'est pas dans un livre, c'est dans un cours, que l'historien de la médecine peut se montrer moins dédaigneux que le préteur. Et même dans un cours, où les digressions et les hors-d'œuvre sont de mise, combien ne faut-il pas de prudence et de réserve pour rester dans les limites et ne point dépasser la mesure !

Les recueils de notices et éloges académiques nous avertissent d'être sobre. Quand on se promène à travers les monuments de ces nécropoles, des noms obscurs se présentent à côté des plus illustres, et la somptuosité des tombeaux ne change point la valeur des morts. Ni le marbre, ni le bronze ne suffisent pour perpétuer des réputations viagères. On ne décrète point l'immortalité en décernant à un mortel qui vient de disparaître les honneurs de l'apothéose. C'est la postérité seule qui accorde la gloire par une consécration durable, lorsque les titres du

mort ont subi l'épreuve décisive du temps. Il ne suffit pas d'avoir recueilli les suffrages des contemporains pour obtenir la consécration suprême et définitive.

De même qu'il y a des réputations usurpées, il y en a de contestables et sujettes à revision.

La gloire de Newton durera autant que le monde dont le génie de Newton a découvert les lois. Qui oserait promettre pareille durée à la renommée de Jenner? Que la doctrine purement empirique de la vaccination, battue en brèche depuis sa naissance, s'écroule un jour, et le propagateur du virus vaccin aura la même fortune que les inoculateurs qu'il détrôna.

Que la question litigieuse des quarantaines soit tranchée une fois pour toutes par la solution de l'obscur problème du mode de propagation des maladies contagieuses et infectieuses, et le nom de Chervin brillera du plus vif éclat ou se perdra dans l'obscurité.

Supposons que la doctrine de l'inoculation prophylactique du pire des virus, après celui de la rage, triomphe un jour, et le nom du pauvre Auzias-Turenne deviendra glorieux. La fortune et la gloire ont de ces retours.

Leuret a eu sa période d'éclat comme médecin d'aliénés ; mais qui se souviendrait de lui sans son grand travail sur le cerveau, continué et terminé par Gratiolet? Le jour où le système en vigueur à Gheel prévaudra avec le *non-restraint*, les partisans de la douche et de la camisole de force rentreront dans l'ombre ; tandis que seront honorés les noms de Georget, de Foville, de Parchappe, de Falret et de Morel, qui ont contribué diversement aux progrès de la pathologie mentale.

Qu'un médecin vraiment philosophe s'avise de produire un traité des passions, avec l'esprit investigateur de Marin Cureau de La Chambre, ou le génie profond de Stahl,

et bientôt nul ne se souviendra des livres curieux, mais sans doctrine, d'Alibert et de Descuret, et même de la thèse d'Esquirol sur ce sujet à peu près neuf.

Si la crémation finit par supprimer l'inhumation, la hideuse opération des exhumations juridiques sera rayée des traités de médecine légale, et les médecins experts seront réduits aux autopsies et expertises de la Morgue.

Si la civilisation abolit du même coup la peine de mort et le bourreau, les expérimentateurs ne pourront plus compter sur les clients de la guillotine, et devront se contenter des expériences sur les animaux.

Si la science elle-même subit l'influence de l'évolution des choses, à plus forte raison doivent la subir les représentants de la science, ceux-là surtout qui, prenant le monde pour un théâtre, y ont joué leur rôle de manière à plaire aux spectateurs.

Voyez Orfila en grand costume de doyen, pénétré de l'importance de ses fonctions, représentant au naturel ce qu'il fut en réalité, un administrateur habile, un acteur brillant, un artiste vaniteux, un ambitieux vulgaire, avide d'applaudissements, d'honneurs et de places, sacrifiant tout à l'ostentation et à la popularité. Que reste-t-il de ce héros de la scène, hormis le Musée qui porte son nom? Homme de principes, il eût obtenu un autre lot, car il était bien doué, malgré les lacunes d'une éducation très imparfaite; mais, esclave de la renommée, songeant au lendemain et non à l'avenir, il se servit de la science au lieu de la servir. Aussi, après une vie active, agitée, tourmentée, toute de parade, le voilà réduit à sa juste valeur. Comme chimiste, il n'eut qu'un rang secondaire; comme médecin légiste et toxicologue, il le cède à Marc, à Ollivier (d'Angers) et même à Devergie. Démonstrateur adroit, il enseignait les éléments avec succès; mais il n'eut jamais l'au-

torité d'un Vauquelin, ni l'éloquence d'un Fourcroy. Du démonstrateur au professeur il y a la même distance que de l'auteur à l'écrivain.

La fortune la plus heureuse, la plus prospère, la plus brillante, diffère du tout au tout de la gloire. La renommée n'est rien sans l'incorruptible écho de la postérité.

Prenons un autre doyen, dont la carrière fut merveilleuse, sauf les amertumes de la fin. Qui se souviendra de Tardieu, non pas dans cinquante ans d'ici, mais avant la fin du siècle? Il eut, lui aussi, en partage, tous les dons que la nature prodigue à ses enfants gâtés : facilité, grâce, souplesse, amabilité, plume agile, parole abondante, faveur des grands, habileté diplomatique, crédit, influence, popularité même. Venant après Rayer, il fut salué comme un sauveur ; il eut la vogue des praticiens en renom, la célébrité des experts mêlés aux causes retentissantes. Sa fortune prodigieuse s'écroula avec l'Empire ; il mourut avant l'âge, de son ambition démesurée, qui ne lui sera pas comptée comme un titre. Ce qu'il a fait de mieux, ce sont ses monographies sur les attentats à la pudeur, qu'il traitait avec une rare compétence.

Michel Lévy, directeur de l'École de santé militaire du Val-de-Grâce, médecin en chef de l'armée d'Orient, en 1855, président ou membre de commissions, conseils et comités divers; passionné pour l'administration et la hiérarchie, menant de front des travaux incompatibles, toujours paradant et remuant; Michel Lévy, si heureusement doué d'ailleurs, n'a rien laissé de durable pour avoir constamment sacrifié à la vaine gloire. Ce n'est point son *Traité d'hygiène*, où la rhétorique l'emporte de beaucoup sur la science, qui sauvera son nom des limbes de l'oubli.

Qui fut plus comblé des dons heureux de la nature qu'Hippolyte Royer-Collard, gâté prématurément par la

fortune, au delà même de son mérite? Quel souvenir a-t-il laissé de son passage à la Faculté? Celui d'une paresse incurable et du mépris le plus absolu du sentiment du devoir. Peu de fonctionnaires du haut enseignement ont mieux justifié que lui le mot de Lorry, que bien des gens occupent des places sans les remplir. Combien il ressemblait peu au savant, honnête et laborieux Hallé, neveu de Lorry, et fidèle aux fortes traditions d'une famille dévouée aux beaux-arts et aux sciences. Ce fut Hallé qui inaugura cette chaire d'hygiène, que l'autre remplit si mal; qui fut, pour dire mieux, le fondateur de l'hygiène en France. Jamais cette partie fondamentale de la médecine n'eut dans les écoles un interprète aussi distingué. Cuvier et Desgenettes, qui lui succéda dans sa chaire, ont dignement loué cet homme admirable. C'est lui qui a dit ce mot profond : « Chaque siècle travaille pour le suivant. »

Restons sur ce mot qui résume excellemment l'esprit même de cet ouvrage; et rappelons à la jeunesse studieuse que les sentiments généreux s'allient très bien à la plus haute culture de l'esprit; que l'histoire pèse les services et les bienfaits, faisant à peine attention aux honneurs et aux titres. Ni la pourpre ni l'hermine ne font les hommes supérieurs. Le costume et le masque font les acteurs.

Les nécrologes des Facultés sont comme ceux des Académies : il y a beaucoup de noms insignifiants; et les corporations dont ils firent partie ne les sauveront pas du néant. La mort remet chacun à sa place.

Pour vivre dans le souvenir des hommes, il suffit de prendre rang à côté des représentants de la tradition, en travaillant de tout son pouvoir à l'évolution et aux progrès de l'art. Pecquet, Ferrein et Bordeu, grandes illustrations de la Faculté de Montpellier, ne professèrent jamais dans cette Faculté. Jamais l'Université d'Édimbourg n'eut une

gloire égale à celle de Brown, professeur libre et indiscipliné. Desbois de Rochefort et Desault étaient simplement attachés à un hôpital, quand ils fondèrent de leur propre initiative l'enseignement clinique de la médecine et de la chirurgie, l'un à la Charité, l'autre à l'Hôtel-Dieu. Ce sont là des services auprès desquels les titres officiels ne signifient rien, et qui tiennent lieu de monuments et de statues.

Avant de prendre congé du lecteur, nous voulons dire un dernier mot.

En terminant ce livre, fait avec amour et bonne foi, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment intime qui ne ressemble guère à celui que Cicéron prétend qu'on éprouve à la fin des longs ouvrages.

Non, il n'est pas rigoureusement exact que la joie suive toujours la tâche accomplie. L'enfantement laborieux d'une œuvre quelconque procure à l'auteur un plaisir mêlé de peine, qui le captive par l'habitude, et qui fait qu'il ne peut se détacher de son sujet sans regrets. Le poète a raison : de la source des délices jaillit l'amertume; tout labeur de l'esprit est analogue à la génération. La satisfaction de l'auteur n'est jamais pleine et entière.

Les grands artistes qui signaient ainsi leurs chefs-d'œuvre : « Un tel peignait, sculptait, modelait, » à l'imparfait, rencontrèrent la véritable formule. Ils souhaitaient et désespéraient de faire mieux.

Malheur à ceux qui n'ont point de ces scrupules dans l'exécution des travaux où la conscience est inséparable de la raison.

Comme la justice, l'histoire cherche la vérité, et comme la justice, elle est faillible. L'enquête du passé est d'autant plus périlleuse que le passé se rapproche davantage du présent. La vérification et l'appréciation des faits exigent que le jugement se dégage de toute préoccupa-

tion fâcheuse ou seulement gênante. L'histoire n'a droit que sur les morts, ou plutôt sur la cendre des morts. Aussi ne touchons-nous qu'en tremblant aux contemporains dont le souvenir hante encore la mémoire des vivants. Plusieurs générations doivent passer sur les hommes destinés à vivre dans l'histoire : il les faut voir à distance, à travers la perspective des siècles.

Il n'appartient à personne de devancer le verdict de la postérité; mais il n'est pas défendu de le préparer. L'opinion des contemporains compte pour quelque chose. Le plus profond des historiens moralistes, Tacite, n'est jamais indifférent à l'opinoin publique, laquelle représente le milieu moral, l'atmosphère où s'agitent les sentiments, les passions, les idées d'une époque.

C'est à dessein que nous avons omis des noms qu'on nous reprochera peut-être d'avoir oubliés. Quant aux autres, nous savons qu'il est difficile de contenter tout le monde; mais la discrétion et la sobriété sont de pure convenance, tandis que l'indépendance est d'obligation. L'ancienne République romaine n'admettait à écrire l'histoire que les hommes libres.

Point d'histoire sans critique. Point de critique sans esprit de justice. Heureux l'historien qui joint au savoir, au discernement, à la fermeté, au respect absolu de la vérité, la probité rigide et la conscience inflexible. Il se souciera moins d'être agréable aux vivants que juste envers les morts. Le souci de la popularité n'est guère compatible avec le sentiment profond du devoir. L'histoire sans la morale n'est qu'un passe-temps frivole; et l'expérience des siècles est une trop forte pâture pour la vaine curiosité.

FIN.

N. B. — Outre nos travaux d'histoire et de pédagogie, que nous signalons aux lecteurs curieux de détails, nous recommandons à leur attention les nombreuses études biographiques et bibliographiques, historiques et critiques, qui ont paru dans la *Gazette médicale de Paris*, durant dix années d'une collaboration très active. C'est une collection de matériaux, de documents et de pièces justificatives, préparés en vue d'une histoire de la médecine ancienne et moderne.

J.-M. G.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

La tradition et ses représentants

SECONDE PARTIE

Évolution de la théorie médicale

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

1799.— Tours, imp. Rouillé-Ladevèze, rue Chaude, 6.